

À Palmares

De la même autrice

Meurtrière, Éditions des femmes, 1977

Corregidora, Éditons Dalva, 2022

Gayl Jones

À Palmares

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Madeleine Nasalik

Roman

Dalva

© Éditions Dalva, une marque des Éditions Robert Laffont, 2026
pour l'édition française

ISBN : 978-2-487-60023-2

Illustration et conception graphique : Rémy Tricot

Éditions Dalva – 92, avenue de France 75013 Paris
info@editionsdalva.fr

Almeydita

Mexia

Mexia, métisse au sang noir et indien, était d'après la rumeur la concubine du père Tollinare, un frère franciscain. Les *padres* avaient pour règle de prendre uniquement des Noires à leur service, mais le père Tollinare avait choisi une femme jeune, et pas une *preta*, donc il se chuchotait qu'elle ne se contentait pas de lui servir de gouvernante, elle était aussi sa compagne, sa maîtresse. Une beauté, plus belle encore qu'une *cabocla*, dont la peau sombre et soyeuse rappelait ses racines à la fois noires et indiennes, un teint qui évoquait l'argile rouge. Bien en chair, mais la taille fine, l'idéal féminin de l'époque. La cordelette noire qui ceinturait sa robe en mousseline toute simple soulignait la finesse de sa taille et faisait ressortir ses hanches. Elle avait les cheveux lustrés des Indiens, des cheveux qui se dressaient droits et denses sur sa tête comme chez les autres *pretos*. Jamais encore je n'avais vu de pommettes aussi hautes et, au fond de ses grands yeux ronds, se lisait surtout de la mélancolie, même s'il leur arrivait de pétiller. Elle ne parlait à personne. Pas une seule fois je ne l'avais entendue s'adresser au Père, même. Peut-être les gens avaient-ils raison quand ils disaient qu'elle ouvrait la bouche lorsqu'ils se retrouvaient seuls, dans l'intimité, mais sinon, quoi ? Si elle se taisait aussi dans ces instants-là, alors quoi ? Où était le problème ?

Elle me faisait l'impression d'avoir bon cœur et j'étais certaine qu'elle connaissait bien les Portugais à Bahia, mieux que la plupart. Un jour j'entendis le père Tollinare l'appeler « Esprit du Silence ».

Le père Tollinare occupait un logement attenant à la chapelle de la casa grande. Entre ces murs blancs et compacts le mobilier se résumait à un lit dur, une table, un long banc en bois de rose et des chaises, quantité de chaises. Un tableau représentant un Christ à la peau mate était fixé au mur et le Christ avait des yeux immenses et mélancoliques, comme les yeux de Mexia. Le regard était d'abord attiré par ces yeux-là, puis il partait ailleurs, vers le reste. Aux longs cils foncés s'ajoutaient de longues boucles tout aussi foncées, une barbe et un

grand front. Un mulâtre au teint sombre, ou alors un Indien. Il avait un nez arrondi, pas très grand, pas un nez d'Européen fin et pointu. La première fois que je vis ce tableau je crus reconnaître les yeux de Mexia, avant que le père Tollinare m'explique qu'il s'agissait du Christ. Ce qu'il se garda bien de me préciser, c'était que son Christ à lui était tout blanc et que le Christ à la peau sombre n'était là que pour nous appâter, nous, les moricauds, vers le christianisme.

J'étais trop petite pour saisir le sens des ragots qui circulaient sur le prêtre et sur sa concubine, mais à la plantation personne ne s'en scandalisait – seuls les étrangers y trouvaient à redire. Par exemple, on raconte qu'un jour les supérieurs du père Tollinare étaient venus lui rendre visite, ils avaient fait la route depuis Rio et ils étaient venus à deux, ils pensaient repartir en écumant de fureur et d'indignation mais ils avaient fini par s'attacher à Mexia, par respecter sa réserve et sa dignité. À l'heure du départ, si l'on en croit certains récits, ils s'étaient l'un et l'autre doucement inclinés devant elle avant de jeter au père Tollinare un regard plein d'envie, faute d'un terme plus juste. Je n'avais pas assisté à la scène mais j'avais entendu ma mère et ma grand-mère revenir dessus, assises avec les autres femmes dans une case de la *senzala*, où elles fumaient leur longue pipe et palabraient.

« Ils l'ont regardée comme un objet sacré.

— Oui, et lui, ils l'ont regardé avec envie.

— Ce n'était pas de l'envie. Les prêtres ne connaissent pas l'envie. Ils n'ont pas d'émotions.

— L'amour de Dieu alors.

— La religion, très peu pour moi. Ils l'ont lorgnée comme s'ils voulaient se la prendre pour eux. Allons, pourquoi ces regards ? La religion, très peu pour moi.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez elle ? Elle ne parle pas.

— Mais elle ne fait de mal à personne.

— Tu vois dans ses yeux combien il l'aime. Pas comme un *senhor de engenho*.

— Il n'a pas le droit. Les prêtres sont censés aimer Dieu, et seulement Dieu. C'est rien que des médisances.

— Moi, je connais un prêtre qui a envoyé ses fils étudier en Europe.

— Ses fils, tu dis ?

— *Sim*. Il ne supporte pas quand elle n'est pas là. Il faut qu'il l'ait sous les yeux, même si elle reste aussi coite qu'une figue.

— Je parie qu'à lui, elle lui parle. Je parie qu'elle lui parle quand ils font *sim sim sim sim*.

— Je me demande si elle l'aime.

— Regardez Almeydita, elle n'en perd pas une miette avec ses *ojos grandes*. Viens t'asseoir à côté de moi, *menina*. Ton avis sur la question ?

— Mon avis, c'est qu'il l'aime.

— Elle ne sait pas ce que ça veut dire, tout ça.

— Sim, mais si. Tu connais *sim sim sim sim*. Tiens, du lait de coco à la cannelle. »

J'avais sept ans et j'étais esclave. Le père Tollinare, je l'aimais bien parce qu'il m'avait appris à lire. Il regroupait les enfants de la casa grande, Noirs, Indiens et Blancs sans distinction, il nous installait tous ensemble chez lui et il nous enseignait le catéchisme et la lecture avec la Bible. Parfois Mexia était là, elle passait le balai ou préparait un dessert à base de farine de manioc. Toujours muette.

Un jour j'arrivai en avance, et seule. Le père Tollinare n'était pas encore là. Mexia si, et elle mélangeait des noix du Brésil, de la pâte de manioc, de la cannelle, des clous de girofle et des fruits à de la mélasse. Je la regardai travailler et, sa recette terminée, elle m'en donna une pleine écuelle qu'elle me tendit avec une infinie douceur, toujours sans rien dire.

J'appris à lire et à écrire entre sept et neuf ans. Je retins quelques bases de géographie, ainsi que les histoires racontées dans la Bible et la vie des saints. Il y a des endroits à Bahia où même les enfants des *brancos* ne reçoivent aucune éducation, donc je m'estime chanceuse d'avoir passé toutes ces années aux côtés du père Tollinare.

Le père Tollinare était un *reinol* de haute taille, né dans le Vieux Monde, au front large et dégagé, dont les grandes mains dépassaient des manches de sa soutane. Durant les séances d'étude il faisait circuler une Bible abîmée par l'usage pour nous faire lire, il secouait la tête chaque fois que nous faisions l'impasse sur une lettre à la fin d'un mot et il disait :

« Au Portugal voilà comment cela se prononce. »

« Mais ici on le prononce de cette façon », avais-je protesté un jour.

Cela m'avait valu un regard sévère. Il m'avait demandé de donner le livre à Rafael. Je m'étais exécutée en balançant les jambes, ma cordelette frôlant la poussière sur mes pieds. Rafael avait relu le passage, ajouté les lettres qui manquaient.

Le père Tollinare avait souri :

« Voilà la prononciation correcte. »

J'avais failli répéter :

« Mais ce n'est pas la prononciation que j'entends à Bahia. Ni chez les *pretos*, ni chez les *brancos* », je choisis de tenir ma langue. J'avais peur de me faire réprimander et mettre à la porte si je prenais à nouveau

la parole. Je préférerais me taire parce que je voulais savoir lire et écrire, même si je continuais à prononcer certains mots différemment.

Dans mes rêves, pourtant, je me voyais toujours lui tenir tête.

« Si tu étais au Portugal, comment prononcerais-tu ce mot ? me demandait-il.

— Je ne suis pas au Portugal.

— Lis-le-moi.

— Connais pas. Jamais entendu.

— Qu'est-ce qu'il signifie ?

— Si je l'avais entendu, je le saurais. »

Mais c'est surtout la femme, Mexia, qui se grava dans ma mémoire. Elle incarnait pour moi, du haut de mes sept ans, le sens que pouvait prendre la vie d'une femme sur cette terre.

Je me souviens encore de ce jour où je mangeais cette mixture sucrée que Mexia m'avait servie dans une écuelle, assise dans un coin, le père Tollinare fit son entrée et me mit une tape sur le front.

« Qu'est-ce que tu trouves bon, Almejdita ?

— Ça, c'est bon.

— Je reformule : qu'est-ce que cela signifie, être bon ? Qu'est-ce que cela signifie, être bon ici-bas ? »

Levant la tête, j'étudiai ses yeux ronds et gris sans rien répondre.

« Comment savoir ce qui est bon pour la vie et pour l'âme ? » insista le Père.

Je dus reconnaître mon ignorance.

« Crois-tu trouver un jour ta place spirituelle ici-bas ? »

Comme je ne répondais toujours rien il me tapota le front une nouvelle fois. Ensuite il alla s'asseoir à son bureau en bois et ouvrit son catéchisme. Il avait un nez fin, délicat. Mexia quitta la pièce et revint chargée d'une cuvette d'eau et d'une serviette de toile. Il ne lui adressa pas un mot. Pas le moindre remerciement. Pas même un sourire. Elle plongea les mains du Père, de vrais battoirs, dans la cuvette, puis lui massa le bout des doigts et les paumes. Elle l'observait, muette. Les yeux fixés sur elle, je m'imaginais sous les traits d'une femme grande et silencieuse, mais je ne parvins pas à imaginer la place que je pourrais occuper. Je continuai à étudier Mexia qui dominait de toute sa hauteur l'homme massif vêtu d'une soutane sombre. Son nez me parut disproportionné, trop fin, trop délicat. Les contemplant, je les visualisai dans un champ de canne à sucre. Elle avait détourné le visage. Il avait la main posée à plat sur son dos et chuchotait quelque chose, tout près d'elle. D'abord incapable d'imaginer ce qu'il lui chuchotait, je réussis enfin à distinguer « *Sim. Sim. Sim. Sim* ».

Lorsque Mexia finit de laver ces mains massives, elle se retourna, m'aperçut et afficha une expression qui signifiait qu'elle m'avait oubliée, assise là. J'aurais aimé savoir si cet instant correspondait à ce que le Père qualifiait d'« épiphanie ». Elle détacha son regard de moi et s'en alla.

À l'instant où les autres enfants entrèrent et prirent leur place, le père Tollinare quitta son bureau et se planta devant moi avec son énorme Bible. Il répéta mon nom à plusieurs reprises, je lui pris la Bible des mains et me lançai dans sa lecture, omettant la lettre finale de chaque mot. Il secoua la tête mais, cette fois-ci, il ne me reprocha rien. Il confia le livre saint à une fillette indienne qui prononçait les mots tels qu'ils étaient écrits. Je sentis qu'il avait dû comprendre que j'en étais tout autant capable, que seule l'envie m'en manquait. Ma modeste provocation me remplit d'arrogance.

La leçon achevée, je retournai chez ma mère. Sa case était située dans la *senzala*, à bonne distance de la maison du maître, derrière les quinquinas. Assise dans son hamac, ma grand-mère tressait un panier. Ma mère coupait du manioc et décortiquait des cacahuètes assise dans un coin.

Je lui demandai :

« Crois-tu que le père Tollinare fait l'amour avec cette femme, Mexia ? »

Ma mère fronça les sourcils avant de répondre :

« Les prêtres ne font pas l'amour avec des femmes. Les prêtres ne font l'amour avec personne. »

Ma grand-mère éclata de rire.

« Ils en pincent pour la sainte Vierge, dit-elle, puis elle s'esclaffa. Tous les prêtres aiment la sainte Vierge, pour ce que j'en sais. »

Ma mère s'affairait toujours avec le manioc. Ma grand-mère était hilare.

« Est-ce que Mexia est une sainte vierge ? demandai-je.

— Non », rétorqua ma mère.

Ma grand-mère repartit d'un grand rire. Je la regardai en souriant, car les gens la traitaient de folle.

« Tais-toi et viens plutôt m'aider à éplucher ces cacahuètes, lança ma mère. Le prêtre n'a pas été gentil avec toi ? »

J'adressai un sourire à ma grand-mère, puis je m'assis par terre à côté de ma mère, qui poussa le panier de cacahuètes dans ma direction.

« Demain nous irons nous promener, Almejdita, déclara ma grand-mère, et je te raconterai tout ce qu'il y a à savoir sur le *sim sim*

sim sim. Je te raconterai tout ce qui se passe entre un homme et une femme. Je t'emmènerai à l'endroit où vont les hommes et les femmes. »

Ma mère lui jeta un regard noir.

« Je suis folle à lier. Je peux l'emmener n'importe où », dit ma grand-mère.

Cette nuit-là, dans mon hamac, je rêvai que j'étais Mexia. Je lavai les mains du père Tollinare dans la bassine, mais elles devinrent aussi brunes que les miennes et ensuite il prit mes petites mains dans ses battoirs. Il avait le visage toujours large et rouge, avec ce nez délicat qui frémissait, et il portait des vêtements étranges évoquant les ailes d'un papillon ou un poisson paré des couleurs de l'arc-en-ciel, mais ses mains massives avaient ma couleur, il ne voulait pas me lâcher et il chuchotait :

« Mexia, pourquoi ne me parles-tu jamais ? »

Moi, dans la peau de Mexia, je restais sans répondre.

« Pourquoi es-tu si différente des autres femmes ? Si étrange ? Si têtue ? Pourquoi ne me parles-tu jamais ? »

Toujours aucune réponse.

« Tu sais pour quelle raison tu es ici, non ? »

Je regardais ses yeux gris.

« À cause des autres j'ai pensé que tu avais une grandeur morale. Je n'en suis plus si sûr. Je n'en suis plus trop sûr. Je n'en suis plus sûr du tout. Dis quelque chose. Hé, tu es une créature comme les autres. Mais je t'aime. Tu ne le crois pas ? Je t'adore. Pourquoi ne dis-tu rien, femme ? »

Je restais là, debout, sans parler. Son visage changea d'expression.

Son nez frémissait toujours, mais le frémissement n'était plus le même.

« Bon, je vais te vendre au père Cordial. Il te voulait. Je vais te vendre au père Cordial ou au père Conto. Je m'accommode mal de l'étrangeté. »

Tout cela, je l'entendis dans mon rêve, bien que le père Tollinare n'ait jamais adressé un mot à Mexia en ma présence.

« Parle-moi, Mexia », grommela-t-il. Il répéta sa requête, de la tendresse dans la voix.

Ma langue était toujours nouée.

« Que fais-tu ici ? Tu ne vois pas que tu es dangereuse ? Tu ne le vois pas ? »

Il posa une main sur mon épaule. Une main douce, blanche comme de la dentelle.

« Chaque jour qui passe, tu deviens plus dangereuse. Chaque jour plus méfiante et plus fuyante, aussi. »

Jamais je ne l'avais entendu s'adresser à elle, jamais je n'avais entendu ces mots non plus, et pourtant je l'entendis les prononcer dans mon rêve, très distinctement.

« Parle-moi, Mexia. Je sais que tu es une femme intelligente. Je sais que tu n'es pas une créature obtuse, pas comme les autres. »

L'endroit où vont les hommes et les femmes

« Demain devant Pao Joaquim il ne faudra surtout pas parler, il faudra garder le silence devant lui. Tu vas devoir devenir un petit sphinx, m'entends-tu ? Un petit sphinx. Et il te bénira. »

« Oui, répondis-je, un petit sphinx, c'est ce que je vais devenir.

— Aujourd'hui je vais te raconter une histoire. Viens, aide-moi à ramasser des feuilles de palmier pour ta mère. Le prêtre considère que tu fais partie des enfants intelligents, alors tu es admise dans un autre petit univers. Un univers qui se réduit à sourire à des inconnus et à faire des courbettes, et à aller à la chasse aux poux dans les cheveux des bonnes femmes qui se couchent sur tes genoux. Ce n'est pas à cela qu'elle se réduit, ton expérience de ce monde complexe ? À enlever la vermine de la tête des filles qu'a eues l'homme blanc ? »

J'attrapai les branches les plus basses, ma grand-mère les plus hautes. Elle ne portait qu'une cordelette de tissu nouée en travers du ventre. Je coulai un regard vers ses seins laissés ballants, vers ses cuisses dont les muscles ondulèrent à l'instant où elle se dressa sur la pointe des pieds.

« Et à courir vider leur petite tinette et mettre de l'huile de baleine dans la lampe et cirer le bois de rose. Les seuls souvenirs qui te resteront de cette période, c'est un grand gaillard qui ressemble à une oie en soutane et une lampe à l'huile de baleine. »

La comparaison avec l'oie me fit sursauter, car depuis toujours je trouvais le père Tollinare grand et beau, rien d'autre, en dehors de ce nez trop petit par rapport à son visage, un détail. Bon, peut-être qu'il n'était pas beau. Peut-être qu'après tout, il avait une drôle de tête. Dans ce cas, qu'est-ce qui avait séduit Mexia ? Lui grattait-elle le crâne pour chasser les poux quand il se couchait sur ses genoux ?

« Les seuls souvenirs qui te resteront de cette période, répéta ma grand-mère, le bras tendu. Et des contes qui parlent de Mauressees enchantées, celles qui dissimulent leurs charmes dans leur chevelure. »

Je saisis une feuille de palmier que je laissai tomber dans mon tablier.

« Ah, quand tu seras grande, en revanche, tu iras par les routes, tu seras une vieille conteuse itinérante, pourquoi pas ? Mais demain, mon cœur, tu ne dois surtout pas parler. Surtout pas. Tu dois le fixer de tes grands yeux doux et ne rien dire. Tu dois être celle qui ne connaît que le silence », ajouta-t-elle en secouant les palmes.

Elle m'agita sous le nez une feuille que je fourrai dans mon tablier. Mon tablier était tout petit, je n'allais pas tarder à le remplir.

« Il te bénira, répéta-t-elle avant de me dévisager. Tu n'auras pas peur de lui, au moins ?

— Peur ?

— De Pao Joaquim. Tu n'auras pas peur ?

— Non.

— Il y en a qui ont peur de lui. Ils ont appris à ne pas avoir peur des prêtres décrépits, mais ils craignent leurs propres guérisseurs. »

Balayant la palmeraie du regard, j'imaginai deux amants qui se donnaient rendez-vous là, sur un long banc dans une clairière enclavée entre les arbres.

« C'est l'endroit où vont les hommes et les femmes ? » demandai-je, parce que c'était la première fois que je mettais les pieds ici et, en vérité, c'était un lieu empreint de magie. Je m'attendais à la voir se manifester à tout moment autour de moi. Ma grand-mère rit tout bas et s'assit sur un rocher.

« À tes yeux, commença-t-elle, je suis une vieille femme ordinaire, non ? Mais j'ai connu dans ma vie des moments où les autres m'ont considérée avec de la fascination, de l'émerveillement, comme si j'étais investie d'une forme de magie, cette magie que tu cherches à présent, et je me suis faufilée dans leur imagination. »

Je la regardai qui tenait les feuilles de palmier dans son tablier, un grand tablier. Je n'aurais su dire quelle apparence elle avait à mes yeux. Certains la traitaient de folle, mais c'était une folle qui jetait des sorts, ce qui changeait la donne. Moi, pas une seule fois je ne l'avais vue pratiquer telle ou telle forme de magie.

« Ah, et j'ai été aussi une chose sans valeur. Je ne vaudrais pas un clou pour les uns, alors que chez d'autres j'ai éveillé fascination et terreur. Écoute, *menina*. L'imagination est vaste. Elle va loin. Mais dans ce monde complexe tout est possible, et certains prétendent que c'est très bien ainsi. »

J'étais à présent convaincue qu'elle jouait avec moi et je me mis à rire. Parce qu'à d'autres moments elle m'avait exposé sa folie singulière dans les histoires qu'elle racontait, et j'avais réagi par le rire. Sauf qu'elle resta sérieuse. Elle me regarda dans un silence cinglant.

« Chaque femme veut un homme qui l'estime », dit-elle, et elle ajouta : « Même dans ces conditions. Nous sommes peut-être esclaves, mais rien ne nous y oblige. »

Je la regardai, les yeux toujours écarquillés de plaisir, mais je sentis qu'à rire ainsi j'avais raté un élément de l'histoire, qu'elle avait dit quelque chose pendant que je riais et que cela venait la compléter. Je me demandai pourquoi nous étions assises sur un simple rocher et pas sur le banc.

« Écoute. Mes pas m'ont menée partout, de Tamararca à Pernambuco, Ilheos, Rio, Bahia. Je suis comme la canne à sucre. Je suis partout. Cependant tu as sous les yeux une femme ordinaire, une tresseuse de paniers, mais tu ne m'as pas vue aussi dire à Ainda qu'il y avait un os qui empêchait le sang de circuler jusqu'à ses pieds ? Tu ne m'as pas vue prendre soin d'elle ? Ne l'ai-je pas guérie ? »

Je fis oui de la tête parce que j'avais bien vu Ainda se lever et danser le batuque avec les autres, et le matin même elle était allée dans les champs de canne avec un chiffon rouge noué sur la tête, et elle avait raconté à qui voulait l'entendre que cela faisait un an que quelque chose empêchait le sang de couler jusqu'à ses pieds.

« N'ai-je pas chassé le diable ? » demanda-t-elle.

Là encore, je hochai la tête.

« Et n'ai-je pas arraché Gonçalo à la folie en lui touchant le front ? »

Je la dévisageai. Elle me sourit.

« Tu veux que je m'arrache à ma folie à moi. Ha. Ha. Et la tienne, veux-tu que je t'en délivre ? »

Je refusai d'un signe de tête, le sourire aux lèvres, tout en fouettant l'herbe du pied. Je secouai les palmes dans mon tablier, le regard braqué sur les collines dans le lointain, sur ces terres vertes et sombres, leur crête faisant saillie comme la tête d'un cobra vert.

« Ici nous avons les meilleurs fruits du pays. »

Le maître passa, accompagné d'un inconnu. Il jeta un coup d'œil à ma grand-mère et l'inconnu m'étudia. Je souris. Peut-être regardaient-ils simplement dans notre direction.

« Les feuilles, tu les fais d'abord sécher, ensuite tu les déchiquètes, de cette façon, m'expliqua ma grand-mère. Et quand tu travailles aux champs, tu mâchottes une tige de canne à sucre et ça te donne de l'énergie... et ça coupe la faim. »

Cela, elle le dit à voix basse, pour éviter que le maître ne l'entende.

« Avez-vous retrouvé l'incendiaire ? » s'enquit l'inconnu.

— *Quem e aquela desconhecido ?* chuchotai-je.

Grand-mère fit non de la tête, mais elle dressa l'oreille.

« Pas encore, répondit le maître, mais *mulher ou homem...* »

La suite, murmurée d'une voix à peine audible, nous échappa.

Les deux hommes quittèrent la palmeraie. L'inconnu se retourna pour me regarder une dernière fois. Oui, c'est bien moi qu'il regardait.

« Je vais te montrer comment on fabrique une écuelle avec une coquille de noix de palme, dit ma grand-mère de sa voix habituelle avant de fermer les yeux et de s'appuyer à un tronc. Je vois un noir assis sur un cheval.

— Les *pretos* n'ont pas le droit d'aller à cheval. C'est contre la loi. Ça, je le sais.

— Chut. Tous les Noirs ici, hommes et femmes, vont recouvrer la liberté. Entre les rochers je vois des plantations à l'abandon, il n'y a qu'un Blanc étendu dans un hamac. Oh, il y a un Blanc allongé dans un hamac, il mange un fruit de mandacaru. »

Je savais que seuls les *brancos* montaient à cheval, mais se coucher dans un hamac et manger un fruit de mandacaru, c'était à la portée de n'importe qui, même si les *pretos* ne pouvaient pas le faire quand l'envie les en prenait. Des plantations à l'abandon ? La liberté ? Était-ce pour cette raison que ma grand-mère passait pour une folle, parce qu'elle avait sans cesse ces choses-là à la bouche ? J'étudiai la colline qui jaillissait comme la tête d'un cobra vert. Un tapir embusqué sous une branche basse me lança un regard furtif.

« Je vois des gens danser dans les rues de Bahia. Des *pretos* et des *brancos* qui dansent. Mais il y a une femme, une vieille folle qui déambule et qui répète "Est-il vrai que je suis une femme libre ? Est-il vrai que je suis libre ?" Et un vieux fou s'approche d'elle et lui dit "Tant que tu es avec moi". Ensuite ils dansent le batuque. Et il y a un Blanc allongé dans un hamac qui mange un fruit de mandacaru. Il y a un homme qui mange un fruit de mandacaru », chantonna ma grand-mère avant d'ajouter : « Moi ? Je vais te dire ce qui va rester gravé dans ma mémoire. Un lent chuchotis sans la moindre tendresse et les pénitents de la saint Sebastian qui se flagellent avec des éclats de verre.

— Tu seras là le jour où nous serons libres ?

— Nous serons tous là », répondit-elle, puis elle s'esclaffa. « Est-il vrai que je suis libre ? Oh, je danserai le batuque dans la rue avec tous les autres au rythme des tambours africains. »

Je lui jetai mon rire au visage. Frottant les grandes feuilles de palmier veloutées, je fixai la colline.

« Les serpents, il en existe une quantité, dit ma grand-mère comme si elle avait lu dans mes pensées. Je vais te montrer les sorts qu'on peut pratiquer avec un serpent magique. »

Je la dévisageai, les sourcils froncés. Une fois encore je balayai du regard cet endroit étrange où elle m'avait amenée, prenant mon mal en patience, la main crispée sur les palmes dans mon tablier.

« Cet homme derrière toi, chuchota-t-elle soudain au creux de mon oreille en indiquant quelque chose du doigt. C'est de lui que je voulais te parler quand je t'ai conduite ici. Il s'appelle Rugendas. Je voulais te parler de moi et de *senhor* Rugendas. »

Derrière moi, il n'y avait personne. Je me tournai vers ma grand-mère. Toujours penchée vers moi, elle l'observait par-dessus mon épaule. Mon regard partit dans la même direction que le sien. Personne, là non plus.

« Il s'appelle *senhor* Rugendas, déclara-t-elle, à présent penchée vers l'avant, le regard projeté dans le vide. Ta mère se souviendrait de lui. J'ai mis beaucoup de temps à trouver une forme de paix avec son monde ou son esprit. Malgré tout il n'y a aucune réconciliation possible. J'ai accompli mes devoirs, sans la moindre émotion. Tu m'entends rire, n'est-ce pas ? Pourtant, le rire m'a quittée. Je suis une vieille femme que le rire a quittée. Mais j'ai ri. J'ai serré le rire et la peur dans le même poing. »

Elle prit l'une des feuilles de palmier collectées dans son tablier, referma le poing dessus, le brandit vers *senhor* Rugendas puis baissa le bras. Toujours aucun signe du *senhor* en question.

« Pas vrai, Rugendas ? » lança-t-elle à l'homme qui n'était pas là, ou que je n'arrivais pas à voir.

Elle attendit, comme s'il allait lui répondre, puis elle m'observa avant de reporter son regard sur *senhor* Rugendas. Elle le fusilla des yeux, puis elle s'intéressa de nouveau à moi.

« Oui, il m'a vue serrer le rire et la terreur dans le même poing. Rugendas a débarqué ici avec le sentiment que cette terre tiendrait toutes ses promesses et qu'elle t'était destinée, n'est-ce pas, toi, le cartographe ? Moi, cet endroit, je ne lui réclamaï rien. Je suis une vieille femme que le rire a quittée, mais j'arrive toujours à mordre un oignon et à faire couler son sang, pas vrai, Rugendas ? Oui, il sait que j'en suis encore capable. Tu vois comme il m'aime et me craint en même temps ? Le voilà qui regarde mes seins. Ils ne sont plus aussi fiers qu'à l'époque, *senhor*. »

Elle fit pivoter son buste ; sa poitrine oscilla doucement.

« “Toi, tu es étrange”, m'avait-il dit. “Tu es étrange”, disait-il. “Non, répondais-je. Je suis comme toutes les femmes.” Le regard qu'il posait sur moi n'était pas le regard des hommes dans mon pays. Lui, il voyait une créature étrange, exotique.

» Non, il ne me considérait pas comme une femme complète, une femme humaine. “Choisis-en une et je te l’amène. Vois comme celle-ci fait silence. Elle est à toi. Entends-tu ? Il t’accueille, le pays de l’or et des femmes. Elles sont toujours ouvertes, ces femmes-là. Entends-tu ? Tout vient de Dieu”. »

Elle secoua une nouvelle fois les feuilles de palmier et ses seins, sans mouvements brusques. Les tétons saillants évoquaient des fruits.

« Il m’a demandé si j’avais la sensation d’être une femme nouvelle ici. Une terre nouvelle, une femme nouvelle. Non. Cette terre n’avait aucune promesse pour moi, c’est ce que je lui ai dit. J’ai cheminé parmi les autres femmes. Ils l’ont laissé me voir sans voile. Tu ne m’as pas vue sans voile, Rugendas ? Tu n’as pas pu tracer la carte de celle que j’étais ? »

Elle pinça ses tétons, qui pointèrent encore plus.

« Sauf que c’est moi que tu as choisie. Je t’ai caché toutes mes émotions. Je les ai enfouies. Un monde nouveau pour toi, Rugendas. Un monde nouveau, meilleur. Et celle-là, qui me demandait de lui parler du jour d’après. Tu veux que je lui dise que ce n’est pas moi, la femme du jour d’après ? Mais je vais danser avec les autres. En ce temps-là j’avais peur d’être une femme, peur de mes seins et de mon ventre. Peur de la sensation au creux de ma paume. Je te vois rire. Ils t’ouvriraient la bouche pour regarder dedans. Ils t’ouvriraient la bouche et te pinçaient les tétons. »

J’entrepris de me pincer les tétons mais elle m’en empêcha d’une tape sur la main.

« En ce temps-là aussi j’avais peur de me regarder, peur de mes propres yeux. »

Elle me dévisagea. Je croisai les bras sur mon tablier.

« J’ai voyagé avec lui. Il sillonnait le pays pour tracer ses cartes et j’ai voyagé avec lui dans l’arrière-pays. Je montais à cheval derrière lui, accrochée à son dos. Dans l’arrière-pays seulement. Il appréciait mon silence et mon détachement. J’étais silencieuse et détachée. C’était moi et il appréciait cela, pendant qu’il accomplissait sa tâche, ses dessins, ses calculs. Il me regardait et tout ce qu’il avait à la bouche, c’était “Elle ne parle pas, cette femme. Pourquoi ne parle-t-elle pas ?” Mais cela lui plaisait. Et moi, est-ce que je n’avais pas face à moi le visage d’un monstre ? Oh, ce n’est pas de lui que je parle. D’après leurs critères, il est bel homme. Pas vrai, *senhor* ? Je parle du monstre de ce temps-là. Oui, et le jour d’après... Rugendas est contrarié quand je parle de l’avenir. Il veut que je me limite à parler du passé. N’est-ce pas, *senhor* ? »

Elle le regarda. Je tentai de le voir, en vain. J'eus beau me tortiller dans tous les sens sur notre rocher, il resta parfaitement invisible.

« L'acte final est toujours un acte de mutilation sanglante. Non ? De validation et de tendresse, me corrige-t-il. Ha. Il sait que c'est faux. Qu'est-ce que je veux de toi, *senhor* ? Rien. Une femme comme moi, que voudrait-elle d'un homme comme toi ? Rien, *senhor*. Je t'ai accompagné, non ? Inclinée sur ton épaule, à étudier les nouvelles cartes. Tu ne veux pas que je te quitte ? Je t'appartiens de toute façon, non ? »

Elle se pencha au-dessus de moi, comme si elle écoutait quelqu'un.

« Il dit que nous sommes proches à présent, proches spirituellement. Ha. Tu entends ça ? Qu'il reconnaît à présent qu'il y a autant de spiritualité chez moi, créature de Dieu, que chez les autres femmes. Ha. Tu entends ? Mais il refuse que je te parle de l'avenir, et il revendique aussi le passé. »

Elle se tint plus droite et elle vrilla les yeux sur lui. Ses tétons ne pointaient plus. Ils s'étaient arrondis. Même sa poitrine affaissée était devenue ronde et ferme. Par l'action de la magie ?

« Il refuse que je parle de l'avenir et il revendique aussi le passé, répéta-t-elle. Crois-tu, Rugendas, qu'un homme et une femme peuvent atteindre la perfection ? » Elle mit sa main en cornet au niveau de l'oreille et elle écouta. « Il veut que je lui dise que je l'aime. Non, ces phrases-là ne me viennent pas facilement et je ne les dirai pas, pas à ton engeance, *senhor*. »

Elle fronça les sourcils et se mit debout. En vérité, elle n'était pas vieille. Elle avait trente-sept ans, trente de plus que moi seulement, mais elle se considérait comme une vieille femme, et à mon âge je ne pouvais que lui donner raison.

Nous quittâmes la palmeraie pour nous engager sur la route qui nous ramènerait à la senzala.

« Je t'ai présentée au *senhor* Rugendas, reprit la grand-mère. Ha ha. Il a l'impression que nous sommes proches spirituellement. Spirituellement proches, tu as entendu ?

» Ce sont ses propres mots. Il reconnaît l'existence de mon âme. Quand nous sommes arrivées à la palmeraie, il a dit "Voici venir la splendeur". Tu as entendu ? Je connais des sortilèges. Ces sortilèges, je les cache dans mes cheveux. Il me considère toujours comme une étrangère à la peau sombre. Mais je ne suis plus la *menina* qu'il a achetée et forcée à dire *sim sim sim sim*. Tu as entendu ? Tends l'oreille. Cela lui ferait plaisir que la vieille arrête de baragouiner, il l'a dit. C'est ce qu'il appréciait à l'époque, mon silence. Mais maintenant je parle,

et pour parler je parle, n'est-ce pas, Rugendas ? N'est-ce pas, *senhor* ? Proches spirituellement. Ha. Ha. Voici pour toi. »

Elle me toucha les cheveux.

« C'est le cadeau que je te fais, Almeydita », déclara-t-elle tandis que nous nous tenions au beau milieu de la route.

Elle me toucha une nouvelle fois les cheveux, puis le front.

« Et demain Joaquim, Pao Joaquim, il te bénira. »

Je la regardai, tout sourire.

« Rugendas. Ha, ha », ajouta-t-elle en hochant la tête, les yeux fixés droit devant elle.

Nous reprîmes notre marche.

« Cela le contrarie que je parle de l'avenir. Mais je me suis dressée face au monstre de ce temps-là. Je me suis dressée face à lui, Rugendas. »

Je fus tentée de me retourner pour voir s'il nous suivait, voir s'il allait apparaître sur la route, mais je pris peur. Peur de le voir et peur, à nouveau, de ne pas le voir.

« Est-ce un esprit ? chuchotai-je.

— Qui ça ?

— Rugendas.

— Rugendas un esprit ? Ha. Il pense que nous sommes proches spirituellement. Ha. Ha. C'est ce qu'il ressent, il raconte que c'est ce qu'il ressent. »

Je joignis mon rire au sien, en caressant les grandes feuilles veloutées.

« Rugendas, un esprit, répéta-t-elle, hilare. Quelles sont les cartes que tu as tracées de ton nouveau monde, le monde de l'esprit ? Eh bien, peut-être que nous nous sommes rapprochés en esprit », conclut-elle avec un gloussement.

Pao Joaquim

Dans la case de Pao Joachim je gardai le silence. Je le fixai du regard et il braqua sur moi ses yeux étranges. Les mains sur les genoux je l'observai, puis il m'invita d'un signe à me mettre debout et j'obéis. Il portait un masque. Derrière ce masque il m'étudiait de ses yeux étranges. Alors que je retournai dehors, ma grand-mère baissa la tête et fit son entrée. Elle revint et elle me toucha l'épaule.

« Viens faire un tour », me dit-elle.

Sur la route nous croisâmes un Noir à cheval. Il se tenait très haut et très droit sur la selle. C'était la première fois que je voyais un Noir

monter un cheval, ici c'était interdit par la loi. Que fabriquait-il là-dessus ? Première fois que je voyais un cavalier noir, et première fois que je voyais un homme se tenir en selle comme il se tenait lui. Il portait une chemise en mousseline blanche et un pantalon ordinaire taillé dans un coton appelé coton Géorgie longue-soie, un coton appelé coton égyptien. Sa peau était sombre et lisse et il portait la barbe, une barbe qui ressemblait à celle que j'avais vue sur le masque de Pao Joaquim. Lorsqu'il arriva à notre niveau il fit halte et il offrit sa main à ma grand-mère. Elle l'accepta, il essaya de la hisser sur le cheval.

« Non, ce n'est pas le moment », chuchota-t-elle.

Il se redressa de toute sa hauteur les épaules rejetées vers l'arrière et il ne dit rien. J'eus l'impression qu'il me regardait, mais je n'en étais pas certaine. Il éperonna son cheval et s'en alla. Je décidai de le suivre des yeux, mais ma grand-mère m'en empêcha et nous nous remîmes en marche. Nous cheminions sur une route large et plane.

« Il portait toujours un chapeau large et il m'a donné un chapeau plus petit, plus étroit », déclara ma grand-mère.

Elle ramassa deux petits cailloux qu'elle fit cliqueter dans ses mains tout en marchant.

« Je m'accrochais à sa taille et je partais ainsi loin dans l'arrière-pays. Nous évitions la ville, pour ne pas faire jaser, et il se croyait capable de me défendre. Sauf qu'aucun homme n'en est capable. Dans l'arrière-pays, au cœur de la solitude de la forêt et de la jungle, c'est là que se trouvait ma place. J'étais sa femme, mais j'étais indépendante aussi. Il savait que j'avais mon indépendance, avec mon propre pouvoir, à l'opposé de ses boussoles et de ses calculs mathématiques.

— Qui ? Cet homme-là ? demandai-je. Je voulus tourner la tête dans sa direction mais je préférais garder les yeux fixés devant.

« Je parle de Rugendas, précisa ma grand-mère.

— Et celui-là ? »

Elle fit la sourde oreille.

« Un jour nous allions à cheval, j'étais accrochée à sa taille, à la taille de Rugendas, et le cheval caracolait. Nous avons atteint un enclos, on aurait dit une gigantesque écurie, et à l'intérieur il y avait un Noir assis sur un âne. Il portait un gilet avec un grand chapeau de paille et pas de chemise, et il avait les épaules voûtées. L'âne avait dressé les oreilles comme s'il était sur le qui-vive. Quand le Noir a fini par nous voir – nous étions vraiment tout près – mais alors à la seconde où il nous a vus, il nous a tourné le dos. Rugendas a essayé de faire entrer le cheval dans l'enclos. Est-ce que c'était un marché aux esclaves ? Aucune idée. Une grange ou un marché aux esclaves

en pleine forêt. Chaque fois que Rugendas essayait de le mener à l'intérieur, le cheval se pétrifiait. Une bête intelligente. Il levait la patte, le genou pointé vers l'avant, comme s'il allait entrer, mais à chaque fois il refusait. Je me suis cramponnée à Rugendas. J'avais l'impression qu'il y avait dans cet enclos une chose que je n'arrivais pas à voir.

» Une chose à côté de l'homme assis sur l'âne. J'étais incapable de détacher mes yeux de lui, de cet homme qui nous tournait le dos. Aussi grand et aussi droit qu'une flèche.

» Alors l'homme a commencé à faire pivoter son cheval – oui, tandis que nous regardions sans voir, l'âne avait pris la forme d'un cheval.

» Une femme aux yeux foncés observait l'homme à cheval assise devant un feu, un Blanc était étendu dans un hamac, un Noir adossé à une botte de foin mettait les dernières touches à une selle fabriquée de ses mains. Le Blanc dans le hamac nous a aperçus et il s'est levé pour accueillir Rugendas. Et le Noir s'est lentement retourné, mais le cheval de Rugendas a pris peur et s'est enfui avant qu'on ait eu le temps de voir son visage. »

Nous cheminions sur la route qui reliait la casa grande à la palmeraie, mais nos pas ne nous conduisaient pas parmi les *palmeiras*, vers ce lieu où elle m'avait emmenée plus tôt et où se trouvait l'homme qu'elle seule voyait. Nous progressions sur la longue route, en silence, et à l'approche de la bananeraie où les Noirs étaient en plein travail, je crus qu'elle me disait des choses qui ne m'étaient pas destinées. Je regardai les hommes torse nu, leur pantalon en coton pour seul vêtement. Certains étaient restés au sol tandis que d'autres grimpaient dans les bananiers.

« À l'époque nous allions partout. Pourtant je n'ai jamais réussi à apprendre cette langue. Il m'appelait par un mot qui signifiait "fille noire". Est-ce que ce mot avait le même sens ? *Négresse*. Et c'est un mot qui s'appliquait à n'importe qui, pas seulement à moi, mais c'est moi qu'il est venu chercher cette fois-là, moi et pas une autre. On l'appelait Monsieur Rugendas dans son pays, pas *senhor* comme ici. Tu l'as vue ?

— Vu qui ? »

Je m'imaginai escaladant l'un des bananiers jusqu'à la cime.

« Je l'ai laissée avec la femme qui est la propriétaire de cet endroit. Non. J'ai ses documents. Que lui est-il arrivé ? Ce n'était pas n'importe quelle femme. »

Elle était lancée. J'écoutais, mon regard passant d'elle aux hommes dans les arbres, sans rien comprendre. C'était du charabia pour moi. Un paon se pavanait avec ses plumes aux couleurs vives.

« Non, pas n'importe quelle femme.

— *Pavao*, soufflai-je à l'adresse de l'oiseau bariolé.

— D'où l'as-tu rapportée ? Aucune importance. Nous avons une femme ici. Mais Mrs Pudding l'a emmenée en ville. Mrs Pudding, l'Anglaise, elle m'a parlé de tous ses maris, pendant le trajet, celui-là était comme ci et celui-ci comme ça, mais cela ne l'empêchait pas d'être libre et de le rester toujours, aussi libre que la lentille d'eau. Ce nouveau pays lui plaisait, c'est ce qu'elle m'a affirmé, elle avait beaucoup en commun avec. C'est ton homme, celui qui t'a laissée avec moi ? elle m'a demandé. Il attendait, nous l'avons vu. Plus nous approchions de notre destination et plus elle répétait qu'elle était une femme libre, elle remuait le couteau dans la plaie vois-tu, parce que je ne l'étais pas. Gratter les cheveux, ôter les poux. Et que je gratte, gratte, gratte, gratte. Veux-tu que je te rachète ? Cela ne me déplairait pas. J'apprécie ta compagnie.

» Mais non, il n'a pas voulu me vendre parce que j'étais celle qu'il attendait depuis toujours. Et à lui aussi elle a dit qu'elle avait beaucoup de points communs avec ce pays. Ils ont mangé ensemble et je suis restée debout dans la cuisine. Je les ai regardés depuis la cuisine. Je les ai regardés du début à la fin. Une femme distinguée avec une robe en soie verte, un chapeau à plumes et des souliers rouges. Jamais je n'avais vu une femme habillée ainsi, sauf les putains à Rio, mais ce n'était pas une putain, c'était une femme libre. À certains moments elle avait une mine grave, à d'autres elle éclatait de rire. Elle avait un espace entre les dents, mais cela n'enlevait rien à son allure, au contraire. Distinguée, c'est le terme que j'emploierais, parce que ce n'était pas une beauté, même d'après leurs critères. Je voyais bien qu'il la trouvait intéressante. Ah ça. Et il y avait du vin sur la table, dont ils buvaient libéralement. La mine grave, puis riant aux éclats. Elle a invoqué saint Thomas, mais je n'ai pas entendu à quel sujet précisément.

— Saint Thomas ?

— *Santo Tomas*. Je ne fais pas toujours la bamboche comme ça, l'ai-je entendue dire, à un moment où elle était redevenue sérieuse.

» Il lui a demandé ce qui l'avait amenée dans ce pays. Elle n'a pas répondu, ensuite elle a parlé de ses hommes, de la façon dont ils l'avaient enchantée.

— La Mauresse enchantée.

— Alors Mrs Pudding a dit : « Je ne badine pas, je me donne tout entière, mais pas au premier venu. » Il est resté silencieux et elle a affiché sa mine grave quelques instants avant d'éclater de rire. Elle me

voyait dans le cadre de la porte, je le savais. « Voyez comme je suis gaie », a-t-elle ajouté d'une voix assez forte pour que j'entende, "et je chante comme un rossignol". Elle lui a chanté une ballade, une chanson d'amour, qui parlait des campagnes anglaises et des amants et des créatures fabuleuses qui apparaissaient avant de se volatiliser. Quand elle a fini elle a dit qu'elle souhaitait que Dieu bénisse son âme. J'ai cru qu'il allait rester avec elle.

« Pavao », dis-je à l'oiseau multicolore qui paraissait à mes pieds.

Je me penchai et je flattai son plumage.

« Lorsque nous sommes arrivés à l'auberge – il y avait des auberges dans cette région – je n'arrêtais pas de penser à ce que j'avais vu dans les yeux de la femme, ça ne me plaisait pas. Il discutait avec elle et tout à coup elle est restée assise, les yeux vissés sur lui. L'aubergiste, qui les observait aussi, s'est approché de leur table et il a demandé : "Quelle mouche la pique, cette femme ?" Rugendas a répondu qu'il n'en savait rien. Moi, je savais parfaitement ce qui n'allait pas. Elle n'arrêtait pas de le fixer. "Je n'en sais rien", a répété Rugendas. "Elle a commencé à me regarder comme ça." "Venez voir cette bonne femme", a lancé l'aubergiste. "Elle a perdu la raison." Quelqu'un lui a touché le front et le côté du visage. Tout le monde l'observait, sauf Rugendas qui me regardait moi. On a fait venir un docteur, qui était aussi perdu que les autres. Il a prétendu qu'elle souffrait d'épilepsie, qu'elle venait de faire une grosse crise. Oh, tout un tas de mots bizarres sont sortis de sa bouche, au docteur. Quant à Rugendas, tout ce temps il m'a regardée.

« "Quelle herbe lui as-tu donnée ?" m'a-t-il demandé une fois seul avec moi. Je n'ai pas répondu.

» Il a insisté.

"C'est le sort que tu me réserves ?"

» J'ai tenu ma langue. Le lendemain matin elle s'était rétablie et on lui a monté à manger dans sa chambre, elle avait une faim de loup, et Rugendas et moi, nous sommes partis explorer un autre territoire, où il n'y avait pas la moindre petite auberge. »

« Demain ils vont me chasser d'ici et m'envoyer dans un asile pour nègres », annonça ma grand-mère d'un ton détaché. Assise dans son hamac, elle mangeait un fruit de mandacaru tandis que ma mère étalait de la pâte de manioc sur des feuilles de bananier et moi, je coupais des bananes dans un coin de la case. Dans un autre coin attendaient des corbeilles tissées à partir de palmes.

Ma mère regarda dans sa direction, attendant qu'elle s'explique.

« Ils m'accusent d'avoir allumé les feux. »

La case de ma grand-mère avait brûlé, c'était pour cela qu'elle s'était installée chez nous. J'avais du mal à l'imaginer incendier sa propre case. L'un des champs avait été ravagé par les flammes et ils avaient dû éteindre un feu plus modeste allumé près de la maison du maître, la casa grande. Un homme prétendait avoir vu ma grand-mère rester assise dans sa propre case en proie aux flammes, mais aussi l'avoir vue déclencher l'incendie avant de retourner à l'intérieur.

La première partie de l'histoire était crédible, la suite beaucoup moins. L'homme avait fini vendu avec d'autres esclaves à destination de l'Amérique du Nord, car son mensonge était considéré comme un crime, et ma grand-mère s'était installée chez nous. Un peu plus tard les flammes ravagèrent un champ de canne, puis la maison du maître fut visée par l'incendiaire.

Le lendemain ils firent monter ma grand-mère dans une charrette. Je me précipitai vers elle.

« Quand je suis arrivée ici, j'étais folle, m'expliqua-t-elle. Ils m'ont dit que j'étais folle dès mon arrivée sur cette terre. Ha ha ha ha. Déjà à l'époque ils voulaient m'envoyer dans un asile pour nègres. Regarde-moi. Sur cette terre il faut être fou. »

Elle m'embrassa le front et le menton. Ma mère surgit derrière moi et me retint par les épaules, pour m'empêcher de me jeter dans la charrette, de partir avec ma grand-mère.

Un homme désabusé et sadique

Lorsque je les aperçus ensemble, j'eus l'impression que mon rêve avait jailli de moi pour prendre corps dans le monde matériel. Comme ils me tournaient le dos, je restai accroupie au milieu des broussailles au lieu de me montrer dans la clairière. Elle paraissait plus grande que lui, elle avait le dos plus large et plus sombre que ce que j'avais cru voir dans la chapelle. Il avait posé la main, j'ai retenu ce détail, le poing, sur son dos.

« Je t'en conjure, comprends-moi, disait-il, je ne suis pas un homme sadique, je ne suis pas un homme désabusé. Comprends-moi, je t'en conjure. »

Elle resta muette, elle ne se retourna pas non plus. Le doute surgit à cet instant, était-ce vraiment elle, elle ou une autre ? Non, cette mousseline, cette taille fine.

« Je ne sais pas quel genre de femme tu es, s'agaça-t-il, la main toujours dans son dos. Tu es devenue pour moi le symbole de quelque chose. Une religion. »

Pas de réponse.

« Qu'est-ce qui me pousse à dire des inepties, par ta faute ? Je ne jouis d'aucune faveur, aucune, en dehors de ce qui s'offre à mes yeux. »

Il posa sa main sur sa petite taille. L'autre main disparut du giron de la femme.

« Que vas-tu me préparer à dîner, Mexia ? »

On aurait cru qu'il avait de la fièvre, une fièvre dont il se délectait.

« Un plat aux saveurs subtiles, un plat avec des amandes et beaucoup de sucre et beaucoup de cannelle... »

Il renifla ses cheveux comme s'il humait ce mélange sucré.

« Je ne suis pas sadique, répéta-t-il dans un murmure, tout contre son dos. Aucun son ne sortira de toi, n'est-ce pas ? Aucun. Un plat onctueux qui met l'eau à la bouche, plein de saveurs et d'ignames et de viande. Je sais que c'est toi qui as mis le feu. Une friandise pour préserver l'esprit d'un homme. Saine et délicieuse. Je suis désabusé. Des petits pains à la marmelade de mangue, à la noix de coco. Je sais que c'est toi qui as mis le feu. Je sais que c'est toi... Je voulais que tu sortes et que tu savoures cet air avec moi, mais cet éternel silence, et tu commences à t'effacer. Je ne supporte pas que tu sois loin de moi. Tu es comme un oiseau rare, qui vit la nuit. Pourquoi me pousses-tu à dire des choses pareilles ? Tu es une femme pénétrée de noblesse, de dignité, d'énergie. Mexia, ah Mexia, *Paixao*. Ce sont là les règles du jeu ? Mais à chaque règle il existe une exception. *Estas são as regras do jogo ? Noco ha regra sem excecao*. Ah, Mexia, sans rancune, pas vrai ? Je ne suis pas un homme sadique, je suis désabusé. Je sais que c'est toi qui as mis le feu. »

Elle allait se retourner, c'est à cet instant que je m'aplatis au sol.

Lorsque je me relevai, ils n'étaient plus là. À la suite de cette scène, elle me parut nimbée d'un mystère encore plus grand et j'éprouvai à son égard un mélange de peur et d'affection. Lui, éveillait une méfiance teintée de pitié. Mais l'identité de l'incendiaire, je la gardai pour moi.

Et malgré tout, la nuit, allongée dans mon hamac, il m'arrivait de les voir et de leur inventer des conversations, des gestes, sans qu'ils me montrent leur visage.

« Me fais-je mieux comprendre à présent ? » demandait-il.

Silence.

« Je ne suis pas un homme sadique ; je suis un homme de réminiscence. »

Ces deux mots, je les avais déjà entendus, mais j'ignorais leur sens. Silence. Il touchait sa taille fine.

« Si callipyge. »

Ce mot-là, je l'avais croisé dans un *romanceiro*. Le père Tollinare m'avait pris le livre des mains et tendu un catéchisme.

« J'aime la façon dont tu es charpentée. J'apprécie les femmes bâties sur ce modèle. »

Le silence, encore.

« Je te dis que tu n'es pas une fille de petite vertu, tu es une vraie dame. Tes racines nègres et indiennes sont concrètes, mais elles ne déterminent pas ta valeur. Elles ne pèsent rien. Tu appartiens à la classe supérieure des *mulheres*. »

Silence.

« J'aime l'arôme qu'ont tes cheveux, celui de la cannelle. »

Silence.

« Tu voudras me préparer des noix de coco et des oranges, des mangues et du cacao, des ignames et de la cannelle, et des noix de coco, des noix de coco, des noix de coco, des noix de coco ? Mexia, tu es un être sacré. Les autres *senhores* ont pour la couleur de peau une réticence que je ne ressens pas. Pour moi tu es un être sacré. Peut-être est-ce mon éducation théologique et mon... le fait que je vienne de l'Ancien Monde. J'implore ton pardon. Je suis un homme désabusé. Pourquoi gardes-tu le silence ? Pourquoi es-tu si dangereuse ? »

À ce stade, chaque fois qu'elle se retournait, j'émergeais de mes songes. Et chaque fois, sous une forme ou une autre, j'éprouvais pour elle une admiration mêlée de tendresse, et je sentais en même temps qu'elle était dangereuse, « spirituellement dangereuse », une expression qui revenait souvent dans la bouche du père Tollinare. Comment ces mots purent s'insinuer à l'intérieur de mon rêve, je l'ignore.

« Je sais que c'est toi qui as mis le feu », chuchotait-il, le visage dans ses cheveux.

La salle des livres

Le lieu qui nous servait de salle de classe communiquait avec une autre pièce. Je me figurais que c'était la chambre où Mexia et le père Tollinare passaient du temps ensemble et où elle parlait. Une fois je

rêvai que j'ouvrais la porte de cette chambre et qu'au lieu d'y surprendre le père Tollinare avec la charmante Mexia, j'y débusquais l'hipupiara, l'horrible monstre marin aux crocs acérés et aux oreilles aussi pointues que ses griffes. Je me figeai, en transe, ou peu s'en fallait, incapable de parler ou de crier, le regard braqué sur ce démon qui avait de grands yeux presque humains, la gueule affreuse d'un animal, des seins de femme, mais un corps emprunté à un poisson couvert de poils. Alors Mexia posait doucement la main sur mon épaule et m'éloignait en refermant la porte. Je savais qu'il s'agissait de Mexia même sans la regarder. Derrière la porte, la créature lâchait un braiment.

« Approche, disait Mexia. Tu n'es pas le fils du capitaine, tu es son esclave. Te prends-tu pour Baltesar ? »

Baltesar Ferreira, le fils du capitaine du *São Vicente*, avait tué un monstre similaire plus d'un siècle en arrière. Ma grand-mère m'avait raconté l'histoire du diable d'eau qui dévorait les parties intimes des enfants. Il mangeait celles de tout le monde, mais il était surtout friand des petits enfants, m'avait-elle dit.

« Ils en ont tué un en 1564, mais tu crois qu'il n'y en avait qu'un ? Tu crois que dans l'immensité mystérieuse de la mer, il n'y avait qu'un seul hipupiara ? »

Une épée jaillissait dans ma main et je forçais Mexia à me lâcher.

« Je ne suis peut-être pas le fils du capitaine, mais je suis aussi courageuse que lui ! » déclarais-je avant d'ouvrir la porte, pour découvrir que le monstre avait disparu.

Au réveil ma bravoure m'avait quittée et le rêve m'empêcha longtemps de lever le voile sur ce qui se trouvait derrière la porte, jusqu'au jour où j'arrivai en avance, et Mexia et le père Tollinare étaient tous les deux absents. Alors j'osai pousser la porte. Pas de monstre, uniquement des livres, des livres du sol au plafond, jamais je n'en avais vu autant, cela dépassait les limites de tout ce que je pouvais imaginer. Ce fut l'impression que j'eus sur le moment.

Descendant les deux marches en bois, j'entrai et fis le tour de la pièce. Des étagères, des tables qui disparaissaient sous les livres. J'en soulevai un, puis un autre.

Il y avait *Le Chimiste sceptique* de Robert Boyle, *Le Discours de la méthode* de René Descartes, *Histoire et démonstration sur les taches solaires* de Galilée, *Le Misanthrope* de Molière, *Le Paradis perdu* de Milton, *Le Voyage du pèlerin* de John Bunyan, *Guerres civiles de Grenade* de Ginés Pérez de Hita, *Don Quixote* de Miguel de Cervantès, *La Cité mystique de Dieu* de la sœur Maria d'Agreda, *Les Histoires du Brésil* de Pero de Magalhães. Une telle

quantité d'ouvrages qu'il m'est impossible de tous les citer ici, mais cela se comptait par centaines, pas uniquement en portugais, en français aussi, en italien, en latin, en grec, en anglais. J'ouvris le livre de Magalhães pour voir ce qu'il disait de notre pays, mais mon regard tomba sur les lignes suivantes à la toute première page :

J'ai pris connaissance de l'œuvre de Pero de Magalhães, sur ordre des gentils-hommes du Conseil de l'Inquisition, et elle ne contient rien d'incompatible avec notre Sainte Foi catholique, ni avec la morale ; au contraire, nombre de passages méritent lecture.

Ce jour, le 10 novembre 1575.

Francisco de Gouvea

Et, plus bas :

Conformément au certificat ci-dessus, cet ouvrage reçoit l'agrément d'impression et l'original sera retourné avec l'un des exemplaires imprimés au Conseil, et cette décision sera imprimée en exergue accompagnée du certificat idoine. À Évora, le 10 novembre. Sur ordre de Manuel Antunez, Secrétaire du Conseil du Saint-Office de l'Inquisition en l'an 1575.

Liso Anriques Manual de Coadros

Je fixai ces messages presque aussi longtemps que j'avais fixé le monstre. Alors que je me lançai dans la lecture des vers et du prologue destiné au lecteur, je sentis une main se poser sur mon épaule. Pivotant sur mes talons, je découvris une Mexia à la mine grave, inquiète, apeurée. Elle m'arracha le livre des mains et le reposa sur la table, puis elle me fit sortir et referma la porte.

« Ceux-là ne sont pas pour toi, m'informa-t-elle à voix basse, le premier enchaînement de mots qu'elle m'ait jamais adressé. Si le père Tollinare t'avait prise sur le fait, tu l'aurais chèrement payé, comme je l'ai payé en mon temps.

— Le père Tollinare vous a attrapée avec un de ces livres ?

— Oui. »

Elle observa ses doigts.

Elle s'assit sur un banc et j'allai m'asseoir à côté d'elle.

« Que vous a-t-il fait ? »

Elle refusa de me répondre, mais elle ne détacha pas le regard de ses mains. Elle avait des doigts très longs et délicats, mais des ongles courts en piteux état.

« J'ai envie de lire autre chose que les vies des saints, lui dis-je.

— C'était aussi mon cas, déclara-t-elle d'une voix douce.
— Vous pensez que si je lui demande poliment, il m'autorisera à en lire certains ?
— La plupart, tu ne les comprendrais pas.
— Eh bien, je vais étudier pour les comprendre.
— Pas si fort, chuchota-t-elle. S'il apprend que tu es venue ici, il va y avoir du grabuge. »
Je fis la moue. Elle me caressa la tête.
« Même lui estime que les livres sont dangereux.
— Comme vous.
— Comme moi ? Comme moi quoi ?
— Vous êtes dangereuse. »
Elle claqua des dents.
« Certains de ces volumes sont à lui, d'autres appartiennent à son oncle, le père Froger.
— Dans ce cas je vais demander au père Froger.
— Il a été brûlé il y a plus de cinquante ans en France, pour sorcellerie. »

Elle me regardait bizarrement mais, à l'instant où mon regard croisa le sien, elle détourna la tête.

« Quel genre de sorcellerie pratiquait-il ? Comment un prêtre peut-il être aussi un sorcier ?

On aurait cru qu'elle se retenait de rire.

— Je ne connais pas toute l'histoire, dit-elle. Peut-être que le père Tollinare s'est mis en colère simplement parce que j'ai mis la main sur le mauvais livre. Il y a les bons et les mauvais livres. Celui que j'ai trouvé avait été écrit par son oncle mais jamais publié. Il y parle des sorcières et raconte qu'elles n'existent pas, que les sorcières, ou ce que les sorcières prétendaient être et voir, plutôt, ne sont qu'hallucinations de femmes mélancoliques. C'est pour cela qu'ils l'ont brûlé, en qualité de sorcier et d'ami des sorcières. Voilà pourquoi le père Tollinare... »

J'attendis la suite, mais elle ne vint pas.

« Croyez-vous que son oncle était un sorcier ? insistai-je.

— Son seul crime a été d'être un homme étrange et en dehors de la norme », déclara le père Tollinare, qui était arrivé à l'improviste. Il se désintéressait totalement de moi ; c'était Mexia qu'il fusillait du regard.

« On peut croire n'importe quoi, même l'impossible », ajouta-t-il.

Il continuait à dévorer Mexia des yeux comme s'il essayait de découvrir ce qu'elle cachait sous la surface. Affichant sur le visage l'effroi de celle qui a face à elle l'hipupiara, le monstre marin, elle se mit

debout, retroussa ses jupes et quitta précipitamment la pièce. Elle portait une vraie robe, à la façon des *brancas*. Le père Tollinare me lança un regard féroce, puis il jeta à côté de moi sur le banc le livre qu'il tenait à la main. La vie de sainte Marie Madeleine, la belle femme qui avait lavé les pieds de Jésus. Ce livre, je l'avais lu et relu, maintes fois. Il y avait des illustrations, mais le Christ qu'elles représentaient était un Blanc aux yeux bleus et aux cheveux blonds, très éloigné de l'homme crucifié sur le mur du père Tollinare. À cette époque, ma grand-mère m'avait déjà expliqué que le Christ du mur n'était là que pour attirer les Indiens et les nègres dans le giron de la chrétienté.

« C'est soit lui, avait-elle déclaré en riant, soit le Blanc dans le livre pour racoler les Anglais et les Français et les Hollandais et les Finlandais. »

Je fixai la pénitente à la longue chevelure agenouillée aux pieds du Christ. Je l'entendis chuchoter :

« Pourquoi ces larmes ? Tu crois que Dieu ne sait pas qui rassembler ? Tu crois qu'Il ne sait pas quoi arranger ? »

Je restai assise là en silence, car ce fut à ce moment que je découvris les endroits dont l'accès me serait interdit par le père Tollinare durant mon éducation, et je me demandai de quoi cette éducation aurait été faite s'il m'avait autorisée à entrer seule dans cette salle pleine de livres.

Lorsque j'essayai de m'y introduire la fois suivante, je trouvai la porte verrouillée.

« Almeydita, petite rusée, lis plutôt la vie de sainte Marie. »

Je me penchai dessus.

« Ainsi, tu sauras ce qu'est le grand amour... »

Lorraine Alsace

« Est-ce qu'on brûle les sorcières dans ce pays ? demandai-je à ma mère.

— Brûler les sorcières ? D'où te vient une idée pareille ?

— Mexia vient de me dire que le père Tollinare a pour oncle un prêtre envoyé au bûcher pour sorcellerie. »

Ma mère lâcha un petit bruit de gorge. Assise dans un coin de la case, elle tressait un grand hamac à partir de fils de coton. J'avais pris en charge le tressage des paniers avec des palmes et des feuilles de bananier et j'étais installée par terre, une corbeille entre les genoux.

J'aurais voulu savoir si ma grand-mère tressait des paniers à l'asile de nègres. J'avais interrogé ma mère sur cet endroit mais elle avait refusé de répondre à mes questions. Je savais qu'il y avait de nombreux asiles réservés aux nègres aux quatre coins du Brésil parce qu'il y avait toujours des esclaves « bons pour le cabanon ». On y envoyait parfois des esclaves qui avaient toute leur tête, mais que les maîtres n'arrivaient tout simplement pas à mater. On y expédiait aussi les femmes esclaves qui ne se laissaient pas « approcher », comme je l'appris plus tard.

« Mexia a parlé ? s'étonna ma mère.

— Oui. Mais je crois qu'elle s'est mise dans le pétrin. Je n'ai jamais vu le père Tollinare autant en colère.

— Un prêtre, ça se met en colère. Mais le fils d'un prêtre brûlé pour sorcellerie.

— Le neveu.

— Je parie que c'est son fils », grommela-t-elle.

Puis elle refit un bruit de gorge.

« En Angleterre ils les pendent, dit-elle.

— Et ici, qu'est-ce qu'ils leur font ?

— Les Portugais, hé les Portugais, ils ne font rien, ni ici ni au Portugal. Ils sont comme les Espagnols. Trop occupés à donner la chasse aux juifs et aux Maures. En Espagne, une sorcière porte un couvre-chef de juif.

— Nous sommes des Maures ?

— Nous avons une pointe de sang maure. Nous sommes soudanaises, avec une pointe de sang maure. »

Ma mère ponctua sa phrase d'un autre bruit de bouche.

« Est-ce que grand-mère est une sorcière ? demandai-je, parce qu'elle faisait exactement le même bruit que grand-mère.

— Une sorcière ? » répéta ma mère.

À cet instant, grand-mère passa la tête par la porte. Je jure que je dis la vérité même si ma mère prétend que j'étais simplement en train de rêvasser.

« Une sorcière ? Très peu pour moi, s'indigna-t-elle. Magicienne, c'est cela qu'il faut viser. Une sorcière, ce n'est rien.

— Mère, ne dis pas des choses pareilles », protesta ma mère, même si elle soutient que c'est faux, que je rêvais éveillée.

C'est pourtant le souvenir que j'en garde. Je continuai à fixer ma grand-mère.

Elle m'adressa un clin d'œil et renchérit :

« Être celle qui guérit les ensorcelés, que demander de mieux.

— Croire aux sorcières, ce n'est pas chrétien, fit remarquer ma mère.

— Eh bien, je ne suis pas chrétienne. Ni convertie de force. »

Alors ma grand-mère s'esclaffa et lâcha un petit bruit de gorge.

« Les sorcières, c'est le moyen qu'ont trouvé les chrétiens pour apaiser les périodes de troubles. »

Je demandai à ma grand-mère de s'expliquer.

« Est-ce que je peux lui parler de Lorraine Alsace ? lança-t-elle à ma mère.

— Pas sûre qu'elle ait réellement existé. »

Ma mère regarda grand-mère les sourcils froncés puis, de ses doigts vifs et agiles, elle se remit à faire des tortillons avec les fils de coton.

Pourquoi ne pas admettre que cela s'est passé ainsi ?

« Les hallucinations d'une femme mélancolique », fit ma grand-mère avec un clin d'œil.

Comment savait-elle cela ?

« Ta mère ne croit en rien, reprit-elle. Est-ce qu'elle ignore qu'il est des choses en ce bas monde dont elle n'a pas été témoin, et dont elle n'a pas la plus petite connaissance ? Est-ce qu'elle ignore que des prodiges sont accomplis ici-bas, des prodiges étranges et effrayants ?

— Je sais distinguer le possible de l'impossible, rétorqua ma mère.

— Tu dirais que le maquignon n'aurait jamais retrouvé ta trace sans l'intervention de ma magie ? »

Ma mère se mordit la lèvre, mais n'eut rien à répondre. Mon regard passa d'une femme à l'autre. Est-ce pour cela qu'elle refuse d'admettre que cela s'est passé ainsi, parce que grand-mère avait fait allusion au maquignon ? Elle souleva le hamac qu'elle était en train de tresser. Elle tira dessus pour vérifier que les fils étaient bien solides.

« Alsace, dis-je, afin de rappeler à ma grand-mère l'histoire qu'elle m'avait promise.

— Alsace était une Mauresse qui venait de Todos os Santos et qui a débarqué à Bahia il y a bien des années, une nomade, une chanteuse itinérante, d'une grande beauté. J'étais moi-même une jeune femme à l'époque. Dès son arrivée se sont produits de nombreux événements étranges. Uniquement des catastrophes naturelles, des pluies diluviennes, des orages, une pénurie de poissons. Comme Alsace était là et qu'elle venait de l'une des régions les plus sombres au monde, ils lui ont mis tout cela sur le dos.

» Quelqu'un a déclaré l'avoir vue un soir se badigeonner le corps et les cheveux de graisse du diable, et ils l'ont jetée en prison. Là, un garde a juré avoir été témoin d'un baiser qu'elle avait échangé dans sa cellule avec un grand gaillard à la barbe noire. Ils l'ont accusée d'avoir accueilli le diable et de l'avoir embrassé à pleine bouche, et

c'est là qu'elle a répondu, "En effet, ce n'était pas un homme qui se trouvait avec moi et, si cela avait été un homme, la logique voudrait qu'il soit noir et barbu, non ?" Ils ont considéré cette réponse comme un aveu, elle reconnaissait que le diable lui avait rendu visite en prison. J'étais dans la rue lorsqu'ils l'ont conduite sur le lieu de son exécution. Moi, en personne. Elle m'a aperçue et elle m'a touché la main. J'étais là, dans la rue, parce que mon maître m'avait envoyée avec une dose d'ambre gris pour...

— Je ne pense pas qu'elle t'a transmis ses pouvoirs, Mère.

— Ne dis pas ça à la *menina*. Le maquignon est sur la plantation, pas vrai ? Est-ce qu'il ne savait pas l'heure et l'endroit précis ? »

À cela ma mère ne répondit rien.

« Comment est-ce qu'ils ont apaisé cette période de troubles ? » demandai-je.

J'avais interrompu mon tressage pour me concentrer sur l'histoire. Je m'assis bien droit dans le hamac qui était devenu trop petit pour moi.

« Ah, après l'exécution d'Alsace, les fortes pluies et les tempêtes se sont déchaînées, et on a pêché encore moins de poisson, mais comme il n'y avait plus de Mauresse à montrer du doigt, on a accusé les lois de la nature.

— Mais ta grand-mère prétend qu'elle a déclenché la seconde vague de calamités, grâce aux pouvoirs qu'Alsace lui a transmis.

— Elle n'était que la porteuse du don, pas sa source. »

Ma mère refit son bruit de gorge, puis elle dit :

« Je ne crois pas qu'elle est venue ici. Je ne crois pas en Alsace, parce qu'ils ne laissent pas entrer les Maures dans ce pays.

— Tu ne penses pas qu'elle aurait trouvé un moyen ?

— Ce Noir barbu est venu te voir ? demandai-je. C'est l'homme qu'on a vu ?

— Quel Noir ? »

Ma mère dévisagea ma grand-mère, qui bondit d'excitation.

« Ta mère ne croit pas au monde invisible, expliqua-t-elle, ni aux pouvoirs de quiconque, hormis des Portugais et des Bataves. Et d'un Anglais ou deux, peut-être. »

Elle fourra ses doigts dans ses cheveux et elle s'en alla.

Je jure que la scène s'est déroulée ainsi, Mère jure le contraire. Elle veut bien admettre que je lui ai posé des questions sur la sorcière et sur l'homme noir.

« Nous avons croisé un Noir à cheval. Qui est-ce ?

— Tu n'as pas à le savoir, me réprimanda-t-elle. Ta grand-mère s'est débrouillée pour partager ses visions avec toi.

— Alors c'est une sorcière ! m'exclamai-je en tapant dans mes mains.

— Chut. Viens par ici et tiens-moi ça. »

J'allai lui tenir son hamac pendant qu'elle tressait les fils de coton.

Les œufs de tortue

Mais la fille aux œufs de tortue, elle avait bien existé, d'après ma mère. Cela s'était passé avant que ma grand-mère ne soit envoyée à l'asile pour nègres. Une fillette fut retrouvée. Des années plus tard, lorsque nos chemins se recroisèrent, ma grand-mère me dit que cette enfant était Alsace, qu'elle était revenue, mais à l'époque je sus seulement qu'on l'avait conduite à notre case. Elle errait seule sur une plage et elle était très malade. Amaigrie, la peau sombre, des cheveux lustrés et d'immenses yeux noirs, elle avait tout de la Mauresse enchantée que l'on voit dans les livres de contes. Ma grand-mère – l'avait-elle reconnue alors ? – l'avait installée dans son hamac, mais toute sa magie ne suffit pas à identifier le mal qui rongait la fillette – ou elle refusa de nous le dire.

Ma mère était allée voir l'homme qui l'avait trouvée et lui avait demandé où il l'avait trouvée précisément, et ce qu'il y avait autour d'elle à ce moment-là. Il avait déclaré :

« Sur la plage, juste sur la plage. Un tas de sable, des cailloux, des petits poissons morts et un panier d'œufs de tortue cassés. »

Grand-mère nous expliqua que la fillette faisait peut-être partie d'une équipe qui récoltait des œufs de tortue.

« Pour les manger ? »

Je fronçai le nez. Je n'avais aucun goût pour les recettes à base de tortue, pas même celle de la soupe de tortue à l'ail.

« Non. Ils en font de l'huile. Du beurre de tortue. Ça coûte un bras et c'est succulent. Elle devait voyager avec eux, la pauvre petite, elle est tombée malade et ils l'ont laissée derrière. »

Elle ne traita pas l'enfant comme une étrangère, mais comme une connaissance. À l'époque, personne ne m'avait raconté l'histoire d'Alsace et le père Tollinare ne croyait pas en la réincarnation, qu'il considérait comme une ruse du diable. Quoi qu'il en soit, la fillette passa tout le temps de sa convalescence chez nous. Ma grand-mère ne découvrit jamais quel mal l'affligeait, ou alors elle le garda pour elle. Elle se contenta de la nourrir de soupe, même de soupe de tortue, et

d'herbes, jusqu'à ce qu'elle se rétablisse. Mais la fillette ne parlait pas et avait un mouvement de recul lorsque quelqu'un s'approchait d'elle, exception faite de ma grand-mère. Même quand ma grand-mère lui donnait une assiette de riz ou de lard elle allait manger dans son coin, loin des autres. Elle avait des yeux qui brillaient comme des perles. Je la vis toucher la main de ma grand-mère sans accorder d'importance à ce geste. Je crus qu'elle la remerciait pour l'aide qu'elle lui apportait. Ma grand-mère avait-elle besoin de pouvoirs supplémentaires ? De nouveaux pouvoirs ? Alsace était-elle revenue pour cette raison ?

Maître Entralgo – certains faisaient courir sur lui le bruit qu'il n'était pas un vrai *branco*, qu'il se considérait simplement comme tel – envoya prendre des nouvelles de l'enfant et transmettre un ordre. Je devais attendre qu'elle se rétablisse pour l'amener au maître. Ainsi donc, une fois rétablie, elle m'accompagna à la casa grande, mutique, les bras croisés.

« Comment t'appelles-tu ? » s'enquit Entralgo.

Comme elle ne répondait pas, je répondis à sa place.

« Je ne sais pas comment elle s'appelle, monsieur. Elle ne parle à personne.

— Je lui demande comment elle s'appelle. »

Elle refusa de lui donner son nom.

« Et par quel moyen vais-je déterminer si tu représentes un danger, ricana-t-il, si tu ne parles pas ? »

L'enfant refusait toujours de répondre, les mains crispées sur ses bras.

« De qui es-tu l'esclave, alors ? »

Rien.

Entralgo l'observait avec agacement. Je crus qu'il allait se jeter sur elle et la frapper.

« Eh bien, si tu n'appartiens à personne, tu es à moi désormais.

— J'appartiens à moi-même », répliqua l'enfant d'une petite voix.

Cela le fit rire. J'étais certaine qu'il allait se ruer sur elle d'une seconde à l'autre.

« Et tu appartenais à toi-même avant qu'on te trouve ? »

La fillette, à peine plus âgée que moi, devait avoir dans les dix ans. Mais je l'aimais bien.

Personne encore ne s'était adressé à Entralgo sur ce ton. Personne parmi mes connaissances.

« Où sont les papiers qui attestent que tu es libre, catin ? »

Elle resta muette. Une catin, à son âge ?

Elle ne disait toujours rien, et je m'attendais toujours à voir le maître laisser libre cours à sa colère, mais il se contenta de rire.

Pourquoi ? Quel pouvoir possédait-elle ? Je ne savais pas que c'était Alsace.

« Tu es une petite catin hautaine, fit-il.

— Je ne suis pas du même monde que vous.

— Et de quel monde viens-tu, catin ? »

Je continuai à observer la fillette, qui regardait le maître bien en face, alors que moi je regardais les *brancos* du coin de l'œil.

« Si tu viens de l'enfer, alors tu appartiens au diable, asséna-t-il.

— Non, je viens de par là-bas », répondit l'enfant en désignant l'est du doigt.

Entralgo me dit alors :

« Reconduis-la chez ta grand-mère, elle y restera le temps que je décide quoi faire d'elle. Elle ira à l'asile pour nègres, j'imagine. »

La fille tourna les talons un peu avant moi. Il ne s'était pas jeté sur elle, contrairement à ce que j'avais prévu. Je savais qu'il avait une idée en tête mais j'ignorais quel sort il lui réservait précisément. Nous rebroussâmes chemin. Je n'osai pas lui demander pourquoi elle se comportait ainsi. De retour à la case, je racontai à ma mère ce qui s'était passé. Elle secoua la tête et fit claquer sa langue avec une mine désapprobatrice, en disant à l'enfant que c'était un miracle si Entralgo ne l'avait pas mise toute nue pour la corriger séance tenante.

Quand je rapportai la scène à ma grand-mère, elle se borna à adresser un regard et un sourire à la fillette.

Étant donné qu'elle avait adressé la parole au maître, j'étais convaincue qu'elle nous parlerait aussi, mais je me trompais. Elle se renferma encore plus, elle s'isolait dans son coin pour manger. Elle passait des journées entières seule, dans le silence. J'attendais qu'Entralgo décide quoi faire d'elle. Comme il ne semblait pas se presser, ma mère commença à lui confier de la lessive pour qu'elle descende la laver au ruisseau, une tâche dont elle s'acquitta sans exprimer d'émotion.

Le jour où elle m'accompagna à l'école, le père Tollinare lui donna le catéchisme d'un geste machinal avant de se rendre compte que c'était une nouvelle élève. Il allait lui reprendre le livre des mains quand elle l'ouvrit et se mit à lire, à toute vitesse, et avec agilité, comme si c'était inné chez elle. Elle prononçait la lettre finale de chaque mot, ce que le père Tollinare tenait en haute estime.

« Où as-tu appris à lire ainsi ? » s'étonna-t-il.

Les épaules voûtées, la fillette resta sans répondre. Mexia, qui se trouvait dans la pièce, s'immobilisa et la regarda.

« C'était prodigieux », ajouta le père Tollinare.

Jamais il n'avait complimenté qui que ce soit, pas même un des *brancos*.

Même si j'étais considérée comme une lectrice rapide et sagace, le père Tollinare s'agaçait de m'entendre forcer sur certains mots tout en faisant l'impasse ailleurs sur des syllabes entières.

« Parfait, mon enfant. Comment t'appelles-tu ?

— Elle n'a pas de nom », m'empressai-je de répondre.

J'ignore ce qui m'avait poussée à intervenir. C'était sorti sans que je puisse le retenir, comme si une force avait agi sur moi.

Le père Tollinare me regarda avec de l'impatience au fond des yeux, puis il se tourna vers la fillette.

« Je m'appelle Selvagem, dit-elle.

— *Sauvage* ! Qui t'a donné ce nom ? Tu es très intelligente.

— Elle vient du Soudan, ajoutai-je vivement, pour ne pas lui laisser le temps de rouvrir la bouche. D'Afrique de l'Est. »

Cela me valut un nouveau regard du père Tollinare. Je me regardais aussi, en un sens, car en vérité j'ignorais tout de cette enfant.

« Je veux que tu reviennes ici régulièrement, lui proposa-t-il, de la chaleur dans la voix. Sais-tu écrire ? Sais-tu copier les écritures ? »

Elle fit oui de la tête. Le père Tollinare tapa dans ses mains.

« Reviens demain et montre-moi de quoi tu es capable. Je vois que tu es une petite fille très intelligente. »

Le lendemain elle revint et copia les écritures, mais le père Tollinare la réprimanda parce qu'elle ajoutait des éléments qui ne s'y trouvaient pas à l'origine. Elle incluait toutes sortes de choses qui étaient... eh bien, interdites. Il ne comprenait pas pourquoi elle ne se contentait pas de copier ce qu'elle avait sous les yeux. Il refusa de nous en dire plus, mais l'effroi s'empara de lui et, très vite, il reprit ce qu'elle avait écrit et il déchira les feuillets.

« Tu es très intelligente, je le vois bien. Mais ces choses-là sont interdites. Ces choses-là sont dangereuses.

— Cette partie ici et cette partie aussi, je les ai inventées », reconnut-elle.

Il vanta son intelligence, mais il insista, ces choses-là étaient interdites, dangereuses, impies. Il lui dit qu'elle devait se limiter aux écritures, que le reste était, eh bien, le fruit de son imagination, ou l'œuvre du diable. La fillette resta silencieuse, mais elle ne retourna à l'école ni le lendemain, ni le surlendemain ; elle s'enferma dans le silence et se fit encore plus distante.

Je lui demandai un jour à quoi servait l'huile de tortue, elle m'expliqua qu'il en fallait pour faire de la lumière. Je voulus savoir si le

navire qui l'avait amenée ici était un bateau pirate. J'avais entendu parler de pirates.

« Ton maître, c'était un pirate ? »

Nous étions chargées de ramasser des feuilles de palmier et elle m'avait accompagnée jusqu'à la palmeraie. Elle ne répondit rien et coula vers moi un regard qui signifiait que j'étais stupide de poser une question pareille. N'empêche, je l'aimais bien.

Ma grand-mère la traitait avec une tendresse particulière. Un jour elle suggéra que la fillette venait du même endroit qu'elle, là-bas le silence était considéré comme une vertu chez les femmes, même si ce n'était pas la norme dans le Nouveau Monde, ce qu'elle reconnaissait volontiers.

« Ah, mais est-ce que je n'étais pas la Toute-Silencieuse ? » ajouta-t-elle.

Prenait-elle Rugendas à témoin ?

La fillette semblait écarquiller les yeux chaque fois que ma grand-mère s'adressait à elle. Je savais à présent qu'elles partageaient le secret de son identité. La seule condition, c'était d'y croire. Ma grand-mère la dévisageait souvent. « Que faire ? » s'interrogeait-elle. À l'époque, je croyais qu'elle s'inquiétait du sort de l'enfant, parce qu'elle était impénétrable. Avec le recul je me dis plutôt qu'elle s'adressait directement à la fillette. Une fois, ma grand-mère posa cette question et la petite l'embrassa, comme si elle la reconnaissait soudain, avant de quitter la case.

Au bout d'un certain temps, ne la voyant pas revenir, ma mère sortit la chercher. Elle la trouva, comme elle nous le raconta plus tard, mais elle ne la ramena pas à la case ; elle la conduisit au père Tollinare. Ma grand-mère dit qu'elle s'était donné la mort, qu'elle avait mangé de la terre, beaucoup de terre, qu'elle avait choisi cette méthode pour se suicider. D'autres allèrent raconter qu'Entralgo l'avait tuée, il lui avait fait manger de la terre.

« Pourquoi, enfin ? » demanda ma mère, convaincue par la première idée, j' imagine.

Las, ma grand-mère était redevenue la Toute-Silencieuse. Elle refusa de nous expliquer pourquoi, refusa de nous donner l'identité de la fillette, mais lorsqu'elle se retrouva seule avec moi elle déclara que c'était l'une des leçons que nous inculquait le monde. Je ne voyais pas quel sens donner à tout cela.

Antonia Artiga

J'imagine que la petite s'était effectivement suicidée parce que le jour où maître Entralgo découvrit qu'il ne pourrait pas faire ce qu'il voulait d'elle, il s'en prit à Antonia Artiga. Antonia se traînait une réputation d'ivrogne et de voleuse même si j'ignore encore ce qu'elle avait volé, ou ce qu'elle s'obstinait à voler. D'après ma grand-mère elle n'avait chapardé qu'une chose, une seule et unique chose, mais Entralgo (qu'elle n'appelait jamais « maître », même en face), dès qu'il apprit que la fillette avait mis fin à ses jours, se déchaîna sur Antonia Artiga. C'était la dernière d'une longue série de corrections. Il la châtiait encore et toujours, comme si elle avait pris l'habitude de voler. Et il la frappait sous le premier prétexte venu.

Nous étions assises dans la palmeraie, là où grand-mère avait discuté pour la première fois avec l'invisible Rugendas. Cette fois-ci, pourtant, elle ne parlait à personne. Nous étions assises dans un grand calme et, à un moment, nous entendîmes Antonia pousser un cri. Un hurlement long et fort. C'était sa façon de crier. Une clameur unique, longue et forte, suivie d'un silence. Il la corrigeait en public une fois par semaine, et chaque fois qu'une contrariété survenait, comme je l'ai dit un peu plus haut. Le reste du temps elle travaillait aux champs comme les autres femmes, ni plus ni moins. Le soir venu elle s'installait devant sa case, très droite et très fière, et elle mâchonnait une tige de canne à sucre tout en buvant le rhum distillé par ses soins. Puis elle commettait un autre larcin, ou quelqu'un trouvait un moyen de contrarier le maître, et Entralgo passait sa colère sur elle.

La correction publique infligée, ma grand-mère allait la voir, elle ou une autre femme qui s'y connaissait en remèdes, elle appliquait du baume sur ses plaies et, dès le lendemain, on la voyait à la première heure aux champs couper de la canne à sucre aux côtés des autres, comme si de rien n'était.

« Qu'est-ce qu'elle a volé ? Qu'est-ce qu'elle continue à voler ? demandai-je à ma grand-mère.

— Elle ne vole rien. Ce qu'elle a volé, elle ne l'a volé qu'une fois. Ce genre de femme, il lui suffit de fauter une seule fois. Il le lui fera payer éternellement. Mais ce n'est pas pour cette raison qu'il lui tape dessus. Ce genre d'homme, toutes les excuses sont bonnes. »

Je la regardai, mais elle refusa d'employer des mots que j'arrivais à comprendre. Au bout d'un moment elle se mit debout et ramassa des

feuilles, quittant la palmeraie pour s'enfoncer dans les quinquinas, où je la suivis. Elle gratta l'écorce d'un arbre et fit couler de la sève.

« Viens, me dit-elle. Je vais la soigner. Elle est plus têtue qu'un bouc, mais ce genre d'homme, toutes les excuses sont bonnes. »

Nous remontâmes la route côte à côte. Arrivées à la senzala, nous les regardâmes détacher Antonia d'un poteau. Ma grand-mère me laissa là un instant, elle l'accompagna jusqu'à sa case. Je me rendis chez ma mère.

« Pourquoi la frappe-t-il à la vue de tous ? »

Je savais qu'il battait d'autres femmes, mais aucune en public. C'était un châtiment réservé aux hommes, seule Antonia y avait droit. Comme ma mère restait sans rien dire, je grimpai dans mon hamac.

Elle resta longtemps silencieuse, puis elle brisa le silence :

« C'est contraire à la décence de battre une femme dehors. »

J'attendis la suite, mais ma mère ne m'en dit pas plus, elle voulait que je fasse seule le lien. « Débrouille-toi pour comprendre par toi-même », c'était une phrase que ma grand-mère répétait souvent. Je restai étendue là, la bouche grande ouverte, attendant que ma mère comprenne à ma place.

À son retour, grand-mère exhalait le baume à la quinine et elle me conseilla de fermer la bouche, de peur que j'avale un bouc.

Entralgo consulte la guérisseuse

« Il la menace sans cesse de l'envoyer chez Corricao », déclara grand-mère tout en grimpant dans son hamac, un panier à la main.

Je frémis parce que je savais que Corricao dirigeait une ferme de reproduction d'esclaves. Sur notre plantation quelques esclaves étaient nés chez Corricao et il se chuchotait des choses dégoûtantes sur cet endroit, des choses qu'on répétait aux enfants. J'aurais voulu que ma grand-mère m'explique pourquoi certains devaient travailler plus dur que d'autres, pourquoi certains étaient forcés de faire des choses dégoûtantes. Peut-être que Corricao refuserait d'acheter Antonia. Oui, peut-être qu'il refuserait d'acheter une ivrogne et une voleuse, puisque c'était la réputation qu'elle se traînait.

Alors que je m'apprêtais à poser ma question, un domestique élançé apparut sur le seuil de la case. Je le dévisageai, parce qu'elles venaient de me parler de Pao Joaquim et je savais que derrière son masque Pao Joaquim pouvait être n'importe qui. Mais ce domestique n'avait pas

l'air féroce pour un sou. À la réflexion, c'était le masque qui donnait cette mine féroce à Pao Joaquim.

« Que veux-tu ? lui demanda ma mère.

— Maître Entralgo réclame l'autre. »

Ma mère posa les yeux sur ma grand-mère, certaine qu'elle s'était encore mise dans de sales draps. Assise dans son hamac, tressant son panier d'un air désinvolte, l'aïeule finit par lever la tête.

« Que veut-il ? lança-t-elle à l'adresse de ma mère.

— Il faut que tu viennes », lui dit le domestique.

Ma grand-mère haussa les épaules.

« Je n'ai rien à me reprocher, déclara-t-elle avant de descendre du hamac. Almeydita, je veux que tu m'accompagnes et que tu portes mon panier. »

Je m'occupais de son panier, qui contenait quantité de remèdes, comme je me serais occupée d'un trésor.

« Il n'a pas envoyé chercher Almeydita, protesta ma mère.

— Non, il n'a pas envoyé chercher la petite, confirma le domestique.

— Quelle petite ? »

Je fis la moue. Je redressai les épaules, je mis les mains sur les hanches. Et si c'était Pao Joaquim ? On ne défie pas Pao Joaquim.

« Je veux qu'elle m'accompagne.

— Fort bien. À ta guise. Rien ne t'en empêchera de toute façon. »

Je suivis ma grand-mère et le domestique élané, chargée du panier contenant les sortilèges et les potions. Arrivées à la casa grande, nous fûmes conduites au salon de réception, puis au salon de musique. Entralgo était entouré de toutes sortes d'instruments et de tableaux. Au début, je ne le remarquai pas. Il avait fait installer un hamac dans lequel il était étendu et il mangeait un fruit de mandacaru.

« Pourquoi as-tu ramené cette fillette ? » demanda-t-il, furieux.

Il semblait à deux doigts de se jeter sur moi. Est-ce que je lui rappelais Selvagem ?

« Elle ne comprendra pas la langue que nous parlons, rétorqua ma grand-mère. Ni pour quelle raison vous m'avez fait venir.

— Alors dis-moi pour quelle raison je t'ai fait venir, Vieille Sorcière ? » ricana-t-il avant de jeter le fruit sur le tapis. Un domestique dont la présence m'avait échappé le ramassa et le remit dans une corbeille. D'un geste, le maître le congédia et se redressa mollement pour étudier ma grand-mère avec des yeux d'aigle.

« Parce que j'ai un cadeau pour vous, répondit-elle en le regardant bien en face, pas à la dérobee.

— Un cadeau, une femme comme toi, pour un homme comme moi ?
 — Alors je n'ai plus rien à faire ici, répliqua-t-elle, et elle tourna les talons.

— Qu'as-tu apporté ? lança Entralgo en montrant le panier de la main.

— Me croyez-vous capable de guérir l'œil d'un simple contact, sans remède ?

— Quel œil ?

— J'ai cru que c'était l'œil qui réclamait mes soins. Vous n'avez pas un œil injecté de sang ?

— Non, les yeux ne me posent pas de problème. Mais j'ai entendu dire qu'on fait appel à toi pour des problèmes de cette nature et même si tu ne t'y consacres pas entièrement, pas exclusivement, tu apportes une aide précieuse et tu proposes le bon traitement. Et une fois l'œil guéri, il est guéri pour de bon. Il fonctionne normalement. »

Je regardai le maître, je ne comprenais pas pourquoi il s'attardait sur le sujet des yeux alors qu'il venait de dire qu'il n'en souffrait pas. Et ses yeux avaient l'air en parfaite santé.

« Oui, c'est vrai, oui, confirma ma grand-mère. Je recommande alors de mélanger à son café un peu des menstrues de la femme désirée, du café très fort, avec beaucoup de sucre. Certains prétendent que le sang d'une mulâtresse est la panacée, je ne suis pas de cet avis. »

Le maître la dévisageait bouche bée.

« Chercherais-tu à m'empoisonner ?

— Si obtenir du sang menstruel s'avère trop compliqué, je recommande également le plein air, beaucoup d'exercice physique, et je ne parle pas des dérouillées que vous mettez à Antonia...

— Attention, Sorcière.

— Un changement d'alimentation, des légumes et des fruits en abondance. En dehors de cela, monsieur, je ne sais que vous conseiller. La magie, monsieur, ce n'est pas un domaine dans lequel je suis qualifiée.

— Et tu n'es pas folle non plus, j'en prends le pari. Renvoie l'enfant.

— Monsieur, je ne suis pas de ces magiciennes qui peuvent guérir l'œil d'un simple contact. »

Il congédia ma grand-mère d'un geste brusque de la main mais, à la suite de cette visite, on le vit délaisser son hamac et aller plus souvent à pied. Et, dans mon souvenir, Antonia connut des périodes de répit.

« Que voulait-il, ce démon ? s'enquit ma mère à notre retour.

— Que je lui apprenne à être le maître.

— Quoi ? Quelle est cette folie. Il n'y a pas plus maître que cet homme-là. Antonia serait la première à dire qu'il n'y a pas plus maître que lui.

— Que je lui apprenne à se conquérir lui-même, précisa ma grand-mère en retournant à son panier. À devenir son propre maître. »

Ma mère secoua la tête.

« Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Il croit que je maîtrise la magie sexuelle, mais je m'en suis défendue. »

Alors ma grand-mère partit d'un rire grave.

Ma mère me regarda, silencieuse, puis elle posa les yeux sur ma grand-mère.

« Il voulait que tu le guérisses ? »

Ma mère me regarda à nouveau.

« Pas d'une maladie du sang, ajouta ma grand-mère. Juste d'un manque de volonté. »

Elle poussa un soupir de soulagement. À l'époque j'ignorais de quoi elle parlait, mais j'appris plus tard que la superstition prétend que seules les vierges soignent les maladies du sang, et uniquement les Noires, même s'il se dit qu'une fille noire et vierge, c'est un oiseau rare.

Ma mère hocha la tête, les yeux toujours vrillés sur moi.

« Elle est restée dehors », la rassura ma grand-mère, se gardant de préciser que cela voulait dire que je n'avais rien compris.

L'or

« Que vendez-vous, mon bon monsieur ? demanda ma grand-mère au colporteur croisé sur la route un jour où nous ramassions des noix de cajou.

— Des perruques, des bas en soie, du vin, de l'huile d'olive et de la farine de blé.

— De la farine de blé ?

— Oui, et du tabac, du cognac, du rhum.

— De la farine de blé, s'il vous plaît. »

L'homme, qui portait des bottes hautes et un chapeau à large bord, comptait laisser ma grand-mère récupérer elle-même la farine de blé dans sa charrette au lieu de la servir. Elle plongea la main dans une poche secrète de sa jupe, en sortit un pochon et versa un peu de

poudre d'or au creux de sa paume. Les yeux du colporteur s'illuminèrent, il sauta à bas de son cheval et s'empessa d'aller lui chercher un sac de farine. Il ouvrit une bourse qu'il portait à la taille et elle fit couler la poudre d'or dedans.

« Je suis ici aujourd'hui, mais plus demain, déclara l'homme.

— Pourquoi cela ? s'enquit ma grand-mère, le sac de farine dans son poing.

— Parce que je suis en route pour les mines à Minas Gerais. Et même si je n'y trouve pas d'or, je vais m'enrichir.

— Comment allez-vous vous enrichir si vous ne trouvez pas d'or ? m'étonnai-je. Comment est-ce possible ?

— Parce qu'il va vendre ses articles à des prix exorbitants, m'expliqua ma grand-mère. Ai-je tort ou raison, monsieur ?

— *Sim*, exorbitants, confirma le colporteur, tout guilleret, avant de reprendre son chemin.

— Où est-ce que tu as eu cet or ? » demandai-je à ma grand-mère alors que nous repartions en direction de la senzala.

Elle m'expliqua qu'à l'époque où elle avait sillonné l'arrière-pays, le sertão, avec Rugendas, ils avaient rencontré des Indiens qui habitaient des villes, pas les petites missions le long de la côte, non, de vraies villes, et ces Indiens se servaient de l'or, qui n'avait aucune valeur à leurs yeux, pour fabriquer toutes sortes d'objets.

« C'étaient des Tupi ?

— Non, les Tupis vivent près des côtes. Je ne sais pas comment on appelle les Indiens qui vivent à l'intérieur des terres. Mais cet or n'avait aucune valeur à leurs yeux. Ils ont vu les instruments qu'utilisait Rugendas et ils lui ont proposé de l'or en échange.

» L'or ne représentait rien pour eux, pour aucun d'eux. »

Je lui demandai pourquoi elle avait troqué son or contre de la farine.

« J'en ai assez pour acheter de la farine de blé, mais pas la liberté. Est-ce que Rugendas a acheté la sienne, de liberté ? »

Une conversation avec Antonia

« Attends une minute, petiote. Approche, menina. »

Nous étions dimanche, et c'était jour de fête, et elle buvait du rhum assise devant sa case. J'étais sortie me promener le long de la route comme je le faisais toujours les jours de fête. Je m'étais rendue à la

palmeraie où m'avait emmenée ma grand-mère. Là-bas je n'avais levé le voile sur aucun mystère, je n'avais pas non plus vu l'invisible Rugendas. Je rentrais chez moi quand elle m'avait hélée.

« Approche, *menina* », répéta-t-elle.

Je me postai face à elle. C'était une femme grande et bien bâtie, sans être grosse. Elle avait un sein couvert, l'autre dénudé. Une travailleuse qui levait le coude et qui ne laissait personne lui marcher sur les pieds, et je m'étonnais qu'elle se laisse ainsi piétiner par Entralgo. À l'époque, déjà, l'esclave me paraissait supérieure au maître, la femme à l'homme. Elle avala une gorgée de rhum et me dévisagea sans rien dire. Bien qu'injectés de sang, ses yeux pétillaient.

« J'aimerais t'inviter chez moi pour une petite causerie », suggéra-t-elle.

Je refusai d'un signe et m'éloignai.

« Je t'aime bien, *menina*. Est-ce que ton esprit a déjà été attiré par quelqu'un ? »

De la tête je répondis oui, même si je ne voyais pas trop où elle voulait en venir. Elle se mit debout et je la suivis à l'intérieur. Elle prit une cruche en terre remplie de rhum. Son logis était exigü, l'unique hamac donnait l'impression qu'elle ne pouvait pas s'y étendre complètement, je remarquai de nombreuses nattes multicolores qu'elle avait tressées avec des lambeaux de coton Sea Island et des cruches le long du mur, certaines ornées de jolis motifs. D'un geste elle me convia à m'asseoir sur l'une des nattes et s'installa sur une autre. Elle porta la cruche de rhum à ses lèvres.

« *Sim*, qui sait ce qui pousse l'esprit à s'attacher à quelqu'un ? poursuivit-elle. C'est comme ça, c'est tout, on ne sait pas pourquoi. »

Elle avala une nouvelle lampée.

« Qu'est-ce que tu penses de mon visage ? Tu le trouves laid ou beau ? Tu arrives à le voir ? »

Bonne pour le cabanon, elle aussi, songeais-je tout en l'étudiant.

Je n'avais pas peur d'elle, mais je me tenais aussi loin que le permettaient les dimensions de cette case si exigüe. Elle avait un de ces visages qui ne faisaient pas l'unanimité, c'était vrai. Belle ou laide ? Difficile à dire. Ce qu'elle avait de plus réussi, c'étaient ses oreilles, qui jaillissaient des touffes de cheveux noirs et duveteux. Le reste avait quelque chose de félin, le petit nez, la petite bouche, des yeux fendus mais séduisants. Et ces marques sur le visage. On aurait dit des griffures, des motifs que j'avais souvent vus chez les vieilles personnes et les Africains arrivés de fraîche date.

Elle lâcha un petit rire, les yeux fixés sur moi.

« Qu'est-ce que tu penses de moi ? Je te plais ?

— *Sim.*

— Il pense que le diable me tient entre ses mains, Entralgo. Il pense que je l'ai ensorcelé. »

Elle inclina la tête, fit un mouvement saccadé. J'ouvris grand les yeux.

« C'est pour cela qu'il a envoyé chercher la Vieille Sorcière... c'est lui qui l'appelle ainsi, pas moi. »

Je me mis debout et je m'adossai au mur.

« Tu ne sais pas si je suis belle ou laide ? » insista-t-elle.

Non, répondis-je d'un signe de tête.

« Et tu ne sais pas si je suis bonne ou mauvaise, non plus ?

— On raconte que vous êtes une voleuse et une ivrogne.

— Oh, on raconte ça ? Oui, c'est ce qu'on raconte, pas vrai ? Alors, bonne ou mauvaise, à ton avis ? »

Impossible de me prononcer sur la question.

« Eh bien, une fois ton avis fait, tu devras décider de ma punition ou de ma récompense.

— Comment est-ce que je pourrais vous punir ou vous récompenser ? »

Je me sentais toute petite, pour reprendre le terme employé par le domestique.

Antonia me dévisagea longuement.

« Non, je ne suis pas belle, conclut-elle soudain. Et pas laide non plus. »

Elle reprit sa cruche puis elle me lança un regard, le regard qu'Entralgo avait lancé à Selvagem et qui m'avait fait croire qu'il allait se jeter sur elle. Ensuite elle se passa une main, la droite, sur la bouche, puis le long de la cuisse droite. Sa cuisse présentait des cicatrices et des traces d'ongles. Ses yeux semblèrent s'étrécir, tout à leur observation.

« Tu crois que je pourrais envoûter un homme ? demanda-t-elle. Tu m'en crois capable ? Je ne suis pas très belle. Mais il pense que je l'ai envoûté, alors il a demandé à ta grand-mère de le désenvoûter... Tu trouves que le maître prend soin de moi ?

— Est-ce qu'il ne prend pas soin de nous tous, observai-je, puisque nous lui appartenons.

— Tu dirais que nous lui appartenons ? Nous sommes en terre étrangère, *menina*. Cette terre n'est pas la nôtre. Nous sommes sur une terre étrangère qui n'est pas la nôtre. Sur quelle terre vis-tu ?

— La même que vous. »

Ma réponse lui arracha un gloussement.

« D'où vient cette attirance que mon esprit éprouve pour toi, je l'ignore. Mais tu n'arriveras pas à m'oublier non plus. Il est convaincu que je lui ai jeté un sort, il a demandé à ta grand-mère de l'en délivrer. Elle voulait que je t'en parle, comme si elle ne pouvait pas t'en parler elle-même. » Nouvelle gorgée de rhum. « Je suis généreuse et je ne suis pas mauvaise. Je suis indomptable, voilà tout. Il y a des choses que je refuse d'avalier. Que je refuse d'avalier, vois-tu. Même rien qu'un peu. Je ne sais pas jeter de sorts. »

Elle se cambra.

« Je me remets vite, grâce aux soins de ta grand-mère, mais je n'ai aucun pouvoir magique. Je ne suis qu'une *mulher* ordinaire, pas mauvaise pour un sou. Simplement, il y a des choses que je refuse d'avalier. »

Elle se pencha vers moi et je me plaquai contre le mur. J'aurais voulu ne faire qu'un avec ce mur.

« Tu vois cette femme dehors ? »

Je risquai un coup d'œil par la porte. Mexia marchait sur la route. Oui, je la vois, répondis-je d'un signe de tête.

« Elle a des yeux doux, des yeux de vache. Des yeux doux de vache. Est-ce que tu sais quelle relation elle entretient avec le vieux prêtre ? »

— *Sim*, fis-je d'une voix docile.

— Est-ce quelqu'un de bon ou de mauvais ? »

Je tentai de faire remonter à ma mémoire la question du père Tollinare.

« Oui, tu le sais, mais tu ne veux pas le dire. »

Je tentai de faire remonter la façon dont il l'avait formulée.

« Elle a un pouvoir sur le vieux prêtre, ou c'est le vieux prêtre qui a un pouvoir sur elle. Mais elle est stupide et godiche. Aucune femme ne devrait être aussi soumise, aussi docile. »

J'eus l'impression qu'elle parlait d'une autre femme, pas de la Mexia que je connaissais, ce qui ne m'empêcha pas d'acquiescer.

« Elle ne se rend pas compte qu'elle est en pays étranger, sur une terre qui ne lui appartient pas. Elle pense qu'elle la possède aussi. Ils me traitent de soûlarde et de voleuse, mais je ne bois pas tant que ça, et je ne peux pas voler une terre qui ne m'appartient pas. »

Elle but une nouvelle fois à même la cruche, fit tourner le rhum dans sa bouche avant de l'avalier. La main posée sur les lèvres elle rota, mais elle ne demanda pas pardon.

« Je ne sais pas pourquoi, mais l'esprit est une drôle de chose. Le mien est d'excellente humeur quand je te vois. Sais-tu pourquoi ils me traitent tous de soûlarde et de voleuse ? »

— Non.

— Parce qu'il a commencé. Entralgo. Il a commencé et ils l'ont tous repris, que ce soit vrai ou non, ils s'en moquaient. Je bois, oui, car je vis sur une terre étrangère qui ne m'appartient pas. »

J'étudiai les traces d'ongles sur sa cuisse.

« Sauf que je n'ai rien volé, poursuivit-elle. Maintenant il m'a trouvé deux nouvelles insultes. Maintenant il m'appelle la détraquée et la meurtrière mais ça m'étonnerait qu'elles prennent. Chiche. »

Elle se frappa la cuisse de la main.

Nous nous dévisageâmes longuement. De nouveau elle creusa les reins, puis elle s'approcha de moi et me caressa tout en répétant qu'elle ignorait ce qui poussait un esprit vers un autre.

« Si je te raconte tout cela, c'est que ta grand-mère me l'a demandé. Sinon je ne t'en aurais jamais parlé. Ça ne me viendrait pas en tête de parler de ces choses-là. »

Elle me présenta des excuses, elle m'avait retenue trop longtemps, même si je sentais que j'aurais pu partir plus tard encore.

« Que Dieu te garde », chuchota-t-elle, puis elle retourna à son éternel rhum.

Le Dr Johann

« Acaiba, fais venir Almeydita. »

Ma mère me conduisit dehors. Je fixai les collines vertes, fuyant le blanc qui se tenait devant nous.

« Celle-là ? » lui demanda Entralgo.

L'inconnu était un homme d'une vingtaine d'années, à l'époque il m'avait paru plus âgé. Les yeux fixés sur les collines, je lui coulai un regard. Il avait les pommettes hautes et les lèvres pleines, des yeux noirs aux paupières tombantes. Je le dévisageai ouvertement. Il n'était pas beau, séduisant plutôt, et il dégageait quelque chose de féminin.

« Oui », répondit-il en hochant la tête, le regard posé sur moi. Il ne souriait pas, pas vraiment, mais je devinai à la franchise de son regard que c'était un étranger.

Rétrospectivement, je dirais que ce regard communiquait une tendresse associée à de la curiosité. Mais je ne pourrais pas en jurer. Un de ces regards dont la signification change en fonction de l'heure et du lieu. C'était un étranger, à n'en pas douter.

« Le Dr Johann veut la peindre, expliqua Entralgo à ma mère. Conduis-la à la véranda. »

Nous arrivâmes à la véranda puis nous suivîmes les hommes dans une pièce aux murs épais et blancs, décorée de tapis d'Orient et de chandeliers hollandais. Je fus menée au cœur de la maison, vers le fond, là où séjournait le docteur, dans une chambre dont les fenêtres à croisillons donnaient sur le verger.

Il régnait dans cette maison une pénombre humide et je me réjouis de retrouver le soleil.

« Souhaitez-vous que l'autre reste ? » lui demanda Entralgo.

Le Dr Johann regarda ma mère d'un air indifférent.

« Oui. Je vais peut-être la peindre, elle aussi. »

C'était la première fois que je voyais un homme de ce genre. Le maître posait sur nous des regards dépourvus de gêne, mais il ne nous voyait pas complètement. J'imagine à présent qu'il avait l'œil d'un étranger, mais surtout d'un artiste. Il nous raconta, à ma mère et moi – il s'adressait à nous directement – qu'il m'avait vue dans la cour et que mon visage avait piqué son intérêt, en particulier mes yeux, des yeux immenses – il les qualifia de « foncés » et d'« intelligents », ajoutant qu'on ne s'attendait pas à voir des yeux pareils sur une esclave, et aussitôt l'avait pris l'envie de me peindre. Il trouvait en revanche que j'avais un pauvre petit corps, disgracieux et chétif. Entralgo l'interrompit pour protester, j'étais bien nourrie et très fainéante – « Ce sont toutes des fainéantes », compléta-t-il, mettant ma mère et ma grand-mère dans le lot. Des bonnes à rien aux champs, qui se donnaient des airs, ce qui l'avait forcé à nous mettre à la vannerie, au tressage des paniers, à des tâches de ce type.

Le Dr Johann ne réagit pas à cette harangue et m'indiqua où me placer, là où il y avait la meilleure lumière, pendant que lui allait se poster derrière une longue planche, j'appris plus tard qu'il s'agissait d'une toile, un pinceau et une planche plus petite garnie de tout un tas de couleurs à la main. Ma mère se tenait en retrait, elle me surveillait, et il l'invita à venir plus près. Debout à côté de lui, Entralgo prit d'abord un air digne, puis une certaine perplexité se déploya sur ses traits, remplacée par la curiosité, et finalement par le dégoût.

« Mais, *senhor*, il y a tellement de Blanches dans cette maison, s'indigna-t-il.

— Des Blanches, j'en ai tellement vu », rétorqua le Dr Johann. L'ennui s'afficha sur ses traits.

Entralgo le regarda travailler, puis il grogna et s'en alla. De temps en temps le Dr Johann s'approchait de moi, me touchait les cheveux ou les paupières, explorait ma mâchoire. Il avait les mains si douces que j'en vins à me languir de son contact. Ma mère ne dit rien, elle

l'observa avec une certaine méfiance jusqu'à la fin de la journée, ainsi que le lendemain, et le surlendemain, des heures entières à rester sans bouger pendant qu'elle patientait. Un jour ce n'est pas moi que le Dr Johann réclama, mais ma mère.

« Laisse Almeydita ici, ordonna le messenger d'Entralgo lorsqu'il vint la chercher. C'est toi que le Dr Johann veut aujourd'hui.

— Almeydita peut le regarder pendant qu'il me peint, suggéra ma mère.

— C'est toi qu'il veut », répéta le messenger avec un regard dur.

Ma mère lui emboîta le pas. À son retour elle ne décrocha pas un mot.

« Tu as vu le tableau qu'il a fait de moi ? lui demandai-je, surexcitée. Il a fini le mien ? »

Elle m'étudia, puis elle dit :

« Il voulait ton visage et tes yeux, mais mon corps à moi. »

La voyant sérieuse, je devins sérieuse à mon tour.

« Est-ce qu'il va te peindre demain ?

— Oui », répondit-elle, puis elle alla s'agenouiller dans un coin de la case, soupesant du riz dans ses mains.

J'imaginai le Dr Johann qui s'approchait d'elle et la touchait comme il m'avait touchée, sa mâchoire, ses paupières. Très raide, elle s'était emmurée dans le silence. Je voulus lui poser une question mais elle refusa d'y répondre, elle évitait aussi de me regarder. Je l'observai tandis qu'elle préparait le riz. Jetant un coup d'œil par la porte j'aperçus le Dr Johann assis sur un rocher, en train de peindre un homme chargé d'un panier et une femme avec une corbeille de bananes en équilibre sur la tête. J'essayai de visualiser le tableau – le visage et les yeux d'une enfant, le corps d'une femme. Le Dr Johan regarda par-dessus son dessin. Je me convainquis à moitié qu'il me voyait, mais ses yeux retournèrent au portrait. Je retournai à l'intérieur et ma mère me tendit une assiette de noix de coco, de riz et d'oignons.

Tempo, le maquignon

Tempo était un homme qui faisait négoce de chevaux, pas pour le bénéfice des blancs mais en son nom propre. Il vivait en dehors de la plantation dans une hutte carrée aux murs en torchis. Chaque fois que j'accompagnais ma mère et les autres femmes au ruisseau, je l'apercevais sur le versant de la colline avec ses chevaux de selle, il en avait

cinq, quatre ou trois, qu'il louait ou mettait à disposition des voyageurs qui avaient besoin de montures fraîches.

Il était affranchi, mais ce n'était pas un *branco*, donc il n'avait pas le droit de monter à cheval. Agenouillée au bord du ruisseau je rinçais, j'essorais et je mettais dans un panier les vêtements que ma mère avait lavés. Ensuite je la suppliais de m'autoriser à aller voir Tempo.

« Voir qui ? répétait-elle, alors qu'elle savait pertinemment de qui je parlais.

— *Senhor* Tempo, *senhor* Tempo, répondais-je, sur des charbons ardents.

— Vas-y », disait-elle, ravie de son effet.

Je filais jusqu'à la colline, où il m'accueillait avec un sourire.

Sa tenue se résumait à une chemise ample et un pantalon d'un blanc grisé, et il avait toujours une canne ou un bâton à la main. Il me hissait sur l'un des chevaux qu'il menait par la bride et nous faisions au pas le tour de la petite grange où il dormait avec ses bêtes dans la paille. Parce que j'étais une *menina*, il pensait pouvoir contourner la loi.

« Quel âge as-tu, Almeydita ? » demandait-il, même si je répondais toujours la même chose, ou c'est du moins ce qu'il me semblait. L'âge que j'avais, il le savait parfaitement.

« Huit ans », répondais-je en caressant la crinière du cheval. La réponse changeait au fil des saisons, sept ans, six ans, cinq, mais la question restait toujours la même.

Alors il se taisait et nous faisions le tour de la grange, une fois, puis deux, jusqu'à ce que ma mère me fasse signe du bras. Alors il m'aidait à descendre, les mains autour de ma taille toute fine.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, ma mère n'était jamais venue avec moi en haut de la colline, elle n'avait pas échangé un seul mot avec cet homme et pourtant, dès que je retournais la voir, il me disait :

« Salue bien Acaiba de ma part. »

Je souriais, il m'adressait un hochement de tête et je descendais la colline à toutes jambes pour retrouver ma mère qui ramassait la lessive. Nous allions ailleurs et je l'aidais à étaler les vêtements mouillés sur des buissons et des fourrés. Si j'avais été plus âgée, j'aurais sans doute pris note de l'expression particulière qui s'étalait sur ses traits lorsque je la rejoignais. Elle ne disait rien, mais son visage parlait à sa place et un jour, de retour à la case, elle déclara à voix haute :

« C'est le seul homme libre que je connaisse. » Elle marqua une pause avant de reprendre : « Ou peut-être qu'il croit seulement qu'il est libre. Peut-être qu'il le croit seulement. »

Un homme vient monter à cheval et rédiger un dictionnaire

Après l'arrivée du Dr Johann, ma mère fut amenée à travailler dans la maison du maître, la casa grande. Il m'arriva de lui prêter main-forte et je croisai là-bas de nombreux visiteurs. Comme il n'y avait pas d'auberges dans la région – c'était le cas dans la majeure partie du Brésil – les voyageurs qui pouvaient présenter des lettres de recommandation et les dignitaires en tournée séjournaient dans la casa grande ; le tout-venant était autorisé à camper à la périphérie de la plantation ou dans les champs autour de la senzala, sous l'unique condition de ne pas faire partie de la canaille. La plupart de ces visiteurs, *caudilhos*, *fazendeiros* ou *ouvidors*, n'étaient pas liés à Entralgo par le sang, mais comme ils avaient des recommandations signées par des nobles, des vice-rois et d'autres *senhores de engenho*, tous étaient accueillis comme s'ils faisaient partie de la famille, ainsi que l'exigeait la tradition, et installés dans les chambres d'ami. Les récoltants de latex, les vachers, les colporteurs, les chasseurs d'esclaves, les mercenaires, les *tropas de resgate* et cette engeance-là devaient établir leur bivouac à la lisière de la plantation ou à petite distance de la senzala.

Le *senhor* en question était un homme court sur pattes, aux cheveux sombres et aux yeux bleu acier. On nous donna l'ordre de sortir dans la cour et même les membres de la famille d'Entralgo furent conduits dehors dans leur litière, les femmes et les filles cachées aux regards dans des hamacs couverts, cela va de soi.

Immédiatement, le visiteur bondit sur un cheval et le lança au galop. Avec un sourire de dément il se mit debout sur le dos de l'animal, se laissa tomber en restant agrippé au pommeau de la selle et se redressa. Ensuite il fit toutes sortes de cabrioles, passant d'un flanc à l'autre de sa monture, se suspendant sous son ventre, disparaissant plusieurs fois avant de réapparaître. Il nous présenta d'autres acrobaties. Ses mimiques déclenchaient le rire, ses pirouettes la joie. Ma grand-mère m'avait dit un jour que son cartographe, Rugendas, était capable de ce genre de prouesses.

Lorsqu'il sauta à bas du cheval il fut salué par un tonnerre d'applaudissements, le maître applaudissant avec plus d'ardeur que tous les autres. J'allai aider ma mère à préparer le repas. À la fin du dîner je reçus pour consigne d'apporter à ce visiteur de l'eau, un verre de bière forte en alcool ainsi qu'un cigare portugais. Assis à un bureau en acajou,

il était penché sur des papiers. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver en pleine lecture un homme capable de pareilles voltiges. Il n'avait guère la mine d'un simple *licenciado*. La plupart des érudits plissaient les yeux et les siens, même s'ils étaient mi-clos au-dessus de ses papiers, furent traversés par un éclair franc et généreux quand il me regarda. Ce n'était pas un homme raffiné, certes non, mais il n'avait pas les manières grossières d'un colporteur. D'un geste il m'invita à poser l'eau, la bière et le cigare sur le bureau. Ensuite, il prit un air revêché.

« Je lui répète qu'un dictionnaire de la langue brésilienne ne doit pas se limiter au portugais académique, qu'il doit inclure des vocables indiens et les contributions des nègres et de tous les autres au dialecte du pays. »

Je le dévisageai. Jamais un *branco* ne s'était adressé à moi de cette façon, pas même le Dr Johann. Remarquant que je n'avais rien compris, il se lança dans des éclaircissements.

« Le père Tollinare et moi-même, vois-tu, œuvrons sur un dictionnaire de la langue brésilienne. Il estime que je le souille par les mots impurs que je souhaite inclure dans ses pages. Ainsi nous l'avons rédigé dans le portugais le plus strict et le plus pur mais, vois-tu, maintenant je compile mon propre thésaurus. Je recueille le plus de mots et d'expressions « impurs » possible, ceux que l'on entend nulle part en dehors de ce pays. Un monde nouveau réclame des mots nouveaux, vois-tu. Il ne fait aucun doute que les contributions des premiers Brésiliens devraient y figurer, à tout le moins les premiers Brésiliens dont nous avons connaissance, et également ce que les nègres ont apporté en même temps que les Portugais. Tu comprends ? Qu'est-ce que ce regard que tu me lances ? Tu me trouves curieux ? »

Je fis non de la tête.

« Tu me trouves l'air d'un érudit, alors ? »

Un nouveau signe négatif de la tête.

Il m'apprit qu'il était autodidacte et il fit allusion à des lieux où il s'était rendu, à des endroits en Nouvelle-Espagne, et aussi dans l'Ancien Monde – Paris et Londres. J'aurais aimé qu'il me dise si autodidacte, cela signifiait qu'il était aussi savant que le père Tollinare. J'aurais aimé qu'il me dise s'il avait lu des livres interdits.

« Ça t'a plu, mon numéro à cheval ce matin ? »

— *Sim*.

— Eh bien, tu as vu les deux disciplines dans lesquels j'excelle, la rédaction de dictionnaires et la voltige. Ah, en Nouvelle-Espagne je suis bon en *juego de cañas*. Tu en as déjà entendu parler ?

— Non.

— De la joute, ma chère. On monte à cheval et on lance des javelots qui n'en sont pas vraiment, c'est un jeu réservé aux jours de fête et les javelots ne sont que des bâtons qui ne pèsent pas lourd.

— Vous venez de Nouvelle-Espagne ?

— Non, je suis né et j'ai grandi ici. »

L'homme avala une gorgée de bière et alluma le cigare dont il tira quelques bouffées. « Je ne sais rien d'autre. Oh, je suis moins ignorant dans les domaines du monde et de l'imagination, mais c'est un matériau qu'on ne peut vraiment utiliser que dans un ou deux livres. Je suis quelqu'un de très peureux.

— On ne dirait pas.

— *Sim.* Dictionnaires et voltige équestre. Je fais l'un parce que je fais l'autre. Je corrige mon caractère craintif en faisant étalage de témérité, mais rien n'est laissé au hasard, aucun détail. En vérité je manque cruellement de spontanéité. C'est un travail long, patient, difficile. Et c'est un homme qui a roulé sa bosse, mais qui a aussi une disposition pour l'oisiveté, la bière forte en alcool, et les bons cigares, qui te parle. » Il hocha la tête, fuma, but sa bière. « Si cela ne tenait qu'à moi, peut-être que je n'aurais pas autant bourlingué. Mon père, en voilà un qui aime l'aventure et la nouveauté. C'est lui qui m'a enseigné la voltige, ma mère voulait me voir devenir *licenciado* dans une grande université d'Europe. Mon père est archéologue. Il se trouve quelque part en Afrique ou en Inde au moment où je te parle, et ma mère l'a suivi. Moi, je suis revenu ici parce que je voulais faire quelque chose avec ce Nouveau Monde. J'estime donc que je mène une tâche importante. Tu dirais que rédiger un dictionnaire, c'est une tâche importante ? »

J'étais bien incapable de répondre à cela. Je voulus demander si un dictionnaire pouvait inclure des mots interdits, mais je gardai ma question pour moi.

« Est-ce là une tâche importante ? Eh bien, j'ose prétendre que oui. Tu fais usage d'un mot quand moi je l'isole, je l'analyse, je le décorrique, je lui donne une histoire. Mon père trouve que je me suis embarqué dans une ineptie, une *estupidez*, une obsession. J'ai même des débats avec le père Tollinare sur ce qui constitue les mots supérieurs, les plus inventifs. Je dis une chose, lui le contraire, et il veut en interdire certains sans prendre de gants ; il craint que les habitants de l'Ancien Monde ne considèrent le Nouveau comme un lieu de volupté et de stupre. Mais si les mots existent, autant s'en servir, voilà mon opinion. Il dit une chose, moi une autre. Je dis une chose, lui une autre. Il n'y a pas que l'imagination qui entre en ligne de compte dans

un mot, il y a aussi le maintien de la tradition. Le voilà, le point essentiel. Un dictionnaire n'a pas pour objectif de dresser la liste des mots en usage, mais la liste de ceux qui devraient l'être. Il transférerait la langue portugaise tout entière ici, s'il le pouvait, sans prendre en considération les changements qui s'opéreraient naturellement, le consensus linguistique découlant d'une nouvelle géographie, de nouvelles expériences. À l'époque où je vivais au Portugal ils se sont moqués de la façon dont je parlais ma langue natale. Peut-être est-ce ce qui m'a obsédé, et même le père Tollinare déplore que je ne m'exprime pas vraiment comme un lexicographe.

— Un lexicographe ?

— Celui qui rédige les dictionnaires. C'est ce que je suis. Aurais-je omis de te le dire ? Je ne m'exprime pas vraiment comme un lexicographe, vois-tu, je n'ai pas non plus de lettre de créance d'une université. Et au Portugal ils se sont moqués de ma langue natale, ils l'ont qualifiée de barbare. Par conséquent, je travaille sur mon petit thésaurus du portugais tel qu'il est parlé dans le Nouveau Monde. Me comprends-tu ? Un faiseur de dictionnaires. Pour mon père, cela n'avait rien d'une occupation masculine, d'une occupation digne d'un homme, d'un homme authentique. Cela échappera toujours à son entendement. Tu penses qu'il s'agit d'une occupation digne d'un homme, même d'un homme qui n'a pas de lettre de créance à présenter ? »

J'étais bien en peine de dire ce qu'était une lettre de créance. Je répondis que j'étais dans l'ignorance la plus profonde.

« Un homme devrait vivre au cœur de sa propre imagination. Au cœur de ce que son imagination peut faire de lui, devrais-je dire. Comment vivre au-delà ? »

Je ne détachais pas mes yeux de cet homme. Ses cheveux étaient tellement noirs qu'ils en paraissaient bleus.

« Ah, voici une expression éminemment commode, lança-t-il en jetant des mots sur une feuille de papier. Et si son sens n'était pas littéral ? Les gens d'ici utilisent parfois des termes auxquels ils attribuent un sens imaginé. »

Il ne précisa pas quelle expression il étudiait et je ne parvins pas à déchiffrer ses pattes de mouche. Peut-être valait-il mieux que je reste dans cette ignorance. Peut-être était-ce une expression interdite.

« Tout cela en un seul et unique mot », marmonna-t-il.

Comme il ne m'avait pas congédiée, je restai plantée là.

« Que veux-tu ? demanda-t-il soudain, comme s'il venait de remarquer que je n'avais pas bougé, ou qu'il remarquait ma présence pour la première fois.

— J'attends que vous me donniez congé, monsieur. »

Il me regarda, puis il reporta son attention sur son travail et se remit à écrire. Il ne m'avait toujours pas congédiée, ce qui m'étonna. Il avala une lampée de bière, puis il tira une bouffée de son cigare.

« Combien de tirets ? demanda-t-il entre ses dents. Je pourrais compiler des tomes et des tomes entiers, mais le père Tollinare méprise cela, il le tourne en ridicule. Sauf que nous sommes dans un pays nouveau. Qui sait quelle langue se développera ici ? Ô combien fertile est l'imagination linguistique des classes inférieures. Et toutes sortes de mots ont pénétré notre langue depuis la côte de Guinée.

— La côte de Guinée ?

— Ne connais-tu pas ton propre pays ? Nos expressions autochtones... où en étais-je ?

— La côte de Guinée.

— Tous les pays récents subissent un meurtre linguistique, mais c'est le prix de la survie. C'est un monde nouveau. Qui sait, ce que le père Tollinare méprise aujourd'hui pourrait devenir un jour ce qui distingue notre pays tout entier. Et si ton peuple faisait à son idée, petite moricaude... » Il me regarda et laissa sa phrase en suspens. « J'ai entendu parler les nègres affranchis, les érudits, ceux qui ont des prétentions, et ils sont pires que le père Tollinare.

— Le père Tollinare vient du Portugal.

— C'est ce qu'il raconte, n'est-ce pas ? C'est un Mazombo, comme nous autres.

— Un Macumba ?

— Un Brésilien né dans le Nouveau Monde, pas dans l'Ancien. De parents européens, bien entendu. Le Macumba, c'est la version guinéenne de notre Sainte Foi. Le père Tollinare... lui n'a rien à voir avec la religion.

— Un prêtre qui n'a rien à voir avec la religion ? Comment est-ce possible ? »

L'impatience déforma ses traits, son expression se fit revêche.

« Ce que je dis au sujet des Guinéens qui essaient de se servir d'une langue privilégiée, comme les *criollos*, leur langue est la plus bridée, la plus figée, la plus corsetée, des sornettes privées d'imagination. Tout ce qu'ils ont retenu, c'est la langue du Maître...

— Mais vous venez de dire qu'ils sont libres.

— Certains sont libres, d'autres simplement prétentieux. La langue qui entrave toute menace à l'ordre établi, voilà de quoi je parle, tout comme les *criollos*, et parmi nous certains envisagent d'avoir un jour notre propre pays, de fabriquer nos propres cigares sans être condamnés

à toujours importer les cigares portugais hors de prix. Nous ne pouvons même pas fabriquer nos propres cigares dans notre propre pays, figure-toi. Pas d'objets manufacturés, uniquement des matériaux bruts. C'est cela, être une colonie. Ils voudraient obtenir la liberté, mais la liberté d'utiliser notre propre langue, qu'en faisons-nous ?

— Et cela implique quoi, d'être une colonie ?

— Que nous devons importer tout ce qui est manufacturé. Tu ne le savais pas ? Certes, tu n'es jamais allée sur la côte. Des matériaux bruts quittent le pays, des biens manufacturés y entrent. Idem en Nouvelle-Espagne. Distiller son propre rhum est un crime, même.

— Antonia fait son propre rhum.

— Antonia ? Hé, une esclave. Antonia ? J'ai entendu ce nom. La canaille, il l'appelle. Allons bon, nous vivons dans un monde de canailles. Ce sont les lois de l'import-export dont je te parle. Tout tourne autour de l'économie et de l'interdiction officielle de ce qui est manufacturé ici, jusqu'à la tasse-moustache. Tu me priverais de ma tasse-moustache ?

— Non, dis-je avant de filer lui en chercher une.

— Reviens. »

J'obéis et je me postai devant lui. Il m'observa, les yeux mi-clos.

« Tu n'as pas l'air stupide, fit-il remarquer. Tu me paraissais bien nourrie. Comme quelqu'un qui boirait toujours le lait de la vache après qu'elle a vêlé. La langue, écoute-moi bien, a un génie qui lui est propre, celui de la rébellion ou du compromis. Et notre art, est-ce que nous devrions toujours le faire venir d'Europe, comme Entralgo avec ses peintures ? »

Je voulus lui parler du Dr Johann, mais son débit était si rapide que je me tus.

« Mon père est parti à la chasse des races disparues et c'est ici que se trouvent les races ! s'exclama-t-il. L'idée que j'avais à l'esprit, c'est d'essayer de faire progresser celles-ci, et lui dit que je suis le déshonneur de la famille. Il est parti dans un désert magique, je suis là où pousse le manioc. Ainsi donc, tu constates que je suis un faiseur de dictionnaires, un bouffon et un acrobate. Tu trouves que je suis un bouffon ? Tu me crois inculte ?

— *Sim*, répondis-je, même si je ne savais pas trop ce qu'il voulait dire par là.

— Eh bien, nous sommes dans un pays de bouffons, ou du moins de personnalités outrancières. Mais est-ce que ce pays ne serait pas tout indiqué pour cela ? Est-ce que nous n'avons pas de la passion à revendre ? Tout comme tu bois le lait le plus riche de la vache. Bref,

nous devrions tous tirer avantage des possibilités qui s'offrent à nous pour faire progresser la race, qu'en penses-tu ? En Europe, j'ai épousé une prostituée suisse. Magistrale méthode, n'est-ce pas, d'amélioration raciale ? J'ai tenté d'étudier l'archéologie mais je suis passé à l'étymologie. Le butin que mon père rapporte de ses expéditions est confié à des musées. Et ma mère l'accompagne, comme une femme au bord de la tempête. La fabrication d'un dictionnaire, mon enfant, c'est un travail difficile, un travail de patience. »

Il porta le verre à ses lèvres.

« Antonia, dis-tu ? Ah, Entralgo et ses activités d'esclavagiste. Moi, je suis un amoureux de la langue. Des mots nouveaux pour un paysage nouveau, c'est mon opinion. Autorité et soumission. Sujet et objet. Je constate que tu es une fillette intelligente. Ce mot vient du hollandais. Eh, c'est une erreur commune. Et ceci, une erreur peu commune. Des mots pour la nouvelle génération. Garde le secret. Tu sais garder un secret ? »

Il avala une gorgée de bière et me parla à l'oreille. « Le langage et la politique, mon enfant, un sujet très intéressant. » Il retourna à ses papiers. « Revenons à notre note de bas de page. Très intéressant. Un style similaire, ces deux expressions. Cette lettre. Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas. »

À cet instant le père Tollinare se présenta à la porte, découvrit le jeune homme tout à fait soûl et me fit signe de partir. À l'extérieur de la chambre je l'entendis dire « jeune sot », « sornettes que tout cela », « mais une langue d'un prestige immense », puis « ôtons vos bottes ».

Et le jeune homme de répondre :

« Mais Père, vous hyperbolisez, vous hypercritiquez, vous hyperbole, hi hi, vous hyperboréen, hyperboréen hypercatalectique, hyperboréen hypercatalectique, hyperesthétique vous devez vous mesurer aux réalités de la vie, aux réalités de la langue. Un lait si riche ?

— Jeune sot », répéta le père Tollinare.

Sur ce, ma mère arriva, me surprit à écouter aux portes et m'entraîna dehors.

La femme et Palmares

Jamais encore je n'avais vu de femme noire vêtue de la sorte. Elle était assise dans une calèche aux côtés d'un Blanc. Le long de la route les gens s'arrêtaient et la regardaient bouche bée. D'autres

venaient se planter sur le seuil de leur case. Elle portait une longue robe de soie toute plissée, pleine de froufrous et de fanfreluches, et une croix en pendentif. Elle s'était fait un chignon de ses cheveux lisses, comme une *branca*. Elle avait le cou très épais, difforme, mais ma mère m'expliqua que c'était en fait un col en laine considéré comme le summum de l'élégance en ville, du dernier chic, elle était malgré tout du même avis que moi, on aurait vraiment cru une sorte de difformité, et ça devait tenir très chaud dans ce climat, mais près de la côte il ne faisait pas aussi chaud qu'ici, même s'il faisait chaud quand même.

La croix était calée entre ses seins. La femme se tenait très droite et très grande. Baissant les yeux, je découvris qu'elle ne portait pas de souliers. Elle allait pieds nus, comme moi, et ses orteils dépassaient de sa jupe généreusement plissée. Je souris. Je vis d'autres personnes sourire aussi, mais pas pour la même raison. Moi, j'étais éblouie. Cette femme accapara toute mon attention, si bien que je ne suis pas en mesure de décrire l'homme en détail.

Je me souviens malgré tout qu'il portait un chapeau large et un costume sombre. La femme avait les yeux bridés, un peigne doré fiché dans ses cheveux à la manière d'un diadème. Elle me paraissait d'une taille phénoménale, mais peut-être était-ce une illusion causée par la place qu'elle occupait, à l'avant, à côté de l'homme.

« Qui est-ce ? » chuchotai-je à l'adresse de ma mère.

Je n'ai pas encore fait le portrait de ma mère. Belle et bien charpentée, elle ne se servait pas du peigne et elle ne s'enroulait pas non plus la tête dans un foulard comme certaines femmes ; ses cheveux évoquaient le feuillage d'un arbre, ils lui faisaient une couronne. D'abord elle ne répondit rien, mais elle alla chercher sa pipe dans un coin de la case. Le tuyau, un roseau long et fin terminé par un tout petit fourneau, s'inclinait vers le sol et lui arrivait sous ses genoux. Je ne savais pas ce qu'elle fumait, je connaissais l'odeur du tabac et ça ne sentait pas le tabac.

« Je l'ignore. Mais on m'a rapporté des histoires à son sujet, finit-elle par déclarer.

— Quelles histoires ? »

Elle me regarda sans en dire plus et tira une bouffée de sa pipe. Elle resta plongée dans ses pensées, puis elle reprit :

« Certains racontent que c'est une princesse venue d'Afrique...

— De la côte de Guinée ? demandai-je, les yeux écarquillés.

— D'Afrique, répéta-t-elle, et ce blanc, ce *branco*, est allé la chercher là-bas et l'a ramenée pour partager sa fortune avec elle. »

Elle tira une nouvelle fois sur sa pipe avant d'ajouter sur un ton narquois : « Ou alors elle a partagé sa fortune avec lui. »

Il y avait autre chose. Une chose qu'elle retourna dans sa tête, mais qu'elle se garda de me confier.

« Pourquoi ils se sont moqués d'elle ? »

— Parce qu'il l'a accoutrée pour qu'elle ait l'allure d'une femme blanche, d'une *branca*, hé, voilà pourquoi ils se moquent d'elle. À cause de son accoutrement.

— Si je portais une robe en soie, ils se moqueraient aussi de moi ?

— Où irais-tu trouver une robe en soie ? Ou encore du brocart, du satin ou du velours. Estime-toi heureuse avec le coton Sea Island. Et la mousseline aussi. »

Je la laissai dire. Nouvelle bouffée de sa longue pipe.

« Je parie qu'elle a des diamants et des bagues en or. Je parie qu'elle a une selle en velours et des broches en diamant.

— Parce que tu t'y connais, en broches en diamant ? ricana ma mère, et elle tira sur sa longue pipe. Des *sapatos* en paille, cela te suffit. »

On vint nous chercher, ma mère et moi, pour que nous allions à la casa grande servir les invités. Je ne voyais pas comment traiter cette femme, à part comme une *branca*. Elle avait pris place sur une grande chaise dans la chambre qu'ils lui avaient attribuée. Lorsque j'arrivai avec les gâteaux, elle refusa de me regarder. Le menton relevé, elle évita ne serait-ce que de tourner les yeux dans ma direction. Elle avait reçu une chambre élégante, meublée à la mode hollandaise, mais les femmes de la maisonnée ne s'étaient pas réunies pour lui tenir compagnie, comme cela se passait d'ordinaire quand on hébergeait une nouvelle venue. Dans ces moments-là ces dames se retrouvaient dans la chambre de la maîtresse et s'empressaient autour de l'invitée, les unes assises sur des coussins et des nattes, les autres étendues dans des hamacs, et elles mangeaient des prunes et des pâtisseries. Mais cette femme-là était assise seule et très droite sur une chaise en bois, ses pieds nus dépassant de l'ourlet de sa robe. Elle refusait de me regarder et je n'avais rien à lui dire. J'imaginai les femmes esclaves rassemblées autour d'elles, Antonia qui lui proposait une gorgée de rhum, ma mère une bouffée de sa longue pipe. Moi, je lui apportais un fruit de mandacaru. Mais je sentis que ce ne serait pas correct, en un sens, et que cela lui déplairait. Je posai les gâteaux sur sa table et je fis la révérence. Une révérence impeccable, la même que pour toutes les autres dames. Elle se tenait droite comme une flèche.

« Êtes-vous une esclave ou une femme libre ? osai-je lui demander.

— Ni l'une ni l'autre », répondit-elle sans m'accorder le moindre regard.

Au salon la conversation tournait, ma mère me l'apprit plus tard, autour de Palmares, pour l'édification du Dr Johann qui avait entendu des histoires et des légendes circuler sur les colonies d'esclaves marons et demandé à Entralgo et aux autres *senhores* de l'éclairer. Il souhaitait s'y rendre pour les peindre, mais les convives le persuadèrent d'une même voix, ou plutôt ils le dissuadèrent, en qualifiant son idée de stupide, de dangereuse. Il finirait avec les oreilles et les pieds tranchés. Et ils racontèrent aussi comment les *palmaristes*, le nom qu'on avait donné à ces démons en cavale – pour reprendre leur expression – avaient kidnappé des femmes quelques années plus tôt, de belles femmes. Non, pas des Blanches, *graças a Deus*, des Noires et des Indiennes. Mais kidnapper des Blanches, ces démons en étaient tout à fait capables. Pas cette fois-là, cependant. Ces sauvages n'avaient tué personne, ils s'étaient contentés de piller les échoppes et de kidnapper les femmes, mais cela s'était passé il y a fort longtemps, car avec l'aide des Paulistes, ils les avaient repoussés au plus profond des forêts et des montagnes, alors ils ne s'attendaient pas à ce que cela se reproduise. De très belles femmes de surcroît, répéta Entralgo. Lui-même n'était qu'un petit garçon, mais il savait apprécier... Une idée stupide et dangereuse, répéta-t-il au Dr Johann, même s'il voulait garder une trace artistique de l'époque, n'avait-il pas assez de faciès noirs ? Enfin, ce qu'il aimerait savoir aussi, *pelo amor de Deus*, ses portraits des Blancs du Nouveau Monde, où étaient-ils ? Voulait-il rendre immortels ces gens-là uniquement ? Ne voulait-il pas montrer aux *estrangeiros* les Blancs qui vivaient dans ce pays, les jolies *senhoras e senhorinhas*, les *senhores* intéressants ? Tant de possibilités et de défis artistiques, là, sous son nez. Il ne comprenait pas que le Dr Johann puisse trouver le moindre intérêt à ces *pretos*, la moindre complexité. Un *branco* ou une *branca*, en revanche, sont intéressants et complexes. Pourquoi ne peignait-il pas le portrait de ceux qui incarnaient le destin de l'homme ? N'était-ce pas là un défi à la mesure de ses talents ? Les autres, les *pretos*, menaceraient éternellement le progrès et la civilisation brésilienne. Après tout, il sentait que le Dr Johann était un artiste attaché à l'intellect et au sentiment religieux.

« Vous avez assez de faciès noirs par ici, avait dit Entralgo. Quel intérêt d'en peindre de nouveaux. Non, *senhor*, vous n'êtes pas obligé d'aller au-devant du danger pour agrandir votre collection. Et j'ai déjà abordé le sujet avec vous, ne trouve-t-on pas dans nos contrées assez

de Blancs intéressants et agréables à l'œil, sur lesquels vous pourrez éprouver vos talents ?

— *Sim, sim, sim, sim*, renchérèrent certains des *senhores* présents.

— Le capitaine pourrait m'indiquer où les trouver, rétorqua le Dr Johann. Je sais que ce ne serait pas chose aisée. »

Entralgo s'esclaffa encore et encore. Le capitaine resta muet.

« Le capitaine Gonçalo lui-même a mené sa dernière expédition contre les nègres. Le capitaine illustre la puissance de l'amour. Il a découvert que même les nègres sont humains. »

Le capitaine Gonçalo ne disait rien, assis très raide sur sa chaise. Entralgo était allongé dans un hamac et le Dr Johann installé dans un divan, le bras posé sur le dossier.

« Ma femme a vécu quatre ans à Palmares, déclara le capitaine, s'adressant au Dr Johann. Elle faisait partie des captives.

— Vous ne les tuez pas lors des combats ? »

Entralgo rugit de rire, son hamac oscilla. Ma mère lui offrait des pralines d'importation et des morceaux de génoise tout en l'éventant. Le Dr Johann, me dit-elle, lui lançait de temps en temps un regard qui faisait comprendre qu'elle lui manquait de respect. Désignait-elle le Dr Johann ou Entralgo, je l'ignore.

« Très peu de femmes ont été tuées. Les soldats se partagent les nègres qu'ils font prisonniers.

— Et celle-là, il n'a pas pu lui résister, intervint Entralgo. Et dans l'amour que vous lui portez, n'en avez-vous pas fait la risée de tous ? »

À cela, le capitaine Gonçalo ne répondit rien. Il se racla la gorge. Puis il quitta sa chaise. Le Dr Johann regarda ma mère.

« Votre sécurité ne serait pas assurée si vous deviez lancer une expédition contre les nègres, déclara le capitaine.

— Ce ne serait pas contre eux, corrigea le Dr Johann.

— Qui sait, peut-être que vous obtiendrez une petite *negrita* si vous revenez sain et sauf », plaisanta Entralgo.

Il ouvrit grand la bouche et ma mère fourra une praline dedans. Cela lui valut un nouveau regard du Dr Johann.

« Ce serait mon souhait le plus cher de m'y rendre, affirma le docteur. Il me reste encore du travail à finir ici et ensuite je vous serais reconnaissant de bien vouloir me rédiger une lettre de recommandation.

— Une lettre de recommandation à des nègres ? fit Entralgo. C'est cela, le Nouveau Monde ?

— Je ne parle pas de cela. À l'intention d'un autre capitaine, pour qu'il m'intègre dans son expédition. »

Le capitaine Gonçalo hocha la tête, silencieux. Ma mère eut l'intuition qu'il pensait à la femme avant même qu'il ouvre la bouche.

« Ma femme a fait deux tentatives de suicide au début de notre vie commune, dit-il, le regard dans le vague. Cela n'est plus arrivé depuis des années.

— Quoi ? Son désir de liberté n'est plus aussi brûlant, il faut croire ? lança Entralgo avant d'éclater de rire. Gratte-moi la tête », ordonna-t-il à ma mère.

Ma mère s'exécuta et attrapa des poux. Le capitaine Gonçalo ne disait rien. Le Dr Johann fixait ma mère. Elle explorait les cheveux d'Entralgo, cherchant sans relâche de la vermine.

« Je l'ai gardée, reprit le capitaine Gonçalo. Après sa deuxième tentative, nous sommes retournés à Palmares et nous avons découvert que l'endroit avait été abandonné. Ils avaient quitté la région et ils étaient partis fonder une nouvelle Palmares ailleurs, ceux qui avaient échappé à la mort ou à la captivité. "Poursuivons-nous notre voyage ?" lui ai-je demandé. Elle s'est assise et elle a fondu en larmes. "Notre voyage, le poursuivons-nous ?" ai-je répété. "*Sim*", a-t-elle répondu, mais elle montrait la direction par laquelle nous étions arrivés. Alors je l'ai gardée et j'en ai fait ma femme. J'en ai fait ma femme devant la loi.

— Hé hé, lâcha Entralgo. Affabulation ou histoire vraie ?

— Vous n'aviez pas peur d'y retourner seul avec l'une de leurs femmes ? Et s'ils avaient toujours été là ?

— On raconte que leur chef a une femme blonde, dit Entralgo. L'une de ses femmes est blonde. Peut-être a-t-elle un ancêtre guinéen. J'ai moi-même un ancêtre guinéen imaginaire. Ha. Ha. N'est-ce pas notre cas à tous ? Dans ce pays chacun a une Guinée imaginaire. Non non. Je peux prouver que je suis issu d'une lignée honorable, de la souche européenne la plus pure. Je suis de sang pur.

— J'imagine toujours que c'est ce que craignait ma femme, déclara le capitaine Gonçalo en réponse au Dr Johann. J'y suis quand même retourné avec elle, et au diable les dangers qui nous attendaient en route. Je pense que c'est pour cette raison qu'elle a choisi de revenir.

— Ce n'est pas vrai, capitaine, je ne puis le croire, c'est un mensonge, protesta Entralgo en repoussant les doigts de ma mère qui lui fouaillaient les cheveux. Quels sentiments nourrissez-vous envers cette femme ? Dr Johann, allez la peindre pour lui. Allez la peindre pour lui montrer à quoi elle ressemble vraiment. Montrez-lui son apparence réelle. Servez-vous de votre talent, mon bougre. Allez la peindre pour lui. Voilà votre contribution à ce pays, nous montrer de quoi ces démons ont vraiment l'air.

— Monsieur, dit le capitaine Gonçalo, toujours à l'adresse du Dr Johann. Je monte retrouver mon épouse dans ma chambre. Je vous écrirai un billet qui vous recommandera à un certain Moreira, capitaine qui va très prochainement prendre la tête d'une expédition contre les nègres et qui vous emmènera peut-être avec lui. Mais pour votre propre sécurité, monsieur, je suis d'accord avec le *senhor* Entralgo, vous devriez rester dans ce territoire, car les Noirs ne présentent pas de réel danger ici.

— Pas de réel danger, grommela Entralgo. De la canaille, tous autant qu'ils sont.

— Pas de réel danger, insista le capitaine, et vous serez en mesure de collectionner quantité d'excellents faciès...

— Pas aussi intéressants ni aussi complexes...

— Quantité de spécimens d'excellence, même parmi les nègres et les différentes tribus indiennes, les Tupis, les...

— Laissez-moi vous soumettre une idée, l'interrompit Entralgo. Demandez au père Tollinare de vous servir de guide parmi les Indiens. Vous croyez que les nègres sont ici le seul peuple à la peau sombre ? Allez voir les Indiens. Il y aurait moins de péril, votre sécurité serait mieux assurée. Au moins nos Indiens ne font pas de vagues... à l'exception des hommes, ils s'enfuient toujours. Ils s'isolent dans la forêt. De vrais ermites.

— Oui, je vous en saurais gré. Je vais prolonger mon séjour pour aller voir les tribus indiennes, dit le Dr Johann.

— Oui, le père Tollinare les tient tous dans sa poigne, ajouta Entralgo en agitant la main. Tous sauf les hommes, comme je l'ai dit, ce sont des solitaires. Cette vie qu'ont certains, dans la forêt. »

Ma mère regarda sa main en suspens. Elle vit que le Dr Johann l'observait avec une mine désapprobatrice et elle se mit à fixer le vide.

Le capitaine Gonçalo alla asseoir à un grand bureau et jeta quelques lignes sur une feuille de papier qu'il plia et présenta au Dr Johann.

« Un immense plaisir de vous rencontrer », conclut-il s'inclinant devant l'artiste. Le Dr Johan lui rendit la politesse et lui assura que tout le plaisir était pour lui.

Le capitaine Gonçalo salua Entralgo d'une révérence et déclara :

« Monsieur, je n'abuserai pas davantage de votre hospitalité, ni maintenant ni à l'avenir. »

Il se redressa avec raideur et quitta le salon.

Entralgo s'esclaffa et remit les mains de ma mère dans ses cheveux. Le Dr Johann les regarda, puis il informa Entralgo qu'il sortait prendre l'air.

« Ensuite ce sera l'heure du dîner, répondit Entralgo, toujours hilare. Mais allez donc voir le prêtre, il sera heureux de vous montrer où vivent les Indiens. Il les connaît très intimement. » Il eut un petit rire. « Mon père en possédait une certaine quantité, personnellement je préfère m'en passer, mais je garde sous la main quelques métis, les Caboclos. Ils apportent une certaine variété, voyez-vous. Une distraction pour les yeux. »

Un poste élevé au gouvernement

C'était un jeune Indien intelligent, grand et séduisant. Il avait suivi l'enseignement du père Tollinare bien des années auparavant et il était parti faire des études en Europe, d'abord à Paris, ensuite à Berlin. Les anciens le connaissaient. Ma mère me dit qu'elle le connaissait aussi, ils avaient à peu près le même âge. À l'époque elle devait avoir dans les vingt ans, même si j'ignore son âge précis. Elle ajouta qu'elle avait suivi l'enseignement du père Tollinare, ce qui m'étonna, parce que rien n'indiquait qu'elle savait lire ou écrire, ni l'un ni l'autre. Sa génération était la génération dite des « expériences ». Au début, les Sénégalais avec une goutte de sang arabe avaient pour réputation d'être les plus intelligents de tous les nègres et le père Tollinare l'avait sélectionnée parmi d'autres fillettes, même si sa mère était considérée comme « la folle ». Pourtant, chaque fois qu'elle me voyait avec mon cahier d'écriture, elle paraissait intimidée, comme si elle assistait à un phénomène très curieux.

« Ta grand-mère parle et écrit l'arabe », m'annonça-t-elle alors qu'elle regardait le père Tollinare se pavaner dans la cour avec le jeune homme au costume sombre dont le nom portugais était Alejandro, ma mère avait complètement oublié son nom tupi, et elle dut reconnaître que lui-même l'avait sans doute oublié, depuis le temps. « Mais elle ne voulait pas qu'ils le sachent. Et moi, elle se moquait de moi quand je lisais des livres. Elle riait et ensuite elle récitait de longs poèmes en arabe. Des odes, voilà comment elle les appelait. Des *qasidas*. Des poèmes qui parlaient d'un peuple aux yeux et aux lèvres sombres, à notre image. Et elle raillait le père Tollinare, parce qu'il nous forçait à prier, souvent, toujours à genoux. Cela l'amusait tellement qu'elle se frappait les genoux à coups de poing. Oui, elle priait toujours beaucoup quand j'étais petite, je m'en souviens, elle se mettait à genoux et elle récitait cette langue inconnue qu'elle refusait de m'apprendre. Et

ses cahiers couverts d'étranges gribouillis ; elle les gardait bien cachés. Des *qasidas*. Je m'en souviens comme de mon propre nom. Elle mangeait des tiges d'oignon sauvage et elle chantait Imrou'l Qays et Labid et Tarafa.

Je restai sans voix. Pour une raison qui m'échappa, je tournai mes pensées vers la femme, l'épouse du capitaine Gonçalo, qui avait quitté la plantation d'Entralgo la mine hautaine, aussi hautaine qu'une *branca*, dans sa calèche. Je l'imaginai avec des parchemins, pas des bijoux, autour du cou et de la taille. Je l'imaginai qui mettait ses parchemins dans des cachettes, les dérobant même aux yeux de son mari, le capitaine Gonçalo.

Alejandro gardait le silence tandis que le père Tollinare discourait bruyamment, avec de grands gestes. Il semblait très fier du jeune homme et tenait à s'afficher avec lui. J'avais hâte d'assister à la leçon ce jour-là, j'espérais voir le nouveau venu de plus près. C'est en effet ce qui se passa, parce qu'à mon arrivée je découvris que le père Tollinare l'avait assis à l'avant de la salle, sur une chaise en rotin à côté du bureau. Il ne prit pas la parole une seule fois, mais je suis certaine que le père Tollinare l'avait fait s'asseoir là pour nous servir d'exemple. (Plus tard, le père Tollinare me dit que le jeune homme lui avait demandé qui j'étais, après que j'avais lu ma leçon, et même si je ne l'avais rencontré que dans son silence cela m'avait remplie de fierté. Il était comme Mexia, une de ces personnes dont la présence reste en vous.)

La leçon achevée, je fis mine de partir avec les autres enfants, mais je revins le regarder une dernière fois par la fenêtre. Il n'avait pas quitté sa chaise et, très raide, il regardait le père Tollinare qui gesticulait. Vu de cet angle, et de profil, il me rappela un pharaon égyptien, immobile et mutique, que j'avais vu dans l'un des tableaux du Dr Johann. La reproduction d'une peinture exposée dans un musée en Europe. Cette peinture m'avait fait si forte impression que le Dr Johann me l'avait donnée, et le père Tollinare me l'avait prise à peine avait-il posé les yeux dessus, déclarant que l'Égypte était un monde corrupteur peuplé d'adorateurs de serpents, que les seuls tableaux en ma possession devaient représenter la sainte Vierge.

Épiant par la fenêtre, j'entendais distinctement les propos du père Tollinare. D'abord il dit à Alejandro qu'il nourrissait pour lui l'espoir d'accéder un jour au gouvernement. Je savais qu'à présent les *brancos* voyaient d'un bon œil l'arrivée d'Indiens à des postes à responsabilité alors qu'au début ils les considéraient comme de simples sauvages et des enfants, et c'était encore vrai pour la majorité des indigènes, pourtant certains *brancos*, qui se qualifiaient d'indianistes, avaient même

commencé à s'enorgueillir de leurs ancêtres indiens, même si ces ancêtres ne vivaient que dans leur imagination. L'Indien, avait dit un jour le père Tollinare, j'avais retenu ses paroles, était ce qui distinguait le Brésil de l'Ancien Monde.

Bref, le père Tollinare se mit à lui parler d'un Indien, un commandant-major qui avait occupé une position prestigieuse, et qu'avait-il fait, cet Indien ? Eh bien, il s'était révélé indigne de cet honneur. On lui avait signifié qu'il ne devait, en aucun cas, épouser une certaine femme *preto*, s'il ne voulait pas souiller son sang en l'unissant au sien, mais qu'avait-il fait ? Eh bien, il avait quand même épousé la *preto*.

Un premier prêtre avait refusé de les marier, un autre avait accepté. Un libertin. Ainsi donc, l'Indien, commandant-major de son état, avait été destitué de son grade alors qu'il aurait pu prétendre à un poste encore plus élevé.

Maintenant qu'Alejandro était au fait de cette histoire, ajouta-t-il, il ne fallait pas qu'il commette la même erreur.

« Non, mon garçon, il y a ici des hommes importants qui ont entendu parler de toi, très importants, ils ont entendu parler de toi et attendaient ton retour avec impatience. Oui, mon garçon. »

Certainement, expliqua le père Tollinare, il l'avait d'abord envoyé étudier à l'étranger parce qu'il espérait le voir entrer au séminaire à son retour, mais depuis les choses avaient pris une autre tournure, les Indiens avaient plus d'opportunités, leur humanité était davantage reconnue. Et tous avaient eu vent de ses innombrables qualités, de son intelligence, de sa moralité.

Il aurait cru qu'avec le temps Alejandro aurait oublié la femme et l'affection qu'il avait pour elle. Il avait été témoin de l'éclosion de ces sentiments et c'est en partie pour cette raison qu'il l'avait envoyé à l'étranger. Même si du sang indien, du sang de son propre peuple, coule dans les veines de la femme, il y a du sang nègre aussi, ce qui fait d'elle une *preto*, ou tout comme, et l'épouser, eh bien, pareille union lui battrait l'accès au gouvernement, à un poste à la hauteur de ses mérites, à un poste honorifique.

Lui-même, poursuivit-il, reconnaissait volontiers que c'était une femme bien réelle, bien humaine.

« Oui, Alejandro, comme j'ai reconnu ta réalité, ton humanité. Mais je ne suis pas un homme de ce siècle, vois-tu. Ce qui ne doit pas m'empêcher de poser un regard réaliste dessus. Un regard pragmatique. Dame, il y a encore quelques années, j'aurais été ce prêtre qui aurait accepté de les unir. Un libertin. Or je suis devenu un homme pragmatique et je dois porter un regard réaliste sur mon propre siècle, et tu

devrais t'en inspirer. L'amour ? Très certainement, pour un jeune homme aussi doué que toi, Alejandro, un jeune homme qui porte les autres fardeaux de ton siècle... Certes oui, je crois, comme tout homme qui a des principes, que ce mariage ne serait pas un déshonneur aux yeux de Dieu. Aux yeux des hommes, en revanche, Alejandro. Mexia... »

Lorsqu'il prononça le nom de Mexia je manquai de tomber par la fenêtre. Je retrouvai mon équilibre et tendis l'oreille.

« Mexia, répéta-t-il, est une femme belle et pas inintelligente, donc je comprends ton désir, Alejandro, le désir que tout homme éprouve pour elle, devrais-je dire, mais aujourd'hui je vais être ce prêtre qui refuse de vous marier. »

Car le bien prenait de nombreuses formes, enchérit-il, de très nombreuses formes, et il ne voulait que le bien pour Alejandro, un poste qu'aucun autre de ses contemporains n'obtiendrait peut-être. Un sacerdote, à l'image de la prêtrise. Mais ils avaient eu vent de ses innombrables qualités.

Le regard d'Alejandro resta figé tout au long de ce long discours, il était assis le dos bien droit.

Enfin, le père Tollinare se mit debout, s'étira et donna l'impression qu'il allait s'approcher de la fenêtre. Je me baissai vivement. Il baissa les persiennes, remarqua que la lune brillait comme jamais. J'entendis une porte claquer, il avait dû s'en aller. Et si Alejandro était parti ? Pourtant, le lendemain, à l'heure de la leçon, Mexia était introuvable.

La danse

Lors du séjour du Dr Johann, Entralgo rassembla des esclaves et les fit danser pour lui. Deux esclaves musiciens reçurent l'ordre de donner le rythme aux danseurs, deux hommes et deux femmes. Entralgo avait fait venir ma mère, réputée pour être l'une des meilleures danseuses. À l'époque, je l'ai déjà dit, les femmes portaient souvent des robes qui laissaient leur poitrine à découvert ou de simples jupons ; montrer ses seins, en particulier chez les *pretos* et les mulâtresses, n'était pas considéré comme une indécence. Ma mère avait adopté cette tenue, ainsi que les autres femmes. Les deux hommes portaient un pantalon et une chemise de coton blanc nouée au col par une ficelle et ouverte sur le torse.

Les autres esclaves qui travaillaient sur la plantation reçurent l'autorisation d'interrompre leurs tâches et de venir assister au spectacle.

Il y avait de l'ananas et du manioc, fournis par le Dr Johann, un cadeau pour nous remercier d'avoir accepté de poser pour lui. Je trouvais cette façon de dire curieuse, car aucun de ses modèles n'avait accepté quoi que ce soit. Cela ne m'empêcha pas de manger l'ananas et le manioc, comme tous les autres.

À l'arrivée des danseurs, le Dr Johann écarquilla les yeux lorsqu'il avisa ma mère. Par ce regard il l'accusait, une nouvelle fois, d'avoir manqué de respect – envers lui ou envers elle-même, je ne saurais le dire. Alors les hommes et les femmes se mirent à danser, jetant les bras en l'air, frappant le sol de leurs pieds nus. De nombreux enfants dans le public levèrent les bras, eux aussi, et je fis de même. La plupart des adultes restèrent debout sans bouger, se contentant de regarder. Seuls les danseurs souriaient. Les hommes semblaient se réjouir de danser, et d'être avec des femmes. Les femmes laissaient la même impression ; ravies et heureuses de danser, d'être avec des hommes. Mais dans le public les gens avaient l'air grave, sauf les enfants qui tapaient dans leurs petites mains et riaient.

Je gardai les yeux fixés sur le Dr Johann. Son regard s'assombrissait. Son visage tout entier, à vrai dire. Il avait apporté une toile et ses pinceaux dans la cour, mais, au lieu de peindre, il restait planté là à regarder. Au bout de quelques minutes il se rapprocha des danseurs et surtout de ma mère, sans faire le moindre geste. La tension et l'inquiétude gagnèrent les mouvements des danseurs, en particulier ceux de ma mère, qui s'efforçait de n'en rien laisser paraître. Le Dr Johann se rapprocha encore. Je crus qu'il allait tendre le bras et empoigner ma mère, mais Entralgo le retint sans mot dire puis il adressa un signe de tête au contremaître, qui décroisa les bras et tapa dans ses mains pour signifier aux danseurs d'arrêter et aux esclaves de retourner à leur besogne.

Je restai au milieu de la cour, plongée dans mes réflexions. Le contremaître me lança un regard mauvais et tapa une nouvelle fois dans ses mains. Je me précipitai vers ma mère. Je voulus lui prendre la main mais elle refusa de me la donner. Nous marchâmes côte à côte jusqu'à la case, moi les bras le long des flancs. Elle se pencha pour passer le seuil et je la suivis à l'intérieur. Elle se retourna, me regarda et me toucha le bras. Je posai les yeux sur elle, puis sur l'ombre que son bras projetait en travers de mon bras.

Au lieu de parler, elle me serra contre elle.

Cette nuit-là, allongée dans mon hamac, je vis la silhouette d'un homme. Il se courba pour entrer dans notre case. Il se dirigea vers le hamac où dormait ma mère et lui toucha le bras. Il lui dit que c'était

la première fois qu'il voyait une danse de ce genre. Il la qualifia de dissolue, de vulgaire, d'impie. Il ne voulait pas que ma mère danse ainsi. Je savais que c'était la silhouette du Dr Johann. Il ajouta qu'il ne voulait pas qu'une de ses femmes danse ainsi.

Ma mère le laissa parler. Je tordis le cou pour mieux voir, mais il faisait sombre et je ne distinguais pas son expression. Elle inclinait la tête. Elle se redressa un peu, le regard droit devant elle. Je me demandais s'il aurait voulu lui aussi voir ce qui s'affichait sur ses traits.

— Votre femme ? s'étonna-t-elle. Votre femme à vous ?

— Aussi longtemps que je suis ici, tu m'appartiens. Tu retrouveras ton indépendance quand je serai parti. »

Elle rit, puis elle rétorqua :

« Aucune femme n'a son indépendance dans ce pays, monsieur. »

Il se pencha vers elle. Son ombre sembla engloutir celle de ma mère.

« Dans ce pays ni les femmes ni leurs filles n'ont droit au respect. Et dans le vôtre ? »

Les ombres se détachèrent et il quitta la case. Fermant les yeux, je m'assoupis. Dans mes rêves je vis entrer un autre homme. Il se tenait près d'elle, silencieux, et, comme le Dr Johann, il lui toucha le bras.

« M'es-tu toujours loyale, Acaïba ? demanda-t-il.

— Loyale ? répéta-t-elle, comme s'il avait posé une question insoluble. Tu crois toujours en moi, alors ?

— Oui », chuchota l'homme en réponse.

Dans mon rêve ma grand-mère se tenait debout face à moi, le corps richement orné – avec des éventails, des branches de palmier, des plumes de canard et de paon. Vêtue de bleu et de blanc, elle se déplaçait la tête haute, très lente et très digne.

« L'or n'a aucune valeur pour eux, déclara-t-elle. Leur possession la plus précieuse, c'est la dignité. »

Alors elle mima le va-et-vient de l'océan – des vagues souples et douces suivies d'une violente houle. Elle creusa les reins, roula des hanches. Elle avait des mèches jaunes dans les cheveux, les joues et les lèvres rouges.

« Est-ce que tu es allée à la maison aux images ? » voulut-elle savoir.

Elle me sortit du hamac et me trimballa comme si je ne pesais pas plus lourd qu'une plume, puis elle me remit à ma place.

Un homme arriva chargé de pioches, de marteaux, de tout un tas d'outils. Il l'embrassa brièvement et ils partirent ensemble en riant.

Les fiestas

Lorsque le Dr Johann demanda au père Tollinare de l'emmener voir les danses de deux tribus indiennes établies dans la région, Entralgo nous autorisa, ma mère et moi, à leur servir d'escorte avec deux hommes chargés de porter leurs effets personnels ainsi que les toiles, la peinture et le matériel du Dr Johann.

Le père Tollinare et le Dr Johann ouvraient la marche, ma mère et moi suivions, les deux porteurs fermaient le cortège. Nous cheminions sur un sentier étroit à travers la forêt, parfois l'un derrière l'autre. La forêt était humide, compacte et sombre, les lianes des trompettes de Jéricho recouvraient les arbres. Nous marchâmes plusieurs heures avant de nous arrêter en bordure d'une clairière.

Nous aurions pu révéler notre présence aux Indiens car ce n'étaient pas des guerriers, et ils connaissaient le père Tollinare. Comme d'habitude, les femmes et les enfants étaient plus nombreux que les hommes, tous allaient nus et les femmes avaient de longs seins dorés. J'observai les poitrines exposées et le dos, les bras et les jambes des hommes aux muscles lourds et saillants. Les hommes portaient un pagne, mais les femmes et les enfants étaient dans le plus simple appareil. Je me tenais près du Dr Johann au moment où il réclama d'un geste ses toiles et son fusain, et où il commença ses esquisses.

Très vite je m'intéressai plus à ses croquis qu'aux gens que j'avais devant moi. Je le regardai dessiner les longs seins d'une des femmes. Elle était légèrement penchée vers l'avant, un panier sur le dos, et elle tenait un enfant par la main. Elle avait de longs cheveux lisses et noirs, des pommettes très hautes.

Debout à côté de l'artiste, le père Tollinare gardait un silence solennel. Parfois je lui jetai un regard. Il observa d'abord les Indiens, puis le Dr Johann, enfin les arbres à cannelle. Il nous laissait seul et retournait un peu sur ses pas avant de revenir.

Depuis la disparition de Mexia, il ne parlait plus beaucoup.

Le Dr Johann dessina une femme qui portait un enfant, une autre accroupie avec un bébé qui tétait. J'aurais aimé savoir si le lait qui s'écoulait de ces seins dorés avait un goût d'or. Il s'intéressait surtout aux femmes, mais il y avait aussi un homme. Sur le dessin, l'homme ne portait pas de pagne. Le Dr Johann représenta son nombril puis son intimité qui pendait. Je crus que le père Tollinare irait de son commentaire, mais il resta muet.

Alors quatre hommes débouchèrent dans la clairière, munis de boucliers et de lances. Le Dr Johann se détacha de sa toile, l'air effrayé et surpris. Le père Tollinare lui annonça dans un chuchotis que la danse allait débiter. Le Dr Johann regarda les hommes simuler un combat. Il ne décollait pas son regard d'eux. Je crus qu'il allait les dessiner, mais je me trompais.

La danse arrivée à son terme, les hommes s'assirent épuisés et j'étais certaine que le Dr Johann en profiterait pour faire leur portrait. Là encore, je me trompais. Il préféra dessiner un canoë et un ruisseau qui n'existaient même pas. Au bout d'un moment le visage d'une femme apparut dans le canoë. Soudain, elle était assise dedans et elle tenait un petit enfant.

Nous ne mîmes pas le pied dans leur campement. Pourtant, j'aurais été curieuse de voir leur réaction à la vue des dessins. Auraient-ils exprimé de la joie ou de l'inquiétude ?

Sur le chemin du retour le Dr Johann posa cette question à voix haute, qu'auraient-ils pensé s'ils s'étaient vus représentés sur le papier ?

« Que vous essayez d'invoquer leur esprit », dit solennellement le père Tollinare avant d'ajouter sur le même ton : « D'un autre côté, ils croient que c'est leur destin de faire apparaître leur esprit. »

Le Dr Johann resta silencieux. Il se gratta la tête. Je cueillis une figue sauvage que je mangeai.

Le soir, dans notre case, au retour de chez le Dr Johann dont elle avait lavé le linge, ma mère s'assit sur son hamac et me raconta un épisode dont elle ne gardait que de vagues souvenirs. La visite aux Indiens avait réveillé sa mémoire. Il y avait une longue marche, elle était à califourchon sur les épaules d'un homme. Elle n'avait pas plus de deux ou trois ans. Ce dont elle se souvenait très clairement, c'était que les gens qui marchaient n'étaient pas son propre peuple, mais le peuple que nous avions vu plus tôt. Ils avaient autorisé ma mère et ma grand-mère à se joindre à eux.

« Je ne sais pas ce qui s'était passé, conclut-elle en se balançant doucement. Je croyais qu'ils nous protégeaient, que nous leur avions demandé leur protection. Peut-être que nous étions des fugitives, et nous avions trouvé refuge auprès d'eux. Voilà, c'est forcément ça. »

Tandis qu'elle parlait, je me visualisai perchée sur l'un des hommes que j'avais vus. À califourchon sur ses épaules, en train de manger une figue sauvage. Mais nous ne marchions pas, nous ne formions pas une colonne. Nous avions dessiné un cercle et nous tournions en rond. Les gens portaient des masques à l'expression triste, des masques qui représentaient des gens, des canards, des chevaux, des animaux étranges et

qui m'étaient inconnus. Des créatures imaginaires, magiques ou réelles, impossible de le dire. Un homme était tout entier recouvert d'une étoffe tissée à partir de l'écorce de l'arbre à cannelle, décorée de carrés et de triangles, mais son visage était laissé à nu. L'homme qui me portait sur ses épaules allait nu, mais je n'arrivais pas voir à quoi il ressemblait. Les marcheurs accélérèrent le rythme dans le cercle. L'homme me conseilla de m'accrocher, parce qu'ils essayaient de nous protéger, moi et la « folle ».

Je m'agrippai à lui de toutes mes forces, jusqu'à en avoir le tournis, puis je le lâchai et je basculai vers l'arrière. L'instant d'après il était penché au-dessus de moi et psalmodiait un mot qui n'était qu'un son répété. J'eus l'impression d'être au centre d'un rituel magique, sauf que rien n'était exigé de moi, rien en dehors de ce que le destin me préparait. Il répéta en boucle la même chanson monotone, sa voix monta de plusieurs octaves et atteignit des aigus que l'oreille ne pouvait percevoir. Le même son, encore et encore. Ce qu'il signifiait, je l'ignore.

Même s'il était penché au-dessus de moi, étrangement, c'est sa nuque que je voyais, ses cheveux raides, une plume, un ornement en or en forme de poisson, des peaux de bête. J'aurais voulu savoir comment il était possible que je ne puisse pas voir son visage alors qu'il était penché au-dessus de moi. Sa voix partit dans les aigus puis elle devint plus grave, plus solennelle. Plus grave encore. J'attendis qu'elle soit parfaitement inaudible. C'est alors que l'homme poussa un grand cri et jeta les bras en l'air. Pourtant, c'était toujours sa nuque que je voyais, et parfois son profil et une pommette haute, mais jamais il ne se tourna vers moi assez pour que je voie ses traits.

Des mains me hissèrent à nouveau sur ses épaules. Malgré ma chute, je n'avais éprouvé aucune douleur. Nous nous remîmes à marcher en rond.

« Je ne sais pas comment, mais j'ai senti que c'était pour nous protéger que nous étions avec eux, racontait ma mère. Mais je n'en garde aucun souvenir. Je ne me rappelle pas à quel moment nous les avons quittés, ni comment nous sommes arrivées ici. Rien de nos déplacements dans le temps ou dans l'espace. Un jour nous nous sommes retrouvées ici, et voilà. »

Elle descendit de son hamac et alla chercher dans un coin de la case une écuelle de lait de coco qu'elle me tendit. Tout en buvant je me revis sur les épaules de l'homme, qui marchait au cœur du cercle. Une femme s'introduisit dedans, l'une des femmes aux longs seins dorés, et ils en firent trois fois le tour. Puis un autre homme me souleva et me plaça dans les bras de celui qui m'avait portée sur ses épaules. Un

homme que je connaissais. Alejandro, l'Indien que le père Tollinare avait envoyé étudier en Europe, l'Indien qui avait *fugué* – c'était le mot que le père Tollinare avait employé ; je l'avais entendu s'en plaindre à Entralgo – avec Mexia.

« Il va falloir te montrer patiente avec moi, mon amour, répétait-il. Je suis un homme de peu de mots, un homme de silence.

— Mais de quoi est-ce que tu parles, Almeydita ? Tu rêves encore éveillée ? »

Ma mère se tenait au-dessus de moi. Elle ramassa l'écuelle que j'avais renversée au sol. Il y avait du lait de coco partout, sur moi, sur le hamac, par terre.

« Il n'y a plus rien dedans. »

J'étais à présent la femme au centre du cercle, je n'étais plus une petite fille. Alors Alejandro le silencieux me prit par la main et me conduisit à l'intérieur de la case.

Le Dr Johann retourna voir les Indiens et cette fois-là seule ma mère les accompagna, elle me raconta tout dès son retour. Arrivé au village, le Dr Johann s'était remis à dessiner. Ma mère me décrivit un de ses portraits : celui d'un homme au corps paré de plumes qui fendait le crâne d'un autre au moyen d'une épée de bois. Le plus étrange, c'est que rien de semblable ne s'était produit pendant leur visite. Ils n'avaient même pas eu droit à une danse guerrière.

« Racontez-moi quelque chose à leur sujet, avait demandé le Dr Johann à Entralgo alors qu'ils revenaient sur leurs pas à travers la forêt.

— Autrefois ils se mangeaient les uns les autres, mais cette époque est révolue. Ils mangeaient même les êtres qui leur étaient chers. Quand la Compagnie de Jésus est arrivée, ils les ont convertis et ils ont mis le holà à certaines coutumes. » Entralgo avait lâché un rire, jeté un coup d'œil au père Tollinare et repris son histoire. « Ils appartiennent à la tribu des Tupis. Des Tapuyas, pour être plus précis. Leur vie se résumait à manger, boire et tuer. Maintenant, c'est simplement manger et boire. Ils ne se battent plus. Ils se nourrissent d'aliments chrétiens. Ils sont devenus très courtois, très aimants. Si seulement la Compagnie de Jésus pouvait arriver à ce résultat avec nous autres, n'est-ce pas, mon père ? Mais je parie, je pourrais en jurer – est-il interdit de jurer ? – que certains parmi eux se rappellent encore le goût de la chair humaine. Qu'en pensez-vous, mon père ? »

Bien entendu, le père Tollinare n'avait rien répondu. Et ma mère me dit qu'Entralgo l'avait regardée, elle, en prononçant cette dernière

phrase, alors qu'il s'adressait au père Tollinare. Elle-même avait entendu d'autres histoires circuler sur les Tapuyas, ils étaient les ennemis des mangeurs de chair humaine, ils n'en mangeaient pas eux-mêmes, ils faisaient toujours la guerre aux mangeurs de chair humaine.

« Vous les avez vus danser, avait expliqué Entralgo, et faire semblant de se battre, mais autrefois ils se battaient vraiment. Regardez-moi cette bonne femme, qui m'observe avec ses yeux de lamantin. Je ne dis que la vérité. Je donne des informations fondées. Tu te rappelles encore le goût ? Si toi, tu as oublié, je parie que la vieille s'en souvient encore. »

Ma mère l'avait laissé dire, mais elle avait jeté un regard furtif au Dr Johann qui lui tournait le dos, cachant de fait son visage.

Discrètement elle avait cueilli une figue sauvage et l'avait mangée à belles dents.

Que se passe-t-il dans l'agriculture ?

Entralgo nous envoya aux champs, ma mère et moi, porter de l'eau aux esclaves qui y travaillaient. Certains interrompaient leur tâche, buvaient puis y retournaient aussitôt. À Antonia, je tendis une outre. Elle avait les yeux rouges et bouffis. Elle avait reçu une nouvelle correction du maître, j'en étais persuadée.

Je remarquai la présence d'un jeune blanc dans les champs, aux côtés des esclaves. De temps en temps, il marquait une pause pour examiner les mauvaises herbes et les autres plantes quand les autres y étaient indifférents. Je me rappelai l'avoir vu le jour où j'avais descendu la lessive au ruisseau de l'autre côté du champ de canne à sucre. J'avais un petit panier sur la tête. Il se lavait dans l'eau, s'aspergeant même sous les bras. Cachée derrière un fourré, j'avais attendu qu'il s'en aille avant de laver mon linge.

« Ce Blanc, là-bas, qui est-ce ? demandai-je.

— Peut-être que ce n'est pas un *branco*, dit ma mère.

— Figure-toi que c'est le fils d'Entralgo, annonça Antonia. Le fils de ton maître, figure-toi. »

Ma mère partit d'un rire cruel.

« Pas son fils de cette façon-là », rectifia Antonia. Elle redressa les épaules, but une longue gorgée d'eau et ajouta : « C'est son fils *légitime*, son "tout-petit", qui est parti étudier à Paris. »

Ma mère ne répondit rien. Elle reprit l'outre vide des mains d'Antonia et la remplit au tonneau avant de la lui rendre.

« Dans ce cas, pourquoi le fait-il travailler aux champs comme un simple esclave ? Si c'est son tout-petit ? »

Pendant qu'elles parlaient j'étudiai le garçon à la peau pâle, avec ses cheveux bruns qui lui retombaient sans cesse dans le visage. Il portait une chemise blanche à manches longues ouverte au niveau du torse, un pantalon noir et des sandales. Des poils bruns sortaient de son col.

« C'est son choix à lui, fit Antonia.

— Son choix à lui ? Comment ça ?

— Il est revenu apprendre à son père ce qu'il y a de nouveau dans l'agriculture, les idées européennes qui vont aider ses terres à avoir plus de rendement, et plus rapidement. Comme si ça ne poussait pas encore assez, et pas assez vite. »

J'observai le jeune homme. Je me revis descendre le long chemin qui menait au ruisseau avec la peur de le revoir. Les poils qu'il avait aux aisselles.

« Il va échouer, affirma Antonia sur un ton qui n'appelait aucune contestation.

— D'après qui ? demanda ma mère. Pourquoi dis-tu cela ?

— Il va échouer », répéta Antonia tout en touchant sa paupière enflée. Elle versa un peu d'eau au creux de sa paume et baigna sa paupière avec. « Il rapporte les nouvelles idées européennes, mais est-ce qu'ici, nous sommes en Europe ? Non, ici ce n'est pas l'Europe. Ce sont les idées du Nouveau Monde qu'il nous faut. Les idées du Nouveau Monde. »

De sa paupière bouffie, Antonia m'adressa un clin d'œil. Ma mère secoua la tête sans rien répondre, puis elle replongea l'outre dans le tonneau et alla la donner à un autre esclave assoiffé.

La suite allait donner raison à Antonia, l'ivrogne et la voleuse. Les récoltes ne donnèrent pas plus, au contraire, le rendement fut plus faible, et les plants qui se résolurent à sortir de terre restèrent chétifs. Après une telle déception, certains allèrent raconter que le fils était reparti en Europe.

D'autres prétendirent qu'Entralgo l'avait mis à la porte, que le fils voulait rester dans le Nouveau Monde pour retenter sa chance, qu'il savait désormais ce que réclamaient les sols brésiliens, mais le père avait refusé, il lui avait interdit de faire des expériences sur ses champs. Va aider les fermiers à Paris, aurait-il dit. On a assez de cloportes au Brésil.

D'autres encore affirmaient qu'une telle chose était impossible, parce qu'ils avaient vu dans la cour Entralgo prendre dans les siennes

les mains gonflées et meurtries de son fils, des mains blanches et sèches, toujours couvertes de sang et de terre. Et donc le père avait dû faire preuve d'une immense tendresse.

Ceux qui avaient été témoins de cette scène voulaient croire qu'Entralgo avait mis son fils à la porte par amour, et pour son propre bien.

Toujours est-il qu'Antonia, elle, avait entendu Entralgo traiter son fils de cloporte et elle nous l'avait rapporté. Et elle n'avait sans doute pas menti car, peu de temps après le départ du cloporte pour l'Europe, elle se retrouva avec l'autre œil enflé.

Miss Pepperell et celle qui chassait les poux

La fille d'Entralgo posa sa tête sur mes genoux. Je me mis à chercher des poux dans ses cheveux noirs qui cascadaient jusqu'au plancher. Une femme inconnue, une blanche, entra dans la chambre. Jamais je n'avais vu un teint aussi pâle. Elle semblait perdue, mais elle n'arrivait pas à détacher son regard de moi.

La fille d'Entralgo tourna la tête et l'observa sans mot dire. Je passai et repassai mes doigts dans ses cheveux en évitant de diriger mes yeux vers la femme, presque aussi blanche que du riz. J'étais curieuse de savoir quelles sensations éprouvait la fille d'Entralgo, la tête ainsi posée sur mes genoux. La femme s'en alla, puis elle revint et nous regarda en silence avant de repartir pour de bon.

« Maîtresse, dites-moi, qui est cette femme ? demandai-je.

— Une Anglaise, qui vient de Londres. Recommandée par la reine en personne. Enfin, l'une des servantes de la reine, mais c'est tout comme.

Je me gardai de lui dire que jamais je n'avais vu un teint aussi pâle.

« Elle s'appelle Miss Pepperell, figure-toi. Elle est richissime et elle voyage. Richissime, mon père n'a pas besoin d'en savoir plus. Il a dit qu'elle venait d'une famille de Londres très ancienne et très décadente. Je l'ai entendu. Devant elle, en plus. Elle, elle a seulement ri et elle a parlé d'un "excès de traditions". "Pas décadente", elle a répondu, "dans l'excès des traditions". Moi-même je ne sais pas de quoi ils parlaient. C'était une boutade, bien entendu. Père apprécie les boute-en-train. Mais il dit qu'elle est allée en Russie et en Afrique, dans des endroits de ce genre, et maintenant elle est venue ici.

» Elle est écrivain, quelque chose dans ce goût-là. Il n'a jamais apprécié les femmes écrivains. Il trouve qu'elles enfilent les balivernes.

Mais elle signe des récits de voyage et, je l'ai dit plus tôt, c'est une boute-en-train, et Père apprécie les boute-en-train. » Elle tourna la tête. « Je n'ai pas envie de discuter d'elle. Raconte-moi plutôt une histoire qui parle d'une Mauresse enchantée. Voilà ce que j'ai envie d'entendre.

— Je ne connais aucune histoire qui parle de Maureses enchantées.

— Il y en avait avant. Ma mère m'a dit qu'elle avait grandi avec des contes pleins de Maureses enchantées. On lui en racontait tout le temps.

— Je ne connais que des femmes ordinaires. »

La petite maîtresse afficha une mine dégoûtée puis elle secoua vivement la tête, glissa une main sous mon genou et appuya fort.

« Peut-être qu'avec ton arrogance, elle va te mettre dans son livre, souffla-t-elle. De toute façon c'est toi qu'elle regardait. Chut. »

L'inconnue, Miss Pepperell, refit irruption dans la chambre, nous dévisagea, moi surtout, et tourna les talons.

La petite maîtresse éclata de rire.

« De toute façon ils viendront bientôt te chercher, déclara-t-elle.

— Pour m'emmener à l'asile de nègres ? » m'enquis-je avec de l'enthousiasme dans la voix.

Aucune réponse. Elle attrapa un pou dans ses cheveux et l'envoya par terre d'une chiquenaude.

« Qui viendra me chercher ? demandai-je, puis j'ajoutai, afin de paraître moins arrogante : Maîtresse, qui viendra me chercher ?

— Un monsieur est arrivé pour le remède.

— Le remède ? »

Elle gloussa de nouveau, bondit sur ses pieds et se précipita hors de la chambre. Elle ne portait qu'un corsage et une culotte bouffante. J'attendis son retour mais, au bout d'un moment, c'est ma mère qui surgit sur le seuil, un couteau de boucher à la main. Elle me saisit par les cheveux et me mit le couteau sur le cou.

Entralgo fit son entrée, accompagné d'un inconnu. L'inconnu paraissait effrayé, mais le maître avait un visage dur et sans expression. Il lâcha un petit rire. Ma mère dit d'une voix égale qu'elle comptait bien me tuer s'ils avaient l'intention de mettre leur plan à exécution.

Entralgo resta impassible. Mal à l'aise, l'inconnu demanda :

« Me garantissez-vous sa virginité, mon bon monsieur ?

— Certes, répondit Entralgo. Certes oui. »

Il fit mine d'approcher.

« Non, lança ma mère. Vous ne prendrez pas ma fille. »

C'était la première fois que je voyais ma mère se comporter ainsi. Elle était solide et, en même temps, très douce et délicate.

« Ils ont dit que seule une pucelle pourra le guérir, déclara Entralgo. C'est Almeydita que je veux. »

Il gardait les yeux vrillés sur ma mère. L'inconnu se gratta l'entre-jambe comme s'il était dévoré par la vermine.

« Je vais tuer ma fille aussi sûrement que vous tueriez la vôtre si elle devait connaître pareil sort. Donneriez-vous votre enfant à cet homme ? »

L'inconnu chuchota quelque chose à l'oreille d'Entralgo, qui le rappela à l'ordre :

« Qui est l'esclave ici ? »

L'inconnu se remit à chuchoter.

« Qui est l'esclave ici ? » répéta Entralgo.

Derrière les deux hommes j'aperçus la petite maîtresse debout dans le cadre de la porte, les cheveux dénoués, une expression amusée sur les traits. Son père se retourna et elle s'enfuit à toutes jambes.

Ma mère éloigna la lame de mon cou et appuya ma tête sur son ventre.

« Qui est l'esclave ici ? insista Entralgo. Dame, c'est ce que nous allons voir. »

De retour à la case, ma mère m'expliqua le pourquoi de cette scène. Elle n'en avait pas l'intention au début, mais je l'assailis de questions. J'appris alors que, dans certaines croyances, on se servait du sang d'une Noire vierge pour guérir les maladies. J'envisageai toutes les façons dont l'homme pourrait obtenir mon sang. C'est là qu'elle me parla de la façon dont un homme fait couler le sang d'une vierge.

Assise sur mon hamac je la regardai, très immobile, les yeux écarquillés.

Elle s'interrompit soudain, donnant l'impression de vouloir passer à un autre sujet. J'attendis longtemps, et elle changea d'avis.

« C'est pour cela qu'on t'a laissée tranquille jusqu'à aujourd'hui, reprit-elle en me regardant. Il y a des messieurs dans la région qui savent qu'ils peuvent toujours compter sur maître Entralgo pour ce type de remède. »

Avec une plante spécifique elle fit une infusion qu'elle me donna à boire. J'ignorais les effets de cette infusion, je me contentai de regarder ma mère faire bouillir de l'eau, la verser dans une cruche en terre, au fond de laquelle elle mit une racine séchée, la recouvrir d'une feuille de bananier, puis attendre. Au bout d'un moment l'eau devint très

foncée et elle me la fit boire. Elle s'assura que je n'en laisse pas une seule goutte.

Miss Pepperell : ses voyages à Recife et dans d'autres contrées, 1680

« Ici commencent les voyages et tribulations de Miss Pepperell à Recife et dans d'autres contrées du Brésil, territoire sauvage, en l'an 1680 », voilà ce qu'on lit sur la première page du carnet.

Après le départ de Miss Pepperell, l'une des femmes qui faisait le ménage dans la chambre qu'elle avait occupée trouva un carnet et, au lieu de le donner à maître Entralgo pour qu'il le fasse parvenir à sa propriétaire, elle le remit à ma mère, parce qu'elle savait que ma mère savait lire et qu'elle avait elle aussi une fille qui faisait partie des élèves du père Tollinare. Si ma mère me confia ce carnet, c'était parce qu'elle ne lisait pas l'anglais. Elle avait appris des rudiments de portugais et de latin. Elle savait que je maîtrisais le portugais et le latin, mais aussi que le père Tollinare poursuivait ses expériences sur les nouvelles générations et nous enseignait plusieurs « langues vulgaires » de notre choix. Un jour, j'avais entendu le père Tollinare dire à quelqu'un que les livres en anglais étaient souvent interdits par le Saint Office de l'Inquisition, plus que dans toute autre langue, et je fis donc le choix d'apprendre l'anglais. À cette époque, il était étrange pour un esclave de pouvoir choisir quoi que ce soit. Mon choix, ce fut l'anglais.

Il s'écoula de nombreuses années avant que je puisse traduire le carnet complètement.

Les chapitres ne correspondaient pas à des anecdotes, à des « vices » pour reprendre le terme des pères franciscains, mais plutôt à des pensées que Miss Pepperell avait jetées sur le papier pendant son séjour chez Entralgo, et peut-être des notes destinées à des articles et des lettres qu'elle enverrait à des journaux londoniens.

Sous le premier titre elle avait griffonné, puis barré, « Récit d'une Anglaise en pays étranger » et elle avait fait de même avec « Aux Amériques, en l'an 1680 ». J'inclus ici un échantillon de ce que contenait le carnet même si, je le répète, je n'ai pas été en mesure de le traduire intégralement avant de nombreuses années tel qu'il est présenté ici :

Parfois tout cela m'évoque une parade élégante et une comédie, même cette société dite mondaine que l'on croise ici au Brésil. Des façons exubérantes. Mais il y a aussi des gens au caractère exemplaire, comme mes compatriotes.

Je suis pourtant certaine que si on les plaçait dans une rue de Londres, ils seraient considérés comme de simples histrions, des bouffons. Je me demande quelle opinion ils ont de moi. M. Entralgo me divertit avec des pralines et sa conversation.

Il m'arrive de confondre les domestiques mulâtresses avec les jeunes maîtresses. C'est un peuple au teint fauve. J'imagine que les rayons féroces du soleil y sont pour beaucoup. Mais j'ai constaté le même phénomène en Nouvelle-Espagne. Souvent, ici, être « blanc », c'est simplement se considérer comme tel, ou être considéré ainsi par les autres. Quel n'a pas été mon embarras quand j'ai pris une simple mulâtresse pour la maîtresse de maison, ce qui m'est arrivé plus d'une fois. Je dois ajouter que les femmes, sans exception, déambulent dans l'intimité en culotte longue et pieds nus. Comment distinguer une classe sociale de l'autre quand toutes vont en tenue légère.

Nous avons eu un visiteur, un gentleman, rongé par une maladie vénérienne, qui voulait l'une des fillettes esclaves. Répugnant. Comme il n'en a pas trouvé ici, il est parti s'adresser à une autre plantation. Je dois noter le nom. La plantation de Corricao. Un gentleman ? L'ai-je qualifié de gentleman ? Mais j'ai entendu les rumeurs qui circulent, même les prêtres sont touchés dans ce pays.

Je monte à cheval. C'est un pays enchanteur. Les Indiens, ceux de la région en tout cas, sont moins craintifs que ceux que j'ai pu rencontrer dans d'autres pays. Un très beau peuple. Un teint d'or.

Entralgo me voit parler à un esclave et me rappelle. J'aurais juré qu'il s'agissait d'un mulâtre et qu'il comptait parmi les gentlemen hébergés sur la plantation, ceux qui bénéficient d'une lettre de recommandation. J'ai intentionnellement échangé avec un autre esclave, profitant qu'Entralgo me tournait le dos. Il m'a parlé de ses remèdes. Il existe ici toutes sortes de plantes et d'épices qui semblent avoir une grande utilité. Je regrette de n'avoir pas plus de compétences en botanique. Entralgo dit que dans mon pays, et dans les autres pays où je me suis rendue, il se peut que je sois une femme de bonne famille, mais ici mon comportement m'attirerait la réputation de créature de petite vertu.

On me gratte la tête pour chasser les poux. J'ai regardé faire. Une sensation assez plaisante. Très relaxante. Les poux, il y en a partout.

En tant que femme, je n'ai pas droit au respect. À une époque, je croyais que les peuples qui cachaient leurs femmes les respectaient, mais ce n'est pas le cas, certainement pas ici. Peut-être que c'est parce que je ne me cache pas qu'ils me témoignent aussi peu de respect. Ah, oui, j'aurais dû le deviner. Parce que je ne me promène pas au bras d'un mari.

J'ai parlé trop librement à l'une des servantes, une nouvelle fois, et je me suis montrée extrêmement polie. Cet homme-médecine me fascine et elle m'a promis de m'emmener assister à l'un de ses rituels de protection. Hélas, Entralgo va me l'interdire. Même ainsi, j'ai dû lui expliquer que ma curiosité alimenterait principalement mes articles, que je n'ai aucun intérêt personnel là-dedans. Même quand je lui montre le dessin qui illustrera « Conversation avec un homme-médecine », il continue

à manifester sa désapprobation. Il me regarde comme si je causais scandale sur scandale et déplore que je ne sois pas cette femme de bonne famille décrite dans la lettre de recommandation, il me parle de mon père avec qui il a dîné à Lisbonne.

Je lui explique que c'est le seul moyen que j'ai de parachever ma collection de portraits d'Indiens et de nègres. Mais il redoute que j'influence, en mal, son épouse et ses filles, et il me reprend en main. Il me reparle de ma famille à cheval sur les usages, mais je sais qu'en réalité il la trouve décrépite et décadente. C'est le terme qu'il a employé. Il me l'a dit bien en face.

Une gifle doublée d'une accusation. Ces scandales que je cause. Il en conclut que je suis de petite vertu, même s'il appréciait mon esprit au début. De petite vertu ?

Son épouse me traite de pauvre infortunée. La scène, ô combien perturbante, se déroule en présence du Dr Johann, un homme avenant. Il (Entralgo) déclare qu'il ne veut pas héberger de femme qui mènerait à la ruine sa fille, à qui il a donné soins et attention. Je dois abandonner mes articles sur les Indiens, sur l'Homme-Médecine nègre, sur les femmes au Brésil. Je ne puis rien dire pour ma défense. Mais ma détermination demeure.

Je compte retourner en Nouvelle-Espagne et demander asile aux Barbacotes. Est-ce bien leur nom ? Peut-être devrais-je d'abord visiter la plantation de Corricao. Titres d'articles : « Brève conversation avec un homme-médecine », « Une femme de la haute société à Recife », « Je me languis de l'Église anglicane », « Chocolat et café », « Notes sur les convenances dans ce pays », « Les questions que l'on m'a posées sur l'Angleterre et les réponses que j'ai apportées », « Existe-t-il des nègres libres ? », « Conversations avec une guérisseuse indienne », « Ce que signifie être une femme de mauvaise famille au Brésil », « Quelques anecdotes », « Parmi les étrangers », « Hommes et femmes d'ailleurs aux Amériques ».

La rivière sacrée

Lorsque nous quittâmes le cercle pour regagner la hutte, il m'étendit sur son hamac. Je passai le temps en traçant des motifs sur son visage – des lunes et des demi-lunes, de nombreux carrés, des points à relier le long de son cou. Juste au-dessus de ses épaules il commença à dessiner des flèches, ou ce qui me parut être des flèches. Puis il me contempla d'un air solennel. Il s'approcha de moi, prit mes mains dans les siennes et, ensemble, nous regardâmes le sang refluer de mes doigts.

Ma mère posa sa corbeille par terre, puis elle ramassa mes vêtements et les plaça dans mon tout petit panier qu'elle cala correctement sur mon crâne.

« Je ne sais quoi faire de toi, Almeydita. Quand est-ce que cet esprit va cesser de s'introduire dans ta caboche ? Ils vont te croire folle, toi aussi. Tu veux qu'ils t'envoient à l'asile pour nègres ? »

Je tins mon panier à deux mains et nous descendîmes à la rivière.

« Pour les Indiens c'est une rivière sacrée, m'apprit ma mère à voix basse. Mais pour Entralgo, c'est une rivière comme une autre. »

Je restai sans parler. Je pensais qu'elle allait me dire quel sens les Indiens donnaient à cette rivière, mais elle n'en fit rien. *Quand je suis arrivée à l'eau j'ai plongé le bout de mes doigts dedans. Il m'aida à laver le sang et les plaies se refermèrent instantanément. Il dit alors que la cérémonie de mariage avait été célébrée et il m'embrassa.*

Mon linge lavé, je demandai à ma mère la permission d'aller voir Tempo et elle me la donna. Je gravis la colline en courant. Je n'eus pas droit à mon sourire habituel. Tempo posa sur moi un regard solennel tout en tenant par la bride l'une de ses bêtes. Face à ce visage grave je décidai de ne pas me précipiter vers le cheval, au contraire, je restai très immobile.

« Comment te portes-tu, Almeydita ? » s'enquit-il.

Je hochai la tête, puis je répondis que je me portais bien.

« Es-tu encore aujourd'hui celle que tu étais hier ? »

J'affirmai que oui. J'avais dû le regarder bizarrement.

« Tu ne veux pas faire ton petit tour ? » demanda-t-il avec un sourire.

J'attendis la question rituelle, mais elle ne vint pas.

Je le regardai, toujours immobile.

« Vous n'allez pas me poser de questions sur ma mère ? Vous ne voulez pas que je lui transmette un message ? »

Tempo dit qu'il transmettrait son message lui-même. Sans doute que je posai sur lui un regard étrange, parce qu'il me le retourna. Je fixai ensuite ses bottes de cavalier. Enfin, je descendis la colline et je rejoignis ma mère, qui se chargea de son panier et désigna le mien d'un mouvement de tête.

Le mercado

« Où allons-nous ? demandai-je alors que nous montions dans une charrette, la même qui avait emporté ma grand-mère. À l'asile pour nègres aussi ? »

Non, répondit ma mère. Elle avait les traits figés et elle se fit grave. Le plancher de la charrette était tapissé de paille, mais nous posions notre dos sur une surface dure. Il y avait avec nous trois hommes qui ne parlaient pas. Ils venaient d'une autre plantation et pourtant nous nous rendions tous au même endroit, sans savoir où.

« Où allons-nous ? » insistai-je. Pas de réponse.

« Tu vas au marché », dit l'un des hommes.

Ma mère l'observa sans changer d'expression.

« Qu'est-ce qui te plairait ? demanda l'homme. Visiter le pays ou voyager à l'étranger ? Tu voudrais aller en Amérique du Nord, fillette ? Pourquoi pas à Cuba ?

— En Russie. Ou en Angleterre. »

Ma mère me regarda. L'homme trouva ma réponse très drôle.

« Et retourner en Afrique ? poursuivit-il. Pourquoi ne pas retourner dans le Vieux Pays ?

— Là-bas on ne te revend pas », répondis-je.

Il se remit à rire. Je l'étudiai attentivement et la mémoire me revint. Je l'avais vu, cet homme, le jour où ma mère avait reçu la permission d'accompagner la femme d'Entralgo lors d'une visite que la maîtresse rendait à sa cousine. Nous l'avions croisé qui traversait la rue. Il portait un pardessus, une chemise blanche à jabot et un pantalon foncé comme en portaient les étudiants blancs ou les *licenciados*, et même des souliers à boucles. Celui-ci n'avait qu'un pantalon en coton retenu par une corde, mais c'était bien le même homme. À sa vue, la femme d'Entralgo, et le cocher Noir, s'étaient esclaffés. Plus tard, lorsque je voulus savoir ce qui les avait autant amusés, ma mère m'expliqua qu'ils se moquaient toujours des Noirs qui ne s'habillent « pas comme le veut leur couleur ». C'était la première fois que je voyais un Noir vêtu ainsi, et je l'avais longtemps suivi des yeux, mais pour autant cela ne m'avait pas fait rire.

« Pourquoi ? avais-je insisté.

— Je ne sais pas, avait avoué ma mère.

— Tu n'as pas ri, toi.

— Non. »

La femme d'Entralgo avait demandé au cocher qui était cet imbécile. Le cocher lui avait expliqué que c'était un instituteur qui enseignait en ville. Notre maîtresse avait ri de nouveau, car de telles choses ne se voyaient pas sur les plantations. Jamais elle n'avait entendu pareilles absurdités. Le cocher avait ajouté qu'il servait de précepteur à de nombreux étudiants blancs. Notre maîtresse avait lâché un nouveau rire, plus sérieux, en s'exclamant qu'une aberration pareille ne pouvait se produire qu'à la ville, lieu de débauche s'il en était.

Je me tournai vers ma mère, rien n'indiquait qu'elle l'avait reconnu. De temps en temps je coulais un regard à l'homme. Il portait un pantalon foncé et une chemise blanche toute simple, mais il était pieds nus comme n'importe quel autre esclave.

La charrette s'arrêta devant une grange tout en longueur et nous reçûmes l'ordre d'y entrer. Avant de quitter la plantation, on nous avait pris nos vêtements et donné en échange deux pans de toile. Ma mère noua le sien à la taille, laissant sa poitrine à découvert. Elle avait les seins amples et fermes. Je l'imitai, nouant à la taille la toile qui retomba sous mes genoux.

Les trois hommes allèrent en rejoindre d'autres déjà assis par terre. Ma mère resta debout, moi aussi. Un Blanc que nous n'avions jamais vu apparut sur le seuil et jeta un regard à l'intérieur. Je croisai les bras sur ma poitrine, comme l'aurait fait une *branca*, même si je n'avais pas de seins à l'époque. J'observai ma mère. Je l'ai dit un peu plus tôt, en ce temps-là il n'y avait rien de honteux pour une femme *preto* d'aller les seins dénudés. Moi-même, c'est à la casa grande que j'avais appris la honte, pas ailleurs. Ma mère ne se couvrait pas la poitrine, pas comme moi, même si c'était elle que l'inconnu regardait, et elle seule.

Il avait les mêmes cheveux que le Dr Johann, lisses et foncés, et une question s'insinua dans mon esprit, est-ce que le Dr Johann savait qu'on nous avait emmenées, ma mère et moi, au marché aux esclaves, est-ce qu'il viendrait nous acheter ? Alors j'imaginai le Dr Johann debout parmi nous, à la place de l'inconnu, en train d'estimer notre prix d'achat. Dans ma tête, je l'interrogeai :

« Je vous ai entendu, vous avez dit qu'après votre départ ma mère ne serait plus votre femme. Mais la voilà qui s'en va au loin, qu'on met en vente, alors que vous n'êtes pas parti. Quels sont vos sentiments, monsieur ? Quel regard posez-vous sur elle ? Est-ce toujours votre femme ? »

Il refusa de me répondre, même s'il continuait à observer ma mère comme s'il n'y avait personne dans cette grange à part elle, ou comme si elle possédait le pouvoir d'attirer les regards.

Il y avait par terre des nattes en paille sur lesquelles les trois noirs avaient pris place. L'un se limait les ongles des orteils avec le bord d'un petit caillou, l'autre mâchonnait un roseau qu'il avait ramassé au sol. Le troisième, celui qui me rappelait l'instituteur noir que j'avais vu traverser la rue en ville, était assis les genoux relevés, les bras autour des genoux, le visage au creux du bras, les yeux rivés au sol. Aucun ne s'intéressait à ma mère ni à moi. Ils ne nous accordaient pas le moindre regard.

Je trouvais étrange qu'ils aient laissé ma mère garder son chapeau à large bord et ses longues boucles d'oreille, qui lui avaient été données par « un certain monsieur ». J'ignorais de quel monsieur il s'agissait. Si c'était le Dr Johann, je suis certaine qu'elle ne s'en serait pas cachée. Ses boucles d'oreille, elle les gardait presque comme s'il y avait de la magie en elles. Je la regardai, puis je regardai le Blanc qui était captivé par elle. Il la mangeait des yeux, son visage, ses seins, ses épaules rondes et lisses. Elle continuait à l'ignorer, d'un regard qui semblait vide. Je ne saurais dire combien de temps il resta ainsi sur le seuil, les bras croisés. Son ample chemise blanche et son pantalon étaient taillés dans une étoffe de qualité, bien coupés. À l'époque, le chapeau que portait ma mère ne m'avait pas paru insolite, mais ce n'était pas un chapeau d'esclave.

Enfin, l'homme qui se tenait debout sur le seuil s'en alla et un peu plus tard, dans le courant de la soirée, un autre homme vint chercher ma mère, car elle avait été rachetée. Avant de partir avec lui, elle colla son visage contre le mien. Je sentis la douceur de ses seins au contact de mon épaule. L'huile dont elle avait enduit ses cheveux.

Derrière elle, l'inconnu se présenta de nouveau à la porte et l'homme qui était venu la chercher l'arracha à moi. Ses yeux restèrent vides, comme si toutes les larmes avaient tari. Figée sur place, je laissai l'eau couler de mes paupières. L'ancien instituteur releva la tête et me regarda, puis il tapota le sol près de lui. J'allai m'asseoir à ses côtés, mais il ne me dit rien. Il mit la main sur mon menton, me toucha la joue et essuya mes larmes, sans prononcer un mot.

Je restai longtemps assise en sa compagnie, et en silence, puis j'entendis des mots qui sonnaient comme « Ils boivent les cheveux des Indiens », ce qui ne voulait rien dire, sans doute ces paroles qu'on prononce quand on dort. De temps en temps l'homme tendait le bras et me touchait l'épaule, mais il refusait de me parler.

« Elle est où, la nouvelle livraison de nègres ? » dit une voix. D'autres hommes se matérialisèrent, plantés sur le seuil.

« La femme a été vendue, mais la gamine, elle est toujours... »

— La brutalité de l'existence, chuchota mon voisin, la main sur mon épaule, en se penchant vers moi.

« La brutalité de l'existence, répéta-t-il. C'est ce que je vais répondre quand ils me redemanderont comment je m'appelle. *Brutalidade da Existencia*. Je ne suis plus Matoso. S'ils te demandent "Qui est cet homme ?", tu dois répondre "*Brutalidade da Existencia*". »

C'est moi qui fus soulevée de terre, pas lui. Je lui jetai un regard au moment de partir, il s'était remis la tête entre les genoux et il refusa de me retourner ce regard.

« *Brutalidade da Existencia* », dis-je, mais il garda la tête baissée.

On me fit remonter dans la charrette qui m'avait amenée au *mercado*. Durant le trajet, le paysage me sembla familier. On ne me conduisait pas dans un nouveau lieu, on me reconduisait dans un endroit que je connaissais. On m'installa dans la case de ma mère. J'attendis que quelqu'un m'explique ce qui m'attendait, mais personne ne vint me voir, alors je grimpai dans mon hamac et je m'endormis.

La Vierge des Cailloux

J'étais couchée dans le hamac lorsqu'il s'introduisit dans la case. Il avait nettoyé les traces sur son visage et son cou, son corps luisant d'huile était lisse. Cette fois-ci il ne fit pas couler le sang de mes doigts, il me rejoignit dans le hamac.

« C'est la même ? »

— Oui, la même.

— Et vierge ? »

Quelque chose de dur, de doux et de ferme me racla le ventre. Alors les seins de ma mère m'effleurèrent l'épaule.

« Qu'est-ce qu'elle a comme problème ? »

— Quel problème ? »

Il se mit à jurer. Je le sentis bouger entre mes genoux.

« Je ne peux pas la lui mettre. Ça ne veut pas rentrer. Elle me repousse tout le temps. C'est comme essayer de pénétrer un caillou. »

Un doigt me toucha le ventre, me toucha entre les jambes. L'homme lâcha un autre juron, prononça le nom de plusieurs saints, invoqua la Vierge de la Solitude, puis interpella Entralgo.

« Qu'est-ce qu'elle a comme problème ? » répéta-t-il.

Il quitta le hamac qui tangua lourdement. Deux silhouettes sortirent de la case. Je mis la main entre mes jambes et je palpai, mais non, il n'y avait pas de caillou.

« Je vais la faire examiner. Je vais demander à la vieille de venir l'examiner. »

L'homme jura de plus belle, il avait attendu celle-là parce que c'était celle-là qu'il voulait précisément. Il voulait que ce soit un plaisir en même temps qu'un remède.

L'attente avait assez duré.

« Je vais demander à la vieille de venir jeter un œil.

— Comment se fait-il que seule une négresse puisse guérir ce genre de maladie ? »

Un nouveau juron lui monta à la bouche et il prononça un nom, Corricao. Ce nom, je l'avais déjà entendu, mais j'avais la certitude que ce n'était pas un saint qui le portait.

Entralgo garda le silence, puis il dit une chose qui m'échappa.

« Vu l'état dans lequel je me trouve...

— ... alors il vaut mieux que vous partiez. »

Le matin venu, une vieille femme dont j'ignorais le nom et qui refusait qu'on l'appelle autrement que « la vieille », et uniquement en dernière extrémité (même jeune, à en croire l'histoire qui circulait sur son compte, elle refusait qu'on l'appelle par un nom quelconque, on devait l'appeler « femme » quand on ne pouvait faire autrement), arriva à la case. Je l'accueillis par le silence et, toujours silencieuse, je la laissai m'écarter les jambes et commencer à me toucher.

« Je vais mourir ? lui demandai-je.

— Non, tu ne vas pas mourir », répondit-elle d'une voix stoïque, même si elle me regardait comme si elle savait une chose que j'ignorais. Elle sortit quelques instants, puis elle revint avec une bassine et un linge. D'abord elle m'essuya le ventre, puis elle m'essuya soigneusement entre les jambes à plusieurs reprises.

Entralgo entra alors que j'avais les jambes écartées. Je voulus les refermer, mais la vieille femme sans nom m'en empêcha. Entralgo regarda dedans avec l'air de celui qui ne voyait rien, ou une chose qu'il avait vue maintes et maintes fois. Ensuite il se pencha vers l'avant, comme à l'affût.

« Qu'est-ce qu'elle a comme problème ? » s'enquit-il.

La vieille femme n'eut pas de réponse à lui offrir. Il patienta, sans insister.

« Cela arrive rarement, déclara-t-elle une fois prête à parler. Je n'ai vu ça qu'une seule fois, mais j'en ai entendu parler. Peut-être que d'autres ont un nom pour décrire ce phénomène, moi pas. Il y a quelque chose qui fait que les muscles résistent à cet endroit. » Elle palpa la zone. « Pour résister, ça résiste. Voyez, ça se contracte encore plus quand je... si ça porte un nom, je ne le connais pas. »

Entralgo ne disait rien. Je retentai de fermer les jambes, parce que je savais qu'il ne se gênerait pas pour me palper à son tour, mais la vieille femme les tint écartées. Elle m'adressa un roucoulement.

« Vous voyez quelque chose d'étrange ? » demanda-t-elle à Entralgo.

Il étudia la zone qu'il avait vue maintes et maintes fois, puis il passa à la zone où il cherchait quelque chose. Enfin, il posa une dernière question :

« Quand elle sera femme, est-ce que cela lui passera ? »

— Je n'ai vu cela qu'une seule fois, et j'en ai entendu parler. Mais il paraît que c'est une condition qui suit une femme tout au long de sa vie. »

Entralgo resta muet. Il s'approcha et me toucha à son tour.

Je me mis à gigoter, mais la vieille femme m'entrava. Une fois assuré que ce qu'elle disait contenait peut-être une étrange vérité, il s'en alla. Il me lança un regard indéchiffrable depuis le seuil de la case. Le regard d'un homme qui continuait à chercher.

« Il va se laver les mains et après aller à la chapelle », me dit la vieille femme. Elle m'essuya une dernière fois et me referma les jambes. « Je n'ai vu ça qu'une seule fois, répéta-t-elle en me scrutant. J'ai entendu des histoires à ce sujet, et j'en ai raconté. Quand je raconte mes histoires, je leur dis que c'est la solution qu'ont trouvée les dieux pour protéger certaines femmes que convoite le diable. Mais je ne l'ai pas fait. Je n'en suis pas responsable. Qui t'a fait ça ? Qui t'a donné la plante secrète ? Qui connaît la plante secrète en dehors de moi ? »

Le mirage et la femme sans nom

Ma mère fut vendue et, peu de temps après, Tempo disparut de la montagne en même temps que ses chevaux. Désormais je descendais au ruisseau l'énorme panier à linge de ma mère, sauf que la lessive ne se finissait plus par des jeux, ni par une course jusqu'au sommet pour bavarder avec Tempo ou monter l'une de ses bêtes.

Un jour j'apportai ma lessive au ruisseau et je m'accroupis à côté de la vieille femme sans nom. Elle avait dû lire dans mes pensées, parce qu'elle me dit :

« Tempo ne garde plus ses chevaux dans la montagne. »

Je confirmai de la tête.

« Et maintenant, qui va te faire galoper jusqu'au ciel ? »

— Personne. »

Elle éclata de rire.

J'aperçus un homme et une femme sur le versant de la montagne, l'homme serrait la femme dans ses bras. À présent j'étais habituée à rêver les yeux grands ouverts et je n'y prêtais plus attention.

« Tu croyais qu'ils ne se connaissaient pas ? me demanda la vieille avec un regard de travers, occupée à frotter sa propre lessive. Tu n'arrives pas à voir quand un homme et une femme ont fait une longue route ensemble ? »

Je la dévisageai. C'était une femme svelte à la peau sombre, aux cheveux gris et raides. En partie Tupi, peut-être, je l'ignore. J'observai une nouvelle fois le versant de la montagne. L'homme et la femme n'y étaient plus. Je fis flotter les habits d'avant en arrière dans l'eau.

« Un homme possède de nombreux esprits, une femme aussi. »

À cela, je ne répondis rien, mais l'impression d'être de nouveau face à ma grand-mère m'envahit et je m'étonnai qu'ils n'aient pas envoyé cette folle, encore une folle, bien loin d'ici.

« Une folle et la fille de la fille d'une folle, déclara la vieille, lisant une fois encore dans mes pensées.

— Est-ce qu'il l'a suivie ? Est-ce que Tempo a suivi ma mère sur l'autre plantation ? lui demandai-je d'une voix précipitée. C'est pour ça qu'il n'est plus ici ? Avait-il des sentiments pour elle et il l'a suivie là-bas ? »

La femme sans nom se mit à rire.

« Si un homme disparaît, il doit réapparaître quelque part. »

Je rinçai le linge de corps de quelqu'un. L'une des filles d'Entralgo. En imagination, je vis Tempo sur le versant d'une autre montagne et ma mère qui le rejoignait à toutes jambes. Il la hissait sur l'un de ses chevaux, la rejoignait sur la selle et lançait le cheval au galop.

La vieille femme me regarda, pas de travers, bien en face.

« Viens et épaula ton fardeau, me dit-elle. Il est l'heure de rentrer. »

Elle souleva son propre panier et le posa sur sa tête. Je hissai le mien, bien calé entre mes mains. Elle marchait les bras le long des flancs. Elle avait les cheveux dressés si droits que je me demandais comment elle arrivait à tenir son panier en équilibre dessus. J'étudiai ses jambes. Elle avait la musculature d'une femme plus jeune. Tandis que nous cheminions, je remettais sans cesse mon panier d'aplomb.

« Quand tu seras femme, commença-t-elle.

— Quoi ? »

Pas de réponse. Nous suivîmes les autres femmes et nous regardâmes la vapeur s'élever des arbres. Une fois secs, les vêtements furent pliés et rangés dans les paniers.

S'il y avait une chose dont la femme sans nom refusait de parler, c'était de l'examen qu'elle m'avait fait subir. Elle se comportait comme si cela ne s'était jamais produit.

Lorsque je lui demandai ce que cherchait Entralgo, elle fit mine de ne pas savoir.

Les rêves

« Comment se fait-il que vous n'ayez pas de nom ?

— Oh, je suis sûre d'en avoir un, mais je ne le connais pas. Qu'est-ce qui t'amène ici ? »

Assise sur le sol de sa case, la vieille fumait une longue pipe. Je pris place devant elle.

« De quoi as-tu rêvé ? s'enquit-elle sans attendre que je lui explique la raison de ma venue.

— De trois Blancs dans un bateau, et sept Noirs dans un autre. » Les Noirs avaient une tête toute ronde et portaient un pagne blanc. Les Blancs, un chapeau et un costume de même couleur. Les deux bateaux se faisaient face, les hommes se regardaient. Ensuite j'ai vu deux Blancs assis à une table et deux autres debout. Tous en costume noir. Trois Noirs vêtus d'un simple pagne attendaient, debout face aux autres. Ils avaient des marques sur le visage, des étoiles et des points. La mine grave. Ils ne parlaient pas la langue des hommes face à eux. J'ai vu le profil de l'un d'eux. Il avait des peintures sur la joue, sur la tempe, sur le front. Quand il s'est tourné vers moi, je me suis rendu compte que les marques portaient de sa tête et arrivaient au bout de son nez.

» Il m'a regardée sans me voir, ensuite il s'est retourné vers les hommes assis à la table. J'ai senti qu'ailleurs, il avait été un homme puissant. »

D'abord la vieille resta muette, puis elle fit :

« Décris-les-moi.

— Quoi ?

— Les cicatrices sur le visage de cet homme.

— De longues entailles, une étoile à six branches avec des points entre les branches, un demi-cercle renfermant de longues entailles. »

Je les dessinaï dans la terre. Elle regarda sans rien dire.

« Je suis une vieille femme qui a perdu son nom et qui n'a aucun souvenir de pareilles marques, déclara-t-elle. Je ne sais pas interpréter les rêves.

— Ils m'ont dit...

— Quel âge as-tu, Almeydita ?

— Quinze ans.

— Un âge où on se bande les seins... mais moi, je ne sais pas interpréter les rêves. Je pourrais prédire ton avenir à ta voix, à tes yeux, quand tu seras plus âgée, et le lire dans les rides de ton front. Mais les rêves, je ne sais pas les interpréter. Qu'est-ce que tu vois à cet instant ? insista-t-elle, les yeux braqués sur moi, en me tenant le menton. Rien ?

— Un homme qui me tient le visage, les cheveux, les épaules.

— Je m'en doutais. Qu'est-ce qu'il te dit ?

— Il dit que je rêve toujours comme une esclave. Que maintenant je suis dans cet endroit et je suis libre.

— Je m'en doutais. Mais dis-moi, cet endroit, dans quel endroit tu te trouves ?

— Il dit « cet endroit, rien d'autre ». Je me détourne de lui. J'ai l'impression d'avoir des cordes en travers de mes cuisses. Non, ce sont des griffures.

— Comme dans le Vieux Pays ?

— Non, des griffures causées par des branches, à force de marcher dans la forêt, loin et longtemps. Il me dit que ma mère et ma grand-mère...

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Je ne comprends pas ce qu'il dit.

— Qu'est-ce que tu entends ?

— Je ne comprends pas ce qu'il dit.

— Que crois-tu comprendre ? »

Je n'eus aucune réponse à cela.

« Qu'est-ce qu'il dit d'autre ?

— La même chose. Encore une fois. Je suis dans cet endroit, je suis une femme libre... je le regarde, j'étudie son profil, les marques sur son visage. Je ne sais pas ce qu'elles veulent dire. Ce ne sont pas des traces de griffes. Ce sont des scarifications. Comme vous l'avez dit. Comme dans le Vieux Pays. Je veux savoir ce qu'elles signifient. Je lui pose la question, mais il refuse d'y répondre.

— Vois-tu la femme blanche, la *branca* ?

— Une femme blanche ? Quelle femme blanche ? »

Elle attend.

« Oui, je la vois. Un Blanc, grand et fort, l'amène au campement.

— Quel campement ? Tu es sûre qu'il s'agit d'un campement ?

— Je n'en sais rien. Ça ressemble à un campement. De ce côté-ci. Mais là-bas, là-bas il y a des maisons.

— Qui est-elle ? Qui est cette femme ? Dis-m'en plus à son sujet.

— C'est une *branca*, oui, mais elle est habillée comme une Africaine. Elle est habillée à l'africaine.

— Quoi d'autre ?

— C'est tout. L'homme encore, qui me touche le visage. Quoi d'autre ? Je ne sais pas. Ah oui. Un homme et une femme noirs dans un bateau face à face.

— Dis-m'en plus sur cette Blanche.

— Seulement que je la vois marcher, elle a de longs cheveux et elle est habillée à l'africaine. Et il y a un Noir à côté d'elle, il est grand.

— Celui qui t'a touchée ?

— Non, un autre. Un chef. Il me fait l'impression d'être un chef. Il a de longs cheveux qui se dressent sur sa tête.

— Quoi d'autre ?

— Rien. Oui, il y a beaucoup de palmiers. »

Elle me tenait toujours par le menton.

« Tu as rejoint les autres femmes qui dansent ?

— Je cours. Je me mets à danser avec les autres. Elles sont jeunes. Je n'ai pas de seins.

— Tu es une femme et tu n'as pas de seins ? Tu les bandes déjà. »

Elle toucha le tissu que j'avais autour de la poitrine, posa une main sur mon front et sur ma mâchoire.

« Je regarde leurs seins et leur ventre rond qui ressort, et ce qu'elles ont de sombre entre les cuisses. Je ne sais pas expliquer ce que je n'ai pas. Un homme me suit là où dansent les femmes. Il est jeune. À l'extérieur du cercle se trouve un vieillard nu à la barbe blanche. Toutes les femmes sans exception doivent toucher la barbe du vieillard à la peau noire, toutes à part moi. J'aimerais fuir le lieu où les femmes dansent mais l'homme refuse de me laisser partir. Il veut m'embrasser le ventre, me serrer les genoux. Les femmes crient et dansent en cercle.

— Où as-tu appris à danser ainsi ?

— Cela vient des Hollandais et des Portugais, d'après ce qu'ils disent.

— Cette danse, à quoi sert-elle ?

— À sacrifier les femmes. Les captives. Je m'enfuis.

— Es-tu une femme à présent ?

— Oui. L'homme me dit qu'il faut quitter cet endroit... Les femmes dansent en cercle, les épaules et la taille ceintes d'une corde. Je redeviens petite fille. Ma mère me tresse les cheveux. Elle m'enfonce sa main dans le dos.

»J'ai peur. Elle me pousse à l'intérieur d'une pièce toute en longueur et pleine d'hommes qui attendent de nous acheter. "Je veux garder le souvenir de mes genoux sur ses épaules, de mes petites mains enroulées autour de son menton", annonce-t-elle. "Je veux garder le souvenir des hommes aux épaules d'oiseau". »

— Quoi ? Que racontes-tu là ?

— Les Indiens nous ont trouvées et nous avons marché à leurs côtés, marché longtemps. Les Blancs sont arrivés, ils ont tué les hommes et capturé les femmes. J'ai collé mon menton contre la tête de ma mère. Ils ne nous ont pas tuées parce qu'on sert à quelque chose et on pourrait leur rapporter beaucoup d'argent. Les Indiens, eux, ne servaient à rien.

— Tu m'as fait voir l'avenir puis le passé, ma petite. Où es-tu à présent ?

— Dans un endroit où on s'habille avec des peaux de fourmilier et on se perce la lèvre du bas avec un bout de bois.

— Tu es toujours là, ma petite. Tu es revenue », dit-elle en me frottant les bras.

J'ouvris les yeux. Elle affirma que je partirais bientôt d'ici, que je quitterais la plantation d'Entralgo pour me rendre ailleurs, quelque part de plus grand.

« Malgré tout, ce n'est pas facile de quitter un endroit où d'y entrer, même si c'est ce qu'on veut, ajouta-t-elle en tirant une bouffée de sa pipe. Même si on est esclave. »

Tout à coup elle se tut et m'attrapa par le bras, furieuse. Jamais je n'avais vu pareil silence, un silence plein de colère.

« Ainsi donc je suis celle à qui tu t'adresses lorsque tu as des rêves à raconter, me dit-elle. Bientôt tu t'adresseras à une autre. Bientôt tu emporteras tes rêves ailleurs. Bientôt tu les apporteras à une femme qui a un nom. Un nom, certes, mais un nom qui n'est pas le sien. »

Elle éclata de rire, puis elle leva le bras. Je me mis debout et je quittai la case. Elle me héla depuis le seuil.

« Almeyda ! »

Je me retournai.

Elle souhaitait simplement prononcer mon nom, mon nouveau nom. Je n'étais plus la petite, je n'étais plus Almeydita. Désormais j'étais Almeyda, la femme.

La Madone à l'enfant

On me conduisit dans un grand bâtiment dont la porte était couronnée de trois arches. Celle du milieu, juste au-dessus du cadre, était fine, deux autres plus larges coiffaient les carreaux qui flanquaient l'étroite porte. Je le remarquai au moment de m'asseoir. Alors je levai la tête

et j'aperçus une Madone à l'enfant sous l'arche centrale. Je remarquai aussi des points lumineux.

J'avais peur de regarder les gens. Il y avait foule. Un blanc aux cheveux nattés se tenait au centre de la pièce. Il portait un grand chapeau et un long manteau, tous deux immaculés. Il n'y avait pas d'autre blanc à part lui. Un mulâtre assis à une table comptait de l'argent. Il n'était pas vêtu aussi élégamment que le blanc, sa tenue se composait d'un pantalon et d'un gilet. Une noire habillée comme une *branca*, avec sa longue robe blanche et son châle rouge, occupait une chaise près de la porte, une corbeille de fruits sur les genoux. J'entendis dire qu'elle était la femme du blanc au chapeau.

Nous autres, nous étions assis sur des nattes à même le sol. J'avais pour voisine une femme qui tenait un bébé. Je l'observai. J'observai le bébé. Une femme était restée debout, les mains sur les hanches. Je suivis son regard, qui s'était attaché à un homme qui peignait le mur. Il peignait le portrait des personnes qui m'entouraient. *Le Dr Johann...*, pensai-je. Je me redressai. Il me tournait le dos, mais, sans voir son visage, je sus que ce n'était pas lui. Et il aurait apporté ses propres toiles. Il ne s'abaîsserait pas à peindre un mur. J'étudiai le visage de la femme restée debout. D'abord furieuse, elle s'était assise dans le plus grand des calmes pour attendre avec les autres.

Au bout d'un certain temps, je me couchai sur le ventre et je regardai le bébé enfonce ses doigts dans la bouche de sa mère. Un inconnu entra. L'homme au chapeau blanc s'approcha de nous, souleva de terre un jeune garçon et le porta jusqu'au nouveau venu qui demanda comment s'appelait l'enfant. Il parlait fort.

« Combien ? »

On lui indiqua un prix.

« Si cher que ça, hein ? »

Il toucha le menton du garçon et fourra une main dans son pantalon, au niveau des parties génitales.

« Si cher que ça, hein ? » répéta-t-il.

Ensuite, il se dirigea vers la table où le mulâtre comptait l'argent.

Il tendit des pièces d'or au blanc, qui les confia au mulâtre. L'homme emporta le petit garçon qu'il venait d'acheter. Changeant de position, je me mis à genoux. Me retournant, je découvris mon visage sur le mur parmi les autres et l'homme qui l'avait peint m'observait. Non, ce n'était pas le Dr Johann, loin de là. Une tête de vaurien, féroce, avec de la timidité au fond du regard.

Je ne saurais dire combien de temps je restai ainsi. Personne ne disait rien. Hommes et femmes échangeaient des regards en silence.

Appuyée sur les coudes, j'étais étendue entre un homme et une femme. Le bébé m'étudiait parfois de ses yeux ronds et paisibles. Il donnait l'impression de savoir ce qu'il se passait.

« J'étais l'un des ambassadeurs que Palmares lui a envoyés », déclara l'homme, s'adressant à la femme.

Je fixai mon attention sur lui, car ce n'était pas la première fois que j'entendais parler de cet endroit.

« Il y avait deux autres nègres avec moi. Je me tenais derrière eux. J'ai joint les mains, mais je ne suis pas tombé à genoux comme les deux autres. C'est pour cela qu'ils ne m'ont pas tué, ils ont préféré me vendre. Est-ce que tu crois que c'est la raison ? C'est ce que je crois, moi. Parce que je ne suis pas tombé à genoux, voilà la raison. Il y avait un Noir avec des bottes et un long manteau, et un couvre-chef emplumé, qui servait d'interprète. J'ai oublié qui était gouverneur à l'époque. De Almeida, peut-être. Je ne sais pas. Ma mémoire me fait défaut. »

La femme le laissa parler. Elle toucha la tête du bébé, les yeux rivés sur l'homme.

« Là-bas tu serais libre. Là-bas la mémoire me reviendrait. »

J'étudiai ses cheveux noirs, les rides sous ses yeux. Impossible de lui donner un âge.

« Je veux sentir cet endroit au plus profond de moi », avoua la femme. Elle serra le bébé contre sa poitrine. L'homme la regarda, ouvrant les yeux un peu plus grand, la mine grave.

« Ce n'est pas à moi qu'il faut demander cela. Ce n'est pas à Nhouguge. Mes souvenirs, ils ne sont plus là. Il ne me reste plus que les muscles de mon dos et de mes bras. Je n'attrape plus que de la canne à sucre avec ces bras. Je n'attrape plus de femme. Hé, ce serait un endroit idéal pour toi, et tu afficherais ta liberté dans tes yeux. » Il se gratta le menton. « Peut-être était-ce de Almeida. J'ai oublié qui était gouverneur, mais cet homme dont j'ai oublié le nom m'a envoyé ici. De Almeida, peut-être bien. »

Je plaquai mes mains sur mes oreilles. Le bébé se mit à rire. La femme le dévisagea et lui planta un baiser sur le crâne. L'homme qui avait peint mon portrait vint se pencher sur moi. Non, ce n'était pas le Dr Johann. Pas avec cette tête de vaurien et, de près, toute trace de timidité s'était envolée.

« Viens t'asseoir près de moi », proposa-t-il.

Je me mis debout et me dirigeai vers la fresque.

« J'aimerais retoucher la forme de tes yeux, m'annonça-t-il. De quoi parlaient-ils, ces deux-là ? »

Tout l'intéressait, comme le Dr Johann, et il n'exigeait rien, il sollicitait.

« D'un endroit appelé Palmares. Où les Noirs, hommes et femmes, sont libres. »

Haussant un sourcil, il garda le silence.

« Cet endroit, vous le connaissez ? lui demandai-je, car je venais de me rendre compte que c'était un mulâtre, pas un *branco* au teint mat.

— Il se situe non loin de la forêt d'Alagoas. Quand on traverse la vallée de Mundahu. Tu connais la chaîne de montagnes de Barriga ?

— Non, pas ces endroits-là.

— Eh bien, peut-être qu'ils viendront te chercher, suggéra-t-il en me détaillant du regard. Ils ont des espions partout. Peut-être que l'un d'eux va te remarquer. »

Je restai muette.

« Je m'appelle Antalaquituxe », fit-il.

Un nom tupi. Un mélange de tout ce qu'on trouve dans ce Nouveau Monde.

Je lui dis mon nom, Almeyda.

Aucune réaction. De près il faisait moins penser à un vaurien. Et la timidité était revenue au fond de son regard. Je m'assis par terre et je le regardai modifier la fresque. Vêtu comme les autres Noirs, il portait un ample pantalon blanc et une chemise ouverte sur le torse.

« Ils m'évoquent des hiéroglyphes parfaits, commenta-t-il.

— Quoi ?

— Tes yeux. »

Une main placée sur mon menton, il fit pivoter mon visage d'un côté.

« Et de profil, on dirait Bastet. »

Les sourcils froncés, j'étudiai son long nez et sa mâchoire. Il n'y avait que les yeux, très grands, qu'il avait de beau.

« Comment vous m'avez appelée ? lui demandai-je sur un ton mauvais.

— Bastet. La déesse égyptienne. La déesse de l'amour et de la joie. Ou tu préférerais être Oshun, la femme de Shango ? »

La ride qui s'était creusée entre mes sourcils s'estompa, mais je continuai à poser sur cet homme laid un regard méfiant.

Ma grand-mère m'avait parlé de Shango, le guerrier Yoruba, homme aimant, généreux et vaillant qui avait connu une fin tragique. Je le rapprochais des saints dans les histoires du père Tollinare, dont les rêves et les prières étaient remplis du désir de finir martyrs. Leurs rêves, les

héroïques comme les prophétiques, me ravissaient, mais ceux où ils étaient mis à mort m'emplissaient d'effroi. Je les trouvais stupides.

Antalaquituxe représenta mes yeux plus grands qu'ils ne l'étaient en réalité et j'observais tous ces gens massés dans la salle.

« Pourquoi les Blancs vous forcent-ils à faire cela ? À nous peindre ? »

— Pourquoi toujours parler des Blancs ? s'énerva-t-il. Pourquoi crois-tu que c'est l'homme blanc qui a eu cette idée ? »

Je ne sus que répondre. Je le regardai. Il me retourna mon regard. Non, il n'avait pas la tête d'un vaurien. Son expression se radoucit. Il retourna à ses pinceaux.

« Vous êtes un espion envoyé par Palmares ? »

— J'attends qu'on me vende, tout comme toi. »

Il traça des lignes sombres qu'il prolongea jusqu'à mes tempes.

« Je ne fais que tuer le temps, expliqua-t-il. Quelqu'un ne va pas tarder à t'acheter, mais moi, avec ma face de crapaud, je vais faire de vieux os ici. »

J'aperçus une ombre projetée sur le mur et je me retournai. L'homme au chapeau me dominait de toute sa hauteur. Derrière lui, un Blanc attendait de m'examiner, et de négocier mon prix.

« C'est bien celle dont on m'a parlé ? »

— Vous n'êtes pas le premier à venir vous renseigner, il y a même eu Corricao, le reproducteur, mais j'ai expliqué la situation à ces messieurs... » L'homme adressa un clin d'œil à l'acheteur.

Ce dernier agita les mains, les traits déformés par le dégoût.

« Je cultive du manioc et ce qui m'intéresse, c'est qu'elle ait de bonnes mains, rien d'autre. »

— Montre tes mains », m'ordonna l'homme au chapeau. Je m'exécutai.

« Dommage, parce que c'est une vraie beauté. »

Le cultivateur de manioc examina mes paumes et le dos de mes mains sans mot dire.

Il ne voulut même pas savoir combien je coûtai, il alla payer à la table et je dus quitter cet endroit.

« Comment t'appelles-tu ? me demanda-t-il alors que nous étions dehors. »

— Almeyda.

— Comme le gouverneur.

— Pas avec un i, avec un y. »

Il me regarda. J'avais oublié que la plupart des esclaves ne savaient pas épeler leur nom, qu'il valait mieux qu'ils ne sachent pas l'épeler. J'étudiai mes mains.

« Je cultive du manioc », répéta-t-il, et il se mit en selle.

Un instant je crus qu'il allait m'aider à monter derrière lui et je tendis la main, mais l'animal avança d'un pas sautillant et je le suivis à mon rythme.

« Ainsi donc, tu es l'une des expériences du père Tollinare, souffla l'homme. Je vais devoir te remettre à ta place. »

Le manioc

Il me confia à une femme noire qui me vêtit d'une longue jupe et d'un corsage blanc et me noua un chiffon blanc sur la tête. Elle ajusta le corsage de façon à ce qu'il me dénude les épaules, puis elle prit du recul et m'étudia. Elle regarda mes yeux, mes épaules.

« Tu es ravissante. »

Ensuite, elle alla chercher dans un coin une boîte qui contenait un rang de perles multicolores, jaunes, rouges, noires, bleues, vertes, turquoises, blanches. Elle l'attacha avec soin à mon cou. Le collier m'arrivait sous la taille. Elle refit un tour avec et me contempla.

« Parfait », fit-elle avec un sourire.

Grande, la taille fine, de jolis yeux, elle portait un corsage immaculé qui dévoilait ses épaules, très décolleté. C'était la femme que j'aurais voulu devenir à l'heure de devenir une femme.

Détachant les yeux du sol en terre battue, une terre très compacte, je lui souris en retour. Elle allait nu-pieds, elle ne me donna pas de souliers. Elle me toucha le bras et m'invita à la suivre. Elle me conduisit à l'intérieur d'une grange où se dressaient un fourneau et une roue à laquelle étaient reliés deux cylindres.

Deux jeunes femmes qui portaient la même tenue que celle qui avait pris soin de moi, ainsi qu'une femme plus âgée vêtue d'une longue robe qui lui recouvrait les épaules, étaient penchées sur un pot en pierre blanche. En face, une autre cuisait du pain au-dessus d'un feu et un homme agenouillé à côté d'elle alimentait le four à charbon en se protégeant les yeux. Il était torse nu et n'avait qu'une pièce d'étoffe nouée aux hanches. Un autre homme habillé d'un pantalon à rayures et d'un gilet, un grand chapeau blanc sur la tête, nous accueillit à notre arrivée. La femme lui présenta un visage fermé. Du doigt il montra, assis sur des paniers, deux esclaves qui coupaient du manioc. La femme hocha la tête. Les deux hommes avaient noué un tissu blanc autour de leur taille, l'un avait ajouté à cette tenue un chapeau à plumes. La femme m'emmena les voir et m'assit sur un panier.

« Regarde comment ils font, m'ordonna-t-elle.

— Elle est trop jeune pour le couteau », affirma l'homme au chapeau à plumes.

Il me lança un regard dur. À part lui, personne n'avait interrompu sa tâche.

La femme me donna un fagot et me somma de couper les racines. Elle ne souriait plus ; son regard était très sérieux. Je crus que je l'avais mise en colère. Je baissai la tête.

« Quand il leur faudra des mains supplémentaires, ils te montreront comment faire, affirma-t-elle.

— Emmène-la voir les autres femmes », insista l'homme au chapeau à plumes.

Évitant de le regarder, je tranchai d'une main tremblante les branches de manioc. L'homme posa un panier devant moi. Je mis dedans les racines riches en amidon.

« Quand c'est plein, tu me le donnes », fit-il. Je lui répondis d'un hochement de tête, toujours sans le regarder.

Lorsque je finis par relever la tête, la femme qui m'avait servi de guide s'apprêtait à partir. L'homme au pantalon rayé toucha son épaule dénudée et elle s'immobilisa. Ils échangèrent quelques mots dont aucun ne parvint à mes oreilles. J'étudiai son dos qui me parut long, car le col de son corsage lui arrivait quasiment à la taille. L'homme au chapeau à plumes me mit une tape sur les doigts et me força à baisser la tête.

« Ne te mêle pas des affaires des autres, gamine. C'est une leçon que tu vas retenir ici. »

Son collègue l'observa sans rien dire. Je séparai les racines des branches. Mes mains ne cessaient de trembler. La femme s'en alla avant que je m'en rende compte. Je n'eus pas le courage de demander quand elle allait revenir. L'homme au pantalon rayé nous regarda travailler, le pied posé sur un panier.

J'observai l'homme qui protégeait ses yeux des flammes, puis je retournai à ma besogne.

La femme qui ne sait pas comment elle s'appelle à l'origine

À la fin de cette longue journée, la femme revint me chercher. Elle me reconduisit à l'endroit où on m'avait amenée. Son logement ne faisait pas partie de la maison principale ; il se situait dans une cour à

l'arrière, derrière un bosquet. C'était un bâtiment carré en gypse, au toit couvert de chaume, qui avait en commun avec les cases des esclaves le plancher en terre nue. À l'intérieur les murs étaient propres, blancs et lisses, et elle avait une petite coiffeuse en bois avec un miroir.

Deux hamacs, multicolores l'un comme l'autre, étaient pendus au plafond.

« Tu vas dormir ici, le temps de t'habituer à cet endroit, et ensuite tu iras dormir avec les autres. »

Sa voix avait perdu ses accents débonnaires. Malgré cela, j'aimais sa façon de se tenir bien droite, de se tenir la tête très haute, comme si elle avait sa propre vie en main, ou qu'elle en était responsable. À l'époque, je ne voyais pas ces choses sous cet angle. Je pensais tout bonnement qu'elle avait la posture d'une femme libre, d'une *senhora* qui vivait dans la grande maison, pas d'une esclave.

Elle s'assit à la coiffeuse et elle entreprit de se brosser les cheveux, qu'elle enduisit ensuite d'huile, en même temps que son visage. Un parfum lourd s'éleva, celui de l'encens et de la noix de coco.

Ne sachant que faire, je restai debout.

« Va dormir, suggéra-t-elle avec douceur. Tu n'es pas fatiguée ? Tu te tiens là, on dirait un bout de bois. Vas-y. Tu n'as pas beaucoup de temps devant toi pour te reposer, je te secourrai demain matin. »

Je la regardai étaler l'huile sur ses épaules et sur ses seins jusqu'à ce qu'ils reluisent comme son visage, ses cheveux et ses yeux qui brillaient. Alors je grimpai dans mon hamac. Mon estomac émit des gargouillis et des grondements.

« Tu as faim ? Ils ne t'ont rien donné à manger ?

— Si, un peu de pain de manioc. »

Elle glissa la main sous sa coiffeuse et en sortit une écuelle pleine de coprah qu'elle me tendit. J'en acceptai une poignée.

« Prends », fit-elle, et elle me donna l'écuelle.

Je ne savais que penser de cette femme. Ses prévenances et sa voix affable cédaient facilement la place à une colère pleine d'impatience, son regard avenant savait se faire féroce.

« Quand tu auras fini, pose le bol sur la coiffeuse. Elle vient d'Angleterre. Je vais me coucher. »

Je m'apprêtai à lui dire que j'avais déjà rencontré une femme qui venait d'Angleterre, qu'elle ressemblait à un fantôme avec une bouche et des joues toutes rouges, mais elle était déjà montée dans son hamac et elle me présentait son dos, son long dos.

Je mangeai la moitié du coprah puis je m'approchai de la coiffeuse sur la pointe des pieds et je posai l'écuelle dessus en cognant plus fort

que je ne l'aurais voulu. Je m'attendis à me faire sermonner, mais il n'y eut aucune plainte. Je retournai me coucher dans mon hamac en me curant les dents, entre lesquelles étaient coincés des petits bouts de coprah.

« Si je n'étais pas là, vous seriez seule ? » demandai-je à la femme, comme si je parlais à une vieille connaissance.

Au début elle resta sans répondre, j'en déduisis qu'elle dormait, et au bout d'un moment elle lâcha d'une petite voix, toujours le dos tourné, « Oui ». Ce oui fut suivi d'un silence. Ensuite elle dit, et ce fut presque inaudible : « Jusqu'à ce qu'ils en achètent une nouvelle. Les nouvelles, on les conduit d'abord à la vieille Vera, on me les ramène après.

— La vieille Vera ?

— La doyenne. Ils ne t'ont pas montrée à la vieille en premier ? À la vieille femme ? La guérisseuse ? C'est toujours à elle d'abord qu'il lui montre les nouvelles.

— Non. »

Aucune réaction. Ce silence qui s'éternisa, elle le rompit en s'adressant au silence même, pas à moi.

« Peut-être une maladie de l'esprit, alors. Peut-être ça. »

Je ne savais pas ce qu'elle voulait dire par là.

« Vous connaissez un endroit appelé Palmares ? » chuchotai-je. Là encore, aucune réaction.

Je me mis sur le ventre et je ne tardai pas à m'endormir.

« C'est la fille ? demanda une voix. C'est elle ?

— L'un des expériences du père Tollinare. Elle va devoir apprendre quelle place elle occupe réellement dans le monde. »

J'étais incapable de dire si je dormais ou si j'étais éveillée. Mais je rêvai de Palmares, où la place qu'on occupe réellement dans le monde était, paraît-il, identique à celle qu'occupait un homme ou une femme libre.

Fazenda et l'Indienne que Mascarenhas ne touchait pas

Je fus réveillée par le balancement du hamac. Le jour était levé. La femme se tenait au-dessus de moi, le visage grave. Elle m'offrit un fruit, le fruit du cactus mandacaru. Je le lui pris des mains et je la remerciai. Sans un mot, elle alla se brosser les cheveux, qu'elle avait fort longs et épais, à la coiffeuse.

« Pourquoi vous vous brossez si souvent les cheveux ? » demandai-je en mordant dans le fruit. Cette fois encore, je m'adressai à elle comme si je la connaissais.

« Parce qu'il y a des sortilèges dedans », sourit-elle. Elle avait les dents très blanches. Son visage et ses épaules, parfaitement lisses, ne luisaient plus.

Je ne répondis rien.

« Tu n'as jamais entendu parler de ça ? Des sortilèges cachés dans les cheveux ? »

Je fis non de la tête.

Elle se retourna, son sourire s'était envolé, et elle me dit « Suis-moi ».

Elle me conduisit au même endroit que la veille, où l'atmosphère était étouffante, le fourneau diffusant sa chaleur jusqu'à moi, alors que j'étais assise à plusieurs mètres. Je m'installai à mon poste, sur mon panier, mais il n'y avait pas de branches de manioc. Je me rendis alors compte qu'il n'était pas normal que les branches et les racines aient été ramassées en même temps. Je vis la femme discuter avec l'homme au pantalon rayé et repartir sans m'adresser un mot. Que faire ? Je regardai l'homme près du fourneau, et l'homme qui se protégeait les yeux. Ensuite, j'observai la femme qui se tenait au-dessus du pot, les bras enfoncés dans la pâte de manioc. L'homme au pantalon rayé s'approcha.

« Je m'appelle Mascarenhas », déclara-t-il. Je ne dis rien.

« Tu sais ce que font ces hommes ? »

Je me tournai vers mes deux voisins, celui qui portait un chapeau à plumes me lança un regard dur et continua à couper son manioc les yeux vissés dans les miens.

« Oui. »

Je me sentais plus assurée que la veille. J'étais assise, j'étais calme. Je tâchai de ne rien trahir par le regard.

« Peux-tu faire la même chose sans avoir les mains qui saignent ? »

— Oui », me vantai-je, et j'eus un échange de regards avec l'homme au chapeau à plumes, des regards mauvais, avant de poser des yeux sans expression sur Mascarenhas. Je répétais « Oui », mais, cette fois-ci, je refusai de prêter attention à mon voisin.

Mascarenhas me tendit un canif. L'homme au chapeau à plumes éclata d'un rire bref. Je ne lui accordai pas le moindre regard. Il me fourra un panier entre les pieds. Je m'attaquai aux branches de manioc, toujours sans le regarder. Je ne lui adresserais la parole ni le lendemain ni le surlendemain, lui non plus, mais lorsque mon panier était vide, il m'en fourrait un autre entre les pieds.

Trois fois par jour, des Indiennes arrivaient chargées de fagots de manioc. Elles allaient seins nus. L'une de ces femmes, je l'avais vue assise sur le seuil de sa case, donnant le sein à son bébé aux cheveux clairs.

Chaque fois qu'elle passait la porte, aussi mutique que les autres, Mascarenhas s'esclaffait :

« Moi ? L'Indienne, je ne l'ai pas touchée. »

La tête baissée, elle évitait de le regarder.

Je ne comprenais pas ce qui se jouait là, mais il ne se passait pas un jour sans que le Blanc au pantalon rayé ne fasse cette déclaration. « Moi ? L'Indienne, je ne l'ai pas touchée. » Je la voyais assise sur le seuil de sa case, avec ses cheveux noirs et raides qui lui arrivaient aux épaules, le bébé pendu à son sein. Jamais je ne la vis adresser un seul mot à quiconque, pas même aux autres Indiennes. À l'époque le caractère étrange de la situation m'échappait complètement, mais il n'y avait là-bas aucun Indien de sexe masculin, uniquement des femmes. Plus tard, j'appris que les Indiens refusaient d'y vivre et s'égaillaient dans la forêt ; il arrivait que certains viennent rendre visite à leur femme, et c'était ainsi que les enfants étaient conçus. Je ne savais pas si c'était vrai, parce que je n'avais vu que des femmes.

De l'Indienne dont Mascarenhas se moquait, on disait : « Elle a oublié sa langue et elle refuse d'apprendre celle des maîtres. » Moi, je n'avais pas l'impression qu'elle avait oublié sa langue. J'avais plutôt l'impression qu'elle refusait simplement d'en utiliser une, que ce soit la sienne ou celle des maîtres.

Chaque matin je sentais l'homme au chapeau à plumes planter sur moi son regard dur tout en tranchant à l'aveugle son manioc.

Au bout de quelques jours il m'annonça :

« Je m'appelle Fazenda. »

Il y avait de la froideur au fond de ses yeux.

« Moi, Almeyda », répondis-je sans un regard dans sa direction. C'était la première fois que j'abandonnais le diminutif.

« Fazenda, elle est trop jeune pour le couteau, ricana Mascarenhas. J'ai peur qu'elle saigne. »

Je ne regardais personne. Je coupais mon manioc. J'avais les yeux fixés au sol. Mon panier rempli je l'apportais aux femmes. Je ne voulais pas dénuder mes épaules. Je voulais oublier la langue que j'avais apprise. Je retournai m'asseoir en silence et je coupai du manioc jusqu'à ce que la femme vienne me toucher l'épaule. Je lui emboîtai le pas, le canif à la main.

« Donne-moi ça, ordonna Mascarenhas. Je t'ai dit de me le donner à chaque fois. »

Je lui tendis le canif et je suivis la femme dehors.

La femme de Martim Aprigio

Assise dans le hamac, je la regardais se brosser les cheveux.

« Vous avez déjà entendu parler d'un endroit appelé Palmares ? »
osai-je lui demander une seconde fois.

Elle se retourna pour m'étudier. Elle se figea. Ses yeux sombres avaient pris des reflets féroces. La brosse avait plaqué ses cheveux vers l'arrière. J'avais peur d'elle et pourtant j'attendais qu'elle parle. Elle se remit à brosser ses cheveux et elle grimpa dans son hamac, la brosse toujours en action.

« Cet endroit m'a enlevé ma liberté », déclara-t-elle. Elle interrompit son geste et posa fermement sa brosse sur ses genoux.

« Je croyais que les femmes gagnaient leur liberté à Palmares », dis-je, les yeux vrillés sur elle.

Une moitié de son visage resta immobile, l'autre fut parcourue de spasmes et de contractions, la paupière, la mâchoire.

« Non, il m'a pris ma liberté. Mais il y a là-bas des femmes qui la gardent tant qu'elles ne quittent pas cet endroit.

— Vous êtes partie ?

— Non. Je n'y suis jamais allée. J'étais libre en dehors de Palmares. J'avais ma propre maison. J'ai toujours été libre. Je n'ai jamais été esclave. Jamais. C'est pour cela que je marche la tête haute, même maintenant, comme toutes les autres femmes. J'étais mariée à Martim Aprigio, un homme respecté, un ingénieur, j'étais une femme respectée et nous avons passé du temps à l'étranger. Après nos noces, nous avons longtemps vécu en Hollande. Mais Martim a comme perdu la raison et il a dit qu'un homme n'était pas libre s'il ne pouvait pas vivre n'importe où. Donc nous sommes revenus dans ce pays. Il a fallu montrer des documents prouvant que nous étions des personnes respectables.

» Martim Aprigio, un homme qui a donné des conférences aux Pays-Bas, en Allemagne, en Angleterre, en France et à la cour de Russie, à qui le tsar en personne a confié des projets. Ce Martim Aprigio-là.

» Mais ici, il nous fallait sans cesse montrer nos documents. Je m'y suis habituée.

» Pas lui. Les justificatifs et les lettres de recommandation nécessaires. Dans un pays primitif comme celui-ci, même les nobles doivent

produire des lettres de recommandation. Mais des papiers pour prouver notre liberté ? Non, impossible pour lui de s'y habituer.

» Ensuite est arrivé cet homme à qui nous avons apporté notre aide, donné à manger et à boire. Il s'est avéré que c'était un espion à la solde des esclaves marrons de Palmares. Ils ont leurs propres espions, vois-tu, partout. Je l'ignorais. Je pensais que lui aussi était un homme libre, un ami de mon mari, et je l'ai traité avec tous les égards. Mon mari, lui, savait qui était cet homme et ce qu'il tramait, et il savait qu'un homme risquait l'exécution pour ce crime et qu'une femme, une femme était emprisonnée et réduite en esclavage et... »

Elle ne finit pas sa phrase. Elle s'était détournée de moi et c'est la face immobile de son visage que je vis lorsqu'elle reprit la parole.

« Lui, Martim je veux dire, ne m'a jamais raconté comment il avait gagné sa liberté, comment il avait pu recevoir une éducation à l'étranger. Il ne me l'a jamais dévoilé. Moi ? Ma mère était ce qu'on appelle une « faiseuse d'anges », une avorteuse. Toutes sortes de femmes s'adressaient à elle, même les épouses de notables fortunés. Et ces épouses, il y en avait tant et plus. Absolument horrible. Lorsque j'ai atteint l'âge de comprendre ce qui nous avait fait gagner notre liberté, pour quelle raison... non, je n'ai rien dit. La fin justifie les moyens, j'imagine. Mais j'arpentais la maison en silence, sans un bruit. » Elle me fit face, les yeux ouverts grand, très grand.

« Elle a mis fin à cette activité, puis elle s'est mise à vendre des anges. Ces petits gâteaux qu'on appelle anges. Un beau jour un Noir, qui ne ressemblait en rien aux autres Noirs que j'avais vus jusque-là... il portait un costume sombre, et certains hommes portent le costume comme s'il ne leur appartenait pas, mais pas lui. Le costume lui appartenait, et sa vie aussi. C'était la première fois que je voyais un homme pareil, et je n'en ai pas revu depuis.

» Quand ma mère l'a vu approcher, elle m'a poussée vers le comptoir. Je lui ai vendu un petit ange, il est revenu les jours suivants et il a commencé à me faire la cour. Il ne comptait pas rester très longtemps dans ce pays, il voulait m'épouser et m'emmener avec lui. Je ne sais même pas comment il était devenu ce qu'il était, car il ne m'en a jamais parlé, et plus tard, installés en Hollande, à Amsterdam, j'ai vu le respect auquel il avait droit. Et ce n'était pas un respect contrefait, pas ce faux respect avec lequel les gens le traitaient parfois ici, je l'ai vu de mes yeux, quand il montrait ses lettres de recommandation. Non, pas un respect contrefait, mais bien réel...

» Il a dit que son crime lui vaudrait l'exécution. Ils l'ont emmené quelque part et moi ailleurs... moi qui, toute ma vie, avais été

préservée de pareilles vilenies et des maux que j'ai endurés ici. Mais je ne vais pas baisser la tête pour autant. Je marche comme je marchais à l'époque où nous fréquentions les cours royales. »

Elle redressa les épaules et se brossa furieusement les cheveux. Je scrutai son front haut et lisse.

Le lendemain j'appris la différence entre le manioc doux et le manioc amer. On faisait du vin à partir du jus du manioc doux, du pain avec la racine pleine d'amidon. Le jus du manioc amer étant toxique, chaque morceau devait être exprimé et cuit au four. On coupait les branches de manioc pour les repiquer et obtenir de nouveaux plants. Si la branche d'un plant de manioc était coupée et ses racines laissées dans le sol, ces racines resteraient entières et intactes, il serait possible de les déterrer des années plus tard et de les manger. J'appris à faire de la farine de guerre en grillant du manioc séché. La farine de guerre se conservait un an, la farine de manioc frais deux jours seulement.

Rêver de plumes

La femme de Martim Aprigio m'envoya bientôt vivre avec la doyenne et les femmes qui travaillaient à la grange. Elles logeaient dans une très grande hutte où s'alignaient des rangées de hamacs. Même si les esclaves ne parlaient jamais d'elle, je sentis un gouffre entre elles et cette femme qui avait été libre. Je me demandais également quelle fonction elle occupait, en plus d'héberger les nouvelles venues (je me considérais comme une femme à l'époque).

Je me rappelle qu'elle m'emmenait à la grange le matin, rien de plus.

Et j'appris que c'était la seule Noire qui ne répugnait pas à adresser la parole à Mascarenhas. Les autres lui opposaient leur silence, même si lui leur parlait sans retenue, autrement dit quand il estimait que leur travail n'était pas à la hauteur ou pas assez rapide. Mascarenhas avait la peau d'un rouge bruni, même s'il était blanc ou se considérait comme tel. Il donnait l'impression d'avoir été cuit sur le fourneau comme le pain de manioc.

À présent j'arrivais et je repartais en même temps que les autres. On m'avait dit que c'était une plantation immense, même si je n'en voyais qu'une petite partie, et je ne me sentais pas libre de vagabonder comme je le faisais sur la plantation d'Entralgo. En réalité, je n'avais pas encore croisé le maître et j'appris que l'homme qui m'avait achetée

n'était pas le maître lui-même, mais un certain Sobrieski, un cordonnier polonais qui agissait parfois en tant que mandataire et qui travaillait majoritairement pour le maître, lequel portait le nom d'Azevedo mais n'était le sujet d'aucune conversation. Personne n'avait jamais reçu d'ordre de lui directement et il ne quittait jamais – du moins c'est ce qu'il me semblait – sa demeure aux murs épais, et les rares fois où il s'aventurait dehors, il était transporté dans un palanquin.

J'avais entendu dire que certains maîtres se faisaient transporter par leurs esclaves d'un lieu à l'autre, mais je n'avais pas assisté à cela en grandissant, car Entralgo parcourait sa plantation à pied ou à cheval, sans entraves, distribuant consignes et sanctions, traversant les champs de canne et les vergers. Seules les femmes devaient rester cloîtrées et on racontait qu'il avait fouetté l'une de ses filles jusqu'à ce que mort s'ensuive, ou pas loin, parce qu'elle avait permis à un homme étranger à la famille de la voir debout à la fenêtre. La fille n'avait pas plus de trois ou quatre ans et il se chuchotait que son corps en avait gardé les cicatrices, et qu'il le regretterait plus tard, quand viendrait l'heure de la marier, car cela ferait baisser son prix. Je n'avais pas compris, au début, l'utilisation du mot « prix », puisque les filles d'Entralgo étaient libres.

« Qui est donc ce pacha ? » demandai-je la première fois que j'aperçus le palanquin.

Des femmes s'étaient massées sur le seuil de la grange pour le regarder passer.

« Un pacha ? répéta l'une d'elles. C'est le maître en personne.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Azevedo.

— Personne ne l'a jamais vu ?

— Si, Vera, la vieille.

— La vieille a vu tout le monde.

— Oui, même dans la cour il ne se déplace qu'en palanquin.

— Une fois j'ai vu sa main. Il mangeait du raisin et il a jeté une poignée de pépins derrière le rideau. Une main très délicate.

— Est-ce qu'il a une femme, des enfants ? voulus-je savoir.

— Non, pas d'après Vera », me répondit une femme.

Je me demandai si je le verrais un jour, ce fameux maître. Vera se présenta à la porte et nous nous tûmes. J'étais curieuse de découvrir pourquoi aucune des femmes n'était jamais accompagnée de l'un des hommes que j'avais croisés jusque-là, car sur la plantation d'Entralgo on voyait souvent les hommes et les femmes ensemble. Mais je n'avais vu que trois hommes, après tout. Les deux coupeurs de manioc, en

plus de l'homme qui alimentait le fourneau en charbon. J'interrogeai l'une des femmes sur ce sujet. Au début, elle tint sa langue. En fait, plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'elle ne réponde à ma question. Un soir que je rentrais seule de la grange, elle se détacha du groupe et vint marcher à mes côtés.

« Il y a un problème chez toutes les femmes qui travaillent dans cette partie de la plantation », chuchota-t-elle.

Je répondis qu'il n'y avait aucun problème chez moi et j'essayai de garder la tête haute, comme la femme de Martim Aprigio.

« Aucune de nous ne peut avoir d'enfants, m'expliqua-t-elle. À cause d'une mutilation, de la nature ou de l'âge. »

Je la dévisageai, silencieuse.

« Moi, c'est pour la première raison, dit-elle gravement. Mais je ne vais pas te raconter cette histoire. C'est une horreur et je refuse de raconter des horreurs aux autres. On en a déjà bien assez dans ce monde cruel. »

Je ne dis rien. Nous marchions derrière les autres et je remarquai qu'elle progressait à tout petits pas. Elle avait un corps très grand et très mince, et elle se baissa pour passer la porte de la case. À l'intérieur, elle s'empessa de grimper dans son hamac et elle ferma les yeux.

« Almeydita. »

Cela faisait bien longtemps qu'on ne m'avait pas appelée ainsi. Je me retournai pour découvrir que la vieille Vera me regardait.

« J'ai entendu dire que tu avais des rêves à raconter », déclara-t-elle.

Les rêves que je faisais avant, mes songes les yeux grands ouverts, je n'en avais parlé à personne. À vrai dire, je n'en avais fait aucun depuis mon arrivée.

« Viens me voir si tu as des rêves à raconter », ajouta-t-elle, puis elle s'installa dans son hamac et s'endormit.

Je grimpai dans mon propre hamac, je sombrai dans le sommeil et je rêvai.

Un dimanche matin, je la suivis sous une porte basse. Il flottait une odeur de bois brûlé. Elle m'apprit que les blancs étaient en train de fabriquer un canoë dans la forêt. Je voulus dire que c'était à l'intérieur que ça sentait le brûlé, dans l'endroit où elle m'avait conduite, mais un regard d'elle m'incita à tenir ma langue. Elle s'assist sur une natte et m'attira près d'elle.

« Almeydita », fit-elle en m'appelant par mon ancien nom.

J'étudiai le gris dans ses cheveux, les anneaux en or à ses oreilles. Elle avait des yeux pailletés de marron, en amande. Des pommettes

hautes. Des rides au coin des paupières et sur le front. Elle m'observa les lèvres pincées, puis elle sourit.

« Parle-moi de tes rêves, dit-elle, redevenue grave.

— Vera, c'est votre vrai nom ? »

Elle haussa les sourcils, son front se creusa de rides plus profondes.

« Quel rapport entre mon vrai nom et toi ?

— On m'a dit que vous portez un nom qui n'est pas le vôtre.

— Quelqu'un porte un nom qui est le sien ? » répliqua-t-elle.

Pour une raison que j'ignore elle me tâta le haut du bras, que j'avais très mince.

« Et si je ne te donne pas mon nom, tu vas garder ton rêve pour toi ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Non. Ils avaient des plumes sur la tête et soufflaient dans des cors.

— Qui ?

— Des Noirs. Des *pretos*. Ils sont descendus de la colline par les deux côtés, ils portaient un pantalon blanc sans chemise et ils avaient la tête pleine de plumes. Certains en avaient sur leur chapeau, comme l'homme blanc, d'autres avaient un bandeau plein de plumes sur le front. Il y avait beaucoup de bruit et de cris. Certains tapaient sur des tambours, d'autres soufflaient dans des cors, d'autres encore jouaient de la flûte et de la trompette. Ils avaient des épées et des arcs avec des flèches, des torches, des haches.

— Des fusils ?

— Non. Même les Blancs n'en avaient pas. Les Blancs avaient des épées aussi. »

Je m'interrompis et je regardai la vieille femme. De la tête, elle m'invita à poursuivre.

« Au sommet de la colline il y avait une palissade en bois avec des bouts pointus. Je n'en ai vu qu'une partie. Et je n'ai pas vu ce qu'elle protégeait. Mais ces hommes. Tous ces hommes qui déferlaient des deux côtés. J'avais l'impression qu'ils se préparaient à une grande bataille. Les Blancs ont pris peur et tourné les talons.

— Qu'y avait-il de certain ?

— Comment ça ?

— Lesquels de ces hommes étaient certains ?

— Je ne comprends pas. »

Elle ne m'en dit pas plus. Elle se mit debout et m'aida à me relever.

« Tant que tu es ici, tu dois me raconter tes rêves. »

Elle avait une couronne de fleurs et de branches. Des branches qui verdissaient et se couvraient de bourgeons. Une de chaque côté de la tête, qui tenait grâce à deux bandeaux qu'elle avait enroulés, et elle

avait aussi un grand collier multicolore. Ainsi parée elle était devenue une femme jeune et belle, et il y avait des lunes peintes entre ses seins.

Deux lunes tracées à la peinture rouge qui se faisaient face. Et elle avait de gros seins. Jamais je n'avais vu de seins aussi gros. Des seins énormes, et un large écart que remplissaient les lunes rouges. Des bracelets au niveau des biceps, avec des petites branches accrochées dessus. Des branches pleines de feuilles, mais pas encore de fleurs.

Et ses yeux, des yeux brillants qui donnaient l'impression d'être fendus jusqu'au ciel.

« Tu n'as pas renoncé aux principes de ta religion », remarqua-t-elle.

Le sens de ses paroles m'échappa. Elle parlait une langue-rêve que je ne comprenais pas. Elle m'attrapa le bras et nous nous rassîmes par terre. Elle était à nouveau la vieille Vera.

« Tu es une femme », chuchota-t-elle.

D'un coup elle disparut et je me retrouvai assise sur le seuil d'une maison qui n'était pas la mienne. Des lignes rouges me barraient le front et les pommettes. J'étais à la fois au-dedans de moi et au-dehors. J'étais occupée à tisser. Une couverture ? Oui, je tissais une couverture bariolée. Mes épaules étaient rondes, pas pointues, ni empruntées ou anguleuses. Mes seins étaient ronds eux aussi. Je portais un grand collier et des bracelets. Et des boucles d'oreille, et mes yeux étaient maquillés, rehaussés de noir. Il y avait deux paniers et un gros coquillage pour la fumée de cigarette, mais je ne fumais pas. Une guitare et une mandoline étaient pendues dans le cadre de la porte. Je regardai un homme chargé d'un carquois rempli de flèches, un homme très grand. Nous n'échangeâmes pas un mot. Il retira son gilet.

« Maintenant tu rêves comme une femme », dit la vieille femme debout devant moi, la main sur mon bras.

Je ne dis rien.

« Grand-mère, chuchotai-je, est-ce que c'est ici, l'asile pour les nègres ?

— C'est Ituiba, chuchota-t-elle.

— Quoi ?

— Mon vrai nom. Je m'appelle Ituiba. C'est mon vrai nom, pas Vera. Viens. »

Je la suivis à l'extérieur, où des Blancs façonnaient un canoë.

Nous étions le matin du jour d'après et elle me conduisit jusqu'à la grange. Je m'attendais à finir la journée fatiguée, mais j'avais l'impression d'avoir passé une très bonne nuit.

L'obsession d'un homme

Un jour je vis la litière passer. Deux hommes la portaient suspendue à une longue perche par-dessus laquelle avait été jetée une sorte de tapisserie qui la recouvrait complètement, et j'aurais aimé savoir comment le passager respirait car j'avais beau regarder, je ne voyais aucun passage pour l'air. Ils quittèrent l'arrière de la demeure où vivait le maître et se dirigèrent vers la hutte au toit de chaume, là où la femme m'avait hébergée à mon arrivée. Il ne s'écoula pas plus de cinq ou dix minutes avant que la litière n'en ressorte. J'avais eu un accès de faiblesse et, sur la demande de Vera, Mascarenhas m'avait autorisée à sortir prendre l'air dans la cour.

Lorsque la litière s'éloigna de la hutte, les porteurs avancèrent de plusieurs pas avant de faire halte comme s'ils en avaient reçu l'ordre, un ordre que je n'avais pas entendu alors que je ne me trouvais qu'à quelques mètres. Ils se remirent en marche et portèrent la litière jusqu'à la demeure.

Je retournai travailler et, peu de temps après, Sobrieski arriva et échangea quelques mots avec Mascarenhas. Mascarenhas vint me voir et me donna l'ordre de suivre Sobrieski. Je lui rendis mon canif et je me laissai guider par le cordonnier polonais mince et taciturne qui me fit entrer dans la demeure du maître par l'arrière. Nous remontâmes un long couloir.

Le maître était assis dans un hamac. Il avait un col plein de fanfreluches et des falbalas qui sortaient des manches de sa veste d'intérieur. Sobrieski nous laissa et referma la porte derrière lui. Debout au milieu de la pièce, je dirigeai mon regard vers des mains aussi dodues que des saucisses et aussi délicates que de la dentelle. Les joues bouffies semblaient avaler des yeux gris foncé. Des yeux qui ne se détachaient pas de moi.

« Que me vaut ce regard étrange ? » s'enquit le maître.

Je ne répondis pas. J'avais encore du jus de manioc sur les mains, sur ma robe et sur mes pieds nus.

« Pourquoi ce regard, pourquoi des yeux aussi étranges ? Approche. »

Je fis quelques pas, mais, dans cette pièce tout en longueur, j'étais encore loin de lui.

« Pourquoi me regardes-tu ainsi ? »

Silence.

« Cela fait bien longtemps que cette chambre n'a pas vu de femme. Je ne suis pas un homme ordinaire, figure-toi. Je suis un homme peu commun, un homme inhabituel. »

Je l'observai, toujours debout.

« Cela fait bien longtemps que je n'ai pas dîné avec une femme », ajouta-t-il.

Mon regard restait fixé sur sa mâchoire, sur les doigts semblables à des saucisses crues, sur les yeux enfouis dans ce visage. Il lança un nom, je crus entendre « Pita », l'un des porteurs fit son apparition et attendit, très raide, les ordres d'Azevedo.

« Apporte du jambon, du lait de coco, de la brioche, du riz, des poires, des biscuits, du vin, ah et du poisson. Et dis à Sobrieski que je veux lui commander des chaussures. Des sandales. Cette femme va avoir du mal à porter autre chose. Tu as déjà porté des souliers ? Le père Tollinare n'a jamais donné de chaussures à ses petites expériences ? »

Je répondis non d'un mouvement de tête.

« Alors des sandales pour le moment. »

Le porteur fit signe qu'il avait compris et s'en alla. Il ne m'avait pas accordé le moindre regard. Il me vint alors à l'esprit que seule la femme d'Aprigio portait des chaussures – des sandales. J'étais pourtant certaine qu'elle n'avait pas arpenté les cours royales pieds nus.

« Un homme devrait parfois passer du temps avec une femme de qualité », déclara Azevedo.

La curiosité qui m'avait poussée au début à l'examiner avait fait place à l'épouvante. Je ne croyais plus que tous les maîtres étaient aussi sveltes et aussi bien bâtis qu'Entralgo,

« Assieds-toi. Cela fait longtemps qu'une femme ne m'a pas regardé ainsi. Tu as des yeux ravissants, ma petite. »

D'un doigt boudiné il désigna l'une des nombreuses nattes et les gigantesques coussins multicolores disposés par terre. Je restai debout.

« Figure-toi que je ne suis pas un homme ordinaire, répéta-t-il. Je suis un homme peu commun. Toute ma vie j'ai évité la compagnie de mes semblables, je me suis même passé de domestiques, pas de domestiques chez moi, pas de femme. J'ai défriché ces terres de mes propres mains, sans aucune aide, tout seul, et j'ai planté le premier pied de manioc, la canne à sucre, les bananiers. Pas d'esclaves à mon service. J'ai construit cette maison pour moi, sans aide, de mes propres mains, tout seul. Je ne suis pas un homme ordinaire. Tu me vois tel que je suis maintenant, n'est-ce pas ? Eh bien, tu ne regardes pas le même homme, ma chère, tu ne regardes pas celui qui a roulé sa bosse. Non.

Et quoi, si j'évite mes semblables ? Ils m'auraient évité de toute façon. Mais ici il n'y avait personne en dehors de moi. Personne. Seul, j'étais. J'ai construit cette maison tout seul, j'ai défriché la forêt. Tu ne regardes pas un homme ordinaire. Assieds-toi. »

Je m'obstinai à rester debout.

« Tout ce qu'il y a ici, je l'ai construit de mes mains. »

Il les agita en l'air. On ne pouvait l'imaginer construire quoi que ce soit avec des mains pareilles.

« Non, tu ne regardes pas le même homme. Ce n'est qu'après, quand tout a été fini, tout construit, que vous êtes arrivés, vous autres. Ce n'est qu'après, quand je suis devenu vieux, qu'il m'a fallu des domestiques. Et pas de femme. Nul besoin de femme, pas même de femme Tupi, et cela fait des années que je n'ai pas dîné avec une jeune personne de qualité. »

Pita entra chargé d'un long plateau qu'il posa par terre. Il s'en alla, revint avec un second plateau couvert des aliments qu'Azevedo lui avait ordonné d'apporter, et réapparut accompagné d'un autre homme.

Ensemble ils changèrent la disposition des coussins, puis ils baissèrent le hamac d'Azevedo jusqu'à terre. Ils placèrent une natte et des coussins à mon intention, mais je n'avais toujours pas l'intention de me mettre à l'aise. Cette fois-ci Pita me regarda et détourna le visage.

« Assieds-toi », me dit Azevedo. De nouveau, Pita me jeta un regard furtif.

« Viens, ma douce », lança le maître en me montrant les plateaux d'un grand geste des bras.

Je ne bougeai pas. Pita braqua ses yeux sur moi. J'allai prendre place sur les coussins qu'il m'avait préparés, en face d'Azevedo.

« Je n'en ai pas fini avec toi. Je n'ai besoin de personne d'autre », déclara Azevedo, et Pita s'en alla avec l'autre homme en refermant la porte.

Azevedo m'étudia, assis dans son hamac, puis il montra une seconde fois la nourriture d'un mouvement ample. « Sers-toi, très chère. »

Je ne pris rien. Je continuai à l'étudier, à étudier ses petits yeux gris. Il tendit le bras et saisit un morceau de poisson fumé qu'il m'offrit. Il resta ainsi, le bras tendu. Comme je n'y touchai pas, il refusa de reposer son bras.

Il y avait dans son visage quelque chose qui me persuada d'accepter le poisson, mais j'en fus incapable. Il était toujours là, le bras tendu.

« Je ne suis pas un homme ordinaire, insista-t-il. Tu ne vois pas celui que j'étais à l'époque. Si tu avais devant toi l'homme que j'étais à l'époque, même toi, tu ne me rejetterais pas. »

Soudain, je pris le poisson qu'il me tendait. Il sourit et se resservit. Il avala son poisson par petites bouchées rapides. Je gardai le mien dans la main un long moment puis je mangeai lentement. Il m'offrit d'autres choses, que j'acceptai. Jamais je n'avais mangé autant, même si j'avais souvent vu les maîtres faire des repas aussi copieux. C'était la première fois que je goûtais certains aliments présentés sur le plateau, la première fois que j'en voyais d'autres. J'acceptai tout ce qu'il me proposa jusqu'à avoir une sensation bizarre dans le ventre, et je posai ma main dessus. Incroyable que les maîtres puissent manger de pareilles quantités sans que leur estomac se révolte.

« Un problème ?

— Je n'ai pas l'habitude de manger autant.

— Mascarenhas ne te nourrit pas ?

— Si, mais ça ne change presque jamais d'une fois sur l'autre. Du pain de manioc et du pudding de manioc. »

Il m'offrit un bol de lait de coco.

« Tiens, bois ça. Ça va te faire du bien. »

Je bus et je reposai le bol sur le plateau. Ensuite je m'enfermai dans le silence. Assise sans bouger, je ne lui adressai ni la parole ni un regard. Je me sentais honteuse de partager son repas.

« Maintenant que tu as mangé, tu me rejettes. »

Je fis mine de ne pas comprendre ce qu'il sous-entendait. Peut-être que je l'ignorais moi-même. Je refusais de le regarder. J'avais la main posée sur le ventre, qui était sens dessus dessous. Difficile de dire si c'était la honte ou la nourriture qui le perturbait à ce point.

« Regarde-moi. Je veux voir tes jolis yeux. »

Je m'exécutai. Il mit la main sous sa veste d'intérieur, les yeux vissés sur moi.

« Je ne suis pas un homme ordinaire, reprit-il lentement. Pourquoi me regardes-tu avec ces yeux-là ? Parle-moi. Dis quelque chose. Ce n'est pas n'importe quel homme que tu as devant toi. Non. Je suis venu ici seul et j'ai défriché la terre tout seul. »

Il m'observa de ses yeux gris enfouis dans son visage. Sa main bougeait d'avant en arrière, et de bas en haut, sous sa longue veste.

« Je suis venu ici seul et j'ai construit cette maison tout seul et pour moi, admire l'épaisseur des murs et la fraîcheur qu'il fait à l'intérieur, cette maison est aussi grande et aussi solide que les autres que tu as vues jusqu'ici, seul, sans personne, j'ai défriché et planté, un homme seul, ah oui, je n'ai pas eu besoin de femme, non, je me suis passé des femmes, ah oui, pourquoi me regardes-tu avec des yeux aussi charmants ? »

Il laissa la main à l'intérieur de sa veste et se redressa un peu. Ensuite il reprit place dans le hamac et donna l'impression de soupirer. Ses yeux gris s'écarquillèrent, il me regarda pleinement.

« Tu es comme une femme toujours immobile. Tu es immobile et tu as arrêté de parler. Es-tu de chair et de sang ? »

Soudain, on frappa à la porte et Sobrieski se présenta.

Azevedo le somma d'entrer. Sobrieski passa la porte, fit la révérence puis commença, sans un mot, à me mesurer les pieds. Il repartit rapidement sans prononcer le moindre mot. Il avait les cheveux plats, de couleur claire, et il portait une chemise blanche et un pantalon, une tenue qui se rapprochait plus de l'esclave que du maître, même si la première fois que je l'avais vu il portait des vêtements qui semblaient coûteux, et je l'avais pris pour mon nouveau maître.

« Le cordonnier prétend avoir un lien de parenté avec moi, déclara Azevedo avec un sourire narquois. Que nous sommes frères de la même mère, mais de père différent. » Il s'esclaffa. « Nous sommes tous frères du même père. Ha ha ha ha. Est-ce que ce n'est pas une vérité universelle ? » Il se tut. « Parle-moi. » Il patienta. « Ton estomac est toujours dérégulé ? »

Je ne répondis rien. Il avait sorti la main de sa veste, il l'essuya avec un linge et la remit dedans. « Parle-moi », chuchota-t-il. Ses yeux m'implorèrent puis il regarda dans le vide, les traits inexpressifs. « Tu crois que je suis un homme ordinaire. Mais tu vois ce que je suis devenu. Demande à la vieille femme, demande à la vieille Vera. Demande-lui ce que cet homme était à l'époque et elle va se rappeler cet homme-là, c'est lui qu'elle va se rappeler, parce que je l'empêche de me voir depuis des années et donc c'est cet homme-là qu'elle a retenu, parce que c'est cet homme-là qu'elle a vu. Demande-lui à quoi je ressemble, ma chère, et elle ne te fera pas le portrait de l'homme que tu as devant toi, parce qu'elle ne l'a jamais vu. » Sa main allait d'avant en arrière. « Je l'ai construite tout seul et je l'ai gardée, et ensuite elle est arrivée avec ses yeux fendus, non, pas comme maintenant, d'immenses yeux en amande, et ses seins comme du manioc doux. À cette époque, figure-toi, je pouvais manger du manioc tout le temps. La vieille Vera. Mais c'est comme moi. Ce que tu vois à présent, c'est la vieille femme qui a peur de montrer ses seins, mais à l'époque, en ce temps-là c'était une beauté, une splendeur. Je me suis toujours passé des femmes, et après elle je n'en ai jamais eu besoin d'autres. »

Les yeux toujours sur lui, je voulus me mettre debout, mais il m'adressa un signe de sa main restée libre tandis que l'autre s'activait sous sa veste, de bas en haut, d'avant en arrière.

« Le jour où je l'ai amenée ici j'avais des fleurs partout, partout.

Et elle en avait mis partout. Sur son corps, ses bras, autour des chevilles, autour de la tête, des fleurs, des feuilles de bananier, des branches de manioc. »

J'ouvris grand les yeux, caril décrivait la femme que j'avais vue.

« Elle n'avait pas peur de ses seins à l'époque. Du manioc doux, bien mûr. Une beauté. Et moi-même je n'étais pas un homme ordinaire. Tu me regardes aujourd'hui, mais tu n'as pas les souvenirs qu'elle a. À mon arrivée j'ai trimé comme un esclave, plus dur qu'un esclave, j'ai défriché mes propres terres, j'ai bâti cette maison. J'ai vécu des années privé du contact d'une femme. Non, tu n'as pas devant toi l'homme dont elle se souvient. »

Il stoppa sa main et il me regarda, puis il reprit son va-et-vient. Il se redressa et donna l'impression de se figer dans cette position, presque de flotter au-dessus du hamac, la main toujours fourrée dans la veste.

« Elle m'a rendu responsable de la cruauté à l'œuvre ici. Prétendu que c'était moi qui l'avais fait entrer, comme si elle n'existait pas déjà ailleurs. Moi qui l'avais créée... Nous avons signé un pacte de silence. Mais elle va savoir. Elle va savoir que j'ai été avec une femme de qualité. Elle va le savoir. Elle a des méthodes pour s'informer de ces choses-là. »

Son corps tout entier parut se poser dans le hamac. Il retira la main et l'essuya avec le linge.

« Qu'avez-vous fait ? demandai-je.

— Quoi ? lâcha-t-il.

— Quelle cruauté contre elle ? Que lui avez-vous fait ?

— Une cruauté ? Moi ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? C'est plutôt ce qu'elle m'a infligé, le sujet. »

Il s'assit et il me fixa. Il remit la main dans sa veste, la retira et l'essuya une fois encore. Il m'étudia longuement. Il se redressa à nouveau, sous l'effet de la colère, me sembla-t-il, puis il m'observa calmement.

« Pour elle j'ai rapporté d'Europe des bouteilles de vin rouge. J'ai fait venir un collier en or, un collier en or massif qui avait appartenu, ou peut-être pas, à une princesse égyptienne. Elle prétendait être Jararaca – c'est le nom qu'on lui donne ? –, le grand serpent magique, le serpent mystique. C'est ce qu'elle racontait, oui. » Il examina sa main comme s'il s'agissait de Jararaca avant de l'essuyer pour la énième fois. « Je l'ai traitée comme une vraie dame, mais j'aurais dû me douter dès le début de ce qu'elle était, et de ce qu'elle ferait à la première l'occasion.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle a tout détruit. Elle a essayé de tout détruire. Tout ce que j'ai construit. Tout.

— En y mettant le feu ? demandai-je, pensant à ma grand-mère.

— Le feu ? Comment ça, le feu ? Elle t'en a parlé ? Elle m'a trahi là aussi ? Un pacte de silence, voilà ce que nous avons signé.

— Non, elle ne m'en a pas parlé.

— Tu es un autre Jararaca ? Je ne saurais le tolérer. »

Je fis non de la tête.

« Le feu ? répéta-t-il. Elle a essayé de mettre le feu. À toutes les terres, au coton, à la canne à sucre, au manioc, aux bananiers. Le feu à ceci, le feu à cela. »

Je crus qu'il allait remettre la main sous sa veste mais il gesticula avec.

« Elle a essayé de brûler la maison alors que j'étais dedans. D'y mettre le feu alors que j'étais là, ici, à l'intérieur. De la réduire en cendres. Ma cruauté ? Ah, et maintenant elle a peur de ses propres seins. Pourquoi te raconter tout cela ? » Il me regarda. « Elle t'a envoyée ? Je n'ai pas fait entrer de femme dans cette maison. Elle t'a envoyée ici ?

— Non, c'est vous, monsieur. Vous m'avez envoyé chercher.

— La cruauté ? Ce n'est pas moi qui ai apporté la cruauté. Je l'ai laissée pour morte. Je me suis éloigné d'elle. Mais elle a guéri miraculeusement. Ces plantes qu'elle connaît, ces herbes, sa magie, dit-il avec du mépris dans la voix. Ou peut-être qu'elle est vraiment le grand, le vénérable Jararaca. Mais ce n'était pas ma cruauté, pas ma cruauté à moi. Elle t'a dit que c'était la mienne ? »

D'un signe, je répondis non.

« Elle a guéri miraculeusement, donc nous avons scellé un pacte de silence, et le vieux serpent n'a pas accès à cette maison. Je l'ai regardée vieillir, mais de moi, elle ne garde qu'un souvenir, celui de l'homme penché au-dessus d'elle avec sa machette et la douleur qu'elle a ressentie, si Jararaca est capable de ressentir la douleur. Elle se souvient de cet homme-là, et que les choses en restent ainsi. Mais elle. Jararaca vieillit-il ? Je l'ai laissée pour morte, appuyée à la maison qu'elle a essayé de brûler, alors que j'étais dedans. J'en suis sorti à temps, et j'ai vu ce que tramait la sorcière. Et nous avons un pacte de silence, et elle ne connaît pas l'homme que tu as sous les yeux. Elle garde seulement le souvenir de l'autre... elle t'a chargée de m'espionner ?

— Vous m'avez envoyé chercher, monsieur. »

Il me regarda et il s'essuya la main sur son torse comme s'il le tranchait avec une machette. J'avais entendu parler de ce châtiment réservé aux femmes, un châtiment sexuel, et ma grand-mère m'avait confié en

avoir été témoin, une malheureuse aux seins tranchés. Il se chuchotait qu'Entralgo avait tenté un jour de le faire à Antonia, mais le père Tollinare le lui avait interdit.

« Le gaillard avait trop bu, il s'est fâché contre quelqu'un, et la pauvre s'est mise en travers alors il lui a coupé les seins. Elle n'avait rien à se reprocher. »

Ma grand-mère m'avait raconté cette histoire en profitant que ma mère ne soit pas là, parce que ma mère n'aimait pas qu'on me raconte des histoires de cette nature.

« Elle ne vivra pas toujours dans cette bulle, avait déclaré ma grand-mère. Elle ne croisera pas toujours des Entralgo. Elle croisera aussi des Corricao. »

Oui, dans mes souvenirs c'était la première fois que j'entendais le nom de Corricao, le reproducteur d'esclaves. D'après la rumeur il forçait ses propres filles, et les filles de ses filles, à s'accoupler, mais je ne l'avais jamais vu de mes propres yeux. Chaque fois que ma grand-mère abordait le sujet ou parlait de maîtres dans son genre, ma mère la foudroyait du regard et un jour elle lui avait même dit, en faisant allusion à sa folie : « Et peut-être qu'Almeydita ne sera pas toujours saine d'esprit, mais elle l'est aujourd'hui, et je veux qu'elle le reste aussi longtemps que possible. »

Sur le moment ma grand-mère l'avait laissée dire. Je l'avais regardée et mon sourire l'avait fait sourire en réponse.

« Ma cruauté ? radotait Azevedo alors que j'émergeais de ma rêverie. C'est simplement que je n'ai pas reconnu le serpent en cette femme. La voilà, mon erreur. Une erreur que je ne commettrai plus. » Il eut un geste brusque de la main. « Mais elle va voir. Elle va voir que j'ai à nouveau côtoyé une femme de qualité. Même si tu n'es pas aussi belle qu'elle. »

Sa tête s'affala au bout de son cou massif et il s'endormit. Je restai assise là plusieurs heures, me sembla-t-il, jusqu'à ce qu'il se réveille et demande à Pita d'aller chercher Sobrieski pour qu'il me ramène, en faisant comme si je n'existais pas.

De retour à la case, je me rendis compte que la vieille femme ne décollait pas son regard de moi. Avait-il raison ? S'était-elle servie de moi pour voir Azevedo ? On racontait que les sorcières en étaient capables, elles se servaient des yeux des autres pour assouvir leur curiosité. Avais-je vu tout ce qu'elle voulait voir ? Entendu ce qu'elle avait voulu entendre, voire plus ? Si oui, avait-il brisé leur pacte de silence ?

J'attendis qu'elle me parle, mais elle ne me dit rien, ni cette fois, ni plus tard, elle se contentait de m'observer longuement. Dans ces

moments-là j'évitais de la regarder et quand cela m'arrivait mes yeux n'allaient jamais plus loin que sa poitrine plate et couverte.

Les sandales neuves

Le lendemain matin, dans la grange, je découvris que des sandales neuves avaient été laissées à côté de mon tabouret. Je les laissai là sans les essayer. Fazenda, l'un des coupeurs de manioc, me lança des regards mauvais tout au long de la journée. Comme d'habitude, les Indiennes nous apportèrent des boisseaux de manioc et comme d'habitude, Mascarenhas salua l'entrée de l'une des femmes par : « Moi ? L'Indienne, je ne l'ai pas touchée », sauf qu'il ajouta cette fois-ci : « Moi ? Ce n'est pas moi. Ce n'est pas moi qui ai offert des sandales neuves. »

J'éprouvai de la honte et je me tus, même s'il ne s'était rien passé entre le maître et moi. Faisant abstraction du reste, j'adressai un signe à la femme lorsqu'elle posa le panier de manioc mûr à mes pieds. Cette fois-ci je levai la tête pour l'observer. Il y avait dans son regard une expression qui n'était pas là d'ordinaire, elle me regardait droit dans les yeux, le visage encadré par ses longs cheveux lisses. Ce regard me prit de court et je me détournai vivement d'elle.

« Moi ? L'Indienne, je ne l'ai pas touchée. Tu crois que c'est moi ? Je n'ai pas offert des sandales neuves non plus. »

Je lui jetai un regard, pensant qu'il me tenait à l'œil, mais ce n'était pas le cas. Planté au centre de la grange il regardait droit devant lui, muni d'un long fouet que je ne l'avais encore jamais vu utiliser.

Je sentis Fazenda planter ses yeux sur moi, mais je n'osai pas lui rendre la pareille. J'aurais voulu savoir si ce qu'on disait des femmes qui travaillaient ici valait aussi pour les hommes. Il n'y en avait que trois parmi nous, en plus des deux domestiques au service d'Azevedo. Azevedo m'avait qualifiée d'expérience pour le père Tollinare, lui-même menait-il ses propres expériences cruelles ?

À la fin de la journée je lâchai mon canif à côté du panier. J'observai les sandales et je décidai de les laisser par terre. Je sentis que Fazenda attendait de voir ce que j'allais faire. Je les attrapai par leurs lanières de cuir, sans comprendre mon geste, et je sortis à la suite des autres femmes.

« Moi ? Ce n'est pas moi... »

J'imaginai les yeux rusés qui me suivaient. Dehors, la main de Fazenda glissa sur mon bras. Je le laissai marcher à côté de moi.

« Maintenant tu vis avec ces femmes ? me demanda-t-il.

— Oui.

— Tu ne sais pas si elles sont à ta taille, les sandales. »

Je lui jetai un coup d'œil. Lui ne me regardait pas, il regardait droit devant. J'étudiai le contour lisse de sa mâchoire et ses épais cheveux.

« Alors tu l'as vu, dit-il. Tu sais à quoi il ressemble.

— Pas plus que toi. »

Il plissa les yeux.

« Il enverra encore quelqu'un te chercher. Il enverra quelqu'un te chercher n'importe quand.

— Ça n'arrivera pas. Je vais m'enfuir à Palmares, où je serai une femme libre. »

Il se mit à rire, puis il me regarda bizarrement.

« Qui t'a parlé de Palmares ? Qu'est-ce que tu sais de cet endroit ?

— Personne. Je vais être une femme libre et là-bas personne ne pourra me toucher. »

Il se remit à rire.

« Oh, ils seront nombreux à te toucher là-bas, ma chère. »

Je fronçai les sourcils.

« Si je te voulais pour moi, dit-il, j'irais voir Mascarenhas. Mais tu n'as rien. Tu n'as rien pour un homme, un vrai.

— Et lui n'est pas un vrai homme ?

— Qui, Mascarenhas ? J'ai des doutes là-dessus.

— Non, le maître. » Je montrai la demeure du doigt. « Ce n'est pas un vrai homme ?

— C'est toi qui l'as vu. Mais j'ai des doutes sur lui aussi. »

Il s'arrêta. Je fis de même, mais il n'avait rien d'autre à me dire et il voulait que je le laisse seul, alors je repris ma route.

Lorsque j'atteignis la porte de la case, je regardai par-dessus mon épaule et je vis qu'il attendait. Il se retourna précipitamment et je franchis le seuil. Les yeux de Vera, la vieille femme, ne me quittèrent pas une seconde tandis que je posais les sandales par terre et grimpais dans mon hamac. Au regard qu'elle lança, on aurait dit qu'elle allait brûler les sandales.

L'étranger

Un blanc que je ne connaissais pas arriva à cheval sur la plantation. Il montait une bête efflanquée aux oreilles pointues et s'abritait sous une

ombrelle. Après un bref regard, les autres retournèrent à leurs occupations mais je continuai à observer l'inconnu sur son cheval, maigres l'un comme l'autre. Assise sur son seuil, l'Indienne qui ne parlait à personne tenait le bébé aux cheveux clairs sur ses genoux. L'homme ne cessait de chercher quelqu'un parmi les visages. Il me regarda. Nous étions dimanche et j'étais moi aussi assise devant ma case, tressant, retressant et reretressant le même panier. Il se dirigea vers l'Indienne et mit pied à terre. Il avait le visage très long, à l'image de son cheval, et le teint cirieux. Il referma son ombrelle et s'agenouilla devant l'Indienne.

« Ma maîtresse, gente dame. N'appréciez-vous pas de voir un homme aux mœurs irréprochables vous consacrer sa vie tout entière ? »

Elle ne dit rien, les yeux plantés sur lui.

« Un homme qui vous protégerait du danger et qui vient d'accomplir un périlleux périple pour vous rendre visite ? »

J'entendis quelques rires étouffés venant des autres, qui tressaient des paniers ou gravaient le bois, des tâches auxquelles ils consacraient leurs journées de loisir. Même le vieux Xavier, qu'on considérait sur la plantation comme un magicien, et le rival de la vieille Vera (ceux qui n'étaient pas satisfaits des remèdes de la vieille Vera s'adressaient à Arraial Xavier et vice versa), avait sorti ses petites fioles et faisait commerce avec un homme aux épaules larges, troquant un remède contre un sachet de noix concassées. Il se comportait lui aussi comme si l'étranger n'était pas là, examinant ses flacons, goûtant des médecines qui guérissaient tout, de la *maculo* (la diarrhée) à la « maladie de l'homme blanc », et certaines de ces fioles contenaient des philtres d'amour, pour traiter ce que Xavier désignait comme « les maladies du cœur » ; il se vantait même de pouvoir guérir les maux de l'âme.

L'attention accaparée par le vieux Xavier, je perdis le fil des paroles de l'inconnu qui était resté le genou planté à terre, mais j'entendis les mots « adoration perpétuelle ». Avant de se remettre debout il attrapa la main de la femme et déposa un baiser. Elle le laissa faire, puis elle affermit sa prise sur le bébé.

Soudain je fus incapable de dire si le nouveau venu était Portugais, Indien ou nègre, et le chapeau qu'il portait ne permettait pas de voir la texture de ses cheveux. Il se releva en silence, remonta sur sa haridelle et repartit dans la direction par laquelle il était arrivé. La femme ne trahissait rien qui pût signaler qu'il s'était produit quelque chose d'inhabituel.

Il n'y avait que moi qui la regardais. Un instant, la frontière entre rêve éveillé et réalité se brouilla. Et j'avais peur de poser des questions à la vieille Vera, parce qu'elle continuait à m'observer bizarrement, et

elle ne m'avait pas dit un seul mot depuis qu'Azevedo m'avait envoyé chercher. Alors je continuai à étudier l'Indienne jusqu'à ce que le bébé lui attrape un sein et se mette à téter, puis j'allai voir le rival de Vera, le vieux Xavier, dont j'avais découvert qu'il faisait la cuisine pour Azevedo, parce qu'il parlait bien portugais et il avait des rudiments en religion chrétienne, les deux critères selon lesquels Azevedo choisissait ses domestiques et ceux qui touchaient sa nourriture, même s'ils étaient adeptes de la « sorcellerie » en dehors de ses murs, et concoctaient certains breuvages pour leurs clients.

Je me dirigeai vers lui et je restai longtemps debout devant lui sans parler.

Je ne lui avais jamais adressé la parole et je n'étais pas rassurée. Il avait un cou très long qui rappelait celui d'une oie. Il s'accroupit et il dessina mes yeux dans la terre, puis il se remit debout.

« Est-ce que tu souhaites t'adresser à moi ou à celle qui guérit les yeux sans remèdes, d'un simple contact ? Si c'est à moi, alors tu dois traduire ton silence en mots. Dis-moi, qu'est-ce qui t'amène ?

— Je suis venue me renseigner sur cet homme.

— C'est la première fois que tu vois un dément ? » Il prit l'une des fioles, en avala une gorgée, plissa les yeux et regoûta.

« C'est un dément, voilà tout.

— Qui est-ce, d'où vient-il ? Je ne l'ai jamais vu avant, ni personne de semblable.

— Tu en es certaine ? » Il posa sur moi ses yeux mi-clos. « C'est un dément qui court le monde. Tu as entendu parler des troubadours, j'imagine ? »

Je répondis oui de la tête.

« Eh bien, c'est un genre de troubadour, sauf que c'est un dément qui sillonne le pays. Qui sait où ses périples l'ont mené ? Ce qui ne fait aucun doute, c'est qu'il se présente ici douze fois par an devant cette femme pour brasser du vent. Douze fois par an il lui impose sa personne. Ne me demande pas pourquoi. J'accepte les cadeaux qu'on me fait, et parfois les esprits entrent en moi et me montrent le passé et l'avenir, mais en dehors de cela je suis un homme rationnel. Laisse-moi te dire ce qu'il croit voir en cette femme. Il pense que ses yeux reflètent l'univers. Ha. L'univers, rien que ça. Il pense que son œil droit est le soleil et le gauche la lune. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Je regardai la femme qui regardait l'enfant.

« Pour ma part, poursuivit Xavier, je ne vois l'univers en aucune femme. Et en admettant que je le voie, je n'en croirais pas mes propres yeux. » Il déboucha l'une des fioles, renifla et plongea un doigt dedans

pour goûter. « Laisse-moi te dire une chose, c'est un homme libre, et je ne peux pas en dire autant de moi. Je ne suis pas la vieille Vera, non, qui prétend être libre quand l'âme de l'un de ses dieux entre en elle. Moi, je suis un homme rationnel. »

Il ferma une fiole et me la donna.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— Un antidote. Mon domaine d'action, c'est l'amour, non ? À toi de décider à quoi il peut servir, et quand il te sera utile. »

D'une main, il me tendit le flacon et me présenta l'autre paume vide. Le doute me reprit, l'inconnu existait-il vraiment ou était le fruit de mon imagination ? Je sais que s'il n'était pas apparu, jamais je n'aurais osé m'adresser au vieux Xavier.

Je lui donnai le panier que j'avais tressé et retressé tant de fois.

Je scrutai le liquide noir que contenait la fiole. Il me rappela ce que ma mère m'avait fait boire après avoir infusé une racine. La fiole à la main, j'étudiai une nouvelle fois l'Indienne assise sur son seuil, très calme, le bébé à cheveux clairs dans ses bras.

« Peut-être qu'il n'est pas dément, dit Xavier en suivant mon regard. Mais moi ? Je n'ai jamais vu l'univers dans les yeux d'une femme et je n'en ai pas l'intention. »

Je revins sur mes pas et je m'assis devant le bâtiment long et bas, et je m'imaginai que c'était moi que le dément était venu voir, qu'il s'était mis à genoux devant moi, parce qu'il voyait l'univers dans mes yeux.

La femme qui restait cachée

J'ignore si la vieille Vera avait tout manigancé (pour me punir d'avoir vu Azevedo, ou demandé conseil au vieux Xavier, son rival) ou si l'idée venait du maître en personne, mais je fus louée à une femme de la ville et c'est à cette époque que je compris que mon destin serait de rencontrer des personnes qui seraient des répliques et des variantes de ma grand-mère.

Parfois, lors de ces rencontres, je me demandais si ces personnes n'étaient pas réellement ma grand-mère, dotées des mêmes pouvoirs que les sorcières de l'Ancien Monde. Les sorcières de l'Ancien Monde, racontait-on, maîtrisaient l'art de la transformation et de la transmutation. J'ignore s'il y a la moindre vérité dans ces histoires. La femme était venue me chercher en personne dans sa charrette et elle portait

un pantalon d'homme, une chemise et un chapeau. Au début je n'y vis que du feu, car elle était assise sans parler à la place du cocher, et moi sur la paille à l'arrière, même si la courbe de son dos m'avait paru étrange pour un homme. Elle avait couvert ses cheveux d'un énorme chapeau de paille, ce qui était commun dans la région. Elle ne dit pas un mot de tout le trajet.

Nous entrâmes dans la ville par des rues larges et grises pour arriver à l'arrière de la petite échoppe. Comment la femme avait-elle réussi à me louer à Azevedo, cela reste encore un mystère, puisqu'il ne se montrait pas aux gens, ni à la plupart de ses domestiques, et il semblait ne fréquenter aucun des habitants de la ville ni les autres planteurs des environs, puisqu'aucun visage étranger à la plantation ne quittait la demeure ou n'y entraît. J'imagine malgré tout que Sobrieski avait joué le rôle d'intermédiaire dans cette affaire, comme dans d'autres.

Nous fîmes halte derrière l'échoppe et l'homme, ou plutôt la femme que je prenais pour un homme, descendit d'un bond de la charrette. À cet instant, j'ignorais qu'une scène identique se déroulerait à un autre moment de ma vie, dans un contexte totalement différent. Loin de moi l'intention d'avancer trop vite dans mon histoire, je souhaite simplement souligner les soupçons que j'ai nourris sur la vieille Vera et sur ses manigances, peut-être même sur ma grand-mère, dans la tournure qu'allait prendre mon destin. La femme, qui jouait le rôle d'un homme, m'aida à descendre, toujours sans m'adresser la parole, puis elle poussa la lourde porte grise et se rendit dans l'arrière-boutique de ce qui semblait être un magasin de chapeaux pour dames.

« Attends ici », me dit l'homme.

J'attendis. L'homme se rendit dans une autre pièce. Je restai debout, seule. Il y avait une table et deux bancs bien durs, en bois de rose, qui flanquaient une porte fermée d'un rideau ouvrant sur l'avant de l'échoppe. Une très haute commode en acajou sombre qui atteignait presque le plafond se dressait à côté de la table. Deux chaises en bois étaient appuyées au mur et, sur le mur de gauche, il y avait un hamac étroit.

Une femme âgée d'une trentaine d'années me rejoignit, vêtue d'une robe en soie à la coupe toute simple. Comme elle ressemblait à l'homme, j'en déduisis qu'elle était sa sœur. Elle avait à la main un grand chapeau de paille. Une domestique de la chapelière qui m'avait embauchée, pensai-je.

« En quoi puis-je être utile à votre maîtresse ? » lui demandai-je.

Elle éclata de rire. Elle avait les dents très blanches et son sourire la rendait plutôt jolie, mais aussitôt le sourire s'effaça et elle redevint une femme ordinaire au teint bistre.

Je la regardai, les sourcils froncés sous l'effet de la curiosité. Elle avait laissé grande ouverte la porte de l'arrière-boutique, mais je n'y vis personne. Du tissu, de la paille, des plumes éparpillées sur des bancs bas et gris, ça oui, mais personne.

« Où est passé votre frère ? »

Elle rit une fois encore puis son visage se fit grave. Pas de doute, elle aussi était folle.

« Ce n'est pas mon frère. Mais il apparaît et disparaît selon ce que j'attends de lui. Certaines fois il me facilite la vie, à d'autres moments il me la complique. Mais c'était plus simple pour lui que pour moi d'aller te chercher, avec le billet de notre maîtresse. »

Elle prononça ce mot, « maîtresse », d'une drôle de façon qui ne m'échappa pas et la curiosité resta affichée sur mes traits. Le sourcil haussé, j'étudiai les cheveux qui flottaient sur ses épaules, l'épaisseur mousseuse d'une Noire combinée au plat et au flottant d'une Blanche. Cela me rappela une histoire que j'avais entendue, qui parlait d'un homme magique à l'intérieur d'une lampe.

« Comment un vrai homme pourrait apparaître et disparaître ? »

— J'ai dit que c'était un vrai homme ? »

Oui, aucun doute là-dessus, elle était folle, car j'avais vu cet homme de mes propres yeux, même s'il avait gardé la langue nouée, je devais le reconnaître. Je me demandai si les mulâtres étaient envoyés à l'asile pour nègres ou s'ils avaient un asile qui leur était réservé, comme les Blancs. Elle s'esclaffa de nouveau, releva ses longs cheveux et coiffa le chapeau. C'était elle, l'homme. Je me mis à rire.

« Alors votre maîtresse n'a qu'une seule servante et elle se sert de vous à la fois comme d'une femme et d'un homme », dis-je, certaine d'avoir percé la supercherie, et je tapai dans mes mains, pas trop fort, de peur que la maîtresse ne m'entende.

Voilà qui lui déplut grandement. Elle fronça les sourcils, plus sérieuse que jamais.

Elle ôta le chapeau, secoua ses cheveux.

« C'est moi ta maîtresse. C'est moi ta maîtresse, et c'est moi l'homme. »
Je secouai la tête.

« Non. Je n'aime pas ce genre de farce. Vous êtes une femme de couleur. Il n'y a pas de maîtresses de couleur. »

Alors le doute s'empara de moi car une image me revint, celle de la femme que j'avais vue une fois, la femme du capitaine. J'ajoutai :

« Jamais je n'ai eu pour maîtresse une femme de couleur. »

— Eh bien, je serai ta première. Du moins jusqu'à la fin du festival. »

Je gardai les yeux fixés sur le sol en bois dur, sur mes pieds nus. Je refusais toujours de porter les sandales même si je ne les avais pas jetées, elles restaient par terre quand je dormais et dans mon hamac la journée, et j'écoutais quotidiennement Mascarenhas parler du cadeau des sandales qu'il n'avait pas fait ainsi que du cadeau de chair et de sang qui n'était pas le sien.

« Figure-toi qu'ils organisent un défilé pour célébrer leurs racines indiennes. Soudain, tous les habitants de cette ville se targuent d'avoir une grand-mère et une arrière-grand-mère indiennes parmi leurs aïeux, et ils leur rendent hommage. Ils échangent leur nom contre un nom indien, uniquement leur nom chrétien et le nom de leur mère, ces canailles, car c'est le nom du père qui selon eux jouit du plus grand prestige. Tu penses qu'ils tireraient un trait sur leur prestige ? » Elle posa cette question sur un ton étrange, observa un silence sans donner l'impression qu'elle attendait une réponse de ma part, puis reprit le fil. « Les seuls mots indiens qu'ils connaissent sont ceux qui désignent les arbres et les rivières. » Elle lâcha un rire. « Alors ils se donnent tous un nom d'arbre ou de rivière. Et le maire a décrété que c'était un jour à marquer d'une pierre blanche, et il y aura des défilés et des danses, et on m'a commandé des chapeaux et des couvre-chefs pour ces démons qui doivent ressembler en tous points à ceux que portent les Indiens... et c'est pour cela que j'ai besoin de mains supplémentaires. »

Je restai bouche bée. Jamais je n'avais entendu quelqu'un traiter les *brancos* de démons et de canailles.

« Pourquoi vous n'avez pas embauché d'Indienne ? »

— J'ai préparé des croquis, des modèles précis. Je voulais quelqu'un de manuel, qui fait de la vannerie et qui a certaines compétences, et c'est toi qu'ils m'ont envoyée. D'après eux, leurs Indiennes ne font pas de bonnes domestiques. » Elle jeta son chapeau sur une chaise. « Cela te surprend de m'avoir pour maîtresse, moi, une femme libre de couleur ? »

Je fis oui de la tête.

« Est-ce qu'on vous connaît en ville ? Vous arrivez à les berner aussi ? »

— On me connaît en ville, oui, et ici je n'ai aucun problème. Pour ainsi dire aucun. Mon père était menuisier, il a bâti l'église et sculpté quantité de statues. C'était un homme respecté. Il a construit la plupart de ces belles maisons.

— C'était un homme de couleur libre ?

— Non, lança-t-elle, comme en colère que j'aie pu penser cela. Un Blanc, un menuisier portugais, et ma mère était son esclave. » Elle avait perdu patience. « Elle était son esclave et il nous a affranchies, elle et moi. Nous avons du pain sur la planche. Viens. »

Elle se dirigea vers l'arrière-boutique et, voyant que je ne la suivais pas, elle se retourna et me regarda méchamment.

« Viens, j'ai dit. Tu crois qu'il m'est interdit de te donner des ordres ou que tu pourras me désobéir impunément sous prétexte que je suis une femme de couleur ? »

Elle se tenait les bras croisés, ses grands yeux étrécis.

Elle pivota sur ses talons et je lui emboîtai le pas.

Ma première tâche consista à teindre en jaune les plumes de poule blanches. Les plumes des paons et celles des perroquets et des macaos, splendides, je devais les laisser telles quelles. Je travaillais sur un banc, entourée de bols de teinture jaune, rouge et verte, tandis qu'assise à une table, elle feuilletait des parchemins étalés devant elle dont les pages étaient marquées de symboles et de motifs. J'ignore s'ils avaient un sens ; ils représentaient en majorité des formes abstraites, même si l'un évoquait un cerf en pleine course. Certains motifs, expliqua-t-elle, étaient empruntés à l'art indien, à des statues et à des couvre-chefs indigènes.

Au début elle me dit qu'elle les avait vus de ses propres yeux, puis elle précisa qu'elle les avait copiés dans la bibliothèque d'un jésuite. Elle-même ne s'était pas rendue dans la bibliothèque, car l'accès lui en était défendu, mais l'un des habitants de la ville les avait copiés pour elle, par conséquent je ne saurais dire à quel point ces motifs étaient authentiques, que j'aie compris ou non leur signification. Il s'avéra qu'elle n'en savait pas plus que moi.

« J'espère que ce vaurien a recopié celui-ci comme il faut », l'entendis-je marmonner.

Teindre les plumes et admirer les dessins que la nature avait peints dessus me procura beaucoup de plaisir. Cette tâche accomplie, elle me donna une petite brosse et me chargea de peindre des motifs sur du tissu d'écorce. À l'en croire c'était très simple, et tout à fait dans mes cordes. Je traçai ce qui ressemblait à des cercles à l'intérieur d'autres cercles et d'autres figures géométriques. Seul un motif me parut familier. Il ressemblait aux yeux que le vieux Xavier avait dessinés dans la terre, mes propres yeux.

Elle fabriqua un masque d'où jaillissaient des plumes multicolores, les yeux ovales et fendus vers le bas pour figurer la tristesse, la bouche affaissée aux commissures, d'énormes balles rondes en guise d'oreilles. Puis un chapeau aux bords garnis de plumes, comme une chevelure. Il y avait sur ce chapeau des carrés peints soit en rouge, soit en blanc, mais tous en paille. Elle me montra comment tresser ces carrés sur une corbeille en forme d'œuf, posée à l'envers. J'étais censée en tresser un grand

nombre et leur attacher des plumes pendant qu'elle s'attaquait au plus difficile des masques, celui aux oreilles rondes et au nez en cylindre.

Sur une feuille, elle avait dessiné des têtes d'animaux que nous allions commencer dès le lendemain, annonça-t-elle. À moi de peindre leurs petits yeux ronds.

« C'est très facile », affirma-t-elle.

Hochant la tête, je continuai à tresser les paniers à l'envers.

« Il y aura des vrais Indiens au défilé ? »

— Non, bien sûr que non. C'est un ramassis de canailles, je ne te l'ai pas dit ? Il y aura uniquement ceux qui prétendent avoir parmi leurs ancêtres une grand-mère ou une arrière-grand-mère indiennes. Nous ne sommes plus dans le passé. Ils pensent qu'ils doivent rendre hommage à leurs racines au lieu de les condamner. Même le prêtre y voit une bonne chose. »

L'image du père Tollinare qui se penchait pour faire le baise-main à Mexia traversa mon esprit, puis le Père se transforma en quelqu'un d'autre, l'homme maigre à l'ombrelle sur son cheval efflanqué.

« Vous avez du sang indien ? demandai-je en tressant ma corbeille tandis qu'elle fixait des plumes à l'un des masques en tissu d'écorce.

— Non. Mon sang ne laisse-t-il pas assez à désirer ? »

Je lui jetai un regard, mais elle avait parlé sur un ton désinvolte, avec spontanéité, et l'expression sérieuse n'avait pas quitté ses traits alors qu'elle collait soigneusement des feuilles, essuyant la sueur sur son front et les ailes de son nez. Elle n'eut pas un regard pour moi, ni même un sourire de connivence narquoise pour montrer que c'était un sentiment que nous partagions. Je continuai à scruter son visage. N'avait-elle pas traité les *brancos* de canailles ? À qui était-il, précisé-ment, ce sang qui laissait à désirer ?

« Regarde ce que tu fais. »

Elle m'arracha l'ouvrage des mains. Au cours des minutes qui avaient précédé, j'avais entortillé un tout petit morceau dans le mauvais sens, habituée que j'étais à observer les gens pendant que je tressais mes paniers. Elle défit tout avant de me le jeter à la figure.

« Ne quitte pas ton ouvrage des yeux », ordonna-t-elle, une ride profonde creusant son front, une ligne très profonde qui courait en plein milieu.

Je n'avais pas le don que possédaient ma grand-mère et la vieille Vera, celui de lire l'avenir sur les fronts, mais je sentis que cette ride était porteuse de sens, que c'était sans doute une femme qui connaissait un destin particulier. L'épouse de Martim Aprigio avait parlé de liberté, mais la personne que j'avais devant moi était réellement une

femme libre et je ne pus m'empêcher de vouloir l'assimiler tout entière, ses gestes, ses tournures de phrase.

« Votre mère était esclave, dis-je soudain, avant qu'il l'affranchisse ? »

Elle hocha la tête sans me regarder pour autant.

« Il l'a épousée pour faire d'elle une femme libre ? »

J'observais la ride qui partageait son front. Elle finit par me répondre :

« Non. Il l'a affranchie. Il les a affranchies, elle et sa fille. Tu es une petite fouineuse, toi. Il nous a affranchies. Je suis sa fille. »

Elle me regarda comme pour dire que si je ne savais pas cela, alors je ne pouvais pas me fier à ma mémoire.

Je gardai le silence, même si j'avais quantité de questions à lui poser sur son père et sur sa mère, et sur la ville qui l'avait acceptée en tant que femme libre, en tant que femme de couleur, et tout le reste. Nous travaillâmes une journée entière, puis elle se leva pour m'apporter à manger, une écuelle de chou accompagné d'un riz épais et pâteux, et des biscuits de manioc. Oui, elle m'apporta elle-même à manger. Ce n'est pas moi qui fus chargée de chercher ceci et cela. Et elle partagea mon repas, sauf qu'elle s'autorisa du pain de froment à la place des biscuits de manioc. Et j'allai prendre mon repas dans l'arrière-boutique tandis qu'elle restait dans la pièce principale. Assise face à moi, elle ne me retourna aucun des nombreux regards que je lui lançai.

Le repas fini, je lui dis à quel point je trouvais étrange qu'elle ne m'ait pas ordonné de cuisiner pour elle en même temps que pour moi, étant donné que j'étais la servante et qu'elle m'avait louée.

Elle répondit, non sans fierté, qu'elle m'avait embauchée pour une seule tâche, la confection des costumes, et qu'elle allait continuer à se charger du reste, parce qu'elle était une femme d'honneur.

« Une femme de couleur, et libre, n'a pas la vie facile dans une ville comme celle-ci », déclara-t-elle avant de se remettre au travail.

Je voulus lui répondre que cela venait contredire ce qu'elle avait expliqué plus tôt, mais je tins ma langue. J'attendis la suite, qui ne vint pas. Au bout d'un moment j'entendis un carillon et elle se rendit à l'avant de la boutique. Je distinguai des conversations à voix basse, des paroles inaudibles.

À son retour elle s'assit et me dit, avec des accents amers dans la voix :

« On ne peut même pas danser dans la rue avec une personne de couleur. Mes costumes feront partie du défilé, mais pas moi. Même si je n'en ai pas envie. Je suis une femme qui reste surtout cachée, de toute façon. Je ne suis pas quelqu'un de public. Blanche ou Noire, jamais je ne serai quelqu'un de public. La personnalité ne change pas en fonction de la couleur de peau. Ce qui influe sur elle, c'est de savoir

que le libre arbitre n'a pas son mot à dire. Tu vois où je veux en venir ? Il y a dans cette ville un homme de couleur, un homme libre qui a écrit une pièce pour le défilé. La pièce sera bien montée, mais l'homme exclu des festivités. »

Elle affichait une expression qui la rendait laide, lui tordant la bouche presque jusqu'à la tempe. À la voir ainsi, j'eus envie de me détourner d'elle, mais je ne pus détacher mon regard. Elle donnait l'impression de porter un masque.

« Il l'accepte moins bien que moi, parce que son esprit vit moins à l'abri des regards. Est-ce que je devrais porter des gants et l'un des masques qui expriment la tristesse pour participer malgré tout au défilé, Almeyda ? »

À cet instant je découvris qu'elle savait comment je m'appelais.

« Est-ce que je devrais lui confectionner un masque, et lui proposer d'y aller avec moi ? » Elle s'interrompit comme si j'allais lui répondre, mais que dire à cela ?

« Même la fille de l'arracheur de dents va danser dans les rues la semaine prochaine. » Elle inclina la tête, examina l'un des masques. Son propre masque, qu'elle n'avait pas quitté. « Mais je ne suis pas une femme qui danse, ni une femme qu'on voit en public et, Blanche ou Noire, peu importe, je vais être une femme qui se cache. »

Son expression se détendit et elle attrapa un nouveau pan de tissu d'écorce pour fabriquer un autre masque destiné aux gens qui prendraient part au défilé, qui avaient troqué leur nom contre un nom indien d'arbre ou de rivière.

Je me demandai en mon for intérieur qui était cet homme dont elle m'avait parlé et quelle était la nature de leur relation, si c'était de l'amour. Quand elle avait parlé de lui, je m'étais imaginé un couple masqué qui dansait dans la rue.

Nous restâmes penchées en silence sur notre ouvrage puis, au bout de quelques heures, elle s'adossa à sa chaise et respira lourdement. Elle plaça côte à côte plusieurs masques tristes sur la table, puis elle les repoussa et posa son front sur la table.

« Vous êtes mariée ? »

Elle leva la tête, redressa ses épaules.

« Non », lâcha-t-elle, de la fierté dans la voix, fière même de cela. Ensuite elle se mit lentement debout et alla chercher un hamac plié dans un coin de la pièce.

« Tiens, prends ce bout-là. »

Je m'exécutai. Elle noua une extrémité à un crochet qui sortait du mur, puis elle me prit l'autre des mains et la pendit à un crochet sur

le mur d'en face. Contournant la table, elle manqua de trébucher et se rattrapa au meuble. Je me précipitai pour l'aider, mais j'arrivai trop tard et je restai plantée là, embarrassée, à la regarder.

« Tu dors ici », me lança-t-elle en passant à côté de moi pour aller se dresser dans l'ouverture cintrée qui reliait les deux pièces.

Soudain elle m'apparut très nerveuse, un peu comme si elle avait peur de moi.

« Je suis très satisfaite de ton travail. Je n'aurai sans doute pas besoin de toi plus de deux ou trois jours.

— Vous serez payée pour vos masques ? » demandai-je, sans comprendre la raison qui me poussait à poser cette question.

Elle fronça les sourcils.

« Non, tout le monde est bénévole. Chaque commerçant contribue en quelque chose.

— Combien est-ce que je vous ai coûté ?

— Quoi ?

— Me louer. Quel était mon prix ?

— Ce ne sont pas tes affaires. »

Je grimpai dans le hamac, les yeux fixés sur elle.

« Ne me regarde pas avec ces yeux-là », dit-elle.

Je me détournai. Quand je tournai à nouveau la tête elle ne se trouvait plus dans l'encadrement de la porte.

Je l'entendis grimper dans son hamac.

Je restai à ses côtés quelques jours supplémentaires, attachant des plumes aux masques qu'elle fabriquait, peignant des yeux sur des têtes d'animaux.

« Comment était-il ? lui demandai-je une fois.

— Qui ?

— Votre père. Le menuisier. Et votre mère aussi. Quel genre de femme ? »

Enfin j'avais réussi à sortir les questions que j'avais en moi.

« Et je suis obligée de t'en parler ? Je suis obligée de te parler de ça ? » Elle m'étudia, les yeux mi-clos. « Quelle créature bavarde, et indiscreète avec ça. Je n'apprécie guère les créatures bavardes qui fourrent leur nez partout. Si tu veux devenir une femme bien, apprend à garder le silence et occupe-toi de tes affaires.

— D'habitude je ne parle pas beaucoup, mais je suis toujours curieuse. »

Elle me sourit, puis elle se tint plus droite.

« Mais pas avec moi, hein ? Tu crois, parce que tu regardes ta propre couleur, qu'il n'y a aucune distance entre nous, que nous

sommes pareilles, et que je n'ai pas le droit d'exiger ton silence respectueux. »

Elle noua le cordon de son pantalon, puis elle banda sa poitrine très serrée et enfila une ample chemise blanche. Elle appliqua sur les lèvres une crème qui atténuait leur teinte de fruits rouges, releva ses cheveux et coiffa le grand chapeau blanc en le rabattant sur son front.

« De quoi j'ai l'air ?

— D'un homme, dis-je sur un ton chagriné.

— Mais je ne peux pas changer ma voix, je ne peux rien faire pour changer ma voix. Donc je fais semblant d'être muette.

— Oh.

— Ne sois pas fâchée contre moi. J'accepte mon statut comme j'accepte que mon sang soit défectueux. »

Je n'eus aucune réaction. Une fois encore elle avait dit cela sans changer d'expression, et sans me lancer de regard de connivence.

« Je ne suis pas la fille d'un arracheur de dents, déclara-t-elle avec cette allure d'homme, à s'y méprendre, et ce chapeau qui projetait une ombre étirée sur son visage. Non, et mon père était plus qu'un menuisier. Ces statues qu'il a sculptées pour l'église, et pour de nombreuses églises dans cette contrée. S'il était resté dans l'Ancien Monde et s'il n'était jamais venu dans le Nouveau, il aurait sculpté des statues différentes. Tu aurais vu son travail dans les musées. Je ne suis pas la fille d'un arracheur de dents. Ne me regarde pas comme ça... tu crois, parce que nous partageons le même sang... » Elle m'étudia d'un air hautain sous son chapeau de paille. « Non, ne va pas t'imaginer cela, et même blanche j'aurais été la même que tu vois ici, à me cacher dans cet endroit. Je serais la même que tu vois debout ici et maintenant devant toi. Ne va pas croire que nous avons quoi que ce soit en commun en esprit, parce que nous avons notre sang en commun. Et ne me pose plus de questions sur cet homme ni sur cette femme. Ne me pose plus aucune question sur eux, parce que tu sors de ton rôle. »

Je la suivis dehors et montai à l'arrière de la charrette. De retour à la plantation d'Azevedo, nous trouvâmes le vieux Xavier assis par terre devant sa case avec ses fioles disposées autour de lui. La femme arrêta la charrette devant lui.

« Dis à Mascarenhas que je l'ai ramenée », déclara-t-elle de sa vraie voix, sa voix de femme.

Xavier hocha la tête sans lui parler. Je descendis de la charrette et je restai à proximité.

« Viens voir, Maria », dit-il, comme s'il la connaissait depuis très longtemps.

Elle s'assit par terre à côté de lui.

« Nyanga », l'appela-t-il.

Il lui passa la main sur le front, puis sur le côté de son cou, et il projeta cette main en l'air comme s'il arrachait quelque chose. Ensuite il prit l'une des fioles posées à côté de lui et il la lui tendit.

« Cela va soulager le mal. »

Elle le remercia et se mit debout. Elle me regarda avec ce qui ressemblait à de l'embarras, puis elle s'installa à la place du cocher et repartit.

Je fixai Xavier du regard, curieuse de savoir ce qu'il lui avait donné.

« Tu crois que le vieux Xavier s'occupe seulement des maux physiques ? me lança-t-il. Tu ne crois pas que son domaine, c'est aussi l'esprit ? Tu ne crois pas qu'il traite les maladies de l'âme ? »

Je ne répondis rien, parce que c'était la conclusion à laquelle j'étais arrivée toute seule, il lui avait donné cette fois-ci un remède pour l'âme.

Soudain mes jambes se mirent à trembler et je tombai par terre devant lui. J'avais l'impression d'être paralysée, l'impression qu'on m'avait administré une drogue. Je le vis placer des fleurs et des perles près de moi.

« Accepte ces offrandes et emporte-les dans ton palais de bijoux au fond de la mer. »

Il ne cessait de me regarder, même si je n'arrivais pas à me redresser ni à me mettre debout. Je plongeai le regard dans ses yeux d'un brun cuivré. Le ciel dans son dos semblait être éclairé à la bougie. Alors il se saisit de grandes feuilles de bananier et il en frotta mon visage et mon corps.

« Tu es africaine ? »

— Je suis petite-fille d'Africaine.

— Rien ne te distingue des autres femmes, à part les fois où l'esprit de l'un des dieux entre en toi. Mais dis-moi, tu leur fais passer des informations ? Tu es une espionne envoyée ici pour débusquer les renégats ? »

Je lui parlai comme si je savais exactement ce qu'il insinuait, et ce qui le poussait à me poser ces questions :

« Non.

— Non ?

— Non.

— Eh bien, ils l'ont pendu et ils ont fiché sa tête sur un pieu en guise d'avertissement. Pour montrer aux autres renégats qu'il n'est pas immortel.

— Oh si, il est immortel, car son âme nous a tous pénétrés.

— Tu es seule ?

— Oui, je l'étais au début. Ils ont d'abord pris d'assaut une petite ville puis la plantation et ils nous ont tous rendu notre liberté.

— Tu as eu peur ?

— Oui, mais j'ai confiance en la peur. Personne n'a le droit de déterminer qui est libre et qui ne l'est pas. D'affranchir quelqu'un ou de lui refuser la liberté.

— Est-ce que tu es une femme comme les autres ?

— Je suis Almeyda. »

Alors l'Indienne surgit au-dessus de moi, des bougies dans le ciel derrière elle.

« Le côté droit de son visage est tout enflé. Je peux la soulever ?

— Non.

— Un érysipèle ?

— Non.

— Je peux la soulever ?

— Où ?

— Sur ma poitrine. Elle a cherché protection dans un village indien, mais les Indiens eux-mêmes l'ont faite captive.

— C'était celle-là ?

— Peut-être.

— Non, ils nous protégeaient, protestai-je. Il m'avait prise sur ses épaules. Il avait un casque en peau de fourmilier. »

Xavier continuait de me frotter le visage et le corps avec les feuilles de bananier, ensuite il recommença avec des branches de manioc.

« C'est une maladie de l'esprit ou une maladie de l'âme ? demanda l'Indienne. Il lui a donné des biscuits et des souliers, alors elle lui a dit où se cachaient les renégats.

— Non ! hurlai-je. Non ! »

Xavier me frictionnait de haut en bas, le dos, les cuisses, mon corps tout entier qui se contorsionnait, le visage orienté vers lui.

« Tu l'as aperçue à la procession de la Semaine sainte ?

— Oui, et c'est interdit aux femmes de couleur.

— Une femme de couleur n'a pas la vie facile dans une ville de ce genre, dis-je alors.

— Tu fais confiance à la peur ?

— Oui.

— Tu as fabriqué un masque ?

— J'ai attaché des plumes dessus.

— Tu as vu l'homme qui m'a rendu visite ? C'est le parrain de mon enfant.

— Le père ?

— Le parrain.

— Il s'appelle Barbacoeba. La première fois qu'il est venu c'est la femme de Martim Aprigio qui l'a hébergé, ensuite il m'a vue, il a mis un genou à terre et il a dit que jamais il n'avait posé les yeux sur une femme aussi belle. Il s'étonnait de voir des femmes aussi belles dans un pays pareil. Tu n'es pas la Mauresse enchantée, aux lèvres colorées avec des fruits rouges, aux paupières peintes avec le bleu du ciel ? »

Je ne savais pas si c'était moi qui parlais, ou si c'était l'Indienne.

« Les lèvres teintées de sang ? fit Xavier.

— Il n'y a pas que mon peuple qui ait consenti à un tel sacrifice ou qui se soit approprié les terres d'autrui pour vivre de sa chair et de son sang. Oh, ce sont les dieux qui reposent sur de vieilles pierres et qui savent tout. Je suis une femme qui se tait dans un pays effroyable. Pourquoi me regarde-t-elle avec des yeux pareils ?

— Pourquoi nous regarde-t-elle avec des yeux pareils ? répéta Xavier. Est-ce qu'elle est venue résoudre le mystère que recèle cet endroit ?

— Seuls les dieux reposent sur les pierres et savent tout. Ce sont tes mots.

— Regarde comme ses souliers sont grands ouverts.

— Je n'ai pas de souliers.

— Pourquoi nous regarde-t-elle ainsi ?

— Lemanja ? C'est la déesse Lemanja ?

— Je suis Almeyda. Je ne vous l'ai pas dit ?

— Tu lui as montré comment sortir de son corps ? Tu lui as fait cadeau d'un don surnaturel ?

— Il n'y a que les dieux qui sont assis sur les rochers et qui savent tout.

À force de frotter, les branches de manioc perdirent leurs feuilles et il déposa les tiges dénudées par terre à côté de moi. À côté de mon corps endolori, le sang affleurant à certains endroits.

« N'importe qui peut faire affleurer le sang, dit l'Indienne. Mais tu lui as montré l'autre ? »

Xavier déposa une amulette autour de mon cou, une amulette de graines et de coquillages. Il appliqua sur mes bras et mes cuisses une huile qui referma les plaies. Ce qui restait de l'huile, il me le fit boire après m'avoir soulevé la tête. Je m'élevai dans le ciel, flottant au-dessus des bougies. Lorsque je revins à leurs côtés m'étendre sur les feuilles de bananier et de manioc, ils me portèrent à l'intérieur de la longue case où vivaient les femmes et m'allongèrent dans mon hamac. Ils n'eurent aucun mal, car j'étais très légère.

« La prochaine fois que je viendrai j'adopterai une forme que tu trouveras à ton goût », déclara-t-il avant de se pencher et de m'embrasser à pleine bouche.

Xavier et l'Indienne s'en allèrent. Je restai couchée là. La vieille Vera apparut au-dessus de moi, silencieuse. J'essayai de me redresser, ce fut peine perdue. Les entailles sur mon corps s'étaient cicatrisées, mais elles me piquaient encore.

« On raconte que nous sommes rivaux, mais c'est faux, me confia-t-elle. Nous travaillons main dans la main. »

Je ne dis rien.

« Il ne va plus te garder très longtemps.

— Qui ? »

Elle s'esclaffa.

« Azevedo. Qui d'autre ici prendrait ce genre de décision ? »

Toujours paralysée, je fixai les yeux sur elle puis je l'interrogeai :

« Pourquoi est-ce qu'il ne veut pas me garder ? »

— Parce qu'il a peur de ce que tu sais, peur de ce que tu as vu, peur que tu me le dises. Il a peur que je sois au courant. Qui est-ce qu'il craint le plus, toi ou moi ? »

Ses yeux se firent plus grands, plus ronds. Elle avait l'habitude de les écarquiller à certains moments, quand elle parlait à quelqu'un. Dans ces moments-là il jaillissait d'eux comme une lumière, une étincelle ou un esprit. Cette fois-là, une lumière en surgit. Je fermai les miens, pour me préserver de son regard pénétrant.

« Tu n'as pas déjà tout vu ? protestai-je.

— Si, je vois. » Je la sentais toujours penchée au-dessus de moi. « Il pense que je ne vois pas ce qu'il est devenu, que je l'ignore. Il pense que seul lui me voit, vieille femme, en jetant des coups d'œil furtifs par une fente de sa tapisserie. Il pense que je ne vois pas l'homme dans le palanquin. Il se cache de moi de tant de façons, mais tu crois que je ne vois pas ? »

J'aurais voulu étudier ses yeux, mais je n'osais ouvrir les miens. Elle s'esclaffa de nouveau, puis le silence revint.

« Il croit que tu vas me répéter ses paroles. Est-ce qu'il a peur de ça ? Il croit que je ne peux pas les répéter mot pour mot et phrase par phrase, ni décrire toutes les inflexions de sa voix. Toutes ses intonations. Il pense que je ne l'ai pas vu ? Il pense que je ne peux pas le voir maintenant, hein ? Il ne s'est jamais caché de moi. Non. Je vois ce que tu as vu de tes propres yeux ce jour-là, et plus encore. Tu m'entends ? Je vois ce que tu as vu de tes propres yeux et plus encore. Les symboles ésotériques qu'il a couchés sur le papier en disant que c'était sa science. Les

symboles ésotériques que j'ai dessinés par terre, ma science à moi. Et si je te racontais mon histoire ? Et si je t'expliquais mes raisons ? »

Ouvrant les paupières, je la dévisageai.

« Il prétend que je suis l'une de ces sorcières qu'ils ont ramenées d'Afrique, mais je refuse de le reconnaître. Figure-toi que je n'étais même pas sur place quand le feu a pris.

» J'étais en train de soigner une jeune fille, de brûler des feuilles de coca pour la délivrer des démons, de frotter de la cendre sur ses paupières. Il raconte qu'il m'a vue m'éloigner de la maison en courant. D'autres racontent la même chose. Mais est-ce que je n'étais pas ailleurs, à forcer une jeune fille à plonger son regard dans les flammes ? »

Je hochai la tête.

« À lui dire qu'elle était une femme nouvelle, à lui répéter encore et encore qu'elle avait changé, à brûler des feuilles de coca, à la forcer à devenir une autre. Est-ce que je n'étais pas occupée à soigner quelqu'un ? »

J'eus un autre hochement de tête.

« Mais il raconte qu'il m'a vue, que j'ai fait un bond et couru aussi vite qu'un serpent. Comment aurais-je pu me trouver à deux endroits en même temps ? Comment aurais-je pu soigner cette enfant et détruire sa maison, et lui dedans, au même moment ? Est-ce que cette jeune fille ne m'a pas vue ? Est-ce que je n'ai pas soufflé de la fumée dans ses narines, pas peint ses paupières ? Ainsi donc je suis l'une de ces sorcières venues d'Afrique, mais cette enfant, je ne l'ai pas guérie ? »

J'acquiesçai, une nouvelle fois.

« Je n'ai pas partagé avec elle certaines des connaissances transmises par les cieux ? Dans ce cas, comment est-ce que je peux me trouver à deux endroits en même temps ? »

Avais-je dormi ? J'ouvris les yeux et elle n'était plus là, mais il flotait une odeur de feuilles de coca brûlées.

Le cordonnier et le sadisme de la senhora

« Est-ce que vous m'avez louée ou achetée ? » osai-je demander au taciturne Sobrieski.

Nous traversons une bananeraie qui débouchait sur un long bâtiment bas et il laissa ma question sans réponse. À proximité, sous des palmiers se dressaient trois cases pour les esclaves, plus petites et plus sommairement construites que les huttes sur la plantation d'Azevedo – car nous ne nous trouvions pas sur une plantation à proprement parler.

« J'ai seulement deux esclaves, dit-il, même s'il ne donnait pas l'impression de me parler, mais comme il me avançait de quelques pas je ne voyais pas ses yeux.

» Moi-même je travaille dur, aussi dur qu'un esclave. »

Il portait des habits d'esclave, assurément, pensai-je. J'attendis la suite, il n'ajouta rien.

Je crus qu'il allait d'abord me montrer l'intérieur de l'une des cases, mais il poursuivit son chemin et entra dans le bâtiment principal – j'appris plus tard que c'était à la fois son logis et son atelier. Je le suivis à l'intérieur et j'aperçus deux esclaves assis à une longue table en bois recouverte de lanières de cuir. Le long des murs s'alignaient des sandales et des souliers à la mode européenne. L'un d'eux, qui cousait sur une forme cylindrique, me regarda. L'autre, celui qui était chargé de battre le cuir et qui avait à côté de lui une pile de sandales, non. Dans un coin s'entassaient des selles, mais je n'en vis vraiment qu'une, parmi les rangées de chaussures, qui avait l'air de coûter cher.

Je restai sur le seuil.

« Assieds-toi. Capao, montre-lui comment on noue les sandales », ordonna Sobrieski à l'homme qui battait le cuir.

Capao me lança un regard sombre et lâcha son ouvrage. Je pris place sur l'une des chaises à côté de lui, pas trop près.

« Là », fit Capao.

Je m'assis plus près. Sobrieski quitta l'atelier et disparut dans la pièce voisine.

Capao prit un morceau de cuir plat et une longue lanière. Le cuir était déjà troué, je n'avais pas à me préoccuper de cela.

« Ici et ici et ici », dit-il simplement, en me montrant, puis il fit un nœud avec l'extrémité de la lanière, la serra entre ses dents et tira dessus.

« Tu as vu ? »

Je fis signe que oui. Il me tendit l'autre extrémité, puis il me regarda reproduire ses mouvements, pas aussi vite que lui, et je finis en tirant la lanière entre mes dents, sauf que j'eus l'impression que la lanière tirait aussi sur mes dents, car je n'avais pas l'habitude de m'en servir de cette façon.

Il éclata de rire.

« Quoi ? »

— Tu fais une de ces grimaces. Tu plisses toute ta figure.

— Voilà, dis-je en reposant la sandale.

— Bien », conclut-il avant de pousser dans ma direction une pile de semelles de différentes formes et tailles ainsi qu'un paquet de lanières. « Maintenant c'est toi qui t'en occupes. »

Il retourna à son marteau.

Je me mis au travail et, à force de tirer sur les lanières, j'eus la sensation qu'on m'avait arraché les dents. J'en parlai à Capao.

Il me tendit une agrafe en métal.

« Tiens, pose ça ici »

Il tira dessus.

« Mieux ? »

Je confirmai d'un signe de tête. Il retourna à sa tâche.

« Est-ce qu'il m'a louée ou achetée ? lui demandai-je.

— Comment je le saurais ? Je suis esclave, tout comme toi. Tu crois que le maître me parle de ses affaires ?

— Tu sais combien de temps je dois rester ici, alors ?

— À perpétuité ? Et en quoi cela nous concernerait, toi et moi ? »

Je voulais dire quelque chose, mais il frappa la table de ses phalanges.

« Il préfère qu'on travaille dans le silence. Tu veux t'attirer des ennuis dès le premier jour ? »

Je me tus. Tirant jusqu'à moi une semelle, j'enfilai la lanière.

Il jeta celles que j'avais terminées dans un coin et me montra comment coudre un modèle de souliers plus compliqué.

« Tu apprends très vite », déclara-t-il.

Je me piquai le doigt et le sang tacha le cuir. J'essayai la tache du dos de la main. Des pas s'approchèrent.

Sobrieski regarda par-dessus mon épaule.

« Trop loin les uns des autres », asséna-t-il. Il me prit la sandale, rectifia mes erreurs et me la rendit.

Je me remis à coudre. Il me surveilla encore un peu, sans décrocher un mot, puis il alla s'asseoir à un comptoir sur lequel attendaient des selles dans un coin de l'atelier. Il préleva dans un bol une sorte d'huile dont il les enduisit. De temps en temps il se levait et regardait par-dessus mon épaule, toujours sans rien dire. Il commença à tailler des formes dans d'immenses pans de cuir. L'homme assis à côté de Capao, qui n'avait pas prononcé un mot depuis mon arrivée, entreprit de coudre des boutons dans le cuir épais.

Je la perçus avant de la voir – une femme qui tenait un bébé, debout sur le seuil. Je lançai un regard derrière moi et elle avait braqué ses yeux sur moi, des yeux durs. Je me concentrai sur mon ouvrage, mais je sentais que ses yeux ne se détachaient pas de mon dos. Je me repiquai le doigt, faisant apparaître une nouvelle tache. Capao me jeta un regard en coin sans rien dire. Il s'était mis à la couture, avec des points plus compliqués et plus difficiles à produire que les miens. Il glissa un tissu

très noir dans ma direction, pour que je nettoie le cuir. La femme se tenait toujours dans l'embrasure de la porte et à un moment j'entendis un bruit étrange. Vérifiant d'un regard furtif, je découvris qu'elle avait défait son corsage pour donner le sein au bébé. Elle me regardait avec une drôle d'expression – car c'était moi qu'elle continuait à fixer et personne d'autre, comme s'il n'y avait que moi dans le bâtiment et même son mari n'était pas là. Elle avait des cheveux d'un brun très clair, fragile, et je ne comprenais pas ce que signifiait l'expression qu'elle affichait. Aucun homme ne se retourna vers elle, pas même son mari, occupé à découper des pans de cuir. Au bout de quelques instants, qui me parurent durer une éternité, je retournai à ma besogne. La femme était beaucoup plus jeune que Sobrieski. Elle devait avoir dans les vingt-cinq ans alors que lui, il avait la quarantaine. J'étais dépassée par son expression et par le petit sourire qu'elle avait aux lèvres – pas le genre de sourire qui traduirait de la gentillesse ou de la curiosité, plutôt une mimique imperceptible, comme embarrassée, et cela me fit peur.

Alors je reçus une tape sur les doigts et Sobrieski m'arracha la semelle des mains. De sa poche il tira un canif, défit les points que j'avais faits, refit une couture correcte et jeta la sandale sur la table.

Me retournant, je me rendis compte que la femme n'avait cessé de m'étudier – et son sourire était encore plus narquois.

« Agostinha », dit Sobrieski.

Elle s'en alla. Nous nous remîmes à travailler en silence jusqu'à ce qu'elle nous apporte des écuelles de riz et de manioc à mélanger et à enrouler dans des feuilles de bananier. Ce fut l'heure de la pause, Sobrieski disparut dehors.

« Elle a peur de toi, déclara Capao.

— Quoi ?

— Tu ne vois pas que la femme a peur de toi. Elle se demande ce que son mari pourrait finir par voir en toi, et donc elle a peur. »

Je restai silencieuse un moment avant d'avouer :

« Elle me fait peur.

— Pour quelle raison ?

— Cette façon qu'elle a de me regarder. Elle me fait peur.

— Donc nous avons deux femmes qui ont peur l'une de l'autre », dit Capao sur le ton de la plaisanterie.

Je plongeai le regard dans mon écuelle.

« Cette femme me fait peur », répétais-je.

Capao se passa une main sur le front sans rien dire. Il me toucha l'épaule. Je m'écartai.

« Tu as plus peur de la femme que de l'homme ? » demanda-t-il.

Après un silence, je répondis qu'aucun homme ne me faisait peur, et il se mit à rire.

« Comment va, Pedro Troisième du Nom ? » lança-t-il à l'homme assis à côté de lui.

Pedro hocha la tête, mutique.

« Pedro Troisième du Nom refuse de parler à qui que ce soit. Il se tait. Il estime que le silence va le libérer », gloussa Capao.

Pedro Troisième du Nom prit une poignée de riz et mangea dans un silence morose.

« Qui sait pourquoi on l'appelle Pedro Troisième ? reprit Capao. Ni son père, ni le père de son père, ne portaient ce nom. Pourquoi pas Pedro Premier du Nom ? »

J'observai Pedro Troisième du Nom, qui se raclait les doigts avec les dents.

« Tu sais pourquoi il est dans un état pareil ? » m'interrogea Capao. Je fis non de la tête.

« Parce qu'il s'est battu contre son propre peuple, voilà pourquoi. Il était soldat, dans une autre région, et ils l'ont envoyé en expédition contre les nègres marrons. Il en a capturé beaucoup, vraiment beaucoup, et il en a dénoncé aussi. »

Il attendit de ma part une réponse qui ne vint pas.

« Il a reçu une médaille pour tous les nègres qu'il a capturés. Ha, ha, et maintenant il est lui-même esclave. Les nègres l'ont fait prisonnier et ils lui ont coupé la langue et lui ont mis un F sur le front, le F de fugitif. Voilà pourquoi tu le vois dans cet état aujourd'hui. »

Pedro Troisième du Nom ne regardait personne. Un silence s'installa qui dura une éternité. Je méditai sur le mal que cet homme avait infligé et sur le mal qu'il avait subi.

« Comment tu sais tout ça s'il ne parle pas ? demandai-je à Pacao.

— C'est moi qui ai mis le F sur mon front, déclara Pedro Troisième du Nom. J'ai peint le F sur mon front moi-même. »

Capao éclata de rire. Je ne trouvai pas drôle ce qui venait de se jouer.

« La femme te fait toujours peur ? voulut savoir Capao.

— Je n'ai peur de personne », dis-je sur un ton morose.

Au retour de Sobrieski je maniai l'aiguille dans un silence maussade. À la fin de la journée je suivis Capao et Pedro Troisième du Nom. Sobrieski ne vint pas avec nous. J'avais cru que chacun aurait sa case à lui, mais les deux hommes entrèrent dans la même. Je restai dehors. Voyant que je ne les suivais pas, Capao ressortit.

« Qu'est-ce que tu fais ?

— J'attends qu'on me dise où dormir.

— Il y a trois hamacs là-dedans, expliqua-t-il en montrant du doigt la case où il venait d'entrer. On fait sécher de la viande rouge dans celle-là, et dans l'autre il y a des peaux tannées. Alors, qu'est-ce que tu choisis ? À ta guise. »

Il retourna à l'intérieur. Je lui emboîtai le pas en silence.

Au bout d'une semaine, la femme de Sobrieski demanda à son mari pourquoi je n'étais pas assignée à des tâches domestiques, à son service, alors que les hommes travaillaient pour lui. Elle ne comprenait pas ce que je faisais en leur compagnie quand j'étais incapable de coudre correctement ; je pouvais l'aider elle, avec la lessive, le ménage, et les autres corvées prises en charge par les femmes.

Évidemment, je n'entendis pas ses doléances mais, très vite, je me retrouvai le matin à faire ce qu'elle voulait voir fait, descendre la lessive au ruisseau, cuire le pain de manioc, polir à l'huile de coco les meubles en bois de rose. Elle ne m'adressait la parole que pour me donner des ordres et elle avait une liste de corvées longue comme le bras, et j'avais parfois l'impression qu'elle mélangeait des vêtements propres au linge sale. L'après-midi j'avais les mains qui tremblaient à force de travailler. Plus tard il y eut une série d'occasions où Sobrieski me tapa sur les doigts et elle, là, sur le seuil de l'atelier, avec son sourire narquois et le bébé pendu à son sein. Mais je ne lui parlais pas et elle ne me parlait pas non plus, à part pour m'indiquer les corvées de la matinée.

Un jour que j'étais au ruisseau, occupée à faire la lessive, je distinguai un bruit de pas et elle me rejoignit chargée d'un panier. Je crus qu'elle m'apportait plus de travail, mais elle alla poser le panier un peu plus loin, en amont, même si j'arrivais à voir le crâne du bébé et que j'entendais les petits bruits qu'elle faisait en dormant. Elle se tenait là, près du bébé, et à bonne distance, sans rien dire, le regard plongé dans l'eau claire comme en pleine réflexion.

Alors elle se déshabilla avec des gestes lents, d'abord le haut, ce qui libéra son ample poitrine, puis le reste. Elle nagea, se baigna, passa un moment agréable. Je poursuivis ma lessive, lavant les vêtements sales et ce qui faisait penser à des habits propres. À un moment elle se retrouva à côté de moi, ses cheveux clairs sur les épaules, ses épaules et ses seins blancs en dehors de l'eau.

« Almeyda, elle est drôlement bonne, dit-elle. Pourquoi tu ne te mettrais pas toute nue pour venir dans l'eau avec moi. Il y a assez de place pour deux. »

J'ignorais ce qui l'avait poussée à prononcer cette phrase sur le ton qu'elle l'avait prononcée.

« C'est comme ça que j'imagine les Indiennes au bain, ajouta-t-elle, comme des Mauressees enchantées.

» Viens dans l'eau, fit-elle en posant sur moi un regard dur. C'est tellement agréable. On a l'impression que cela guérit l'esprit tout entier. »

Elle resta devant moi, m'empêchant de frotter ma lessive.

« Je parie que tu aurais exactement la même allure qu'elles, l'allure d'une Mauresse enchantée. Exactement la même, je suis prête à le parier. Viens dans l'eau. Tu préfères que je te fasse tomber dedans ? Que je dise à mon mari que tu refuses d'obéir ? Qu'il te mette une correction ? »

Lentement, je commençai à me déshabiller sous son regard.

« Tu es leur copie conforme », déclara-t-elle, les yeux rivés sur moi alors que j'entrais dans l'eau. La copie conforme d'une Mauresse enchantée, comme dans les livres de contes. Sauf que tu n'as pas les cheveux longs, sauf que tu as les cheveux affreusement courts. »

Sa propre chevelure flottait dans l'eau.

« J'ai toujours voulu être brune. Comme la femme dans ce livre de contes. Mais mon mari trouve mes cheveux à son goût, c'est vrai. Je ne suis pas polonaise. Je suis une Portugaise de sang pur », se vanta-t-elle.

Je ne dis rien. Je restais adossée contre la rive, sans aller trop loin.

« Tu n'as pas la sensation que ton esprit est guéri ? » me demanda-t-elle.

Pas de réponse. Une fois encore elle s'amusa, et elle nagea, et elle s'aspergea les seins et les bras. Ensuite elle se planta devant moi, en me tournant le dos, et s'assit dans l'eau.

« J'ai des poux. Je crois que j'ai attrapé des poux », m'informa-t-elle. J'enfonçai mes doigts dans ses cheveux relâchés pour y chercher des poux.

Alors je sentis un caillou pointu me frôler la cuisse. Je baissai le bras pour attraper ma jambe tandis que la femme jaillissait de l'eau qui se teintait de rouge. Je me retournai et je la vis jeter ses vêtements dans le panier qui contenait le bébé et disparaître à toutes jambes dans la forêt. La main sur ma blessure, je plongeai dans le ruisseau et m'adossai à la rive. Je nettoyai ma jambe. L'entaille était longue mais peu profonde. Je déchirai un pan de tissu que j'enroulai autour de ma cuisse, puis je me rhabillai et je rinçai le reste de la lessive. J'allais jeter le jupon déchiré dans le ruisseau, mais je me ravisai et le remis dans le panier. En m'approchant de la maison, je

déposai la lessive sur des branches basses pour qu'elle sèche au soleil et au vent.

J'entrai dans l'atelier sans me rendre compte que j'avais du sang sur ma robe.

« Tu as tes affaires ? me demanda Capao, profitant d'une absence de Sobrieski.

— Quoi ?

— Il y a des taches de sang sur ta robe. Elles viennent d'où ? »

Je restai muette.

« Qu'est-ce qui s'est passé, femme ?

— Je me suis coupée sur un rocher. Quand j'étais au ruisseau. Je suis tombée sur un rocher.

— À quel endroit ? insista-t-il, les sourcils froncés.

— Seulement la cuisse. Ce n'est pas très profond. Ça ne fait pas mal. »

Il ne dit rien.

« Elle t'a envoyée faire la lessive et lui laver les cheveux ?

— Quoi ?

— J'ai vu la femme revenir les cheveux mouillés. »

Pas de réaction de ma part. Il me regarda. Je détournai les yeux.

« Je vais te préparer un baume à mettre dessus, dit-il avant de retourner à son travail. Les coupures, ça peut être dangereux. »

Je ne dis rien, mais je tirai l'aiguille les doigts tremblants.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle vienne cette fois-ci, mais elle se présenta à la porte, le bébé serré contre sa poitrine, les yeux posés sur mon dos. Est-ce qu'elle avait essayé de me frapper plus haut ? Est-ce qu'elle savait qu'elle m'avait seulement blessée à la cuisse, ou elle espérait que ce soit plus grave ?

Elle se détacha du cadre de la porte et revint sans le bébé. Elle avait lâché ses cheveux toujours humides sur ses épaules et elle entreprit de les brosser.

Son mari ne tourna pas la tête. Je continuai à coudre le cuir épais.

Lorsqu'elle me trouva seule la fois suivante, elle tenait un fragment de verre.

J'essorais de la pâte de manioc dans la cuisine et m'apprêtais à la mettre au four. Je sentis sa présence, je me retournai et je la vis avec l'éclat de verre à la main.

« Il faut toujours se méfier, dit-elle. Mon mari m'a fait venir un joli vase de Lisbonne et il est arrivé cassé. Je pensais avoir ramassé tous les éclats. Mais il faut toujours se méfier. Je suis contente que le bébé

n'ait pas rampé dessus. Dans mon pays, le verre est si joli à regarder, mais ici il faut vraiment s'en méfier. »

Elle alla jeter l'éclat de verre, mais plus les jours passaient et plus je m'attendais à recevoir un coup en travers du visage, ou dans une zone plus discrète, et rien ne se passa, et elle ne redescendit pas non plus au ruisseau. Chaque après-midi elle venait se poster dans le cadre de la porte de l'atelier tout en donnant le sein à son bébé, puis elle allait reposer l'enfant et se mettait à broser ses longs cheveux – ça, c'était nouveau. M'avait-elle simplement menacée, en me montrant qu'elle était capable de me faire du mal à la moindre raison ? Pourtant elle n'avait pas à craindre que son mari me remarque, car il déambulait dans son atelier comme si je n'existais pas, qu'elle le surveille ou non, et elle ne me quittait pas des yeux comme s'il n'y avait que moi dans l'atelier, et comme si son mari risquait de céder à mes charmes.

Une fois par jour, Sobrieski venait nous regarder à l'œuvre. Si nous avions raté quelque chose, il nous mettait une tape sur les doigts ou il cognait la table. Systématiquement j'étais celle à qui il arrivait de faire un point de travers. Et comme me l'avait dit Capao il exigeait de nous un silence absolu pendant qu'il travaillait. Pour Pedro Troisième du Nom ce n'était pas difficile, étant donné qu'il ne décrochait pas un mot, que Sobrieski soit là ou non. Et la nuit, lorsque nous étions allongés dans nos hamacs, il ne parlait pas non plus.

Un jour où Capao avait accompagné Sobrieski pour vendre une cargaison de souliers à une boutique en ville, Pedro Troisième du Nom rompit le silence :

« Cela t'arrive de te demander pourquoi j'ai arrêté de causer ?

— Tu me l'as dit. Tu as donné des informations sur ton propre peuple et tu les as faits prisonniers.

— Et je leur ai fait subir quantité de sévices et de cruautés sans voir une seule fois mon visage parmi eux. J'étais dans l'armée portugaise. Ce n'est pas mon peuple. Je n'ai vu mon visage nulle part parmi eux.

— Les Blancs se sont retournés contre toi, ils ont fait de toi un esclave après tes années de service ?

— Non. Je me suis réduit en esclavage moi-même.

— Toi-même ?

— Je n'ai pas intégré l'armée en pensant que ce serait des esclaves marrons que je traquerais. Non. On avait promis la liberté à ceux qui s'enrôlaient, alors qu'est-ce que je me suis imaginé ? J'ai cru que j'allais parcourir toutes les régions du monde inexploré, et au diable le

danger ! C'était inexploré, après tout. Mais il y avait d'autres territoires inexplorés ! » Il se frappa du poing d'abord la tête, puis le cœur : « Ici, et ici ! »

Il s'interrompit et se remit à traverser ses journées sans adresser la parole à quiconque.

M. Iaiyesimi

Un Noir se tenait sur le seuil, une femme timide sur les talons. Ils étaient l'un comme l'autre vêtus à l'européenne, avec des habits coûteux. L'homme, un géant, avait des épaules larges et une peau lisse et très foncée alors que la femme avait une peau sombre et veloutée, d'apparence fragile, mais elle se cachait derrière l'homme.

Assis dans son coin, Sobrieski finit par les voir et il se mit précipitamment debout.

« Est-ce que vous êtes..., commença-t-il.

- M. Iaiyesimi. »

Il se tenait très raide et parlait d'une voix digne. C'était la première fois que je voyais un homme dans son genre et je pensai à l'homme dont m'avait parlé la femme de Martim Aprigio, en m'imaginant qu'il s'agissait bien de lui, qu'ils cachaient leur véritable identité, qu'ils espionnaient pour le compte des renégats. Ensuite, je les fixai comme deux bêtes curieuses.

Même si M. Iaiyesimi s'adressait à Sobrieski, c'est moi qu'il regardait par-dessus son épaule.

« Oui, oui. »

Le cordonnier les fit entrer dans l'atelier. La femme se tenait toujours à distance.

« Entre, Zaria. »

Sobrieski les conduisit à son bureau. M. Iaiyesimi portait une boîte qu'il posa dessus.

« Cela ne vous concerne pas, nous dit Sobrieski, et nous retournâmes à notre tâche. Monsieur, voici donc les chaussures en tissu d'écorce que fabrique mon entreprise. En fibre végétale.

— Vous dites qu'elles résistent même à un climat pluvieux ?

— Oui. Cette paire-là, je vous la laisse. Nous avons acheté une boutique à Porto Calvo, ainsi qu'une maison. »

J'avais l'impression que l'homme me regardait, un coup d'œil furtif me le confirma, et la femme qui se tenait toute timide près de son mari

me regardait aussi. Je baissai les yeux sur mon ouvrage – de la broderie sur des sandales commandées par une femme riche de Porto Calvo.

— Quelle maison avez-vous louée ? demanda Sobrieski.

— Celle d'un Hollandais qui porte le nom de Lantz, avec son magasin.

— Ah, oui. Que pensez-vous de notre bonne ville de Porto Calvo ? » Sobrieski lui parlait comme s'il s'adressait à un Blanc.

M. Iaiyesimi garda le silence un instant.

« Ma femme et moi, nous avons été en butte à leurs moqueries jusqu'à ce qu'ils découvrent que nous sommes de sang royal à l'étranger et que je possède beaucoup de terres, de nombreuses usines et quantité d'esclaves. À présent nous sommes traités avec le respect qui nous est dû. Le respect de ceux qui savent. Principalement les hommes d'affaires de la ville, bien entendu.

— Cela va de soi, renchérit Sobrieski.

— Mais cela n'a guère d'importance. Je pense que mon épouse et moi-même ne resterons pas longtemps ici, si c'est pour endurer les insultes de quidams. Nous finirons par embaucher un Blanc pour gérer nos affaires, même s'il me faut parfois réfléchir longuement avant de déterminer qui est qui dans ce pays. »

Alors il me regarda, bien que je fusse certaine qu'on ne pouvait me confondre avec personne d'autre. Par rapport à lui et à sa femme j'avais le teint plus clair d'un ton, mais à côté de Sobrieski j'étais aussi foncée qu'on puisse l'être.

« Ce pays ressemble beaucoup au mien, monsieur, en termes de climat, et j'ai l'espoir d'y introduire certains matériaux de construction en même temps que j'y plante une fabrique de souliers. Parce que cette architecture hollandaise, c'est absurde. Mais je ne pense pas que l'idée fera son chemin. "Nous ne sommes pas en Afrique, monsieur", m'a dit l'un de ces hommes. "Nous ne sommes pas non plus au Portugal ou en Hollande", lui ai-je répondu. C'est la France ou l'Angleterre qu'ils aimeraient reproduire ici. Lorsque mon épouse et moi nous rendons en ville, ce n'est pas M. Iaiyesimi et son épouse qu'ils voient, mais des bouffons et des pitres. Et ils sont surpris par le raffinement et la réserve de Zaria.

» Qui est cette femme ? » demanda-t-il en me montrant du doigt.

Sobrieski prit un air embarrassé et il expliqua que j'étais l'une de ses servantes, l'une de ses esclaves.

« Dans mon pays, ce serait une femme de qualité », déclara M. Iaiyesimi.

Il continua à m'observer, et sa femme aussi, pendant que Sobrieski restait planté là, une immense gêne imprimée sur ses traits.

« Ainsi ils voient ma figure et ma peau noire, et ils pensent que c'est la même figure qu'ils voient ici », dit M. Iaiyesimi, les yeux toujours fixés sur moi, comme si Capao et Pedro Troisième du Nom n'étaient pas là.

Pedro travaillait en silence, imperturbable. Capao aussi, les sourcils froncés.

— Eh bien, elle m'a l'air tout à fait sagace et intelligente, dit M. Iaiyesimi avec un profond soupir. Ensuite il se tourna vers sa femme et l'attrapa par l'épaule. Elle posait toujours un regard plein de curiosité craintive, non pas le regard d'une femme dont le mari vient de dire ces choses d'une autre femme. « Fort bien, Zaria, si mes projets suivent leur cours je te l'achèterai. Qu'en dis-tu ? »

Zaria hocha la tête. À l'époque je ne comprenais pas ce qui se jouait dans cette scène. M. Iaiyesimi se tourna vers Sobrieski.

« M. Sobrieski, ça a été un plaisir, lui dit-il en s'inclinant légèrement. Veuillez me faire connaître votre décision. »

Sobrieski échangea une poignée de mains avec lui et il hocha la tête, mais à présent il étudiait le couple avec intérêt et désarroi. M. Iaiyesimi partit sans rien ajouter.

« Toi, remets-toi au travail », m'ordonna Sobrieski.

Les hommes du quilombo

Alors que j'étais en train de coudre le cuir que j'avais découpé, je crus entendre une femme crier. J'ignore pourquoi, mais j'imaginai l'Indienne étendue par terre, puis Zaria, l'épouse timide et délicate de M. Iaiyesimi.

Ensuite, je vis l'homme qui se protégeait les yeux des flammes alors qu'il ouvrait la trappe du fourneau pour y mettre du charbon dans la grange. Je vis la femme qui tenait du pain de manioc au-dessus du feu. Les femmes avaient toutes les bras blanchis par la farine, jusqu'aux coudes, les mains blanches et poisseuses. Je vis Azevedo avec sa machette. Alors tous regardèrent vers la porte.

Quatre Noirs se tenaient sur le seuil, deux armés de couteaux, le troisième d'une épée, le dernier d'un mousquet. Je fus la première à les voir. L'homme au mousquet braqua son arme sur moi. Je ne dis rien. Alors Capao et Pedro levèrent la tête.

Sobrieski les regarda et resta assis à sa table, même s'il jeta un coup d'œil rapide là où sa femme aurait pu se trouver, mais elle n'y était pas. Je me demandai à quoi aurait ressemblé la scène si elle avait été là, debout, à donner le sein à son bébé.

« Il y a encore quelqu'un ici ? demanda l'homme au mousquet.

— Une Blanche avec un bébé, répondis-je.

— Araujo, va voir. »

Araujo se rendit dans la pièce voisine et revint, précédé de la femme qui tenait son enfant. Elle semblait effrayée et, pour une fois, elle ne m'accorda pas un regard.

« Est-ce que vous souhaitez nous suivre de votre plein gré et devenir libres ? lança l'homme au mousquet. Si vous ne nous suivez pas de votre plein gré, vous resterez esclaves partout où vous irez. »

Personne ne réagit.

« C'est pour aller à Palmares », répondit Pedro en connaissance de cause.

L'homme au mousquet ne dit rien, puis il me saisit par le bras.

« Toi, tu vas me suivre de ton plein gré ?

- Oui. »

Il proposa aux hommes de m'imiter si telle était leur volonté. Capao se mit debout, Pedro Troisième du Nom resta assis.

« Araujo », fit l'homme au mousquet, qui n'avait pas lâché mon bras. Le dénommé Aurajo plaça son épée sous le menton de Pedro.

« Suis-moi. Et ce n'est pas vers la liberté que tu te diriges. »

Les deux hommes avaient ligoté Sobrieski et sa femme avec des lanières de cuir et couché le bébé sur un tas de semelles au milieu de la table.

Nous leur emboîtâmes le pas, avançant en file indienne. Deux hommes de Palmares ouvraient la marche, deux autres la fermaient. Araujo poussait Pedro de la pointe de son épée. Tandis que nous traversions la forêt compacte, foulant des lianes emmêlées et des feuilles de palmier, je cherchai des traces de sang, mais je n'en vis aucune. Nous progressâmes à travers la forêt pesante dans un grand silence, le silence de Pedro.

À notre arrivée dans cet endroit qu'on appelait Palmares, j'aperçus la vieille Vera et d'autres femmes plus jeunes venues de la plantation d'Azevedo, parmi lesquelles l'épouse de Martim Aprigio. La vieille Vera m'adressa un clin d'œil. M'approchant d'elle, je lui demandai ce qu'il s'était passé et pourquoi ceux qui avaient choisi la liberté étaient si peu nombreux. Elle m'apprit que Mascarenhas avait été tué, tout comme les hommes qui avaient refusé de venir. Sachant cela, je me demandai pourquoi ils avaient épargné Pedro. Elle me dit que Pita était là, que Fazenda était resté en arrière.

« Ils ont tué Fazenda ?

— Non.

- Tu viens de dire qu'ils...
- Fazenda voulait rester avec sa femme.
- Sa femme ? Quelle femme ?
- L'Indienne. »

J'ouvris grand les yeux.

« Et Azevedo, il est mort ? »

La vieille Vera s'esclaffa, puis elle me dit :

« Je n'étais pas sur place, mais on m'a raconté qu'ils ont pillé sa demeure, l'or, l'argent, les provisions, les armes, les munitions. Il est resté assis dans son hamac et il les a regardés faire. Il n'a pas dit un mot, mais il paraît qu'il leur a demandé de l'achever et c'est peut-être pour cette raison qu'ils l'ont laissé en vie, parce qu'il leur a demandé, parce qu'il voulait mourir. Et quand ils ont refusé, il leur a demandé de lui envoyer Jararaca, de lui envoyer le serpent mystique, de le lui envoyer pour qu'il l'achève d'un seul regard. »

Ses yeux s'écarquillèrent et la lumière en jaillit. Pedro, l'homme qui n'avait pas voulu venir, fut emmené de force devant nous.

« Ils ne l'ont pas tué, dis-je à Vera. Il a refusé de les suivre et ils ne l'ont pas tué.

— Ils ne l'ont pas tué ? » s'étonna-t-elle.

Nous nous tenions à l'entrée, là où les chausse-trapes étaient dissimulées dans la terre. Nous n'avions pas encore été conduits au village entouré de palmeraies, mais nous arrivions à voir les cases, grandes et petites, et les nombreuses maisons d'apparence confortable et élégante, ainsi que le palais où vivait le roi Zumbi, d'après les informations qu'on nous donna. Il y avait également des jardins et des champs. Nous restâmes là durant une éternité, sous la surveillance de l'homme au mousquet et d'une sentinelle debout sur un rocher qui nous observait depuis son perchoir. Le village était bordé d'une très haute falaise qui plongeait dans le vide. À notre arrivée, nous reçûmes l'ordre de nous asseoir en cercle et nous improvisâmes un bivouac à l'entrée du village. J'essayai de remplir mes poumons de ma liberté nouvelle, puisqu'on nous avait promis la liberté, mais à la place je ressentis de l'incertitude et du danger, même si je ne vis dans le lointain que des Noirs, hommes et femmes, et quelques Indiens qui déambulaient. Je posai mon regard sur les bananeraies.

Une femme aux épaules larges, très grande, nous apporta à manger. Elle avança parmi nous sans mot dire et sans regarder personne alors qu'elle se penchait pour nous servir des oignons, du poisson cuit au four, du riz, du pain de manioc, des bananes frites, de la noix de coco et du lait frais de vache, que je bus pour la

première fois, je n'avais en tout cas pas le souvenir de fois précédentes, et dont le goût me déplut, mais je l'acceptai car j'avais grand soif. J'observai la femme qui nous servait les yeux baissés. Sa tenue était proche de la nôtre, mais il y avait plus loin des hommes et des femmes vêtus à la mode portugaise et hollandaise, des vêtements qui provenaient, pour certains, des pillages, je l'appris plus tard, quand d'autres avaient été achetés à des habitants de Pernambouc par des moyens ordinaires et tout à fait honnêtes. Ce commerce clandestin contrevenait aux lois et contrariait le gouvernement qui avait résolu de détruire Palmares. De nombreux Pernamboucains faisaient de leurs esclaves des intermédiaires pour se mettre en affaire avec nous ou contactaient directement les intermédiaires de Palmares. Ces Pernamboucains-là avaient ainsi la garantie que nous ne mettions pas leurs biens à sac.

Tout cela, je l'ignorais à l'époque, et il était encore trop tôt pour moi de m'inclure dans ce « nous ». Recrachant le lait de vache, je pris une noix de coco.

L'homme au mousquet fut relevé par un archer qui portait l'uniforme de l'armée portugaise et, à sa vue, je dus réprimer un sourire et rester impassible.

J'approchai la noix de coco de mes lèvres et je bus.

La question que le père Tollinare m'avait posée des années plus tôt sur la place que j'occupais réellement dans le monde m'est revenue.

« Crois-tu trouver un jour la place spirituelle que tu occupes ici-bas ?

— *Palmares !* » ai-je crié. Puis j'ai chuchoté à la femme à côté de moi : « *Qui est donc ce pacha ?*

— *Un pacha ? Voyons, c'est le roi Zumbi. C'est Zumbi en personne. Zumbi en personne. Le roi de Palmares en personne.*

— *Ne me parlez pas de rois, a rétorqué une autre femme. Je veux qu'on parle de liberté.*

— *Dans ce cas tu es venue au bon endroit, lui ai-je dit. Car Palmares et liberté, c'est une seule et même chose.*

— *Venue ? Moi, je suis venue ? Moi ? C'est bien ce que tu as dit ? a fait une troisième. Allons, ils m'ont traînée jusqu'ici. Est-ce cela, la liberté ?* »

J'ai approché la noix de coco de mes lèvres et j'ai bu.

Le quilombo

Le rituel d'un étranger

J'étais convaincue qu'on nous forcerait à passer la nuit assis à même le sol, mais j'entendis des sabots s'approcher et, levant la tête, je vis un homme entrer dans le village à cheval, très droit et très grand sur sa selle, un bel homme à la carrure imposante. Il s'arrêta devant notre bivouac et nous observa, puis son regard se planta sur moi. Je sentis que nous étions étrangers sans l'être, car il ressemblait à s'y méprendre à l'homme que j'avais croisé des années auparavant, le cavalier qui avait adressé la parole à ma grand-mère le jour où nous cheminions sur la grand'route. Il avait la même posture et ses cheveux longs et broussailleux étaient relâchés. Mais s'il avait été le même homme il aurait été beaucoup plus âgé, alors qu'il paraissait n'avoir que dix ans de plus. C'était pourtant lui, j'en aurais mis ma main au feu. C'était lui, et à l'époque il m'avait déjà regardée avec ces yeux, même s'il donnait l'impression de me voir pour la première fois. Il mit pied à terre et s'approcha du gardien qui portait l'uniforme de l'armée portugaise.

« Ce sont là les nouvelles femmes ? lui demanda-t-il, même si sa question n'avait pas une grande utilité.

— Oui. »

Il me montra d'un signe de tête.

— Celle-là, qui est-ce ? » fit-il, s'adressant toujours au garde.

L'homme lui expliqua qu'on ne lui avait pas encore donné le nom des nouvelles venues, qu'il ne savait pas non plus lesquelles étaient libres et lesquelles esclaves.

J'écarquillai les yeux. L'homme me dévisagea.

« Je m'appelle Almeyda.

— Comme le gouverneur.

— Pas comme le gouverneur. Je l'épelle différemment. Avec un y.

— Voyez-vous ça, lança l'homme sur un ton moqueur. Tu sais lire et écrire ?

— Oui.

— Pas seulement ton nom ?

— Non.

— Une femme pareille pourrait nous être utile, dit-il au garde. Elle est libre. »

Je crus qu'il irait parler aux autres, mais ce n'est pas ce qu'il fit. Il remonta à cheval et repartit en direction du village. Au bout d'un moment, la femme qui nous avait apporté à manger vint me voir.

« Suis-moi. »

Tandis que je me mettais debout, la vieille Vera me toucha le mollet. Je la regardai, mais nous n'échangeâmes pas un mot. Puis je suivis la femme.

Conversation avec une esclave

Je la suivis jusqu'à une petite maison à l'orée du village. Un bosquet de cacaotiers se dressait derrière, et plus loin encore d'autres cacaotiers jaillissaient du sol.

Elle se pencha pour franchir le seuil et je lui emboîtai le pas.

La maison était certes petite, mais elle avait un toit en chaume. Elle ne comptait qu'une seule pièce, où l'on trouvait un ravissant tapis d'Orient sur le sol carrelé et un hamac ; une table importée d'Europe, plusieurs chaises et une toile accrochée au mur qui représentait un ruisseau et une palmeraie. Si l'on observait cette toile de plus près, on remarquait de minuscules détails : des bateaux, une case à trois murs avec un couple assis dans un hamac, un étrange petit tableau montrant un chat qui brisait le cou d'un serpent et un minuscule crocodile sur le dos d'un ibis.

Debout au milieu de la pièce, je sentis la douceur du tapis au contact de mes talons.

La femme semblait attendre. Une image me revint, ma mère qui se tenait de la même façon, attendant qu'Entralgo lui parle, puis je me vis moi-même, debout devant Sobrieski. La femme baissait légèrement les yeux, mais elle les gardait sur mon visage.

« Est-ce que c'est vrai qu'ici nous sommes des femmes libres ? lui demandai-je, faute d'avoir un autre sujet de conversation, et incertaine quant à la réponse qu'elle allait m'apporter, alors que j'avais une certitude inébranlable avant d'arriver dans cet endroit.

— Il est vrai que tu es une femme libre. Moi, je suis une esclave. »

Je la dévisageai. Les yeux toujours baissés, elle refusait de me regarder en face. Je la revis qui se penchait devant moi alors qu'elle

me tendait à manger. C'était une femme avenante sans être jolie pour autant, au visage large, mais affiné au niveau du menton, avec un haut front et des pommettes plus hautes encore.

« En quoi puis-je t'être utile ? En quoi puis-je te servir ? s'enquit-elle.

— En rien. »

Je ne cessai de la regarder. Je perçus sa gêne.

« Le maître m'a envoyée prendre soin de toi le temps que tu trouves tes repères.

— Le maître ? Il n'y a pas de maîtres ici. Nous sommes tous pareils. Nous sommes tous libres, protestai-je, tout en me rappelant que Pedro allait garder le statut d'esclave. Tu n'es pas venue ici de ton plein gré ?

— Je ne savais pas où on nous emmenait. On nous a capturées et on nous a amenées ici. Certaines pour être des femmes libres, d'autres des esclaves.

— Ils ne t'ont pas demandé si tu les suivais de ton plein gré ?

— Oh, nous n'avons pas eu le *choix*. Le *choix* s'est fait à notre arrivée. Les femmes *choisies* par certains hommes ont été affranchies. Les femmes comme toi. Moi, j'ai été faite prisonnière uniquement pour redevenir esclave.

— Tu dois te tromper. Si tu es esclave, je le suis aussi, répondis-je, même si j'avais entendu l'homme à cheval dire que j'étais libre.

— Non, il y a un homme qui t'a choisie. Tu ne seras pas esclave. Lorsqu'ils me voient, les hommes détournent le regard. »

Elle planta momentanément ses yeux dans les miens.

Elle s'en alla et revint chargée d'une assiette de manioc, de riz et de poires qu'elle posa devant moi. J'étais assise sur le tapis, pas sur une chaise.

« Toute ma vie on m'a raconté des histoires sur cet endroit, lui dis-je. J'ai appris qu'ici les Noirs étaient libres. Je brûlais d'envie de m'enfuir pour trouver la liberté ici.

— Tu es libre. »

Je ne répondis rien.

« Je vais te laisser, annonça-t-elle. À moins de pouvoir t'être utile.

— Non, fis-je, me mettant debout. Comment t'appelles-tu ?

— Nobrega.

— Moi, Almeyda. »

Elle écarquilla les yeux et me regarda. Sans rien dire, elle quitta précipitamment la maison.

Je me rassis, l'assiette de riz et de manioc sur les genoux.

La femme de Martim Aprigio, les retrouvailles avec son mari

« Est-ce que je peux entrer ? »

Devant moi se tenait la femme de Martim Aprigio. Elle portait une robe longue avec un col montant garni d'un ruché. Elle souriait, de la tristesse au fond de ses yeux lumineux.

« Je vais rejoindre mon mari, m'apprit-elle.

— Quoi ? »

Un instant, je crus qu'il avait été exécuté.

« Il est vivant et il habite Porto Calvo, non loin d'ici. À peut-être seize lieues de distance. Mais il est là-bas, et il est libre. Il y a construit un pont ou je ne sais quoi et ils se sont entichés de lui. J'ignore comment cela s'est passé, mais on m'a raconté qu'il joue toujours un rôle important et qu'il aide les gens d'ici. De Palmares, je veux dire. Il agit comme intermédiaire. Ce n'est pas sans danger car, s'il est découvert, ses actions sont toujours illégales et criminelles. Je suis perdue. Comme on l'a emmené d'un côté et moi de l'autre, je ne pensais pas le revoir vivant un jour. Il a été sauvé par quelqu'un de Macombo, l'une des petites communautés. »

Je me levai et je la dévisageai, frappée de stupeur.

« Lorsque j'ai déclaré – c'est ce que je déclare toujours à tout le monde, car je ne porte pas de nom moi-même, et je n'en porterai jamais d'autre – "Je suis la femme de Martim Aprigio", ils ont su de qui je parlais ! Et ils m'ont promis de me conduire auprès de mon mari. Je vais être une femme libre, et je vais retrouver mon mari. »

Elle me serra dans ses bras, puis elle s'en alla en courant.

Le cavalier qui m'avait demandé comment je m'appelais attendait dehors. Il se tenait debout près d'une charrette. Il l'aida à monter dedans puis il prit les rênes. Elle m'adressa de la main un signe que je lui retournai. L'homme n'eut pas un regard pour moi.

Ce soir-là Nobrega revint m'apporter de l'eau, des fruits et des huiles. Je lui demandai :

« Cet homme, l'homme qui est arrivé à cheval –, est-ce que c'était Martim Aprigio ?

— Non, Martim Aprigio vit à Porto Calvo. »

J'attendis. Elle n'ajouta rien.

« Qui était-ce, alors ?

- Il s'appelle Martim, lui aussi. Martim Anninho.
- Il vit lui aussi à Porto Calvo ?
- Non, ici.
- C'est un esclave ou un homme libre ?
- Un homme libre », répondit Nobrega. Elle me regarda comme si elle comptait m'en dire plus, mais elle resta muette.
- « Quoi ?
- Rien. Je ne peux rien dire d'autre à son sujet. » Elle me dévisagea. « À part que c'est l'homme qui t'a choisie. C'est mon maître. »
- Je me tus, et elle s'en alla.

On ramène un homme, une vieille femme me raconte des scènes brutales

Si j'étais effectivement celle qu'il avait choisie, il s'écoula un long moment avant que je le revoie et, lorsque je le revis, il ne m'adressa même pas la parole.

Le lendemain matin Nobrega vint me chercher et nous nous rendîmes à l'un des ruisseaux où les femmes faisaient leur toilette.

Il y avait là deux autres femmes prénommées Francisca et Antonia, ainsi que la vieille Vera qui se lavait l'entrejambe. Elle souleva son jupon et le noua, sans retirer son corsage.

Je me déshabillai et j'entrai dans l'eau.

« Tu ne viens pas ? demandai-je à Nobrega.

— Non, je ne peux pas. »

Elle se tenait au bord du ruisseau, chargée de mes vêtements.

« Pose tout ça et viens. On est très bien dans l'eau.

— Non, je ne peux pas, répéta-t-elle. Je me suis déjà baignée. J'ai pris un bain très tôt. »

Je n'insistai pas. Je savonnai mes épaules avec un savon qu'elle m'avait donné et qui sentait bon, puis je savonnai le reste. J'avais encore mal à la cuisse, à l'endroit où le caillou m'avait entaillée.

Nobrega me regardait bizarrement, à un moment elle baissa les yeux.

« Qu'est-ce qu'ils font pousser ici ? lui demandai-je. J'ai vu des champs un peu plus loin.

— Du cacao, du manioc, du maïs, de la patate douce. »

Je sortis de l'eau et elle me tendit un linge.

« Tu ressembles à la Reine Africaine des Vagues, me lança la vieille Vera. Quelles bénédictions offres-tu à une vieille femme ?

- Celle d'être toujours aimée, lui dis-je.
- Où est ton collier ? » voulut-elle savoir.

Lorsque j'étais entrée dans l'eau j'avais mon collier de graines de cacao et de coquillages, mais je ne l'avais plus. J'explorai à tâtons le fond du ruisseau peu profond, en vain. Je ressortis de l'eau. J'avais l'impression d'avoir perdu une amulette.

« Peut-être qu'il a fondu », suggéra la vieille femme en me regardant. Elle se tenait sur la berge et s'enduisait les jambes d'huile.

Je me séchai à nouveau, Nobrega étala mes vêtements sur un rocher et m'appliqua de l'huile sur le dos et les épaules. Je lui pris le bol d'huile des mains et me frottai toute seule l'arrière des cuisses, le ventre et les seins. L'eau fraîche avait blanchi mes paumes. Mes bras m'apparurent très longs et très foncés dans la robe sans manches qu'elle m'avait donnée.

« Attends la vieille femme, dit la vieille Vera alors qu'elle tentait de me rejoindre. Attends la vieille esclave. »

Je me tournai vers elle, abasourdie.

« Toi, une esclave ? Tu n'es pas une femme libre ?

— Je suis une vieille femme, répéta-t-elle en lâchant le bord de son jupon. Une vieille femme. Eh, j'en ai vu, des générations avachies dans leur hamac, j'en ai épouillé, des têtes et des pubis. Mais aucun d'eux ne peut me suivre à travers cet espace. Aucun ne peut y mettre les pieds. »

Je la regardai sans comprendre. Nobrega ouvrait la marche.

« Il y a du poisson dans l'autre lac ? demanda la vieille Vera.

— Oui, en abondance, répondit Nobrega.

— Tu es une esclave ? insistai-je.

— Le bel homme a dit qu'ils feront peut-être usage de ma magie, à condition que leur roi l'ignore. Il ne fait pas grand cas de ces choses-là.

— Est-ce qu'il se montre aux gens ?

— Oui, il se montre », affirma Nobrega.

Nous passâmes devant une sentinelle, puis nous nous enfonçâmes dans la forêt.

« Laissez-moi me reposer », lança la vieille Vera avant de s'asseoir sur un rocher.

J'allai prendre place à côté d'elle. Nobrega était restée debout ; surprise par son comportement, je lui dis « Viens » en mettant des petites tapes à côté de moi. « Nous sommes la même, nous sommes une. » Elle refusa de s'asseoir.

La vieille Vera parla.

« Devine ce qu'il a fait. Je ne t'ai pas raconté après. Après ma guérison. Il m'a traitée de vieux serpent. Mais après, il n'a plus acheté que des femmes mutilées, châtiées pour des crimes réels ou imaginaires, ou sans la moindre raison. Par simple jalousie. Une maîtresse, jalouse de la beauté de son esclave, l'a brûlée au fer entre les jambes et l'a laissée pour morte. Azevedo a racheté la malheureuse et il m'a dit "Tiens, répare-moi celle-là. Guéris-la avec ta magie diabolique, la magie du serpent." Et les mutilations ont suivi. À chaque fois, des atrocités d'ordre sexuel. À chaque fois, les parties génitales, ou les seins ; mais les belles femmes au visage intact – celles-là, c'étaient celles qu'il rachetait. "Tiens, Vieux Serpent, guéris-moi celles-là." Toutes mutilées. Voilà celles qu'il choisissait. Mais les hommes sur sa plantation. Parfaits. Entiers. Tu imagines. Et toutes ces femmes magnifiques, mutilées. Aux mutilations invisibles. "Tiens, guéris celle-là, soigne celle-ci. Extirpe la douleur." Ces femmes mutilées. Ils ont fini par les réserver à Azevedo. À chaque nouvelle atrocité. "Pour Azevedo, celle-là." "Je la garde pour Azevedo. À condition qu'elle survive. Ha ha." "Vois si tu arrives à la guérir, Vieux Serpent." "Tu n'en as pas encore terminé ? Tu n'as pas trouvé le remède ?"

» "Tu n'as pas engrangé assez d'expérience ? En voici une. Tu es pourtant très savante. En voilà une autre. Tiens, celle-là, j'ai peur de la regarder. Ce qu'on m'a raconté d'elle. Regarde, toi." Toutes ces femmes mutilées, des mutilations qui dépassaient l'entendement. Et ces hommes entiers. Uniquement des hommes entiers. Et ces femmes au visage si beau et... » Elle se tut. « Tu ne l'as pas vu. Tu as vu sans voir. Tu as vu ces femmes sans les voir. "Celle-là, elle ne va pas tenir la nuit." Et pourtant si. Ils ont pris ce qu'ils voulaient sans qu'il réagisse. L'or, les munitions. Les palmaristes, quand ils ont déclaré l'endroit libre. "Envoyez le Vieux Serpent m'achever." Mais à l'époque je voyais. Longtemps, tout ce temps, il a cru que je ne voyais rien. Tu as vu sans voir, Jemanja. »

Jemanja ? Pourquoi m'avait-elle appelée ainsi ?

La vieille femme se remit debout et nous franchîmes d'épaisses broussailles, longeant l'une des tours de guet pour pénétrer dans la forêt. Nobrega poussa un cri horrifié. Un homme ligoté à un arbre posa les yeux sur nous. Il était attaché à un tronc ; ses jambes faisaient penser à des sacs ensanglantés.

Il lâcha un juron puis il nous parla à voix basse.

« Pour l'amour de Dieu, prenez pitié.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? »

Nobrega nous expliqua. « Il a déserté Palmares pour retourner chez son ancien maître, ils l'ont ramené et ils lui ont broyé les jambes. Ils

lui ont broyé tous les os des jambes. Ils vont le laisser ainsi jusqu'au soir et lui trancher la tête. »

L'homme poussa un autre juron et implora notre pitié.

« Avancez, femmes, lança la sentinelle. Cela ne vous regarde pas. Avancez.

— Laisse-moi leur parler. Laisse-moi parler pour la dernière fois à des femmes de valeur, au nom de Dieu. »

Puis le supplicié maudit la sentinelle et tenta de se redresser, mais ses jambes l'en empêchèrent, et ses pieds étaient tordus presque à angle droit car il avait les os des chevilles broyés aussi.

« Qu'est-ce que nous pouvons faire ? lui demandai-je.

— Tuez-moi, dit-il.

— Avancez, femmes. Cela ne vous regarde en rien, ce qui se passe ici. Avancez, vous dis-je.

— Nous ferions mieux d'obéir », suggéra Nobrega.

Je m'apprêtais à la suivre, mais la vieille Vera ramassa des feuilles qui poussaient à la base de l'arbre et elle les fourra dans la bouche de l'homme. Il la regarda les yeux écarquillés et mâcha lentement.

La vieille Vera me poussa par l'épaule et me dit d'avancer. Nous franchîmes les épaisses broussailles en trébuchant.

La femme libre et l'esclave

« Si je suis la femme qu'il a choisie, demandai-je à Nobrega qui m'avait apporté des fruits et du lait de vache et qui était occupée à m'enduire les cheveux d'huile (je l'autorisais à prendre soin de mes cheveux à la condition qu'elle me laisse prendre soin des siens en retour), si je suis la femme qu'il a choisie, pourquoi n'est-il pas venu me parler ? Je l'ai vu assis avec d'autres hommes, il ne m'a pas vue. Enfin si, il m'a vue, mais il n'a pas voulu le reconnaître.

— Je n'en ai aucune idée.

— Et ce roi, qu'ils appellent Zumbi. Je ne l'ai pas vu. Est-ce qu'il reste caché aux regards ?

— Peut-être que vous l'avez vu sans le savoir. »

Je ne dis rien, songeant soudain que l'homme qui se tenait comme quelqu'un d'important et qu'on appelait Martim Aninho était peut-être en réalité le roi Zumbi.

« Est-ce que c'est le roi ?

— Qui ?

— L'homme que tu appelles Anninho. »

Elle éclata de rire. « Non, ce n'est pas le roi Zumbi. » Elle rit de nouveau.

« Il se tient comme quelqu'un d'important. Jamais je n'ai vu de Noir se tenir ainsi. »

Elle n'eut aucune réponse. Lorsqu'elle eut fini de me natter les cheveux elle resta debout, les bras le long des flancs.

« Assieds-toi maintenant, lui dis-je en me mettant sur mes pieds.

— Non, je ne peux pas. »

Lui prenant la brosse des mains, je répétai ma consigne. Cette fois-ci elle m'obéit et j'entrepris d'enduire ses cheveux d'huile et de les brosser.

« N'en parlez à personne, me demanda-t-elle. Chacun doit rester à sa place.

— Est-ce que tu as commis un crime ?

— Non, je ne suis pas une criminelle. J'ai peut-être simplement donné des plantes toxiques à quelqu'un comme l'a fait la vieille Vera. »

Je lâchai le bol d'huile. Elle sauta sur ses pieds pour nettoyer, puis elle s'enveloppa les cheveux dans un linge sans me laisser le temps de finir les soins.

« Qu'est-ce qu'ils vont lui faire ?

— On m'a raconté qu'elle avait eu droit à une simple réprimande, un avertissement, parce qu'elle vient d'arriver et qu'elle ne connaît pas les lois d'ici. Mais moi, je connaissais bien. »

Elle voulut poursuivre, mais elle s'interrompit.

« C'était un homme que tu connaissais ? demandai-je.

— Quoi ? fit-elle en nouant très serré le linge, laissant les extrémités pendre sur ses épaules.

— L'homme que tu as libéré d'un supplice pareil ?

— Oui, je le connaissais. Je l'ai connu. » Elle me regarda droit dans les yeux pour la première fois. « Je les ai vus quand ils l'ont ramené. Il ne voulait pas rester ici. Il ne voulait pas non plus retourner chez son ancien maître.

» Non, c'était un homme libre. Mais la liberté n'était pas chose aisée pour lui. Il voulait être libre. Pas lutter constamment pour être libre. Cela ne le dérangeait pas d'assumer la responsabilité de sa propre liberté. Mais il voulait quitter cet endroit, quitter ce pays. Les hommes d'ici l'ont capturé et ramené avant ceux de dehors. J'ai vu son regard quand ils l'ont ramené. Je l'ai vu et j'ai décidé de son destin. Oh, il m'est impossible de faire comme si cet homme n'existait pas. »

Elle avait nettoyé l'huile du mieux qu'elle le pouvait, puis elle me dit qu'elle allait revenir et elle s'en alla.

J'entendis l'homme qui implorait.
« Pour l'amour de Dieu, ayez pitié. »

Les femmes de Zumbi : menus propos sur les mulâtresses et vertus de la réserve et du silence

Je vis les femmes de Zumbi, les trois en même temps, avant de le voir lui. J'étais descendue au ruisseau en compagnie de Nobrega et j'aperçus trois femmes. L'une avait la peau très blanche, l'autre était une mulâtresse aux cheveux touffus, et la troisième une Noire au visage rond avec des cheveux courts, des yeux tristes et des anneaux aux oreilles. Trois autres femmes les regardaient depuis la rive. Je voulus entrer dans l'eau mais Nobrega me conseilla d'attendre.

« Les femmes de Zumbi », chuchota-t-elle.

Je restai debout et les observai, en particulier la Blanche. Je la pris tout d'abord pour une mulâtresse avant de me rendre compte qu'elle était réellement blanche.

« La Blanche aussi ? demandai-je sans finir ma phrase.

— Oui. Allons un peu plus loin. »

Nous nous assîmes sur un rocher à la lisière de la forêt jusqu'à ce que les femmes sortent de l'eau et s'habillent avec l'aide des trois femmes restées sur la berge.

Je fixai la mulâtresse, qui était couronnée de boucles courtes, alors que la plupart des mulâtresses que j'avais croisées avaient les cheveux longs, jusque dans le dos. Seule la Blanche avait des cheveux qui lui arrivaient dans le dos. Une fois habillées et emmitouflées dans des châles, les femmes passèrent devant nous, très fières, la mine grave, sans nous accorder un regard.

« Quand il a amené la Blanche ici, au début ça a fait jaser. Certains ont dit non, elle est en partie indienne, elle ressemblait à une Indienne, alors la morale était sauve. Mais tout le monde savait qu'elle était blanche. Moi ? Je n'aime pas quand elle me regarde. Je n'aime pas ses yeux. Une fois elle a essayé de se brunir pour avoir la peau comme nous et il l'a frappée, en tout cas c'est ce que racontent les gens, mais comment en être sûr ? La Noire, c'est la plus réservée. J'ai cru qu'elle était méchante, mais elle est calme et réservée, voilà tout. La Blanche, je n'aime pas la regarder. Est-ce qu'elle pris un air grave quand elle est passée devant nous, ou ricané comme si elle gardait un secret ?

— Elles avaient toutes la mine grave.

— Elle me fait peur. Je ne sais pas pourquoi. Je refuse de la regarder. Certaines femmes s’y sont habituées, elles disent qu’elle se comporte de cette façon parce qu’elle a le sentiment qu’on ne l’apprécie pas. Comment est-ce qu’elle se comporte ? Je l’ignore. J’ignore comment se comportent les Blanches. Elle s’est bruni la peau et elle a essayé d’apprendre nos danses, de se laisser tomber par terre. Mais elle n’a pas voulu se couper les cheveux. Non. Ça, non. »

Je ne dis rien.

« La mulâtresse, c’est la plus sympathique. Et ils ne sont pas jolis, ses cheveux, comme un coussin. Elle a la taille fine et les hanches larges, et la même silhouette que moi, sauf qu’elle a les seins plus gros, non ? Et le noir de sa peau se colore de lait, beaucoup de lait. C’est la plus sympathique et elle aime se farder les yeux. Une fois où j’étais descendue puiser de l’eau au ruisseau, elle était là aussi. Pas pour venir chercher de l’eau, parce qu’elle avait soif. Elle m’a regardée, elle a souri et elle a mis ses mains en coupe pour boire. Mais elle n’a pas parlé. Malgré tout elle m’a paru très amicale. Pourtant ce n’est pas ma préférée. Moi, je préfère la Noire. Tu as vu ses cernes ? Elle n’a pas la vie facile. Tu as vu la marque de sa tribu ? Sous le menton. Elle est très particulière. Je la préfère elle, même si je la croyais méchante au début. Elle était seulement réservée et calme. Un comportement vertueux pour les femmes là d’où elle vient, surtout les femmes de sang royal. Cela préserve leur jeunesse et les fait vivre plus longtemps. »

Elle se tut, puis elle reprit. « Je me demande avec qui il préfère faire l’amour. Il paraît que les Blancs disent que les mulâtresses font les meilleures amantes. C’est ce qu’ils croient.

— La couleur n’est pas contagieuse.

— Quoi ?

— Là d’où je viens, les fils des maîtres chantent ça aux petites mulâtresses. “Je veux ton amour, mulâtresse, La couleur n’est pas contagieuse, Alors je veux ton amour”. »

Comme Nobrega ne répondait rien, nous nous mîmes debout et allâmes nous baigner au ruisseau.

Almeyda, le prénom

« Pourquoi vous appelez-vous Almeida ? demanda-t-elle alors que nous retournions à la case. Qui vous donnerait le nom d’un gouverneur aussi fourbe ?

— Je ne porte pas le même nom que Don Pedro de Almeida. La première fois que j’ai entendu parler de lui je me suis étonnée aussi, “Pourquoi est-ce qu’on m’a donné le nom d’un homme pareil ?” Mais mon nom contient un y, le sien un i. Malgré cela j’ignore d’où il vient. Et ce qu’il signifie. Je l’ai cherché dans le dictionnaire d’un prêtre, je n’ai rien trouvé. J’y ai trouvé *alma*, c’est l’âme. Cela se rapproche aussi d’*almejar*, convoiter. Je n’aime pas. “Se tourmenter”. Je n’aime pas non plus. Mais “se languir, désirer”. C’est aussi le sens de ce mot. »

Nobrega m’écoutait sans rien dire.

« Parle-moi de lui, de ce de Almeida. En quoi était-il fourbe ? lui demandai-je.

— Je n’étais pas encore à Palmares, commença-t-elle, cela s’est passé à l’époque où Ganga Zumba était roi et voulait faire la paix avec le gouverneur de Almeida. Il a envoyé des émissaires pour qu’ils se prosternent à ses pieds. Cela s’est passé en 1678, il y a quinze ans, avant que j’arrive ici. Une période très étrange, mais cela n’a rien changé pour moi. Je suis toujours la même femme, que ce soit dans un État « indépendant » ou en dehors de ses frontières. À l’intérieur comme à l’extérieur je suis la même. La servitude ne varie pas. Mais les émissaires sont allés dire au gouverneur que nous ne voulions pas la guerre, pas plus que n’importe qui, que nous étions pareils aux autres et que nous nous battions pour sauver nos vies. Le gouverneur a déclaré alors que ceux qui étaient nés libres à Palmares resteraient libres et que les autres seraient rendus à leur propriétaire, si la paix était signée. Il voulait fournir un lieu aux hommes libres ; peu importe si l’État indépendant de Palmares n’était plus, ils serviraient le drapeau aussi bien que les autres hommes si un lieu leur était fourni. Ce fut le nouveau gouverneur, Aires de Souza, qui finit par proclamer la paix, par affranchir les palmaristes. Mais c’était un mensonge, il n’a pas renvoyé les soldats chez eux et ensuite, qu’est-ce qu’il a fait ? Il a distribué des terres à ceux qui avaient pris les armes contre nous.

» Il a distribué nos terres. C’est là que Zumbi s’est révolté et, avec quelques hommes, il a tué son oncle, Ganga Zumba. C’est bien le nom qu’on donnait au vieux roi ? Zumbi a dit que les Portugais n’étaient pas les seuls à pouvoir prétendre à ces terres, qu’il fallait soit poursuivre la lutte, soit faire face à l’extension, à l’extinction, qu’il en a toujours été ainsi, qu’il sera toujours ainsi... mais je ne suis pas une femme libre. Ce n’est pas mon domaine. Je n’ai pas acquis de terre sans bourse délier.

» Toutes les terres que je foule se ressemblent. Quelle incidence sur moi si Palmares n'est plus ? Partout je foule le même sol. Partout je suis la même. »

Je la laissai parler. À cet instant nous débouchâmes sur la route qui menait à la maison.

Haricots noirs à la brésilienne,
une visite de Jararaca, le serpent mystique,
et Almeyda redevient une femme complète

« Est-ce que les atrocités que je t'ai racontées t'ont perturbée ? me demanda la vieille femme.

— Non.

— Chaque voyage prépare le suivant. »

Je ne répondis rien. Assises sur le tapis dans ma petite maison, nous mangions des haricots noirs et du riz qu'elle m'avait apportés, préparés par ses soins.

« Tu fais toujours les mêmes rêves ? voulut-elle savoir.

— Je ne rêve plus depuis quelque temps.

— C'est parce que tu es ici, que tu crois être libre. Libre de résister à l'esclavage. D'y résister seulement. »

Pas de réponse.

« Tu as vu la Blanche ? »

Je détournai le regard.

« Oui, je l'ai vue.

— Est-ce que l'homme t'a touché le visage, est-ce qu'il t'a touché les cheveux et les épaules ? »

Pas de réponse, pas de regard non plus. Elle me décrivait mon rêve.

« Où est l'homme que tu as choisi ? Où est-il, l'homme dont tu es devenue la femme ?

— Je n'ai choisi personne. Je ne suis la femme de personne.

— Est-ce que tu veux être sa femme ? »

Je ne sus que répondre.

« Dis-moi oui ou non, maintenant. »

Je posai les yeux sur elle. Je dis oui. J'eus l'impression qu'un serpent rampait le long de mon dos, entre mes jambes. J'essayai de tirer dessus.

« Tu es mal à l'aise. »

Je n'arrêtais pas de me tortiller dans tous les sens pour m'en débarrasser. Il resta coincé là, ensuite il remonta le long de mon ventre et entre mes seins, et je ne sentis plus rien.

« Quand Jararaca est là, c'est bon signe. C'est toujours bon signe quand Jararaca est dans les parages. »

Il remua sur ma nuque, elle l'attrapa et le détacha de moi, puis elle me le frotta sur le front et sous le menton. Ensuite sur mes cuisses, d'avant en arrière, et elle me retoucha la tête, le milieu du front.

« Tu as la sensation d'être une femme complète ?

— Oui.

— Tu as la sensation d'être complète ou d'être mutilée ?

— C'est pour me protéger qu'on m'a mutilée.

— Tu as la sensation d'être complète à présent, ou d'être mutilée ? répéta-t-elle avec une colère impatiente dans la voix.

— Complète », dis-je timidement.

Nous échangeâmes un regard, elle saisit Jararaca et l'enroula autour de sa tête avant de se mettre debout.

« Dis-moi, Almeyda, de quelle façon une femme trouve la place spirituelle qu'elle occupe ici-bas ? »

À cela je n'eus aucune réponse et elle me laissa assise là.

Martim Anninho : la rencontre

Nobrega se présenta à la porte. Assise sur le tapis, je buvais du chocolat.

« Anninho arrive, annonça-t-elle.

— Il arrive ? » Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs semaines.

« Oui, il est en chemin. » Elle ajouta d'une voix douce : « Il s'est plaint de l'amitié que vous me montrez. Cela lui déplaît.

— J'agis comme je l'entends. »

Aninho se tenait sur le seuil, grand, les épaules carrées. Il regarda Nobrega et elle s'en alla précipitamment. Il me regarda moi.

« Allons marcher, proposa-t-il.

— Où ? »

Il donna l'impression de se fâcher.

« Marcher, c'est tout. »

Je reposai ma tasse et le rejoignis à la porte.

Nous traversâmes la palmeraie jusqu'à la zone où les pieux à la pointe en fer jaillissaient du sol. Nous n'allâmes pas plus loin. J'étudiai son profil, puis les nuages dans le ciel bleu.

« Les femmes libres estiment que tu leur préfères une esclave », déclara-t-il. Je répondis par le silence.

« Les fugitives qui arrivent ici seules sont libres. Celles qu'on amène contre leur gré ne le sont pas. Celles qui enfreignent les lois redeviennent esclaves. Celles qui désertent, on les exécute. Le meurtre, l'adultère, le vol, la désertion, sont passibles de la peine de mort. C'est ainsi. »

Je ne dis rien. J'avais attendu notre première conversation avec impatience et je n'y prenais aucun plaisir.

« Je veux que tu sois ma femme », enchaîna-t-il.

Il me regarda. Je me tenais près de lui, la langue toujours nouée. Je voulais lui demander pourquoi il ne m'adressait la parole qu'aujourd'hui, et pourquoi il m'avait évitée le jour où je l'avais croisé avec un groupe d'hommes.

« Qu'est-ce que tu réponds à ça ? »

Je restai muette.

« Pourquoi cet air triste ? »

— Les gens me disent que j'ai toujours cet air-là. »

Il toucha mes cheveux courts et mon front. Il me toucha l'épaule. Il me demanda la permission de m'embrasser. Je le lui interdis d'un signe de tête. Il ne broncha pas. Il plongea son regard dans la forêt compacte. J'observai les cicatrices sur ses joues et sur son front. L'une en forme d'étoile, l'autre en demi-lune. Il y avait dans son regard quelque chose de très solennel. J'effleurai l'une des marques qu'il avait sur la joue. Il se retourna et me sourit. Nous échangeâmes un baiser.

Il enroula son bras autour de mon épaule et nous revînmes sur nos pas.

Je pris place sur le tapis et il me demanda pourquoi je ne m'asseyais pas sur une chaise. C'étaient des chaises de style hollandais, souvenir de l'époque où ils faisaient la guerre aux Hollandais, pas encore aux Portugais. Jolies, mais je n'étais pas habituée à m'asseoir sur une chaise, et c'est ce que je lui expliquai. Alors il me rejoignit sur le tapis et plia les jambes. Il portait une chemise blanche et un pantalon retenu par un cordon, mais il n'était pas pieds nus. Il avait des bottes qui lui arrivaient au genou, taillées dans un cuir souple et fin.

Le silence s'installa entre nous. Je me remis debout, nerveuse, et j'allai chercher une écuelle de noix de coco et de poires que je posai entre nous.

« Comment est-ce que tu arrivé ici ? » lui demandai-je.

Au bout d'un long moment, il m'expliqua :

« De la même façon que le matin où tu m'as vu pour la première fois, à cheval. Ils se sont très longtemps méfiés de moi, ils m'ont pris pour un espion du gouvernement, une taupe. Ils m'ont imposé des épreuves difficiles.

— Quelles épreuves ?

— Des choses qui ne sont pas faites pour tes oreilles.

— Pas faites pour mes oreilles ? Peut-être que je vais voir pire.

— On m'a envoyé traquer un ennemi, je devais revenir et planter sa tête sur un pieu. On se méfiait beaucoup de moi au début, vois-tu.

— On ne m'a envoyée chercher personne.

— Tu es une femme.

— J'ai entendu dire qu'ici, les femmes se battent aux côtés des hommes.

— Elles se battent, oui.

— Mais aucune d'elles n'éveille votre méfiance ? Selon vous aucune ne pourrait être une taupe ? »

Il se mit à rire.

« Est-ce que tu en es une, de taupe ? Je devrais me méfier de toi ? De toute façon, un homme fait prisonnier par l'un ou l'autre camp sera tué. Une femme, jamais. On peut toujours s'en servir autrement. »

Je ne dis rien.

Il ajouta, très sérieux :

« Une femme œuvre comme espionne pour nous en ville. Tu la rencontreras bientôt. Mais je ne connais pas beaucoup de femmes qui ont été exécutées. En revanche, je connais des femmes qui ont été exécutées par d'autres femmes. »

Je ne disais toujours rien.

« Parle-moi.

— Je ne suis pas bavarde.

— À quoi penses-tu ? »

Je restai sans répondre.

« Il y a ici un réseau solide de surveillance. Des espions dans les villes, sur les routes, aux endroits où se retrouvent voyageurs et étrangers. Nous avons nos propres informateurs. Nous sommes un groupe très organisé. Nous avons des garnisons dans les montagnes, parfois des Indiens se rallient à notre cause. Même si d'autres ont intégré les rangs de l'agresseur. Tu es venue armée ?

— Non.

— Tu t'es déjà servie d'une épée, ou d'un arc ? Tu sais épauler un mousquet ?

— Non. »

Il fronça les sourcils.

« Eh bien, tu vas apprendre. Dans cette maison par là-bas », dit-il en me montrant une hutte du doigt. Je me levai pour regarder par-dessus son épaule. « Il y a une femme qui s'appelle Indaya, Indaya Matroa ; l'une de nos meilleures guerrières. Elle fait partie des aînés, mais elle instruit les femmes plus jeunes. Je t'enverrai la voir. La clef de notre liberté, c'est la résistance. »

Je restai muette.

« Tu commenceras demain, et on te donnera aussi un champ à cultiver.

— Je n'ai jamais travaillé aux champs. J'ai toujours travaillé... entre quatre murs. »

Il haussa les épaules.

« Les femmes te montreront. Nobrega te montrera comment faire. Peut-être de la patate douce. »

Toujours aucune réaction de ma part.

« Qu'est-ce que tu faisais quand on t'a trouvée ? Quel genre de travail ?

— Je travaillais pour un cordonnier.

— Nous avons une tannerie, ainsi qu'un atelier de cordonnerie, mais il n'y a pas de femmes. Ici les femmes s'occupent des cultures. »

Je ne dis rien. Je voulus lui expliquer que j'étais la seule femme à travailler dans l'atelier de Sobrieski, mais je me ravisai. Je revis sa femme debout sur le seuil du bâtiment.

« C'est toi qui as fabriqué ces sandales que tu portes ?

— Oui. J'étais spécialisée dans les sandales, et je faisais aussi de la couture et de la broderie, et je m'occupais de peindre les motifs. Mais je ne faisais pas de bottes, ni de souliers à talons.

— Je croyais que tu n'étais pas bavarde ? » ironisa-t-il.

J'éclatai de rire. Je ne le regardais pas, je regardais ses bottes.

« Je me demandais pourquoi tu avais l'air fascinée par mes bottes. Tu ne les trouves pas de bonne facture, avec les clous et les vis au bon endroit ? demanda-t-il sur le ton de la plaisanterie.

— Elles sont d'excellente facture », répondis-je en étudiant les talons en bois. Le silence se fit.

« Alors tu sais lire et écrire ? finit-il par dire. Où est-ce que tu as appris, à l'atelier de cordonnerie ?

— Non, bien avant. Quand j'étais petite il y avait un prêtre franciscain sur la plantation qui faisait la leçon à tous les enfants, pas uniquement aux enfants du maître. Tous sans distinction.

— Je vais te montrer ce qui est nécessaire pour rédiger les laissez-passer et les lettres de recommandation. Mais n'en fais rien sans autorisation expresse du roi. Autrement tu pourrais aider un déserteur à ton insu. »

J'acquiesçai.

« Un Franciscain ? répéta-t-il, puis il ajouta, avec un petit rire : À l'époque où j'apprenais à écrire on ne m'aurait même pas autorisé à adresser la parole à un Franciscain.

— Avant j'avais peur des jésuites. Là où nous vivions les Indiens brûlaient du poivre et du sel à l'approche d'un jésuite, pour chasser le démon, parce que leurs ancêtres accusaient les religieux de leur avoir transmis toutes ces nouvelles maladies. Avant j'avais peur quand je voyais un jésuite. »

Il trouva cela très drôle.

« Les chrétiens en général, je voulais dire. Mon père ne priait qu'Allah et il m'a appris à faire de même. Il m'a appris aussi à écrire. D'abord l'arabe, puis le portugais.

— Ma grand-mère écrivait l'arabe, mais elle l'a gardé pour elle et on ne l'entendait qu'à l'heure des prières. Elle a refusé de nous l'enseigner, à ma mère et à moi. »

Au bout d'un moment, il déclara :

« Je pense que c'est un avantage de lire et d'écrire quelle que soit la langue. Indaya et moi avons la religion en commun, mais, même ici, nous devons lire le Coran en secret et ne pas réciter nos prières à voix haute. Toute sa vie mon père a refusé de se convertir, et il m'a défendu de priver mes propres enfants du nom d'Allah.

— Tu as des enfants ? » demandai-je. Ce que je me retins d'ajouter : « Et une femme ? »

« Non. Mais je t'informe que je suis musulman et que je donnerai le nom d'Allah à nos enfants. »

Je l'observai, puis j'observai ses chaussures.

« Je n'ai pas accepté de devenir ta femme. »

Il poursuivit comme si je n'avais pas parlé.

« Mon père, il voulait tuer tous les chrétiens, Blancs ou Noirs. Peu importait la couleur de peau. Tous les mêmes. Il était d'avis que nous devions conquérir cette terre et abolir la religion chrétienne au nom du seul et unique Dieu, Allah. Les Noirs et les Blancs convertis seraient épargnés. Pas une nation noire, mais une nation musulmane. Les mulâtres y seraient les nouveaux serviteurs et esclaves. Il refusait cette guerre que le Noir livrait au Blanc. Seules les guerres saintes avaient

un sens. C'était uniquement au nom d'Allah qu'on tuait... es-tu chrétienne ? »

Aucune réponse. Je revis le Jésus à la peau sombre sur le mur du père Tollinare, un leurre pour attirer dans la foi les gens de la même couleur. Sauf qu'à l'époque j'appréciais simplement de contempler le tableau. Je haussai les épaules.

« Il croyait que nous livrions bataille pour l'amour d'Allah, et que c'était Allah et Allah seul qui donnait leur liberté aux hommes. Toute dignité et toute valeur viennent au nom d'Allah, et ce ne devrait être qu'au nom d'Allah qu'on trouve la dignité et la valeur, et qu'on devrait prendre part au Nouveau Monde et progresser uniquement à travers Allah et toujours à travers Allah. »

Après un silence, je lui demandai :

« Et toi, en quoi crois-tu ? »

— Je crois en Allah, toujours, mais je ne livre pas les mêmes guerres saintes que mon père, pas les mêmes guerres. »

Je ne répondis rien à cela.

« Ton père, il est ici ? »

— Non. Mon père m'a appris à ne ressentir aucune affinité avec ces gens. Nous avons la même peau, mais, à cause d'Allah, pas le même esprit.

— Mais toi, tu es ici ?

— Oui, dit-il en se levant. Je dois te laisser. »

Je me levai à mon tour. Il m'embrassa sur la joue et déclara que j'étais sienne parce qu'Allah lui avait fait don de moi.

D'autres retrouvailles ; comment se servir de la longue épée

Le matin, Nobrega me rejoignit avec du manioc frit et des baies sauvages. « Après le bain, me dit-elle, je vous montrerai le champ que nous allons cultiver ensemble. La terre y est riche et très fertile. Nous allons faire pousser de la patate douce. Une plante très fragile qui doit être manipulée avec précaution. »

Je la laissai parler. Elle resta debout pendant que je mangeais. Ensuite, elle jeta un linge sur son épaule et nous descendîmes au ruisseau avant d'atteindre un champ immense où plusieurs femmes étaient déjà au travail. Elle me montra quoi faire pour éloigner certaines maladies en aspergeant les plantes du jus d'une autre plante.

« Nous n'allons pas tarder à les récolter et à les mettre à l'abri. Là encore, il y a des étapes à suivre pour éviter qu'elles ne s'abîment. »

Nous passâmes la matinée à désherber et à appliquer un produit sur le sol.

À l'heure du déjeuner elle prépara des patates douces cuites au charbon de bois et le repas fut suivi d'une pause.

« Tu dis que tu as vu le roi Zumbi ? » lui demandai-je. Elle fit oui de la tête. « À quoi est-ce qu'il ressemble ? »

— C'est un homme d'une grande valeur et d'une grande compétence. Et il n'a jamais accordé sa confiance aux Portugais, contrairement à son oncle. »

Elle me raconta une nouvelle fois comment Ganga Zumba, l'oncle de Zumbi, avait été couronné roi. Il avait accepté le message du gouverneur. Si le quilombo de Palmares rendait les armes, ses habitants recevraient la protection du royaume et un nouveau lieu pour y bâtir des maisons et cultiver la terre. Les femmes et les enfants faits prisonniers pendant d'autres conflits leur seraient rendus et ils conserveraient leur travail et leur statut, ils ne perdraient rien, ils seraient égaux aux autres, ils seraient sous la protection de l'armée et ils serviraient le drapeau comme n'importe qui, ils seraient pareils aux autres hommes.

« Sauf qu'ils ont précisé, "Ceux qui sont nés libres". »

Elle parlait comme si elle me racontait cela pour la première fois, et je l'écoutais comme si c'était la première fois que je l'entendais.

« Cela a fait oublier tout le reste. Combien étaient nés libres ? Et auraient-ils respecté la liberté de ceux qui étaient nés ici en dehors des chaînes de l'esclavage, puisque la loi dit que l'enfant d'un esclave est lui-même esclave ? L'oncle de Zumbi l'a accepté, et il serait allé serrer la main des Blancs, si Zumbi ne l'avait pas tué pour prendre sa place, et pour défendre la liberté de tous, ce qui va au-delà de défendre notre vie, car d'après lui on perd sa valeur et sa dignité en se soumettant au drapeau d'un autre. »

Elle dit cela comme si elle n'avait pas déploré d'être esclave quelle que soit la terre qu'elle foulait, ou peut-être y avait-il quelque chose dans sa façon de le formuler qui m'échappa.

Je pensai alors à la Blanche et j'en parlai à Nobrega.

« Ah, la *Reina Blanca*. On raconte que c'est la fille d'une des familles qui vivent dans la forêt près de Porto Calvo. Mais les femmes, les femmes ne sont jamais prises en compte dans ce genre d'affaire. Les femmes sont différentes. Quand les hommes les regardent, ils ne voient pas de nations au fond de leurs yeux.

— Mais elle te fait peur. Tu l'as dit.

— Elle me fait peur, à moi.» Elle rit. « Mais elle est protégée par les armes. » Un nouveau rire.

Je ne dis rien. De sa bouche à lui, j'avais appris que les femmes étaient toujours faites prisonnières. Et je repensai à l'épouse du capitaine, la femme étrange.

« Et les femmes qui désertent, est-ce qu'elles risquent la peine de mort ? »

— Je n'ai jamais entendu parler de déserteuse. Pas depuis que je suis ici. Mais on raconte qu'il y a longtemps une femme l'a fait, une certaine Zerifina. Elle avait éconduit tous les hommes. Ils l'ont pourchassée, ramenée ici et pendue. Ils lui ont broyé les jambes comme à un homme. Et elle les a maudits, sans implorer leur pitié ni la pitié de qui que ce soit. À la place elle a demandé à fumer une cigarette, et chanté des chansons, et ri et plaisanté avec les autres femmes. Le matin ils lui ont broyé les jambes, le soir ils l'ont pendue.

— Pourquoi est-ce qu'elle avait déserté ? »

Nobrega marqua un silence avant de répondre :

« Elle avait éconduit un homme très important, elle avait refusé de l'épouser, alors il en a fait son esclave. C'est pour cela qu'elle a déserté, parce qu'elle ne pouvait pas vivre seule et libre ici. »

Je la regardai sans rien dire.

Au bout d'un moment, je lui demandai :

« Tu étais amoureuse de cet homme que tu as délivré de la torture ? »

Les sourcils froncés, elle me confia :

« J'avais de l'affection pour lui, mais je n'étais pas la femme qu'il avait choisie. Il m'a choisie *après*. Il a vu son destin et il m'a choisie *après*, quand il a crié "Prends pitié". »

Elle se réfugia dans le silence. Nous mangeâmes sans parler puis nous regagnâmes le village. Elle me conduisit à la maison qu'Anninho m'avait montrée, celle où vivait la femme qui répondait au nom d'Indaya.

« C'est ici que tu vas apprendre à te battre », déclara-t-elle en me laissant près de la porte.

Une femme dans l'ombre m'accueillit.

« Entre, Almeyda. Est-ce que tu te souviens de moi ? »

Elle se releva et surgit en plein jour.

— Oui, grand-mère », lui dis-je avant de la prendre dans mes bras.

Elle me serra contre elle et m'appela « femme de Palmares ».

Indaya et le vieux fantôme qui ne voulait pas s'en aller

« Depuis combien de temps est-ce que tu vis ici, grand-mère, et par quel moyen tu es venue ? »

Elle alla s'asseoir sur une chaise en osier. Je pris place dans un grand coussin.

« Ah, cela coïncide avec mon départ de la plantation. Je me suis échappée et j'ai erré à travers la forêt. Ils m'ont trouvée alors que je m'étais perdue dans la vallée de Rio Mundahu. Ils savent que je suis folle, mais quand le combat se fait rude je sais manier l'épée. La première fois, ce n'était pas l'expérience qui a guidé ma main, mais l'imagination... Ils disent que le hasard m'a conduite à ce campement, je m'étais égarée, les yeux aussi indomptés que mes cheveux.

— Grand-mère.

— Quoi ?

— Tu me dis qu'ils t'ont trouvée perdue dans la vallée du Rio Mundahu, et maintenant tu me dis que tu es arrivée ici par hasard.

— Je t'ai dit ça ? Eh bien, qui sait où se trouve la vérité ? J'ai visité le petit Palmares et aussi le grand. J'ai sillonné les montagnes de Cubatão, São Paulo, Lellon, Rio de Ianeira – si c'est bien ainsi qu'on l'appelle, ma mémoire me joue des tours – Maranhão, Matto Grosso. Je voulais voir tous les quilombos, tous les endroits où l'homme noir est libre. Libre seulement s'il prend des armes et défend sa liberté. Quelle tristesse, Almeydita ; c'est la partie triste. Et ils défendent *leur* liberté à eux en prenant les armes contre nous, en détruisant ces quilombos. Comme si les Blancs ne pouvaient exister sans mettre les Noirs en esclavage. Ils en ont besoin pour exister. Mais certains font du commerce avec nous, les peaux, l'or, les munitions, les aliments. De tout temps certains ont fait du commerce et d'autres la guerre ; n'est-ce pas, Rugendas ? » fit-elle en regardant par-dessus son épaule. Je ne le vis nulle part – le Blanc, le cartographe. « Certains ont haï et d'autres aimé. N'est-ce pas ? Mais j'en ai connu, des qui aiment la veille et assassinent le lendemain. N'est-ce pas ? Rugendas, même toi tu m'as parlé de ce Tovor, ton ami, qui a passé la nuit avec une Indienne dans sa hutte pour jeter son cadavre le lendemain matin dans le Rio Ianeira. C'est bien le nom qu'on lui donne ? Je l'ai entendu, de ta propre

bouche. Mais ça n'a aucune importance. Est-ce que cela concerne une rivière en particulier et toutes en même temps ? Nous avons tous connu cela, tous dans le même bateau. Ha. Ha. »

« Tu étais ici quand ils ont pendu la femme qui répond au nom de Zêrifina ?

— Ah, la malheureuse, ce n'était pas la liberté du corps qu'elle voulait, mais la liberté de l'esprit. "Ah, Indaya, ris et chante avec moi. Ris et chante avec moi avant que je meure".

— Pourquoi est-ce que tu as changé de nom, pourquoi avoir abandonné Teodora ?

— Parce qu'ici j'ai choisi mon nom, j'aurais pu prendre n'importe lequel. Une ribambelle sans fin de noms. Acutirena, Taboca, Subupira, OSenga, Amara, Atalaquituxe. Ha ha. N'est-ce pas, Vieux Cartographe ? Je vais m'appeler Luiza Mahin pour les cent années qui viennent, si ça me chante.» Pas vrai, vieille âme ? Si ça me chante ? »

« Est-ce qu'il te plaît ? L'homme qu'ils appellent Anninho ?

— Oui », répondis-je.

Pas de réaction.

« Il parle ta langue », ajoutai-je.

Elle hocha la tête, toujours muette.

« Pourquoi tu n'as pas voulu nous l'enseigner, à ma mère et à moi ? »

Elle garda le silence un long moment.

« Ces rues si larges ne te plaisent pas ? Il y a un millier de maisons, une église catholique et une salle municipale. »

Je la regardai sans parler.

« Je n'avais rien en arrivant ici à part mon ancienne langue, me dit-elle.

— Ton ancienne langue ?

— Mon ancien langage. C'est tout ce que j'ai rapporté avec moi.

— Raison supplémentaire de le transmettre. »

Elle se tut avant de reprendre :

« Ah, j'aurais pu te raconter des histoires dans cette langue-là. Mais nous irons marcher une autre fois et je te parlerai des amours de Boabdil et de Vendaraja. "Car de toutes les dames maures c'est à Vendaraja qu'il donne son amour." N'est-ce pas ainsi que l'histoire commence, vieux fantôme qui revient toujours ?

» Ou est-ce plutôt que tu refuses de t'en aller, Rugendas ? Ce n'est pas le fardeau de l'esclavage qui m'a apporté la peur. Moi aussi je sais faire tenir mille ans dans une seule seconde. Ha ha. Ou enchaîner une âme à une autre ? »

Elle tira sur ses cheveux.

« La première fois qu'il s'est retrouvé seul avec moi, il m'a attrapé les cheveux. "Ce sont tes cheveux à toi ?" a-t-il voulu savoir. "Oui." "Quoi ?" "Oui", ai-je répondu. Il me mettait sa main dans les cheveux tout le temps. Chaque fois que nous étions seuls. Il venait d'arriver dans ce pays. Jamais il n'avait vu de femmes comme nous. "Qu'es-tu, un vieil Hollandais ou un vieux Portugais ?" Je lui ai demandé quel genre d'homme il était, il m'a dit "Je suis hollandais", ou était-il portugais ? Oh, si j'avais pu lui décrire d'un mot quel genre de femme j'étais moi sans qu'il relie chaque atrocité à ce mot. Devais-je dire "Je suis soudanaise" et le dire la tête haute ? Qu'aurait-il vu alors ? Un démon sensuel ? Mais il venait d'arriver dans ce pays et il avait les yeux braqués sur mes bras et sur mes épaules foncées. À présent je n'appartiens à personne. Ha ha. À présent je ne suis la femme de personne. Tu te prends pour qui, à toucher mes vieilles épaules ? Laisse tes mains dans tes cheveux. »

Elle s'écarta de l'homme qu'elle voyait.

« Voilà ma petite-fille. La tienne ? Non. Toujours la mienne. Je me tenais dans l'embrasure de la porte. Elle ne m'a pas vue. Je l'ai regardée marcher à ses côtés. Les as-tu vus aussi ? J'ai vu qu'il était grand, qu'il avait le dos large et les yeux profonds. Je les ai vus dessiner des ombres par terre. Ne prends pas cet air triste parce que tu ne projettes plus d'ombre. Tu en as projeté une en travers de mon cœur. Je les ai regardés qui entraient dans la hutte ensemble. Il te plaît, cet homme ?

— Oui.

— Te rappelles-tu, demanda-t-elle en jetant un regard par-dessus son épaule, quand tu me tenais dans tes bras, je regardais mon ombre qui dansait sur tes pommettes. Ne prends pas cet air triste, vieux fantôme, voici mon ombre. Partageons-la. Ils m'appellent la folle. Rien ne change d'une génération à l'autre. Tu te rappelles l'époque où je te costumais en petit ange ? me demanda-t-elle.

— Oui, il y avait un petit garçon costumé lui aussi et un vieil homme qui jouait de la guitare. La *fiesta da rainha*.

— Il a essayé de t'embrasser. Non, ai-je dit. Non, vieil esprit. Il s'était en quelque sorte arrogé le droit de t'aimer. D'accord, mais ne fais pas ça, tu ne peux pas faire ça. »

Je me souviens qu'elle m'avait attrapée et qu'elle avait arraché mes ailes avant de me traîner dans la case de ma mère. Elle était passée pour une folle.

« Quand est-ce qu'il est mort ?

— Qui ?

— Rugendas.

— Qui ? Rugendas, mort ? » lâcha-t-elle en parcourant les environs d'un regard qu'elle fixa derrière elle. Alors elle aperçut quelqu'un et elle esquissa un sourire, rassurée.

Elle se mit debout, alla dans un coin de la hutte, sortit deux longues épées et m'en tendit une.

« Redresse-toi.

» Non, pas comme ça. Et si tu es dans les champs quand ça arrive, ta houe devient une épée, de cette façon. Brandis-la ainsi, à partir du coude. »

J'avais mal au dos et aux bras, et deux entailles à mon bras lorsque nous nous assîmes pour manger un repas constitué de manioc, de riz, de graines de cacao, de noix et de bananes. Elle avait versé du rhum sur tout ce qu'elle me servait.

« Anninho m'a donné du bon rhum », m'apprit-elle.

Nous avalâmes des bouchées d'ananas et bûmes de l'eau dans des gobelets.

« Tu es devenue une très belle femme. »

Je ne répondis rien. Elle avait la peau aussi foncée et aussi lisse que dans mon souvenir, en dehors des petites rides autour des yeux, qui jaillissaient comme les pointes d'une étoile.

Je grattai une piquûre de moustique dans le pli du coude. Elle m'attrapa le bras, l'examina, alla dehors et revint avec une feuille sur laquelle elle versa du sel. Elle en frotta mon bras et me la donna pour que je la mâche. Tout cela dans un grand silence.

« Rugendas, tu n'es pas Hollandais ? demanda-t-elle de but en blanc. C'est un nom portugais, mais tu venais de Hollande, n'est-ce pas ?

» Un homme est arrivé au campement hier, il portait un pantalon hollandais. Un noir. Où est-ce qu'il l'a trouvé, ce pantalon ? Je n'ai pas arrêté de le regarder, et ensuite je suis sortie discuter avec lui. "Où as-tu trouvé ce pantalon hollandais ? Où as-tu trouvé ce pantalon ?" Il n'a pas voulu répondre. "Est-ce que tu as tué un Hollandais ?" "Donne-le-moi", ai-je dit. J'ai dit que je pourrais le porter. J'ai dit qu'avant je portais des pantalons hollandais, dans le temps, à l'époque où il y avait des Hollandais partout et j'étais une jeune femme et je fumais du tabac. Il a refusé de répondre parce qu'on l'avait averti, j'étais folle et rien ne l'obligeait à me répondre. Ensuite, ils se sont déclaré cette petite guerre, et est-ce que je n'ai pas manié l'épée à la perfection ?

« Rugendas, tu n'es pas hollandais ? » Elle regarda derrière elle. « Est-ce que tu as embrassé un Hollandais ? Laisse-moi scruter tes

yeux. Dans ma génération plusieurs femmes intrépides auraient tué pour ça. Tu ne penses pas que je cherchais ardemment mon propre esprit et que je l'aurais récupéré ? Beaucoup de femmes auraient tué pour ça. »

« Charbon, soufre, salpêtre. Ça prend l'humidité, alors je les stocke ici... Mais à titre personnel c'est la longue épée ou une bonne houe qui ont ma préférence. »

« Où est ta mère ? C'est une question que je redoute de te poser.

— Elle a été vendue à une autre plantation, dis-je tristement. Cela fait des années que je ne l'ai pas vue, et je n'ai pas eu de nouvelles non plus.

— Un miracle s'est produit ici, répondit ma grand-mère en me touchant l'épaule. Nous nous sommes recroisées durant cette vie... et Tempo ? »

Fronçant les sourcils, je la dévisageai.

« Eh bien, il est parti au même moment qu'elle mais certains disent qu'il l'a suivie, qu'ils sont ensemble. »

Elle éclata de rire.

« Tu ne penses pas qu'un vieil Africain sait comment on relie une âme à une autre ? Tu ne penses pas qu'un vieil Africain sait comment faire ? »

Paraiu célèbre les baptêmes et les mariages

Je me tenais près de la porte et je les regardais à la lisière de la palmeraie décorer une petite hutte avec des palmes, des feuilles de bananier et des fleurs.

Lorsque Nobrega me rejoignit je lui demandai ce qui se préparait.

« Un mariage. On va célébrer un mariage.

— Qui se marie ? »

Elle haussa les épaules comme si elle l'ignorait et je descendis me baigner à la rivière.

À la fin de ma toilette elle me donna une huile très parfumée dont je devais m'enduire le corps. Je m'habillai et nous regagnâmes la maison. Nous découvrîmes Anninho sur le seuil accompagné d'un homme appelé Paraiu, en partie Indien et en partie nègre.

Nobrega me dit au revoir avant d'arriver à la porte et elle se rendit au bout du village où elle partageait une maison avec d'autres femmes.

« Voici Paraiu, qui célèbre les baptêmes et les mariages », annonça Anninho en désignant l'homme.

J'ouvris la bouche mais je ne prononçai pas un mot.

« Entre, me dit-il avant de s'écarter et de me prendre par le bras. D'ordinaire ce sont des cérémonies publiques, Almeyda, mais je... »

Nous nous tenions dans l'ombre au fond de la pièce. Paraiu lut à voix haute un livre qui n'était pas la Bible, dans une langue que je n'avais pas entendue depuis des années.

Je m'agenouillai à ses côtés, m'inclinai à l'instant où il s'inclina, joignis ma voix à la sienne pour dire qu'Allah était le plus grand.

« À présent le mariage chrétien », déclara-t-il dès que nous nous remîmes debout.

Je le regardai sans rien dire.

Debout face à nous, Paraiu parla une langue que je comprenais. Ensuite, la cérémonie accomplie, Anninho mit un collier de graines de cacao et de coquillages autour de mon cou. Je fixai le collier en silence puis nous nous rendîmes à la hutte décorée de fleurs, de palmes et de feuilles de bananier, pour y passer la nuit.

« Pourquoi lui as-tu demandé de célébrer aussi la cérémonie chrétienne ?

— Tu n'as pas voulu me dire en quoi tu crois, ni si tu étais chrétienne. »

Il grimpa dans le hamac et me hissa pour que je m'allonge près de lui.

« Qu'y a-t-il ?

— Rien... rien. »

La vieille Vera fit mouvoir le serpent sur mes cuisses... « Esprit intact, âme intacte, corps intact, esprit intact »... Elle l'enroula autour de ma tête. Elle déposa un baiser au milieu de mon front.

« Tu es une belle femme, Almeyda. Très belle. »

Il parla de mon corps et de mon esprit. Il m'embrassa et me toucha les cheveux. Je contemplai mon ombre qui dansait.

L'abri qu'offre la forêt

Je préparai des poivrons verts mélangés à de l'huile de palme et des crevettes. C'était le repas du soir, et notre premier dîner ensemble à proprement parler. Je servis Anninho dans une assiette en fer-blanc et je m'assis avec ma propre assiette.

« Tu sembles plus à l'aise avec moi maintenant. »

Je le regardai sans rien dire.

« Nous sommes plus à l'aise, ajouta-t-il, mais les temps sont troublés. »

Il observa un silence avant de reprendre :

« J'aurais aimé te faire longtemps la cour. »

Il me dévisagea. J'essayai de paraître détendue, mais je manquai ma bouche plusieurs fois. Cela le fit rire et il tendit le bras, me toucha la joue et essuya du riz sur mon menton. Souriante, j'étudiai mon assiette.

Les femmes étaient assises en cercle. L'une d'elles donnait le sein à un bébé. Un Blanc est arrivé, il s'est penché au-dessus de la femme et il a repoussé les cheveux qui lui cachaient le front. Elle était jolie, elle avait les yeux noirs. Il la mangeait du regard, ensuite il a touché le bébé. « Non, Almeydita », a hurlé la femme. Elle a détaché le bébé de son sein. Elle avait le téton en sang. Le Blanc a reculé. Il s'est éloigné d'elle.

« Oh non, Almeydita.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. »

Allongée, le bras en travers du front, je l'embrassai.

« Comment est-ce que tu te sens ? me demanda-t-il.

— Bien. »

Un court silence.

« Je dois aller en ville demain. À Porto Calvo. J'aimerais que tu m'accompagnes. »

Je lui jetai un regard effrayé. Il rit et me toucha le flanc.

« Tout va bien se passer. Nous ne risquons rien. Nous irons de nuit. Nous avons du négoce à faire, des peaux et du cuir à échanger contre des munitions. »

Je ne détachai pas les yeux de lui.

« Il y a une Noire, une femme libre, propriétaire d'une échoppe. Nous sommes en sécurité là-bas. Elle récupère des armes pour nous. Nous lui prenons les choses dont elle a besoin.

— Comment est-ce qu'elle récupère des armes ?

— Elle a ses méthodes. »

Il fronça les sourcils, puis en haussa un. Je restai muette. Il laissa sa main sur mon flanc.

« Est-ce que tu vas m'accompagner ?

— Oui. »

Je me vis pénétrer dans une forêt compacte, à l'entrée d'une petite ville. J'effleurai les épaules d'Anninho. Je plongeai le regard dans les recoins sombres de ses yeux.

La femme accroupie a donné l'autre sein à téter pendant qu'elle épongeait le sang sur son téton.

« Tu ne veux pas que je te connaisse ? lui a demandé le Blanc, toujours à l'écart.

— Je n'ai aucun souvenir de moi-même, pourquoi est-ce que vous en auriez, vous ? »

Il s'est rapproché, il a tiré sur les cheveux du bébé et fait apparaître du sang sur l'autre téton.

« Oh, Almeydita, par pitié. Bon, ce sera du lait mélangé à du sang. Il va falloir que ce soit du lait mélangé à du sang, alors. »

Luiza Cosme

« Et quelle solution restait-il quand le blanc m'a pris mon or, à part aller au tribunal et m'asseoir sur un de leurs bancs. Je l'avais déjà dénoncé. Je l'avais dénoncé et je suis allée au tribunal et je me suis assise sur un de leurs bancs pendant qu'ils me regardaient d'un œil accusateur comme si j'avais mal agi. À croire que c'était moi l'escroc, moi le démon. Je vais te raconter ce qui s'est passé. Il s'est passé que je lui ai demandé de ne pas me punir pour le tort qu'il m'avait fait. Comprends-tu ? Je suis noire. Ma mère est noire. Mon père est noir. Voilà à quoi cette situation se réduit. Nous en sommes toujours réduits à la même chose, toujours. »

C'était une belle femme qui portait des rangs de coquillages à son cou. Anninho emporta dans une petite arrière-boutique les peaux que nous avions rapportées et en sortit de grands sacs de « grain ».

Luiza se tenait appuyée au comptoir. La pénombre nous enveloppait, la lune entrant par un vasistas près du plafond sur le côté droit du comptoir. Elle me prit par le bras et m'entraîna dans l'arrière-boutique où il y avait une toute petite lampe qui fonctionnait à l'huile de baleine et des sacs épars contenant du grain, des haricots et des peaux.

« Certaines choses ne changent jamais », déclara-t-elle, assise sur l'un des sacs. Je restai debout.

Elle était vêtue d'une jupe à imprimé et d'un corsage blanc qui dénudait ses larges épaules. Elle avait noué un châle autour de ses hanches.

« J'ai dû leur demander de ne pas me punir, voilà à quoi la situation s'est réduite, alors qu'il était à l'origine de cette situation. »

Anninho nous avait rejointes après avoir sorti tous les sacs de « grain ». Il la regardait sans rien dire.

« Qui est cette femme ? » lui demanda-t-elle alors.

Il lui dit que je m'appelais Almeyda. Elle m'observa en silence, puis elle défit un bracelet en cuir qu'elle portait.

Elle me le donna.

« Tiens, mets ça. Il porte chance. Tu as besoin de chance ici-bas. »

Elle l'attacha à mon poignet. C'était un bracelet en cuir garni de graines de cacao et de coquillages.

Après un silence, je la remerciai.

« Anninho dirait que la chance n'existe pas. Tout vient d'Allah, ajouta-t-elle avec un sourire et un regard vers lui. Tu as trouvé une femme peu causante, Anninho. Tu as trouvé la bonne. Cet homme ne parle pas beaucoup, me dit-elle. Mais le silence, paraît-il, apporte le bonheur.

— Ils ne lui ont rien fait, au Blanc ? voulut savoir Anninho.

— Non, rien. Moi, après, j'avais peur de sortir dans la rue. Il était le même en sortant du tribunal qu'en y entrant. Moi, par contre ? Je repars privée de ma dignité. Je suis différente. Il prétend que mes boucles d'oreilles sont immorales, immortelles, immorales, non conformes à mon statut. Je les informe que je ne les porte pas en public comme le dicte la loi. Je les porte seulement ici, à l'intérieur. Mais ils ne vont pas salir le nom d'un Blanc pour une chose qu'il a faite à une Noire. Ça non. Et aujourd'hui il n'a pas changé par rapport à hier. Il est resté le même. C'est moi qui ne reverrai plus celle que j'étais... je suis une Noire... je suis une Noire libre, dis-tu ? Ah, la liberté, je ne l'ai pas. Vous, dans les quilombos, vous êtes libres parce que vous avez la liberté de vous battre. Les armes que vous voyez sont réelles. Les mousquets que portent vos ennemis à l'épaule, réels aussi, comme les épées. Chaque jour je dois lutter contre un ennemi invisible. À part les *armes*, parfois. »

Elle avait un regard dur. Elle repoussa ses cheveux derrière une oreille dont le bout avait été tranché.

« Tu vois ça ? demanda-t-elle. J'ai résisté à des *armes* et voilà ce que j'y ai gagné. »

Elle laissa retomber ses cheveux.

« Je dois vous laisser. J'ai promis de passer chez Aprigio ce soir.

— Aprigio ? répétai-je. Martim Aprigio ? »

La femme me regarda, puis elle regarda Anninho.

« Son épouse, expliquai-je. Je l'ai connue là où j'ai été esclave pour la dernière fois.

— Les Noirs libres se réunissent chez lui, dit Anninho. Ils espionnent pour notre compte quand c'est nécessaire. »

La femme le dévisagea comme s'il révélait un secret.

Il lui adressa un hochement de tête.

« Un Noir, qu'il soit né libre ou enchaîné, ne vit pas sans danger, ou toujours dans la possibilité du danger... Nous aidons nos frères et nos sœurs qui souhaitent s'échapper et s'installer chez vous à Palmares, nous en aidons d'autres qui ont l'occasion, et la volonté, de racheter leur liberté. Certains refusent de monnayer leur liberté, car selon eux cela ne s'achète pas. Ceux qui se réunissent chez Aprigio se trouvent dans un endroit qui leur permet de tout voir et de tout entendre, comme moi. Et même, ils voient et ils entendent ce qu'on ne peut pas voir et ce dont personne ne parle. Est-ce que tu trouves que j'ai un œil ordinaire ? » demanda-t-elle à Anninho.

Il répondit non de la tête.

« Non, non. Mais si le danger se rapproche le quilombo nous sera ouvert à tous, n'est-ce pas, Anninho ? » s'enquit-elle.

Anninho confirma d'un signe.

« Je pars, dit-elle. Toi et ta femme, restez prudents et sous la bénédiction d'Allah. »

Elle nous salua et quitta l'échoppe. Anninho m'attrapa par le bras et nous sortîmes dans l'obscurité.

Je fis seule le retour à cheval. Anninho m'aida à remonter en selle avec les sacs de « grain ». Lui allait marcher à mes côtés, coiffé d'un chapeau à large bord.

« Qui est cette femme ? lui demandai-je tandis que nous nous engageons sur la route.

— Luiza Cosme. Je ne t'ai pas dit comment elle s'appelait ?

— Non.

— Elle se met toujours dans des situations dangereuses, et pourtant elle est restée libre. Mais c'est une femme. »

Je voulus dire quelque chose.

« À partir d'ici nous ne parlons plus. »

Deux cavaliers, deux Blancs vêtus d'une chemise blanche, arrivaient en face. Ils portaient un chapeau au bord encore plus large que celui d'Anninho.

Nous nous croisâmes dans un grand silence.

« Anninho ? » lança une voix.

Anninho continua à marcher sans répondre.

Nobrega, ou comment devenir une femme libre

« C'est un homme libre », dit Nobrega tandis qu'elle grillait des patates douces au bord du champ. J'étais assise sous un arbre à manioc. Je lui avais parlé des deux cavaliers et du fait que j'avais trouvé étrange qu'ils ne nous arrêtent pas au beau milieu de la route même si, avant de partir, j'avais envisagé qu'Anninho ait des faux papiers.

« Peut-être qu'ils le connaissaient puisqu'il est libre, ou peut-être que c'étaient des marchands. »

Anninho avait refusé de reparler de cette scène.

À notre retour il m'avait d'abord emmenée dans la petite maison et il était reparti avec les sacs de munitions pour revenir s'asseoir en silence sur l'une des chaises à dossier et se pencher sur un livre qui était le livre avec lequel Paraiu nous avait mariés, je l'avais reconnu, écrit à la main avec des lettres que je ne comprenais pas – et qui ressemblaient plus au gribouillis illisible d'un dément ou d'une démente qu'à des mots qui existaient vraiment.

Plus tard, alors que nous étions couchés ensemble dans le hamac, il avait touché mes paupières et tracé des lignes qui montaient vers mon front.

« Le voyage t'a fatiguée ?

— Oui, un peu.

— Moi aussi. Un peu. Tes yeux me font penser aux yeux d'une Indienne. »

Je n'avais rien dit. Il avait gardé les mains près de mon visage, touchant mes pommettes, mes tempes, puis il avait dessiné des cercles sur mes seins. Nous étions restés couchés ainsi un long moment avant qu'il ne m'embrasse et que nous fassions l'amour.

« Je t'aime, Almeyda. »

Accrochée à son dos et à ses épaules, je n'avais pas répondu.

Dans mon rêve, je les ai vus arriver de la montagne coiffés de plumes, chargés d'épées et de tambours. Ils sont descendus du sommet par les deux versants, des hommes noirs qui portaient des lances, des torches, des haches, qui jouaient de la flûte, du cor, de la trompette. Je me tenais derrière une clôture entourée de pics acérés. J'étais la seule femme. Ensuite, j'ai vu les Blancs, avec leurs chapeaux à plumes et leurs épées. Les Noirs avaient une expression déterminée sur le visage, mais les autres, les Blancs, semblaient perplexes. Était-ce de la surprise ou de la peur, j'étais bien incapable de le dire.

Nobrega m'offrit une patate douce chaude présentée sur des feuilles de bananier.

« Tu te comportes toujours comme si je te faisais peur, lui dis-je.

— Je n'ai pas peur. Ici je suis une esclave.

— Tu n'es pas différente de moi. »

Elle s'assit par terre et elle posa sa patate douce entre les genoux. Elle me regarda sans répondre. Puis elle brisa le silence.

« Je suis une esclave. Tu es une femme libre.

— Nous sommes pareilles, insistai-je.

— Tu ne comprends pas. Quand on m'a amenée ici j'ai refusé de prendre un homme. C'est moi qui ai refusé. Mais je n'ai pas tenté de m'échapper comme l'autre malheureuse, Zeferina. Je suis restée en tant qu'esclave.

— Pourquoi tu m'as dit qu'aucun homme ne voulait de toi ?

— Ça ne concerne que moi. »

Je la regardai, les sourcils froncés.

« Tu as l'air très seule.

— Toi aussi. »

Les sourcils toujours froncés, je portai un morceau de patate douce à ma bouche.

« Nous sommes pareilles, répétais-je. Il n'y a pas de différence. Si tu avais accepté un homme, est-ce que tu serais devenue libre ?

— Je sais comment devenir libre par mes propres moyens », s'agaça-t-elle.

Je la laissai dire. Nos regards se croisèrent.

« Mais tu m'as dit, tu m'as raconté que tu aimais cet homme ? »

Quand ils l'ont ramené ils l'ont tellement torturé qu'il a oublié qui il était, oublié qui elle était, et il l'avait prise pour une autre. Elle était passée devant lui ce jour-là et il l'avait prise pour une autre et il s'était mis à lui parler comme si elle était cette autre, il lui avait chanté une petite chanson d'amour et l'avait maudite dans le même souffle, et il l'avait implorée de prendre pitié de lui.

« Ne m'abandonne pas. Je t'ai aimée aussi bien que t'aimerait un autre homme. »

« Mais tu m'as dit que c'était parce que tu l'avais pris en pitié que tu avais mis fin à son supplice, et qu'ils t'avaient réduite en esclavage. Et maintenant tu racontes que c'est parce que tu as repoussé les hommes. Dis-moi, Nobrega, où est la vérité ?

— Les deux histoires sont vraies. L'une n'est pas différente de l'autre », déclara-t-elle avec un sourire en détachant la peau de la patate douce avant de la manger.

Une femme pendue pour adultère

Ils lui nouèrent les mains dans le dos et imprimèrent au fer rouge la lettre A sur son front, l'un d'eux arracha ses boucles d'oreille en or et le sang coula le long de ses lobes et de son cou. Je n'avais pas assisté à la scène, mais elle fut promenée dans les rues du quilombo avant sa pendaison. Je la regardai depuis la hutte de ma grand-mère. Ma grand-mère resta à l'intérieur.

« Qu'est-ce qu'elle a fait ? demandai-je.

— *Adultera.* »

Je la suivis du regard alors qu'elle remontait la rue. J'attendais qu'elle baisse les yeux, en vain. Elle marchait la tête haute, aussi droite qu'une flèche. Elle ne se tenait pas comme une femme arrogante, ni même comme une femme qui se sentait coupable, mais – de quelle façon le décrire ? – comme si elle comptait conserver sa dignité et une certaine élégance, même à un instant pareil.

« Comment s'appelle-t-elle ?

— Ambrosia. En quoi cela te regarde ? »

Je ne répondis pas. La voix de ma grand-mère me parut teintée d'une froideur inexplicable et je redoutai de me retourner et de découvrir quel regard ses yeux me lançaient.

« Tu veux aller voir ce qu'on réserve à une femme qu'un homme épouse de bonne foi et qui trahit cet homme ?

— Non, fis-je en secouant la tête.

— Elle est pendue pour trahison. »

Toujours pas de réponse de ma part. Elle parlait d'une voix étrange. Lorsque la femme disparut au bout de la rue je restai sur le seuil, lui montrant mon dos.

« Pourquoi est-ce qu'ils sont si durs avec elle ?

— Durs ?

— Ils la tuent pour ça. »

Elle éclata de rire. Je me retournai et je vis des yeux que je n'avais jamais vus auparavant.

« Il l'a épousée de bonne foi, répéta-t-elle.

— Est-ce qu'elle avait son mot à dire ? Peut-être qu'elle en aurait choisi un autre ?

— Est-ce qu'un homme devrait avoir le choix ? Est-ce qu'un homme noir devrait avoir le choix dans ce genre de pays ?

— Mais la femme ? »

Elle me regarda avec les mêmes yeux.

« Dans mon pays si un homme comme Acutirene m'avait choisie...

— Mais nous sommes dans un autre pays.

— Eh bien, *là-bas*, répliqua-t-elle avec un geste brusque du bras en direction de Porto Calvo. Là-bas, il n'y en a *aucun*. Aucun choix pour un homme ni pour une femme. »

Je ne dis rien.

« Tu es mécontente de ton homme ? me demanda-t-elle.

— Non.

— Tu l'aurais choisi lui si tu avais eu le choix ?

— Oui. »

Elle se tut, comme si le sujet était clos.

Je restai debout sur le seuil. Des gens étaient sortis dans la rue et se dirigeaient là où la femme avait été emmenée.

« Une femme pareille, rien ne lui fera baisser la tête, dit-elle, à croire qu'elle lisait dans mes pensées. Même le cou brisé elle ne la baissera pas. »

Mes pas m'entraînèrent, presque contre mon gré, dans la direction qu'avaient prise les badauds. Je me postai à l'orée d'une clairière. Le soleil éclairait le visage sombre et luisant de la femme. Elle restait silencieuse et solennelle.

À un moment j'eus la sensation qu'elle posait directement les yeux sur moi et j'évitai son regard. Une femme se tenait à côté de moi, qui frottait le sol d'avant en arrière de ses orteils. Elle finit par balancer la jambe tout entière, la main sur la hanche. Ensuite elle lâcha un rire strident. Je lui coulai un regard et ce fut comme si je contemplais la sœur de la femme qu'ils allaient exécuter. Elle avait les mêmes yeux bridés, en amande.

« Et si c'était une femme vertueuse ? » me demanda-t-elle.

Je lui coulai un autre regard. Elle avait le visage luisant, très foncé, et les pommettes très hautes.

« Je parie qu'elle fait partie des femmes vertueuses. Regarde-la, elle ne fait pas le moindre bruit. Peut-être est-ce là l'esprit de la vérité. Mais oui, j'ai chanté. Je leur ai chanté à la figure, et j'ai ri. On dirait qu'elle cherche quelque chose. Qu'est-ce qui la pousserait à chercher quoi que ce soit ? Vois cette façon qu'elle a de regarder autour d'elle ? Toujours sans un bruit. La corde a trouvé son cou. Comment trouve-t-on une femme vertueuse ? Sa gorge est pleine de salive et de la piqûre d'un couteau. Elle incline la tête sur le côté, elle cherche encore. Toujours aucun bruit. Et toujours ces yeux, ces yeux magnifiques. J'ai claqué des doigts au rythme de la musique, je leur ai chanté une chanson grivoise et je leur ai ri à la figure. Voilà ce qu'ils infligent à

une femme qui trahit un homme. Moi, je n'avais personne. Je voulais trouver toutes les merveilles du Nouveau Monde, pas seulement cet endroit. Moi ? Je leur ai ri à la figure et je leur ai chanté une petite chanson grivoise et j'ai claqué des doigts et je me suis gratté les aisselles sous leurs yeux. Maintenant elle nous regarde comme si nous n'étions pas du même sang, comme si nous ne partagions pas le sang de ce continent qui imprègne nos paupières. Je leur ai ri à la figure en montrant ma dent en or. C'est ce que j'ai fait, je le jure devant Dieu. Par ici la terre tout entière est pleine des ossements d'hommes morts. Une terre qui danse en rond avec du sang qui s'égoutte de ses dents. Voilà qu'elle ne peut plus redresser les épaules, et regarde son cou svelte qui se brise, et regarde sa jolie tête qui retombe, ses yeux qui brillent comme des amandes noires. C'est ainsi que se créent les Américains... tu restes silencieuse, ce n'est pas ton genre.

— Quoi ? » Je baisse la tête.

« Allez, regarde-la. »

Je regarde la femme qui a la tête affaissée sur son épaule, les yeux révulsés.

« Vois comme le sang d'un continent tout entier coule de ses paupières. Et pourtant, est-ce que ses lèvres ne sont pas des lèvres qui guérissent ? »

Je fixe la femme, puis le dos des gens massés devant moi. Lorsque je me tourne à nouveau vers *elle*, elle s'est volatilisée.

« Il y avait une femme étrange là-bas », dis-je à ma grand-mère à mon retour.

— Une femme étrange ? répéta-t-elle en me regardant. Elle n'a rien fait de réellement étrange – mais c'est le jour de son jugement.

— Non, une autre femme qui parlait comme si elle aussi avait été pendue.

— Le fantôme de Zeferina », affirma-t-elle sans lever la tête.

Elle alla s'asseoir sur une natte et griffonna des caractères arabes. Je la rejoignis par terre et je l'observai.

« Ainsi tu l'as vue. Ce n'est rien. Les vieux esprits errent jusqu'ici tout le temps. Nous sommes tous une partie d'un même monde. »

Elle jeta un regard par-dessus son épaule.

« Qu'as-tu à dire, vieux cartographe ? »

Je suivis son regard, mais je ne vis personne.

« Tu connais Zeferina, n'est-ce pas ? Comment un esprit courtise-t-il un autre esprit ? »

Elle me sourit, puis elle se tut. J'étudiai les rides au coin de ses yeux, remarquant pour la première fois qu'elle avait un œil qui partait vers

le bas, l'autre vers le haut. Comment était-il possible que je ne l'aie pas remarqué avant ? Peut-être était-ce la façon dont sa tête était inclinée. Mais non, elle redressa la tête et son œil s'affaissait toujours. Elle lâcha un rire bref et elle continua à écrire en arabe.

Un fanatique

J'avais l'impression qu'Anninho était toujours sur la route, à transmettre des messages, glaner des informations, et il était sans doute très utile grâce à son statut d'homme libre. La plupart du temps je ne l'accompagnais pas, parfois si. Un homme vivait non loin de Palmares – dans la forêt.

« Je dois aller voir Germain, me dit-il un jour. Viens avec moi. »

Je crus que nous irions à cheval, mais ce n'était pas très loin et nous nous y rendîmes à pied, empruntant des sentiers étroits où je marchai dans ses pas. Des lianes tapissaient le sol et se cramponnaient aux arbres en un rideau dense.

« Qui est Germain ? » lui demandai-je à un moment, mais il ne me répondit pas et je n'insistai pas non plus. Peut-être qu'il ne m'avait pas entendue. À l'approche d'une clairière la lumière du soleil apparut et Anninho me dit :

« Ne te laisse pas effrayer pas ces femmes... il est fou, mais il nous est précieux. »

Nous débouchâmes dans la clairière où se dressait une longue hutte en torchis. Ce n'était pas la hutte en torchis qui attira mon regard, mais les cinq Indiennes alignées devant, l'une, la plus âgée, était assise et fumait – les autres, plus jeunes, s'occupaient les mains en fabriquant des nattes. De temps en temps la vieille marmonnait quelques mots en indien. Elles avaient la peau d'un rouge peu commun et plus nous approchions d'elles, plus la peur m'envahit. Anninho me prit par le bras mais il ne dit rien. Ces femmes avaient la peau à vif, même la peau de leur visage, comme si on l'avait frottée avec de l'écorce ou un tissu rugueux. Il y avait du sang frais sur des cicatrices plus anciennes – une peau de crocodile rouge. Je voulus poser une question à Anninho, ou simplement émettre un son, mais je devinai à son attitude qu'il ne le souhaitait pas. Toutes les femmes étaient silencieuses, comme si elles ne ressentaient rien. Les plus jeunes ne levèrent même pas la tête, continuant leur tâche. La vieille nous regarda, muette, tirant sur sa longue pipe.

« Où est Germain ? » lui demanda Anninho.

Elle n'eut pas le temps de répondre car une voix sortit de l'obscurité de la hutte :

« Ici, homme qui suit la vraie foi. Moi non plus je ne crois pas au dieu des chrétiens.

— Tu ne crois en aucun dieu », rétorqua Anninho.

Nous entrâmes. Anninho s'inclina devant l'homme qui lui retourna la révérence. Comme il était assis dans le noir je n'arrivais pas à distinguer ses traits, mais il était petit et mince. Ses mouvements me parurent tordus, désarticulés.

Anninho prit place sur une natte et m'invita d'un geste à m'asseoir près de lui.

« Qui est cette femme ? demanda Germain.

— Ma nouvelle épouse », déclara Anninho.

Germain partit d'un rire bref.

« Eh bien, vous avez ma bénédiction. »

Anninho garda le silence.

« Tu n'aurais pas dû l'amener ici vu la situation, dit Germain. Avec mon apparence bizarre.

— Avec leur apparence à elles, rectifia Anninho.

— Est-ce que je dois demander à l'une de mes servantes de vous préparer quelque chose ? Quelque chose qui vous ferait plaisir ? À manger ou à boire ? »

— Non.

— Vous voyez ce que je dois endurer avec lui ? » me dit l'homme sur un ton affable.

Je souris, la langue nouée. J'étais incapable d'expliquer ce que j'avais vu. Mon regard passait d'Anninho à l'homme dans le noir.

« Sous quel prétexte est-ce que tu viens me voir ?

— Sous quel prétexte est-ce que tu m'as fait venir ? demanda Anninho.

— Pourquoi me regarde-t-elle ainsi ?

— Almeyda ? Elle ne te voit pas. Parle-moi de tes affaires.

— Ce ne sont pas des affaires, c'est une histoire. Ton roi veut toujours qu'on lui raconte une histoire.

— Raconte ton histoire, Germain.

— Est-ce que cela dérangerait ta femme d'aller s'asseoir avec les miennes ?

— Germain veut encore que je joue à ses jeux, affirma Anninho. Va t'asseoir près de la vieille.

— Je ne suis pas joueur. Lui, il est joueur », me lança Germain tandis que je me levais.

Je restai immobile un moment, attendant la suite, mais la suite ne vint jamais.

Je sortis m'asseoir à côté de la vieille femme, qui me regarda sans rien dire.

« Est-ce que tu veux te promener ? » me demanda-t-elle de but en blanc. Je la dévisageai.

« Tu as peur ? N'aie pas peur de moi. Je suis Turi. Une goutte de sang arabe, une seule. Viens marcher et discuter avec moi. Je suis une vieille femme.

» Quel mal est-ce que je peux te faire ? Je n'ai pas touché ces femmes. Jamais je ne ferais une chose pareille. Tu es entrée là-dedans ? Viens avec moi, viens te promener. Nous n'irons pas loin. Je veux ramasser des feuilles de caryer pour ces femmes.

» Est-ce que tu veux-tu m'accompagner ? Là où nous allons, on arrive encore à voir la hutte. » Elle m'observa. « Je suis vieille et je ne peux pas aller très loin, même si mon esprit s'est rendu dans des endroits que tu n'as jamais vus. Mon père était un pajé, un shaman. Il m'a appris quoi faire. Viens. Il te protégera toujours. »

Elle m'attrapa par le bras, nous nous mîmes debout, nous contour-nâmes la hutte par l'arrière et nous nous rendîmes au bord d'un ruisseau en débouchant de la clairière. Je m'attendais à ce qu'elle ramasse les feuilles d'une plante spécifique mais ce n'est pas ce qu'elle fit. Elle alla s'asseoir sur un rocher et m'invita à la rejoindre.

« Tu ne connais pas l'homme que tu es venue voir », déclara-t-elle. Question ou simple constat, j'étais bien incapable de le dire.

« Non. »

J'ajoutai que c'était la première fois que je mettais les pieds ici.

« Je m'en doutais. C'est le diable, il voue un culte au diable, au diable et à toutes ses œuvres à travers le temps. Moi non plus je ne crois pas au dieu chrétien, mais je crois en un dieu. Vois ces arbres qui nous entourent, est-ce qu'ils ne sont pas bénis ? Tu crois qu'Il les a bénis avant de disparaître ? Non, Il est toujours ici, et Il sait ce que je vais dire avant même que je le sache.

» Et Ses yeux, jamais ils ne se ferment. Est-ce que tu connais le paon ? Le paon mâle avec tous ces yeux sur les plumes, et ces couleurs royales. Une créature bénie. Dieu ne l'a-t-Il pas béni en lui donnant la beauté ? Mais le diable peut lui aussi créer la beauté, pour tromper. Je vais ramasser les feuilles de caryer quand tu seras partie, ainsi les femmes vont bien s'en remettre. Maintenant je veux te parler, te dire des choses. Tu es très belle, mais ne t'inquiète pas. Je crois que c'est l'« œil » qui te considère avec bienveillance. Sais-tu que j'ai une goutte

de sang arabe, une seule ? Je suis une femme très intelligente. Je prie beaucoup. Tu sais, à l'époque, je n'avais jamais vu de femme noire. Personne n'avait jamais vu de femme noire. C'est pour ça qu'on a capturé l'Africaine. Les Indiens n'avaient jamais vu d'Africaine avant, c'est pour ça qu'ils l'ont ligotée à un arbre et qu'ils ont essayé d'enlever sa couleur en lui frottant la peau. Ils ont frotté et frotté mais le noir ne voulait pas partir. Cette étrangère, est-ce que ce n'était pas une femme ? Ce n'était pas une humaine ? Comme ils n'en avaient jamais vu avant, ils l'ont vidée et ils l'ont bourrée de paille. »

Elle me regarda, les yeux très écarquillés. Je fermai les yeux, puis je les rouvris. Elle continuait à me dévisager, une question dans le regard.

« Nous n'avons pas vu son mari. Est-ce qu'il s'était caché, est-ce qu'il les a regardés pendant qu'ils bourraient sa femme de paille ? Il avait regardé, forcément, pour savoir ce qu'on lui faisait. Il n'a pas surgi pour nous montrer un visage que nous n'avions jamais vu.

» Qu'aurait fait mon homme ? Est-ce qu'il se serait précipité vers moi, au milieu d'une foule de sauvages étranges qui voyaient une femme brune pour la première fois ? Lui ne l'a pas fait. Depuis, j'ai croisé toutes sortes de gens, toutes sortes de carnations. Des Blancs aux traits nègres. À l'époque ils n'avaient jamais rencontré d'Africains. Une peau de la même couleur que l'écorce, mais très lisse. Depuis, j'ai croisé quantité de gens, mais en ce temps-là il n'y avait pas d'Africains ici. Depuis, j'ai croisé tout le monde. Chacun de nous est un sauvage qui ne sait pas quoi faire en présence d'étrangers. Et que fait cet homme maintenant ? Il capture des Indiennes. Il en vend certaines, il en garde d'autres pour lui. Moi, il m'a gardée parce que je suis la fille du pajé, et je les soigne aussi vite qu'il arrive à les détruire. Si je suis la fille du pajé, pourquoi ne pas l'empoisonner ? Il capture toutes les Indiennes qu'il peut. Si je suis la fille du pajé, pourquoi ne pas l'empoisonner ? Une fois par mois il les ligote à un arbre et il leur frotte la peau jusqu'au sang. Je les soigne vite. J'empêche l'infection. Vois ce qu'il fait subir à la beauté. Elles s'affairent à leurs tâches. Elles me regardent et disent "Tu es la fille du pajé". Mais que puis-je faire ? Je les soigne vite. Je m'arrange pour qu'elles ne souffrent pas. »

Elle leva la tête et je découvris Anninho appuyé au mur de la hutte.

« Va rejoindre ton homme, me suggéra-t-elle. Je m'en vais ramasser mes feuilles de caryer.

» Que peut la fille d'un pajé sinon raconter l'histoire ? Je ne fais pas le travail du diable. Je prie sans relâche. Peut-être que l'oreille éternelle m'entendra. »

Je lui dis au revoir, et pourquoi pas à bientôt. Elle me parla du voyage accompli par son esprit.

Je rejoignis Anninho et il me prit par le bras.

« Tu as entendu son histoire ? demanda-t-il alors que nous quittions la clairière.

— Quoi ?

— La vieille femme, elle t'a raconté l'histoire de Germain ?

— Oui. Tu la connais, toi ? »

Sa réponse se résuma à un « Oui ». Il n'ajouta rien, il ne me répéta pas non plus ce que Germain lui avait dit. De retour chez nous, il me laissa à la porte et partit transmettre son message au roi.

Une visite et les plans d'un dessinateur

C'est de nuit que nous nous rendîmes dans cet endroit. Nous étions à cheval, Anninho devant, moi derrière. Anninho manœuvrait l'animal avec facilité sur les sentiers étroits qui sillonnaient la forêt et les marécages où nous surprîmes un tapir craintif qui courut se cacher sous les broussailles. Il paraît que les tapirs sont si craintifs qu'ils restent cachés la journée et ne se nourrissent que la nuit. C'est vrai que je n'ai jamais vu de tapir en plein jour.

Quittant les marécages, nous remontâmes la berge d'une rivière avant de franchir une large vallée. Au sommet d'une butte se dressait un bâtiment qui évoquait à la fois un manoir et une forteresse inachevée, avec des murailles et des tourelles en pierre. Il n'était pas du tout à sa place ici, au Brésil.

« Pourquoi allons-nous voir un Blanc ? chuchotai-je. Pour traiter avec lui ? »

Le mot « traître » me traversa l'esprit.

« Il n'est pas blanc, m'informa Anninho à voix basse. Il est soudanais, comme moi. Peut-être une goutte ou deux de sang arabe. Il a participé à la conception des fortifications et des tours de guet à Palmares. Ils le qualifient de Maure, mais il est soudanais. »

Anninho émit plusieurs sifflements à l'instant où nous franchîmes l'entrée. Une lumière éclaira une fenêtre du rez-de-chaussée. Anninho mit pied à terre et m'aida à descendre de cheval. Nous marchâmes entre des palétuviers et des palmiers jusqu'à la haute porte.

Il y avait de nombreuses bouteilles d'eau par terre, dehors. L'homme nous ouvrit en silence. Dans le noir je ne réussis pas à voir à quoi il

ressemblait, mais il était aussi grand et aussi large d'épaules qu'Anninho. Nous pénétrâmes dans un vestibule au plancher couvert de nombreux tapis. Il nous conduisit à travers un passage voûté qui menait à une pièce spacieuse au sol carrelé – des carreaux rouges, verts et blancs. Il y avait des meubles anglais et hollandais, des tapis d'Orient. L'homme portait un pantalon noir et une chemise blanche. Il ne me montrait que son dos, sa tête ronde et chauve. Il n'avait pas décroché un mot. Lorsqu'il se retourna, je découvris que c'était le plus bel homme que j'avais jamais vu. Il avait le front haut et large, majestueux et surnaturel. Des yeux d'un noir de jais, pénétrants, pétillants. Il paraissait à la fois sérieux et capable de faire preuve d'humour quand l'occasion s'y prêtait. Son nez était long mais arrondi, ses lèvres douces et pleines. De fines rides rayonnaient de ses paupières et de sa bouche. Il devait avoir dans les cinquante-cinq ans, mais il dégageait l'« énergie » et la vigueur d'un homme plus jeune. Son teint se nuançait de rouge.

Il nous montra des chaises et nous invita à nous asseoir, Anninho et moi. Des chaises à haut dossier. Il prit place face à nous sur l'une d'elles et croisa les jambes. Même si le carrelage verni avait un motif compliqué, les murs étaient nus, en dehors de quelques inscriptions en arabe près du plafond.

« S'il est un homme que j'appelle maître et professeur, c'est lui », me dit Anninho, en guise de présentations.

L'homme le dévisagea, une étincelle à peine perceptible au fond des yeux, puis il me regarda.

« Est-ce là Almeyda ? »

— Oui », répondit Anninho.

Un long silence s'ensuivit. J'étais mal à l'aise, gênée, mais eux ne le semblaient pas, ils prenaient simplement plaisir à se voir.

« Est-ce que tu as apporté les plans ? » demanda l'homme. Je crois qu'il parla de « plans », mais je peux me tromper.

Anninho releva la manche de sa chemise ample. Des documents étaient fixés à son bras. Il les détacha, suite à quoi lui et l'homme rapprochèrent leur chaise d'une table basse et se penchèrent sur plusieurs dessins, me laissant seule. Une grande partie de leur échange m'échappa. Mais je vais retranscrire ce qui est resté gravé dans ma mémoire, le plus fidèlement possible.

« Est-ce la forme de la coque ? s'enquit l'homme.

— Oui.

— La plus petite poutre que je...

— En longueur cela fait presque dix fois la poutre.

— Impossible.

— Tout à fait possible. Pour la vitesse, la facilité de manœuvre... J'ai combiné les avantages d'un navire de guerre à ceux d'un navire marchand... calculé la vitesse et la stabilité en fonction de la température de l'eau et des conditions météorologiques. Voici un tableau des différentes vitesses.

— Et ceci ?

— Le poids de la cargaison. Du plus lourd ici... le premier navire peut être acheté ou affrété, mais il vaudrait mieux que les suivants soient construits par un chantier privé... la différence entre un armateur et un charpentier, un armateur-propriétaire. Vous connaissez mon opinion sur le sujet.

— Je ne comprends pas cette partie-là.

— On peut le réduire ou l'agrandir avec cette partie-là. Vous voyez ? Et il faudra l'armer, contre les pirates.

— Et les négriers, renchérissent l'homme en haussant les sourcils. Cela va sans dire. »

Un silence.

« Le premier, je vais le baptiser Zumbi. Nous visons plus de vitesse, plus de maniabilité dans les virages... Mais la marine marchande – c'est la seule solution. C'est ce qui fait tourner le monde. La rivalité commerciale. Le socle du Nouveau Monde, et de l'ancien. Les gens sont toujours à la recherche de nouveaux produits, de nouvelles denrées. Nous avons déjà l'équipage. Des baleiniers noirs avec lesquels je suis en contact. Savez-vous combien il y a de baleiniers à la peau noire ? Et vous avez des nouvelles de l'armateur noir dans le Massachusetts.

— Oui.

— Eh bien, la fortune sourit aux audacieux. Aprigio concentre toutes ses énergies sur les intérêts des chantiers navals hollandais. Il pourrait former les charpentiers, moi les architectes et les concepteurs. Mais il n'a pas foi en ce projet. Il n'en a que pour Palmares et leurs razzias qui n'ont aucun sens. Je me suis mal exprimé. Je comprends que ce soit utile. Mais je suis las. Vous voyez où je veux en venir ? Nous devons développer quelque chose en dehors de Palmares. Au lieu de gaspiller nos énergies.

— La terre, cela reste important.

— Oui, mais vous ne comprenez pas. »

L'homme fit remarquer que tout le monde n'avait pas la même « liberté de mouvement » qu'Anninho, ni peut-être la même que lui.

Anninho garda le silence. Puis il déplora que les hommes obtus se sentissent obligés de consacrer leur intellect et leur énergie à des choses que d'autres obtenaient sans effort et considéraient comme acquis.

« Mais Aprigio jugerait que c'est nécessaire. Et il s'en charge... alors il y a toi, Cuffe, dans le Massachusetts, Alsace, sur l'île de Madagascar, Barcala quand il retourne en Hollande, M. Iaiyesimi, qui traite avec la côte d'Afrique occidentale.

— Il y en aura d'autres », dit Anninho.

L'homme se pencha de nouveau sur les plans. Il fit part de ses doutes.

« Pour l'instant, cette partie reste au stade expérimental. Mais nous devrions l'appliquer, Aprigio est d'accord là-dessus. Nous avons besoin d'une nouvelle approche... nos espions sont toujours à l'affût des nouveautés – leurs architectes le comprendront bien assez tôt quand il prendra la mer... mais pourquoi se contenter de copier ce qui a déjà été fait sans rien apporter de neuf... ceci est une échelle approximative... les sections représentant les voiles, le pont... notez le dessin à cet endroit... la partie sous la ligne d'eau... étudié la forme d'un poisson vélocé, agile, gracieux... une approche scientifique... pas de fioritures... pas de sculptures... une question de style, bien sûr, mais la performance nous importe plus que le style... le chef-d'œuvre de Phineas Pett, un exploit phénoménal pour son époque, mais entravé par le style, alors oublions ce qui est en vogue, restons sur l'aspect pratique de toute chose... regardez ceci... mais la clef, c'est de commencer dès que possible à construire nos propres navires. Affréter le premier, puis passer à la construction. Le commerce d'abord, évidemment, mais s'il faut entrer en conflit avec des négriers...

— Aprigio, que pense-t-il de tes calculs ?

— Il a étudié les plans. Il a trouvé cette partie peu pratique, donc je l'ai modifiée. Mais il n'y croit pas vraiment. Pourtant lui-même a étudié auprès d'un constructeur chevronné. Si un Hollandais l'avait approché il y a cinq ans, il y serait allé les yeux fermés.

— Je trouve que c'est un homme intègre. Un homme d'honneur, de très grande valeur.

— Oui, en effet. Mais un homme pareil se laisse facilement entraîner...

— Il ne tient pas sa liberté pour acquise, tout simplement, pas tant qu'il y en aura d'autres... aucun de nous ne peut prendre la liberté pour acquise. »

Après un silence, Anninho parla de ceux qui se servent de leur liberté pour poursuivre un objectif plus grand.

« Que signifient ces motifs géométriques ? lui demanda l'homme.

— Un message que j'aimerais peindre en haut de la coque. »

L'homme posa sur Anninho ses yeux pénétrants, les lèvres légèrement relevées aux commissures.

« Le grand mystère, hein ? Que développes-tu d'autre en secret ? »

Anninho esquaissa un petit sourire, mais laissa la question sans réponse.

« Pourrais-tu me fournir une copie de ces plans ? lui demanda l'homme. J'aimerais encore les étudier.

— Vous doutez toujours.

— Non, pas sur le concept. Il me semble seulement qu'on perd un temps fou avec la construction.

— De remparts, pas de navires. » Anninho marqua une pause. « Nous allons commencer avec le navire affrété à cet homme dans le Massachusetts. Mais à long terme, nous nous fierons à nos propres vaisseaux. Je pense à l'avenir. »

L'homme tomba d'accord avec lui, malgré ses tergiversations et ses réticences.

« Vous n'êtes pas croyant ? lui demanda Anninho.

— Allah est la source de tout, affirma l'homme, toujours sceptique.

— Au commerce international », dit Anninho, comme s'il proposait un toast, avant de poser sur l'homme un regard grave.

« C'est tout à fait possible », répéta-t-il. Ensuite, il parla de la « guerre sainte » menée par son père et ce qu'il penserait s'il voyait son fils en contact avec un catholique, un idolâtre des ancêtres Yoruba, un idolâtre d'Olurun et un puritain noir du Massachusetts.

Il insista :

« C'est tout à fait possible.

— Ce qui peut s'imaginer est toujours possible, répliqua l'homme. L'astuce, c'est de s'en rendre compte. »

Anninho hocha la tête sans rien dire puis les deux hommes se levèrent, se tapèrent dans la main et se donnèrent une accolade. L'homme récita ce qui ressemblait à une courte prière et retira de son cou un rang de perles rouges caché sous sa chemise. Des petites amulettes carrées en cuir étaient attachées aux perles. Il donna ce collier à Anninho, qui remercia l'homme et l'appela Mualim.

Anninho rangea les papiers sous sa manche, promit à l'homme de lui faire parvenir des copies et se prit par la main pour l'aider à se lever. L'homme le regarda avec bienveillance et pourtant il ne le dit pas au revoir.

« Je garde bon espoir pour l'avenir, déclara-t-il au moment de notre départ.

— Allah est grand », dit Anninho.

Dehors, Anninho me mit le collier autour du cou et monta à cheval avant de me hisser derrière lui.

« Je m'investis dans Palmares, me dit-il. Mais tu vois, je m'investis aussi dans quelque chose qui dépasse Palmares. »

Je gardai le silence, même si je ne voyais pas complètement.

Le trajet de retour et une conversation sur de nouvelles découvertes musicales

Entre ses autres déplacements et ses responsabilités, Anninho mit plusieurs jours à copier les plans et à les livrer à l'homme qu'il avait appelé Mualim. Cette fois-ci l'homme n'était pas seul dans la grande pièce, nous le trouvâmes en compagnie de M. et M^{me} Iaiyesimi, le négociant nigérien et sa femme. Vêtue d'une robe en soie écarlate semblable à une toge, la femme se tenait debout sans parler. Son mari portait une djellaba en coton blanc rayé de vert et un fez vert. La femme me prit à part et me proposa d'aller dans le salon de musique afin de laisser les hommes entre eux, mais elle ne donna pas l'impression de me reconnaître, de reconnaître l'esclave qu'elle et son mari avaient remarquée lors de leur visite au cordonnier Sobrieski, quelques mois plus tôt. Ou alors elle n'en montra rien.

Nous nous rendîmes dans une pièce plus petite où il y avait une harpe, un clavecin, un mbira et un instrument en bois long et étrange, ainsi qu'une multitude de coussins. Je pris place sur un coussin, mais la femme, réservée et timide, alla s'asseoir sur le tabouret du clavecin, souleva l'instrument en bois et entreprit de triturer les trous percés sur toute sa longueur, sans émettre de son.

« Qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je.

— Une clarinette. Un instrument qui vient d'être inventé. Il y a sept ans, en 1690. C'est un cadeau que mon mari et moi avons fait à M. Oparinde.

— Je croyais qu'il s'appelait Mualim.

— Non, non. C'est un titre que lui attribue sa religion. Cela veut dire professeur, me semble-t-il. »

Elle joua une musique étrange et chanta une chanson, puis elle rejoua de la clarinette. Elle chantait dans une langue que je ne connaissais pas, donc je ne puis répéter les paroles, mais c'était une interprétation très expressive qui laissait à penser qu'elle me racontait une histoire, ou qu'elle parlait à quelqu'un d'autre. Elle refit de la musique, lentement au

début, puis sur un rythme plus vif et plus dynamique, avec des sons qui se mélangeaient, même si je serais incapable de la décrire. Après coup, elle me parla des voyages qu'elle et son mari avaient faits en Europe, ils étaient allés dans une grande salle avec une scène sur laquelle des gens chantaient des chansons qui racontaient des histoires, comme celle qu'elle venait d'interpréter. Elle aimait les « arias », et comme leur séjour là-bas avait duré trois ans, elle en avait appris certaines. Ensuite, elle me parla des danses théâtrales de son enfance dont elle avait gardé le souvenir, ces danseurs masqués et ce mélange de chorégraphies, de musique et de théâtre qui lui rappelait les spectacles de son enfance, ou qui le lui rappelait en général, même si l'endroit n'était pas le même, et que le public devait s'asseoir à des places bien précises, et qu'il n'y avait pas de tambours. Mais chaque mouvement, chaque geste, chaque son avait un sens.

Une voix nous parvint depuis la pièce voisine :

« ... Fournir le marché international.

— Je n'ai rencontré que des Américains stupides », dit une autre voix, dont je crus qu'elle appartenait à M. Iaiyesimi.

Puis il y eut des fragments de phrases, des bribes. Même si je n'entendais pas tout, je crus comprendre qu'ils établissaient un contact, ou qu'ils se méfiaient, ou alors autre chose.

La femme de M. Iaiyesimi, qui ne m'avait pas dit son prénom, un prénom que j'avais oublié de toute façon, semblait occupée à étudier les touches du clavecin. Je n'aurais su dire si elle tendait l'oreille elle aussi. Je me demandai quel genre d'homme était M. Iaiyesimi. Qu'est-ce qui lui avait permis de parcourir le monde, d'établir des rapports commerciaux ? Était-ce un prince, un roi ? Les Africains qui traversaient l'océan, ils le faisaient dans la cale des bateaux, même si des histoires circulaient sur des explorateurs africains qui auraient pris part aux premières expéditions. J'étais curieuse de savoir ce que ces messieurs planifiaient, ce que tout cela signifierait. Comment se proposaient-ils de reconstruire leur monde ? Est-ce que je n'avais pas vu de mes propres yeux M. Iaiyesimi converser avec Sobrieski, le cordonnier polonais, et ces hommes comme s'il n'y avait aucune différence entre eux ? Qui était cette femme étrange, son épouse, qui connaissait la musique européenne et la jouait avec une telle facilité ?

« Un moment d'extase, semblable à une expérience mystique. Tout le monde est possédé, disait-elle.

— ... Il n'y a qu'à se baisser, entendis-je dans l'autre pièce. Il y a toujours des menaces d'anéantissement...

— ... On appelle cela l'opéra.

— ... La réaction qu'auront les gens, de quoi parlez-vous ?

— Il serait quand même plus simple d'affréter un navire marchand, tout bonnement, et une frégate...

— Je me préoccupe du sens que cela va prendre au fil du temps. À l'avenir.

— ... Une extase. Une possession. »

Alors Anninho et M. Iaiyesimi se présentèrent à la porte et chacune partit avec son mari.

Nous sortîmes par le vestibule, mais je ne vis ni Mualim ni M. Oparinde avant notre départ. M. Iaiyesimi et sa femme nous saluèrent et montèrent dans une calèche. Anninho m'installa sur la selle et il ne décrocha pas un mot durant le trajet. Je sentis qu'il y avait de la colère dans son silence. S'il y eut d'autres visites, d'autres échanges et d'autres plans, il ne m'en parla pas, pas plus qu'il ne me parla de ce qu'impliquait ce dont j'avais été témoin.

Le bannissement d'un homme-médecine

Ma grand-mère se précipita chez moi et m'ordonna d'aller à la porte.

Je me postai sur le seuil et je vis qu'on tirait un homme dans la rue, qu'on le traînait dans un grand tumulte et qu'on le fouettait avec des cordes. L'homme ne faisait pas de bruit, pas le moindre bruit, mais ses tortionnaires en faisaient beaucoup et flagellaient ses bras, son dos et ses mollets, là où son pantalon était retroussé.

« Qu'est-ce qu'il a fait ? demandai-je.

— C'est le sort qu'ils réservent aux hommes-médecines et aux sorcières. Ils sont interdits ici.

— Tu es une sorcière ? »

Ma grand-mère me regarda.

« Je connais les remèdes et les plantes. Je suis une guérisseuse, répondit-elle sur un ton désinvolte.

— Comment ils ont découvert qu'il est un homme-médecine ? Il a été trahi ?

— Cet endroit grouille d'espions. L'un d'eux, à mon avis, l'a entendu parler du destin de Palmares et des remèdes qu'il préparait pour prévenir pareil désastre, et il l'a dénoncé au roi. Il n'a rien nié. Il a avoué. Il a parlé de l'espoir qu'il avait pour Palmares, de l'aide qu'il pourrait apporter. Mais le roi a décrété que ce genre de croyances affaiblissent l'État et il l'a fait bannir.

— Pas exécuter ?

— Non, pas exécuter », confirma ma grand-mère en fixant l'homme qui lui jeta un regard furtif lorsqu'il passa devant notre porte. Ma grand-mère lui adressa un hochement de tête respectueux. J'observai la scène avec curiosité.

« Ce n'est pas un sorcier, mais un devin, précisa ma grand-mère une fois l'homme hors de portée de voix. Il prédit la destruction et il propose des remèdes pour l'empêcher. Mais ils considèrent que c'est de la sorcellerie. »

Je ne dis rien, écoutant le tumulte et le silence de l'homme.

« Nous n'allons pas tenir très longtemps, ajouta ma grand-mère.

— Est-ce qu'il est marié ?

— Marié ? Non, il n'est pas marié. Pourquoi tu me poses cette question ?

— Je me demande ce qu'elle ressent. »

Au bout d'un moment, elle répondit :

« Peut-être qu'il a une femme à Palmares, qui ne se montre pas en public. »

Il y avait foule et, une fraction de seconde, je crus voir parmi les gens cette femme, debout, les mains dans les cheveux, qui ramenait ses bras le long de ses flancs sans paraître ébaucher le moindre mouvement.

« Ils vont poursuivre la lutte, dit ma grand-mère, mais Palmares finira par tomber. »

Elle franchit le seuil et projeta une ombre en travers de la porte.

À son retour, elle m'informa une nouvelle fois qu'il n'était pas sorcier, mais devin.

« Ils considèrent que c'est de la sorcellerie, donc ils n'essaieront pas son stratagème occulte. »

Une femme qui ne se montre pas en public

J'aurais été incapable d'expliquer ce qui m'avait attirée vers cette femme. J'attendis que la foule fasse silence et, lorsqu'elle tourna les talons et regagna sa hutte, je la suivis. Elle s'assit sur une natte en roseau, le front dans les mains. Je restai postée sur le seuil jusqu'à ce qu'elle sente ma présence, ou alors qu'elle aperçoive mon ombre, et relève la tête. Là où je m'attendais à voir des larmes, je découvris un visage très sec et très grave.

« Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas », répondis-je.

Elle fronça légèrement les sourcils et elle continua à me regarder.

« Je sais que tu es sa femme, et que vous vous aimez, chuchotai-je.

— Entre », dit-elle en se levant précipitamment.

J'entrai. D'un geste elle m'invita à prendre place sur la natte en roseau. J'acceptai.

Elle resta debout, les mains encadrant son visage.

« Comment sais-tu ce que je représente pour cet homme ? »

Je lui confiai mes soupçons, un geste fugace, les commentaires de ma grand-mère.

« Ah », fit-elle en me regardant de haut.

Elle fourra les mains dans ses cheveux. Nous nous dévisageâmes en silence. J'eus une pensée pour Xavier, le vieil homme-médecine que j'avais croisé plus jeune, et je me demandais ce qu'on éprouvait quand on était la femme d'un homme versé dans toutes sortes de magies. Pourquoi lui avoir dit qu'ils s'aimaient ? Je ne la connaissais même pas. Je ne lui avais jamais adressé la parole. Je me demandai si Xavier avait eu lui aussi une femme qu'il ne montrait pas en public.

« Qu'y a-t-il ?

— Rien.

— Qu'est-ce que tu veux me dire ?

— Simplement que je regrette ce qui arrive.

— Je suis contente que tu sois là. Maintenant je peux lui dire que quelqu'un est venu me réconforter. Comment t'appelles-tu ?

— Almeyda.

— Almeyda, répéta-t-elle. Mon mari s'en réjouira et il te récompensera de m'avoir témoigné ton amitié et d'être venue me réconforter. »

J'étais curieuse de voir comment il allait pouvoir me récompenser puisqu'il n'était plus là, et personne ne savait ce qu'il était advenu de lui.

Elle alla s'asseoir sur une autre natte.

« Viens donc à côté de moi. Nous ne sommes pas obligées de parler. Cela m'est égal de discuter. Je suis contente que tu sois là. »

Nous restâmes assises côte à côte en silence un très long moment, puis elle parla d'une voix lente.

« Il viendra, même si les grilles sont surveillées et les portes verrouillées. Il va me regarder et nous serons libres, lui et moi. Il y aura de la joie, malgré tout. Nous nous créerons notre bulle. Nous nous unirons encore et encore, mari et femme. Il n'y aura pas de rituel dénué de sens.

» Je te suis reconnaissante d'être venue. Et il s'en réjouira. C'est un homme formidable et il va te récompenser. Est-ce que tu sais qu'il peut

écrire l'avenir ? Oui, il peut l'écrire intégralement. J'en ai été témoin. Il sait qu'ils seront cernés de toutes parts. Mais qui va l'écouter ? Il te donnera un cadeau. Oui. Un don surnaturel. Même si tu n'as pas de souci à te faire avec Indaya. Je le reverrai bientôt. Quand nous nous retrouverons nous laisserons la joie parler, et nous exulterons ensemble, et nous dirons à quel point il est bon de retrouver notre pays natal.

Je la regardai sans rien dire.

« Mon mari est un homme bon. Il protège la vie.

Elle me sourit.

« Il viendra et il m'emmènera loin d'ici, et nous rirons dans notre pays natal... Est-ce que tu sais qu'ici, je n'ai jamais ri ? J'aurais voulu, mais je n'ai jamais ri. »

Elle grimpa dans son hamac.

« J'aimerais être seule à présent, mais je te suis reconnaissante d'être venue. Si tu viens demain, tu ne me trouveras pas. »

Je quittai la hutte en me demandant si elle avait perdu la raison. J'y retournai le lendemain, et elle n'y était pas. Sa disparition fit le tour du village et une expédition fut organisée, mais elle ne fut jamais retrouvée.

Pedro Troisième du Nom

Mon chemin recroisa celui de Pedro Troisième du Nom, l'homme qui avait travaillé à l'atelier du cordonnier à mes côtés. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la dernière fois que je l'avais vu, le jour où on nous avait amenés au quilombo, et je le vis alors qu'il passait devant ma maison, chargé d'un gros sac de café. Anninho n'était pas là, il était parti régler une affaire en ville. Je l'imaginais participant à une réunion secrète chez Martim Aprigio en compagnie de la femme qui répondait au nom de Luiza Cosme – avec l'épouse de Martim Aprigio et d'autres personnes, rassemblées dans une arrière-salle.

Lorsque j'aperçus Pedro je sortis dans la rue. Il continua à regarder droit devant lui, alors je l'interpellai. Il se retourna et s'arrêta, sans rien me dire.

« Pedro, comment te portes-tu ? »

Pas de réponse.

« Cela fait fort longtemps que je ne t'ai pas vu.

— Tu me croyais mort ? Tu croyais qu'ils m'avaient assassiné ? »

Je tins ma langue car je m'étais fait du souci, en effet, et j'avais pensé qu'il avait tenté de s'échapper, ou qu'ils avaient eu vent de son

passé militaire et l'avaient ligoté comme l'autre homme, le déserteur – même si je n'avais pas vu de mes propres yeux d'autres déserteurs qui avaient été rattrapés.

Au début il donna l'impression d'avoir peur qu'on le voie en train de discuter avec moi puis il se rapprocha sans parler, attendant que je brise le silence. Un homme qui passait dans la rue nous lança un coup d'œil. Il fronça les sourcils mais poursuivit sa route.

« Ils ne trouvent pas convenable que la femme de Martim Anninho m'adresse la parole, dit-il avant de s'esclaffer. Ou tu te qualifies toujours de femme indépendante ? »

Il avait entendu Capao me demander un soir si j'avais été la femme d'un homme avant d'arriver chez Sobrieski.

« Je suis une femme indépendante et je le reste, avais-je répondu. Je dors seule dans mon propre hamac.

— Ton propre hamac, avait-il répété. Pas ton hamac à toi. Pas ton âme à toi non plus. Je pourrais les lui réclamer n'importe quand, ou il pourrait aussi me dire “Tiens, Capao, prends”. N'importe quand. Il a eu la langue tranchée, avait-il dit de Pedro. Il prétend l'avoir tranchée lui-même. Il prétend l'avoir tranchée à la racine lui-même.

— Il parle. Je l'ai entendu. »

Capao avait éclaté de rire, ensuite il avait dit quelque chose dont le sens m'avait échappé.

« Capao ne recule devant aucun mensonge », avait lâché Pedro.

« J'ai pourchassé des hommes comme celui-là, déclarait-il maintenant, le visage couleur de cendre. Mon capitaine avait donné les ordres et j'ai obéi. Ils croient que je ne sais plus si je suis blanc ou noir. Je n'ai pas oublié. Bien sûr que je n'ai pas oublié. J'en ai tué certains, capturé d'autres et je les ai réduits en esclavage. Pourquoi est-ce que tu me tourmentes toujours avec cela ? Pourquoi est-ce que tu me tourmentes ? Elle te ressemblait un peu, c'est pour cette raison que je ne voulais pas de toi là-bas. J'allais lui rendre visite, pas pour rester à ses côtés, mais parce qu'ils interdisaient aux Noirs de dormir dans les baraquements avec les autres hommes, donc ceux qui avaient une femme allaient la voir. Je me couchais avec elle. Et après avoir fait l'amour je lui racontais tout. Pourquoi ai-je choisi de parler à cette femme, je l'ignore. Mais je lui disais combien j'en avais tué et quelles atrocités – quelles mutilations j'avais commises, contraint et forcé au nom de l'armée, combien j'en avais capturé et rendu à l'état d'esclaves. Mais une nuit elle m'a demandé “Tu m'as dit qu'on affranchissait ceux qui servaient sous les drapeaux. Est-ce que cela faisait partie du contrat ?” »

» “Oui”, ai-je répondu. “Tu le sais”.

» Elle est restée sans parler. Elle a continué à me regarder, elle refusait de détacher les yeux de moi.

» “Tu sais que je serai là à ton retour. Tu sais que je serai toujours là, à chaque fois. Mais ne me parle plus de ce que tu as fait ou de ce que tu devras faire demain.”

» Je ne suis pas retourné la voir, et je ne suis pas retourné non plus voir les autres. Je les ai quittés tous les deux – la femme et l’armée. Je me suis tranché la langue. J’ai marqué *Fujao* au fer rouge sur mon propre front. Je les ai laissés traquer le fugitif que j’étais devenu. »

Je restai sans parler. Nous continuâmes à nous dévisager. J’essayai de me rappeler dans quelle mesure son histoire était vraie, et s’il m’avait déjà raconté cette version.

L’homme qui était passé devant nous un peu plus tôt refit le chemin inverse.

« Repars, Pedro. Repars, mon gaillard », dit-il sans nous regarder.

Pedro reprit sa route et je rentrai chez moi attendre le retour d’Anninho.

Un observateur à Porto Calvo

Anninho revint chargé d’un sac de café semblable à celui que portait Pedro. Au début je crus que l’homme qui était passé dans la rue lui avait rapporté que sa femme était sortie sur le pas de sa porte pour échanger quelques mots avec un certain esclave. Mais il me dit bonjour et il posa le sac dans un coin sans faire allusion à Pedro.

« Est-ce que tu as vu Luiza Cosme ? » lui demandai-je.

Il me lança un regard, puis il répondit « Non. » Il s’était rendu en ville pour observer ce qu’il s’y passait, c’était plus simple seul qu’accompagné.

Il s’assit à la table et il rapprocha de lui la bougie, les livres et les documents – des cartes, des papiers qui portaient son écriture et l’écriture d’autres personnes, à la fois en arabe et en portugais – il n’y avait pas que des mots, il y avait aussi des petits dessins, des chiffres et des schémas.

Assise sur le hamac, je cousais une paire de sandales.

De temps en temps je levai les yeux vers lui ; parfois il n’avait pas l’air de se rendre compte de ma présence, à d’autres moments il me regardait et il souriait.

« Alors tu es allé là-bas seulement en observation ? demandai-je après un certain temps. Il s'y passe quoi ? »

Il m'observa et laissa passer un moment avant de répondre :

« Je voulais voir ce qui se passe avec la milice locale. »

Je le dévisageai. Le danger et les atrocités, j'en avais seulement entendu parler ; et jusqu'ici les histoires épouvantables qui détaillaient la brutalité de l'existence ne me touchaient pas directement. Je n'avais assisté qu'à deux pendaisons et ma grand-mère m'avait montré les oreilles et les pieds desséchés d'un ennemi, sa toute première victime, et elle m'avait raconté d'autres exploits ; il y avait aussi eu les histoires de la vieille Vera et de Pedro, et celles de la femme empaillée et des Indiennes couvertes de sang.

Il enchaîna :

« Ils se préparent à réduire Palmares en ruines une nouvelle fois. Ils vont envoyer l'armée. Quand, je l'ignore, mais il vaut mieux s'attendre à ce que ce soit d'une minute à l'autre. Il vaut mieux s'attendre à ça. »

Après un silence je lui demandai :

« Est-ce que c'est du café ? »

— Quoi ?

— Est-ce que c'est du café ? répétai-je en montrant le sac.

— Non. »

Il se remit à étudier les cartes, traçant des petites marques et des signes.

« Ce n'est pas le monde visible mais l'invisible qui m'attire le plus, déclara-t-il avec un regard dans ma direction. Et c'est à lui que je me consacrerai entièrement si on me donnait le choix. »

Je ne répondis rien à cela. Les sandales que je cousais étaient faites de fibre végétale, pas de cuir.

« Ils vont très bientôt envoyer l'armée », répéta-t-il en me regardant, comme s'il venait de l'apprendre.

Un homme frappa à la porte, un homme à la peau sombre et au port de roi. Il entra sans y être invité, s'inclina devant moi et se dirigea vers Anninho.

« C'est le passage », lui dit Anninho.

L'homme répondit dans une langue que je ne connaissais pas. Anninho fit de même. Mais cette langue ne ressemblait pas à l'arabe que je les avais entendus parler, Anninho comme ma grand-mère, ma grand-mère qui avait refusé de nous l'enseigner et l'avait décrite comme une langue utilisée par les érudits. D'après elle, rares étaient ceux capables de lire ou d'écrire la langue qu'ils parlaient, même parmi les colons. Elle avait dit cela sur un ton suffisant et continuait à considérer l'arabe comme un dialecte tabou et sacré.

L'homme resta chez nous près d'une heure, ils étudièrent des livres ensemble et parlèrent cette langue. Enfin, l'homme nous salua d'une révérence, Anninho d'abord, moi ensuite, puis il s'en alla.

« Est-ce que c'est... est-ce que c'était l'homme que l'on appelle Zumbi ? » demandai-je d'une voix précipitée.

Anninho partit d'un grand rire.

« Non. Je l'ai envoyé chercher parce qu'il est l'un des rares à comprendre encore une langue africaine. Mais on sait aussi qu'il maîtrise la langue de Virgile et d'Horace. »

Je lui lançai un regard plein d'incompréhension.

« Le latin, précisa-t-il.

Je hochai la tête, repensant à l'un des livres dont le père Tollinare n'avait pas voulu se servir durant les leçons.

« Il est réputé pour sa connaissance des langues mortes, mais aussi des langues vivantes. Et parce qu'il lance des sorts d'amour, s'amusa-t-il.

— Quoi ?

— On l'a chassé de Porto Calvo, pas pour son érudition, mais parce que neuf femmes – neuf Blanches – l'accusaient de jeter des sorts d'amour et de les forcer à faire certaines choses. Au début ses connaissances lui avaient attiré les louanges, tellement c'était peu commun, mais ensuite une femme s'est présentée, puis une autre, en l'accusant de la manipuler avec son regard. On l'a jeté dans une cellule spéciale, puis il a été condamné à la prison à vie. C'est comique quand il raconte cette histoire. Au tribunal ils l'ont obligé à se couvrir les yeux, sans cela les femmes auraient eu trop peur de le regarder pendant qu'elles témoignaient.

— Est-ce que c'était vrai ? Est-ce qu'il les a forcées à faire certaines choses ? demandai-je, parce que j'avais été frappée par le regard de cet homme, par son intensité.

— Peut-être, répondit Anninho avec un haussement d'épaules. Ou peut-être rien qu'elles ne voulaient elles-mêmes... il s'est évadé et il est venu ici. Il a une quantité de femmes, mais aucune qui se *plaint* de ses sorts d'amour, ajouta-t-il en riant.

— Et toi, tu as... une quantité de femmes ?

— Combien est-ce que tu en vois ? »

Je me tus.

« Je n'ai pas de temps pour d'autres femmes », répondit-il avec un petit sourire, les yeux fixés sur ses documents. Il releva la tête et me regarda. « Il y en avait beaucoup dans ma famille – les épouses de mon père.

— Où est-il aujourd'hui ?

— Il était d'avis qu'il n'y avait pas assez de gens qui croyaient en Allah. J'ignore où il est. Sa dernière décision a été de quitter ses femmes, y compris ma mère, et d'essayer de convertir une tribu indienne pour qu'ils fassent la guerre sainte à ses côtés... je l'ignore et ma mère aussi.

— Ta mère, où est-elle ?

— Je ne vais pas parler d'elle. Je ne vais pas parler d'elle à personne. Je m'y refuse. Je ne te quitterai pas, pas tant que tu m'aimeras, mais elle restera toujours une étrangère. »

Je détachai mes yeux de lui.

En silence je cousis les sandales en fibre végétale pendant qu'il annotait les pages, inscrivait des signes étranges, traçait de nouvelles lignes sur les cartes. Enfin, il quitta la table et me dit :

« Viens, je dois rendre visite à quelqu'un. Cette fois-ci tu peux m'accompagner. J'ai besoin que tu sois là. »

L'huile de baleine

Nous étions à cheval et j'avais le bras enroulé autour de sa taille. Ses larges épaules formaient un V. Il avait le ventre plat et dur. Même s'il m'avait dit qu'il voulait que je l'accompagne, il ne m'adressa pas la parole de tout le trajet.

Il s'arrêta devant une vieille taverne sur une route quelque part entre la palmeraie et Porto Calvo, peut-être à huit lieues de la ville.

D'un bond il mit pied à terre, me lança « Attends-moi ici », s'apprêta à partir mais, se ravisant, me tendit la main et m'aida à descendre de cheval.

Il attacha le cheval à un poteau et je le suivis à l'intérieur de la taverne. Il n'y avait personne au comptoir ni aux tables près de la fenêtre. Dans un coin était assis un homme, un foulard rouge et marron noué autour de la tête, d'où jaillissaient des touffes de cheveux raides et noirs ; il portait un cache-œil. Son œil unique me parut féroce et « possédé » – si ce terme parvient à traduire le mystère sombre et fou que recèlent certains yeux. Il étudia Anninho mais il resta assis. Anninho me conduisit un peu plus loin et me demanda de m'asseoir. Au lieu de s'asseoir avec moi, il se dirigea vers l'homme et prit place près de lui sans parler.

L'homme prononça quelques mots à voix basse, inintelligibles, au sujet de « la femme » et je n'entendis pas non plus la réponse d'Aninho.

Ils restèrent assis là en silence durant ce qui me parut être un long moment, puis ils se mirent à chuchoter et les chuchotis devinrent plus forts, je n'y comprenais goutte parce qu'ils ne parlaient pas portugais, mais une langue étrangère, encore une autre – du français, de l'anglais ou du hollandais. J'avais appris des rudiments d'anglais, mais cela ne sonnait pas comme l'anglais que je connaissais.

Anninho parlait sur un ton monotone, sans émotion. L'homme aussi, au début, avant de lâcher un torrent de mots passionnés, enflammés, « possédés ». Une fois il frappa la table puis il se mit debout et entreprit de traverser la salle – c'est là que je découvris qu'il avait une jambe de bois, la jambe gauche, et le bruit de ses pas remplit l'endroit. Lorsqu'il passa devant moi, il me lança un coup d'œil furtif. Il se rendit derrière le comptoir et versa de la bière dans deux chopes en bois. Il voulut en remplir une troisième, mais Anninho lui lança, « Elle ne boit pas de ça. »

L'homme prit les deux chopes et retraversa la salle à pas lents, sa jambe martelant le plancher. Il me jeta un regard de son œil unique et féroce.

Il posa les chopes avec un bruit sourd, puis il se rassit.

Un nouveau silence, qui céda la place à la langue étrangère – Anninho toujours d'une voix égale, l'autre se laissant gagner par la frénésie.

« Allah », entendis-je Anninho dire avant de repartir la langue de l'inconnu.

Il s'écoula plusieurs heures, du moins c'est ce qu'il me sembla, avant que l'homme se remette debout, traverse la salle et revienne chargé d'une petite barrique à peine plus grande que ses mains. Il la posa sur la table à côté d'Anninho, qui la prit, se leva, s'approcha de moi et me mit une tape sur l'épaule pour me signifier que nous allions partir. L'homme m'observait de son œil féroce, sans parler. Il s'adressa une dernière fois à Anninho, dans sa propre langue. Anninho eut un hochement ferme de la tête mais il ne dit rien. Nous quittâmes la taverne.

Il remonta en selle et m'aida à m'installer dessus.

« Qui est cet homme ? lui demandai-je.

— Un fou. »

Il me fourra la petite barrique dans une main puis il prit les rênes.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— De l'huile de baleine », répondit-il avant de se réfugier dans le silence, et il ne fit plus allusion à l'homme, même de retour à la maison.

De la Blanche de Porto Calvo et d'autres femmes, noires et blanches

Debout sur le seuil de la maison, j'assistai au retour des hommes. Ils revenaient avec des Noires et des mulâtresses, ainsi qu'une Blanche. Anninho fermait la marche. Certains étaient armés de lances, d'autres d'arcs, d'autres encore d'épées et de mousquets. Quelques-uns tenaient à la fois des épées et des mousquets dérobés à la plantation de canne à sucre. Un homme clopinait, c'était le seul blessé. Anninho n'eut pas un regard dans ma direction tandis que le groupe remontait la large route. Plutôt que de sortir le rejoindre, je rentrai travailler sur une nouvelle paire de sandales. À ce stade, les sandales s'entassaient dans un coin de la maison.

Plus tard il arriva avec du sucre et du rhum. Nous nous embrasâmes et nous nous assîmes à la table. Il sortit un collier en argent qu'il me tendit. Je dis « Non », joignant le geste à la parole. Je triturai mon collier en graines de cacao et en coquillages. Cela le fit rire. Il rangea dans sa poche le collier en argent. Le silence s'installa. J'aurais voulu savoir si le collier avait été pris à l'une des femmes que j'avais vues.

« La Blanche, qu'est-ce qu'ils vont lui faire ?

— Rien.

— Rien ? »

Il releva le coude et il dit :

« On va demander une rançon. C'est la fille d'un homme riche de Porto Calvo. »

Je le regardai sans parler.

« Eux s'imaginent qu'on leur fait des choses. Elle a sa propre hutte, elle est sous bonne garde. Rien n'a changé depuis que nous l'avons amenée ici. Elle est intacte, comme elle l'était quand nous l'avons trouvée. »

Il me dit tout cela sans hausser la voix, sans la moindre émotion, puis il détourna le regard.

« L'une des femmes de Zumbi est blanche », déclarai-je.

Il hocha la tête, toujours muet. Il étala ses cartes et ses livres sur la table.

« Quelle importance ? Une femme est une femme », asséna-t-il.

J'étudiai mes mains. Au début je n'avais pas d'opinion sur cette femme, la femme de Zumbi, elle ne me faisait ni chaud ni froid, mais ce matin-là je l'avais croisée. Une raie séparait ses longs cheveux en plein milieu. Elle portait de nombreux rangs de perles. J'avais senti ses yeux se poser sur moi mais je n'avais pas pu me résoudre à la regarder.

La tête toujours baissée, j'avais entrevu sa jupe noire qui tapait contre ses chevilles et j'étais passée à côté d'elle.

Je retournai aux sandales que j'étais en train de confectionner. Au bout d'un moment Anninho se mit debout.

« Je sors », annonça-t-il.

Je lui fis signe que j'avais compris. Les sandales rejoignirent les autres dans le coin de la pièce et j'allais m'étendre dans le hamac. Dans mon rêve, je nous vis, Anninho et moi, debout, bientôt rejoints par la femme. Je refusai de la regarder, lui la regarda. Je touchai les perles à mon cou, elles avaient disparu. Je crus qu'elle les portait mais j'eus trop peur de vérifier. Du coin de l'œil j'aperçus des cercles colorés, et encore des cercles, autour de son cou.

« Qui est cette femme ? » entendis-je Anninho demander. Il ne s'adressait pas à moi.

« Elle est arrivée hier. Zumbi l'a prise pour femme. Cela m'a étonné qu'il en veuille. Mais une femme est une femme, j'imagine. » J'ignorais à qui appartenait cette voix qui parvenait à mes oreilles.

Anninho ne disait rien. Je sentais qu'il observait la femme. Elle se mit à chanter. Je pris peur, parce qu'elle avait une voix magnifique. Je gardai les yeux fixés au sol. Je finis par m'en aller. Anninho resta là, à la regarder. Je descendis le versant de la montagne, sa voix dans mes oreilles.

La couleur n'est pas contagieuse. Une femme est une femme.

Au réveil, j'avais encore la chanson de la femme dans la tête. Anninho me rejoignit. Il resta debout quelques instants, puis il grimpa dans le hamac et il s'allongea à côté de moi.

Ce n'est pas souvent ici-bas qu'une chose pareille se produit.

Quoi ?

Qu'un homme et une femme se retrouvent.

« Quelle rançon vont-ils demander ?

— Des mousquets, de la poudre, de l'or. »

Un esclave capture un autre esclave et rachète sa liberté

Pedro Troisième du Nom se présenta à la porte de ma hutte. Il se posta sur le seuil comme s'il m'attendait.

« Je ne suis plus esclave, déclara-t-il, et je suis libre de parler avec toi comme n'importe quel autre homme. »

Je m'approchai de lui, les sourcils froncés, me rappelant notre dernier échange et la tournure qu'il avait prise.

« Comment ça, plus esclave ?

— Je suis libre, répéta-t-il, les deux mains sur le torse. Et je peux parler avec toi comme n'importe quel autre homme. »

Je le scrutai, méfiante.

« Comment peux-tu être libre ?

— Tu ne connais pas la loi qui s'applique ici ? Si un esclave capture un esclave il rachète sa liberté. Ce n'est pas ainsi que les choses fonctionnent ? »

À cela je n'eus rien à répondre. Il me regardait avec de grands yeux.

« Je suis un homme de Palmares, je suis libre », s'exclama-t-il, appuyé à la porte.

Quelqu'un passa dans la rue et nous jeta un regard sans s'arrêter.

« Un esclave qui capture un autre esclave. C'est mon métier, ça l'a toujours été. Sauf que là, j'ai capturé un esclave pour racheter ma propre liberté. À l'époque c'était pour les Portugais, aujourd'hui pour moi et moi seul. Est-ce que ce n'est pas incroyable pour moi, le vieux Pedro ? »

Pourquoi s'était-il qualifié de vieux ? Je le regardais, debout sur le seuil, il était grand, moustachu, bel homme.

« Est-ce que ce n'est pas incroyable ? Voilà ce qui me plaît chez une femme. Elle ne répond rien. J'avais une femme. Je lui racontais tout, dans les moindres détails. Et toi, Almeyda, tu n'aurais rien à répondre, pas vrai ? À chaque retour d'expédition, si tu étais la femme que je retrouvais, je te raconterais tout. Et tu te tairais.

» Ce ne serait pas salutaire à un vieux chasseur d'esclaves. Mais elle – avec son regard qui m'accusait. Le tien, par contre ? Qu'est-ce qu'il exprime, ton regard ? Tout est dans les yeux, et pourtant je les vois silencieux à présent. Ils se taisent. Je suis un homme libre et, si tu n'étais pas déjà prise, c'est toi que je choisirais. Mais tu es à lui. »

Je hochai la tête, toujours muette.

« Je voulais venir te raconter comment je me suis racheté. Un esclave attrape un autre esclave. Voilà comment on rachète sa liberté ici. »

Il continuait à me regarder bizarrement.

« Où est ton mari ? », demanda-t-il.

Je ne sais pas, répondis-je. Peut-être parti régler des affaires à Porto Calvo.

« Voilà comment je rachète mon existence, ajouta-t-il. Voilà comment je recouvre ma virilité. Et tu crois qu'un homme recouvre aussi

son esprit ? Qu'est-ce que je vais en faire, de cette liberté ? Eh bien, me battre aux côtés des autres pour la conserver, pas en tant qu'inférieur, en tant qu'égal, en tant qu'homme versé dans l'art militaire. Je vais servir à quelque chose. Tu n'estimes pas un esclave dans son droit quand il capture un autre esclave pour se racheter ? »

Je ne répondis rien.

« Que faire de ma liberté ? La liberté que j'ai à présent de capturer les esclaves de mon choix, d'agir avec eux comme bon me semble. Est-ce que ce n'est pas incroyable ? Une façon de m'occuper en tant qu'homme libre ? Une façon de pratiquer ma liberté ? J'étais las de vivre en esclave, autrement je ne l'aurais pas traqué. » Il rit, d'un rire inquiet. « Tu as une opinion sur le sujet ? »

Je restai muette.

« Eh bien, c'est ainsi que cette nation fonctionne. La liberté d'un homme dépend de la servitude d'un autre. Combien d'esclaves dois-je capturer pour atteindre le summum de la liberté ? Tu n'es pas d'accord avec moi ? Pourquoi ce regard ? Tu me crois fou ? Stupide ? Ah, je ne suis pas du genre à mettre ma propre liberté en péril pour aider les rebelles. Si j'étais ce genre d'homme, tu sais ce qu'il se passerait ? Je quitterais cet endroit et j'irais pratiquer ma liberté tous les jours. J'achèterais la tienne, je te prendrais avec moi. Adieu, et au plaisir. Nous aurions notre petit monde. Nous ferions un voyage dans mon pays, nous irions voir les villes, la campagne, à cheval, en canoë. Voir *mon* pays de la façon dont je désire le voir. Voilà ce que je ferais si j'étais un homme de ce genre. J'irais voir *mon* pays. Et lui, dans quel domaine est-ce qu'il s'illustre ? Il connaît les étoiles ? Il est astrologue ? Il connaît la mer ? Les océans ? Il est géographe ?

« C'est bien le mot qu'on emploie ? Je le vois avec ses petits livres et ses dessins, ses cartes, ses codes secrets, sa maîtrise des langues. Ses codes secrets. Ou peut-être qu'il n'est pas ici dans l'intérêt de ces gens, qu'il espionne pour le compte des autres ? C'est un traître ? »

Je fis non de la tête, pensant à l'homme qu'Anninho avait retrouvé à la taverne.

« Non, ce n'est pas un traître. Il n'espionne pas pour le compte de l'armée. Mais j'irais parcourir mon pays avec toi, puis un autre, et encore un autre, de l'autre côté des océans. Regarde comme ils se battent pour une existence étriquée, un misérable lopin de terre qui n'appartiendrait qu'à eux. Mais s'il n'y avait pas d'alternative ? On troque une existence étriquée contre une autre. Me voici au-dedans de ses frontières. Quand j'étais dans l'armée, j'ai d'abord combattu contre les Hollandais et ensuite, quand il n'y avait plus de Hollandais à combattre, que s'est-il

passé ? Ils m'ont envoyé dans des expéditions punitives contre les nègres. Ha ha. Et je les ai traqués, en échange d'un peu de liberté. Un peu de mouvement, un voyage à travers mon pays. Qu'y a-t-il en son cœur ? Peut-être que je suis déjà là-bas. Tu crois que j'y suis déjà ? Non, mais ils nous traitent de croûtes, des croûtes sur la surface du pays, et une croûte, il est de leur devoir de l'enlever. J'ai croisé toutes sortes d'individus. Tu crois que notre pays est une comédie captivante, ou plutôt une tragédie ? Tu crois qu'on trouve quoi en son cœur ?

» Les gens ordinaires, quelles émotions ressentent-ils ? Les extraordinaires, les hors normes même ? Quels espoirs nourrissent les hommes dans les autres pays ? Ma liberté toute neuve, je fais des choses avec, je lève le voile sur les secrets qui existent, s'il en existe vraiment. Ou tu crois que je vis dans le grand secret à présent que je suis en plein dedans ? Ha. Ha. Pourquoi n'apportes-tu pas à cet homme l'existence dont j'ai tant rêvé ? Sans rêves tu ne recevras rien. Et sans eux, qu'est-ce que tu reçois ? Dis-lui de saisir ma liberté par le col et de me traîner là où il veut aller. »

Il marqua un temps d'arrêt, attendant que je prenne la parole, ce que je me gardai bien de faire. Un instant il donna l'impression qu'il ne se trouvait pas assez clair. L'impression qu'il voulait être clair, qu'il voulait dire quelque chose qui se graverait dans ma mémoire.

« Mais ton homme, ton homme à toi, peut-être que c'est ici qu'il veut rester, parce que c'est le choix qu'il fait. Il est historien ? Tu penses qu'il parle de nous dans ses livres ? »

Il marqua une nouvelle pause et attendit. Toujours rien de ma part.

« Mais il n'écoute l'histoire de personne. C'est un homme de peu de mots, il ne se mêle guère aux autres. Comment pourrait-il être historien ? Il est astrologue, forcément. Il doit avoir un lien magique avec les étoiles. Il doit observer ce que font les étoiles. »

Il secoua tristement la tête. Il voulait dire quelque chose de mémorable, mais il ne trouvait pas les mots. De nouveau il secoua la tête.

« Aujourd'hui, je suis un homme libre. Je commençais à perdre espoir. Tu crois que j'avais gardé espoir tout ce temps ? Tu vois cette femme qui passe dans la rue ? Cela fait longtemps qu'elle m'a tapé dans l'œil, mais elle est libre. Tu penses que je devrais lui faire confiance ? Que c'est l'unique endroit où me mènera ma liberté ? » Il lâcha un rire désespéré. « Là où la route me conduira avec le moins d'encombres ? Si je me hâte, tu penses qu'elle voudra bien me parler ? »

Je n'en savais rien, et je le lui dis.

« Eh bien, je dois me hâter de toute façon, annonça-t-il en s'écartant de la porte. Car ton mari arrive. »

Pedro Troisième du Nom s'éloigna précipitamment et je le vis courir pour rattraper la femme. Anninho apparut à la porte, ce qui m'empêcha de voir quel accueil elle lui faisait.

« Qu'est-ce qu'il voulait ? »

— Il est venu me dire qu'il était redevenu libre. Il a capturé un autre esclave, donc ils lui ont rendu sa liberté. »

Il hocha la tête sans rien dire, les yeux posés sur moi.

« Nous étions esclaves au même endroit, expliquai-je. Le cordonnier... »

— Eh bien, il parle beaucoup. J'étais à la guérite de la sentinelle et je l'ai vu jacasser un bon bout de temps. »

L'éloge des héros et un informateur rémunéré

J'allai voir l'homme avec ma grand-mère. Je ne savais pas à quoi j'allais assister, mais ma grand-mère me dit que tout le monde devait sortir voir le conjuré. Cela servirait de leçons à ceux qui comptaient trahir Palmares. Cet homme, racontait-on, était un informateur rémunéré dont la tâche consistait à débusquer les renégats. Tous lui avaient accordé leur confiance. Il avait pris part aux attaques sur les trains de marchandises, les moulins à sucre, les plantations. Ancien esclave, il avait racheté sa liberté. Je reçus un choc quand je découvris de qui il s'agissait. C'était Pedro Troisième du Nom. Je m'éloignai de ma grand-mère et je me rapprochai de lui jusqu'à ce qu'il m'aperçoive.

« Almeyda », dit-il.

Les gens me regardèrent. Ils l'avaient ligoté à un arbre. Il allait être pendu le soir même. Il inclina la tête dans ma direction.

« Tu es venue célébrer le héros ? » demanda-t-il. J'entendis un homme jurer et cracher.

« C'est pour cela que tu es venue, pour célébrer le héros », reprit-il sur un ton sarcastique.

Il ne cessait de me fixer.

« Tu sais que vous présentez tous une menace à la civilisation brésilienne, me dit-il. Tous, sans exception. Sans vous l'histoire de ce lieu serait différente. J'aimerais qu'on me laisse tranquille. Ou qu' essayez-vous de trouver en moi, votre propre image ? Regardez-moi. Je ne sais pas où je vais. Où serai-je demain ? Oui, vous êtes tous venus célébrer le héros. »

Quelqu'un lui cracha dessus.

« Almeyda, toi aussi tu es venue trouver ta propre image en moi ? Tu te vois comme une traîtresse ? »

Je le laissai parler. Tous les regards s'étaient tournés vers moi.

« Que cela serve de leçon à tous les traîtres en puissance. Mais c'est ma plus grande œuvre, chuchota-t-il. Le triomphe de l'imagination. » Il éclata de rire. « Ce n'est pas à moi de définir votre liberté, mais est-ce que je n'ai pas défini la mienne ? Almeyda, quand ce sera fini, j'arpenterai *mon* pays en tous sens. *Le mien*.

» Partout. Le Sud d'abord, puis le Nord-Est, ensuite le reste. J'étudierai l'histoire sociale, militaire, politique. Les souvenirs des gens. Les miens. Et les histoires personnelles. Je retrouverai mon image chez chacun. Ha. *Mon* pays. *Ma* liberté. Quelle distance d'ici à Porto Calvo ? »

Il se tut comme s'il attendait une réponse de ma part, puis il reprit :

« Seize lieues ? J'y serai demain. Ensuite, les montagnes, à faire du canoë sur la rivière. Pas besoin de sortir les fusils, les lances et les poignards. Toujours protégé. Tout le temps.

» Et après je ne remuerai plus les lèvres, je ne ferai que vous regarder. Je serai occupé à vous regarder tous. Le panorama complet de mon pays. *Le mien*. Toutes les tavernes me seront ouvertes, quelle que soit la région. J'irai dans les théâtres, les églises, les vastes demeures, les chambres les plus reculées. Je ne prononcerai pas un mot. Pas même "C'est moi, Pedro". Non, pas un mot. J'aurai une auréole de plumes dorée. De très grosses bagues aux doigts, des souliers en satin, des bracelets. Je gravirai des collines. J'irai dans d'autres pays. J'irai de ville en ville. Je serai toujours l'étranger. Toujours libre. J'entendrai vos conversations, rien ne m'échappera, mais de moi vous n'aurez jamais un mot.

J'irai à l'écart des sentiers battus, et dans des endroits mille fois arpentés. Partout. Toujours en quête de nouveauté et d'altérité, en moi et en dehors. Non, je ne serai pas le même Pedro. Je changerai de vocation. Éternellement indépendant. »

L'entendis-je parler ? Avait-il réellement parlé ? Je n'assistai pas à la pendaison, pas plus que je les vis ficher sa tête sur un piquet. Je ne vis rien avant que tout soit fini et que ma grand-mère ne m'entraîne ailleurs.

« Est-ce qu'il a parlé ? Tu as entendu ce qu'il a dit ? lui demandai-je.

— Non, il est resté silencieux du début à la fin. Il est resté silencieux, mais il n'a pas arrêté de te regarder. »

La fièvre des marais, rêves de fuite et de capture, Zumbi, le chef de clan

Les yeux cernés. Je me jette dans le ruisseau. Je me peins les paupières avec du cacao. Ma grand-mère m'applique de l'huile sur le front et les épaules, elle me donne des feuilles à mâcher.

Elle lève mes bras et me dit de respirer comme ceci, puis comme cela.

Est-il vrai que là-bas des femmes très belles se peignent le corps et ont le droit d'aller nues ?

Là-bas où ? Elle me sort la feuille de la bouche et m'en donne une autre. Mâche-moi ça.

Autrefois c'étaient les Hollandais et maintenant les Portugais. Ils construisent une palissade tout autour.

Une palissade ? Qu'est-ce que tu vois, Almeyda ?

Une palissade. C'est le seul moyen. Ils veulent que j'aille à Paraíba avec eux. Il veut que je le suive à travers ces espaces.

Anninho entre, il me touche le front et les paupières.

Est-ce qu'ils ont réussi à nous isoler ? J'étais dans le cercle, avec les autres femmes.

Elle raconte n'importe quoi, dit ma grand-mère. Ce sont des rêves et des inepties.

Il me palpe les seins, puis le ventre. Nous nous trouvons sur une plage déserte et ensuite quelque part dans la montagne. Nous franchissons une palmeraie.

Regarde-moi, Almeyda.

Tu m'emmèneras à Porto Calvo ? Non, tu es en plein rêve.

Tu as vu ce couple étrange qui est arrivé au campement ? Pourquoi viennent-ils maintenant ?

Je vais faire sortir le poison avec l'écorce du bois palmiste, déclara ma grand-mère.

Pourquoi venir maintenant ?

Anninho, ne t'approche pas d'elle pour le moment. Ne dors pas à ses côtés. Elle a la fièvre.

Anninho, où est-ce que tu vas ? Tu as vu ce couple étrange ? On m'a dit que ce sont de courageux guerriers. Accroche-toi à l'esprit de ces hommes et de ces femmes-là.

Il me soulève la tête, elle applique de l'huile sur ma nuque. Je projette la lune sur mes épaules, j'escalade des souches et des arbres qui sont tombés. Je me retrouve couverte de poussière et de boue. Nous franchissons la rivière. J'ai mes règles. Nous rampons sous des racines et nous dormons ainsi cachés. Je ne me peigne pas les cheveux.

Grand-mère, est-ce qu'il existe un avenir absolu ? Un passé absolu ?

Absolu ? Immuable.

Du manioc doux, de la banane douce, au fond de ma gorge. Anninho s'entaille l'épaule sur un rocher tranchant. Je le recouds avec un fil brun et dur. Il se tient au-dessus de moi, silencieux. J'essuie le sang de son épaule.

L'avenir est-il absolu ? Qu'est-ce qu'elle dit, Indaya ? Des inepties.

Vera, tu es venue.

La vieille Vera me touche l'épaule avec les rayons du soleil. Es-tu femme ou esprit ?

Elle porte le soleil sur ses épaules foncées et me touche avec.

Ici, mets-toi ici et protège ta femme. Mais ne dors pas à ses côtés.

Ces choses, je les vois, Anninho. L'avenir est-il absolu ?

Žumbi, le chef de clan, incline la tête et entre. Ses épaules larges touchent le soleil. On raconte qu'il est immortel.

Comment s'appelle cette femme ?

Almeyda.

Est-ce qu'elle prophétise l'avenir ?

Almeyda, nous aurons toujours besoin de la guerre. La guerre des épées ou de la conscience.

Je vois ces choses se produire.

C'est Almeyda, celle que tu as choisie ? C'est Almeyda, la bonne ? Oui.

Un homme dans un hamac avec sa femme. Deux blancs entrent armés de fusils, ils ont avec eux un Indien à rayures, au corps couvert de tatouages rayés. Ils entrent alors même que l'homme est avec sa femme. Lui se relève, les bras tendus pour la protéger, pour couvrir son corps nu.

Le soleil rouge et doré se tient sur ses épaules foncées. On dirait qu'il n'est qu'ombre.

Est-ce que tu es un homme ou l'esprit d'un homme ? Je refuse de vous raconter la suite de l'histoire. Ah, je refuse de vous raconter la suite de cette histoire triste.

C'est elle, celle que tu as choisie ? Oui.

Tu as vu la vieille Vera apparaître et disparaître ?

Anninho me tourne le dos, s'adresse à quelqu'un à voix basse puis se retourne, me retouche la tête, m'embrasse au coin de la bouche.

Ma grand-mère me donne à manger de l'ananas écrasé et d'autres feuilles à mâcher, ainsi qu'une huile épaisse à boire.

Ne dors pas avec elle cette nuit. J'ai deux chambres à coucher et une cuisine. Luiza, tu as récupéré tes boucles d'oreille ?

Qu'est-ce qu'elle raconte ?

Quatre têtes de serpent broyées ensemble dans du lait de baratte et des cendres de scorpion réduites en poudre.

Almeyda, que veux-tu ? La liberté, la sécurité, la solitude.

C'est l'huile qui la protège ? Oui, remets-en.

Jararaca est venu lui rendre visite. Pose-le sur son front, pour faire sortir la fièvre.

Tu ne vois pas la fièvre monter de son corps ? Maintenant enlève-le.

Il a goûté à la fièvre, à présent elle s'évapore.

La vieille Vera et ma grand-mère me frottent des feuilles partout sur le corps et m'en donnent d'autres à mâcher.

Anninho, j'ai dit que j'avais deux chambres à coucher. Il pivote sur ses talons et s'en va.

Zumbi ?

Il n'y a pas de Zumbi ici.

Ils le retiennent par les cheveux. Un esprit ou un homme ?

Elles brûlent des feuilles de coca. Je vois de grandes fourmis, des scorpions, des serpents. Je marche sur des cailloux coupants, dans un ruisseau, dans des marécages profonds. Je sens les jours brûlants, les jours froids, les pluies lourdes.

Nous nous tenons à la lisière d'un campement. Anninho entoure un point sur une carte tracée de sa main.

Elle s'est calmée.

Elles se penchent, me touchent la tête.

Anninho, qui a vieilli, entre. Non, c'est le père d'Anninho. C'est toi, la femme ?

Vous êtes le général des armées ? Où est Anninho ?

Je l'ai renvoyé, pour qu'il ne voie pas ce que font deux vieilles femmes. De la sorcellerie ?

Des plantes qui préservent la santé. Il me touche le front.

Bénédiction d'Allah. Où est mon fils ? Je dois parler à mon fils. Où est-il ?

De l'autre côté de la rue. J'ai deux chambres à coucher. J'ai entendu dire qu'une autre expédition se prépare.

Mais nous avons une meilleure connaissance du territoire, de la configuration du pays. La forêt est difficile à pénétrer.

Que faire à présent ? Attendre l'ennemi.

Ils construisent une nouvelle ligne de défense. Des fossés garnis de pieux. Certains pour percer les pieds, d'autres l'entrejambe, ou la gorge. Nous avons nos propres observateurs en ville. Ils ont des Indiens avec eux, et des Noirs. Est-ce que je vais devoir me servir d'un couteau ? D'une hache ? D'une pelle ? D'une faux ? D'une épée ? D'une houe ?

La vieille Vera tire une bouffée de sa longue pipe. D'autres feuilles de coca. Elle agite la fumée sous mon nez.

Laissez-moi seule avec ma petite-fille. Elle n'a aucune expérience de la guerre. Je veux la bénir et prier seule.

Un bond à travers le temps et l'esprit

Des oranges et du beurre frais

Lorsque je fus complètement remise, Anninho m'apporta des oranges et du beurre frais.

Je vis son ombre devant la porte avant qu'il franchisse le seuil.

Il m'embrassa sur le front et sur la bouche.

« Tu as vu ton père ? » lui demandai-je.

Il fronça les sourcils.

« Quoi ? »

Je lui appris que son père était venu prendre de mes nouvelles avec de nombreux visiteurs. Anninho secoua la tête et il me dit que cela ne s'était pas produit, que c'était la fièvre et le délire qui m'avaient fait voir son père. Il posa les oranges et le beurre frais près de moi sur le hamac et il quitta la maison. Dans la rue jaillirent deux cris mais je ne savais pas qui avait crié, ni ce qui s'était dit. Ensuite, je distinguai nettement :

« Je peux quitter cet endroit quand je le souhaite, non ? Pourquoi rester ici ? »

J'aurais pu jurer que c'était le vieux Xavier, l'homme-médecine.

Un jour où mon cycle menstruel me causait du souci j'étais allée lui demander un remède. Je m'étais assise à ses côtés sur la natte devant sa hutte. Il m'avait conduite à l'intérieur, touchée à certains endroits et frotté les paumes avant de me faire boire une infusion qui avait agi en trois minutes.

« Qu'est-ce que c'est, cette racine ? avais-je demandé.

— Peut-être que ce n'est pas une racine. Peut-être est-ce une crotte de scorpion. »

Il pouvait se montrer taquin, en plaisantant sur les ingrédients dont il se servait, même si la majorité du temps il restait sérieux, scrupuleux et prudent sur le sujet ; et il enseignait ses recettes, les vraies, à un jeune homme.

« Comment te sens-tu ? » m'avait-il demandé.

Très bien, lui avais-je répondu.

« Je devrais avaler une plante et quitter cet endroit, avait-il dit. Rien ne m'oblige à rester ici, tu sais. Non, rien n'oblige Xavier à rester ici, il peut s'en aller quand il le souhaite. Mais un jour Wencelau (d'où avait-il sorti ce nom, je l'ignore) – mais un jour Wencelau prendra la relève, et Xavier prendra son envol, avait-il ajouté en riant, Wencelau reprendra le flambeau et le vieux Peixoto sera libre. Je m'appelle Peixoto, aussi. Un homme doit avoir deux noms, un pour son corps et un pour son âme, c'est mon opinion. Le vieux Peixoto sera libre et tu verras le bond qu'il fera à travers le temps à ce moment-là. Ah, je le fais déjà maintenant, mais je reviens à chaque fois. Je reviens ici. Ils sont si nombreux à réclamer des soins. Mais tu verras quel bond je ferai à travers le temps et l'espace, ha ha. Pousse-moi du haut d'une falaise, tu verras comment je prends mon envol. »

Il m'avait regardée et il avait déployé les bras, et il s'était transformé en oiseau, je suis prête à le jurer devant n'importe qui, avant de redevenir humain. Je le jurerai devant n'importe qui.

« Je vais traverser le temps réel, mais aussi le temps légendaire, le temps imaginaire, avait-il dit avec un nouveau rire, le menton tendu vers moi, les yeux levés. Regarde Peixoto sauter et bondir et se déplacer à travers le temps. Il va aussi voyager d'un nom à l'autre. Alves, Pecanho, Ribeiro, Garostazu, tu aimes ces noms-là ? Je pourrais m'en aller sans plus attendre, avait-il répété en plantant son regard dans le mien, mais je ne le fais pas. Ils sont si nombreux à réclamer mes soins. Je vais porter d'autres noms, mais pour l'instant je n'en dis pas plus. Et j'aurai changé de forme et d'aspect. Mais pas d'yeux. C'est aux yeux que tu me reconnaîtras. »

Je dors et je rêve que je regarde dans les yeux d'Anninho.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu n'as pas changé d'yeux.

— Quoi ?

— Rien », dis-je précipitamment, puis je lui demande si les yeux reflètent l'âme, comme on le raconte.

Xavier se tient devant moi, tout sourire :

« Je prends toutes les formes et tous les aspects, mais mes yeux n'ont pas changé. Tu ne reconnais pas Peixoto ? Tu ne te souviens pas de Peixoto ?

— Si, lui dis-je, mais mon “si” siffle bizarrement sur ma langue.

Il m'attrape par les mains et il me tire en dehors du hamac, et nous nous retrouvons dans un champ ensoleillé qui s'étend à perte de vue. Il me fait tourbillonner sur moi-même tout en tournoyant.

« Je te plais comme ça ? » répète-t-il. À chaque pirouette il change d'apparence, mais je n'arrive à voir aucun de ses visages. Il devient flou, et pourtant je n'ai pas le tournis. Il disparaît, et pourtant je n'ai toujours pas la tête qui tourne. Tournoyant dans une ronde sans fin avec lui.

« Et maintenant, je te plais ? me demande l'homme invisible.

— Oui. »

Tournoyant jusqu'à ce que nos pieds quittent le sol, et j'embrasse le champ du regard et je sens le soleil sur mon front, puis mon pays tout entier, et mon continent, et la boule ronde.

« Regarde comme l'univers se dilate et se contracte. Regarde comme nous nous éloignons l'un de l'autre avant de nous rapprocher. »

Puis les ténèbres, et à nouveau le soleil sur mon front et sur mon visage. Anninho qui sourit, debout devant moi.

« Je peux bondir à travers le temps et l'esprit, je te l'avais dit », fait Peixoto. Anninho me touche le front et la mâchoire.

« Tu dors et tu rêves et je reviens à chaque fois, ajoute Peixoto. Tu veux plonger dans l'océan et contempler l'herbe à tortue ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? veut savoir Anninho.

— Rien.

— Une fois encore, dit Peixoto. Regarde comme cette partie de l'espace s'éloigne de nous tandis que celle-ci se rapproche. Au tour de l'océan maintenant. »

Je prends Peixoto par la main et il plonge jusqu'au fond de l'eau.

« Est-ce que tu passes un bon moment ?

— Oui.

— Tu es si obligeante. J'apprécie beaucoup ta compagnie. »

Il dessine des ronds et des boucles, d'étranges motifs apparaissent.

Je vois les couleurs de la pluie.

« Tu sembles calme et détendue. Est-ce que cet endroit te plaît ?

— Oui.

— Tu la vois, la silhouette d'une femme qui nage là-bas en cercles ? Des cercles ininterrompus. Allons la rejoindre. »

Ils entament une conversation à voix basse dans une langue que je ne connais pas, ou dont je n'ai pas le souvenir. Ils parlent comme deux amis de longue date. La femme finit par s'éloigner en nageant.

« Qui est cette femme ?

— Je ne le sais pas plus que toi. Je vois de la beauté. Je m'arrange toujours pour la trouver, ou c'est elle qui me trouve. » Il affiche un doux sourire. « Il est l'heure d'aller à l'école des poissons. Poussons jusqu'au milieu pour éviter qu'ils nous mangent. C'est bien ici le milieu, n'est-ce pas ? Pas le milieu, mais le centre. Et nous nous voyons

si nettement. Notre ouïe est tellement fine. Nos esprits entrent en communion. Tu penses que nous rêvons ensemble ou que nous sommes dans le monde réel ?

— J'ai entendu dire qu'on peut parfois s'introduire dans le rêve de quelqu'un d'autre.

— Ah, voilà. »

La Blanche retourne parmi les siens

Debout sur le seuil de la maison, je les regardai emmener la Blanche hors du village.

« Jetez-la de la falaise », entendis-je une femme dire à voix basse tandis que j'observais le cortège en silence.

J'allai lui parler.

« Son père a accepté la rançon ? »

Elle me jeta un coup d'œil furtif et elle répondit « Oui », pas un mot de plus.

La Blanche était assise dans un hamac, tête basse et mains jointes sur les genoux.

« Regarde-la, souffla la femme. À baisser la tête comme si elle avait subi un tort, comme si on lui avait infligé une torture. Je sais qu'elle est la même qu'à son arrivée. On raconte que son père va verser une énorme rançon parce qu'il couche avec elle.

— Ça suffit, ces obscénités, dit un homme à proximité.

— Toi aussi, tu as entendu parler du Blanc qui vit dans la forêt et qui couche avec sa fille.

— Oui, c'est l'histoire qui circule, répondit l'homme. Mais c'est un vieux fou, un sauvage.

— Et cet homme-là ?

— C'est un riche de Porto Calvo. »

La femme lâcha un rire plein de dérision. L'homme fit de même.

Je restai jusqu'à ce que la femme franchisse la porte principale. Une main se posa sur mon épaule. Je me retournai vivement. C'était Anninho. Il mit la main autour de ma taille et nous retournâmes à la maison.

« Tu as négocié le retour de la Blanche avec l'autre homme ? lui demandai-je.

— Quel homme ?

— Celui de la taverne. »

Il me regarda, puis il dit :

« Non. Cet homme n'avait rien à voir avec elle. »

La femme timide, ou Notre-Dame de la Solitude

Il y avait une femme qui vivait dans une hutte.

C'était une femme solitaire et timide qui parlait peu, et uniquement quand c'était nécessaire. À son arrivée au quilombo les palmaristes avaient pris son silence pour de l'arrogance avant de découvrir qu'elle était timide, pas arrogante, alors son silence gagna le respect de certains, fut toléré par d'autres et ridiculisé par une minorité, mais incompris de tous. C'était une femme libre, pas une esclave. Elle s'était présentée au quilombo un matin, elle était venue à pied. On lui avait fourni une habitation. Aucun homme ne l'avait faite sienne, elle n'avait fait sien aucun homme. On racontait qu'elle était trop timide pour qu'on l'aborde. Dès qu'un homme l'approchait elle baissait la tête et faisait des petits bonds, de tout petits bonds, comme si elle souffrait de la maladie de Carré. Sa hutte se situait entre la tour de guet sur le rocher et le bosquet d'arbres à coca. Parfois je la surprenais parmi les arbres à coca, debout, les yeux fixés au sol, pensive. On racontait que c'était la première qui s'était rendue à l'église et qui avait peint en noir d'abord Notre-Dame de Solitude, puis les autres saints. Elle les peignit tous, à l'exception de São Benedito, qui avait déjà la peau noire. Si elle avait une histoire personnelle en dehors de son silence, et en dehors de ce qu'elle avait fait à Notre-Dame de Solitude et aux autres saints, personne ne le savait. Mais dès qu'on s'approchait d'elle, elle baissait la tête et faisait ses petits bonds.

Anninho envisage de quitter Palmares, la question

« Je reste ici par choix », me dit Anninho, quittant un instant ses calculs et ses dessins.

Il se redressa.

« Je suis un homme libre. Je suis resté ici par choix mais à présent je veux partir et t'emmener avec moi. J'ai réfléchi et j'ai pris ma décision. Peut-être parce que je fais l'expérience d'une vie différente de ma vie d'avant, une vie de solitude. Mais j'ai pris ma décision et à présent je dois passer à l'action. »

Je ne répondis rien.

« J'irai demain à Porto Calvo et j'y prendrai tout le nécessaire pour notre voyage », dit-il.

Aucune réaction de ma part.

« Je veux que tu me fasses confiance, Almeyda. »

Silence.

« J'irai à Porto Calvo, ensuite je reviendrai te chercher. »

Je me détournai de lui. Il me toucha l'épaule. Je hochai la tête sans le regarder.

« Ne parle de nos projets à personne. Le roi m'a chargé d'une commission, voilà ce que les gens doivent savoir. »

Il m'embrassa sur le front et s'en alla. Assise sur la natte, je m'interrogeai sur la visite qu'il avait faite au Mualim ou à M. Oparinde, aux discussions qu'ils avaient eues avec M. Iaiyesimi, et à cette scène étrange dans la taverne, à la conversation avec le marin. Tout cela était-il lié à sa décision de quitter Palmares maintenant, à un moment où il fallait que tous restent et prennent les armes contre les Portugais ? Il n'avait jamais fait allusion à ces gens. Il n'abordait pas non plus ces sujets avec moi, même si j'avais remarqué ses silences maussades et l'attention grandissante qu'il consacrait à ses documents. Ou sa décision de partir s'expliquait-elle simplement par le souhait de nous protéger ? Oubliait-il que nous avions une responsabilité envers les autres, mais aussi envers nous-mêmes ? Je pensai à ma grand-mère. Elle avait déjà traversé plusieurs guerres, elle s'était battue comme les autres femmes, aux côtés des hommes, lorsqu'il avait fallu repousser les Hollandais puis les Portugais. Je pensai à sa longue épée, à son mousquet, à la poudre qu'elle préparait elle-même, à ses prières, et à qui sait quels stratagèmes occultes.

Au bout d'un moment je me mis debout, je pris la canne à pêche d'Anninho et je descendis à la rivière afin d'y attraper du poisson que je comptais servir avec les noix de cajou et les poires que j'avais récoltées plus tôt.

Je fis frire le poisson dans de l'huile de coco et du beurre, je le présentai sur un plateau fait de feuilles de bananier et je le garnis de poires en tranches et de noix de cajou. À son retour, Anninho était radieux. Je préparai son assiette, puis la mienne. Nous nous assîmes sur les nattes.

« C'est toi qui es allée pêcher, ou c'est Nobrega ? »

— Moi. Mais les poissons étaient tellement petits, j'ai dû les préparer ainsi, pour que ce soit plus appétissant. C'était tellement drôle.

— Quoi ?

— Quand je les ai sortis de l'eau ils sont devenus tout ronds, comme ça », dis-je en riant et en gonflant mes joues.

Avant que j'aie le temps de porter le poisson à ma bouche, Anninho repoussa ma main et écarta l'assiette de mes genoux.

« Qu'est-ce que tu essaies de faire, femme, nous tuer l'un et l'autre ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, Anninho. De quoi parles-tu ?

— Tu ne comprends vraiment pas ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Ce sont des poissons-globe. Très toxiques. Une bouchée suffit.

Et il n'existe pas d'antidote. »

Il me lança un regard noir, ramassa les poissons toxiques et s'en débarrassa dehors. À son retour, il s'assit dans le hamac, silencieux.

« Tu ne savais pas ce que tu faisais ? m'interrogea-t-il.

— Non, Anninho. »

Il m'observa.

« Si ça ne coïncidait pas avec...

— Je ne savais pas. Je ne savais pas que c'était du poison. »

Il garda le silence un instant, puis il me dit :

« Si tu préférerais nous tuer tous les deux, alors... Je ne déserte pas, j'exerce un choix. Je suis un homme libre.

— Je n'ai pas essayé de nous tuer », insistai-je.

Il me scruta, moi qui étais assise par terre sur la natte, puis il se mit debout, posa la main sur ma nuque et m'embrassa le front. Il retourna s'allonger dans le hamac. À ce jour je ne sais toujours pas s'il m'avait crue.

« Viens te coucher près de moi », dit-il au bout d'un long moment.

Le cycle

« On m'envoie en ville demain récupérer des arquebuses et de la poudre pour cette guerre qui se rapproche. Tu vas m'accompagner, déclara-t-il.

— Cela ne va pas éveiller les soupçons ? Tu sais quel châtiment reçoivent les déserteurs.

— Je sais. Ce châtiment, je l'ai infligé de mes propres mains.

— On raconte que la route n'est plus sûre, même pour un homme libre et sa femme.

— Tu n'as rien à craindre. Je te protégerai au péril de ma vie. »

Je ne dis rien.

« Tu veux que je reste ici et que je me batte. La lutte prend plusieurs formes.

— Mais à chaque Palmares qu'ils détruisent, nous nous dispersons et nous en fondons une autre. Ils détruisent celle-là. Ceux qu'ils n'arrivent pas à capturer ou à tuer, ceux-là se dispersent et se rassemblent à nouveau. D'autres fugitifs nous rejoignent, avec les Noirs libres, qui risquent leur propre liberté comme moi-même. Des villages rasés, qu'on reconstruit et qui sont rasés une fois encore, et cela sur des générations. Je connais le cycle par cœur. Garrostazu...

— Garrostazu ?

— L'homme-médecine qui a été banni de Palmares. Le guérisseur, le devin, le sorcier, le démoniste, le shaman. Il dit qu'il n'y aura pas d'autre Palmares après celle-là. Je suis un homme éduqué et je le crois sur parole. J'ai vu que c'était écrit. » Il marqua une longue pause, les yeux fixés sur moi. « Il l'a calculé à sa façon, moi à la mienne. » Il marqua une nouvelle pause. « Je veux suivre mon propre chemin. Je veux t'emmener avec moi. Je veux que tu sois en sécurité, protégée. Mais toi, tu ne veux pas rester avec moi. Tu veux être la femme de Zumbi.

— Quoi ?

— Tu as répété son nom je ne sais combien de fois.

— Quand ça ?

— Quand tu avais de la fièvre. Et quand tu rêvais.

— Je ne suis pas la femme d'un autre homme, Anninho. Je ne veux pas non plus être la femme d'un autre homme. Où tu iras, j'irai. »

Un homme invisible, la fièvre des marais

« Pourquoi tu te promènes ici ? Ce n'est pas sûr pour une femme de se promener seule ici.

— C'était sûr hier. »

L'homme sur le rocher me dominait de son regard fixe.

« Qu'est-ce que tu vois du haut de ton perchoir ? demandai-je en levant la tête.

— Mon regard porte jusqu'à Porto Calvo.

— Tu arrives à voir mon mari ?

— Tu es la femme de Martim Anninho ?

— Oui.

— Bien sûr que je le vois, il est debout, il parle à des hommes, il rit. Maintenant il semble en colère. Maintenant la femme aux cheveux de soie passe à côté. Les hommes la regardent.

— Est-ce que lui la regarde ?

— Seulement un coup d'œil, comme tous les autres. C'est la femme du roi Zumbi.

— Tu la trouves belle ?

— Quand il regarde tes yeux, comment pourrait-il regarder une autre femme ? Mais mon devoir n'est pas de te dire comment se tient ton mari, ni dans quelle direction il regarde. Mon devoir est de surveiller l'ennemi. »

Il ficha un cigare dans sa bouche.

« Almeyda. »

Je me retournai et découvris ma grand-mère derrière moi.

« À qui est-ce que tu parlais ?

— À l'homme sur le rocher ?

— Quel homme ? Il n'y a personne sur le rocher.

— Comment ça ? » Je relevai la tête.

« Que va-t-il advenir de toi ? demanda-t-elle en me touchant l'épaule. Il n'y a nulle part où aller. À la naissance, nous sommes déjà allés partout. » Elle me tapota. « Pauvre Almeyda, qu'est-ce que tu vas faire ? »

Elle tenait une papaye ; l'odeur sucrée flottait dans l'air.

« Viens chez moi », me dit-elle avant de me prendre par le bras.

À la maison, elle m'enduisit les cheveux et me donna à boire une tasse de chocolat chaud.

« Tu crois être devenue une femme, commença-t-elle, les doigts à la naissance de mes cheveux. Mais tu ne connais pas ta place dans le monde.

— Ma place spirituelle, pour reprendre la formule du père Tollinare ? »

Elle me perça les oreilles et glissa des anneaux en or dans les trous.

« Plus haut, la tête. »

Aninho se présenta à la porte et m'observa.

« Qui est cette femme ?

— C'est Almeyda. Tu ne la connais pas ? Tout ce temps elle a été à tes côtés. Pour quelle cause te bats-tu ?

— La cause n'a pas changé. Être libre et humain. » Grand-mère appliqua de l'huile sur mon ventre et à l'arrière de mes cuisses.

« Comment est-ce que tu te sens, Almeyda ? me demanda Aninho.

— Bien. »

Il ne cessait de me regarder.

« Parle-moi de ton Hollandais, dis-je à ma grand-mère.

— C'était il y a des siècles. Je ne me souviens de rien.

— Comment s'appelait-il ?

— Lintz. Il s'appelait Lintz ?

— Non, il s'appelait Rugendas.

— Un nom portugais ? »

Elle me nettoya le visage avec un suc extrait d'une feuille. Ses yeux s'assombrirent.

« Quand est venue l'heure de le tuer je l'ai tué. » Elle me donna du thé.

« Il aurait fait la même chose pour cette femme. Il aurait fait la même chose pour elle. »

Elle posa les mains sur mes épaules.

Aninho me toucha les cheveux, le front, l'espace sous mes yeux.

« J'ai rêvé que j'avais encore une fois la fièvre et que ma grand-mère me soignait, lui dis-je.

Il me tâta le visage.

« J'ai de la fièvre ?

— Non. »

J'appuyai mon front au creux de son coude. Il me caressa la nuque.

« Je veux t'emmener dans un endroit où tu seras traitée avec dignité, où nous serons l'un et l'autre traités avec dignité.

— Ici c'est ainsi que l'on nous traite.

— Un conflit perpétuel. Un cycle de destruction et de résurrection suivie de destruction ? Pourquoi est-ce que tu me résistes ? »

Il tendit une main vers mes cheveux.

« Il y a déjà trop d'ombre autour de tes yeux. La première fois que je t'ai vue, on aurait pu te prendre pour l'épouse du soleil. » Il passa les doigts dedans. « Et tu avais les cheveux plus longs, plus épais.

— Oui, mais c'est la fièvre. Pas Palmares. »

Il me toucha le front. Je touchai le sien. Il me prit dans ses bras et prononça mon nom.

Les adieux d'Almeyda

Ma grand-mère m'accueillit d'un sourire mais resta silencieuse. Je m'appuyai à l'un de ses énormes coussins. Elle s'approcha de moi et s'assit, toujours sans parler. Elle me regarda bien en face, comme si elle m'étudiait.

« J'ai vu ton homme aller et venir toute la matinée. Les autres, je les ai vus creuser des fossés pour piéger l'ennemi. »

Elle éclata de rire, me dévisageant de ses yeux énormes.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle ne répondit pas. Elle sortit un petit bol plein d'huile de coco et me le tendit.

« Tiens. Occupe-toi de la tête insoumise de ta vieille grand-mère avant de t'en aller. »

Je lui jetai un regard furtif. Elle disposa un coussin afin que je puisse m'asseoir dessus et elle prit place entre mes genoux. Je lui fis une raie puis j'enduisis d'huile son cuir chevelu et ses épais cheveux, mèche à mèche.

« Anninho te l'a dit ? »

— Non. Il me suffit de te regarder, ou de le regarder lui, pour savoir ce que vous tramez. Si on vous attrape... »

Elle n'alla pas jusqu'au bout de sa phrase. Lissant ses cheveux de ma paume, je ne dis plus rien.

« Cela va être cruel, conclut-elle. Une punition douloureuse, qu'elle vienne de nous ou d'eux. »

Elle se mit debout en même temps que moi, me saisit par les épaules, me serra dans ses bras et m'embrassa le front.

« Peut-être qu'il vaut mieux que vous partiez. Le temps de la destruction est venu. »

— Quoi ?

— Je vais me battre, annonça-t-elle, puis elle sourit. Tu vas passer à côté de l'occasion de voir une vieille femme manier l'épée.

— Tu nous considères comme des traîtres ? »

Pas de réponse. Elle toucha la naissance de mes cheveux, puis elle me serra de nouveau sur son cœur.

« Tiens, dit-elle en me présentant une liasse de papiers jaunis attachée par une ficelle. Un compte rendu de mes pérégrinations, de mes pires souvenirs et de mes aventures spirituelles. Mais tu ne pourras pas le lire. C'est écrit en arabe. C'est triste, mais je n'ai rien d'autre à te donner pour que tu l'emportes lors de ton voyage. »

Je pris la liasse de papiers. Elle fronça les sourcils, m'embrassa une nouvelle fois sur le front et m'accompagna à la porte. Je me retournai pour lui adresser un dernier adieu, mais elle se déroba à mon regard.

Le voyage, les préparatifs

Anninho jeta les sacs en cuir en travers du dos de son cheval.

« Je suis allé dans des territoires où un Noir libre n'a même pas le droit de monter à cheval. »

Je ne répondis rien. L'un des messagers de Zumbi se dirigea vers nous. Il regarda le cheval sans faire de commentaire. Puis il nous dit :

« D'après les rapports ils auraient plus de mille hommes, et des Indiens.

— Parce que les Indiens ne sont pas des hommes ? » répliqua Anninho.

Le messager fit la sourde oreille et frappa les sacoches du poing. J'étais persuadée qu'il allait jeter un œil à l'intérieur, ou nous demander ce qu'elles contenaient, mais je me trompais.

« Quel message le roi Zumbi envoie-t-il ? demanda Anninho.

— Aucun. Luiza Cosme devrait avoir un message pour lui, charge à toi de le récupérer. »

Anninho fronça les sourcils.

« À quoi va-t-elle te servir ? demanda le messager à mon sujet.

— J'ai la permission de l'emmener. »

Le messager sourit sans rien dire.

« Le roi Zumbi te conseille la prudence durant ton déplacement, ajouta-t-il avant de tourner les talons. Tu es l'un des hommes qu'il chérit et qu'il respecte le plus. »

Lorsqu'il s'éloigna, je dis à voix basse :

« Ce serait une sottise de partir maintenant.

— Assurons-nous de passer voir Luiza Cosme », ce fut tout ce qu'Anninho me répondit.

Une visite à Luiza Cosme, le retour à Palmares

Anninho resta muet et sévère durant le trajet. Personne ne nous arrêta. J'avais mis les papiers de ma grand-mère dans l'un des sacs en cuir et je m'accrochais à lui.

Nous nous rendîmes à l'échoppe en périphérie de la ville. Je remarquai, gravée dans le bois sombre au-dessus de la porte de derrière, une croix que je n'avais pas vue la première fois. Anninho frappa doucement, mais il n'y eut aucune réponse. Toujours rien à la seconde tentative. Alors nous distinguâmes un bruit de pas discret au coin du bâtiment. Je touchai le bras d'Anninho. Il me poussa derrière lui et se saisit de la petite épée à sa taille. La femme apparut et nous découvrit là, la surprise affichée sur ses traits.

« C'est moi, Luiza », chuchota-t-elle.

Elle portait un pantalon ample et un gilet court. Ses cheveux formaient un coussin sur le sommet de son crâne. Elle adressa un regard grave à Anninho, à moi un sourire.

Elle nous fit entrer.

Elle ferma la porte mais elle n'alluma pas de bougie. La lune se voyait à travers le vasistas.

« Je reviens de chez Aprigio, déclara-t-elle.

— On m'a dit que tu aurais un message pour Zumbi », annonça Anninho d'une voix dure et monocorde, sans chaleur. Il se tenait très raide.

« Non. Rien d'autre que ce qu'il sait déjà. Le gouverneur organise une nouvelle expédition. Avec des *bandeirantes* et des Indiens dans le lot. Combien de temps faudra-t-il attendre ? Un jour ? Une semaine ? Un mois ? Cela, il le sait déjà. Il sait à quoi s'attendre d'un jour à l'autre.

— Alors tu n'as rien pour Zumbi ? »

Luiza le regarda, puis elle reprit :

« Non. Aprigio enverra quelqu'un s'il y a du neuf... Quand je reviens de chez Aprigio je vais prier São Benedito. C'est le seul saint à qui j'adresse mes prières en ce moment. Le seul à qui je parle. Certains de ses bijoux ont été volés. On raconte que le voleur s'est défendu en disant qu'un nègre aura beau être un saint, il n'est pas convenable qu'il arbore des bijoux aussi précieux. Alors ils ne feront rien. »

Anninho ne répondit rien. Je ne parlai pas non plus.

« Ils arrivent à élever jusqu'au ciel la stupidité à l'œuvre en ce bas monde. Oh, des histoires, j'en ai à raconter. Mais tu es bien silencieux ce soir. »

Anninho garda la langue nouée. Il lui toucha l'épaule, Luiza lui toucha le bras. Je me demandai alors quelle était la nature de leur relation depuis le début et je gardai les yeux fixés au sol. Me revint en mémoire l'admiration qu'il éprouvait pour elle, pour son « existence pleine de dangers ».

Ensuite nous prîmes congé. Il m'attrapa par le bras.

« C'est bien d'être un homme qui ne parle pas », dit Luiza.

Avions-nous pris la direction des montagnes ? Je ne lui posai pas la question. Non, nous étions revenus sur nos pas, nous traversions la palmeraie en sens inverse.

À notre retour je voulus rendre les papiers jaunis à ma grand-mère. Elle refusa.

« Maintenant tu vas voir comment une vieille femme défend son sang », dit-elle, ses pommettes plus hautes que jamais.

Un messenger envoyé par Aprigio

Le messenger envoyé par Aprigio avait été blessé à l'épaule. On l'avait trouvé inconscient près de la porte. Ma grand-mère leur dit de le porter chez elle.

« Viens avec moi, Almeyda. »

Elle lui nettoya l'épaule, broya des feuilles séchées et en fit un cataplasme qu'elle banda. Ensuite, elle essuya son front, le sang sur ses bras et ses mains. Il n'avait pas repris connaissance.

Anninho et d'autres se massèrent à l'entrée. Grand-mère leur demanda de partir. Seul Anninho resta.

« Et toi ? » lui lança-t-elle.

Il lui sourit, fit une révérence et s'en alla. L'un des émissaires de Zumbi se présenta à la maison.

« Est-ce qu'il a parlé ? »

— Non. »

Il s'approcha du blessé.

« Combien de temps va-t-il rester ainsi ? »

— Je n'en sais rien.

— Lorsqu'il reprendra connaissance, envoyez quelqu'un en informer le roi.

— Oui. »

L'émissaire repartit. Ma grand-mère toucha le front de l'homme, qu'il avait haut. C'était un métis qui ne devait pas avoir plus de trente ans, aux cheveux courts et bouclés. Sa chemise et son pantalon étaient maculés de sang et de boue. Il avait le nez et le menton anguleux, mais le front et la mâchoire courbes et bombés. Ma grand-mère mit sa main sous sa tête et la souleva légèrement. Elle lui enduisit les cheveux d'huile.

La conversation entre Almeyda et le jeune homme, ce que dit son message

Elle me demanda de veiller sur lui. Elle mit ses sandales et sortit. Je m'assis près du hamac qui frôlait le sol et je lui rafraîchis le front avec un linge humide. Toujours inconscient, il se détourna de moi. Je posai une main sur son bras et je le retins avec douceur.

Soudain, il ouvrit les yeux.

« On m'envoie au capitaine qui porte le nom de Zumbi. » Il me regarda comme si je n'étais pas là. « Monsieur, ils envoient un régiment de plus de... j'ai bien peur que Palmares... »

À nouveau je lui essuyai le visage avec le linge humide. Ses yeux étaient grands et vitreux. Je pris sa main dans la mienne.

« Ils sont à seize lieues de Porto Calvo. Des *bandeirantes* de São Paulo. Domingos Jorge. Les Paulistes ont atteint Pernambouc. »

Il ferma les yeux et s'endormit. Au retour de ma grand-mère, je lui tenais toujours la main. Elle s'approcha et lui toucha le front.

Elle lui palpa les aisselles.

« Il dit que les Paulistes ont atteint Pernambouc », annonçai-je.

Elle alla à la porte, elle interpella quelqu'un à qui elle répéta le message, puis elle me conseilla de rentrer chez moi, elle allait prendre soin du blessé.

À la maison, je trouvai Anninho posté sur le seuil.

« Je veux te protéger. Je veux te mettre hors de danger. » Je ne dis rien.

Il me montra un de ses dessins. « Tu sais ce que c'est ? »

Je fis oui de la tête.

« J'ai construit un abri souterrain avec de la boue et des broussailles. Si la situation le permet nous nous retrouverons là-bas. Tu as bien regardé ? »

De nouveau, je répondis oui.

Il brûla le dessin à la flamme d'une chandelle.

Nous nous étendîmes dans le hamac ; il appuya sa tête sur mon épaule.

« Est-ce que tu veux de moi ? demanda-t-il.

— Oui. »

J'attendis longtemps qu'il me touche, qu'il me prenne dans ses bras. Je me persuadai qu'il ne m'avait jamais posé cette question, que je me l'étais imaginée. Je lui touchai le front, les cheveux. Il avait laissé la tête sur mon épaule.

« Tu vas te rappeler cet endroit, Palmares ? me demanda-t-il.

— Oui.

— La vallée du Rio Mundaú est très belle. »

La tête sur mon épaule, il s'endormit.

Barcala Aprigio,
le frère de Martim, un jeune écrivain brésilien

Ma grand-mère mélangea du miel et du gingembre et lui administra le mélange par petites cuillerées. Au début sa bouche se crispa, ensuite il l'ouvrit en grand.

« Qui est cette femme ? demanda-t-il à mon arrivée.

— Ma petite-fille, Almeyda », répondit-elle sans se retourner.

Il ne me quittait pas des yeux. À un moment il tendit un papier et il se mit à lire, comme s'il reprenait le fil de quelque chose qu'il avait commencé avec ma grand-mère. C'était du portugais, qu'il lisait avec l'accent hollandais :

« ... mais seule la progéniture des hommes blancs et des femmes noires – les vraies beautés de ce continent. Leur corps possède une grâce naturelle, elles ont d'immenses yeux noirs. Ce sont les vraies beautés de ce continent... Mais les danses, jamais je n'ai vu de tels spasmes, de mouvements si lascifs – les passions débridées du diable. Jamais je n'ai vu pareille diablerie. Je m'empourpre quand je pense à nos propres femmes... »

Il avait repris sa lecture, avec une voix différente :

« Quelles sont les émotions réelles qui traversent ce continent ? Qui peut le dire ? Ne revenons-nous pas toujours à la faim, à la soif, au sexe et au sang ? »

Il posa les yeux sur ma grand-mère.

« Cela parle de l'expérience hollandaise sur ce continent. J'ai longtemps vécu en Hollande avec mon frère, mais c'est au sujet de cet endroit que j'ai voulu écrire, pas de là-bas, et d'une certaine façon associer l'ici et le là-bas ?

— Qui est votre frère ? demandai-je en m'approchant de lui.

— Martim Aprigio. »

Je hochai la tête.

« Nous avons parmi nous un jeune écrivain brésilien, annonça ma grand-mère avec gravité.

— Le livre que j'ai signé a d'abord reçu des louanges en Hollande ; il a même fait couler quelques larmes. Mais ici ils ont réprouvé la façon dont j'utilisais le sexe dans mes écrits. J'essayais de décrire des relations complexes entre les Noirs et les Blancs, les riches et les pauvres. Ils ne savaient pas que j'étais mulâtre, mais ils sont allés raconter que j'ignorais tout de ce genre de relations, que mon œuvre était immorale et dégénérée. Par ailleurs mon portugais n'était pas « pur » mais

« abâtardi », et mon emploi de l'occulte démontrait sans doute possible une relation avec le diabolique. Mon frère espérait que je reste en Hollande mais j'ai décidé de revenir ici. Bien entendu, on me traitait là-bas avec plus de dignité et plus de respect, mais d'un autre côté je n'avais pas une expérience de première main de la vie au Brésil, et même si j'avais l'impression que ce que je racontais de mon propre pays était fondé, j'ai pris conscience que je ne décrivais pas le quotidien, ni des personnalités ou des émotions normales. Mais est-ce que ce pays n'est pas fait tout entier de personnalités et d'émotions outrancières, qui prennent le plus souvent la forme d'atrocités sexuelles... pourtant je me demande régulièrement ce que je ressentirais si je retournais en Hollande, si on me traitait de nouveau avec dignité... Maintenant, c'est mon frère Martim qui veut que je reste. »

Il me regarda et m'invita à venir plus près. Je m'exécutai. Il braqua ses yeux sur moi.

« Tu crois que je vais être témoin de la destruction de cet endroit ?
— Je ne saurais le dire. »

Ma grand-mère m'observa sans parler.

« Pardonne-moi ces regards que je te lance, ajouta-t-il. Je suis encore en train d'apprendre comment regarder les femmes de mon sang, les femmes de mon propre pays. Je te trouve somptueuse. J'aimerais savoir qui tu étais dans une vie antérieure.

— Les démons galopent à travers la forêt, hurla quelqu'un. Ils sont ici ! À peine à deux lieues d'ici !

— Quelle a été la pire des horreurs que tu aies vue ? » me demanda le jeune écrivain en se redressant tandis qu'Indaya s'armait de ses longues épées et d'un mousquet.

La fuite, ou une intervention surnaturelle

Je ne me souviens de rien, à part que j'avais suivi ma grand-mère dehors. Elle me fit tomber par terre et je la vis éventrer un homme en s'écriant :
« Allah ! »

« Reste là », chuchota-t-elle, et je sentis un poids me plaquer au sol. Pourtant, lorsque je tendis le bras derrière moi, il n'y avait personne sur mon dos. Je ne l'ai pas imaginé. Je vous l'assure, je ne mens pas, ce ne sont pas les élucubrations d'une femme mélancolique.

Je restai allongée au sol. Des heures, des mois s'écoulèrent ? À présent je sais que cela dura des mois, mais j'ignore comment j'avais pu

perdre à ce point le fil du temps. Je n'en garde aucun souvenir. À part le moment où Anninho m'avait prise par le bras et hissée sur mes pieds.

« Bande d'abrutis, lança une voix pleine d'autorité. Pourquoi vous les avez laissés nous rattraper ? Pourquoi vous les avez laissés construire leur palissade si près ? Qui était de guet la nuit dernière ? »

Nous progressâmes rapidement à travers un labyrinthe obscur jusqu'à atteindre l'abri qu'Anninho avait préparé. Il avait creusé la terre près d'un banyan et aménagé une hutte souterraine qu'il avait recouverte de lianes, de branches, de palmes et d'herbe. Il souleva cette trappe, sauta au fond du trou et m'aida à descendre avant de dissimuler l'entrée. Il faisait sombre à l'intérieur et nous rampâmes dans un coin où il avait entassé des petits sacs de manioc, d'ignames, de concombres, de noix de coco et de cacahuètes – surtout des ignames et des cacahuètes. À tâtons, il suspendit un hamac à des piquets enfoncés dans le sol. Il m'aida à monter dedans et se reposa à mes côtés.

Nous restâmes cachés ainsi plusieurs semaines. Anninho quittait l'abri à la tombée de la nuit et revenait avec des poignées de légumes et de fruits sauvages, parfois des fleurs sauvages qu'il m'offrait. Une fois il resta dehors jusqu'à l'aube. Étendue dans le noir sur mon hamac, les genoux collés à ma poitrine, je crus ne jamais le revoir. Au lever du jour, il souleva la trappe et me rejoignit d'un bond dans l'abri. Il vint se poster près de moi. Il m'informa qu'il pensait que le danger était passé. Il voulait pousser plus loin, partir à la découverte. Palmares était désertée, les Portugais avaient fait beaucoup de prisonniers et se les étaient répartis. Il ne pouvait pas dire combien s'étaient échappés, même s'il avait vu les cadavres de ceux qui s'étaient jetés du haut de la falaise, une forme de fuite, et ils étaient nombreux.

« Zumbi ? » demandai-je.

Au début il ne dit rien, puis il soupira profondément.

« Certains racontent qu'il s'est enfui avec environ vingt hommes, d'autres qu'il a été fait prisonnier et décapité... »

Je le fixai.

« ... et sa tête exposée en public pour nous prouver qu'il n'est pas immortel. »

Je baissai les yeux. Nous n'échangeâmes pas un mot. Je me rallongeai. Anninho s'étendit à côté de moi avec des mouvements doux.

« Où aller ? » demandai-je ensuite.

Il secoua la tête sans rien dire.

Au bout d'un moment il déclara :

« C'est devenu une légende.

— Dans quel sens ?

— Toutes sortes d'histoires circulent déjà. Certains disent que le roi Zumbi s'est métamorphosé en oiseau lorsqu'ils l'ont découvert sur la falaise à la lisière de la palmeraie et qu'il s'est envolé. D'autres racontent qu'il n'a pas changé d'apparence et qu'il s'est envolé, tout simplement. D'autres encore que son plus grand exploit a été de sauter dans le vide, de se suicider plutôt que d'être réduit en esclavage. Quelques-uns se sont convaincus qu'il est parti dans un autre espace-temps, qu'il reviendra guider son peuple... Garrostazu a prédit que Zumbi, l'esprit de Zumbi, allait revenir maintes et maintes fois, mais qu'il sera détruit à chaque fois, c'était une crainte qu'il avait. Quand l'esprit réchappe à la destruction, ils détruisent le corps qui lui sert de véhicule. »

Je ne dis rien.

« Zumbi s'est enfui avec une vingtaine d'hommes et ils sont parvenus à une cabane sur la colline de Barriga, mais l'un des siens les a trahis et cet homme, raconte-t-on, a tenu le roi Zumbi par les cheveux pendant qu'un soldat portugais le décapitait.

— Qui ça ?

— Aucune idée. N'importe qui. Certains accusent un mulâtre. »

Je restai silencieuse, puis je demandai :

« Tu crois que l'homme-médecine aurait pu prévenir ce désastre, s'ils ne l'avaient pas banni ?

— Non, je ne le crois pas. Ce que je crois, c'est que ses prophéties étaient exactes, mais ses potions n'auraient pas eu le moindre effet. »

Je repensai à l'expérience étrange que j'avais vécue.

« Non, je ne crois pas en un stratagème occulte, ajouta Anninho. J'ai prévenu Garrostazu, il doit garder son silence et ses distances, préparer ses remèdes en secret s'il s'y sent contraint. Peut-être que cela aurait fonctionné dans un autre monde, mais ici non. »

Je l'observai. Je voulais lui parler de mon expérience étrange. Était-ce là un « stratagème occulte » ? Je préfèrai ne rien dire.

« J'ai cru à la prophétie, pas au remède. Mais lui savait. Il a béni mon amulette malgré tout, même si je n'y croyais pas. "Et si c'était uniquement l'esprit", a-t-il dit. "Et si ce n'était pas mes remèdes, mais uniquement l'esprit, qui faisait pencher la balance, alors prends cette amulette avec toi, mon ami". Il aurait dû garder ses prophéties pour lui. Loué soit Allah, qu'il n'ait pas souffert de châtement plus dur que le bannissement. »

La femme tapuya et la découverte

Au matin un bruissement se fit entendre au-dessus de l'entrée de l'abri, suivi du chant sifflant d'un oiseau, sans doute un toui.

« Viens, me dit Anninho.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Viens, c'est tout. »

Nous quittâmes le hamac. Anninho me souleva par les hanches et quelqu'un à l'extérieur me saisit les mains. Je les retirai d'un geste vif, puis je me détendis, car Anninho savait ce qu'il se passait, contrairement à moi. Tandis qu'on me tirait hors du trou je vis les jambes et les cuisses musculeuses d'une femme tapuya. Une femme ? Elle avait un arc et un carquois en travers des épaules et les cheveux coupés court, comme un homme. Le visage large, les pommettes très hautes. Elle me souleva aisément, sans parler, et je me retrouvai debout à côté d'elle. Anninho sortit de l'abri et lui adressa un hochement de tête, nous la suivîmes à travers une forêt dense et nous débouchâmes dans une clairière où se dressait une longue maison en bois qui ressemblait à une grange. Nous franchîmes le seuil et trouvâmes à l'intérieur des rangées de hamacs vides. Nous nous assîmes sur des nattes et une autre femme, tapuya elle aussi, aux cheveux très longs et très propres, bien peignés, tressés à l'avant mais relâchés sur les épaules, vint nous servir du poisson et de l'ananas. Sa lèvre inférieure était percée, une petite pierre fichée dans le trou. Je la fixai du regard, même si tel n'était pas mon objectif. Près des plantations où j'avais vécu, on avait découragé les Tapuyas de se livrer aux rituels ancestraux, considérés comme des « mutilations ». Les jeunes en particulier. Une femme aussi jeune et aussi belle qui respectait la tradition, c'était une nouveauté pour moi, même si j'avais vu des Tapuyas plus âgés au visage percé. Sa tâche accomplie, elle nous laissa et s'éloigna dans un coin de la salle.

« Ce ne sont pas des mayacus, me dit Anninho avec un petit rire.

— Je ne vous servirais pas du mayacu, protesta la femme, sortant de son silence. Jamais je ne vous empoisonnerais, toi et ta femme. » Elle avait l'air vexée.

« Tu es un homme très honorable. Très gentil.

— Non, non, Maite, je ne voulais pas dire... »

Il lui raconta ce qui s'était passé.

La femme sourit d'une oreille à l'autre, mais elle ne rit pas. Puis elle me regarda comme si elle aussi se posait des questions sur mes intentions. Je me sentis stupide et baissai la tête. La femme se leva et revint avec un châle en poils de fourmilier.

« Ah, tu as bourlingué depuis la dernière fois que je t'ai vu, dit-elle à Anninho. Quelles épreuves as-tu traversées ? »

— Ah, j'ai été plus chanceux que beaucoup de monde.

— Ah, ils ne sont pas aussi courageux, ni aussi éclairés que toi. Ah, si mes ancêtres l'avaient été ! »

Je les observai, en proie à la conviction que ce n'était pas une conversation réelle, mais un échange rituel. Anninho se leva et s'inclina, la femme fit de même. L'autre femme, celle aux cheveux bien peignés, nous rejoignit les cheveux ébouriffés et elle embrassa les mains d'Aninho.

Je saluai d'un signe de tête les deux femmes et nous quittâmes leur maison.

« Pourquoi est-ce qu'elle a l'apparence et le comportement d'un homme ? demandai-je à Anninho.

— Elle a fait vœu de chasteté, comme les nonnes catholiques. Ces femmes-là n'ont pas d'homme mais elles doivent ressembler à un homme, se couper les cheveux, faire ce que font les hommes. Chasser. Autrefois, elles faisaient la guerre aux côtés des hommes. Elles ont des servantes. Celle-là vit seule avec sa "femme".

— Est-ce qu'elles... ?

— Je n'en sais rien. »

Nous poursuivîmes notre route. Anninho avait enroulé un bras autour de mon épaule. Le sol était tapissé de lianes et de feuilles de banyan.

« Est-ce que nous retournons dans notre abri ? »

— Non. Maite n'a pas vu de soldats portugais ou tapuyas depuis plusieurs jours... Nous sommes censés retrouver les autres dans les collines de Barriga. Combien se sont échappés, je l'ignore...

— Des soldats tapuyas ?

— Ils ont recruté des soldats tapuyas dans leurs rangs. Ils connaissent les forêts. Et je les soupçonne d'avoir utilisé une stratégie tapuya, même si Velho recevra tous les lauriers.

— Quoi ? Je ne sais pas de quoi tu parles. »

Nous débouchâmes dans une clairière traversée d'un ruisseau et nous nous assîmes sur un rocher.

« J'ai entendu parler de batailles où les Tapuyas ont construit une palissade à côté de la palissade de leur ennemi, et cette palissade, ils l'ont rapprochée petit à petit jusqu'à la coller à celle de l'ennemi, qu'ils empêchaient ainsi de s'échapper et qu'ils pouvaient attaquer, ou au moins lancer un combat en corps-à-corps. Mais les Portugais ne voyaient là-dedans qu'un chaos sans chefs et sans stratégie.

— Qui est Velho ?

— Le Portugais qui a mené l'assaut contre Palmares.

— Pour moi ce sont tous les mêmes. Je ne connais pas leurs noms et je ne veux pas non plus les connaître.

Anninho fronça les sourcils. Il resta silencieux un instant.

— Si l'heure était venue pour toi de raconter ce lieu et cette époque, tu ne trouverais pas judicieux de connaître le nom de l'ennemi autant que le nôtre ?

Je ne sus que répondre. Il me toucha le visage, puis il s'approcha du ruisseau et ôta sa chemise.

— Tu veux te baigner ? me proposa-t-il. Je fis non de la tête.

— Il y a peut-être encore des Portugais dans les parages, lui dis-je. Peut-être que les Tapuyas leur ont appris à se cacher.

— Ils ont capturé leurs nègres et ils ont pris le large.

J'enlevai mon corsage mais je gardai mon pantalon.

— C'est dans cette tenue que tu te baignes ? »

Je ne relevai pas. Il avait débouclé son pantalon, il était déjà dans l'eau.

Je retirai le bas et je le rejoignis. L'eau tiède apaisa mes jambes couvertes d'éraflures et de morsures qui piquaient. Il me tint serrée contre lui. Je crus qu'il allait me faire l'amour. Nous restâmes enlacés un long moment, puis il me retourna et me passa de l'eau sur les épaules et sur les mollets. Je contemplai un yucca.

Nous les entendîmes trop tard, ils nous étaient déjà tombés dessus. Ils se cachaient dans le décor, debout, silencieux. Tapuyas, *bandeirantes*, et soldats portugais. Y avait-il un Noir parmi eux ? L'un avait la peau presque aussi foncée que la mienne. Un Tapuya ? Un Haoussa ? Un Portugais au teint très mat ? Les *bandeirantes* et les Portugais avaient des mousquets, les Tapuyas des lances et des arcs. Je me tenais près d'Anninho mais il fit barrage de son corps. Le capitaine s'approcha du bord du ruisseau et nous visa de son mousquet. Anninho me donna sa main. Je la pris et nous remontâmes sur la berge.

Un Tapuya piqua nos vêtements sur sa lance et nous les lança. Il avait les bras et les cuisses tatoués. Une tête en forme de diamant. Je me précipitai sur mes habits pour les ramasser.

— Non, dit l'un des soldats portugais, un jeune homme d'une vingtaine d'années. L'homme en premier.

Anninho ne bougea pas d'un pouce. Il resta debout, très droit. Le jeune soldat braqua son mousquet sur lui.

« Dis-leur que tu es un homme libre », soufflai-je. Anninho resta muet.

On m'a soulevée pour me poser sur une couverture rouge et me porter dans les profondeurs de la forêt. Je n'ai vu que des yuccas et des banyans.

Dans les montagnes de la Serra de Barriga

Quelqu'un me touchait, me touchait les seins. Est-ce qu'ils étaient toujours là ? Est-ce dans mon rêve que je les ai vus tranchés et jetés dans la rivière ? Je sens le soleil sur mon front, puis l'ombre fraîche d'une hutte, l'odeur des oranges et de la noix de coco, le goût du rhum.

— *Où est-ce que tu l'as trouvée ?*

— *Au bord de la rivière.*

— *Anninho ?*

— *Je ne l'ai pas vu. Regarde ce qu'ils lui ont fait. C'est sans doute la boue qui a arrêté le sang.*

— *Lave-lui la boue dans ses cheveux. »*

Un linge humide sur ma tête et sur mon front. Je distingue deux ombres au mur, un profil d'homme, les pommettes d'une femme. Une main sur mon épaule. Une autre qui me frotte la plante des pieds. Une douleur à la poitrine, de l'eau froide, des feuilles.

— *Qu'est-ce que c'est ?*

— *Une plante médicinale.*

— *Comment l'appelle-t-on ?*

— *Ipécacuanha.*

— *Pourquoi l'as-tu embrassée ?*

— *Ce n'est pas moi qui l'ai embrassée, c'est le baiser de Jararaca, le serpent mystique.*

— *Ça ne saigne pas assez ? Qu'est-ce que tu fais, Luiza ?*

— *Luiza.*

— *Elle dit ton nom.*

— *Luiza.*

— *Oui, c'est moi, Luiza Cosme.*

— *Luiza.*

— *Oui, c'est moi, et voici Barcala, qui t'a amenée ici.*

— *Ça ne saigne pas assez ?*

— *C'est le sang menstruel d'une femme. Ce n'est pas le même sang. Celui-là est plein de pouvoir. Une vieille femme me l'a enseigné.*

— *Qu'est-ce qui est arrivé à Anninho ?*

— *Anninho, on ne l'a pas vu. Tu as vu Anninho ?*

— *Je n'ai vu personne en dehors de cette femme.*

— *Anninho...*

— *Elle l'appelle encore.*

- Elle doit souffrir beaucoup et pourtant...
- C'est le suc de l'ipécacuanha. Elle me tâte le front.
- Que fais-tu à présent ?
- Va te promener, Barcala. C'est une besogne pour les femmes.
- Et les autres ? Ils connaissent cet endroit ?
- Oui.
- Et la famille de Martina Puerreydon ? Est-ce qu'ils vont venir ?
- Oui. Va faire ta promenade.

Une main au contact de mon front. De longs doigts. Une paume rêche. Elle m'embrasse sur le front et sur les seins.

- Ces lèvres vont te guérir, aie foi en elles.

Elle approche quelque chose de ma bouche. Un goût de vin.

— Le vin que nous buvons avant la naissance de l'univers. C'est le même. Elle me fourre des morceaux dans la bouche. Je me détourne. Un fruit trempé dans du sang menstruel ?

- Est-ce que tu vas aller avec les autres à la Nouvelle Palmares, ou rester ici ?
- Bois de ce vin qui existait avant l'existence du temps.

Elle me soulève la tête et je bois. Je vois simultanément sa face avant et sa face arrière, les deux côtés, le haut de son crâne et la plante de ses pieds. Des éclairs jaillissent de ses yeux.

- Quand tu iras mieux, je t'emmènerai voir Zibatra. Entre mystiques, vous saurez vous reconnaître. Tu le nieras, mais est-ce que nous ne t'avons pas porté secours ?

Elle passe ses doigts dans mes cheveux.

- Voici une femme qui aime passionnément son mari et qui attend son retour.

Elle me dessine une pyramide sur le front.

- Écoute-moi, qui suis une vieille femme.

— Où est Luíza ?

- Luíza ? Je suis la vieille Vera, tu ne me reconnais pas ?

— Luíza Cosme était ici.

- J'ai toujours été ici. Je suis encore aujourd'hui celle que j'étais quand ils t'ont amenée.

Une conversation entre Barcala et l'esclave de l'imprimeur

Mes blessures se refermèrent et je pus enfin me tenir assise, et la vieille Vera continua à me masser la poitrine plusieurs fois par jour avec un onguent qu'elle avait préparé, et elle me plaçait des boulettes de tabac broyé sous la langue. J'avais pris place sur une vieille chaise en rotin

dans un coin de la hutte, qui comprenait une chambre à coucher et une cuisine. Inexplicablement, je m'enfermai dans le silence. Aux gens qui entraient et sortaient, et à ceux qui me faisaient la révérence, j'opposai mon mutisme. Les Portugais t'ont aussi coupé la langue ? me demandait la vieille Vera. On lui a aussi coupé la langue, à cette femme ? Pourquoi as-tu arrêté de parler ? Malgré tout, je restai assise et je regardais les gens entrer et sortir, et j'attendais qu'elle vienne mettre de l'onguent à l'endroit où j'avais eu des seins avant, et le tabac broyé sous ma langue, et je l'écoutais me reprocher mon silence. Quelqu'un m'avait donné une blouse ample et un pantalon d'homme, c'était ma tenue.

— C'est Aguirre Beltran que tu nous amènes ? demanda-t-elle à Barcala lorsqu'il arriva en compagnie d'un autre homme.

Cet homme était très grand, il avait la peau tannée, des bras et des jambes longs et droits et un corps dépourvu de la moindre courbe. Des cheveux courts et bouclés, aussi, un front haut et une petite bouche aux lèvres pleines qui s'affaissaient légèrement. Il semblait froncer les sourcils et ses yeux bruns pétillaient. Il me lança un regard surpris, donna l'impression d'entrouvrir la bouche puis hocha la tête. Ce petit signe de tête dut m'échapper car j'étais assise là, les mains jointes sur les genoux. Il se retourna, mal à l'aise, et regarda Barcala, qui resta muet avant de l'inviter à s'asseoir. Ils prirent place à la table en bois. La vieille Vera leur apporta du pain et du chocolat, ensuite elle se mit sur une natte à côté de moi.

— Ainsi donc, ton maître est mort et ils t'interdisent de reprendre l'imprimerie, dit-elle, bien fort.

Mes yeux s'écaraillèrent. Est-ce que j'avais déjà vu cet homme, est-ce que je lui avais adressé la parole ? J'observai ses larges épaules qui traçaient une ligne droite et formaient un angle. Sa tête semblait petite par contraste, et le reste de son corps svelte.

— Oui, répondit-il.

Barcala expliqua – à moi ? où avais-je déjà entendu cette histoire ? – que Beltran avait été affranchi par son ancien maître qui lui avait légué l'imprimerie, mais d'après la loi aucun Noir ne pouvait être propriétaire d'une imprimerie. Son maître ignorait-il la loi ?

— Qu'est-ce qui va se passer avec l'imprimerie ? voulut savoir la vieille Vera.

— Elle va être vendue à un Blanc.

— Qui va récupérer l'argent ?

— La ville.

— Et toi, que que comptes -faire ?

— Je veux qu'il rentre en Europe avec moi. Ensemble, qui pourra nous arrêter ?

— Donc tu as décidé, ta place n'est pas ici, après tout ? insista la vieille Vera.

— Pourquoi rester ? Palmares n'est plus. Nous avons la chance d'avoir réchappé à la destruction. Je veux redevenir libre. Là-bas, nous pourrons en faire, de ces choses, moi Beltran, l'imprimeur, et l'écrivain brésilien. Ici il n'y a rien à faire, à part pelleter les os des morts et téter le sang qui coule sur les dents.

Il envisageait de parler de la société brésilienne dans les écrits qu'il produirait à l'étranger, des relations entre les Noirs et les Blancs, les riches et les pauvres ; il allait aussi présenter le continent comme une terre où prospère l'occulte. Il apporterait avec lui des choses du Brésil. Mais il voulait de nouveau être traité dignement. Les quilombos étaient rasés. Il parla de son frère Martim, qu'il qualifia d'homme de culture, et de la collection d'œuvres scientifiques et historiques que Martim avait laissée en Hollande lorsqu'il avait décidé de revenir au Brésil, des projets qu'il avait dirigés en Hollande, en Arménie, en Russie méridionale. Mais Martim était d'avis que ces choses-là ne devaient pas s'appliquer qu'à sa seule personne, qu'elles devaient s'appliquer à des milliers d'individus semblables à lui, comme il y avait des milliers d'Anglais ou de Français au sujet desquels ces choses-là pouvaient s'appliquer chaque jour, et ce n'était pas ces choses « ordinaires » qui distinguaient un homme, mais des traits de personnalité, du caractère, de l'intellect, de l'esprit. Mais cela ne l'empêchait pas de féliciter son frère pour ce qu'il avait accompli dans le domaine professionnel, car des hommes tels que lui ne pouvaient prendre cela pour acquis...

Il poursuivit son discours sur le même ton mais j'ai du mal à faire remonter à ma mémoire ce qu'il exprima précisément.

« Est-ce que Martim Aprigio va lui aussi retourner en Europe ? » demandai-je de but en blanc.

Tous les regards se tournèrent vers moi, comme si j'étais une bête curieuse et que je venais de proférer une ineptie.

« Non. C'est ce que j'explique depuis le début. Il a l'intention de rester. Si c'était faisable, il resterait jusqu'à ce que les hommes tels que lui puissent prendre pour acquis ce qu'il a accompli. Mais regarde tout ce temps gâché, toutes ces énergies gaspillées, des traits de personnalité, du caractère, de l'intellect et de l'esprit. Mais moi, non, je ne compte pas rester. »

Ils continuèrent à m'observer, en particulier Beltran, qui donnait l'impression qu'il voulait me parler.

« J'ai vu tout ce que j'avais à voir ici, affirma Barcala. Que Martim sabote sa vie et la vie de sa femme. Je ne vais pas attendre des siècles.

— Il n'y a que ceux qui refusent la vérité qui sabotent le temps qu'ils passent ici, répliqua la vieille Vera.

— Dis-moi la vérité, alors. »

La vieille Vera garda le silence, puis elle se tourna vers moi et ouvrit grand ses yeux d'où jaillirent des étincelles. J'avalai le tabac sous ma langue.

« Je vais accompagner mon frère et sa femme, ainsi que la famille de Martina Puerreydon et toute cette bande d'ânes bâtés, jusqu'à Paraíba, et ensuite regagner la Hollande ou la Russie méridionale, déclara Barcala.

— Et tu vas écrire des articles et des histoires que Beltran imprimera ?

— C'est bien l'idée », dit Barcala.

La vieille Vera s'esclaffa. « Un homme de culture. Et tu ne me considères pas comme une femme de culture ? »

Entre-temps, elle avait attrapé un oignon et un quignon de pain pour les manger. Elle sala l'oignon et mordit dedans.

« Je connais le pouvoir du sang, et de l'esprit, et des plantes, et du vieux Jararaca, qui se déplace d'un endroit à l'autre, à travers le temps et l'esprit. Est-ce que cela ne fait pas de moi une femme de culture ? »

Barcala ne répondit rien.

« Tu vas écrire en hollandais ou en portugais ?

— Les deux, j' imagine.

— Eh bien, seul toi peux prendre cette décision. Peut-être que Dieu t'a envoyé pour être témoin de ce scandale, partir au loin et le dénoncer dans tes écrits. Ce n'est qu'à travers Dieu que des hommes tels que toi apparaissent... la pauvre Almeyda ne voit rien, ou elle refuse de parler de ce qu'elle voit. Les Portugais t'ont aussi tranché la langue ? »

Barcala se mit debout et fourra ses longues mains dans ses cheveux. Il fit les cent pas, comme possédé. Il laissa retomber ses mains le long de ses flancs, les cheveux hérissés sur sa tête, et tira sur la barbe qu'il avait laissée pousser.

« Ah, mais voilà le fond du sujet. Il n'y a pas que le scandale dont je veux parler dans mes livres, il n'y a pas que ça. J'y consacrerai des pages, bien entendu. Je me laisserai tomber au fond du puits des horreurs. Je téterai le sang qui coule sur mes dents. Mais c'est aussi une terre d'une immense beauté. Je veux parler de ma relation, notre relation à l'univers tout entier, pas seulement aux Blancs. Pourquoi est-ce qu'ils se mêlent de tout ? Je veux me rendre là où ils ne sont pas ma préoccupation principale. Je veux écrire sur tout le reste. Sur l'univers tout entier. »

Il marqua une pause, plongé dans ses pensées. Il pivota prestement sur ses talons et me montra du doigt.

« Et je veux la prendre avec moi. »

Je restai bouche bée. « Tu entends ça ? » me dit la vieille Vera.

Barcala ne cessait de me regarder. Je lui retournai son regard, puis je baissai les yeux.

« Elle croit qu'elle n'est plus une femme à cause de ça ? chuchota-t-il. Elle croit qu'aucun homme ne voudra d'elle. C'est ainsi qu'ils punissent ses semblables. Comment osent-ils ! »

J'observai mes genoux sans parler. Je sentis ma gorge se nouer.

« Est-ce que tu veux partir en Hollande ? me demanda la vieille Vera avec un rire. Est-ce que tu crois que c'est là ton destin ? »

Je ne dis rien.

Barcala plaqua ses cheveux vers l'arrière, les yeux braqués sur moi, comme si c'était lui qui avait posé la question et qui attendait une réponse.

« Tu n'aimes pas ses cheveux en pagaille ? reprit la vieille Vera. C'est le genre de femme qui va errer, solitaire, jusqu'à ce que l'autre revienne. » Elle s'esclaffa. « Jamais tu n'as vu de femme pareille. Incroyable, non ? »

Barcala se tut. Il me regardait toujours.

Je répondis non de la tête. Cela fit rire la vieille Vera. Beltran me fixa, stupéfait.

« Je vais t'accompagner, lui dit la vieille Vera. Mais je suis vieille et chauve. »

Elle mordit dans l'oignon et éclata de rire une nouvelle fois. « C'est par l'intermédiaire de Dieu que nous traversons le temps et l'esprit. Barcala te trouve très belle, mais tu es la première femme de couleur sur laquelle il a vraiment posé les yeux. »

Barcala ouvrit la bouche pour protester mais il se ravisa.

La vieille Vera m'observa, hilare.

Un homme riche, à la peau claire, et une femme coupable de jeter des sortilèges d'amour

J'accompagnai la vieille Vera à la cueillette des baies sauvages et des œufs d'oiseaux. C'était ma première sortie depuis mon arrivée. À notre retour nous trouvâmes un homme à la mine grave assis à la table, seul. Il portait une chemise et un pantalon noirs. La vieille Vera franchit le seuil comme s'il était tout naturel de trouver un inconnu chez soi mais je ne savais pas sur quel pied danser. « Viens, mon enfant », me

dit-elle, puis elle salua l'homme qui répondit à son salut et se présenta. Il s'appelait Sobremonte.

« Oh, c'est vous, Sobremonte. »

J'entrai et je fermai la porte. La vieille Vera posa dans un coin le panier plein de baies et d'œufs d'autruche.

Sobremonte était assis, il ne disait pas un mot. C'était un homme mince de petite taille et ses origines africaines sautaient aux yeux malgré sa peau très claire. Et son expression, ou ce qu'il dégageait, me fit sentir qu'en plus d'avoir la peau claire, c'était un homme riche.

« Et cette terre, qu'est-ce qu'elle a fait aux espoirs d'un jeune mulâtre ? » demanda la vieille Vera.

Il se retourna et la fixa, comme on fixe un étranger qui a levé le voile sur un secret.

« Qui est l'homme aux yeux bleu pâle ? voulut-elle savoir.

— Est-ce que tu dis la bonne aventure ? Ou est-ce que je t'ai déjà rencontrée quelque part ? Barcala t'aurait parlé de moi ?

— Je ne vous ai jamais rencontré et Barcala ne m'a jamais parlé de vous. Mais tu as réclamé réparation pour les torts commis ? »

D'abord silencieux, l'homme répondit sur un ton sarcastique :

« Je suis un individu corrompu issu d'une longue lignée de bâtards, et la prêtrise doit rester inviolée. Elle serait irrémédiablement souillée si elle acceptait mon sang parmi ses rangs.

— Est-ce que tu as déjà vu un prêtre mulâtre, Almeyda ? me demanda la vieille Vera.

— Non. »

Elle se mit à rire.

Barcala nous rejoignit et échangea une poignée de mains avec le nouveau venu. « Sobremonte, mon ami. Quelles nouvelles m'apportes-tu de mon frère ?

— Ils devraient être ici avant la nuit, avec Martina Puerreydon et sa famille.

— Et il n'a pas de message pour moi ?

— Il dit que tu es un pauvre diable.

— Nous sommes tous des pauvres diables, rétorqua Barcala.

— Est-ce que tu vois la femme qui se dresse au milieu des ossements des morts, du sang entre les dents ? Tu t'approches quand elle te fait signe ? » lança la vieille Vera.

Personne ne dit rien, à l'exception de Sobremonte :

« Cette femme me connaissait avant même que je me présente. Est-ce que je me suis présenté ? Oui. Mais elle connaissait des détails de ma vie. Tu l'as informée de ma venue ?

— Je n'ai pas vu la vieille Vera, mais la vieille Vera voit tout.

— C'est excessivement fâcheux.

— *Excessivement fâcheux ?* Quelle drôle de façon de parler, plaisanta la vieille Vera.

— J'ai vu la vieille Vera en transe, qui récitait des extraits de livres dans un portugais impeccable, et détentrice d'un savoir qui n'est pas accessible à une femme de ce genre », déclara Barcala.

Tous se tournèrent vers la vieille Vera qui resta impassible. Au bout d'un moment elle dit :

« Ce n'est que par l'intermédiaire de Dieu que nous traversons le temps et l'esprit. »

Barcala avait une étincelle dans le regard. « Quand elle était plus jeune, dit-il, elle a été jugée coupable d'avoir jeté des sortilèges d'amour.

— Des sortilèges d'amour ? s'étonna Sobremonte.

— Il ignore tout de ces sujets-là, répliqua la vieille Vera.

— Rappelle-toi. Je viens d'une longue lignée de bâtards, répéta Sobremonte.

— Qu'est-il advenu de moi une fois le jugement rendu ? l'interrompit la vieille Vera, qui voulait que Barcala poursuive son histoire.

— Ils t'ont condamnée au fouet et à dix ans de prison. C'est du moins ce qu'ils ont cru. Mais le lendemain on t'a vue dehors, postée devant la prison. Et ils ont vérifié, ta geôle était vide.

— Comment t'es-tu échappée ? demanda Sobremonte.

— Voilà le mystère. D'une façon peu traditionnelle. Elle prétend avoir ingéré une plante mais elle refuse de dire laquelle.

— Je l'ai mangée et après j'étais libre.

— Mais des sortilèges d'amour ? Quel tort as-tu pu faire avec ? » commenta Sobremonte.

La vieille Vera ne répondit rien.

« Ce sont les Blanches de la ville qui l'ont accusée d'avoir ensorcelé leurs hommes. On raconte qu'ils n'avaient d'yeux que pour cette jeune femme. La faute à ses sorts, certainement pas à sa beauté ni à ces yeux ravissants. »

Les yeux de la vieille Vera dansèrent, des étincelles en surgirent. Étais-je la seule à les voir ?

« Voyez comme ils dansent, ses yeux ! s'exclama Barcala – avait-il remarqué les étincelles ? C'est ainsi que tu as charmé les hommes de la ville ?

— Je n'ai charmé personne. Ils se sont charmés tout seuls.

— Avec ton aide, ha ha », s'esclaffa Barcala.

Je restai mutique, étudiant les yeux de la vieille femme qui dansaient et le feu qui en jaillissait.

« Celle-ci s'est enfermée dans la solitude et le secret », déplora Barcala.

La vieille Vera écarquilla les yeux, alors les étincelles fusèrent.

« Elle a toujours été ainsi », dit-elle.

Garrostazu

Un matin j'annonçai à la vieille Vera que j'allais me promener.

« Tu veux que je t'accompagne ?

— Non. Non. J'aimerais y aller seule, je pense.

— Barcala va t'accompagner. »

Barcala, qui écrivait, leva la tête.

« Non. Non. Je préférerais vraiment y aller seule.

— Fort bien. »

Barcala émit une remarque dans le style « ce que femme veut ». J'allai dehors.

Je cheminai jusqu'à l'endroit où nous avions cueilli des baies sauvages et je m'assis sur un rocher. Au bout d'un moment, je me levai pour m'aventurer au bord de la falaise. Je pensai aux hommes qui s'étaient jetés d'une autre falaise pour éviter d'être faits prisonniers, comme me l'avait raconté Anninho. Combien d'eux avaient choisi cette fin ? Y avait-il eu des femmes parmi eux ? Il avait mentionné seulement des hommes, ou j'avais déduit que seuls les hommes avaient fait ce choix. À présent j'aurais voulu savoir si une femme au moins s'était jetée dans le vide. Ou s'étaient-elles toutes livrées à l'ennemi ? Je me demandai ce que Luiza Cosme aurait fait, où elle se trouvait à présent. Je pensai à ma grand-mère. J'avais évité de me l'imaginer, et de m'imaginer le sort qu'elle avait pu connaître. Je la vis se jeter dans le vide avec les autres hommes. Mais ce que je n'arrivais pas à voir, c'était son atterrissage. Pourquoi ne lui en avais-je pas parlé à son retour ? Il était revenu et je ne lui avais même pas posé la question. « Et ma grand-mère ? Est-ce que tu l'as vue ? Tu as vu Indaya ? » Mais si elle s'était jetée du haut de la falaise il me l'aurait dit. Elle est prisonnière de quelqu'un qui ne sait pas ce qui lui est tombé dessus. Repensant à son rire, je ris aussi. Ha ha. Elle est prisonnière, ils se la sont répartie entre eux, mais celui qui l'a obtenue va s'en mordre les doigts.

Au bout d'un moment je me suis levée et, apercevant la bouche d'une grotte, j'y suis entrée. Je n'ai pas eu à m'enfoncer très loin avant de croiser un homme en chemise blanche qui me présentait son dos. Il avait les épaules larges et les hanches étroites.

« Anninho ?... Peixoto ? »

Il s'est retourné et il m'a souri, mais ce n'était pas Anninho, pourtant je l'avais déjà vu. Était-ce l'homme à qui nous avions rendu visite, le maître d'Aninho ? Sauf que le maître était chauve et celui-là avait des cheveux, une épaisse tignasse, même s'ils étaient sensiblement du même âge.

« Es-tu la Mauresse enchantée dont tout le monde parle et que tout le monde cherche ?

— Non.

— Comment le sais-tu ? Comment sais-tu si tu es enchantée ou non ? »

Il s'est mis debout, il s'est approché et il s'est planté devant moi. Il m'a pris les mains pour les embrasser. Il m'a aussi embrassé le côté du cou et il m'a touché les bras.

« Tu crois que je suis le Maure enchanté ? m'a-t-il demandé.

— Jamais je n'ai entendu parler de Maures enchantés, uniquement de Maureses enchantées.

— Cela ne t'étonne pas ?

— Non.

— Almeyda...

— D'où me connaissez-vous ? Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Garrostazu. Tu ne me connais pas ?

— Si, j'ai entendu parler de vous. Vous êtes l'homme-médecine, le devin, qui a été banni. Est-ce ici que vous avez vécu tout ce temps, dans cette grotte ? Où est votre femme ? » J'ai balayé les alentours du regard.

« Elle est à la maison, a-t-il dit avec un rire. Non, je ne vis pas ici. Je suis venu te voir. »

Une nouvelle fois, il m'a embrassée dans le cou.

« Désolé, mais le seul cadeau que je puisse t'offrir, c'est d'effacer ta mémoire. Peut-être n'est-ce pas un cadeau. De se rappeler les moments de tendresse uniquement, d'oublier l'horreur. »

Il m'a fait le baisemain.

« Quand même, certaines choses m'ont paru difficiles, voire impossibles. Te souviens-tu des combats ? Mais j'ai été banni, non ? Personne ne m'a cru.

» À part Anninho. Anninho a cru à la prophétie, pas au remède. Et sans la foi, n'étais-je pas pieds et poings liés ? J'ai fait tout mon possible pour empêcher la boucherie et le carnage ultimes. Mais sans la foi, un homme-médecine n'est-il pas pieds et poings liés ? »

Il m'a tenu les bras, il a plongé son regard dans le mien et il a déposé un baiser sur mon front. J'avais l'impression qu'il me montrait sa propre bienveillance, mais

aussi qu'il la dirigeait vers quelqu'un d'autre, comme s'il me transmettait un message de tendresse et de sollicitude.

« Par pitié, dites-moi ce qui est arrivé à Anninho. »

D'abord muet, il a fini par répondre :

« Je ne peux pas. »

Je l'ai regardé. Il m'a de nouveau embrassé les mains. « Je ne peux pas te parler d'Aninho.

— Pouvez-vous me mettre sur sa piste ? »

Silence.

J'ai dit alors : « Anninho m'a raconté que vous croyez que le roi Zumbi est immortel, qu'il va revenir. »

Il a hoché gravement la tête. « Oui, il va revenir. Son esprit va revenir, mais il sera détruit une seconde fois.

— Existe-t-il un moyen pour prévenir sa destruction ? » Il laissa ma question sans réponse.

« Tu ne le sais pas ? Il va revenir, et il sera détruit une seconde fois, mais il reviendra une dernière fois et ce coup-ci, il aura retenu la leçon.

— Quelle leçon ? »

Il a marqué une pause, puis il a repris : « Anninho était d'avis que j'aurais dû préparer mes remèdes en secret et en silence. Mais ce n'est pas le genre d'homme que je suis. »

Il m'a embrassé les mains et montré l'entrée de la grotte.

Lorsque je regagnai la cabane, la vieille Vera fixa ses yeux sur moi et ne réussit pas à les détacher.

« Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Je ne suis pas la femme Zandé.

— De quoi est-ce que tu parles ? »

Elle haussa les épaules, alors je secouai la tête et j'allai m'asseoir dans le hamac.

Zibatra

À mon retour de promenade, je trouvai la vieille Vera assise dans un coin et dans le noir. Je crus que c'était elle et je voulus la saluer, mais je me tus parce que c'était une autre femme, pas la vieille Vera.

« Qui êtes-vous ?

— Je suis Zibatra. »

Avait-elle dit « Je suis Zibatra » ou « Je suis de Zibatra », ce n'était pas clair.

« Mais peu importe, me dit-elle. Tu es Almeyda, et tu es catholique. Il y a une femme ici qui a connu la même souffrance que toi. »

Elle désignait la vieille Vera. Nous avions toutes les deux été châtiées, toutes les deux les seins tranchés. Le crime d'une esclave rétive.

« Vous avez vu la vieille Vera ?

— Tu es rentrée la première. »

Elle portait une longue robe frangée de velours. Je ne distinguais que la frange de velours qui se détachait de l'obscurité. Elle me parut très grande, elle avait coiffé ses épais cheveux. Je devinai seulement sa silhouette, pas ses traits.

Ce n'était pas la vieille Vera, elle était trop grande et elle avait le visage trop allongé.

« Qu'est-ce que tu veux de moi ? me demanda-t-elle.

— De *vous* ?

— Tu veux que je te parle de ton passé ou de ton avenir ?

— De mon passé », répondis-je sans la moindre hésitation. Cela paraissait plus sûr.

« Voici une femme qui aimerait te dire un mot. Elle est à moitié indienne et à moitié nègresse, et elle porte un rosaire. »

Elle parlait de Mexia, mais j'avais oublié le rosaire.

« Elle te demande ce que tu veux. Qu'est-ce qu'elle essaie encore de dire ? Je n'arrive pas à l'entendre clairement. Tu la vois ? »

Je vis les yeux de Mexia qui me regardaient dans le visage luisant de la femme. « Oui, c'est elle.

— Qu'est-ce qu'elle te dit ?

— Elle garde le silence.

— Oui, et la vérité se dit dans le silence. »

Les yeux disparurent. Avais-je vraiment vu les yeux de Mexia dans le visage de cette femme ?

« Une autre femme veut te parler, mais elle n'a plus toute sa tête, du moins c'est ce qu'ils racontent. »

Je vis les cheveux de ma grand-mère qui se dressaient sur son crâne.

« Je ne connais aucun cartographe, et toi ? me demanda-t-elle. Tu aimes une femme qui aime passionnément son mari, mais ton esprit doit être remis en état. Ce n'est pas ton sentiment ? Les conquérants auraient tous le droit de dévisager les vaincus ? Et de briser le sceau de Dieu ? Ah, laisse-la gâcher la somme de ses journées si tel est son souhait. Elle veut savoir qui est celle qui porte un pantalon hollandais... Wallada bois ce vin, pour l'amour de Dieu. » Elle rit. « Comment est-ce qu'un esprit fait la cour à un autre esprit ? »

J'entendis la voix de ma grand-mère transparaître dans sa voix à elle avant de revoir les yeux de Mexia.

« Une femme de qualité se présente. Où est ton capitaine ? »

Le velours de la frange que Zibatra avait sur sa robe se transforma en soie, elle se retrouva pieds nus. Était-elle vraiment capable d'adopter autant d'apparences ?

« Est-ce qu'il n'a pas accompli son travail ? Est-ce qu'il n'a pas débarrassé la terre de tous ces gens noirs de peau ? Et toi ? Qu'est-il advenu de toi ? Il n'embrasse plus la peau noire de ton cou ? »

Le parfum de l'eucalyptus. Je ne dis rien.

« Il n'a pas le droit de dévisager cette femme et de briser le sceau de Dieu ? Combien de mutilations différentes peuvent-ils infliger à une femme ?

» En voici une autre qui veut s'adresser à toi. Elle veut te parler. Tu vois comme elle se tient droite ? La voici qui approche, elle chante une chanson grivoise, elle rit au visage de ses meurtriers.

— Zeferina ? chuchotai-je.

— Pourquoi se moquent-ils de la Noire ? » Elle parla d'abord avec la voix de Zeferina, puis avec la voix de Luiza.

« Danse sur le ventre du paon. Qui es-tu, que veux-tu de moi ? Est-ce qu'il est bon de garder sa sensibilité à une époque aussi cruelle ? Le sang du continent tout entier coule dans mes veines. Ouvre les yeux et regarde-moi. Déploie tes bras et touche-moi. Entre mystiques, on se reconnaît. À partir de maintenant appelle-moi Brutalité de l'Existence. Je me trouve dans un marché aux esclaves, je vois qu'on vend une mère. »

Des jambes sortent de l'ombre, les jambes d'un homme. Un pantalon blanc, des pieds d'un noir cendrex.

« C'est le nom que je porte à partir de maintenant. Où est-ce que vous emmenez cette femme ? Viens ici, petite, je vais te réconforter. Pose ta tête sur mon épaule. Je suis moi aussi un serviteur de l'existence. Autre chose dans ton passé ?

— Non.

— C'est de plus en plus difficile de rester dedans, tu ne trouves pas ? »

Des pieds de femme, nus et sveltes.

« Voici une femme qui est esclave alors que toi, tu es une femme libre, et vous avez la même couleur de peau et le même sang. Elle refuse de te regarder en face.

— Nobrega.

— La Lune chevauche ses épaules. Ah, mais sa mémoire fonctionne mieux que la tienne. Et voici une femme qui met de l'huile dans tes cheveux et te confie un fragment de son âme.

— Maman ? »

Des pieds fins chaussés de sandales, l'ombre d'un chapeau au large bord, des seins dénudés.

« Elle t'embrasse et te donne à boire un liquide sombre. Le baiser qui guérit, la poudre magique qui protège. Le nombril de la femme s'arc-boute à travers le ciel, dévorant le soleil la nuit, lui donnant naissance le jour. Qui est responsable de cela ? Qui t'a mutilée ? »

Elle me touche le centre de la tête.

« Tu vois ces étincelles qui jaillissent de ses yeux ? À présent c'est la vieille Vera qui porte un pantalon hollandais.

» Comment juger de l'immortalité d'un homme ? Est-ce que je dois t'apporter du poisson et du chocolat ? »

La mémoire me revient. Deux coups de machette.

Les rêveries d'Almeyda

« Ton visage évoque le pays tout entier. »

Je ne dis rien. Est-ce qu'elle dessine un cercle avec son corps, les chevilles au niveau du cou ?

« Tu crois que seul un mystique reconnaît un autre mystique ? » À cela je n'ai pas de réponse. Elle se tient très droite.

» Voici une Indienne qui veut te parler, elle donne le sein à son bébé. Qu'est-ce que tu souhaites dire, ma bien-aimée ? Regarde comme elle semble seule et malheureuse, mais le bébé qui tète ses seins admirables glousse. Allons, allons, mon petit. Allons. Il y en a d'autres ici ? Peu importe qui ? Nous cumulons tous des centaines et des centaines d'années. Voyez comme Almeyda vous cherche partout autour d'elle. Vous souhaitez vous présenter ? »

Ses mains autour d'une écuelle en terre. Elle boit.

« Voici une femme qui vient d'une mission. Tu sais, je n'aime pas ajouter mes propres souvenirs au mélange. C'est ton histoire. Et elle, est-ce qu'elle n'est pas l'image véritable de ce continent ? Le sein couvert de croûtes, le sang du continent tout entier coulant dans ses veines. Et pourquoi pas ? Pourquoi pas ? Repousse ton corsage pour qu'elle voie. »

Comme je ne touche pas à mon corsage, un courant d'air le soulève.

« Vous revenez, toi comme elle. Oh, ma bien-aimée, le seul cadeau que je puisse te faire, c'est le sang dans tes veines. Et voici un idiot qui veut te parler. Vois comme ses yeux s'écarchillent. Mais je l'en empêche

et je le repousse au loin. Et voici un homme à l'oreille tranchée. Je le remets sur pied. Ah, oui.

— Quoi ?

— Je demande à ce monsieur comment il se sent, celui dont ta grand-mère prend soin. Il me répond qu'il va mieux. Il est venu assister à la destruction de Palmares. En voilà un pauvre diable. Mais nous nous reverrons, lui dis-je, et nous bâtirons une nouvelle Palmares. Oui. Oh, celle-là, je la connais. Elle te regarde avec beaucoup de tristesse et d'inquiétude. Le passé. Une forêt dense. Ne lui dis pas son avenir. Voici une femme qui fait je ne sais quoi avec des feuilles de caryer grillées. Une boisson ?

» On le frotte sur la peau ? Ne t'inquiète pas, ma bien-aimée. » Je fixe ses cheveux brillants.

« Voici une femme venue réparer un esprit déréglé. Et voici une Mauresse enchantée. »

Je sens le soleil sur mon visage, puis à nouveau l'obscurité. J'ai l'impression que mon corps est ficelé dans un tissu, je m'en libère. La femme n'a qu'un seul œil qui miroite.

« Voici une femme qui se vante de ses prouesses spirituelles, et voici un cœur amer. Voici un vieux cartographe. Il pense que ses yeux voient plus loin que les yeux des autres. Le souvenir dans mon sang s'enfonce aussi profond que dans votre sang, monsieur. Voici une femme qui porte un masque de plumes, et aussi des habits de garçon, mais ils lui interdisent de défiler pendant le festival. Le carnaval des âmes outrancières. Un jeune Indien, bel homme. Mais j'entends dire qu'on lui a refusé un poste de magistrat à cause du sang de sa femme. Oh, voici un vieux conteur, regarde-le, homme-médecine, regarde-le. Il veut te combler. Comment vous portez-vous, monsieur ? Almeydita, regarde celle-là. Ses pommettes montent jusqu'au ciel. Tu crois toujours que le roi Zumbi est immortel, n'est-ce pas ? Je t'ai dit que les soldats portugais l'ont attrapé, ils l'ont attrapé par les cheveux et ils lui ont coupé la tête et ils ont planté sa tête sur un pieu pour que son peuple ne le croie pas immortel. Tu n'as pas confiance ?

» Non, d'autres racontent qu'il s'est jeté de la falaise et qu'il s'est envolé avec quelques-uns de ses hommes, et peut-être des femmes. Ils avaient peur qu'il soit immortel. »

Je n'ouvre toujours pas la bouche. Peut-être que nos paroles auront un tant soit peu de valeur.

« Partons dans cette direction. C'est un peu raide, mais il faut aller là-bas. Ils nous talonnent. Prends-moi la main. Tu vois, ce n'était pas dur. »

Un cortège, des hommes et des femmes. Une longue file, chacun derrière la personne suivante. Chacun talonnant quelqu'un, un baluchon sur la tête ou attaché aux épaules. C'est ainsi que les choses se passent.

« Voici une femme qui sait parler avec son propre sang. Comment est-ce que tu te sens ? Reposée ?

— J'ai vu la rivière saigner.

— Ne parle pas de ça, Nzingha...

— Je ne suis pas Nzingha, je suis...

— Tu te rappelles la fois où je suis venue m'asseoir à côté de toi ? Tu n'as rien dit, mais j'ai su alors comment cela se passerait avec nous. Je ne t'ai pas oubliée. Mon âme court à travers les rues et les forêts, et tu es ici. »

Voici quelqu'un qui porte les pieds et les oreilles desséchés d'un ennemi. Amour et horreur au sein du même pays. Je vois une femme armée d'une épée qu'elle présente à différentes personnes, qui vont à leur tour la montrer à d'autres. Peut-être ai-je seulement rêvé que je prenais la fuite après la chute de Palmares. Peut-être que ce n'est qu'un rêve. Peut-être que je suis toujours dans la vallée du Mundaú avec les autres, mes seins amputés et couverts de boue.

Les combats étaient bien réels. Mais peut-être que fuir, se cacher dans les grottes, dans la forêt, dans des abris souterrains, tout cela est un rêve, un fantasme de l'histoire et de l'imagination.

« Tu ne vois pas la femme de tes propres yeux, toi, Almeyda, ses seins qui flottent sur la rivière, sa conscience toujours pleine de magie ? Approche, regarde. Rappelle-toi le paysage, les collines, les montagnes, les falaises, les rivières, la terre sombre et riche, les meilleurs fruits du Brésil. La cérémonie des rêves. Cette histoire picaresque, c'est la tienne. Un rêve, *fantasista*. Une chaumière.

» Voici de quoi couper la faim. »

Je vois des tambours et des épées, des hommes qui portent des plumes sur la tête, des arcs et des flèches, qui descendent du haut de la montagne, sur les deux versants, un rêve, la fièvre des marais.

Almeydita, qui n'a plus de seins. Est-ce le châtiment qu'on réserve à celles qui rêvent de liberté ?

Combien de temps as-tu vécu à Palmares ? Quatre ans.

Comment est-ce possible, quatre ans ? Quatre mois, plutôt. S'opposer à notre peuple, c'est la politique de l'État.

Qu'est-ce que tu sais de Zumbi ?

Je sais qu'il accordait peu de crédit aux promesses des Portugais, qu'il s'est rebellé contre son oncle Ganga Zumba et qu'il l'a tué, ou c'est l'histoire qui circule.

Où est-ce que tu te trouves, d'après toi ? Je l'ignore.

Où est-ce qu'il se trouve, d'après toi ? Quelque part où il rassemble ses forces.

Ne t'ai-je pas dit que sa tête est fichée sur un pieu en place publique.

La femme empaillée apparut, pleine à craquer, de la paille sortant de sa bouche.

Oui, j'existe réellement, déclara-t-elle. J'existe pour l'éternité. Et voici l'homme qui a modifié, ou non, l'histoire d'une nation.

Quelqu'un mélange des amandes et de la cannelle dans un plat.

Un homme est ici qui débat de la « plaie que sont les nègres marrons ». La plaie s'est-elle rouverte ? « Un exemple de résistance sans parallèle. »

Je vois des nègres faits prisonniers, répartis parmi les soldats portugais. Et voici un homme qui tient des biscuits et une paire de souliers, du jambon et un pain de sucre. Du poisson, du riz.

Et cet homme-là, il a pour besogne de débusquer les renégats. Quel est ton nom, vieille femme ?

Veridiana, mais on m'appelle la vieille Vera.

Dans la parade se succèdent clowns et danseuses, soldats, filles de joie, rois, reines et déesses, des saints et des idiots, un charpentier, un cartographe, un ingénieur, un constructeur de ponts, un journaliste, un tavernier, un forgeron, la fille d'un arracheur de dents... et le pape Innocent VIII qui monte le taureau des sorcières, qui chevauche la vieille *Summis Desiderantes*...

La parade fait halte car derrière le pape, c'est une femme qu'on amène. Une femme que j'ai l'impression de connaître mais j'ai beau essayer, cela ne me revient pas. Est-ce Mexia, ou l'adultère, ou alors Antonia ? Toutes ces femmes contenues en une seule ?

Ils s'arrêtent, on apporte une chaise à la femme et on lui donne l'ordre de s'asseoir.

« Où est le chapeau du juif ? Qui a apporté le chapeau du juif ? »

Il y a un tohu-bohu et un grand tumulte jusqu'à ce qu'on retrouve le chapeau du juif et qu'il passe de main en main, et les hommes qui encerclent la femme le lui mettent sur la tête. Assise sur la chaise la femme ne trahit rien, comme si plus rien ne la touchait. Elle a la lèvre du bas percée, une pierre a été insérée dans le trou. Pas pour répondre aux souhaits de la femme, pas pour respecter une coutume de son pays, mais pour la mutiler et la défigurer, exprès. Elle a de beaux yeux, de grands yeux, et un grain de beauté sur la joue, un gros grain de beauté charnu.

Elle est entourée d'hommes, exclusivement d'hommes. Cinq Blancs portant une toge de juge et une perruque poudrée. Les cinq autres

sont noirs, pour certains le visage couvert de peintures complexes, pour d'autres des masques. On dirait des sorciers, ou des hommes-médecines.

« Ces Blancs sont des chasseurs de sorcières, m'apprend Zibatra, comme si elle lisait dans mes pensées. Les Noirs sont des sorciers, les Blancs des chasseurs de sorcières. À présent tu vas voir à l'œuvre, et en même temps, la folie de la chasse aux sorcières en Afrique et en Europe. Ha ha. Est-ce là ton passé ? Ce doit l'être, car ce n'est pas le mien. Ce doit être le tien. Ils ont tous peur d'elle, c'est pour cela qu'ils se sont ligüés. Regarde celui-là, qui triture le grain de beauté sur son visage comme s'il s'agissait d'un fruit étrange. Qu'est-ce qu'ils veulent ? »

Le Blanc, un homme très grand, blond et corpulent, dit avec l'accent anglais : « Ce doit être ce que tête le diable.

— Du lait ou du sang ? demande un autre, celui-là avec l'accent français.

— L'un ou l'autre, dit l'Anglais. Parfois le lait suffit, à d'autres moments les diabolotins réclament du sang.

— Combien de familiers as-tu ? veut savoir un autre homme, et je n'arrive pas à identifier son accent à lui.

— Est-ce que c'est la sorcière ou son apprentie ? s'enquiert l'un des hommes masqués, un Yoruba.

— L'apprentie, je crois, intervient un autre Africain, masqué lui aussi. Mais c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

— Haoussa, dit Zibatra.

— Pourquoi est-ce elle que vous avez mise ici, et pas un juif ou un Maure ? s'indigne l'Espagnol. Je préférerais examiner un juif ou un Maure. Pourquoi une sorcière devrait-elle remplacer un juif ? Ce sont eux qu'il faut examiner, pas cette négresse ignorante.

— Il a raison, renchérit l'Italien. Est-ce que vous avez lu *La Synagogue pas dupe* de Giovanni Antonio Andreoni ?

— Ouvrons le procès, fait le Hollandais. Inquisiteur général, posez la première question. »

Les Africains, silencieux, observent la femme. Ils font des messes basses pendant que les Européens parlent d'une voix forte et se rapprochent d'elle.

« C'est un processus sans fin, dit l'Anglais. Il y aura des sorcières jusqu'à la fin du monde.

— Il y a des sorcières depuis que le monde est monde, il y aura des sorcières quand le monde ne sera plus », déclame le Haoussa.

Je remarque alors que les Blancs se comportent comme s'ils ne voyaient ni n'entendaient les Africains.

« Ou alors les Africains se sont rendus invisibles », fait remarquer Zibatra, lisant une nouvelle fois dans mes pensées.

Les Blancs poursuivent :

« Le témoin dit qu'elle s'est rendue invisible en s'enduisant de graisse du diable.

— Un autre dit qu'elle s'est introduite dans ses rêves.

— Un autre qu'elle s'est transformée en lion et en serpent. Les gens disent qu'elle ne travaille qu'en secret et dans les ténèbres, jamais à la lumière du jour.

— Elles redoutent la lumière du jour. Ce sont toutes des femmes très solitaires. C'est la nuit qu'elles s'amuse et qu'elles tiennent leurs réunions clandestines. La nuit qu'elles lancent leurs sorts. La nuit quand leurs petits familiers sortent téter. Tu ne vois pas le téton supplémentaire sur son visage ? D'ordinaire ils sont cachés dans un endroit dérobé aux regards. Mais le sien est là, clair comme le jour.

— Oui, c'est vrai, monsieur. »

Lorsque la femme semble à deux doigts de fermer les yeux, il la gifle.

« Ne dors pas. Combien de familiers as-tu ? »

La femme reste muette. « Je vais lui mettre le brodequin.

— Non, la privation de sommeil et de nourriture devrait lui arracher une confession.

— Cela ne donnera rien, j'en ai bien peur. Je les ai vues danser une journée et une nuit entières sans se fatiguer.

— Faites-lui passer l'épreuve de l'eau.

— Non, l'épreuve de l'eau est réservée aux sorcières blanches, pas aux noires.

— Si j'avais su qu'elle était Noire, je ne serais pas venu. Les sorcières noires, je m'en soucie comme d'une guigne. Pendons-la et débarrassons-nous d'elle.

— La Bible recommande le bûcher. C'est la seule méthode. Autrement elles reviennent.

— En Angleterre c'est la corde.

— Une sorcière noire ne peut être pendue. La pendaison ne les empêche pas de garder le contrôle. Elles en sortent plus fortes.

— Réponds à ma question sur les familiers.

— Elle n'avouera pas. Je suis une autorité sur les sorcières. Et je vous dis que rien ne les distingue des autres. Une sorcière est une sorcière. On t'a vue avec un homme noir sur un cheval, pas vrai ? Comment s'appellent tes familiers ? »

Almeyda, quelle histoire refuses-tu de raconter ? Qui es-tu, Zibatra ?

Je suis une femme d'un autre temps et d'un autre monde.
Une peau de chèvre drapée sur ses épaules. Un masque de plumes.
Des rires.

Le parfum des amandes, de la noix de coco.

« Je veille sur les esprits, je ne les attrape pas, non, pas moi. Je ne mange pas les âmes. Tu crois qu'ils vont fonder une nouvelle Palmares ?

— Voici une femme qui n'oublie rien. Parle, que tes mots s'inscrivent dans l'éternité. Parle à cet homme. Dis-lui quelque chose. Pour qu'il te connaisse. »

L'homme me regarde. Est-ce que c'est Anninho ? Il s'approche. Je sens qu'on m'ouvre la bouche, ses lèvres sur les miennes. Puis il n'est plus là.

Quand il revient, il a des fleurs à la main.

Josef de Azarza, ou un sort resté inconnu

À son retour la vieille Vera me trouva assise dans mon coin, silencieuse. Elle me dit ce qu'elle avait pris l'habitude de dire depuis quelque temps « Qu'est-ce qui ne va pas chez celle-là ? », sa façon à elle de me saluer. Je lui adressai un hochement de tête sans parler.

« Je suis partie chasser », m'annonça-t-elle. Est-ce qu'elle jeta des écureuils sur la table, ou des lapins au pelage sombre ? Elle resta debout à me regarder.

« Oui, celle-là, elle évite les autres à présent, elle s'est renfermée. Même son esprit m'échappe.

— Il y avait une femme étrange ici.

— Une femme étrange, encore une ?

— Elle a dit qu'elle s'appelait Zibatra. Tu connais une femme qui porte ce nom ?

— Je ne *connais* pas de femme qui porte ce nom.

— Tu as déjà entendu un nom pareil, ou peut-être que c'est le nom d'un endroit ?

— Des noms, j'en ai entendu beaucoup. Où est-elle à présent ?

— Je ne sais pas. Partie.

— Et tu l'as vécu comme une expérience effrayante ou réjouissante ? demanda-t-elle en se détournant de moi.

— Effrayante. Mais j'ai essayé de ne pas le montrer. Au début j'ai cru que tu t'étais déguisée.

— Peut-être que je connais une femme qui porte ce nom », dit-elle sans me montrer son visage. Était-elle occupée à dépouiller ses prises ?

« Oui, c'était une femme étrange. Une femme étrange parmi d'autres. Intelligente. Le corps aussi agile et aussi fuyant que ton esprit. Oui, j'ai entendu parler d'une femme qui portait ce nom et qui souhaitait rester dans l'ombre, mais un certain Joseph de Azarza brûlait de désir pour elle et souhaitait la connaître intimement. À chaque fois qu'il essayait de la connaître, la femme se volatilisait. Tu crois qu'elle avait avalé une plante ? s'esclaffa-t-elle. Figure-toi que ce Joseph de Azarza, qui possédait des terres, a demandé à quatre de ses esclaves d'immobiliser la femme. Elle s'y est opposée, elle a refusé une position aussi humiliante, et malgré tout ils l'ont immobilisée. Mais cette fois-ci c'est Joseph de Azarza qui s'est volatilisé. Tu crois qu'elle lui a donné une plante ? »

Elle se tourna vers moi, l'un des lapins dépouillés à la main. Je secouai la tête.

« À ce jour on ne sait pas ce qu'il est advenu de Joseph de Azarza, et de la femme non plus, gloussa-t-elle avant de se remettre à la tâche.

» Je sais ce que tu penses, ajouta-t-elle. Mais celui-là, son sort est connu. »

Elle cogna quelque chose. Sa poitrine.

« Celui-là, on connaît son sort... et il se croyait bien caché. Il croyait que je l'avais laissé seul. Ha ha. »

Elle inspira profondément.

« C'est ton passé ou ton avenir que tu as voulu voir ?

— Mon passé, dis-je à voix basse.

— Tu croyais prendre moins de risques ? » Je ne répondis pas.

« Tu refuses de me parler. Mais ce n'est pas grave. Tu as déjà entendu la voix d'un dieu qui parle à travers quelqu'un ? C'est là que l'on parle vraiment. Ces dialogues de l'esprit. Là que l'on apprend réellement à parler, et cette voix porte en dehors du temps. »

L'art et les loisirs

Il s'écoula plusieurs jours avant que Martim, le frère de Barcala, et son épouse nous rejoignent et, afin de meubler l'attente, Barcala s'installait dès l'aube à sa table pour écrire. Je lui avais parlé des carnets que m'avait donnés ma grand-mère, il m'avait dit qu'il connaissait bien l'arabe et qu'il les traduirait pour moi, mais seulement à l'étranger. Je dus lui préciser que je n'avais plus les carnets en ma possession, que je les avais rendus. À ce moment il produisit les liasses de feuillets jaunis et il révéla que ma grand-mère les lui avait confiés.

« Vous l'avez vue ? Où est-elle ? Est-ce qu'elle va bien ?

— Je l'ignore. J'ignore où elle est. Elle me les a mis dans la main et elle a disparu. »

Il me regarda bizarrement. Je le dévisageai. Ensuite il se remit à écrire d'une main fébrile. Un jour, je lui demandai quel sujet il abordait dans son livre, il me répondit que cela parlait d'un invité indésirable. Il s'en tint à cela et je ne réclamai aucune précision. Il avait très peu de papier et je trouvai étrange qu'un homme manifeste un tel amour pour le papier, récupérant la moindre feuille. Il dit qu'il me donnerait le monologue à lire une fois fini. Malheureusement, ce n'était qu'un chapitre mineur : il ne décrivait pas les actions de son protagoniste, il détaillait seulement son discours et les relations ne se liaient qu'à travers le discours. Peut-être qu'à l'étranger, il aurait le temps de se pencher sur le premier niveau. L'œuvre qu'il souhaitait produire ne pouvait surgir que dans ses moments de loisir. La vieille femme avec du sang entre les dents et ce sépulcre fait d'ossements, la vieille femme mutique avec son rictus et ses gestes qui disaient « Approche, Barcala », il l'avait assez vue, jamais il n'avait entendu de voix digne de confiance.

Il m'expliqua qu'il avait passé plusieurs années à ses côtés et il l'avait démasquée. Dans un corps-à-corps perpétuel. Il y avait gâché des journées entières. Les crânes qui entouraient cette femme avaient tous la même couleur, peu importe que la peau qui les avait enveloppés jadis ait été rouge, noire, blanche ou jaune. Il croyait en l'esprit, il croyait que c'était la source de tout. Mais la vieille femme ne parlait pas. Plus il se rapprochait d'elle et plus ses traits devenaient caricaturaux, plus sa personnalité rappelait un spectacle de mime. Et elle pouvait changer de visage, en ôter un pour en afficher un autre, les sculpter à sa guise.

Eh bien, son frère allait pouvoir consacrer quelques années encore à se battre contre cette catin et à lui présenter son épouse, une femme si distinguée. Non, ici il n'y avait pas de jours ordinaires. Ce qu'il voulait, c'était connaître des jours ordinaires, n'importe où mais ailleurs. Le continent tout entier était en proie au même mal, ainsi que le continent au-dessus. Oh, sans doute que cela fournissait le matériau idéal, un matériau qui pouvait se transformer en art, mais pas les conditions dans lesquelles produire cet art. Il s'interrogeait sur ces lieux où il y avait du savoir-vivre. Les hommes étaient-ils traités avec dignité ? Se traitaient-ils les uns les autres avec dignité ?

Ainsi, lui et son frère allaient prendre des chemins différents après la destruction de Palmares. Son frère se joindrait à d'autres personnes pour fonder une nouvelle Palmares, un endroit où jamais les combats ne prendraient fin. Un endroit de destruction, encore un ?

« Pourquoi me regardes-tu ainsi ? me demanda-t-il. Pourquoi tu me regardes avec ces yeux-là ? “Destruction”, tu trouves que j’exagère. Tu crois encore en l’immortalité de cet homme ? Et *lui* ? Quel *lui*, tu voudrais savoir. Eh bien, tous les hommes, admettons, pris individuellement, et le tien aussi. Parle-moi, Almeyda. Pourquoi tu me regardes avec ces yeux-là ? Tu penses que je suis un homme comme les autres ? Tu es une femme comme les autres, toi ? Tu vas aller où ? Oh, tu refuses de partir d’ici et tu vas attendre, gâcher le reste de tes jours. Oui, tu es ce genre de femme. Et tu n’ouvres plus la bouche. Peut-être que tu es le symbole éternel du sadisme et du masochisme sur ce continent. Ce dont parlent les écrivains. Comment consigner les mots d’une femme de ce genre quand elle ne m’en donne aucun. Pour l’explorer je dois découvrir une nouvelle méthode, une méthode applicable à l’âme de ce type de femme. Le sexe ? Non. La torture psychologique ?

» La tendresse ? Est-ce que je n’en ai pas témoigné, et à l’excès ? Parle-moi, Almeyda. Je ne suis pas habitué à ton type de femme. Je devrais rester ici avec toi ? Tu ne t’en rendras même pas compte. Il n’y a que lui. »

Je ne dis rien.

« Peut-être que tu es toutes les femmes. Le fantasme d’une amante qui me fuira éternellement. On ne peut rien tirer de toi. Tu consentirais à un baiser ? Non ? Tu es aussi calme que la lune. Regarde, je dessine des monstres avec les mains sur le mur éclairé par la lune. Je devrais rester ici avec toi ? »

Aucune réaction de mon côté.

« Est-ce que ça a du sens, ce que je dis, ou est-ce insensé ? Même si tu voulais de moi, les conséquences ne sont pas les mêmes pour une femme. Est-ce que ça a du sens ? La première fois que je t’ai vue, ces images ont toutes défilé devant mes yeux. Je t’ai raconté que j’ai grandi sans voir de femmes semblables à toi, grandes, à la peau sombre. Je te l’ai dit ou non ? Peut-être que non. Et tu as éveillé en moi une fascination que je ne saurais expliquer. J’étais encore petit quand on m’a emmené en Europe et j’ai grandi là-bas, alors à mes yeux tu représentes la femme exotique. Je suis venu ici à la rencontre d’une femme mystérieuse, et je l’ai rencontrée. J’ai regardé la vieille Vera te frictionner avec ses remèdes, broyer des feuilles mélangées à du miel et à tes propres menstrues. Je t’ai vue et je suis encore là. J’ai vu aussi la vieille femme se transformer en tigre, et en lion, et en fleur et en poisson et en trompette, et je n’ai pas peur. Mais j’ai gâché des journées entières ici, et tu veux me retenir en plongeant tes yeux dans les miens. Les yeux d’une démente ? Regarde comme ils sont fendus, et

voilà qu'ils grossissent, deux adorables sphères. J'aimerais prendre un pinceau et te peindre. Je vais te peindre dans mon esprit. Aujourd'hui je raconte principalement des histoires – les gens, les événements, les conversations. Mais j'ai l'intention d'aller au-dehors de l'espace et du temps. Parle-moi. Qu'es-tu ? Tu portes la main à ta bouche. Qu'est-ce que tu caches ? Tu la baisses, tu me souris. Le premier sourire que tu m'adresses. Et voilà un sourire narquois ? Non. Un sourire, et sincère. Cela fait du bien de le voir. Mais toujours pas de mots à me donner ? Comment traduire ce sourire ? Et c'est toi à présent qui prend la forme d'un lion ? Agile et vigilante. Qu'est-ce qu'elle a dit à ton sujet ? Que l'occasion s'est présentée de devenir une mystique et de boire le vin éternel, mais tu l'as repoussée. Tu peux les réclamer, reprendre possession de ces journées gâchées ? Te voilà réduite à une tête qui rit. De moi ? Non ? De toi-même ? À présent ton front s'orne de motifs. Une pyramide ? Un oiseau ? Tu as eu un geste si vif des mains que je n'ai rien vu. Tu as vraiment bougé ? Non, je ne suis pas un fou, ni même un authentique romantique. Qu'est-ce donc que cela ? Un œil ? Et un autre ? C'est la vieille Vera qui nous joue des tours. Oui, c'est la vieille Vera, qui déplace autour de toi des motifs lumineux, et tu n'arrives pas à te voir toi-même. Est-ce que je change, moi aussi ? Est-ce que tu vois des choses que je ne vois pas ? Un homme de ton passé, que tu as aimé ? A-t-elle fait de moi cet homme-là ?

— Anninho, commençai-je, avant de me taire.

— Tu es belle, tu es magnifique. Je ne t'en veux pas. Est-ce que tu me prends pour un imbécile, un artiste qui n'en est pas un ? Un artiste illégitime ? Un homme ne peut choisir de peindre sa mère, son pays, le monde ou l'univers, ni la façon de les peindre ? Réponds à cette question. Mais non. Je n'ai de cesse que la femme me parle, et elle refuse. Donne-moi ta main. Non ? Est-ce que je suis amoureux de toi ? Les motifs changent constamment. L'oiseau est couché, déformé, mutilé, et le revoilà entier, il me fixe de cet œil incroyable et splendide. Quel genre de femme es-tu ? Un écran qu'on pose, décoré de motifs ? Quel esprit dessine sur ton front ces monstres, remplacés à présent par d'aimables créatures ? Embrasse-moi. Toujours pas ? Alors je pars à l'étranger et dans mes moments de loisir je ferai une description complète de toi. Tu ne dis rien, mais tu comprends. Ou peut-être que ce n'est que mon hypothèse. Et les hypothèses des dieux. Non, eux, ils savent.

— Chut, fit la vieille Vera.

— Non, laisse-moi lui parler. Je vais changer mon monde, même si nous vivons dans le même, mon frère et moi. Lui va rester ici et participer à la fondation de la nouvelle Palmares, moi je vais changer mon

monde pour que le danger laisse place au bonheur. Ici je suis un homme dangereux, et je reste accusé, mais là-bas je serai honorable et respecté, tel est mon espoir. Pour quel genre d'homme est-ce que tu me prends ? Tu ne dis rien, mais tu comprends. Tu ne m'as pas dit si tu crois toujours en son immortalité. Tu refuses de me le dire. Comment te faire parler, Almeyda ? Quelle est la bonne question, la question éternelle, à poser à une femme ? D'après la vieille Vera certains esprits ont choisi ta compagnie, mais tu les repousses. Tu les repousses et tu les abandonnes. Est-ce qu'ils se trouvent face à toi maintenant ? Pourquoi trembles-tu ? Mais tu ne trembles plus, et tu as retrouvé ton calme, avec ton front aux couleurs absolues. La reproduction de quelle âme ? »

Il s'interrompit. Je crus que la vieille Vera allait le réprimander une nouvelle fois mais je la vis se pencher vers l'avant, assise sur son hamac, tout ouïe.

« Ainsi ils ont l'intention de fonder une nouvelle Palmares ? » Elle hocha la tête.

« J'irai avec eux, puis je poursuivrai ma route. Quoi qu'il en soit, ma vieille Vera, tu as prédit la destruction de la première. J'aimerais emmener cette femme avec moi, mais elle refuse.

— Tu t'en doutais avant de commencer ton discours.

— C'est une terre de saints et de diables. Pour moi il y a toujours de la magie dans les mots.

— Je vois quels regards tu poses sur elle, dit la vieille Vera. Peut-être que tu ne devrais pas la regarder ainsi. Tu es fatigué. Va te coucher dans ton hamac, et dors. »

Je ne sus si elle s'adressait à moi, ou à Barcala. Est-il vrai qu'il était resté debout à discourir si longtemps ? À présent je le vois étendu paisiblement dans son hamac à l'autre bout de la pièce, ses yeux grands ouverts fixés au plafond, sa lourde poitrine se soulevant et s'abaissant, gagnée par le calme. Est-ce qu'il ferme les paupières, il dort ? Il est debout, il écrit. Le sommeil m'accueille et me rejette. Un effet des plantes bues pour guérir les plaies sur mon corps ? Elles auraient une action sur mon esprit ? Je le vois, barbu, bel homme, au repos, son large torse parcouru de légers mouvements. Il m'a parlé, vraiment ?

La force de l'imagination

Leurs voix me parvinrent avant qu'ils entrent dans la hutte, même si je ne reconnus que celle de Barcala. Tout m'arrivait par bribes.

Inexplicablement, Barcala s'était mis à m'appeler « la folle » et c'est ainsi qu'il me présenta aux nouveaux venus. Je l'entendis leur dire « Il n'y a que "la folle" à l'intérieur ». Deux autres voix, une voix masculine, grave, et une voix harmonieuse de femme. Ensuite, la porte s'ouvrit à la volée et ils firent leur entrée.

Le soleil m'aveugla et je fermai les yeux avant de les rouvrir. Je posai d'abord le regard sur un homme très grand, large d'épaules, vêtu d'un élégant costume foncé et d'une pèlerine. Il avait de grands yeux aussi noirs que l'ébène et un front aussi haut que celui de son frère, car je savais que c'était le frère dont j'avais tellement entendu parler sans l'avoir jamais vu. Ses cheveux, il les portait longs et peignés vers l'arrière. Il avait le teint plus foncé que Barcala – brun rouge, sombre, brique. Un nez arrondi, de taille moyenne, des lèvres pleines, une barbe et une moustache. Il me regarda bien en face. Il hocha la tête sans prononcer un mot.

« Almeyda », me dit la femme qui vint m'embrasser. Elle avait les épaules bien rondes et gracieuses, à la peau comme polie. Elle portait des boucles d'oreilles en or et des fleurs dans les cheveux.

« Tu ne me reconnais pas ? Je suis la femme de Martim Aprigio. »
Je lui tendis les bras, il y eut une étreinte et des embrassades, mais je restai muette.

Elle se recula et me regarda d'un air triste.

« Barcala m'a dit ce qu'ils t'ont fait. Je suis vraiment désolée. »

Toujours silencieuse, je la regardais avec de l'affection dans les yeux, c'est du moins ce qu'il me semblait.

« Viens t'asseoir, Joanna, suggéra Barcala. Elle refuse de parler à qui que ce soit. »

C'était la première fois que j'entendais son nom. Joanna me dévisagea tristement puis elle alla prendre place à la table. Elle avait les souliers et le bord de sa robe croûtés de boue et de feuilles.

« Ainsi tu as l'intention de fuir en Hollande », dit Martim à son frère. Il s'assit, Barcala resta debout. « Eh bien, mon pauvre diable. Ça m'afflige de te voir partir. »

Après une pause, Barcala lui répondit :

« Nous sommes l'un et l'autre de pauvres diables.

— Pourquoi dit-on toujours "pauvre diable" ? s'enquit Joanna. Pourquoi pas "pauvre ange" ? »

Les hommes n'eurent rien à répondre. Le silence s'éternisa. Barcala resta longtemps debout au même endroit. De temps à autre, il me regardait. Est-ce qu'il y avait du reproche dans ce regard ?

Son frère était assis très droit, silencieux, et Joanna m'observait parfois avec des yeux tristes.

« Regardez-moi cette folle, fit Barcala.

— Ma foi, elle ira mieux quand nous serons arrivés à bon port, dit Joanna d'une voix douce.

— Elle n'y va pas, ni là-bas, ni avec moi en Hollande.

— Où va-t-elle, alors ? » s'étonna Joanna.

Martim s'était retourné pour me regarder.

« Elle va rester ici, annonça Barcala.

— La vieille Vera ?

— Non, la vieille Vera nous accompagne. Mais elle, c'est une créature obstinée. Elle campe sur ses positions.

— Seule ? demanda Joanna en me jetant un coup d'œil.

— Oh, peut-être qu'elle attend quelqu'un », rétorqua Barcala en brassant l'air de ses mains.

Joanna entrouvrit les lèvres, s'apprêtant à parler, mais elle se ravisa. Le silence revint, rythmé par le chant des oiseaux.

« Voilà. Je veux de la gaieté autour de moi, dit Barcala avant de taper dans ses mains, toujours debout. Voilà, répéta-t-il tandis qu'un oiseau répondait à un autre.

— Quel degré de gaieté pourras-tu tolérer ? demanda Martim.

— Oh, un degré élevé », répondit Barcala sur un ton neutre et distant. Il m'observa de nouveau avec ses yeux pleins de reproche, sans rien dire. Puis : « Et combien de temps est-ce que tu comptes attendre ? Las, tu refuses de répondre... Pourquoi ne pas convertir cet endroit en auberge ? L'Auberge de l'Esprit. Tu es certaine d'attirer des voyageurs. Je t'aiderai à l'aménager. »

Je ne réagis pas.

Il voulut poursuivre puis il se tourna vers son frère, découragé.

« Dis-moi, est-ce que c'est une hypothèse ou le destin ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Je sentis que Martim était un homme peu bavard, quand Barcala était loquace.

« Ce que je veux dire, cher frère, c'est que tu as été acteur, ingénieur, astronome, renégat. Est-ce une hypothèse, ou le destin ? Tu es devenu ce que tu avais dans l'hypothèse de devenir ou c'est simplement le destin, le hasard qui nous jette au bon endroit et au bon moment ? »

Martim ne dit rien, même s'il regardait bizarrement son frère.

Enfin il répondit en choisissant ses mots :

« Je n'ai jamais réfléchi à la question, mais j'imagine que ce que devient un homme, ou une femme, c'est son destin », expliqua-t-il en regardant sa femme, une expression curieuse sur le visage.

Barcala se recoiffa et laissa sa main dans ses cheveux.

« C'est parce que tu as été élevé par les bonnes sœurs. Il a été élevé par les bonnes sœurs. C'est pour cela qu'il s'habille ainsi. Elles lui mettaient des vêtements de petit gentleman et en ville les garçons se moquaient de lui, ils lui jetaient des cailloux et ils l'asticotaient, une fois ils l'ont même attrapé, ils lui ont déchiré ses beaux habits et lui ont dit de porter une tenue qui convenait mieux à sa naissance et à son statut. Ils lui ont donné une couverture de cheval, me semble-t-il. Le destin, là aussi ? »

Martim était silencieux.

« Tu ne m'as pas dit que tu as été élevé chez les bonnes sœurs, fit Joanna.

— D'après la rumeur, nous étions les fils d'un prêtre et d'une femme noire, expliqua Barcala. Le prêtre a éduqué Martim, Martim m'a éduqué. Pour cela je lui suis reconnaissant. Mais étaient-ce le destin ou les dispositions d'un homme ? Est-ce que je m'exprime comme un imbécile et un bouffon ? Je vais me mettre du fard écarlate sur le visage. Non. C'est la force de l'imagination humaine. Oh, tu vas dire que si on nous a accordé la liberté, si on nous a envoyés étudier à l'étranger, c'était parce que le destin l'a voulu. Or non, c'est l'imagination d'un homme opposée à celle d'un autre qui fait traverser le temps et l'esprit. »

Mes yeux s'écarquillèrent mais je tins ma langue.

« Je crois en la force de l'imagination, déclara Barcala. Je vais consacrer des années à ce combat. Pendant que tu t'occupes de tes serments et de ta guerre, je vais faire la même chose de mon côté. » Il observa une courte pause. « Almeйда, est-ce que je suis un imbécile et un bouffon ? »

Je secouai la tête.

« Non ? Ou tu ne sais pas ? » Je préfèrai me taire.

Il baissa les yeux, plus découragé que jamais, puis il les releva.

« Quoi qu'il en soit, il faut faire preuve d'imagination pour dire des choses pareilles à une époque pareille, entre deux destructions.

— Tu crois franchement que la nouvelle Palmares sera détruite, comme la première ? demanda Martim.

— C'est ce que prétend la vieille Vera.

— Mais la vieille Vera vient avec nous.

— Ha ha. Et voilà à l'œuvre la force réelle de l'imagination. »

Il laissa retomber ses mains.

« Ou peut-être que ce qui constitue le destin d'un homme *ici*, c'est la force de l'imagination humaine *là-bas*, déclara-t-il en me regardant comme si j'allais comprendre le message.

— Certaines choses dépassent le libre-arbitre et l'imagination humaine, dit Martim.

— Ah, mais l'astuce, c'est de ne pas accepter la frontière.

- Quelle frontière ?
- Entre ce qui dépasse les limites et ce qui reste dedans », s'es-claffa Barcala.

Le plan de Martim

Assise près de moi Joanna ne parlait pas, respectant mon silence, tandis que les hommes, son mari, Barcala, l'esclave de l'imprimeur et le « prêtre » mulâtre discutaient autour de la table.

« Et quelle est ta stratégie, Martim, quel est ton plan ? demanda Barcala.

— Eh bien, participer à la nouvelle Palmares.

— Et que souhaites-tu, que veux-tu vraiment, que vois-tu pour l'avenir, qu'est-ce qui t'incite à rester ici ?

— Des centaines de quilombos sont disséminés dans les montagnes de Barriga, mais aussi à Cubatão, São Paulo, Lellon, Rio de Janeiro, Maranhão, Mato Grosso, et même dans des endroits restés inconnus, inexplorés, des États africains indépendants. Si l'on pouvait les pousser à se rassembler, ce serait l'avenir que je vois pour le Brésil. Les États Africains Indépendants. Oh, les Portugais peuvent avoir leurs territoires, nous avons les nôtres. L'existence d'un homme ne devrait pas dépendre de l'extinction d'un autre. »

Barcala éclata de rire. « C'est pourtant le cas, tu ne crois pas, mon frère ? Nous savons que chaque site est consacré avec du sang. Alors tu vas emmener le prêtre mulâtre, moi je vais emmener l'esclave de l'imprimeur. Qu'est-ce que cela signifie ? Et qu'as-tu à dire sur les populations que personne n'a vues ? Comment les verras-tu, comment connaîtras-tu leur existence ?

» Quand elles seront exhibées, comme l'a été le roi Zumbi, leurs têtes fichées sur des pieux ? »

Martim le laissa parler.

« Pourquoi plaisanter sur des sujets aussi graves ? demanda le prêtre mulâtre.

— Parce qu'il sait qu'il est lui-même sur le fil du rasoir, répondit Martim. Et sa *vision* est consacrée dans le sang. »

Barcala resta muet, les yeux fixés sur le dos de ses mains. « Jadis une femme à qui je faisais la cour a lu le dos de mes mains. Elle a regardé mes paumes et ce qu'elle y a vu l'a terrifiée, alors j'ai retourné mes mains et je lui ai dit, "Lis plutôt le dessus". »

« Comment a-t-elle pu lire le dos de tes mains ? voulut savoir l'esclave de l'imprimeur.

— Il n'y a rien dessus, vois-tu, dit Barcala dans un rire.

— Pauvre diable, fit Martim.

— Nous avons mangé des fruits tous les jours, dormi les nuits du sommeil du juste, poursuivit Barcala. C'était formidable ». Alors il me regarda. « Aucune femme n'a aussi bien aimé un homme.

— J'aimerais que tout soit formidable ici, intervint Martim, attristé.

— Il y a forcément un sens là-dedans, il y a forcément une logique, dit Barcala, les yeux toujours braqués sur moi.

— Il n'y a aucun sens, pas le moindre, jugea le prêtre mulâtre.

— Eh bien, je vais me vouer aux affaires de la vie, répondit Barcala avec un sourire. Et ne pas avoir de sens. »

Son sourire fut remplacé par un froncement de sourcils et il grimaça, les yeux toujours fixés sur le dos de ses mains. « Et ton plan à toi, en quoi consiste-t-il ? dit-il en tournant le regard vers son frère. Et c'est tellement plus palpitant qu'un livre. Tu crois-tu que des hommes et des femmes de chair pourront l'accomplir ?

— Ils y seront obligés.

— Je suis un homme de peu de foi.

— Avec l'aide de Dieu, dit Martim.

— Oh, je place une grande foi en Dieu, mais une foi limitée en l'humain, rectifia Barcala, toujours grimaçant, toujours captivé par le dessus de ses mains. Et encore plus limitée dans ces peuplades que personne n'a vues, ajouta-t-il en étudiant soudain ses paumes, comme s'il essayait de voir dedans les peuplades en question.

— Reconnais que Martim ne manque pas de courage, dit l'esclave de l'imprimeur.

— Je reconnais que le courage me manque pour poursuivre cette discussion, rétorqua Barcala avant de se mettre debout et de me regarder. Et son plan à elle, son idéal ? Son idéal, c'est la femme emmurée dans le silence. C'est ça ton plan, Almeyda, la femme éternelle, emmurée dans le silence ? Oh, tu aimerais bien ! » Il dévisagea son frère et asséna, « Oui, un courage admirable », puis il s'en alla.

Les histoires écrites par Barcala Aprigio

Je copie ici les histoires que Barcala Aprigio a écrites. J'ai décidé de les inclure dans ces pages même si je n'ai eu la chance de les lire que bien

des années plus tard. Barcala ne les a jamais fait imprimer car il n'en était pas satisfait. Il les avait écrites, m'a-t-il dit, à bord du navire qui reliait le Brésil à l'Europe. L'occasion de lire l'un de ses manuscrits imprimés, ceux qu'il a produits lors des années qu'il a passées à l'étranger, ne s'est pas présentée, même s'il m'a traduit dans l'une de ses lettres un article paru dans un journal français. Le critique y exprimait l'admiration qu'avait suscitée en lui les œuvres de Barcala Aprigio jusqu'à ce qu'il « se pique de religion », pour reprendre sa formule. Barcala « le mystique » était loin d'être aussi divertissant, déplorait le critique, que Barcala « le débauché ».

J'ai d'abord reçu la lettre, puis on m'a livré un carton de manuscrits.

(Je préfère omettre, à dessein, le lieu où je me trouvais et mon activité à l'époque où j'ai reçu ce carton ; je réserve cela à un autre ouvrage.)

À l'intérieur d'un manuscrit je trouvai une bande de papier sur laquelle était griffonnée la liste suivante :

L'ipécacuanha rarissime

Un souvenir effrayant

Unité mystique

L'Homme et l'Univers

Ce que cette liste signifiait, je l'ignore. Mais place aux histoires :

LA FAMILLE DE MARTINA P.

Gonçalo P. fit annuler le mariage que son fils Valdes avait contracté avec Martina sans même poser les yeux sur la jeune femme, au prétexte qu'elle était à la croisée de plusieurs sangs et plusieurs lignées, peut-être issue d'« une série entière de bâtards », qu'en un mot comme en cent le sang du continent tout entier coulait dans ses veines. Il savait donc que ce n'était pas une femme indiquée pour son fils, « de race pure et d'origine exclusivement européenne ». Le fils prit la défense de sa promise, c'était une femme très éduquée dont la mère était certes africaine mais le père, mulâtre, était géologue et médecin, et lui-même fils d'un richissime médecin scandinave et d'une femme originaire de Bahia. « Une métisse débauchée », avait contre-carré le père, dépréciant par cette insulte les mérites de la femme. Le fils insista, elle était belle, intelligente, fascinante. « Même si c'était la plus grande beauté du continent, tu n'as pas besoin d'en faire ta femme », avait dit le père. Le fils s'obstina, il comptait bien l'épouser.

« Quelle folie.

— Qui est le plus fou dans l'affaire, toi ou moi ? » avait rétorqué le fils.

Le père l'avait regardé, accablé qu'il souhaite s'unir à une femme de si basse extraction.

« Elle ne mérite guère notre attention. Que penses-tu de ces femmes de bonne lignée, des familles anciennes et respectées ? Beaucoup t'admirent.

— Il est vrai qu'elle ne mérite pas notre attention, mais pas pour les raisons que vous croyez. Pas une de ces femmes n'arrive à la cheville de Martina. »

Le père n'en crut pas ses oreilles.

« Des femmes au sang pur », avait-il insisté.

Le fils rit et osa une plaisanterie sur la « pureté » du sang depuis l'arrivée des Hollandais et des Portugais.

« Quelle emprise a-t-elle sur toi ? Je ne comprends pas cette folie. Est-ce une sorcière, en plus d'être la fille d'un mulâtre débauché, qui t'a jeté un sort ? Pourquoi elle ? Je m'y oppose.

— Tu n'as pas posé les yeux sur elle.

— Et je n'en ai pas l'intention, ni sur les enfants de ses enfants qui, si Dieu le veut, ne seront pas les tiens. »

Il se planta devant son fils, qui redressa les épaules et s'en alla.

« Te souviens-tu de quoi que ce soit ? Te souviens-tu de quoi que ce soit depuis que tu as rencontré cette femme ? »

Le fils épousa la femme, et le père, ayant eu vent de cette union, et faisant jouer ses relations, fit annuler le mariage, puis il prit des dispositions pour que la femme soit kidnappée et réduite en esclavage (il l'acheta lui-même grâce à un intermédiaire, afin que les choses soient faites et bien faites). Persuadé que son épouse lui avait été infidèle et que son père avait eu raison, le fils partit en Amérique du Nord et tira un trait sur ce genre de femme.

Un jour que Gonçalo P., le père, arpentait sa plantation, il aperçut la femme (c'était la première fois qu'il posait les yeux sur elle, car son intermédiaire s'était occupé de la transaction). Il interrogea son contre-maître, car il ne se rappelait pas avoir une femme pareille parmi ses esclaves, et il n'en connaissait aucune d'aussi élégante. Apprenant de qui il s'agissait, il resta abasourdi mais la fascination qu'avait éveillée en lui l'étrange beauté de la femme l'emporta et il en fit sa maîtresse. Il avait l'impression de s'être perdu lui aussi mais il ne put résister. Il finit par tuer sa propre épouse pour installer sa maîtresse chez lui, afin de l'avoir à ses côtés à tout moment. « Une femme pareille n'existe pas », l'entendirent dire les domestiques qu'il chassa de la maison pour que personne ne les dérange. Il cacha le cadavre de sa femme à l'intérieur d'un mur. Il resta cinq ans avec sa maîtresse et lui donna deux enfants.

Son fils quitta l'Amérique du Nord et revint sur la plantation, il espérait se réconcilier avec son père et se rendre à ses arguments. Il

rencontra d'abord Martina et se dirigea vers elle, prêt à lui décocher une gifle. La main déjà levée, il s'immobilisa lorsque leurs regards se croisèrent. Il voulut savoir ce qu'elle faisait là. Il lui demanda de pardonner sa mise et sa piètre mine. Il l'implora d'ignorer son geste agressif. Il avait passé les cinq dernières années dans une solitude terrible, mais il n'avait jamais voyagé avant et il avait cru que le voyage se substituerait aux expériences vécues quand quelqu'un nous aime.

« Que veux-tu, Valdes ? » lui demanda-t-elle.

Avait-il détecté de l'amertume dans sa question ? Quelle amertume ? Cette femme ne l'avait-elle pas quitté, n'avait-elle pas détruit ses rêves ? N'était-il pas resté dans ses filets ? N'avait-elle pas laissé une trace indélébile dans sa mémoire et dans son imagination ?

« Que veux-tu de moi ? répéta-t-elle.

— En premier lieu, je veux savoir ce que tu fais ici. »

Elle lui raconta ce qui s'était passé d'une voix lente, avec une nonchalance telle qu'il put à peine la croire. Elle expliqua que leur mariage avait été annulé à son insu, qu'on l'avait kidnappée et vendue à son père, que son père avait assassiné son épouse pour l'installer à sa place. Elle lui présenta ses deux enfants, son frère et sa sœur.

Les enfants, il leur accorda à peine un regard mais il dévorait des yeux la femme, toujours splendide et fascinante, ces mêmes yeux arrondis qui l'entraînaient dans quelque région mystérieuse (ses mots à lui, et ses pensées) et, dans un accès de fureur déclenché par la perte de ce joyau (ses propres mots, là encore), et la déchéance de sa femme, il courut trouver son père et sans même le saluer le tua et le cacha dans l'épaisseur des murs où les ossements de la première épouse s'emparèrent immédiatement du vieillard, s'il se produit vraiment de tels prodiges.

Après cela, le fils s'installa dans la maison et vécut aux côtés de la ravissante Martina (qui à ses yeux n'avait pas changé) et, au cours des cinq années que durèrent leur relation, il lui donna deux autres enfants – un garçon et une fille. Il voulut vendre la progéniture de son père, mais la femme refusa de s'en séparer car elle aimait tendrement ses enfants et il la laissa les garder. Il ne l'épousa pas mais il se contenta de vivre sous le même toit avant de s'en lasser, la trouvant soudain moins avenante qu'au début, moins fascinante ; elle lui apparut comme une créature taciturne, privée d'imagination. Il retourna en Amérique du Nord, dans la jouissance qu'offraient les étendues sauvages (ses termes à lui). Alors, et tout simplement parce que Martina semblait avoir pris les rênes de la plantation, les gens se rendirent compte qu'ils n'avaient pas vu le vieux Puerreydon, ni son épouse, depuis de nombreuses années, et ils se mirent à chuchoter. La disparition de la vieille

femme était passée inaperçue, car elle ne se montrait que rarement en public et son mari répugnait à la sortir. Lorsque ce fut au tour du vieil homme de disparaître, ils l'expliquèrent par le retour de son fils venu en toute logique prendre le relais à la tête de la plantation et permettre à son père de finir ses jours calfeutré dans son immense demeure, comme le faisaient souvent les hommes d'un âge avancé. Quant à Martina, ils pensaient que le fils en avait hérité en même temps que du reste de la propriété. Maintenant que cette « possession » était à la manœuvre, il était difficile de ne pas le remarquer. Qu'était-il advenu du vieil homme et de son épouse ? Même si tous savaient que le fils était parti en Amérique du Nord, le doute était aussi permis à son sujet. Si la femme leur avait accordé un tant soit peu d'attention cela aurait peut-être pu apaiser leurs soupçons mais, comme elle se désintéressait d'eux et était comblée par ses enfants, visiblement satisfaite de l'ordre tout entier de l'univers qui semblait tourner autour de ses enfants ou se résumer à leur seule personne, les soupçons ne firent que grandir. Qu'était-il advenu de la famille Puerreydon ? Au début ils se contentèrent de poser des questions, puis ils voulurent fouiller la demeure et Martina prit la fuite avec ses enfants, et son chemin croisa celui de l'auteur...

Femme fascinante, intelligente, planète autour de laquelle gravitent ses enfants. Quelles conséquences à aimer pareille femme ? Elle prétend qu'elle ne sera l'épouse d'aucun homme, qu'elle atteindra la Nouvelle Palmares avec sa famille. Quel sort connaîtra-t-elle là-bas ?

« Une femme pareille n'existe pas. »

L'ESCLAVE DU HOLLANDAIS VOLANT

Elle n'était ni guérisseuse ni sorcière, et pourtant les gens en ville la craignaient et la laissaient agir comme bon lui semblait. Ils ne craignaient pas la femme en elle-même, mais plutôt ses aïeules. Son arrière-arrière-grand-mère était à la source de tout cela. Et si ce n'était pas son esprit qu'ils redoutaient, c'était très certainement celui de l'ancêtre, car Anna Bejerano ne faisait strictement rien. C'était une femme qui menait une vie paisible, inoffensive et timide, casanière, et dont l'occupation consistait à coudre et rapiécer les voiles des pêcheurs du cru. Paradoxalement les pêcheurs, qui la craignaient tout autant que les autres habitants, et s'en méfiaient même, n'hésitaient pas à lui apporter leurs voiles déchirées et à lui en acheter des neuves, car ils étaient convaincus qu'elle jetait des sorts de protection à ses voiles, ce qui lui avait valu leur respect même si les habitants de la ville ne la côtoyaient guère (ce dont elle ne souffrait pas, étant une femme excessivement timide).

Elle n'était l'épouse de personne et elle se montrait rarement en public, passant la plupart de ses journées dans son atelier, faisant quelques incursions discrètes au marché. Les nombreuses générations de femmes Bejerano avaient échappé aux attentions des hommes qui vivaient en ville, maîtres et esclaves confondus, et vaquaient à leurs tâches en silence, penchées sur leurs voiles. Et même si aucune n'avait pris de mari, étrangement, chacune était tombée enceinte autour de vingt ans et avait donné naissance à une fille dont personne ne savait qui était le père même si tous soupçonnaient un marin. Lorsque la fille atteignait l'âge adulte, la mère quittait la ville, comme si elle voulait voler de ses propres ailes, jouir de sa liberté. Il se chuchotait que la mère d'Anna était partie sur les routes pour devenir une conteuse itinérante et que sa propre mère avait franchi l'océan et s'était faite chanteuse en Syrie, ou dans un port en Extrême-Orient. Nul ne savait réellement ce qu'elles étaient devenues et ces histoires se transmettaient à la génération suivante, surtout chez les femmes. Les hommes, eux, choisissaient de les laisser tranquilles, et de ne pas parler d'elles non plus.

C'était la légende de l'arrière-grand-mère qui les poussait à considérer Anna de travers. Son arrière-grand-mère, qu'on appelait la vieille Zurara, était l'esclave d'un maître voilier mais l'homme avait perdu la raison et raconté des histoires étranges à son sujet. Il avait perdu la raison et raconté des histoires étranges, expliquant qu'il ne fallait ni sympathiser avec cette femme ni lui faire confiance, autrement des malheurs s'abattraient sur la ville. Au début on crut que c'était la folie de l'homme qui avait parlé par sa bouche. Le maître voilier avait fait l'acquisition de Zurara auprès d'un marin norvégien. Elle avait été traitée comme une esclave ordinaire dont le maître avait perdu la raison et revendue aux enchères, aux côtés d'un bateau et de voiles neuves. Elle avait été rachetée par un imprimeur qui, inexplicablement, et de but en blanc, s'était mis à écrire et publier des pamphlets anti-esclavagistes, mais aussi pour pester contre les femmes infidèles, car il accusait d'adultère certaines femmes de la ville même s'il ne donnait aucun nom. Certains hommes se formalisèrent de ces pamphlets et, au risque d'impliquer leurs propres épouses et de salir leur honneur, ils avaient détruit les presses, incendié l'atelier et chassé l'imprimeur de la ville.

Certaines personnes commencèrent à se méfier de Zurara quand d'autres continuèrent à la traiter comme une esclave ordinaire et l'enfermèrent dans un enclos avant de la mettre aux enchères. Ce fut à cette période que plusieurs femmes se jetèrent dans l'océan. Elles se mirent à voir en rêve un homme jaillir des flots, un homme qu'elles

ne trouvaient pas forcément beau mais qui exerçait sur elles une attirance inexplicable. Ce rêve les hantait jusqu'à ce qu'elles succombent à cette attirance et se jettent dans l'eau. Cela concernait même des femmes considérées comme des épouses irréprochables. Et les hommes, les pêcheurs, racontèrent qu'ils avaient vu un vaisseau étrange mouiller au large, comme s'il était à l'affût, mais ils n'arrivaient pas à s'en approcher, ni à parler au capitaine. Et chaque fois qu'ils voyaient ce navire, ils revenaient les cales vides.

On sortit Zurara de sa prison le jour des enchères mais personne n'osa l'acheter, car on en était venu à la considérer comme une esclave peu ordinaire. Craignant que d'autres femmes se jettent dans les flots et que d'autres pêcheurs aperçoivent ce qu'ils appelaient le vaisseau fantôme, les habitants se cotisèrent pour racheter sa liberté et lui donnèrent une maison près de l'océan où elle pourrait continuer sa couture.

Au début les pêcheurs n'eurent pas le courage de lui acheter ses voiles mais alors un homme, un étranger qui ignorait tout d'elle, déchira l'une d'elles, lui demanda de la réparer, fit une sortie en mer et revint en clamant dans les rues et dans les tavernes que la chance lui avait souri et que la pêche avait été miraculeuse. Il ne prétendit pas que c'était dû à la couturière, pas plus qu'il ne prétendit le contraire, mais les habitants de la ville en tirèrent cette conclusion et la femme récemment affranchie croula sous le travail, même si tous persistèrent à l'éviter ; et leurs femmes ne firent plus de rêves.

Tout cela s'était produit du temps où Zurara était une femme jeune et belle et même si aucun homme ne l'importunait, son ventre s'arrondit. Un habitant alla raconter que par une nuit de pleine lune où il rentrait chez lui à pied il vit un couple en pleine étreinte s'élever de la mer et il jura que la femme était Zurara, même si l'homme était inconnu. Les gens refusèrent de le croire et ils accusèrent la pleine lune de dessiner des motifs sur l'eau, ou alors c'était l'homme qui avait dû rêver, rendu fou par le clair de lune. Mais Zurara était bien enceinte, et l'enfant grandit en cousant des voiles aux côtés de sa mère et elle devint une belle jeune femme et un jour Zurara s'en alla à l'aventure, et l'enfant devenue adulte resta coudre des voiles jusqu'à la naissance d'Anna, et la boucle fut bouclée. Mais les femmes de la ville arrêtaient de se jeter dans la mer et de rêver d'hommes étranges et d'inconnus irrésistibles, et si des gens faisaient des rêves, c'étaient les hommes qui rêvaient d'Anna Bejerano, l'arrière-petite-fille de l'esclave du Hollandais volant.

Voici donc un homme qui ignore tout de cette légende et qui cherche à épouser cette femme. L'auteur, par exemple. Il veut l'épouser

mais il la voit qui s'élève des flots dans les bras d'un autre. Elle tombe enceinte, elle lui explique que toutes les femmes de sa lignée doivent être l'amour de ce capitaine maudit et lui rester fidèle. Une autre métaphore qui explique ce continent ? Le Hollandais était là avant le Portugais. Le Hollandais volant.

Pensez-vous que les femmes de la ville ont inventé il y a fort longtemps ce conte pour empêcher leurs hommes de conter fleurette à ce genre de créature ? Cela ne leur interdit pas de toucher avec les yeux, à défaut de pouvoir leur adresser la parole.

LA FEMME QUI VOULAIT QUE SON AMANT LUI REVienne

« Je suis un homme qui jamais ne prendra femme », dit-il à son amante, et jamais il ne l'épousa.

Alors la femme se rendit chez un *macumbeiro*, un sorcier spécialisé dans les choses de l'amour, et elle entreprit de garder une tortue sous son lit et de lui donner du lait de vache en lui demandant chaque jour de lui laisser son amant pour elle seule.

Cependant le hasard voulut que le *macumbeiro* tombât amoureux de cette femme lors de sa visite et après lui avoir donné la formule qui lui permettrait de garder son amant, il lui avait aussi recommandé de boire du café mélangé à du sucre et à des caillots de sang menstruel, en plus d'un autre ingrédient qu'il lui donna sans lui dire de quoi il s'agissait – un élixir qui lui permettrait de la lier à lui et de se débarrasser des autres prétendants, de s'unir à jamais à cette femme merveilleuse et vivre des nuits passionnées avec elle.

Or il s'avéra que l'amant commit un méfait et son maître, un homme sadique, le ligota à deux canoës lancés dans des directions opposées.

Lorsque le *macumbeiro* eut vent de cela il fit venir la femme affligée. « J'ai gardé mon amant mais...

— Je sais ce qu'il s'est passé. »

Il ne cessait de la regarder, il ne comprenait pas pourquoi son élixir n'avait pas fait effet. Il était certain que cette femme serait incapable de lui résister.

La femme cachait dans ses jupes quelque chose qu'elle lui donna. Une tortue de sexe mâle.

« J'ai peur de lui. Peur de le garder, peur de le détruire. »

De sa main droite le *macumbeiro* attrapa la tortue et la posa sur la table.

« Le lait, il a apprécié, dit la femme, mais le café...

— C'est toi qui devais boire le café, répondit le *macumbeiro*, consterné.

— Vous pensez que c'est à cause de ça ? s'exclama la femme. C'est à cause de ça que c'est arrivé ? Tout est de ma faute. Je n'avais pas compris. »

Le *macumbeiro*, furieux que son plan n'ait pas fonctionné, dit à la femme qu'en effet, tout était de sa faute.

Alors la femme, profondément abattue, partit commettre le même « crime » dont s'était rendu coupable son amant, à la suite de quoi le maître sadique ligota la femme à deux canoës lancés dans deux directions opposées.

Le *macumbeiro* assista à l'exécution. Le soir, la tortue vint dormir à ses côtés et lui attrapa les cheveux avec son bec.

Au bout de quelques semaines de ce manège, le *macumbeiro* évoqua le souvenir de la femme à travers des rêves et des rêveries quotidiennes. Et son imagination était si puissante qu'il arrivait à évoquer sa présence spirituelle aussi bien que physique pendant son sommeil. Même s'il obtenait la femme en rêve, il ne parvenait jamais à la persuader d'exprimer un sentiment ou une émotion intenses.

« Parle-moi, Floriana. »

Mais Floriana refuse. Malgré tout il continue à avoir des aperçus d'elle dans toute sa beauté, cette beauté qu'il n'a pas oubliée, et cela lui convient.

La tortue devient jalouse de la femme et, une nuit, elle arrache les yeux du *macumbeiro* pour qu'il ne la voie plus, pour qu'elle ne puisse plus jaillir de ses rêves et de ses rêveries pour s'introduire dans le monde « réel ».

Mais l'homme ne cesse de rêver de la femme et c'est cette vision qu'il garde au-dedans qui lui occupe l'esprit.

À ce stade la tortue a vécu assez longtemps chez le *macumbeiro*, et elle est assez intelligente pour savoir quel usage faire de nombreuses plantes et potions, donc elle s'en sert pour se débarrasser définitivement de la femme et jouir de l'attention exclusive, sinon de l'amour, du *macumbeiro*.

Ainsi donc cette nuit-là la tortue s'introduit dans le rêve du *macumbeiro* pendant qu'il dort et tue la femme, et restaure simultanément la vue de l'homme. Elle peut être aux côtés de l'homme quand il rêve et quand il est éveillé.

Alors, le *macumbeiro* commet un méfait pour lequel le maître sadique ne peut que le ligoter à deux canoës lancés dans des directions opposées, et c'est ce qui se produit. À l'instant où le *macumbeiro* est ligoté il aperçoit la tortue sur la rive, postée au bord de l'eau, qui s'apprête à boire.

LE PORT DE TRANSIT

Je montre au capitaine les papiers qui attestent de mon statut d'homme libre et je paie ma traversée. L'esclave de l'imprimeur se fait passer

pour un domestique que j'ai récemment acheté, il est autorisé à bord. Je le rudoie un peu et le traite mal, afin de ne pas éveiller les soupçons. Je débats de la « discipline nécessaire aux esclaves » avec le capitaine. L'or me donne toute liberté de mouvement, plus que les papiers, et mon « esclave » ne peut quitter notre cabine s'il n'est pas en ma compagnie. Ils me prennent pour un riche planteur de canne à sucre de Recife, il est de notoriété publique qu'il y a un grand nombre de mulâtres parmi eux. Malgré tout j'ai droit comme de coutume à la désignation de « mulâtre arrogant ».

Des esclaves charrient des ballots de tabac, de sucre, de coton, de viande séchée, de cacao, de noix, de café et de bois brésilien à destination du Portugal. J'en laisse passer un. Il me jette un regard. Des yeux maussades, intelligents. Un Bantou originaire d'Angola. Il me considère comme un ennemi. Détournant le regard, je m'intéresse aux collines, à d'autres nègres qui portent des charges pesant jusqu'à cent ou deux cents livres, des biens manufacturés, des étoffes et des objets en fer, reliant les entrepôts aux navires – les églises, couvents, hôtels particuliers, bâtiments publics à l'arrière-plan. Le long de la côte, à tribord, ils construisent un bateau. Aucun des navires assemblés n'est adapté au commerce international, ce sont des coques de noix qui ne peuvent servir qu'au cabotage. Je repense aux plans d'Aninho.

Même les Portugais présents au Brésil ne construisent pas ce genre de navires. Je sens qu'Amsterdam est la ville la mieux indiquée pour un chantier naval.

Un négociant hollandais décharge du poivre, du thé, des soieries chinoises. Un marchand portugais fait descendre à terre cinq femmes chétives qui gloussent à tout-va, bonnes à marier – l'une se tient un peu à l'écart, les yeux grands ouverts, pleine d'appréhension. Vêtues de soies criardes, elles m'évoquent des perroquets. Celle qui se tient à l'écart donne l'impression que venir ici était l'acte le plus audacieux de sa vie, ou le plus désespéré. La voilà qui observe l'une des merveilles du Nouveau Monde – un défilé d'esclaves qu'on débarque sur le quai qui leur est réservé. Des chaînes aux poignets et aux chevilles, des anneaux en fer attachés au cou des hommes, les mains des femmes nouées avec des cordes et des mouchoirs. Un homme qui a causé un esclandre se fait fouetter. Les Portugaises assistent à la scène dans le plus grand des calmes. L'homme a le bras et le côté du visage ensanglantés, la peau à vif, rouge et enflée au niveau des chaînes. Une fois le groupe passé, les femmes se détournent et conversent. La dernière suit les esclaves du regard sur le versant de la colline, loin de la mer. Un gentilhomme, épée au flanc et rosaire scintillant autour du cou, descend d'un fiacre. Il lit

un papier, deux femmes se dirigent vers lui et tous trois montent dans le fiacre qui les emmène ailleurs. Un homme à cheval chaussé de hautes bottes militaires et coiffé d'un chapeau de paille à large bord devise avec la femme qui se tient à l'écart, plié en deux sur sa monture. Elle secoue la tête. Il ajoute quelques mots. Elle secoue une nouvelle fois la tête puis elle lui permet de la hisser sur la selle.

Sur le pont, le capitaine débat avec un soldat et un planteur.

« Le Brésil n'existe pas pour lui-même, mais pour le Portugal, affirme le soldat.

— Tout est fait dans l'intérêt du Portugal. S'il n'existait pas pour le Portugal ce pays n'existerait pas tout court.

— S'il n'existait pas pour le Portugal il existerait pour une autre nation, rétorque le capitaine. La France, la Hollande, l'Angleterre. Votre unique objectif en tant que militaire est de conserver la colonie dans le giron portugais. »

Le soldat ne répond rien. Je me demande s'il fait partie de ceux qui ont mené l'assaut contre Palmares.

« Moi ? Je n'ai pas l'intention de m'écraser face aux Portugais, ni face à quiconque, fanfaronne le planteur. J'ai une immense propriété, pas simplement un lopin de terre, une grande propriété et quantité de nègres, une grosse production, des enjeux importants dans ce pays. Je suis brésilien. Je n'ai pas l'intention de m'écraser face à qui que ce soit. Voilà ce que cela signifie, être brésilien – ne pas se satisfaire d'une vie de gueux.

— Ils vous auraient enseigné l'humilité bien assez tôt si vous ne travailliez pas dans l'intérêt du pays. La plus grande partie de votre bétail est expédiée sur le marché portugais. »

Le planteur n'a rien à répondre. Il fume le cigare, les yeux braqués sur les deux dernières Portugaises.

« L'une des deux est pour toi, Macao ? s'esclaffe le capitaine.

— Elles ne durent pas assez longtemps », fait remarquer le planteur, et il crache.

Je regarde le quai où l'on débarque les esclaves, le côté étant converti en poste de douanes à porche et toit de chaume. Sur le porche, deux Blancs sont assis à une table. Une petite chaloupe arrive avec, à son bord, cinq Africains, certains portent un caleçon blanc, d'autres un pagne, tous torse nu. Un marin blanc est installé dans le bateau, il tient un mousquet et une longue feuille de papier. Les Africains, qui ne sont pas enchaînés, s'accrochent l'un après l'autre à un poteau et grimpent sur le quai. Le marin quitte la chaloupe en dernier et tend le papier à l'un des hommes attablés.

Je descends à l'entrepont où les hamacs de l'équipage sont accrochés au plafond comme autant de cocons. Je passe devant des marins assis sur des coffres et des boîtes, discutant avec des femmes qui sont autorisées à bord lorsque le navire est à quai, buvant du rhum et se gavant de viande fraîche, de fruits et de légumes, après avoir passé tout ce temps à se nourrir de salaisons et de biscuits.

L'un d'eux drape une étoffe chinoise hors de prix sur les épaules de l'une des femmes du quai. Un autre avale une gorgée de rhum et éructe : « Ceux qui ne mènent pas la vie d'un marin l'ont bien douce ! »

Alors que je gagne le niveau inférieur le Bantou aux yeux maussades et intelligents arrive en sens inverse – c'est l'esclave d'un négociant de Bahia. Je me demande si lui, ou l'un des nouveaux arrivants que j'ai vus sur le quai, trouveront un jour le chemin de la nouvelle Palmares.

Inclus également dans les manuscrits que Barcala Aprigio m'avait fait envoyer, pour certains inspirés des contes afro-brésiliens ou des fables racontées par les vieux Africains, un récit expérimental intitulé *La Chasse aux poux*. J'ai trouvé le titre plein d'humour, le voici :

LA CHASSE AUX POUX

Il n'y a personne d'autre. Personne pour me tenir compagnie. Je suis couchée sur le ventre dans mon hamac. Pas vue d'ici sur le jardin. Il a convié à sa table des nobles russes et d'autres hôtes distingués. Des biftecks et du thé. Et si je faisais monter l'autre pour qu'elle me cherche les poux et me mette de l'huile parfumée dans les cheveux ? De l'huile du Portugal. L'Anglaise va et vient comme si c'était la chose décente à faire, elle papillonne autour de lui. Ou du porc avec du vin. La fois où je suis descendue au cellier. J'ai eu ma réponse. Je n'ai rien dit. Des bananes, des bananes, des bananes partout. Pas invisible, cette fille. Supposons qu'il ait attrapé une de ces maladies de nègre. Quand il est venu à moi je lui ai dit Va au diable. J'aurais pu la frapper, cette autre femme, j'ai entendu comment elle avait tué la petite mulâtresse, et pour quel résultat ?

Mais moi ? Je continue à la faire monter pour qu'elle me gratte les poux.

Qu'elle me touche les cheveux. À lui je lui ai dit Va au diable. J'ai pensé à la récompense que je vais lui donner. Elle va par les rues. Voilà comment je vais le récompenser.

Donne-moi du raisin, prends-lui la main. Tu es ma femme aussi. Est-ce que je devrais la faire monter ? Apporte-moi du chocolat et des douceurs. De quoi discutent-ils ensemble ? Va au diable, lui ai-je dit.

J'ai entendu parler de cet homme qui a tué sa femme pour consacrer tout son temps à sa maîtresse. Des choses qui arrivent. Il ne

m'adresse plus la parole. De toute façon, il ne m'a jamais parlé. De quoi discutent-ils en ce moment ? D'un investissement. Après, il m'a apporté un paon, un très beau mâle. Je lui ai dit « Tu ne sais pas que les paons et les pigeons sont des oiseaux de mauvais augure ? » Un si bel oiseau, qui déploie ses ailes pour moi. Des ailes.

Des plumes. Il s'est envolé dans un arbre et un domestique a dû aller le chercher pour qu'il remporte l'oiseau. J'ai aussi vu ses yeux, quand il a regardé l'oiseau.

Comment ce qui a reçu d'une telle beauté peut-il apporter le malheur dans une maison ?

Mon mari qui se tait. J'ai entendu parler de ces endroits où elles avaient aimé et le père et le fils. Aimé ? On dit que c'est une main noire qui s'est posée sur ce continent. Noire, la première main sur laquelle s'ouvrent nos yeux. Enchanteresse de naissance. Ces histoires qu'ils ne cessaient de raconter sur les Mauressees enchantées. Pour les juger ensuite supérieures à nous. Tout le danger que présente ce pays. Je me demande s'il y a parmi eux des astrologues. La fois où j'ai consulté cet astrologue avec ma cousine Olinda. Il ne l'a jamais su. Un homme de science et de réalisme, s'était-il qualifié ce jour-là. Il ne pouvait s'exprimer comme s'expriment les autres hommes ; ce n'était ni un romantique, ni un sentimental.

Avant notre mariage il m'avait dit qu'il ne savait pas faire la cour ; un homme rationnel, voilà comment il s'était qualifié. L'astrologue y aurait vu des sornettes de bonne femme. Pourtant il avait bien prédit l'autre, non ? Ses mains tannées. Un Grec, ou Égyptien, à en croire Olinda, l'un ou l'autre. Pourquoi ce sont toujours ceux-là qui arrivent à percer ces mystères ? S'il n'avait pas prédit l'autre je... pourtant, en dépit du reste il m'a rappelé le prêtre. Aucune différence entre eux, à ceci près que je n'ai pas dû passer à confesse.

On garde le silence et ils devinent.

Si seulement les murs étaient moins épais. Les conversations qu'il a avec eux. De quoi peut parler un Russe ? Je me demande comment ça sonne à l'oreille d'un Portugais.

Des conversations. Alors on va parler à un prêtre. C'est à ça que se résument mes visites et mes sorties en société. Non, Monsieur, ce n'est pas ça parce que ça ne l'a pas été pendant longtemps. Elle entend, elle. Elle sait de quoi ils parlent. Elle entend, en tout cas. On ne sait jamais s'ils comprennent ou non, s'ils font semblant de comprendre ou de rester dans le noir. Regardez leurs yeux, ils ne disent rien. Les miens ne cachent rien, d'après lui.

Il m'a dit que mes yeux ne cachaient rien. L'astrologue l'a prédit ; je le sais. Un étranger, un homme mystérieux. Olinda trouve tous les

hommes mystérieux. *Elle*, les trouver mystérieux ? Ha. Mais c'est notre pays qui veut ça. Interdiction formelle de les voir. Ce sont tous des étrangers qu'il convie à sa table, tous des mystères, parce qu'ils veulent rester ainsi aux yeux des femmes.

Qu'est-ce qu'elle leur sert ? À son attitude on dirait que c'est elle, le grand mystère. Malgré tout c'est la main noire qui apparaît la première. La main avec le téton noir. Chocolats et douceurs. Quand elle aura fini de les servir je la ferai monter. Cette huile parfumée qui vient du Portugal, je veux que tu m'en mettes dans les cheveux, et que tu m'apportes de ce vin qu'ils ont bu.

Je n'ai rien dit dans le cellier. Je suis restée simplement plantée là. Peut-être qu'elle m'a vue, mais lui me tournait le dos. Je suis restée plantée là, en silence, et j'ai remonté l'escalier. Va au diable, lui ai-je dit plus tard.

Qui joue du piano ? J'ai voulu savoir pourquoi il m'avait apporté ce paon. Toutes ces coutumes sens dessus dessous. Que doit penser ou ressentir une femme ?

D'après eux ces femmes n'ont pas d'âme, ou peut-être des demi-âmes. Alors je possède la moitié de cette demi-âme. Je vais la forcer à s'agenouiller, à joindre les mains et à se dénoncer. La femme idéale, d'après eux, taille de guêpe et le reste comme une vache. Mais une vraie femme ne doit pas se montrer en public, c'est bon pour les esclaves.

Au début il m'a donné deux fils, puis une fille. Aujourd'hui les fils portent la moustache, comme leur père. Je me demande quand la guerre va commencer. Et ma révolte à moi, pour quand ? Il apporte un paon à une femme respectable. Je lui ai dit que je n'en voulais pas... c'était quand même amusant de le voir debout là avec l'oiseau dans les bras. Il a posé le paon par terre et il a déployé ses plumes. Qu'est-ce donc ? Un paon. Je sais que c'est un paon, mais à quoi sert-il ? Pour toi. Non, j'ai voulu qu'il le rapporte là où il l'avait pris, pas de paon chez moi ni près de la maison. Non, ai-je insisté. Une superstition stupide, il trouvait. J'aurais dû le laisser le garder, pour qu'il voie ce qui allait se passer.

Pas à moi, ça non. Pas pour moi non plus. Un oiseau absolument magnifique, pourtant. Quand il fait la roue. Au début il refusait de me faire face, il restait le dos tourné. Ils sont moins beaux sous cet angle. Un jour il s'est retourné et il m'a montré son splendide plumage. Une splendeur. Je me demande pourquoi on dit ces choses sur eux. Parce qu'ils sont absolument magnifiques.

Certains hommes se méfient des belles femmes. Mais toutes, ils les cachent ; ça n'a pas d'importance. Sauf pour eux. Ils s'affichent

partout. Et lui, il offre un paon à une femme respectable. Donne-le à l'autre. Malgré tout et sans ça j'aurais... si le vert ne me plaisait pas il m'en rapporterait un bleu. Non, ai-je dit, et c'est là qu'il s'est envolé dans l'arbre. Je l'ai vu manger des feuilles. Ils ont de ces yeux. Et s'ils arrivaient tous à voir la même chose au même moment ? S'il existe de pareilles créatures. Mais nul ne sait ce qui existe dans le monde. Il se tenait là-bas comme s'il savait quelle apparence il avait, et ensuite il s'est envolé dans l'arbre. Je me demande ce qui les pousse à faire la roue à certains moments et non à d'autres. C'est presque comme une bénédiction, quand même. Oiseau d'ornement, il l'a appelé. Pourquoi pas un cadeau pour une femme respectable ? Tout le monde les craint. On raconte qu'ils détruisent les foyers. Tous ces paons que les Pueyrredons faisaient parader.

Un parfum de cannelle qui monte du salon de réception. Le Russe. Je l'ai aperçu. Ses yeux noirs. Mais je me suis dérobée. J'ai entendu parler de l'homme qui avait tué sa propre fille parce qu'elle avait laissé des étrangers la voir. Pas des étrangers. Des hommes ordinaires. Des hommes, peu importe lesquels, qui ne sont pas des membres de la famille. Je me demande comment ils traitent leurs femmes. Ces Cosaques. Est-ce qu'il est cosaque ? Qu'est-ce que c'est, un Cosaque ? Une sorte d'obéissance absolue, par exemple. S'adressent-elles à leur mari à genoux ? L'adultère passible de mort. Nous descendrions au cellier, dans le coin où je les ai surpris. Mais non, si mon mari voyait ça, il ne remonterait pas l'escalier qu'il a descendu. Personne d'invisible, quand il s'agit de la femme. Non. L'épée longue d'un *mile*, comme sa fureur.

Et si le Russe surprenait sa femme dans cette situation. Ces yeux noirs. J'aimerais savoir ce qu'on ressent quand on se noie dedans.

Il lui a donné un bracelet en cuir. Je pourrais en jurer. Parce qu'elles ne peuvent pas porter d'or. Enfin, cela convient à sa position. Il m'a rapporté un volatile qui déploie ses plumes pour moi et qui me donne à voir sa beauté. L'a-t-il forcé, ou ces créatures jouissent-elles de leur propre volonté ? Qu'est-ce qui les pousse à cela ? Qu'est-ce qui pousse une femme quand... allons, elles les déploient aussi. Je me demande s'il complimente ce qu'elle a en bas. Voilà que je vois ses jambes couvertes de plumes. Ha. Un œil pile à cet endroit. Ha. Bleu ou vert ? Ha. Non, elles ont toujours les yeux noirs. Mais j'ai dit non. Il n'est pas du genre superstitieux, moi si.

Les invités qui défilent. Ces gens, où les rencontre-t-il ? Certains, il ne les connaît pas. Ils se présentent et c'est la coutume du pays, et quand l'autre a tué sa femme il s'est chargé du jugement. Je me demande s'il pensait à lui à ce moment, à sa propre situation avec cette

femme. Rien ne l'obligeait à me raconter cette histoire. Les autres événements qui se produisent dans le monde, il ne m'en parle pas. Mais je repense à cet hôte qu'il a reçu un jour, on aurait dit un homme des bois, un ivrogne, alors qu'il vient d'une famille respectable de Recife. Jamais on ne s'en douterait. Je ne lui ai pas dit que j'ai vu l'homme. Mais il était bien là. Je l'ai averti qu'il n'était pas dans la bonne partie de la maison. Qu'il se trouvait dans les appartements des femmes.

Un plat avec de la cannelle, c'est ce qu'elle leur sert maintenant. Je vais en prendre un peu aussi. La mulâtresse du prêtre itinérant. Il paraît que c'est monnaie courante dans ce pays. Toujours sur les routes, quand même, ces hommes-là. Je parie qu'elle connaît mieux mon propre pays que moi. La décadence morale du pays, voilà ce qu'ils représentent. À quoi les a-t-il comparés ? À des verrues sur la face du pays, du paysage. Eh bien, moi aussi je vais l'appeler *la verrue*. Je me demande s'il l'incluait là-dedans. Alors, je vais la faire venir ici, et voir de mes propres yeux ce qu'il voit. Est-ce qu'une verrue, ça se gratte ? Que faut-il faire, d'après eux ? Elle, elle saurait. Oui. Qu'est-ce qu'on fait avec une verrue ?

Elle m'a dit qu'elle parle français parce que ses maîtres précédents étaient français. Tu te trouves maligne, mais tu ne peux pas t'échapper. Moi non plus. Cette musique éveille de ces sensations... il aurait fallu qu'ils sachent que. Qu'ils sachent quoi ? À quoi ai-je pensé sur le moment ? Qu'ils sachent que j'étais là. Quoi ? Il aurait fallu que je leur signale que je me tenais là, voilà tout. Je vous cherchais, aurais-je dû dire au lieu de rester là sans parler.

Je me demande quelle expression se serait affichée sur son visage. Je les sors de mon esprit. Là-bas ils étaient invisibles. Invisibles. Ensemble ils sont invisibles. Quand il est seul, je le vois à nouveau. C'est moi qui deviens invisible. Elles sont toutes belles. Je n'ai jamais vu de femme qui ne soit pas belle. Quand elles arrivent ensemble, il se passe quelque chose. Ils disent tous que c'est la crème du continent. Je me demande comment ce Russe traite sa femme. Il s'est qualifié de noble. Un noble cosaque ? Leurs femmes sortent-elles en plein jour et seules ?

Quels fruits est-elle en train de leur servir ? Et l'un des convives a écrit un livre épais et important. Sur quel sujet ? L'écrasante tristesse du Nouveau Monde ? Une femme vertueuse reste à la maison et elle ne fait pas entendre sa voix. Je me demande s'il vit dans un château. Vivent-ils dans des châteaux ? Dans quelle chambre l'a-t-il installée ? Est-ce que ça résonne ?

La musique s'est accélérée. Je me vois danser avec lui. Comme il se tient droit, ma main dans la sienne. Comme il est droit. Nous

parlerions de mon pays si triste, je lui poserais des questions sur le sien. Un peuple qui a la réputation d'être passionné. Un peuple aux passions débridées. J'imagine que chaque pays a ses passions. J'imagine que ça s'applique à chaque pays. Des passions religieuses, intellectuelles ? Une autre forme de passion ? C'est pourtant l'expression qu'ils emploient, le déchaînement des passions, et ça se voit dans les yeux. De quel mot se serviraient-ils pour définir ce pays ?

J'imagine qu'un homme ne se sert pas du même mot qu'une femme pour désigner le même endroit, en fonction des coutumes, du contexte personnel.

Et *elle* ? Je me demande comment elle le voit par rapport à moi. Mon mari devenu mutique, irritable, froid. Et *elle* ? À l'époque il incarnait tellement de personnes intéressantes. Un homme dangereux, qui savait raconter une histoire. Je parie que leurs histoires tombent à plat, leurs histoires à tous, sauf à *lui*. Ce pays immense, sauvage. Tous sauf lui. Je me demande quelles histoires les hommes se racontent.

Peut-être que mon mari leur parle de l'époque où il a livré bataille à ces nègres. À Palmares. Et voici la femme que j'ai capturée. Est-ce qu'il leur en parlerait ouvertement ? Même eux, les nègres, ont reconnu qu'ils capturaient des femmes quand le besoin s'en faisait sentir, des négresses et des Indiennes pour la plupart, la rumeur parle aussi de femmes blanches. Mais dans ce pays, il faut se méfier. Cette femme qui a jeté le discrédit sur toute une famille en cachant qu'elle avait du sang noir. Le fils voulait l'épouser, elle s'est bien gardé de lui en parler. Ils ont fini par le découvrir et le mariage a été annulé, mais le mal était fait. La méfiance sera toujours de mise tant qu'on n'aura pas instauré une sorte de papiers pour le sang.

Il ne sait pas, il ne saura jamais ce qui se passe dans mon imagination. Lui peut vivre à l'intérieur de ses rêves, de ses fantasmes, de sa fantaisie, peut-être même au-delà. Un homme peut-il vivre au-delà de son imagination ? Et alors, à défaut, l'élargir.

Alors ils se sont dispersés et il a pris la femme. Je lui ai dit qu'il aurait pu trouver mieux que ça, comme esclaves. Mais il en a échangé d'autres contre celle-là, et il l'a installée dans la maison. Ensuite je l'ai entendue chanter. J'y ai mis le holà. On ne sait pas quelles paroles contiennent ces chansons. D'après elle, c'était une chanson française. Est-ce que je l'ai accusée de faire de la magie ? Elle a dit que c'était en français, qu'elle avait été l'esclave de maîtres français avant de se retrouver parmi les renégats. Elle a employé ce mot, renégats.

Mais cela avait un sens différent pour elle, on le voyait à ses yeux. Je me demande si elle avait un homme là-bas. Si elle avait quelqu'un.

On raconte qu'ils avaient leur propre ville, leur propre colonie, leur propre gouvernement, et un roi.

Des tranchées longues et profondes. Je m'interroge. Mais il y avait une Blanche aussi. Il l'avait vue, il me l'a dit. Pourquoi n'es-tu pas allé à son secours ? Il ne savait pas ce qui lui était arrivé, mais celle-là, par contre. Il la voyait toujours, même s'il me le cachait, je savais qu'il la voyait toujours. Depuis le début. Alors ils les ont embarqués dans cette expédition. Il m'a dit que l'endroit avait été rasé cette fois-ci, que les renégats ne poseraient plus de problème. Est-ce qu'il a parlé de renégats ou de fugitifs ? Ceux qui avaient réchappé aux combats étaient faits prisonniers et il serait impossible aux rares fuyards de se rassembler. Il m'a permis d'aller voir sa tête, à condition de rester dans le hamac couvert. C'est ce que j'ai fait. Ils ont exposé sa tête pour que les fugitifs ne le croient pas immortel.

Toute cette foule debout, quelques femmes qui étaient sorties dans la rue. Je lui ai demandé s'il l'avait décapité de ses propres mains. Non, c'en était un autre, et il y avait aussi quelqu'un qui l'avait tenu par les cheveux. J'imagine qu'un homme ne connaît pas de cruelle tristesse, uniquement des aventures exaltantes. Une femme se contente de regarder, quand c'est possible de regarder. Aussi suis-je restée dans le hamac couvert et j'ai regardé tout mon soûl.

C'est uniquement parce qu'il y a des femmes qu'ils construisent des maisons. Pour se protéger, aussi. Il a quitté l'armée et j'en suis contente. Repris ses études d'architecture, et tous ces hommes célèbres qu'il connaît. Mais celle-là, il l'a ramenée alors qu'il aurait pu réclamer une part plus importante, et aussi des terres.

Je la ferai monter quand ils auront fini. Tu es aussi mon esclave. Je possède cette demi-âme pour moitié. Je me demande quelle personnalité il a. J'ai risqué un regard de derrière la couverture du hamac, on aurait dit que ses yeux plongeaient directement dans les miens. Et noir de jais. Est-ce qu'il me voyait ? J'aurais cru que oui. Et peut-être était-il vraiment immortel, peut-être avaient-ils tort, parce qu'il braquait ces yeux sur moi, j'étais en plein dans leur ligne de mire. Il était parti quinze mois, mon mari, et il est revenu avec cette fille. Sors d'ici, ai-je dit. Et il m'a rapporté un paon mâle. Pour qui m'a-t-il prise ?

Je vais la faire monter. Je vais faire tinter la clochette pour profiter moi aussi de ses services. Vous m'avez réclamée, madame ? demandera-t-elle.

Apporte-moi un peu de ce que tu as servi à ces messieurs. J'imagine qu'ils ont tous eu un peu de... ha.

Elle s'en ira, et elle reviendra.

Je possède la demi-âme pour moitié.

Maintenant cherche-moi les poux, et voici une nouvelle huile parfumée qui vient d'arriver du Portugal.

Je vais la garder toute la soirée, elle va me gratter les poux. Et me mettre cette huile qui sent si bon. Oui, je sais comment garder ta femme. Alors il montera la chercher et il me fixera en silence. Debout près de la porte. Mais je vais la garder pour moi. *Je possède une moitié de cette demi-âme.* Je vais la garder pour moi et il s'en ira. Est-ce que je t'intéresse ? Je me demande ce que ce Russe fait avec ses... femmes ? Oui, il a des femmes aussi. Une paysanne à la peau blanche, quelque part. Dans sa propre maison, et peut-être une autre noble blanche ou sa maîtresse. Vivent-elles sous le même toit ? Est-ce que je supporterais mieux une cohabitation pareille ? C'est lié à la nationalité et aux qualités d'une femme, forcément. Si une copie conforme arpentait les pièces de cette maison, qu'est-ce que je ferais ?

Je vais la faire monter, oui. La fait-il sourire ? La rend-il heureuse ? Souriait-elle à ce moment précis ? J'ai oublié quelle tête ils faisaient. Loin de moi l'idée de vous déranger, aurais-je dû leur dire. Pour qu'ils me remarquent. Pour signaler ma présence, pour m'annoncer. Ce Russe la rend-il heureuse, le rend-elle heureux en retour ? Pourquoi ne l'a-t-il pas apportée ? Pourquoi n'a-t-il pas apporté sa femme, ou même la paysanne ? Ils n'emmènent pas leurs femmes en voyage. Ou lui a-t-on présenté des catins ici ?

Quel homme étrange tu fais, lui dirais-je, et il me toucherait d'une main délicate. Mais elle ? Crois-tu qu'il la donnerait au Russe pour la nuit ? C'est la première fois que je vois une femme comme toi, lui dirait-il. Mais ils ont des Russes à la peau noire, non ? Ce n'est pas ce qu'il m'a dit ? Des Russes noirs, je les ai entendus les appeler ainsi. Et ces Russes qui ont une tête à venir de l'Est. Est-ce qu'ils sont comme les autres ? Pas comme ceux qu'on a ici. Moi, il dirait qu'il m'a vue et revue dans chaque pays. Non, je le dépayse autant qu'elle. Une créature exotique ici, dans mon propre pays, et dans le tien aussi, là-bas.

Emmène-moi là-bas, je vais te prouver que jamais tu n'as vu de femme semblable à moi. Je vais le prouver. En regardant ses yeux de cette façon. Je vais le regarder jusqu'à ce qu'il comprenne ce que j'ai d'étrange. Et aussi mon âme, ajouterai-je. Tous ceux qui sont nés ici ont une âme étrange. Moi, je suis une pleine-âme, voilà ce que je vais lui dire.

De quoi aura-t-il l'air ? D'un homme qui dépasse mon imagination ? Ils en sont tous convaincus. Tous les hommes pensent dépasser l'imagination des femmes, mais aussi des femmes contenues au-dedans

de la leur, toujours. Est-ce que leurs livres ne parlent pas de nous, leurs peintures ? Est-ce que nous ne sommes pas leurs muses ?

Il la rejoint. Dans quel recoin de son imagination l'a-t-il rangée ? Autrefois j'aurais été en compétition pour un recoin plus grand, j'en aurais pris possession. Vois comme une femme vit dans l'imagination masculine. Comment réussir à vivre dans son imagination *à lui*, je l'ignore. Quel genre de choses je ferais là-bas ? Quelles questions lui poser si nous sommes seuls ? Je me demande à quoi ressemble la femme cosaque. Pourquoi toujours dire cosaque ? Ce front qu'il avait, si haut. J'aimerais savoir ce qu'ils promettent aux femmes, ces hommes venus d'ailleurs, si leurs promesses changent en fonction de leur pays d'origine, si elles restent les mêmes ou s'ils n'en font aucune. Ces souliers en satin français qu'il a achetés, cette promesse qu'il m'a faite.

Qu'est-ce que j'en sais, peut-être qu'il les a achetés à l'une de ces filles de joie françaises. Ce qu'elles haïssent le plus au monde, une femme respectable.

Je me demande ce quoi ils parlent. Du commerce maritime, m'a-t-il expliqué une fois.

Et quel commerce ? Les paons, oui. Ces hommes qui discutent du commerce maritime des paons. De Ceylan ou de je ne sais où, ils les font venir. Il m'a dit au début que ce ne sont pas des oiseaux brésiliens. Ça se voit. Qu'ils viennent d'un pays exotique. Et qu'y a-t-il dans l'air qui les produit ?

Et combien de paons de Java ? Ha.

Quelle question m'avait-il posée, cet homme étrange, au sujet de... d'abord ce que réclame l'esprit d'un homme... ensuite ce que réclame le bien-être spirituel d'un homme. La différence entre ce que réclame le corps et ce que réclame l'esprit. Et qu'en est-il de la femme, de son bien-être spirituel ? Mais cette promesse ensuite. Sur la fidélité spirituelle d'un homme à l'égard d'une certaine femme. Ha. Quelle femme, il ne l'a pas précisé. Ha. Parti quinze mois en expédition, ou est-ce que ça a duré plus longtemps ? Toutes ces fois où j'ai rêvé de son retour. Elle marchait derrière lui. Au début il l'a mise avec les autres femmes, les esclaves, les *demi-âmes*, puis il l'a installée dans la maison.

Du manioc et du riz, voilà ce que je vais lui demander, et un peu de ce vin qu'ils sont en train de boire, puis je me détendrai pendant qu'elle mettra ses mains dans mes cheveux. À chercher des poux.

C'est malgré tout une sensation agréable. Et quand elle s'occupe d'un homme ? Où met-elle les mains quand elle s'occupe d'un homme ? À l'arrivée des convives les femmes disparaissent, à chaque fois. Ils doivent penser qu'aucune femme ne vit ici. Aucune Blanche. Je vais

lui dire de me défaire les cheveux, tous mes cheveux. Sans doute une sensation différente pour un homme. Alors il va penser que c'est une Mauresse enchantée. Je me demande si les étrangers connaissent cette histoire. Peut-être qu'elle ne circule que parmi les Portugais, et les Espagnols. Malgré tout, les Maures qu'on trouvait partout dans le pays n'ont rien à voir avec les Éthiopiens. Quand des étrangers arrivent, ils doivent penser qu'il n'y a ici que des négresses et des mulâtresses. Ils ne voient que ces femmes-là. Un pays de négresses et de mulâtresses, c'est ce qu'ils vont se mettre à croire, et de femmes invisibles confinées derrière des murs épais et dans des hamacs couverts.

Ces conversations qu'ils doivent avoir.

La fois où il m'a autorisée à assister à la procession de saint Sebastian. J'ai beau réfléchir, je ne vois pas comment ils arrivent à se taillader avec des éclats de verre. J'ai pensé à elle, l'idée m'est venue de la taillader en bas avec du verre brisé, et alors à l'instant où... comment réagirait un homme à qui on vient d'enlever ce plaisir ? Je lui ai dit d'aller au diable, alors il est allé la voir. La demi-âme par excellence. Comment y parvenaient-ils, je l'ignore, car elle occupait toutes mes pensées, elle et ce que j'allais lui faire. S'ils arrivaient à endurer cela, c'était sans doute grâce à des sentiments pieux, et le fait qu'ils considéraient leur sang comme le Sien.

Amplés et moelleux, c'est ainsi qu'il avait décrit mes seins. Toujours pareil. Il doit lui dire la même chose, ou peut-être qu'il ne lui dit rien parce qu'elle n'attend rien de lui. Et cet autre qui avait fait enfermer son épouse dans un couvent pour pouvoir la remplacer par sa maîtresse noire. Librement. En toute liberté. Et elle qui se sentait en prison dans ces pièces exiguës. Rien n'avait changé, à part qu'aucun homme ne lui rendait visite. Je lui ai dit d'aller au diable et il m'a apporté ce paon. Les femelles n'ont pas les mêmes plumes, ce sont les mâles qui prennent toute la beauté pour eux.

Au retour de la première expédition il m'a raconté quantité d'histoires. C'est au retour de la seconde qu'il a apporté cette femme. J'ai su alors ce qui allait se passer. Comment s'appelait-il, le Russe ? Pavel ? Son premier nom. Le premier. Le dernier, impossible de le retenir. Je me demande quel nom porte sa femme. Quel nom serait approprié pour une Russe ? Il faudrait un nom à rallonge, joli. Il l'appellerait par ce nom, ou par un diminutif. Peut-être la coutume veut-elle qu'on ne dise rien à la femme. Qu'on ne l'appelle par aucun nom. Non, tout le monde se sert des noms, c'est universel. Quand même, un mari qui ne parle pas vaut sans doute mieux qu'un mari qui dit des horreurs à une femme.

Ses mains à elle dans ses cheveux à lui, qui grattaient à deux endroits. Il a parlé des pulsions naturelles chez l'homme. Et chez la femme ? La conversation qu'ils ont eue l'autre fois, je l'ai entendue. Il m'a autorisée à y assister parce que son frère est un membre de la famille, pas un étranger. Son frère, donc, discourait des relations morales et sociales car il s'oppose à l'esclavage. C'est l'influence de cette Indienne qu'il a, avec qui il vit dans les montagnes. Comment le Seigneur a-t-Il pu engendrer deux frères que tout éloigne ? Il s'est mis à parler du regard que l'histoire allait poser sur nous.

L'allure d'un homme des bois, véritablement. Si ce n'était pas son frère... d'après lui les gens avaient beaucoup en commun sur le plan spirituel. Qu'est-ce qu'il en sait ? Je n'avais pas envie de l'écouter débâter. Si ce n'avait pas été son frère, je serais partie. Il a déclaré que la position sociale d'un homme ne reflétait en rien son esprit. Est-ce qu'elle était intervenue, en ajoutant « ou d'une femme » ? Lorsqu'ils ont reçu la Sainte Communion, ont-ils reçu une âme par la même occasion ?

Mon mari avait répondu qu'ils n'avaient pas encore gagné leur humanité, que lorsqu'ils l'auraient méritée le Seigneur ferait des changements. C'est un bon catholique. Mais son frère, où a-t-il été pêcher des idées pareilles, avait suggéré que nous pourrions beaucoup apprendre à leur contact, de leurs connaissances et de leurs expériences, de leurs idées, qu'eux aussi étaient portés sur la morale et la religion, une morale et une religion différentes des nôtres. Avait-il suggéré que l'humanité, cela se méritait ?

Mais ces femmes à la peau sombre, elles écartent les jambes pour le premier venu. Lorsqu'ils ont débarqué sur les côtes pour la première fois, toutes ces Indiennes qui allaient nues ont écarté leurs jambes en échange d'une perle en verre ou d'un pan d'étoffe. En tout cas, c'est ce qu'on raconte. Ces histoires qui circulaient. Même parmi les Européens du Nouveau Monde. Ce ne sont pas des expériences dont je veux m'inspirer. Alors il prend leur défense, aux demi-âmes, pendant que son frère leur donne la chasse. La menace qu'ils représentent pour le pays et la civilisation tout entière, pour reprendre ses termes, et pourtant il est d'avis... pourtant il l'a ramenée avec lui.

Son frère a accusé l'homme blanc d'avoir détruit l'intégrité spirituelle de ces peuples. Je n'ai pas pris ces balivernes au sérieux mais mon mari, lui, l'a écouté avec la meilleure volonté du monde, même si je sais qu'il ne le prenait pas au sérieux non plus. Il dit que les vérités se dérobent à nous. Cette musique qu'on joue ? Alors c'est ça, la vérité ?

Qu'importe tant qu'il n'y a pas tout ce verbiage, et les souvenirs rattachés aux mots. Mais alors que dire de ces différents peuples, de ces

différentes musiques ? Je me demande si les femmes russes doivent être démantibulées. Notre première fois ensemble il n'avait pas pu faire autrement, c'est pour ça qu'ils apprécient les autres. Malgré tout, une même couleur de peau peut avoir plusieurs âmes et plusieurs nationalités. Ce livre qu'il a récupéré et qui parle de l'histoire médicale, je l'ai feuilleté et j'y ai vu des représentations de races différentes, elles montrent en quoi les nègres et les Indiens sont différents, ainsi que ces gens jaunes de peau, ces Orientaux, dont le sang diffère aussi, mais quoi qu'il en soit un Indien a le sang moins malpropre qu'un nègre, et plus noble.

Cette aura de mystère autour de lui. Si j'étais anglaise je pourrais aller le voir de plus près. L'Anglaise. Tous étaient d'avis qu'elle se conduisait comme une catin mais dans son pays ils ne se comportent pas comme chez nous. Une femme bien née, issue d'une famille respectable. Malgré tout, elle n'aurait pas fait ça avec n'importe qui, et les Blanches se comportent de la même façon, quel que soit le pays.

Son frère a dit que nous avions énormément à apprendre d'eux, sur la religion, la médecine, l'eau et les plantes, les étoiles et toutes ces choses que nous englobons sous le nom de science, et il n'était pas impossible qu'ils nous aient déjà transmis certaines connaissances à notre insu, en désignant d'un autre nom ce savoir ancestral.

Ces sornettes qui sortent de sa bouche. Je pense que ses voyages l'ont emmené jusqu'en Orient, il avait des Orientaux parmi ses connaissances. Ou il les a rencontrés ici. Même si beaucoup de temps s'est écoulé depuis, ce sont toujours des païens et peu importe au fond, parce qu'à présent c'est la seule chose qui compte. Pavel Epiphani. Qu'est-ce qui me pousse à l'appeler ainsi ? Soloveski, un nom dans ce goût-là. Qui finit en « ski », je suis sûre de cela. Pourquoi leur donnent-ils des noms pareils ? Les Anglais ont des noms courts et durs, eux.

Cela engendre le désordre dans un pays, et l'irrespect. Ce qui explique la façon dont ils nous regardent, les Européens...

Ce sont tous des gens au cœur simple, d'après lui, mais que penser des renégats ? Ces attaques répétées sur les convois de bétail et les moulins à sucre... Si la seconde expédition ne les avait pas massacrés nous les verrions à l'œuvre, leurs cœurs simples. Si son frère avait une grande maison, des terres et des âmes sur lesquelles veiller, et ne vivait pas isolé avec cette Indienne, il ne débiterait pas ces sornettes. S'il avait les mêmes responsabilités que mon mari... Il se qualifie de moraliste. Attendez qu'un de ces païens lui fasse du mal, il sifflera un autre air.

Mon mari dit qu'il a vu la façon dont les gens changent d'opinion politique du jour au lendemain. Et nous devons considérer le pays comme un bloc.

Il avait dit « Si l'accès de la maison est interdit à l'Indienne, je reste sur le seuil », alors il l'a conduite dans l'un des appartements privés, pas là où j'étais, merci bien. Une autre demi-âme...

Le Russe est un noble, membre de je ne sais quel conseil, les autres sont d'éminents hommes d'affaires, l'un d'eux a des navires marchands, ou quelque chose d'approchant. Les hommes s'ennuient quand ils ne font rien. Avec ça ils s'ennuieraient.

Je me demande à quoi elle pense. Ces quinze mois où je me suis retrouvée seule. Mais je lui ai dit d'aller au diable quand il l'a ramenée.

J'aimerais savoir s'il est cruel, mais c'est malgré tout un authentique aristocrate. Un gouffre entre lui et les autres...

La fois où il m'a raconté comment, lors de cette première expédition, son ami tranchait les oreilles de ceux qu'il avait tués pour les faire sécher et les transporter dans un sac. C'est ainsi qu'ils procèdent à la guerre, et pas seulement dans ce pays.

Il y aura toujours une classe dominante, c'est écrit dans la Bible... ces débats interminables, ces discussions...

Des bananes et du manioc, voilà ce que j'aimerais. Je n'avais mangé que ça lors de ma dernière grossesse. Je me demande s'ils font négoce de sucre ou d'autre chose...

Et je me demande combien de mois a duré sa traversée...

Son frère s'était détourné du catholicisme, mais il a chanté les louanges des jésuites tout en critiquant ce qu'ils faisaient aux Indiens. Mais ils étaient mieux que les Franciscains, selon lui. Mon mari a fait à son tour l'éloge des jésuites en expliquant qu'ils arrivaient à bonifier des hommes inférieurs à nous. Pour ma part, j'aime bien les fêtes catholiques – les récitals, les festivités, les divertissements, les processions. C'est à l'occasion d'une fête religieuse que je l'ai rencontré. Je lui ai dit que mon mari avait pris part à cette expédition. Quelle expédition ? Il n'avait jamais entendu parler de Palmares mais comment lui en vouloir, il venait tout juste d'arriver. Sans la fête religieuse jamais je ne l'aurais rencontré.

Ensuite je suis allée voir l'autre. J'étais fâchée contre Olinda, parce qu'elle ne m'avait pas dit que c'était une Noire. Cela faisait quinze mois qu'il était parti et il aurait su qu'il n'était pas le... une fête religieuse, c'est différent pour une femme. L'autre fois j'ai attendu, mais ce n'est pas pareil pendant les fêtes religieuses...

Ces cérémonies catholiques, je les aime bien. Elles égaient le triste quotidien d'une femme. Moraze, qui me toisait comme si elle était la reine du Brésil. Olinda aurait dû me prévenir que c'était une Noire... une faiseuse d'anges, c'est comme ça qu'ils les appellent...

Il m'avait lancé ce regard étrange. S'il n'y avait pas eu les festivités, ni les émotions que je ressentais alors, jamais je ne l'aurais fait. J'étais incapable de détacher mes yeux de lui mais ce que je dirais aux uns et aux autres, c'est que j'étais surprise de me retrouver entre ses bras.

Et elle, la reine du Brésil. Une potion magique pour ces situations. Elle avait disparu dans une petite pièce sombre puis elle était revenue me chercher pour que nous fassions des anges ensemble...

Elle est sans doute en train de leur servir du vin ou de la bière forte...

Un mari mutique et maintenant son amante mutique. Toutes ces années où il part leur faire la guerre, et c'est avec *elle* qu'il revient. C'est ainsi que les choses se passent quand on est un homme, ainsi qu'ils traitent les femmes conquises. C'est l'histoire de la conquête. L'histoire qu'elle a racontée sur cette Mauresse, sur l'ennemi qui exigeait de la voir. Mais aussi, ils communiquent d'une certaine façon, sans parler, parce qu'on aura beau dire, ils ne s'expriment pas comme nous nous exprimons. Enfin, je n'ai jamais appris à communiquer avec ces gens-là de toute façon et elle ne sourit que rarement. D'un autre côté, j'aurais dû prendre en compte la solitude dont il a dû souffrir durant ces quinze mois, ces forêts où grouillent les Indiennes – toutes ces femmes à peau sombre qui éveillent le désir –, et l'accepter comme faisant partie du métier.

Je n'arrive pas à me sortir de l'esprit l'histoire de cette femme qui s'est servie d'un éclat de verre pour mutiler son esclave, une jeune mulâtresse, là où je pense. Ça, c'est communiquer. Impossible pour moi d'être aussi éloquente. Mais il faudrait me payer cher pour que je regarde le résultat. On raconte qu'elle s'est mise à rire après, comme si elle en avait tiré du plaisir. Ce qui lui a fait perdre la raison, c'est que son homme n'avait pas rejeté la fille malgré les mutilations, comme s'il l'aimait sincèrement, même s'il en avait d'autres. Il l'a gardée alors qu'elle avait cru qu'il allait essayer de prétendre que c'était sa compagne en esprit... pour ma part, je pense qu'il l'a gardée pour que cela serve de leçon à l'autre, pas pour elle en soi.

S'il avait pris part à l'une des guerres qui nous ont opposés aux Hollandais je me demande s'il aurait ramené une Hollandaise à la maison. Avant on les surnommait « les pieds de plomb » – pour quelle raison, je l'ai oublié, mais j'ai entendu mon père appeler un Hollandais « pieds de plomb » –, ou peut-être que seuls les hommes avaient droit à ce surnom, pas les femmes.

Mais ils ont beau protester, ces religieux sont portés sur les choses de la chair, comme tous les autres hommes. Une faiblesse pour les choses

de la chair. Si elle était sa compagne en esprit, alors nous le sommes toutes, et pas des compagnes pour les choses de la chair uniquement.

La reine du Brésil. Ce remède qu'elle m'a prescrit. Je me rappelle encore le goût. J'en ai bu un peu et j'ai jeté le reste, j'ai pris le médicament du docteur. Je l'ai laissée me faire ce que j'arrivais à voir où à sentir mais le remède, impossible de dire ce qu'elle avait mis dedans.

Elles se proclameraient toutes reines du Brésil si c'était possible. Comme le chef des renégats, qui se faisait appeler roi. Je n'arrive toujours pas à oublier ces yeux non plus. Je préfère ceux qu'on a dressés pour qu'ils baissent les yeux devant nous. Celle-là, elle ne vous regarde jamais en face, toujours de biais. Je préfère celles qui ont les cheveux courts et embroussaillés. Elle a utilisé une potion magique sur les siens puis elle les a lissés, j'ignore comment. Je me rappelle cette vieille esclave qui était à mon service et qui me laissait lui toucher les cheveux. L'impression de toucher une éponge. Quand j'étais enfant je le faisais – maintenant il faudrait me payer cher pour que je touche la tête de ces gens-là. Mais à l'époque je l'ai fait, j'ai enfoui mon visage dedans. Je la trouvais vieille, mais ils avaient dû s'en débarrasser parce qu'elle rêvait de révolution, d'après ce qu'on disait. Je ne savais pas ce que cela signifiait. J'étais petite. Et si elle s'était contentée de rêver sans rien faire ?

Quand je vois du gâteau de manioc et du couscous je repense toujours à cette vieille esclave. Et à mes sensations de l'époque, quand j'avais mis ma main dans ses cheveux. Elle m'avait gratté le cuir chevelu et elle m'avait épouillée. J'imagine que j'en garde un si bon souvenir, c'est pour cela que je demande toujours à l'une des femmes de monter me frotter la tête.

Et je n'ai pas oublié la première fois où il m'a écarté les jambes...

La fois où j'ai reçu des invitées et j'ai fait venir toutes mes esclaves noires, chacune de nous était assise à deviser pendant qu'une fille nous frottait la tête.

Les hommes, eux, relataient leurs aventures dans la pièce d'à côté.

J'aimerais reprendre la mer avec lui, sillonner l'Europe puis revenir ici pour l'accompagner pendant ses voyages d'affaires. Et si des femmes avaient participé à cette expédition-là ?

J'aimerais parfois explorer mon propre pays. Les Noires ont l'occasion de voyager, elles. Personne ne s'en offusque et de toute façon elles vont et viennent à leur guise. Celles qui ne sont pas esclaves... et certaines sont des femmes libres... mais une femme n'est rien nulle part.

Au confessionnal je me suis dit que si je lui avouais mes péchés, qu'est-ce qui l'empêchait de m'avouer ses péchés aussi ? Son penchant pour les choses de la chair ? Tous connaissent l'histoire de ce prêtre à

Porto Calvo qui séduisait les jeunes pénitentes sitôt qu'elles mettaient le pied dans le confessionnal, c'était l'usage qu'il en faisait. Cela m'arrivait d'y penser, et j'essayais aussi d'imaginer ses yeux. Il se chuchote encore aujourd'hui qu'il avait reçu un paquet qui contenait du mercure, une substance qui purifie le sang.

De la viande séchée, de la morue et du mercure, voilà ce qu'il aurait reçu du Portugal, et chacun sait à quoi sert le mercure. Je ne lui ai pas parlé de tout, uniquement de la façon dont mon imagination commençait à fonctionner. Mais je n'ai rien fait, mon père, ai-je dit. Si je lui avais tout raconté, que ce serait-il passé ? Peut-être aurait-il fait tomber sa soutane et... J'ai essayé de voir ses yeux tout en gardant les miens fixés sur mes paumes. Je n'avais péché qu'en pensée, ai-je ajouté, et j'ai décrit l'excitation que me procuraient ces festivités et ces cérémonies. Elles sont censées exciter l'âme, a-t-il fait remarquer... j'ai quand même voulu qu'il sache comment c'était.

J'aurais aimé voir ce que disaient ses yeux.

Alcantara. Il a prononcé mon nom. Il avait dû deviner qu'il s'agissait d'un souvenir et d'une accumulation de fantasmes. Car le souvenir n'est qu'une accumulation de fantasmes, la vérité restant à jamais méconnue.

Et l'histoire pouvait n'être aussi qu'une accumulation de fantasmes collectifs, les nôtres en plus de ceux d'autrui...

Mais il a dit que si les choses continuaient sur cette lancée, il valait mieux que le pays soit frappé d'amnésie...

Il a déclaré qu'un jour tous les esclaves seraient affranchis, que c'était là son rêve... Comment un homme sain d'esprit peut-il faire un rêve pareil ?

Ce regard a provoqué un malaise en moi et je me demande ce qu'il aurait fait si je lui avais raconté ce qui s'était passé entre moi et cet homme qui changeait sans cesse, dont les yeux donnaient l'impression de sans cesse changer, d'une seconde à l'autre. Ce n'était pas seulement le fruit de mon imagination, de mes fantasmes...

Je me rappelle que cette pièce était chichement meublée. Un poêle, un hamac suspendu bas, quelques nattes au sol. Le poêle sur lequel mijotaient des breuvages. La plante qu'elle faisait pousser, la façon dont elle s'en est approchée, dont elle l'a touchée, comme si elle communiquait avec en silence. Oui, elle lui parlait, sans prononcer un seul mot, j'ignore par quel moyen, puis elle a posé de nouveau sur moi ces yeux qui disaient qu'elle se prenait pour la reine du pays, ou j'ai cru que c'est ce qu'elle pensait.

Ensuite elle lui a parlé à voix haute, en l'appelant par son nom. Ipêcacuanha, a-t-elle dit. Elle l'a prononcé plusieurs fois avec douceur,

observant la plante comme si elle était dotée d'une âme, sans se soucier de mon opinion. Elle ne se souciait pas des moqueries. Mais je suis restée sérieuse. J'ai continué à les regarder, elle et cette plante étrange qu'elle traitait avec autant d'affection, comme s'il existait un lien entre eux. Du mystère et de l'affection. Elle m'a ensuite confirmé que c'était une plante mystique très puissante. Elle m'a parlé des pouvoirs qu'ont la plupart des plantes, un éventail plus large que celui de la plupart des gens, en pratique ou en théorie, ou les pouvoirs accordés par Dieu en personne, leurs vertus et leurs bienfaits. Leur force de guérison ou de destruction, leur capacité à s'introduire dans la conscience et à influencer sur l'esprit humain. Elle n'a cessé de décrire les pouvoirs que Dieu leur a accordés, et les innombrables façons dont elles peuvent communiquer avec l'esprit humain.

Elle a parlé de la perception d'une personne, de ce qu'elle peut réaliser. Et cet ipécacuanha était son compagnon spirituel. Je suis restée sérieuse parce que j'étais entre ses mains à ce moment-là, mais à présent ces fadaises me font rire. À la fin elle m'a donné une plante magique qu'elle a grillée et broyée pour la mélanger avec un autre ingrédient et elle en a rempli une fiole. J'en ai avalé un peu mais je ne saurais dire quels auraient été ses effets si j'avais respecté la dose. Son compagnon spirituel. Ha !

Pour certains, ces jeunes garçons vivent leur première expérience sexuelle avec le fruit du mandacaru. Leurs compagnons spirituels ? Ha ! Me revient ce que le prêtre a dit au sujet de cette femme. J'aurais bien voulu savoir si c'était une plante mâle ou femelle. Est-ce qu'elle s'adressait à elle comme à un homme ou comme à une femme ? Ses mains qui la caressaient.

Ipécacuanha.

Elle lui parlait comme si elle pouvait entrer en contact avec elle à travers le temps et l'espace.

Ha ! Et elle avait piqué une feuille de cette plante dans ses cheveux, en guise de gri-gri. J'ai écouté ces fadaises parce que j'étais entre ses mains. Elle se tenait très droite, comme si elle occupait une position honorable dans la société, et s'exprimait avec gravité, comme si elle était une reine. Elle a remercié la plante avec une chanson.

Ipécacuanha, dit-elle, et peut-être que c'était un mot emprunté à la langue bantou. La langue de la Guinée. Parlée par des païens. Si j'avais été de la même humeur qu'aujourd'hui, je lui aurais probablement demandé combien de langues elle connaissait et comprenait. Et la plante, est-ce qu'elle pouvait s'adresser à elle dans n'importe quelle langue, comme si elle possédait une voix propre, un esprit bien à elle ?

Peut-être que des femmes de tous statuts s'adressent à elle, la faiseuse d'anges, quelle que soit la langue qu'elles parlent...

Je reconnais que je ne serais pas obnubilée par ces femmes à la peau sombre s'il ne l'avait pas ramenée avec lui. Et quelqu'un lui a appris à éviter le regard des Blanches. Je me demande si elle le regarde *lui*.

J'aimerais avoir vue sur la mer. Ils installent toujours les femmes dans des pièces sans fenêtre. Depuis ma plus tendre enfance. Toujours ils nous mettent dans des chambres qui ne donnent sur rien. Une fenêtre qui ouvre sur la mer, sur l'odeur des orangers et des citrons. Une chambre sans fenêtre. On dirait le titre d'un livre.

L'Anglaise nous racontait qu'elle avait une maison près de la mer, avec une chambre pleine de fenêtres et une immense véranda dont elle profitait bien, et elle se promenait sur la plage, où elle ramassait des coquillages. Elle a trouvé cela très drôle quand elle m'a vue éparpiller les feuilles de cannellier et quand la fille a commencé à me gratter la tête. C'était drôle, jusqu'au jour où elle a attrapé des poux. Ce jour-là elle a arrêté de rire.

Lors de notre sortie j'ai pris le palanquin et elle a marché à mes côtés. Elle a voulu goûter la goyave et la pomme jaque. Je me rappelle sa façon de parler portugais, l'accent dur qu'elle avait, à l'opposé de la prononciation des nègres. La moitié du temps je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Quand elle parlait on aurait dit que les mots lui sortaient du nez. Elle se qualifiait de femme indépendante. Ici, ça désigne une femme de petite vertu. J'avoue néanmoins que c'est la personne la plus intéressante que j'ai parmi mes connaissances. Et dans son propre pays on la considère comme éminemment respectable.

Sauf qu'elle a osé dire que les mulâtres ont des yeux magnifiques et qu'elle les trouvait excessivement séduisants.

« Ils ont un tel sens de l'esthétique », a-t-elle ajouté.

Ou « sensibilité », plutôt ? Fariboles.

« Tous les rôles étaient interprétés par des acteurs mulâtres, a-t-elle dit à Olinda, en parlant d'une pièce de théâtre.

— Ici, il n'est pas un mulâtre qui ne soit attiré par le théâtre, la littérature, l'art en général – les mulâtres libres », a renchéri Olinda, montrant ainsi qu'elle connaissait bien ces gens-là. Elle essayait d'impressionner l'Anglaise.

Je suis restée à l'écart de la conversation.

C'est là qu'elle a fait son commentaire, l'Anglaise. « Il n'y pas de fenêtre dans cette pièce », a-t-elle remarqué.

Cela ne m'avait jamais sauté aux yeux avant, et je me suis rendu compte que j'avais passé ma vie entière dans des pièces sans fenêtres, comme toutes

les filles respectables. Ensuite elle s'est mise à parler de sa maison pleine de fenêtres et de cette vue si précieuse qu'elle avait sur la mer.

Une femme qui parle comme un homme, qui parle avec une telle hardiesse aux hommes, ne m'inspire guère confiance. J'ai plus tard découvert qu'elle écrivait un livre sur nous, qu'elle écrivait ses jugements sur les pays où elle s'était rendue, jusqu'en Afrique. Je ne voulais pas figurer dans les fables qu'elle allait raconter, parce qu'elle voyait sans doute notre pays comme une terre insoumise et barbare. Ce nouveau monde.

Un jour, nous étions assises dans mes appartements et je ne lui adressais pas la parole.

« Au Brésil les femmes ont un goût immodéré pour le secret, n'est-ce pas ? » m'a-t-elle demandé.

Je ne voyais pas ce qu'elle voulait dire, par conséquent j'ai préféré ne rien répondre, et elle garda les yeux braqués sur moi.

« Je parie que c'est le cas, n'est-ce pas ? » a-t-elle insisté.

Et pourquoi ce serait le cas ? Cette question m'a démangée, mais j'ai tenu ma langue. Peut-être que je devinais vaguement où elle voulait en venir, en effet, mais elle, qu'en savait-elle ? Que savait-elle de notre nouveau monde ? Ces étrangers jettent toujours leur dévolu sur l'un des nôtres, ils pensent qu'il leur suffit d'un coup d'œil ou deux pour connaître notre histoire tout entière, notre esprit tout entier, notre monde. Et ce qu'ils apprennent, ils décident de nous en faire don. Je regrette de ne pas lui avoir dit que son regard ne verrait jamais par-delà mon ombre, ni même la sienne. *Une chambre sans fenêtre*. Le titre qu'elle pourrait donner à son livre sur les nobles dames brésiliennes.

Toutes les dames ont pris leurs distances lorsqu'elles ont appris qu'elle était écrivain, à part Olinda. On aurait dit qu'Olinda venait parader devant elle.

Je suis allée chez elle. Ils ont un esclave nègre qui est artiste, qui peint des images sur les murs de leur salon de réception et dans les couloirs. Des images qui représentent principalement des nègres. Il est probable que tous portent en eux les germes de la révolte. Ils ont tous cela en eux. Tous un cœur de renégats.

Quand l'Anglaise a vu les peintures elle a voulu savoir son nom.

« Je ne sais pas comment il s'appelle, ai-je dit. Retenir le nom de mes propres nègres m'occupe déjà bien assez.

— Elle m'a dit qu'il était affranchi. Artiste, et docteur.

— Je ne sais pas », ai-je répété.

Ce que je lui ai caché, c'est que je soupçonnais Olinda d'avoir une relation avec lui. Elle a beau être ma cousine, elle l'avait qualifié de génie du pinceau, d'artiste avec un grand A. Il y a aussi ce maquignon gitan,

Burlamaqui. Ce pourrait tout aussi bien être un nègre. Les gitans pourraient tout aussi bien être des nègres. Ces idées stupides qui lui viennent.

Olinda m'a emmenée voir cette Noire. Je pense qu'elle ne me l'a pas dit exprès, que c'était une Noire. D'où est-ce qu'elle la connaissait ? Sans doute est-elle allée la consulter pour résoudre un problème. Elle m'a donné un baume et autre chose, avec des feuilles de cannellier.

Je n'arrête pas de penser à la fête. À la fête plus qu'à l'homme. J'ai d'abord aperçu la barbe et la moustache, puis un long manteau élégant et des yeux qui m'ont lancé un de ces regards. On aurait dit qu'il avait appris à parler portugais dans un livre. Et pourtant il connaissait le nom de chaque plante et de chaque fleur, mieux que moi. Certaines ne poussaient qu'au Brésil, m'a-t-il dit. Il m'a parlé de nos arbres – les orangers, citronniers, goyaviers, manguiers, pêchers, cocotiers. Il aimait manger des fruits tous les jours, cela l'aidait à garder le moral. C'est bien du moral qu'il voulait parler ? J'ai envoyé l'une des filles lui porter des fruits.

J'aime quand un homme a des histoires à raconter. J'ai dû voir des récits pleins de péripéties au fond de ses yeux.

L'Anglaise aussi en avait, des récits pleins de péripéties. Elle a parlé d'une chose alors qu'elle discourait de sa vue sur la mer. Elle n'a pas cessé de parler de sa nouvelle sensation de liberté. Moi, j'aurais préféré qu'elle nous en dise plus sur cet homme auquel elle avait fait allusion. Est-ce qu'il l'avait quittée, avait-elle rompu ? Pourquoi était-elle venue seule ici ? Mais elle n'avait pas envie de parler de lui, uniquement de la mer et de son caractère changeant. Est-ce qu'elle était mariée quand elle l'avait rencontré, avait-elle été mariée par le passé ? Non, elle refusait de me parler de sa vie privée en dehors de cette unique vision. Ou peut-être que ce n'était pas un homme qui existait réellement, elle aurait pu m'en dire plus, me raconter comment il avait jailli de la mer. Ha ha. Comme ces légendes qui parlent d'hommes, et parfois de femmes, qui jaillissent de la mer. Et ces contes que s'échangent les esclaves. Mais elle-même jaillit de la mer, en quelque sorte, quand elle parcourt le monde.

J'aimerais moi-même être ce genre de femme, qui surgit toujours de l'eau pour se rendre ailleurs, quelque part de nouveau. Je retournerais en Russie avec cet homme barbu. Après ce jour-là, avait-elle dit. Après quel jour ? Je n'écoutais qu'à moitié. Après ce jour-là, il n'y avait pas que la mer qui avait changé. Elle avait cru au début qu'il n'y avait que la mer, puis elle avait découvert que sa propre âme avait subi une transformation. Cela ne m'intéresse pas de parler de ces choses-là, et je me demande si elle écrit dans le même style. Toute cette parlotte sur les âmes rencontrées au cours de ses voyages, sur les ombres des gens qu'elle

croise. Non, je n'ai pas un goût immodéré pour le secret. Est-ce que cela répond à sa question ? Ce sont nos mœurs.

Une femme de ce genre n'a aucune pudeur devant les étrangers. Alors qu'elle vient d'une famille respectée, à en croire mon mari. Comme ils doivent se réjouir qu'elle soit partie à l'autre bout du monde, qu'elle ne leur apporte plus le scandale en Angleterre.

Elle a souhaité se rendre dans la rue des Gitans, parce qu'elle était à la recherche de quelque chose, et elle m'a demandé de l'accompagner.

Inutile de dire que je ne l'ai pas fait et sur le ton de la plaisanterie, je lui ai suggéré d'emmener une négresse avec elle, et elle a pris ma suggestion au sérieux. Je me suis demandé ce qu'elle allait chercher là-bas. Peut-être une gitane pour lui dire la bonne aventure. Elles ont tellement en commun avec les nègres, les couleurs vives, les parfums forts. Et les gitans ont des histoires à raconter, eux aussi. Est-ce que j'ai déjà entendu un conte tzigane ? Ils raffolent des couleurs vives... je vais porter mon châle multicolore lors des festivités, tout le monde le fait...

« Pourquoi ont-ils une rue à eux ? a-t-elle voulu savoir.

— Parce que c'est leur usage, de vivre à part. Il y a aussi la rue des juifs, et la rue des poissonniers.

— Des poissonniers ?

— Oui, les poissonniers ont leur propre rue », ai-je répondu, mais elle n'a pas compris mon humour et a froncé les sourcils.

Lorsque j'ai découvert qu'elle avait mis les pieds là-bas, j'ai arrêté de lui adresser la parole. Toutes les autres femmes ont arrêté de venir, à part Olinda, qui est comme une étrangère dans son propre pays.

« Qu'est-ce que c'est, un malungo ? m'a-t-elle demandé.

— Quoi ?

— J'ai entendu un nègre en appeler un autre *malungo*. »

Je n'en avais pas la moindre idée, mais c'était un terme dont ils se servaient pour exprimer le respect. Ou est-ce que je me trompais ? Je n'en connais pas le sens précis. Un mot qui signifie qu'ils sont dans la même situation.

« Qu'est-ce que ça veut dire, donc ? a-t-elle insisté.

— Camarade. »

Elle l'a noté dans son petit carnet. Elle allait devoir se renseigner auprès des nègres, parce que je ne comptais pas en dire plus.

« De ce que j'ai pu voir des docteurs dans ce pays, j'accorderais plus confiance à la médecine des Indiens et des nègres. »

Elle a continué à raconter des inepties. À blablater sur leurs herbes, sur leurs plantes. J'aurais aimé lui parler de cette femme qui discutait avec ses plantes. Je n'ai pas osé.

« Il doit y avoir beaucoup d'Orientaux ici. Est-ce qu'ils ont leur propre rue ?

— Quoi ?

— Vous devez avoir beaucoup d'Orientaux. Il y a beaucoup de choses qui viennent d'Orient. Les soies, les tapisseries. »

Elle a entrepris d'énumérer tout ce qui lui rappelait l'Orient, y compris un châle que j'avais et que je portais à la messe.

Ensuite elle est passée à un autre sujet, celui d'un acteur mulâtre qu'elle connaissait.

« Il est très intelligent. Il prend son art très au sérieux, mais il est obsédé par sa couleur de peau. Son père est portugais et sa mère négro-indienne, et il perçoit comme une malédiction le fait qu'il n'a pas le teint qu'il faut. Un homme si brillant, et si beau. Lorsqu'il est sur scène, il crée son propre monde. Même moi, quand je le regarde jouer, j'oublie tout à part le monde qu'il crée. Il se considère comme un simple amuseur et il se demande pourquoi j'aurais envie de venir lui parler.

— En effet, d'où pourrait vous venir une telle envie. »

Elle a fait comme si elle n'avait pas entendu.

« Il se qualifie de bouffon et d'acrobate alors qu'il jouait dans une pièce très sérieuse. Il a cru que les spectateurs y voyaient les pitreries d'un bouffon. Avoir en soi une angoisse pareille, ce doit être horrible. Un homme intéressant, néanmoins. »

Je n'ai rien dit. J'ai pensé au paon qu'il m'avait apporté. Une splendeur, malgré tout. Mais ces histoires que j'avais entendues.

« Il pense qu'il est un acteur raté, mais je le trouve brillant. »

Si seulement il n'était pas revenu avec la femme, ai-je pensé.

« Ils ont tous joué grimés en nègres, sauf le fantôme qui était peint en blanc et qui paraissait difforme au milieu des autres. »

Va au diable, avais-je dit. Je l'imaginais qui lui embrassait les pieds, les doigts, les yeux. Les yeux surtout. Parce qu'ils trouvent que les mulâtresses ont des yeux magnifiques. Celle-là, ce n'est pas une vraie mulâtresse, elle est plus foncée, il n'y a que les cheveux qui font d'elle...

La première fois que je lui ai demandé de me gratter la tête et de m'épouiller je me suis surprise toute seule, et pourtant c'est elle que j'ai fait monter.

Madriaga.

Mais je ne pouvais pas la renvoyer et en appeler une autre. Je lui avais tendu l'huile parfumée du Portugal pour qu'elle m'en mette après.

Haricots noirs et ananas, c'est ce qu'elle m'avait apporté ce jour-là. Ses manières réservées, sa timidité. Encore un peu et je l'aurais trouvée sympathique, mais je soupçonne qu'elle joue la comédie pour lui plaire.

Petite fille, pourtant, j'aimais beaucoup saint Benedicto, qui était noir comme du charbon. À l'époque je ne savais pas. Je trouvais qu'il se démarquait des autres avec ses cheveux bouclés et sa barbe, puis j'ai su qui il était. Il est toujours aux côtés des autres saints, et de ces Madones à la peau foncée qu'on voit parfois, parce que les prêtres veulent que tous aiment le Christ, qui a parfois la peau foncée lui aussi. Mais si saint Benedicto a la même couleur qu'eux, c'est l'esprit qui n'est pas le même. C'est ce qu'il représente aux yeux de Dieu.

Je l'aimais bien parce que sa couleur semblait l'isoler du reste et j'éprouvais une sorte de solidarité pour lui, qui était livré là-haut à lui-même, que je n'éprouvais pas pour les autres. Quand je dormais dans ma chambre sans fenêtre je pensais à lui. Avant que je sache ce que j'ai fini par savoir.

Je lui ai demandé pourquoi elle parlait à cet acteur. *Femme publique et de petite vertu*, ai-je pensé.

« Je signe des récits de voyage et des articles pour les périodiques anglais, a-t-elle expliqué. Sans indiquer, bien entendu, que je suis une femme, autrement ils risqueraient de ne pas les publier. »

Je n'ai rien dit. J'ai tenu ma langue. Elle portait un chapeau en plumes de paon, ou ce qui ressemblait à des plumes de paon.

Quand j'ai discuté avec cette femme qu'Olinda m'a présentée, j'ai senti une énergie nouvelle parcourir mon corps des pieds à la tête. Moraze ? C'est le nom qu'elle lui a donné ? J'ai voulu m'en aller sans demander mon reste. Qu'on en finisse, que je quitte cet endroit. Faiseuses d'anges, c'est ainsi qu'on les appelle.

« Mais c'est plus sensible sous les tropiques, qu'en pensez-vous ? » Comme je ne l'avais pas écoutée, je n'ai pas pu répondre.

« Pourquoi êtes-vous si taciturne, si morose ? m'a-t-elle demandé. J'aimerais tant vous voir remettre cette robe rouge que vous portiez la première fois que je vous ai vue. Je vous avais trouvée tellement brésilienne. L'essence même du Brésil. Vous m'évoquiez un oiseau brésilien. »

Les plumes avachies sur son chapeau. *Adresse-toi à Olinda*, pensai-je. Elle pourrait te raconter toute l'histoire du pays. Une histoire d'amour et de désir.

« Pourquoi ce silence ? Peu importe, je pars me faire tirer les cartes... »

Elle portait un collier de coquillages et des boucles d'oreilles en or, comme si elle ignorait qu'une négresse n'avait pas droit aux bijoux en or.

Olinda m'a donné des conseils pour le faire revenir dans mon lit.

Des conseils que lui a sans doute donnés cette femme. Il sait où je dors, lui ai-je dit. Mais elle m'a répété ce qu'elle avait appris, sans

doute de la bouche de cette femme. Elle me l'a répété comme si je voulais l'entendre. Du café très fort, beaucoup de sucre et un caillot de sang menstruel, voilà la recette. Il n'aura pas le goût du sang, le café serait trop corsé. Je lui ai dit une nouvelle fois que cela ne m'intéressait pas. Et cela ferait de lui un homme étrange, non ? Une magie sexuelle que lui a enseignée cette femme.

Quelque chose pour l'ensorceler.

Le jour où elle a cuit du poisson dans du lait de coco, je n'avais jamais rien mangé de meilleur.

Et cette Anglaise qui étudiait les murs autour d'elle comme si elle voyait des fenêtres qui m'étaient invisibles.

« Ce sont les Hollandais qui ont tracé des rues aussi larges ? Cela date d'avant l'arrivée des Portugais ? »

Comment aurais-je pu savoir ? Mon père s'était battu contre les Hollandais, mon grand-père contre les Français, mais comment aurais-je pu le savoir ?

Mon grand-père revendiquait sa passion pour les chevaux et les négresses. À l'époque, je ne savais pas ce que cela voulait dire mais la veille de la Saint-Jean ils organisaient des danses collectives... toute la journée ils briqueaient l'argenterie et le verre, je me souviens de cela. Les Blancs dansaient dans la maison et les Noirs dehors, ça gesticulait, et mon grand-père m'avait demandé lesquels je voulais regarder et j'avais répondu les nègres pour la même raison que j'appréciais saint Benoît à l'époque. Nous avions pris place sur la véranda ; il me tenait la main.

« Regarde la vieille Luiza », répétait-il encore et encore. Une vieille femme là-bas avec les autres, qui se retournait et montrait fièrement son imposant postérieur. Et il répétait son nom, sans relâche. « Regarde la vieille Luiza », en me serrant la main bien fort. À un moment il m'avait dit qu'il regrettait de ne plus savoir monter aussi bien qu'elle savait encore danser, du haut de son grand âge, puis il avait ajouté quelque chose sur les chevaux et les femmes que je n'avais pas compris. Et elle n'arrêtait pas de nous tourner le dos et d'exhiber son imposant fessier. À danser comme si elle n'était pas du tout une vieille femme.

« Pourquoi ils ont allumé tous ces feux ? avais-je demandé à mon grand-père.

— Pour chasser le diable. »

Alors mon père nous avait rejoints sur la véranda et il s'était adressé à son père, il savait qu'il aimait les chevaux et les négres mais il fallait me ramener à l'intérieur. Cette nuit-là j'avais rêvé de nègres qui élevaient un bûcher pour chasser le diable et c'était mon grand-père, qui

dansait nu, une corbeille de fruits à la main. Lorsque les nègres l'ont vu il n'a pas arrêté de répéter :

« Je suis saint Jean.

— Non, tu es le diable, ont rétorqué les nègres.

— Je suis saint Jean et c'est ma veillée.

— Non, tu es le diable », ont redit les nègres, et ils ont alimenté le bûcher pour que les flammes montent de plus en plus haut et le tiennent éloigné.

Lorsque j'ai moi aussi allumé un feu pour chasser le diable ils l'ont trouvé à temps.

« Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Tu aurais pu brûler la maison.

— C'était pour chasser le diable. »

On m'a rapporté que les Indiens ou les nègres, j'ai oublié lesquels, sont persuadés que les Blancs ont les pieds palmés comme des démons. Quelques années plus tard, j'ai refait le même rêve et j'ai vu mon grand-père lâcher le panier de fruits. Une Indienne et une négresse l'encadraient, des fleurs dans les cheveux, et elles ont enflammé le bûcher.

On aurait vraiment dit des oiseaux brésiliens.

« Vous ne pouvez pas mendier, vous allez devoir le produire », a déclaré mon grand-père. Ce qu'il a voulu dire, pourquoi a-t-il dit ces mots, je l'ignore.

« Vous ne pouvez pas mendier, vous allez devoir le produire », a-t-il répété, le panier posé par terre.

J'ai continué à regarder, espérant voir ses pieds palmés, mais je n'ai pas pu, je ne sais pas pourquoi.

Une moitié de son corps était parcourue de frissons.

L'une des deux femmes, l'Indienne ou la négresse, avait un harpon en fer à la main.

Je me rappelle qu'une femme m'avait raconté qu'elle avait vu une esclave jeter quelque chose dans l'eau de son bain. Elle était sortie à toute vitesse de sa baignoire parce qu'elle craignait qu'il ne s'agisse d'un objet étrange et maléfique. Elle m'avait dit qu'il fallait toujours les tenir à l'œil. Elle n'était pas superstitieuse, s'était-elle défendue, mais quand les prêtres vous aspergent d'eau bénite, c'est un bain particulier, un bain sacré.

Quoi qu'il en soit, j'aimerais lire ce que cette Anglaise a à dire sur notre pays. Si j'avais su qu'elle était écrivain, jamais je ne lui aurais adressé la parole.

Je vais lui dire de me monter du lard céleste. Qui a eu l'idée d'un nom pareil ? La recette est facile. Je l'ai regardée faire. Pâte d'amande, œufs, beurre et sucre. Une cuillerée ou deux de farine. J'ai essayé, mais ce ça n'a pas donné ce que je voulais. Les enfants ont refusé d'y

toucher. Ils ont exigé que ce soit Madriaga qui s'en charge. Très bien, que Madriaga s'en charge alors, ai-je dit. Voilà le problème avec ce pays. La première main sur laquelle se posent nos yeux est une main noire. Je regrette d'avoir fait appel à des nourrices noires, j'aurais dû prendre des blanches. Ils réclament tous un sein noir. Leur père aussi. Il s'était assuré que la nourrice était propre, elle avait des papiers qui attestaient qu'elle était propre. Mais. Qu'est-ce que j'avais alors en tête ?

Du lard céleste. On en confectionne aussi au couvent. Peut-être que cela explique son nom. Je lui ai dit d'acheter du lard céleste et des ventres de nonnes. Des pâtisseries divines. N'importe qui peut en faire, du lard céleste. Au couvent ils vendent du lard céleste, des ventres de nonnes et des petites images pieuses en bois, dont certaines représentent même saint Benedicto. Je me rappelle le jour où ils lui ont enlevé tous ses bijoux, parce qu'un Noir n'a pas le droit de porter des bijoux de prix, même un Noir canonisé.

Ils proposent aussi des petits saints en bois, Notre-Dame de la Solitude, Notre-Dame des Roses... Petite fille je réclamaï saint Benedicto, spontanément, je le mettais sur mon oreiller et je dormais avec la nuit, mais j'ai oublié ce qu'il est devenu. Maintenant je n'ose plus demander saint Benedicto.

Notre tout premier hamac avait des plumes d'oiseau, des glands, des palmes et des feuilles de cannellier, et c'est ce que nous mangions à l'époque, du lard céleste et des ventres de nonnes, les pâtisseries les plus sucrées. On aurait dit que le temps n'existait pas, mais quand il partait faire la guerre aux nègres marrons le temps revenait à nouveau, et aujourd'hui le temps est revenu. Atteindre Palmares n'avait pas été de tout repos, m'avait-il dit, parce qu'ils n'avaient pas l'habitude de marcher dans la forêt. Ils avaient pourtant des Indiens avec eux, des tribus qu'ils avaient enrôlées. Et quelques nègres. Je me demande à quoi ils pensent lorsqu'ils pourchassent leurs semblables. Peut-être que ce sont les mêmes pensées qui traversent l'esprit d'un Hollandais qui se bat contre les Français, ou d'un Français qui se bat contre les Portugais. Parce qu'ils appartiennent à des tribus différentes ? Comme en Afrique, où ils se font la guerre entre tribus et se vendent les uns les autres aux négriers. Mais ici, ils sont tous pareils, non ?

Ils se retrouvent tous ensemble, donc ils sont pareils. Sauf les Mahométains – ils n'aiment pas qu'on les appelle ainsi ; ils le perçoivent comme une injure – mais les nègres mahométains semblent avoir une attitude plus digne. J'ai refusé qu'il achète des nègres mahométains, je les trouve trop arrogants, il se croient supérieurs à tous, même aux Européens.

Ils se comportent comme s'ils étaient libres alors qu'ils ne le sont pas.

Quand même, une femme de couleur peut aller par les rues, une liberté que je n'ai pas, parce qu'elle ne se soucie pas de respectabilité. Elle ne déshonore pas sa famille. Elle ne provoque aucun scandale. La seule blanche de ma connaissance qui sort librement de chez elle, c'est Aranha Gracas. Elle va acheter de la morue dans la rue des poissonniers. « Voilà cette diablesse. Voilà Aranha Gracas », quelqu'un a dit d'elle.

« Oui, s'indignaient les dames qu'on conduisait dans leur voiture. Mais elle est scandaleuse. Ce n'est pas une femme respectable. »

Une beauté dont ne veut aucun homme respectable. Peut-être qu'elle n'en a que faire. À mon sens, l'honneur d'une femme, c'est ce qu'elle a de plus important. Mais ce sont les festivités qui ont mis ces émotions en moi. Je lui ai dit que je m'appelais Lauradia. Je lui ai caché mon vrai nom. Nous avons mangé des bonbons à la noix de coco, bu de la bière.

Sans les festivités, sans le fait que c'était un inconnu, et un étranger, jamais je n'aurais...

Mais qu'est-ce qui m'a poussée à emprunter le nom de cette esclave ? Elle s'appelle Lauradia.

« Lauradia.

— Oui, maître. »

Il voulait qu'elle allume la lampe à huile de baleine. Il oubliait son nom à la seconde où il le prononçait.

« Qui es-tu ?

— Lauradia, maître. »

Elle lui préparait des oignons et des haricots noirs, ou du ragoût de poisson avec du gombo. « Qui es-tu ?

— Lauradia, maître. »

Il oubliait son nom à la seconde où il le prononçait. Mon grand-père, devenu vieil homme.

À la fin du repas, j'enverrai la chercher pour qu'elle monte me frotter la tête et m'épouiller. Ce que je ne supporte pas dans ce climat.

Pourquoi ces femmes de couleur m'obnubilent-elles ainsi ? Elles ne devraient pas occuper mes pensées. Cette négresse qui porte l'ombrelle, qui laisse pousser ses ongles. Épousée par un négociant portugais qui la couvre de fanfreluches. Ils les habillent toujours avec un tel raffinement. On dirait des paons. Chaque fois que j'en vois une accoutrée de cette façon, je me mets à rire. Dire qu'il y a encore des Indiens qui vont nus chez eux, qui trouvent intolérable l'idée de se couvrir de vêtements. Un sang particulier coule dans leurs veines. Et plus nous nous enfonçons dans les entrailles de ce continent, moins nous pouvons prédire ce

que nous allons y trouver, quels degrés d'humanité. Quand j'étais petite une Indienne m'avait raconté l'un des mythes fondateurs de son peuple, celui d'un Blanc qui répondait au nom de Zume et qui était venu établir leur religion, alors ils n'avaient pas été surpris de le voir revenir, parce qu'ils l'attendaient. Elle avait une plante sacrée qui coupait longtemps la faim et la soif. J'avais répété à mon père ce qu'elle m'avait dit sur cette plante et à partir de ce jour il n'avait cessé de la harceler pour qu'elle lui révèle ce secret, mais elle avait résisté. Ensuite, il avait tenté de l'avoir par la flatterie, toujours sans le moindre succès. « Elle purifie l'esprit, et elle coupe longtemps la faim et la soif. » Mon père n'en dormait plus. Il comptait en faire un remède qu'il vendrait partout, mais elle avait gardé jalousement son secret. Elle s'appelait Zuma. Un nom qui ressemblait étrangement à Zume, l'homme du mythe.

Elle a gardé jalousement son secret et elle s'est renfrognée. Elle vaquait toujours à ses tâches mais elle me présentait un visage maussade parce que j'avais vendu la mèche à mon père. J'avais même peur quand elle me lavait les cheveux, peur qu'elle me retienne la tête sous l'eau. Mais elle n'avait rien changé à sa façon de me les laver, elle me grattait d'abord la tête et elle y cherchait des poux, puis elle me plongeait la tête dans la cuvette pour savonner la naissance de mes cheveux et le reste du crâne. Je fermais les yeux, serrant fort les paupières, en attendant qu'elle me l'enfonce sous l'eau, consciente que je le méritais parce que j'avais révélé son secret, un hurlement coincé en travers de la gorge. Toujours elle me relevait la tête et la séchait dans un silence boudeur. Mes cheveux secs, elle les enduisait d'huile parfumée et me coiffait. J'évitais son regard.

Un jour elle s'est volatilisée, je ne l'ai plus jamais revue. Une négresse grande et fine l'a remplacée.

Au début j'y ai mis de la mauvaise volonté, je n'arrêtais pas de réclamer Zuma et je traitais la nouvelle comme Zuma m'avait traitée, en lui opposant un silence maussade.

« Où est Zuma ? ai-je fini par lui demander, quand personne n'avait voulu me le dire.

— Zuma ? a-t-elle répété, surprise d'entendre le son de ma voix.

— Mon Indienne.

— Ah, cette malheureuse, cette pauvre petite malheureuse. »

Zuma, petite ? Étrange. Je l'avais toujours considérée comme une adulte.

« Cette pauvre petite malheureuse. J'imagine qu'elle ne pouvait plus supporter d'être esclave, son esprit était à bout.

— Elle avait une plante secrète pour son esprit, et aussi pour la faim et la soif », ai-je dit avant de plaquer une main sur ma bouche.

Ensuite, je me suis tenue bien droite comme j'avais vu ma mère le faire quand elle s'adressait aux esclaves et je lui ai donné l'ordre de me dire ce qui était arrivé à Zuma.

« Son esprit était à bout, a expliqué la négresse avec un regard inquisiteur et un sourire qu'on aurait pu qualifier de narquois. Elle s'est mise à manger de la terre, la pauvre petite, et ça l'a tuée. »

Après cela, j'ai vu de moins en moins d'Indiens sur la plantation, et ils ont été progressivement remplacés par des nègres. Je croyais que mon père avait oublié cette histoire de plante secrète, mais à chaque fois qu'il croisait un Indien il le pressait de questions. Tous lui répondaient par un silence renfrogné.

« Ah, la pauvre petite, marmonnait la négresse. Ah, la pauvre petite Zuma. »

« Pourquoi es-tu seule ici ?

— Parce que mon mari a été envoyé en expédition après des nègres, des nègres marrons.

— Une expédition punitive ?

— Oui. »

Du tapioca à la noix de coco, c'est ce qui me ferait plaisir, étalé sur une feuille de bananier et saupoudré de cannelle.

Ces pénitents qui se tailladaient avec du verre. Dans un rêve que j'ai fait je les ai vus prendre part à un défilé lors d'une fête religieuse. Ils avançaient en procession, s'entaillant avec des éclats de verre. Dans la réalité je n'ai fait que les regarder mais en rêve je leur ai demandé de me révéler leurs péchés.

« Une transgression spirituelle, a répondu l'un d'eux. La chair était disposée, pas l'esprit. »

Ils m'ont raconté toutes les façons dont ils avaient enfreint la loi divine, puis l'un d'eux a dit : « Joins-toi à nous. »

Dans mon rêve, j'ai rejoint la procession. Au creux de la main de Dieu ? C'était une expression que j'avais entendue autrefois. Dieu avait pris untel au creux de Sa main. Il a perdu la raison, en d'autres termes. Un cousin ou une tante, par exemple. Autrefois je pensais que cela désignait les personnes qui jouissaient d'un statut élevé, avant qu'on me corrige.

« Je suis au creux de la main de Dieu », a déclaré l'un.

Ils ont saupoudré du sel sur les entailles.

Qui sont mes ancêtres, ils ont tous voulu le savoir. Des Portugais en majorité, quelques Espagnols, des Hollandais. « J'aimerais que quelqu'un me gratte la tête. Il y a des poux. »

L'Anglaise n'arrivait pas à concevoir que les gens respectables puissent attraper des poux. C'est ainsi ici, lui ai-je dit. Les tropiques. Les poux ont fini par s'installer dans ses cheveux aristocratiques. Cela m'a bien fait rire.

« Ma foi, ça en vaut presque la peine, c'est si bon de se faire frotter la tête. » Ce chapeau qu'elle avait apporté. Ça va empirer les choses, l'avais-je prévenue.

« Dans ce pays seules les prostituées portent un chapeau.

— Dans mon pays les prostituées sortent en cheveux. »

Mon mari est allé lui parler et elle a mis une mantille, comme nous autres, en tout cas pour assister à la messe.

Du vin et des noix de cajou, c'est ce qu'on nous avait servi. Olinda voulait tout entendre sur l'Afrique. Sur le Soudan, d'où étaient ses origines. Ses yeux s'écarquillant à chaque récit, que l'Anglaise lui serve la vérité ou un tissu de mensonges. Ces voyageurs qui revenaient avec des histoires peuplées de serpents magiques et de potions miraculeuses, de monstres marins et de rivières d'or. J'aurais pu inventer de pareilles fables moi-même, imaginer des princes étrangers dont rêveraient les femmes dans des chambre sans fenêtre, des cartes montrant des lieux où ils pourraient déterrer un fantastique trésor.

« Sauve-toi avec moi dans l'arrière-pays.

— Non, ai-je répondu dans mon rêve.

— Pourquoi refuses-tu de m'accompagner dans l'arrière-pays ? »

Il revenait à la charge. Ensuite, toujours en rêve, je l'ai suivi dans l'arrière-pays. L'intérieur des terres, mystérieux, inexploré, ténébreux. Ces prêtres, ils feront route jusque là-bas. Les jésuites, sans doute plus courageux que le reste. Dans ces endroits étranges, ils envoient les jésuites.

Je ne voyais que l'arrière de sa tête alors que ses pieds étaient tournés dans ma direction et seule sa silhouette se devinait.

« Tu as peur de l'arrière-pays ? »

J'ai continué à marcher, m'entaillant avec des éclats de verre, sur le modèle des pénitents. J'ai vu le rouge ruisseler mais je n'ai rien senti.

« Nous pourrions laisser les autres à distance et partir vers l'arrière-pays.

— Non. »

Et l'Anglaise qui reparlait des sauvages. « Et ils ne comptent que de un à quatre. Ils n'ont pas d'autres chiffres dans leur langue.

» Ils ne savent pas qu'il existe d'autres chiffres. Au-delà de quatre, c'est "plusieurs". Ils n'ont pas besoin de chiffres qui vont au-delà de quatre. »

L'Anglaise nous a parlé d'un endroit en Afrique où ses voyages l'avaient conduite, un village quelconque, où les femmes d'une tribu l'avaient torturée. Elle n'a pas précisé à quel type de torture elles l'avaient soumise, mais elle n'avait cessé de leur dire, « Je ne suis pas votre ennemie, je suis votre amie ». Inexplicablement, elles avaient arrêté. Elle a compris pourquoi quand elle a découvert qu'elles avaient pris connaissance de ses carnets de voyage, et même si elles ne savaient pas lire et n'avaient pas de système d'écriture, elles y avaient vu la preuve que l'intruse était une magicienne. Elles ont brûlé les carnets et l'ont relâchée. « Pour empêcher, avait dit l'un des membres de la tribu qui s'exprimait dans son sabir, pour empêcher les choses elle écrit de venir. » Ils étaient persuadés qu'elle avait le pouvoir de prédire les événements, mais également de les faire advenir. Sans les carnets, a-t-elle affirmé, les femmes auraient continué à la torturer.

« Vous faites un métier si compliqué et si dangereux, a conclu Olinda après avoir écouté l'anecdote.

— Oui, a répondu l'Anglaise.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans votre carnet, qu'elles ont pris pour des formules magiques ?

— Une histoire et une description abrégées du pays et de son peuple, et quelques notes sur mes impressions et sensations.

— Oh, comme vous êtes courageuse. On a eu la même chose ici avec les Indiens. Des explorateurs sont revenus de l'arrière-pays avec ce genre d'histoire. Moi, je m'en tiens aux pays civilisés. Quel courage, n'est-ce pas, Alcantara ? »

J'ai hoché la tête sans piper mot.

« Quel courage, a répété Olinda. Vous devez avoir la foi chevillée au corps. Est-ce qu'ils portent des vêtements ?

— Non, ils vont complètement nus. Ils ne font rien du tout pour se couvrir.

— Exactement comme les Indiens. Ou plutôt, comme les Indiens avant l'arrivée des jésuites qui les ont domestiqués, d'après ce qu'on raconte. Mais on en croise toujours dans l'arrière-pays, paraît-il. Hommes et femmes, sans distinction.

— J'aimerais me rendre dans l'arrière-pays, mais vous me prêtez plus de courage que je n'en ai. »

Dans mes rêves il m'arrive de voir la plante et le pouvoir qu'elle recèle.

« Comment s'appelle-t-elle ? Quel nom lui avez-vous donné ?

— Je ne lui ai donné aucun nom. Elle a son propre nom. »

Ou peut-être m'a-t-elle confié un nom étrange que j'ai oublié.

« Mais il faut savoir comment s'en servir. Tout le monde n'en fait pas le même usage. La plante qui donne la vie peut aussi détruire. Mais celle-ci, c'est ma petite chérie, j'éprouve l'amour le plus profond pour elle, car elle m'a aidée à reprendre possession de mes pouvoirs spirituels.

— Est-ce qu'elle vous parle ?

— Non, elle ne me parle pas, pas avec des mots. Mais elle comprend mon langage et je comprends le sien. » Elle est partie d'un rire soudain. « Tu crois qu'elle est mon maître ? Tu crois qu'une telle chose est possible ? Tu crois que cette petite plante pourrait dominer le corps mais également l'âme ? »

Et elle m'a donné une chose à frotter sur le ventre et une autre à infuser longtemps avant de la boire.

« Elle est très discrète, a dit Olinda en parlant d'elle. D'une extrême discrétion. »

Je me tais, mais je me débarrasse de cette plante et des autres remèdes. Je ne sais pas ce qu'elle m'a donné. Elle a voulu s'assurer que je retourne la voir, très régulièrement, comme le fait Olinda. Des potions si puissantes.

« D'une extrême discrétion », a répété Olinda plusieurs fois.

Un corsage rouge et des boucles d'oreilles noires, elle portait, ou était-ce de l'or ?

Qui aurait pu le dire, il faisait si sombre ?

« Comment c'était ? a demandé Olinda à mon retour, et dans la voiture.

— Ça n'a pas du tout fait mal.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? »

« Est-ce que je devrais aussi vous raconter mes rêves, mon père ? ai-je demandé.

— Tes rêves ?

— Est-ce que nous devrions confesser nos rêves ?

— Je veille sur ta santé spirituelle, mon doux ange, et nos rêves font partie des expériences que nous vivons. Mon premier devoir consiste à veiller sur la santé spirituelle.

— Mais mon père, je vous ai aussi vu dans mes rêves. »

C'est là que j'ai rêvé que je vivais dans un rêve. Un rêve imbriqué dans un autre.

C'était une révolte fomentée en secret mais au réveil j'avais tout oublié. Peut-être avais-je entendu les nègres parler dans mon sommeil. Un rêve de révoltes. Mais impossible de me rappeler quoi que ce soit. Ensuite, une femme a parlé. Je m'en souviens. « Veux-tu que je te montre comment sortir de ton corps ? » C'était elle ? Celle-là ?

Les pensées, les rêves, les sensations, les choses imaginées. Dans quelle mesure les apporte-t-on avec soi au confessionnal. Mais ma question n'a porté que sur les rêves. Si elle avait concerné tout le reste, un prêtre devrait consacrer tout son temps à une seule personne.

Ou chaque personne a son propre prêtre.

« Tu n'as rien d'autre à me dire ? »

— Non, père Tovor.

— Tu es un petit ange. »

Quand même, s'il n'y avait eu les festivités et cet homme qui souffrait du feu de saint Antoine qui était passé devant moi. Pourquoi on l'appelle ainsi, je l'ignore. Oui, elle traitait toutes sortes de maladies. Le feu de saint Antoine aussi, je parie. Je me demande s'il y a d'autres maladies auxquelles ils ont donné le nom d'un saint. La danse de saint Guy, je connais. À quelle affliction saint Benedicto donnerait-il son nom ? Lui, le saint noir. La quoi de saint Benedicto ?

Discrète, c'est ainsi qu'elle l'a qualifiée.

Je lui ai dit d'aller au diable et il m'a apporté un paon. Il me l'a apporté à cause de ses jolies couleurs. Je l'ai donné à la femme pour qu'elle en prenne soin.

« Mon mari m'a dit qu'il t'a faite prisonnière après l'expédition à Palmares.

— Oui.

— Comment est-ce que tu es arrivée là-bas ? »

Je me sentais sotte mais je voulais l'interroger sur ce sujet. Je ne voulais pas l'interroger *lui*.

« On m'a capturée et on m'y a emmenée.

— Capturée ? Tu ne voulais pas y aller ?

— Non. Il serait plus exact de dire qu'on est venu à mon secours. »

Puis elle a parlé de ses sauveurs, et elle les a désignés en se servant du mot français, parce qu'elle avait été esclave dans une famille française et employait souvent des mots français. *Libérateur*¹ ? J'espérais qu'elle me donne tout ce que je pouvais obtenir d'elle, pour voir ce qu'il voyait en elle, mais elle n'a plus rien dit.

Je me suis rappelé le jour où je l'avais trouvée assise par terre à fabriquer des rosaires avec des noix de palmier. C'était son activité, et les enfants lui donnaient les noix de palmier qu'ils ramassaient et elle les enfilait pour en faire des rosaires.

J'étais allée lui dire :

1. Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original (NdIT).

« Tu sais ce qu'elle fait, ta Noire ?

— Quoi ?

— Des rosaires, avec des noix de palmier. »

Il m'avait regardée comme si c'était moi qu'il trouvait étrange, pas elle.

« Elle va les vendre et racheter sa liberté », avais-je ajouté.

Je ne sais pas qui m'avait poussée à dire cela. Parce qu'il l'a forcée à arrêter.

Mais elle était assise là, à enfiler des noix de palme. On aurait dit un chat, à sa façon de lever les yeux et de plier les jambes, les genoux pointés vers le haut. J'étais incapable de m'asseoir dans cette position. Je parie qu'il lui demande de s'asseoir ainsi pour lui. Quel est donc ton pouvoir, Madriaga ?

« Une femme n'est rien sans passion.

— Qui a dit cela ?

— Saint Benedicto, a-t-elle répondu dans mon rêve.

— Tu parles de la passion qu'éprouve une femme, ou de celle qu'un homme peut éprouver pour elle ? »

Je ferme les yeux et je vois la femme que j'ai vue en rêve, mais elle refuse de répondre. Elle fabrique des rosaires en enfilant des noix de palmier.

« J'en ai bu un peu, mais j'ai jeté le reste du flacon.

— Qui est cette femme ? me demande quelqu'un.

— C'est une négresse esclave, mon mari l'a ramenée d'une expédition contre des nègres marrons qui se cachaient dans la forêt. Un endroit appelé Palmares. Elle n'existe pas réellement. C'est un objet qu'une curandeira m'a mis dans la tête.

— Que fait-elle ?

— Elle chasse les poux. »

Maintenant dans mon rêve je me vois sur un crocodile, pas à califourchon comme sur la selle d'un cheval, mais allongée dessus dos contre dos, les yeux dirigés vers le ciel.

« Dis-m'en plus sur Palmares, dis-m'en plus sur les palmaristes », je lui demande.

Mais elle ne répond pas. Elle continue à faire des rosaires et à enfiler ses noix de palmier.

Le livre de Jaguara et l'apprentie

Le périple de Martina Puerreydon

Martina Puerreydon était une femme de très haute taille qui arriva en pleine nuit avec quatre enfants en bas âge. Nous lui préparâmes un hamac et chacun fit une place dans son propre hamac pour l'un des enfants, seule la vieille Vera en fut exemptée. La fillette avec qui je partageai mon hamac était une jolie petite qui avait des yeux en amande et de ravissantes boucles brunes. Les enfants, deux filles et deux garçons, présentaient un éventail de couleurs qui allaient du chocolat au blanc, ou pas loin du blanc, en passant par le brun doré et le jaune. La cadette était âgée de quatre ans, l'aînée de huit ou neuf.

Comme Martina et les enfants étaient fatigués, nous les laissâmes en paix jusqu'au lendemain et, le matin venu, elle nous serra tous dans ses bras, nous salua avec une grâce empreinte de décorum et déclara en me voyant : « Je ne connais pas cette femme. » Barcala m'appela une nouvelle fois « la folle », mais la vieille Vera lui dit mon nom, Almeyda, en ajoutant que j'étais devenue renfermée et méfiante ces derniers mois, qu'elle n'avait pas entendu deux mots sortir de ma bouche. Elle me qualifia d'« âme compliquée » mais Barcala, posté devant moi comme un juge, la corrigea, me traitant de « rusée ». La femme m'observa avec curiosité, un sourire aux lèvres. Elle était vêtue de blanc, avec un pantalon ample, une chemise et des sandales, et ses enfants qui semblaient s'agglutiner autour d'elle étaient habillés à l'identique.

« Est-ce que tu crois en la réincarnation ? » me demanda-t-elle de but en blanc. Je la regardai sans rien dire.

Les enfants m'étudiaient, les yeux écarquillés, et lorsque leur mère me tourna le dos ils l'imitèrent.

« La vieille Vera pense qu'elle est reliée au plan mystique, s'esclaffa Barcala.

— Barcala rit de tout et de n'importe quoi », répliqua la vieille Vera, ce qui lui valut un regard de Barcala.

— Pas de désaccord entre nous, dit Martina Puerreydon. Aujourd'hui commence notre nouveau voyage.

— Ou nous répétons l'ancien, suggéra la vieille Vera.

— En effet », acquiesça Martina.

Elle se tenait avec ses enfants massés autour d'elle. Toujours debout, Barcala me regardait, de la férocité au fond des yeux. Les autres étaient installés autour de la table. Joanna continuait à m'observer, une expression triste et bienveillante sur les traits. La vieille Vera était assise sur sa natte, les jambes étendues devant elle. J'allai prendre place sur ma chaise dans le coin.

« Celle-là, elle reste ici avec ses esprits, déclara Barcala. Avec ses objets et ses phénomènes invisibles. Comment peut-elle être sûre qu'il ne s'agit pas de démons ?

— Et toi, Barcala, qu'est-ce que tu fais ? demanda Martina. On me dit que tu ne viens pas avec nous.

— Non. »

Tous attendirent la suite, mais il n'en dit pas plus.

« Tu vois, j'ai retenu la leçon, fit-il en me regardant. Tout est possible. Regardez comme elle rit maintenant. Je parie que tu es toi-même un petit démon, pas vrai ? Je parie qu'il y a de l'amusement et de la malice derrière ton silence. Il n'y a rien de sinistre en toi. »

Il vint me toucher la mâchoire et m'embrasser. « Au revoir. »

Les autres me dirent au revoir à leur tour. Joanna me serra dans ses bras. La vieille Vera me toucha la tête et les épaules, puis elle déposa un baiser sur mon front.

Je les accompagnai à la porte et suivis du regard le cortège qui descendit en sinuant le versant de la montagne. Lorsqu'ils cessèrent d'être visibles, je retournai à l'intérieur et m'assis sur ma chaise.

Jaguaribe, sa famille, le début d'un périple

Désormais seule, alors que les autres étaient partis en quête de la Nouvelle Palmares, je restai assise sur ma chaise, un châle sur les épaules. Quel sort Anninho avait-il pu connaître ? Je me mis debout et j'allai m'allonger dans mon hamac. Je me sentais fiévreuse. Une récurrence de la fièvre des marais ? Est-ce que j'appelais la maladie sur moi dans ce genre de moments ? En proie à la peur, au désespoir, à la solitude ? Je repensai à ma conversation avec Mexia, à ce qu'elle m'avait dit sur l'oncle du père Tollinare, qui avait fini pendu parce qu'il avait défini la sorcellerie comme « les hallucinations d'une femme mélancolique ». Ils l'avaient qualifié de sorcier, de défenseur de sorcières. Je me tâtai le front du dos de la main.

Rouvrant les yeux je découvris que je n'étais pas seule, mais en présence d'un homme grand et brun qui se tenait au-dessus de moi. Il me releva la tête et me donna une épaisse soupe que j'avalai à grande-peine. Il reposa ma tête sur l'oreiller, me toucha le front et la mâchoire. Il se tenait tout près de moi et pourtant j'avais l'impression qu'il me touchait de loin.

« Comment est-ce que tu te sens ? » me demanda-t-il.

Je gardai le silence.

« Je m'appelle Jaguaribe. »

Il parlait portugais avec un accent étrange, pas comme les autres Tupi-Guarani ; un peu comme le père Tollinare, et un peu aussi comme un Anglais qui était venu sur l'une des plantations où j'avais vécu. Il resta planté là, à me regarder de ses grands yeux bruns. Il avait le visage lisse et ferme, le menton légèrement en saillie. Je l'avais déjà vu, mais où ? Est-ce que c'était le jeune homme que j'avais croisé quelques années auparavant, l'Indien qui avait fait ses études en Europe ? Il avait troqué son costume noir contre un pantalon blanc retenu par une cordelette nouée à la taille et une ample chemise blanche à manches courtes avec des motifs turquoise. Me revinrent alors en mémoire les motifs que la « femme qui était restée cachée » avait peints sur les masques et les chapeaux destinés aux habitants de la ville, ceux qui fêtaient leurs racines indiennes en se donnant un nom d'arbre ou de rivière, les seuls mots indiens qu'ils connaissaient.

« Vous étiez avec le père Tollinare », lui dis-je. Il me dévisagea d'un œil méfiant.

« Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Je m'appelle Almeyda. J'étais une de ses élèves, il m'a appris à lire. J'étais là le jour où vous êtes revenu. »

J'avais épié la conversation qu'il avait eue avec le père Tollinare, mais je me gardai bien de le mentionner.

« Bien sûr », répondit-il, le front creusé de rides.

Il se retourna et reposa l'écuelle de soupe.

« Est-ce que Mexia est avec vous ? »

Il me refit vivement face pour me regarder.

« Oui », fit-il. Puis : « Oui, c'est logique que tu la connaisses. »

Il apporta une autre écuelle, me frotta le front et le cou.

« Comment m'avez-vous trouvée ? »

— Ma famille a vécu ici jusqu'au jour où les hommes du quilombo, les palmaristes, sont venus occuper la maison pour s'y cacher. J'ai emmené ma famille ailleurs mais je suis revenu et il y avait des soldats portugais. Je suis revenu encore plus tard et d'autres personnes s'étaient

installées, car elles pensaient l'endroit abandonné. Je suis revenu une troisième fois, espérant trouver la maison vide, et je t'ai découverte ici avec la fièvre des marais.

— Où avez-vous vécu avec votre famille ?

— Dans une grotte non loin d'ici. »

Je hochai la tête. La fatigue s'empara de moi et je m'endormis.

« La nuit ils se transforment en loups mais Jaboti les a bernés, fit une voix. Voilà la différence entre ruse et force. »

Je me retournai. Assise dans un hamac, Mexia tenait un enfant de deux ou trois ans sur les genoux. Jaguaribe était assis à côté d'elle, il caressait les cheveux de l'enfant qui le regardait en riant.

Je me trouvais dans la pièce obscure, les épaules couvertes d'un châle.

C'est là que Jaboti, la petite tortue, fit son entrée. Il – c'était un mâle – me lançait des regards soupçonneux.

« Es-tu Almeyda ? me demanda-t-il.

— Oui.

— Ils m'ont envoyé pour que je sois ton compagnon et ton protecteur durant ce périple.

— Quel périple ? »

Après un silence, il répondit :

« Eh bien, tu réponds parfaitement à la description qu'on m'a donnée. On m'a dit que tu étais une femme sinistre et solitaire, et aussi craintive. Comme le *Mimosa Pudica*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une plante très sensible. Ses feuilles se referment au moindre contact, mais c'est une amie très chère à mon cœur. Elle n'est sinistre et sensible qu'en apparence ; sous la surface elle est joueuse et espiègle, tout comme moi. En apparence je suis moi aussi calme et craintif. On m'a dit que je te trouverais seule et que tu m'accueillerais avec une froideur dont je ne devrais pas m'offenser... On m'a également dit que si tu ne te sentais pas prête, il fallait que j'attende. Que tu n'étais pas très téméraire dans les affaires de l'esprit, qu'il faudrait peut-être t'amadouer, mais si quelqu'un en est capable, c'est bien moi. Ils trouvent que j'en ai "dans la caboche", dit la tortue dans un éclat de rire. C'est parce que je ne suis pas un guerrier ordinaire, je suis un explorateur de l'âme. »

Je les observai longuement avant que Mexia ne le remarque ; elle confia l'enfant à son père avant de se redresser et de s'approcher du hamac.

« Comment est-ce que tu te sens, Almeyda ?

— Pas trop mal. »

Elle portait une robe en tissu d'écorce et, drapé sur les épaules, un châle en poils de fourmilier.

Elle me dévisagea, la mine pensive, sans parler. Au bout d'un moment elle me toucha le front puis le cou. Elle posa une main sur mon épaule et retourna s'asseoir auprès de son mari.

« Est-ce qu'il y avait un certain Anninho parmi eux ? demandai-je.

— Quoi ? fit Jaguaribe.

— Est-ce qu'un homme appelé Anninho est venu ici ?

— Je n'ai pas croisé d'Aninho, non. Je ne sais pas comment ils s'appelaient, uniquement comment s'appelait leur roi, Zumbi. Les autres, je ne les connais pas. Uniquement Zumbi et celui qui porte le nom de Garrostazu.

— Est-ce que Garrostazu était avec les autres ?

— Non, il est venu seul. Il est venu avant eux. » Je regardai Mexia, puis de nouveau Jaguaribe.

« Il nous a prévenus de leur venue. Il nous a parlé du roi Zumbi, de cet endroit appelé Palmares et de la bataille qui s'annonçait. C'est à ce moment que j'ai emmené ma famille ailleurs. Il a proposé des remèdes et une protection pour eux, les palmaristes, pendant que moi je protégeais ma famille. »

J'avais repris des forces. J'étais curieuse de savoir quel médicament Jaguaribe m'avait donné. Cela sentait le gingembre.

« Qui est cet Anninho ? demanda Mexia.

— Mon mari.

— Tu crois qu'il a été capturé par les Portugais avec les hommes du quilombo ?

— Non. Je pensais qu'il était peut-être venu plus tard. Je n'en ai aucune idée. Il ne s'est pas échappé avec le roi Zumbi. Nous étions ensemble. Dans la forêt. Le bord d'un ruisseau. Il y avait des soldats portugais. J'ai oublié. Ils...

— Oui, j'ai vu leur cruauté », dit Jaguaribe.

Il me lança un regard étrange. Il posa l'enfant sur les genoux de sa femme et il se mit debout – c'était un homme bien bâti, grand, au visage beau et fin, aux yeux très noirs. Il se posta près de la porte. Mexia l'observait. Il posa les yeux sur elle, puis il sortit.

Silencieuse, elle tenait l'enfant qui n'arrêtait pas de gigoter, nous scrutant à tour de rôle.

« Tu fais partie de celles qu'ils ont faites prisonnières et emmenées au quilombo ? me demanda-t-elle.

— Oui. C'est là que j'ai rencontré mon mari.

— Nous nous sommes cachés dans la forêt près de la plantation. Dans les fourrés, comme les Indiens Aimorés ont fait pendant un temps. Ensuite, nous sommes venus ici attendre la venue de Jaboti et Jaguaribe a construit cette hutte.

— Jaboti ?

— Oui, tu connais les histoires que les Indiens racontent sur le mystique Jaboti ? »

De la tête, je fis signe que oui.

« Tu l'as devant toi », dit-elle en touchant la tête de l'enfant.

Le petit ne cessait de frotter son visage rond sur le châle en poils de fourmilier. Soudain il se cambra et me fixa de ses grands yeux bruns.

« Je n'ai vu aucun des hommes du quilombo », ajouta-t-elle.

L'enfant se calma immédiatement et resta assis, immobile, les yeux toujours rivés sur moi. « Jaguaribe m'a dit que des Africains viendraient s'installer ici, alors il nous a emmenés dans une grotte. Il y avait déjà fait des réserves. J'ignore comment il a su quand ils viendraient. Je n'en ai vu aucun. Le nom de celui que tu as mentionné – Anninho – me dit bien quelque chose mais je ne sais pas où je l'ai entendu. Nous sommes partis avant que les Africains n'arrivent, encore avant que les soldats portugais n'envahissent la montagne. »

Jaguaribe revint chargé de poisson, d'ananas, de noix du Brésil, de farine de manioc et de sucre. Mexia allongea l'enfant dans le hamac et nous prépara un repas. Jaguaribe me refit boire du remède et, comme mes forces revenaient, je me redressai dans mon hamac. Nous dinâmes assis sur des nattes.

Personne ne parlait, en dehors de l'enfant qui de temps à autre s'adressait à son père en tupi-guarani. Le père hochait la tête, lui offrait un ou deux mots en guise de réponse et prononçait parfois son nom, Jaboti. Je ne connaissais pas cette langue. En dessert furent servis des cakes. En boisson, du jus de manioc doux.

« Tu es celle qui s'est introduite dans la bibliothèque du père Tollinare ? C'est bien elle ? » s'enquit Jaguaribe.

Mexia confirma d'un signe. Est-ce qu'elle lui avait parlé de moi ? Voilà qui me réjouissait et me remplissait d'aise. Elle qui m'avait tant impressionnée du temps où elle était la gouvernante – l'esclave, oserais-je dire ? – du père Tollinare, jamais je n'aurais cru qu'elle se rappellerait de moi. Je revis la Mexia mutique de cette époque-là, si différente de la Mexia actuelle.

« J'ai moi aussi réussi à y entrer, dit Jaguaribe en se touchant la mâchoire. Il ne s'en est jamais rendu compte. Je prenais un livre et je

le remettait sur l'étagère avant qu'il découvre qu'il n'était plus à sa place. J'imagine qu'il est encore quelque part à mener ses expériences sur l'"entendement" des Noirs et des Indiens.

— Il vous a envoyé étudier en Europe.

— Oui, convint-il, les sourcils froncés.

— Vous avez dû y apprendre beaucoup de choses.

— Cela ne lui fait ni chaud ni froid, répondit Mexia. Quand nous vivions comme les Aimorés il allait voir son grand-père et il prenait son enseignement – la préparation des remèdes à base de plantes – tout aussi au sérieux. Ces longues heures passées à préparer des remèdes ensemble. Il prenait cela tout aussi au sérieux que les leçons du père Tollinare, puis que l'éducation reçue en Europe. »

Jaguaribe prononça quelques mots en tupi-guarani, Mexia se tut.

« Tout est source d'enseignement, dit-il en me regardant. On ne connaît jamais l'exacte vérité.

— Est-ce que je peux rester ici ce soir ? Je partirai demain matin.

— Tu es la bienvenue », répondit Mexia.

Jaguaribe ne dit rien.

« Dans quelle direction iras-tu ? s'enquit Mexia. Il y a toujours du danger dans les parages. Des mercenaires partout.

— Je cherche une femme qui répond au nom de Luiza Cosme. »

Jaguaribe se leva et fit les cent pas.

« Qu'est-ce que tu lui veux ?

— Peut-être qu'elle m'aidera à retrouver Anninho. »

Jaguaribe se dirigea vers la table, prit une feuille de papier laissée par Barcala et entreprit de tracer des lignes avec des gestes amples et vifs.

« Tu vas avoir besoin de ça, fit-il en me tendant la feuille. Cela va te permettre de traverser le pays. Certains mercenaires ne savent même pas lire, mais ils reconnaissent les mots qui signifient liberté. »

Je me retins de lui dire que j'aurais pu falsifier mes propres documents. Je le remerciai.

Il posa sur moi un regard bienveillant et s'adressa à sa femme en tupi-guarani. Elle me regarda à son tour, puis elle hocha la tête.

Le lendemain matin Mexia prépara du mungazá, autrement appelé munguzá, un gruaux de maïs, de lait de coco et d'épices. Je leur fis mes adieux et je partis en quête de Luiza Cosme.

À la porte, Mexia déclara qu'elle m'accompagnerait sur une portion du chemin.

« Tu as l'air différente », lui dis-je.

Toujours silencieuse, elle esquissa un sourire.

« Je crois qu'il le connaît, souffla-t-elle au bout d'un moment.

— Quoi ?

— Je crois que Jaguaribe connaît cet Anninho dont tu nous as parlé... un jour, avant l'arrivée des palmaristes, je l'ai vu aller à la rencontre d'un homme. Je crois qu'il l'a appelé par ce nom. C'est là que je l'ai entendu, il me semble. Un bel homme barbu à la peau sombre.

— Ça pourrait être n'importe qui. Tu as vraiment entendu ce nom, Anninho ?

— J'en ai bien l'impression. Ils ont discuté longtemps, puis ils ont échangé une poignée de mains et l'homme est parti. Jaguaribe est rentré les sourcils froncés. Il a déclaré qu'il devait se rendre à Bahia. Il nous a cachés dans un arbre creux pendant neuf jours. » Elle me regarda. « Il nous a donné un aliment que lui avait montré son grand-père, nous en prenions chaque matin pour chasser la faim, la soif et la fatigue. »

Je la dévisageai, incrédule. Lorsque nous arrivâmes à l'endroit où le sentier descendait le flanc de la montagne, je la pris dans mes bras. Ensuite je m'engageai sur la route qui devait conduire les autres à la Nouvelle Palmares. Si je ne parvenais pas à trouver Luiza Cosme, ou si elle prétendait ne pas savoir où était Anninho, alors je me rendrais à Bahia.

La raison pour laquelle on n'envoie pas de troupes à l'intérieur des terres

J'étais à mi-chemin entre le sommet et le pied de la montagne quand un bruit de sabots se fit entendre derrière moi. Certaine que j'avais été rattrapée par ces mercenaires qui traquaient les esclaves marrons, je m'apprêtais à sortir mon attestation lorsque je me retournai et découvris Jaguaribe sur son cheval – une bête au poil noir et luisant. Jaguaribe sauta à terre, les rênes à la main.

« Il te faudra un cheval pour voyager.

— D'où est-ce qu'il vient ? demandai-je en regardant Jaguaribe, qui me parut aussi grand, aussi mince et aussi jeune que du temps où j'étais l'élève du père Tollinare.

— Tu en auras besoin, insista-t-il avant de me confier les rênes.

— Merci. »

J'aurais voulu lui demander s'il connaissait Anninho, oui ou non. S'il connaissait Anninho, pourquoi avait-il fait le choix de me le cacher ? Je ne voulais pas non plus trahir la confiance de Mexia. Je lui étais reconnaissante pour le cheval, qui s'était placé près de moi à l'instant où j'avais saisi les rênes, mais je posai sur Jaguaribe des yeux pleins de colère parce qu'il m'avait dissimulé certaines choses. La main sur le coude, il m'aida à me mettre en selle.

« Après avoir trouvé Luiza, te rendras-tu à Bahia ? » me demanda-t-il.

Je lui jetai un regard. Il avait toujours cette aura de mystère qui m'avait frappée la première fois que je l'avais vu en classe, assis près du bureau du père Tollinare, en train d'observer la nouvelle génération d'élèves. Était-ce une consigne qu'il me donnait, ou une simple question ?

Est-ce qu'il savait que Mexia s'était ouverte à moi un peu plus tôt ? Peut-être, oui. Je mis des petites tapes sur l'encolure du cheval, en gardant ma réponse pour moi.

« À bientôt », me dit-il avec un signe de la main.

Je lui adressai un hochement de tête puis j'engageai ma monture sur l'étroit sentier.

J'atteignis le pied de la montagne et je traversai la forêt de ficus jusqu'à l'endroit où Anninho nous avait cachés. Une natte d'herbes et de feuilles recouvrait toujours l'entrée de l'abri. Est-ce qu'Aninho était revenu ici, est-ce qu'il avait réussi à s'échapper ? Espérait-il me trouver quelque part et, ayant fait chou blanc, était-il revenu m'attendre ici ? J'attachai le cheval à un ficus et je repoussai la natte. Le soleil frappa le visage barbu d'un Blanc qui mangeait un fruit de mandacaru allongé dans le hamac. Il se redressa et écarquilla les yeux. Il portait un pantalon blanc malpropre et une chemise grise en lambeaux. J'allais lui présenter mon attestation quand il leva la main droite. Il lui manquait trois doigts. Il tenait le fruit dans l'autre main. Pourquoi m'avoir montré cette main mutilée ?

« C'est à vous, ici ? » me demanda-t-il.

Il était portugais. Je répondis oui d'un signe de tête. Je restai debout à le regarder, prête à remonter à cheval d'un instant à l'autre.

Il jeta le fruit par terre et se lécha les doigts de la main gauche, la main intacte. Il avait de pénétrants yeux bleus. Je le reconnus soudain, c'était l'homme qu'Entralgo avait hébergé, celui qui travaillait avec le père Tollinare sur le dictionnaire de la langue brésilienne. Des rides s'étaient creusées autour de ses yeux qui avaient gardé leur bleu d'acier.

« C'est vous.

— Qu'est-ce que vous dites ? » lança-t-il tandis qu'il s'extirpait difficilement de l'abri. Il se posta devant moi.

« Vous avez écrit un dictionnaire avec le père Tollinare.

— Vous êtes qui ? »

Laissant sa question sans réponse, je lui dis simplement que je l'avais vu chez Entralgo. Je me tenais prête à produire mon attestation au moindre problème.

« Qu'est-ce qui est arrivé à votre main ? »

Il s'appuya au ficus.

« Certains appellent cet arbre l'arbre aux suicidés, déclara-t-il, le regard posé sur sa main mutilée. Qu'est-ce qui est arrivé à mes doigts ? Je les ai tranchés. » Il jaugea ma réaction. « Je n'ai aucun penchant pour le mois de mars. Je suis retourné au Portugal avec le manuscrit de notre dictionnaire pour le faire imprimer et ils ont essayé de me réquisitionner, pour que j'aie me battre en Angola. J'en ai vu d'autres s'infliger des mutilations encore plus terribles pour éviter la conscription obligatoire. Certains sont entrés dans les ordres, d'autres ont simulé la folie ou prétendu avoir attrapé une maladie contagieuse. Les recruteurs connaissent toutes les ruses à présent, il n'y a plus que la mutilation qui fonctionne. C'est ce que je croyais, en tout cas. Ils ne se font plus berner par les déments. Mais j'ai croisé un jeune homme par hasard dans la rue un peu plus tard et je lui ai dit, "Tu m'as l'air de n'avoir rien qui manque. Qu'est-ce que tu as fait pour échapper à l'armée ?" Il est entré dans une taverne, je l'ai suivi. "Ce que j'ai fait ? Tu as déjà entendu parler de ce chrétien qui est devenu juif ?" Tu sais ce qu'il a fait, lui ? Il a raconté qu'il était juif. Il leur a dit qu'il était un juif pur, du côté de sa mère et de son père, et il a échappé à la conscription. Ha ha. La démence et les maladies contagieuses ont été remplacées par la religion juive. Eh bien, d'ici un an ils vont comprendre le pot aux roses, et réquisitionner ces nouveaux juifs en même temps que les autres. Mais il n'a pas eu à se mutiler grâce à cette ruse, par contre, il a dû quitter le pays... »

Il se remit à rire et il observa sa main. « Il n'y a que la mutilation qui donne le résultat espéré, et ils sont prêts à tout tant que cela leur évite la garnison. Ils en sont venus à réquisitionner des prisonniers pour les envoyer là-bas, parce qu'il n'y a aucun volontaire ou presque, à part les fous, les vrais. Si ce sont les richesses qu'ils veulent, ils devraient envoyer des troupes à l'intérieur de ce pays. Voilà ce qu'ils devraient faire. Au lieu de les envoyer servir en Angola, c'est ici qu'ils devraient les missionner, à l'intérieur des terres, au lieu de rester comme des crabes le long de la côte. C'est ce que feraient les Anglais. Ils auraient exploré

l'intérieur du pays depuis longtemps et ils en auraient fait une terre étrangère, et ce seraient des hommes riches. Mais les Portugais manquent d'imagination. Ce qu'ils ont se résume aux passions du cœur, à l'église et à la musique... au lieu de remplir les garnisons en Angola et de faire la guerre aux palmaristes... » Sa phrase se perdit dans un nouvel éclat de rire. « Eh bien, je vais te laisser récupérer ton trou et aller trouver le mien... Tu t'es sauvée de chez Entralgo ? »

Je lui expliquai qu'on m'avait vendue à un autre maître mais que j'étais libre désormais, que j'avais une attestation qui en faisait foi.

Il ne réclama pas de la voir.

« Je parie que tu es une femme de Palmares qui s'est échappée », dit-il en me regardant.

Je sortis mon papier.

« Je ne veux pas voir ça. Je ne crois ni en Mars ni en Vénus. Au revoir. »

Il s'en alla.

« Qu'est-ce qui est arrivé à votre pied ? »

À ces mots, il se retourna.

« Le tendon d'Achille. Je l'ai sectionné.

— Je ne reviens pas pour de bon.

— Quoi ?

— Je cherchais quelqu'un. Je ne reviens pas pour de bon, si vous voulez rester ici », dis-je en désignant l'entrée de l'abri.

Il resta silencieux. Je détachai le cheval de l'arbre et je remontai en selle.

« Jusqu'où tu serais allée pour éviter l'armée ? » me lança-t-il.

Je déclarai que j'ignorais tout de ces sujets. J'engageai le cheval sur le sentier qui nous avait conduits chez les femmes Tapuyas et je m'éloignai, poursuivie par son rire.

Une poignée de maïs

Je pris la direction de l'ancienne Palmares, même si je savais ce que j'allais y trouver – les champs incendiés, les maisons et les huttes réduits en cendres. La destruction avait commencé avant l'assaut des Portugais, ils s'étaient occupés de ravager ce qui tenait encore debout.

Je suivis la route que nous avaient montrée les femmes Tapuyas.

Arrivée à la clairière je mis pied à terre, j'attachai le cheval à un arbre et je longeai le bâtiment en appelant « Maite ». Pas de réponse.

Je ne savais pas comment s'appelait l'autre femme. Je passai la porte et je progressai entre les rangées de hamacs. Personne. Sous deux des hamacs, les vestiges d'un feu qui avait dû être allumé au cours de la nuit. Les Tupis qui vivaient près de la plantation d'Entralgo dormaient de cette façon. Je me demandais comment il était possible qu'ils n'aient pas peur de mourir brûlés dans leur sommeil.

Ma grand-mère avait suggéré qu'ils s'assuraient que leurs hamacs résistent au feu grâce à une certaine substance. Laquelle, elle l'ignorait, ou elle se garda de me le dire. Entralgo expliquait à ses convives qui venaient du Portugal ou d'autres pays d'Europe, et à ceux qui vivaient dans des villes où il n'y avait pas d'Amérindiens, que les Tupis seraient perdus sans feu, parce que pour leurs ancêtres il remplaçait les vêtements. Il enchaînait avec la fois où ils étaient entrés dans la hutte d'un Tupi et y avaient trouvé de la viande fumée – une jambe. Personne n'avait su dire à qui cette jambe appartenait. À un ennemi, suggérait Entralgo. Ensuite il relatait à ses convives les débuts du cannibalisme au Brésil, car il avait lu l'histoire de Magalhães qui en parlait dans ses pages. Un beau jour le fils d'une vieille femme s'était fait assassiner, l'assassin avait été capturé et amené devant la vieille qui, en proie à la colère et au chagrin, avait attaqué l'homme et l'avait mordu. L'assassin avait réussi à s'échapper, il était retourné parmi son peuple et il avait prétendu que la tribu rivale avait voulu le manger vivant, montrant à tous les marques imprimées par les dents de la vieille femme. Alors la tribu dont l'assassin était membre se mit à manger ses ennemis, et la tribu dont était membre l'homme assassiné adopta cette nouvelle coutume. Tout était parti de la fureur d'une vieille femme et d'un mensonge.

C'est alors que j'aperçus une patte de tapir pendue au mur. Une assiette de gâteaux de manioc froids était posée par terre. Je quittai le bâtiment, j'allai chercher mon cheval et repartis en direction de la rivière. Là, je mis pied à terre et j'attachai l'animal à un arbre avant d'apercevoir les deux femmes, et je me dissimulai derrière un buisson pour les observer. Debout sur la berge, la seconde femme avait le visage et le corps recouverts de poudre d'or. C'était un rituel dont j'avais entendu parler, le rituel des hommes et des femmes « couleur d'or » (l'expression qu'avait employée ma grand-mère, me semble-t-il, la première fois), mais j'ignorais ce qu'il signifiait, et je n'y avais jamais assisté auparavant.

« L'or n'a aucune valeur pour eux », avais-je entendu quelqu'un dire. Entralgo, peut-être, à ses convives ? La « femme » resta sur la berge jusqu'à ce que son corps tout entier soit recouvert de poudre

puis elle entra dans l'eau et elle y plongea la tête, et l'or fut emporté par le courant, alors elle se remit au sec. Maite, qui se tenait à côté d'elle, lui adressait des paroles cruelles, insultant ses ancêtres comme si les ancêtres de la femme et les siens n'étaient pas les mêmes.

« ... ils s'entretenaient pour une poignée de maïs », disait-elle.

Elle regarda la femme : « Tu es très belle, mais très primitive. Tu t'enveloppes d'or et tu vas dans l'eau, et tu ne sais même pas pourquoi. »

La femme l'observait, gênée, mal à l'aise.

« Tu ne te préoccupes que de ce que tu vois, de ce que tu ressens. Sotte et puérile. Tiens, voilà tes vêtements, ajouta-elle en ramassant une robe blanche qu'elle lui tendit. Vois comme tu me couvres de honte. Devant le jésuite. Ces gens de l'autre côté de l'océan, ils étudient tout, ils ont une connaissance universelle. Ils sont venus ici chercher prêtre Jean, le roi chrétien. Un homme déterminé, un homme de morale. Tu crois qu'une révolte contre eux portera ses fruits ? Et tes ancêtres, pour eux le monde tout entier se résumait aux chamaileries, aux rituels et à la divination. Pourquoi tu m'as couverte de honte devant le jésuite ? »

La « femme » ne répondit rien.

« Ces gens de l'autre côté de l'océan. Pour eux les idées valent plus que l'or, dit Maite.

— Ils sont venus pour l'or », intervint la « femme » à voix basse. Elle repoussa ses cheveux mouillés.

« Parce qu'ils savaient quoi faire avec. Je sais toujours d'avance ce que tu vas dire. Toujours. Tu es si prévisible. Tu te crois énigmatique et mystérieuse, mais tu ne l'es pas. J'ai toujours un temps d'avance sur toi. Ce n'est pas la vérité éternelle que tu cherches, c'est le mensonge éternel. Ils ont pris l'or mais toi, qu'est-ce que tu aurais fait avec à part le jeter dans le lac. Tu es fière de tes motifs géométriques alors que tu ignores ce qu'ils signifient. Tu ne comprends rien à notre époque, ni ce qu'on attend de toi. Tu ne comprends rien aux exigences spirituelles, morales et intellectuelles de l'époque. Pourquoi tu m'as couverte de honte devant le jésuite ? Dresse-toi contre l'un d'eux, tu verras le résultat ! Je dois tout t'expliquer.

« Ah, mes ancêtres, si seulement ! Pourquoi tu te comportes ainsi ? Pour sûr, ils ont réduit les Caetés en esclavage, mais est-ce que les Caetés n'ont pas tué l'évêque ? Sans compter ceux qui se sont eux-mêmes réduits en esclavage. En échange de quoi ? D'une poignée de maïs ! »

La « femme » s'arma d'une machette et se mit à danser autour de Maite avec des gestes agressifs et hostiles. Puis elle s'immobilisa, comme

en transe, ce qui m'évoqua un rituel africain – on l'aurait crue pos-sédée par un dieu. Je patientai sans bouger, j'étais certaine que Maite s'attendait à ce qu'un dieu parle à travers la « femme » mais cela ne donna rien. Ensuite, la « femme » s'agenouilla et dessina des motifs géométriques par terre.

« Regarde-toi, reprit Maite. Je parie que tu ne sais même pas ce que veulent dire ces symboles. L'un des anciens te l'a appris. Quel intérêt de transmettre quelque chose si tu n'en transmets pas le sens en même temps ? Regarde-toi, si sérieuse et si digne.

— Peut-être que j'en connais le sens et que je refuse de le *révéler*. Tu le prends pour un saint homme. » La « femme » jeta à Maite un regard étrange. Était-ce sa voix qu'on entendait, ou un dieu qui s'exprimait par sa bouche ? « C'est pourtant un homme très dépravé. Je l'ai vu brutaliser ces femmes au milieu de gens convaincus qu'il répandait ses bienfaits sur elles, qu'elles étaient désormais sacrées. Ils se font berner. »

Elle dessinait toujours.

« Regarde-toi, la réprimanda Maite. Ces motifs sont dénués de sens pour toi, quoi que tu en dises. Tu n'apprends rien d'eux. À quoi servent-ils ? »

La « femme » se mit debout, l'air désorientée.

« Ton mysticisme, à quoi sert-il s'il n'en découle aucune connaissance ? »

Alors la « femme » se mit à courir en tous sens, comme si elle cherchait un moyen de s'échapper.

« Je parie que tu ne sais même pas ce que tu es en train de fuir », déclara Maite.

La « femme » lâcha la machette mais elle continua à tourner en rond, fuyant un poursuivant imaginaire.

« Tu ne me comprends pas, lui dit Maite. Tu ne vois pas ce que j'essaie de dire. C'est une petite pièce de théâtre qui est dénuée de sens et qui t'apprend quoi ? Rien. Rien d'utile dans le monde d'aujourd'hui. Rien qui n'ait d'utilité dans le monde moderne. Et tu ne seras jamais maître de leur monde. »

La « femme » se figea, soudain silencieuse.

« Une poignée de maïs, et ils tueraient un homme », ajouta Maite, du dégoût dans la voix, puis elle s'en alla à pas rapides.

Je me baissai précipitamment. La « femme » n'avait pas bougé, elle ne parlait pas non plus, et elle s'éloigna, ses longs cheveux mouchetés d'or plaqués dans son dos.

Une épée, un rosaire et l'histoire d'un guerrier

Après avoir assisté à l'étrange cérémonie je voulus reprendre ma route, mais peut-être que Maite avait vu Anninho ? Pour quelle raison avait-elle parlé ainsi à sa « femme » ? J'attachai mon cheval à un arbre à l'orée de la clairière. De là je voyais la « femme » assise devant le bâtiment tout en longueur, elle passa un peigne dans ses cheveux noir de jais et se fit deux nattes sur les côtés. Je l'observai jusqu'à ce qu'elle en finisse et elle resta simplement assise là, balayant les environs du regard. Est-ce que j'avais assisté à une semonce rituelle qui n'avait rien de concret ?

Je m'approchai d'elle. D'abord surprise et effrayée, elle s'ébouriffa les cheveux à pleines mains et commença ses lamentations. Attirée dehors, Maite resta sur le seuil à me regarder pendant que l'autre geignait. Je pris conscience que j'avais été témoin du même rituel lorsque j'étais venue avec Anninho, et Maite me demanda à quels endroits je m'étais rendue, quelles épreuves j'avais traversées depuis la dernière fois qu'elle m'avait vue.

J'ignorais si je devais répondre sur le modèle d'Anninho, en me félicitant d'avoir été plus chanceuse que la plupart, alors je choisis de lui dire la vérité – je lui racontai que des soldats portugais (je n'ai pas parlé des Tapuyas ni du Noir que j'avais vus) nous avaient trouvés, que sans raison l'un d'eux m'avait tranché les seins, que j'avais repris connaissance et découvert qu'Anninho avait disparu, et que j'avais été transportée quelque part dans la montagne par des amis qui m'avaient ramenée à la santé. Je ne savais pas ce qu'il était advenu d'Anninho, s'ils l'avaient capturé et fait prisonnier, s'ils l'avaient réduit en esclavage. Avait-il trouvé la mort en leur résistant ?

Maite m'étudia un long moment. Était-ce une erreur de lui avoir fait le compte rendu de ce qui m'était arrivé depuis ma dernière visite ? Aurais-je dû me contenter de répéter ce que lui avait dit Anninho ? Elle gardait les yeux fixés sur moi tandis que la « femme » se tordait les mains en gémissant de plus belle, ses longs cheveux encadrant son visage.

« Entre », finit-elle par dire. Elle portait un pagne et un arc attaché en travers des épaules. Elle s'adressa en tapuya à l'autre femme qui cessa aussitôt ses lamentations, se recoiffa et rentra à l'intérieur. Nous lui emboîtâmes le pas puis nous nous assîmes sur des nattes. Là, la

femme nous apporta du jus de manioc dans la coque d'une grosse noix, puis elle retourna préparer autre chose dans son coin. Je jetai un coup d'œil dans sa direction et je la vis découper la patte du tapir. Repensant à l'histoire qu'Entralgo avait racontée à ses convives, j'eus une grimace et je bus mon jus de manioc.

La femme nous servit des tranches de tapir, très bien cuit, avec un goût de bœuf, des gâteaux de manioc et de l'ananas.

« Je n'ai pas vu ton mari, Anninho, depuis votre visite, déclara Maite en me détaillant du regard. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Continuer à le chercher. »

J'aurais voulu lui demander où elle avait rencontré Anninho, et dans quelles circonstances. Au lieu de cela je lui demandai quel prêtre jésuite elle connaissait. Aussitôt je me rendis compte qu'elle allait comprendre que je les avais épiées près de la rivière. Elle allait comprendre, forcément ! Je n'osai lever la tête.

« Ah, il y avait un vieux jésuite qui sillonnait la forêt et qui essayait de convertir tout ce qui passait devant lui, m'informa-t-elle sur un ton désinvolte. Il venait d'un établissement jésuite situé quelque part à Bahia. Ma femme ne sait pas comment se comporter face à des étrangers. Mais moi, ajouta-t-elle fièrement, j'ai reçu une éducation jésuite dans une mission jésuite. »

Quand elle parlait de sa femme, parlait-elle de son épouse officielle, ou ignorait-elle le mot portugais qui désignait une simple compagne de vie ? Elle surprit mon regard.

« Oh, tu ne comprends pas. C'est une coutume parmi les miens, certaines femmes prononcent leurs vœux... »

Je lui dis qu'Aninho m'avait expliqué qu'elle avait fait vœu de chasteté.

« Celles qui sont à notre service, m'expliqua-t-elle, nous disons que ce sont nos "femmes".

— Oh. »

Ma réaction la fit rire. Impossible de dire si elle savait ce qui m'était passé par la tête. Je passai sous silence la question que j'avais posée à Anninho.

Nous restâmes assises sans parler.

« J'ai travaillé pour eux comme guetteuse, me dit Maite.

— Quoi ? » demandai-je entre deux bouchées de viande.

Elle refixa son carquois.

« J'espionnais pour le compte de Palmares. C'est ainsi que j'ai rencontré ton mari. »

Je hochai la tête. Elle me regardait toujours.

« Je suis de ces femmes qui choisissent de tirer un trait sur les hommes. J'en ai vu quand j'étais enfant, elles allaient à la chasse et à la guerre aux côtés des hommes. Elles n'avaient pas les mêmes occupations que les autres. C'était cette vie-là que je voulais. N'être au service de personne, pas comme celle-là. J'étais prête à prononcer tous les vœux qu'il fallait. Sauf qu'aujourd'hui, dans cette région, on ne livre plus de guerres de ce type et les Portugais enrôlent les jeunes Tapuyas pour se battre à leur place. Mais moi, je chasse et je pêche pour cette femme et j'ai espionné pour le compte des palmaristes, du temps où ils étaient par là-bas. »

Elle fit un geste qui embrassait la forêt et l'ancienne Palmares.

« As-tu la moindre idée de l'endroit où Anninho aurait pu aller ? lui demandai-je.

— Aucune. J'ai entendu dire que certains sont partis à Paraíba. »

Elle traça un plan par terre pour me montrer comment aller à Paraíba. Je résolus de m'y rendre après avoir épuisé les autres possibilités.

J'étudiai le plan qu'elle effaça ensuite.

« C'était mon objectif, reprit-elle. Faire la guerre aux côtés des palmaristes, mais Anninho m'a expliqué que je leur serais plus utile en tant qu'espionne. »

Pourquoi continuait-elle à m'étudier ainsi ? Je détournai les yeux et observai ce qui m'entourait. Sur un mur de la longue hutte était fixée une épée, sur un autre un rosaire. Lorsque je reposai le regard sur Maite elle n'avait pas détaché les yeux de moi, elle avait ce même regard intense. Mâchant une bouchée de tapir, je me mordis la joue.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— Rien, dis-je, et je me touchai la mâchoire.

— Tu ne devrais pas sillonner le pays avec cette allure-là.

— Comment ça ?

— Je pense que tu devrais te déguiser. Ce serait plus simple pour une vieille femme que pour une jeune. Te travestir en vieille femme et te faire passer pour l'une de ces négresses que j'ai vues, des conteuses itinérantes. Sinon tu t'exposes à de cruels périls, et ils sont nombreux, la région grouille de mercenaires. Transforme-toi en vieille femme qui furète partout. »

Je repensai à une conteuse itinérante qui s'était présentée à la plantation d'Entralgo quand j'étais enfant. Ma grand-mère m'avait également parlé de ces femmes. Ce qu'elle m'avait dit était trop graveleux pour en parler à une petite fille, et pour que je le répète à Maite.

« Comment faire pour ressembler à une vieille femme ?

— Je m'en charge », déclara Maite.

Elle alla dehors et revint avec une poignée de feuilles qu'elle brûla dans une bassine. Elle prit les cendres blanches et elle en fit une pâte dont elle enduisit mes cheveux. Elle me frotta du charbon au coin des yeux. Dans le miroir je vis une femme qui avait l'air d'avoir pris vingt ans. Elle m'expliqua quelles plantes pouvaient être utilisées pour les teintures.

« Voilà qui est mieux », décréta-t-elle en me regardant.

Elle me toucha à nouveau les cheveux. Je les portais longs et dressés tout autour de la tête, sur le modèle de ma mère.

« Maintenant tu peux voyager partout. N'importe où. J'en ai rêvé, de voyager. Quand ce serait fini. Je sillonnerais le pays pour raconter mes histoires de guerrière. Mais on ne fait plus la guerre, je te l'ai dit tout à l'heure, dans cette partie du pays, et sans moi elle ne saurait pas quoi faire. »

Elle reposa les yeux sur la femme qui se brossait les cheveux dans son coin et qui ne leva pas la tête.

L'épée, les arts occultes, l'homme disparu qu'on croit immortel

Je fis mes adieux à Maite pendant que l'autre femme se lamentait et m'embrassait les mains.

« Je n'ai pas vu Anninho mais j'ai vu le Musulman », m'annonça Maite. Je ne savais pas de qui elle parlait.

« Le père d'Aninho, l'homme qu'on appelle le Mahomet de Bahia. »

Pourquoi avait-elle attendu si longtemps avant de me l'annoncer ?

« Où est-il ?

— Peut-être qu'il est retourné à Bahia. Il est aussi à la recherche de son fils. Sa guerre sainte est tombée à l'eau. »

C'était décidé, je me rendrais à Bahia après avoir vu Luiza.

« Que la chance te sourie », me lança Maite.

Je lui dis au revoir et la remerciai pour la gentillesse qu'elle m'avait témoignée. Je détachai le cheval, je leur adressai un signe et j'avançai en direction de la rivière, essayant de retrouver le château où Anninho avait rencontré l'homme mystérieux qu'il appelait « Mualim » après avoir traversé une large vallée. Je longeai la base des collines sans réussir à localiser l'endroit.

L'épée et les arts occultes, pensai-je. Où avais-je entendu cette expression ?

Elle avait voulu me convaincre que j'avais rêvé, mais je l'avais bien vue discuter avec un homme – un homme au front couturé de cicatrices qui dessinaient un motif familier, certes, mais dont je n'avais aucun souvenir.

« L'épée et les arts occultes », avait-elle déclaré.

Debout dans la hutte elle conversait avec lui, un homme grand et mince aux épaules larges et aux épais cheveux noirs.

« Cela s'est passé il y a plus de quarante ans », avait-il répondu.

Elle lui avait dit qu'elle savait quand ils se reverraient ; aucune force ne saurait les séparer.

Lui, il avait dit qu'elle était toujours aussi belle et aussi énigmatique, que le temps n'y avait rien changé.

« C'est notre dernier espoir », avait-elle ajouté. Puis elle avait déploré son cynisme, sa tendance à toujours tourner leurs efforts en ridicule.

« Ils te célèbrent toujours. Certains te croient mort, d'autres simplement disparu, mais tous pensent que tu es immortel. »

Il avait fait allusion à un endroit auquel ils avaient accès mais qu'ils ne pouvaient posséder.

J'en garde ce souvenir parce que je ne savais pas de quoi ils parlaient.

« À l'époque j'étais sur le marché aux esclaves de l'île de Madagascar », avait raconté ma grand-mère.

Parfois l'un touchait l'épaule de l'autre tout en parlant.

Il affichait une intelligence pénétrante. J'aurais pu jurer qu'il arrivait à me voir dans ma cachette, debout, en train de les épier.

L'homme avait dit que ma grand-mère ignorait les possibilités qui existaient ici-bas.

« Je connais toutes les possibilités qui existent dans ce monde-là, répondit-elle, mais nous sommes dans le nouveau. »

Il parla alors de la « force » et de la « ruse ».

Une fois encore elle déplora son cynisme. Elle dit que quelque chose l'avait possédée et lui avait donné l'envie de se battre à leurs côtés en employant tous les stratagèmes, *l'épée comme les arts occultes*.

« Mais de quoi suis-je capable seule ? demanda-t-elle. D'où me viendra la force nécessaire ? Quelles sont les possibilités qu'offre ce nouveau monde ? Dans de telles affaires je ne sais quand intervenir, ou quand me tenir à l'écart en silence. »

Ils buaient du rhum et du brandy de sucre de canne. Lorsque je l'avais interrogée elle avait nié la présence de l'homme et rendu

responsables mes rêves ou mes propres illusions. Elle était en colère, mais je l'avais entendue dire : « Eh bien, ton intervention aura aussi peu de poids que ton silence. »

À l'en croire, il valait mieux tenter de proposer remèdes et protection dans le Nouveau Monde que simplement vieillir, vieillir et disparaître.

« Grand-mère, qui était cet homme ?

— Quel homme, ma petite ?

— L'homme qui a disparu et qu'ils croient immortel. Je t'ai vue parler.

— Tu as rêvé. C'étaient tes rêves, encore. Ton imagination.

— Qu'allons-nous faire ? » demandai-je à voix haute au cheval, et on aurait pu croire qu'il avait compris ma question puisqu'il hennit et secoua violemment sa crinière. Je lui flattai l'encolure et il traversa au galop la vallée et une forêt de cassia avant de déboucher sur la route qui conduisait à Porto Calvo et à l'échoppe de Luiza Cosme.

Je repérai sur la route deux moines franciscains qui avançaient à ma rencontre. D'un bond je mis pied à terre et je m'enfonçai dans la forêt. Là, j'attachai le cheval à un arbre et je marchai le long de la route, dissimulée par les fourrés, dans le parfum lourd de cannelle diffusé par les cassia, jusqu'à me rapprocher des moines.

« Je ne vais pas répéter les visions de cet homme. Les ignorants pensent que c'est un saint. Mais ils s'attachent à quiconque leur fait miroiter un semblant de pouvoir sur la vulgarité de leur existence.

— C'est un hérétique et un musulman. Ils l'appellent le Mahomet de Bahia. Il raconte aux esclaves que la seule révolte qui portera ses fruits sera une révolte musulmane.

— Eh bien, quand ils l'auront attrapé ils vont le jeter en prison ou l'expédier à l'asile pour les Nègres à Recife.

— Il devrait finir sur le bûcher, comme dans notre vieux pays.

— Il est inoffensif.

— Il était inoffensif pendant qu'il prêchait la guerre sainte, quand il ne se préoccupait pas des chrétiens. Mais maintenant qu'il s'en *préoccupe* !

— Ils racontent que c'est son fils qui l'a converti. »

J'eus envie de sortir de ma cachette et de leur demander de qui ils parlaient. Du père d'Anninho ? Anninho s'était-il échappé, avait-il rallié son père dans son entreprise ? Son père avait-il tiré un trait sur ses rêves de guerre sainte et rejoint son père dans ses plans obscurs ?

« Nous devons au moins préserver les âmes des Indiens de ces démons.

- C'est notre devoir de défaire ce qu'il a fait.
- Ils sont en train d'interroger la diseuse de bonne aventure. Elle a été la dernière à le voir.
- Et *l'autre*. Cette femme morose et marginale qui fuit ses semblables. Ah, si nous étions dans notre vieux pays. Nous l'aurions enchaînée. Elle croit en la réincarnation, tu sais. Même si elle prétend être une bonne catholique. Certains de ces ignorants pensent qu'elle peut se rendre invisible, qu'elle peut se transformer, qu'elle a des pouvoirs magiques. Si seulement je pouvais la prendre au piège. Ils croient que leurs jours de gloire reviendront. Mais ce sont les signes des temps ! Nous n'arrivons pas à distinguer les démons. Nous n'arrivons pas à différencier les nouveaux chrétiens des anciens. Et tous ces criminels, ces pervers européens, sont expédiés ici, criminels, pouilleux, gitans, tous bannis au Brésil. Mais celle-là, je la connais. Tu as vu la façon dont elle a regardé le rosaire ? Et quand je l'ai tendu vers elle, elle a refusé de toucher la croix et le corps du Sauveur, elle les a placés à l'envers. C'était mon interrogatoire spirituel. Quel dommage que nous ne soyons pas dans notre vieux pays, quels regrets qu'une nouvelle bulle n'ait pas été publiée pour régler le sort de cet endroit. Toutes les sorcières d'Europe et d'Afrique finissent ici !
- Cela nous rend la tâche plus difficile. C'est pour cela que le Seigneur nous a placés là. Ce sont nos tribulations.
- Je préfère officier dans un pays de démons qu'un pays d'anges.
- Qu'est-ce que tu veux dire par là ?
- Eh bien, ainsi je sais que le Seigneur m'accorde une totale confiance. M'envoyer parmi les païens et les barbares, c'est l'immense cadeau qu'Il me fait.
- Oui, être envoyé dans une terre de païens et d'hérétiques !
- La véritable épreuve de la foi.
- Tu as entendu la rumeur qui circule sur sœur Catarina ?
- Oui, répond l'un des deux moines sur un ton maussade. Mais elle est si grosse, qui pourrait le dire. Elle aurait pu en pondre une dizaine, personne n'en saurait rien.
- Quelqu'un prétend l'avoir vue parler à l'autre !
- Qui pourrait le dire ? Comment en être sûr, à moins de lui mettre un coup de poing dans le ventre.
- Les siens sont les meilleurs de tous.
- Les bé...
- Non, non. Les ventres de bonne sœur. Très savoureux. Les pâtisseries, vois-tu. On les appelle les ventres de bonne sœur.
- Tu l'as vue parler avec le diable ?

— Non. C'était une personne qui est venue à confesse. Confesser les péchés de tous, sauf les siens.

— On voit ça uniquement dans le Nouveau Monde.

— Elle jure que sœur Catarina a pris un amant et produit un ange.

— Elle jure ! Tu l'as laissée jurer !

— C'est ce qu'elle a dit.

— Tu ne sais pas repérer les démons.

— Mon oreille me démange chaque fois qu'il y en a un dans les parages, c'est à cela que je les reconnais. »

Une minute plus tard, il se gratta l'oreille mais il ne parut pas faire le lien avec ce qu'il venait de dire. J'aurais été curieuse de savoir si l'autre prêtre l'avait remarqué. Si oui, il ne fit aucun commentaire. Ils marchaient à pas lents. Je m'apprêtais à les suivre mais l'un d'eux se retourna lorsqu'une brindille craqua. Je me baissai. L'autre dit « Un opossum ou un lapin ». Je les suivis du regard jusqu'à ce qu'ils disparaissent au virage. Je me tins là en pensant à ce que je venais d'entendre. Si le père d'Anninho était l'homme dont ils avaient parlé, qui était cette femme ? Si j'arrivais à résoudre cette énigme, allais-je me rapprocher de lui ? Je laissai passer quelques instants puis j'allai retrouver le cheval, je le détachai de l'arbre et nous regagnâmes la route. Je progressai à pied, parce que je ne voulais pas dépasser les deux prêtres, et je ne voulais pas non plus qu'on m'interroge ou qu'on me demande mes papiers, sauf en cas d'absolue nécessité. Je m'étais mise dans la peau d'une conteuse itinérante, comment réagir si on me réclamait une histoire ?

Allais-je devoir répéter la rumeur qui racontait qu'une bonne sœur bien en chair s'était fait engrosser plusieurs fois et avait donné autant d'anges au ciel, ou l'histoire d'une terre envahie de démons ? Je marchais sans me presser, en faisant des haltes, pour ne pas les dépasser.

« Prêtre Jean ? Mythe ou réalité, qui le sait ? Un roi noir chrétien, à ce qu'il paraît. Quand j'étais plus jeune je pensais être celui qui trouverait prêtre Jean et son royaume. J'aller arpenter le monde à sa recherche. Pas de pauvreté, pas de crime, pas de conflit. Toutes les nationalités vivaient en harmonie... non, pas un Africain... un Maure converti... j'ai entendu toutes sortes de fables à son sujet. Je ne crois pas qu'on parle encore de lui. Le monde est plus petit qu'il l'était à l'époque, on communique plus facilement... c'était un roi-prêtre, pas seulement un roi, un chef spirituel, pas seulement politique... un grand collectionneur de livres, des manuscrits publiés dans toutes les langues du monde. Un homme doux et généreux... qui es-tu, toi ? Qu'est-ce qui t'amène ici ? »

Je m'étais rapprochée d'eux sans m'en rendre compte au moment où je les avais entendus parler du légendaire roi chrétien noir – et l'un d'eux me scrutait avec une curiosité mêlée de colère. L'autre, c'était le père Tollinare.

Le père Tollinare ne la croit pas mais croit l'histoire qu'elle raconte

Le père Tollinare ne me reconnut pas ou, s'il me reconnut, il se garda bien de le montrer. Mais n'avions-nous pas le même âge désormais ?

« Qui es-tu, vieille femme ? » demanda l'autre prêtre. Le père Tollinare m'observait d'un air indifférent.

« Voici mes papiers », dis-je en lui tendant l'attestation.

Il les consulta et me les rendit.

« Où te rends-tu d'un si bon pas ? »

— Je ne suis qu'une vieille conteuse, j'emporte mes marchandises là où elles rencontreront le meilleur accueil.

— Une vieille menteuse, plutôt. Allez, du balai. »

Je jetai un coup d'œil au père Tollinare, qui ne me regardait pas. C'est la route devant lui qu'il regardait, il s'impatiait.

« Dieu soit avec vous, dis-je.

— Le Seigneur dans la bouche de ces démons », l'entendis-je souffler dans mon dos alors que je m'éloignais au galop.

Je me demandai s'il s'était à nouveau gratté l'oreille.

Le contrebandier

J'atteignis l'orée de la ville sans croiser personne d'autre sur la route, j'arrivai à l'échoppe et j'attachai mon cheval à un poteau. Je toquai à la porte de derrière gravée d'une croix. Pas de réponse. Je retoquai. À l'instant où je tournai les talons la porte s'entrouvrit. La femme m'aperçut mais ne me reconnut pas.

« Luiza Cosme ? »

— Oui, qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-elle d'une voix dure.

— Je suis la femme de Martim Anninho. »

Elle s'esclaffa et répondit d'une voix tranchante : « Je connais sa femme. Je la connais, elle est jeune. Dites-moi qui vous êtes ou allez-vous-en. »

Je lui présentai mon poignet, pour lui montrer le bracelet porte-bonheur en cuir qu'elle m'avait donné.

Elle le regarda, puis elle me scruta de ses yeux perçants. Elle ouvrit la porte plus grand et passa ses doigts dans mes cheveux.

« Entre, Almeyda. »

Je m'introduisis dans l'arrière-boutique où se trouvaient les sacs de « grain » et la lampe à huile de baleine.

Un homme était assis sur l'un des sacs – un Soudanais élané aux cheveux en broussaille qui portait un pantalon et une chemise en coton blanc, un chapeau à large bord posé sur ses genoux.

Il ne m'adressa pas un mot, je ne lui dis rien non plus. Luiza m'invita à m'asseoir sur un autre sac.

Luiza se posta près de l'homme et entreprit de faire courir ses doigts dans ses cheveux, comme si elle lui cherchait des poux. Je les observai avec curiosité. L'homme se désintéressait de moi. Luiza me donnait à voir son profil. À chaque fois qu'elle y trouvait quelque chose elle le fourrait dans une bourse qu'elle portait en bandoulière, appuyée à sa hanche et fixée à une longue ficelle.

« Et voilà », fit Luiza en prélevant un dernier objet dans ses cheveux.

L'homme se mit debout, salua Luiza d'une courbette et s'en alla sans même me jeter un regard.

« Il peut laver le reste et s'acheter avec de la nourriture et une femme.

— De quoi est-ce que tu parles, Luiza ? »

Elle m'expliqua que l'homme était un contrebandier qui travaillait dans les mines à proximité de Minas Gerais, et qu'il cachait de l'or dans ses cheveux.

« Certains n'ont aucun sens des affaires. Ils trafiquent de l'or. Mais ils ignorent ce qu'on peut faire avec. Ils s'en servent uniquement pour acheter de la nourriture, de l'alcool, des femmes. Mais lui nous a été très utile.

— Qui ça, nous ? »

Elle me regarda, mais elle n'en dit pas plus.

« Luiza, je ne sais pas ce qui est arrivé à Anninho. C'est pour ça que je suis ici. »

Je lui racontai la destruction de Palmares et de notre cachette, notre capture. Je ne fis aucune allusion au projet qu'avait eu Anninho de

quitter Palmares, ni aux autres plans mystérieux que j'avais surpris. Je me limitai à cela.

« Je ne l'ai pas vu depuis la dernière fois que je vous ai vus ensemble, me dit-elle. Je suis au courant que Palmares a été détruite. J'aurais juré que toi et ton mari, vous vous étiez échappés et vous aviez pu vous réfugier à la Nouvelle Palmares. Les Aprigio sont là-bas. »

Était-ce la même Luiza qui s'exprimait dans un portugais si soigné ?

« Non. Je n'ai pas accompagné les autres. Peut-être que j'y serais allée si Anninho avait été là, et s'il n'avait pas pris cette décision... tu ne connais personne qui pourrait savoir où il se trouve ?

— S'il est vivant, corrigea-t-elle sur un ton désinvolte, sans en dire plus.

— Quoi ?

— J'ai vu le vieux, mais pas le jeune.

— Son père ?

— Oui, mais pas Anninho. » Elle me regarda.

« Où est le vieil homme ?

— Là où je vais bientôt m'installer. À Bahia.

— C'est là que j'avais l'intention de me rendre après. »

Elle me regarda une fois encore, silencieuse.

« Peut-être que nous pouvons faire le voyage ensemble, dit-elle au bout d'un moment. Tu as les papiers qu'il faut ?

— Oui », répondis-je en montrant l'attestation.

Elle s'esclaffa et je l'entendis dire : « Jaguaribe.

— Tu le connais ? »

Elle fit oui de la tête, sans rien m'expliquer.

Elle était vêtue du pantalon et du gilet d'homme qu'elle avait portés la nuit où nous l'avions vue pour la dernière fois. Quels étaient les liens étranges entre ces gens ?

« Tu crois que je vais le trouver là-bas ? » lui demandai-je en braquant mon regard sur elle.

Elle arpentait la pièce comme si elle n'arrivait pas à trouver ce qu'elle cherchait sous les sacs de grain.

« Je ne sais pas. Peut-être, si on met la main sur le vieil homme.

— Qu'est-ce que tu vas faire de ton échoppe ? Si tu t'installes là-bas ?

— Il n'est pas nécessaire que je sois ici. Un autre prendra ma place. »

Les bayadères

J'aidai Luiza à charger du tabac, du sucre, du rhum, des bougies et des sculptures dans la charrette. Elle attacha mon cheval à l'arrière, le sien se chargerait de tirer.

« Qu'est-ce que c'est que ce déguisement ? voulut-elle savoir.

— Une femme Tapuya appelée Maite m'a soufflé l'idée.

— Ah, cette femme bizarre, où est-ce que tu l'as rencontrée ?

— De la même façon que je t'ai rencontrée. Anninho m'a emmenée lui rendre visite. Elle dit qu'elle était espionne pour Palmares.

— Oui, je sais », répondit Luiza. Elle semblait ne pas apprécier Maite.

Nous prîmes place sur le banc et nous nous mîmes en route.

« Nous arriverons aux environs de Bahia à la nuit tombée, déclara Luiza. Mais il vaudrait mieux établir notre campement en dehors de la ville. Autant éviter les rues de Bahia après le coucher du soleil. Ça grouille de criminels et de pervers. »

Je la regardai mais je tins ma langue, inconfortablement installée sur la planche dure, tandis que la charrette bringuebalait. Je me languissais de mon cheval, de voyager seule. Mais elle connaissait la ville, ainsi que le vieil homme surnommé le Mahomet de Bahia. D'après certains, c'était un Africain pur, sans le moindre métissage ; d'autres affirmaient qu'il avait du sang arabe. D'autres encore, qu'il était né au Maroc. Ou sur l'île de Madagascar. Personne n'était sûr de rien.

« Ce n'est pas la première fois qu'il disparaît.

— Quoi ?

— Ce n'est pas la première fois qu'Aninho disparaît. Il s'était volatilisé après la destruction de l'autre Palmares, on pensait qu'il avait été fait prisonnier, mais on l'a retrouvé. On le retrouvera encore. Ne t'inquiète pas. »

Elle fit claquer les rênes et la route se poursuivit en silence.

« C'est lui qui a établi le contact avec les mineurs, dit Luiza au bout d'un moment.

— Anninho ?

— Oui. Il est très ingénieux. Il lui vient toutes sortes d'idées. »

Elle remit un petit coup de rênes et nous nous engageâmes sur une route familière, la route qui menait à l'auberge de mes souvenirs. Est-ce qu'elle m'avait menti ? Est-ce qu'elle me conduisait à Anninho, au bout du compte ?

« Luiza », s'exclama l'homme lorsqu'il nous vit entrer.

Il resta assis mais il lui tendit la main. Il avait un large sourire sur le visage. C'était le même « Blanc » à qui Anninho avait rendu visite, celui qui m'était apparu dans ma vision. Il ne me reconnut pas, déguisée comme je l'étais, ou il ne me reconnut pas tout court. Luiza prit une chaise face à lui, je préférerai rester debout.

« Viens t'asseoir, Almeda » dit-elle, et elle m'approcha une chaise. Elle avait prononcé mon nom en omettant le y. Voulait-elle cacher ma véritable identité à l'homme ?

Ce dernier me regarda avec curiosité, puis il se tourna vers Luiza.

« Alors tu pars t'installer dans la Baie de Tous les Saints.

— Oui.

— Tu vas me manquer.

— Mais tu ne me vois jamais.

— On me raconte que tu es là-bas. Cela me suffit.

— Voici la femme de Martim Anninho.

— Ce n'est pas la même.

— Elle s'est teint les cheveux et elle s'est dessinée des rides sur la figure. Mais regarde ses yeux, ils n'ont pas changé. »

Il m'étudia sous tous les angles.

« Comment se porte Martinho ?

— Elle l'ignore. J'ai pensé que tu l'aurais peut-être vu.

— Non, pas depuis longtemps.

— Avant ou après l'expédition de Velho ?

— Longtemps avant. Elle l'avait accompagné. »

J'aurais aimé savoir comment elle pouvait échanger avec cet homme aussi facilement, et sur un ton aussi cordial. Mes visions m'avaient-elles induite en erreur ?

« Je n'ai pas revu ton mari depuis ce jour-là », dit-il en posant son regard sur moi.

J'observai mes mains.

« Ce sera à Paraíba, d'après ce que j'ai entendu », déclara-t-il à Luiza.

La Nouvelle Palmares allait être fondée à Paraíba. De quoi parlait cet homme ? Pourquoi en savait-il autant ?

« Eh bien, je vais devoir m'armer de patience. J'ai des affaires qui m'attendent à Bahia. Je ne sais pas ce que trame le vieil homme mais les autorités en ont après lui. Il est venu me voir et depuis ce jour on me soupçonne. N'importe quel prétexte leur serait bon pour me jeter en prison ou me réduire à nouveau en esclavage. »

L'homme garda le silence. Luiza se mit debout et prit congé. Je fis de même.

« Attends », lança-t-il. Il se mit debout à son tour et traversa la salle sur sa jambe de bois. J'écoutai le bruit que cela faisait. Il prit une flasque derrière le comptoir, revint à pas lents et l'offrit à Luiza.

« Du *balso* ? »

Il hocha la tête, eut un petit sourire. Ils échangèrent une poignée de mains. Je le saluai d'un signe et nous quittâmes l'auberge.

« Je ne comprends pas, dis-je.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— Anninho est aussi venu ici. Pourquoi vous venez voir ce Blanc ? Pourquoi vous vous confiez à lui ?

— Il n'est pas blanc. Et même s'il l'était, les Blancs ne sont pas tous des démons.

— Il n'est pas français ou allemand ? Je l'ai entendu parler dans une langue *estrangeirado* à Anninho. Et Anninho l'a traité comme un vieil ami.

— C'est un métis. Africain, français, allemand, qui le sait ? Peut-être qu'il a en lui le sang de tous ces gens. C'est l'un des contacts d'Anninho parmi les baleiniers. Il travaillait sur un baleinier avant de perdre sa jambe. Il nous a servi d'espion. Ils ne savent pas ce qu'il est ; personne ne peut le dire. Les soldats portugais et les *bandeirantes* viennent ici la nuit pour voir les bayadères et jouer de la vielle à roue. Ils ne l'embêtent pas comme ils m'embêtent moi.

— Des bayadères ?

— Oh, quelle innocente tu fais. »

Elle rangea la flasque dans la charrette sous un sac de sucre.

« Qu'est-ce que c'est, le *balso* ? »

Elle se mit à rire, puis elle m'expliqua : « Du sperme de baleine.

— Pour quelle raison est-ce qu'il te donnerait du sperme de baleine ? demandai-je, les yeux écarquillés.

— Il y a toutes sortes d'usages. Certains disent que cela peut changer la personnalité. Moi, je m'en sers comme baume sur les blessures, et pour calmer les maux de tête et la constipation. C'est aussi efficace que le miel. Même plus, dans certains cas. Chez les hommes ça guérit l'impuissance, chez les femmes ça soigne ou ça éloigne l'infertilité. D'après ce qu'on raconte. Ça fait du bien aux tempéraments taciturnes, aussi. Les personnes indifférentes à tout, qui ne savent pas exprimer leurs émotions. »

À cette remarque, j'éclatai de rire.

« Pourquoi tu me regardes comme ça ? »

Elle fit claquer les rênes et la charrette tangua sur la route. Je réfléchis à l'endroit où j'allais appliquer le *balso* une fois arrivée à Bahia.

« Tu peux en faire un onguent qui stimule la pousse des cheveux... Pour citer Roncière “Du *balso*, de la chance, du bon sens, voici le remède souverain”. »

Elle me sourit et nous franchîmes l'un des sentiers de montagne que j'avais descendu quelques jours plus tôt. Le parfum fort du clou de girofle et de la cannelle flottait dans l'air. Je pensai à Mexia et à Jaguaribe, je me sentais bien incapable de dire si j'aurais pu rester aussi longtemps dans la montagne sans leur intervention ou guérir de ma propre volonté avant de partir en quête d'Anninho. D'après ma grand-mère, la volonté faisait l'action. « La volonté fait l'action », répétait-elle. J'ignore si l'idée venait d'elle ou si elle reprenait celle de quelqu'un d'autre. Peut-être que c'était vrai, pour une femme de sa nature. Mais je ne pouvais pas retrouver la trace d'Anninho par la volonté seule, en souhaitant qu'il se matérialise à mes côtés. Ah, posséder pareil pouvoir !

« ... et il existe d'autres remèdes secrets.

— Pardon ?

— Le *balso*, fit Luiza, les yeux sur la route.

— J'aimerais qu'il m'aide à retrouver Anninho.

— Tu aurais aussi besoin des deux autres, alors.

— Quoi ?

— De la chance et du bon sens. »

Des briques cassées, des fruits encore verts

Nous longeâmes la côte en traversant des forêts, nous passions la nuit sur des plages désertes. Les cavaliers que nous croisions s'approchaient comme s'ils avaient l'intention de nous interroger mais il leur suffisait de poser un regard sur Luiza pour virer de cap – à croire qu'ils la reconnaissaient de près, pas de loin, et qu'ils la laissaient passer sans lui mettre de bâtons dans les roues, cette femme libre de leur région, avec sa vieille compagne de voyage. Nous finîmes par déboucher sur la route qui menait à Salvador de Bahia. J'étais épuisée, mais Luiza semblait aussi fraîche que le jour de notre départ.

Juste avant d'atteindre la ville, nous trouvâmes des briques cassées et des fruits encore verts jetés en travers de la chaussée. On aurait dit que quelqu'un s'était fait attaquer. Luiza stoppa son cheval au bord de la route. Elle laissa la charrette et son chargement, mais elle prit la flasque de *balso* et nous détachâmes nos chevaux avant de pénétrer dans la forêt.

« Qu'est-ce qui est arrivé, à ton avis ? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien. »

Nous attachâmes les bêtes à un arbre et nous nous assîmes sur une bûche au bord d'un fossé envahi d'herbes folles et de broussailles.

« Peut-être qu'ils ont chassé quelqu'un de la ville. Les habitants sont très méfiants, très jaloux. Nous y entrerons demain à cheval. Tu es une étrangère. Tu courras moins de risques avec moi.

— Tu es déjà venue ici ?

— J'y suis née.

— Moi aussi, je crois. Ici ou à Recife. J'ignore où exactement. »

Luiza ne répondit rien au début puis elle répéta ce qu'elle avait dit, peut-être qu'ils avaient chassé quelqu'un. Cela n'avait pas l'air de la choquer.

Elle se mit debout, alla prendre un rouleau posé en travers de son cheval, le déroula et produisit un hamac qu'elle accrocha à deux arbres.

Notre repas se résuma à de la noix de coco et à des baies rouges qu'elle cueillit sur un buisson à proximité.

« Elles ne sont pas toxiques ?

— Seulement si tu en manges beaucoup. C'est drôle, dit-elle en me tendant trois petites baies, car elle maîtrisait son sujet, si tu en manges deux ou trois elles sont bonnes pour la santé, mais une poignée entière te sera fatale. »

J'attendis qu'elle mange pour avaler les miennes. Je lui racontai la fois où j'avais cuisiné des poissons toxiques à Anninho et elle rit de bon cœur en s'essuyant les mains sur son gilet.

À la tombée de la nuit elle fit un feu sous le hamac et grimpa dedans.

« Viens, me dit-elle. Il y a de la place pour deux. »

Je montai me coucher à côté d'elle. Au début tout allait très bien mais à un moment je dus descendre précipitamment. Cela m'arriva plusieurs fois au cours de la nuit, à cause de ces petites baies rouges si bonnes pour la santé !

Coquillages, huile de coco et eau froide

Au réveil, j'aperçus deux femmes près du feu. L'une était Luiza, l'autre une femme de la tribu Aimoré dont les cheveux noirs et lisses lui arrivaient au niveau des épaules. Je ne voyais que son dos dénudé et l'arrière de son pagne qui frappait ses fesses en position accroupie. Luiza me vit et me fit signe d'approcher. Je quittai le hamac mais, sentant que les

baies faisaient encore effet, je courus jusqu'aux fourrés. Je revins, mal à l'aise, et je pris place près du feu au-dessus duquel l'Indienne préparait des coquillages. Elle avait un petit nez plat et de très beaux yeux en amande mais sa peau présentait des marbrures foncées, elle n'était pas d'un brun uniforme comme chez la plupart des Indiennes que j'avais pu rencontrer. Autrement son teint était d'un brun pâle. Elle me regarda sans ciller et me sourit, mais elle ne dit rien. Elle avait sur le bras droit une petite tache de naissance blanche et ronde comme une baie. Elle ne parlait pas, pas plus que Luiza. Les coquillages prêts, elle les servit sur des feuilles de bananier. Nous mangeâmes en silence. Luiza ne fit pas les présentations et je ne lui demandai pas comment s'appelait la femme – même si elles se mirent à parler du « vieil homme ».

« Oui, je l'ai vu, déclara la femme. Je lui ai préparé de la munguzá et il est arrivé à Bahia de nuit. Il a dit qu'il t'attendrait là-bas. »

Aucune réaction de Luiza.

« Il a beaucoup plu durant neuf jours, comme il l'avait annoncé. Et mes mains se sont mises à saigner, comme il l'avait annoncé. »

Elle nous montra des taches rouges au milieu de ses paumes qui ressemblaient à des contusions. « Mais il n'est plus aussi fou qu'à une époque. Il ne parle plus de la "guerre sainte". Je lui ai demandé, "Marinheiro, moi aussi, tu me tuerais parce que je ne suis pas musulmane ?". Il a continué à regarder l'eau et il m'a parlé de la pluie, et de celle qui viendrait avec toi. Il a dit qu'elle allait vouloir étudier ta science. Est-ce que tu as un remède pour mon teint ? Il a dit que tu aurais quelque chose. »

Luiza lui donna la fiole de *balso*, avec pour consigne de s'en enduire le visage matin et soir avant de le laver à l'huile de coco et à l'eau froide. La femme la remercia et serra le flacon contre ses seins nus.

« Qu'est-ce qu'il a dit de Bahia ? »

— Que c'était un repaire de meurtriers et d'histrions, tous portés sur le surnaturel. »

Luiza se mit à rire tout bas, pour une raison que j'ignore.

Un nouveau nom, un nouveau lieu

« Ici, je me fais appeler Moraze, m'informa-t-elle alors que nous entrions dans la ville. Mon nom professionnel. »

Je me gardai de lui demander ce qu'elle voulait dire par là. Elle franchit les portes de la ville comme si cet endroit ne lui voulait aucun

mal. Nous allions à pied et nous descendîmes une rue égale et très large, menant les chevaux par les rênes derrière nous. Pas âme qui vive, même si j'avais l'impression que nous étions arrivées par un quartier commerçant – tous les bâtiments étaient blancs, en forme de boîte, c'étaient des entrepôts qui comptaient un ou deux étages.

Lorsque je regardai Luiza, je crus qu'elle avait grandi d'un coup de cinq centimètres, et ses épaules étroites avaient laissé la place à une large carrure, comme garnies de capitons. J'étudiai son beau profil tandis qu'elle faisait mine de regarder droit devant elle tout en me surveillant du coin de l'œil.

« À Minas Gerais on me connaît sous le nom de Zibatra, précisait-elle sans ciller, mais ici je suis Moraze. »

Je la scrutai. Nous atteignîmes le bout de la rue, qui débouchait sur un entrepôt. Nous attachâmes les chevaux à un poteau et je la suivis à l'intérieur.

Dans l'entrepôt, elle resta cette femme mystérieuse à la taille élancée.

« Comment dois-je t'appeler ? »

— Toi, Luiza Cosme. Si je t'ai donné mes autres noms, c'est pour que tu me reconnaises où que tu ailles. »

La première salle comportait des bancs en bois et des étagères sur lesquelles étaient rangées des bouteilles et des statuettes de saints.

« Tu es une sorcière ? » lui demandai-je.

Elle posa sur moi un regard féroce.

« Non, je ne suis pas une sorcière. Une sorcière, c'est maléfique. Extrêmement maléfique. Moi, je guéris les sorcières. Je suis une guérisseuse. J'offre des remèdes, une protection spirituelle, des visions surnaturelles. »

Elle se détourna de moi et, me laissant plantée là, se rendit dans la pièce voisine. Elle revint m'observer en silence, toujours debout.

« Si tu as un quelconque pouvoir, lui dis-je, tu peux me dire où trouver Anninho, et ce qu'il est advenu de lui. Tu peux me dire mon avenir. »

— Ah, tu n'as pas peur de l'avenir ? Tu n'en as plus peur ? »

Je la regardai, puis je décidai de m'en aller.

« Où t'en vas-tu comme ça, Almeyda ? »

— Je ne sais pas, répondis-je sans me retourner.

— Reste avec moi, si tu as l'intention de le chercher dans les rues de cette ville. Un repaire de meurtriers et de voleurs. Ils te tueront en échange d'une poignée de maïs. »

Je pivotai sur mes talons.

« Montre-moi quoi faire. »

— Quoi ?

— Aide-moi à le trouver. Donne-moi une vision. »

Pas de réponse. D'un signe, elle m'invita à la suivre dans la pièce voisine.

Cette arrière-salle ressemblait en tous points à l'« échoppe » de Porto Calvo. Des sacs de grain et des besaces en cuir étaient pendus aux murs. Il y avait deux hamacs installés dans des coins opposés, des tapisseries et des soieries orientales. Il y avait aussi le portrait d'une femme à la longue chevelure, aux pommettes hautes et à la peau sombre, de grandes créoles aux oreilles. Je lui trouvai une ressemblance avec Luiza, mais ce n'était pas elle. Changeait-elle d'apparence dès qu'elle changeait de nom ? Sous l'un des hamacs j'aperçus une longue malle sur laquelle étaient posés une bougie rouge et un moule en argile en forme de pyramide. C'était le hamac de Luiza, et l'autre, celui où il n'y avait rien dessous, c'était le mien.

« Je ne souhaite pas encore te montrer l'avenir, m'informa-t-elle. Toi, je ne sais pas, mais moi, je n'aime pas qu'on se joue de moi. »

Que voulait-elle dire par là ? Comment pourrais-je me jouer d'elle ? Est-ce qu'il n'était pas plus probable que c'était elle qui se jouerait de moi, avec des prémonitions mensongères ?

Je la regardai, puis je regardai une porte fermée qui menait à une autre pièce.

« Ma bibliothèque. Je l'appelle "ma chambre intérieure". Elle est fermée à clef. L'accès ne t'est pas autorisé. Pas encore. Tu veux que je t'enseigne des choses mais j'ignore encore ce qui est possible. »

On frappa à la porte et elle retourna dans la première pièce. Je restai sans bouger. En revanche, je ne perdis pas une miette de la conversation.

« Je ne peux pas te nettoyer les cheveux avant demain, dit-elle au visiteur. Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est le mal de *bicho*.

— Ah, ces mines d'or. Une abomination. Un nid à maladies. Qu'est-ce que je te recommande ? Un bain quotidien, une rasade de brandy tous les matins. Je sais que ce n'est pas agréable, mais ça va partir. Je m'y engage, non ? Si ça ne part pas, reviens me voir. Quelle époque, quel endroit.

« La volonté, ce n'est pas toujours l'action. Certains mettent la volonté et l'action sur le même plan mais ce n'est pas toujours le cas. Quoi qu'il en soit, reviens demain après-midi pour que j'enlève l'or de tes cheveux. Non, peut-être vaut-il mieux que je m'en occupe sans attendre. »

Elle revint accompagnée d'un Angolais. Il était pieds nus et il avait du mal à marcher. Les yeux rouges, aussi, à cause du manque de

sommeil. Ses cheveux, son pantalon et sa chemise étaient blancs de poussière. Luiza alla chercher une cuvette dans un coin de la pièce et il s'assit à côté, par terre. D'abord elle lui lava les cheveux et, dans un second temps, la barbe.

« Voilà. Ça, je te le laisse », lui dit-elle.

L'homme déclara alors qu'il n'y avait dans cette ville aucune femme qu'il désirait et qu'il pouvait se nourrir de cailles ou d'agoutis attrapés dans la forêt. Il préférait contribuer à la liberté de quelqu'un.

Luiza lui rinça la barbe et se redressa. Il me regarda et inclina le menton dans ma direction, toujours sans m'adresser la parole.

« Une bonne journée à vous, madame Zibatra, lui dit-il, et il sortit par la porte de derrière.

— Est-ce que c'est une sorte de société secrète ? demandai-je.

— De quoi tu parles ? »

Elle glissa la cuvette à côté de la malle sous son hamac sans tamiser l'eau.

« J'ai entendu parler de ce genre de groupes, des sociétés secrètes dont les membres participent à l'affranchissement d'esclaves et à la construction d'églises.

— Alors elles ne sont pas si secrètes que ça. Peut-être que nous affranchissons des esclaves, mais nous ne construisons pas d'églises. »

Elle grimpa dans son hamac et vrilla sur moi ses grands yeux noirs.

« Vous construisez des bateaux ? »

Elle continua à me regarder sans répondre à ma question.

« Tu ne crois pas que cela coûterait une fortune ? » demanda-t-elle au bout d'un moment, mais c'était une question rhétorique.

Je gardai le silence.

« Demain, ou peut-être après-demain, je prendrai une décision à ton sujet, déclara-t-elle.

— Laquelle ? Celle de me faire confiance ?

— Et toi, tu crois m'avoir déjà accordé ta confiance ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Tu veux que je te prenne comme apprentie. Mais le choix ne t'appartient pas, il m'appartient à moi.

— Pourquoi j'aurais envie de devenir ton apprentie ?

— Tu tiens à retrouver Anninho, non ? Et à empêcher la destruction de la Nouvelle Palmares. Me prendre ce que je sais et apprendre ce que je ne sais pas. J'hésite à t'accepter. »

Elle s'allongea dans son hamac, se retourna et s'endormit. Épuisée par le voyage, je me couchai et sombrai dans le sommeil.

Le rêve de l'homme au grand cœur

Je remontai à cheval le sentier de montagne. J'étais retournée dans le passé, Jaguaribe venait de me donner ce cheval. Jaguaribe devint Anninho, il marchait à mes côtés les rênes à la main, puis Jaguaribe-Anninho disparut. Il eut le temps de me dire :

« Prends garde au mal originel.

— Quel est le mal originel ?

— Quel est le bien originel ? » répliqua un homme qui apparut au bord de la route à l'instant où Anninho se volatilisait. C'était le lexicographe qui s'était mutilé la main et le pied pour éviter la conscription.

« Je ne crois pas que ce soit le mal originel, me dit-il en cheminant près de moi. Tu penses que c'est de ça qu'il parlait ?

— De quoi ?

— La pénurie de femmes blanches et la nécessité de recourir à la mulâtresse ? »

Le cheval accéléra et partit au petit trot mais le lexicographe ne se laissa pas distancer malgré son tendon d'Achille tranché. Ses cheveux noirs avaient poussé depuis la dernière fois où je l'avais vu, ils lui arrivaient dans le dos.

« Je ne crois ni en Mars ni en Vénus, mais tu viendras avec moi à Minas Gerais ? Je crois que les nègres portent bonheur. Ils ont des pouvoirs particuliers.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez. »

Le cheval aborda des virages en épingle ; l'homme suivit. À certains endroits il se retrouva coincé entre l'animal et la roche, mais cela ne le découragea guère.

« Eh bien, des pouvoirs pour trouver de l'or. On raconte que chaque orpailleur vit avec une négresse. Tu es d'accord pour dire que la richesse compte plus que la couleur ? » s'enquit-il sur un ton sincère.

Je gardai le silence.

« Si je dois me taire et m'exiler au Brésil, autant devenir riche ! »

Je ne dis rien.

« Tu ne penses pas que je suis un homme au grand cœur ? me demanda-t-il. J'ai consacré des années à ce dictionnaire et ils refusent toujours de l'imprimer. Mais je sais que tu as le pouvoir de découvrir l'or. Viens avec moi. »

Toujours rien de mon côté.

« Les Brésiliens sont des brutes. Les Portugais sont des brutes. Tu crois qu'il existe un seul homme ou une seule femme au grand cœur ? Un imbécile à cheval. »

C'est là que le cheval pressa le pas et je me débarrassai enfin de l'homme, mais est-ce que ce n'était pas lui qui m'attendait, posté au pied de la montagne ?

Arrivée au pied de la montagne, je découvris qu'il ne s'agissait pas de lui, mais d'un Noir – un Cabo Verde ? Un Crioulo de Rio ? Un Mina ? Ma grand-mère m'avait appris à différencier les Africains les uns des autres, mais celui-là, je ne parvins pas à l'identifier. Il avait un F sur l'épaule qui voulait dire *fugitivo* et une oreille tranchée, ce qui signifiait qu'il avait pris la fuite par deux fois et à la troisième, s'il se faisait rattraper, on lui trancherait le tendon d'Achille, voire pire.

J'immobilisai le cheval et il monta dessus – devant moi, pas derrière.

« Tu es une esclave ou une femme libre ? » s'enquit-il. Je m'apprêtais à répondre avant de me rendre compte que j'en étais incapable.

« Je m'appelle Amur Yefik, dit-il dans un rire. Je ne te coûterai rien, à part de la distance et du temps. »

Il fit dévier le cheval de la route que j'avais l'intention d'emprunter.

« Nous ferions mieux de nous enfoncer dans l'arrière-pays. Peut-être que nous pourrions échapper aux mercenaires. »

Il s'engagea sur un sentier qu'aucun homme ne semblait avoir jamais foulé.

« Tu as raison ! fit-il. C'est une piste de tapir. Je passais par là autrefois quand je faisais de la contrebande. Je cachais l'or dans mes cheveux et dans des sacs de sucre. Mon but était louable. C'était surtout pour racheter la liberté des gens. Je suis un homme qui ne s'adonne ni au jeu ni à la boisson. Allons dans cette direction. Un tapir est passé par là. »

Nous établîmes notre campement sous un arbre que je n'avais jamais vu au Brésil. On aurait cru plusieurs arbres reliés entre eux, comme si la branche de l'un s'était replantée en terre pour devenir le tronc d'un autre, ce qui donnait toute une rangée d'arbres reliés entre eux.

Il attacha le cheval et nous nous assîmes sous un arbre.

Il sortit une liasse de papiers de sous sa chemise. « Voici un poème qui circule. Il n'est pas de moi. Mais une personne qui n'a pas pu faire imprimer le manuscrit le fait simplement circuler. »

Je me mis à lire :

*Les Brésiliens sont des bêtes qui triment toute leur vie
Pour entretenir la canaille du Portugal.*

Je lui rendis le feuillet. Il le plaça sous le reste de la liasse. « De Gregorio de Mattos. Un voyageur me l'a donné.

» Il y a des rimailleurs partout au Brésil, mais aucun imprimeur. Moi-même je tiens un peu du barde. J'écris mon propre feuilleton national.

— De quoi parle-t-il ?

— Des pérégrinations d'un homme. De ses tribulations. C'est une satire de la société... mais ce genre de livre doit toujours mettre en scène un homme au grand cœur, un *el Bueno*, un idéaliste, un chercheur de Vérité. Tu n'es pas de cet avis ? »

Je commençai à lui répondre. Luiza était en train de rire. J'ouvris les yeux, elle était assise dans son hamac et me fixait.

Je refermai les yeux pour entendre ce que l'homme avait à dire mais il n'était plus là, il n'y avait plus que les arbres bizarrement rattachés et les feuilles qui bougeaient doucement, comme si la gaieté de Luiza les avait contaminées.

« C'est un banyan, *árvore de banyan*, me dit-elle, ce qui signifiait que je partageais ma vision avec elle. Un arbre sacré dans l'Est. »

J'ouvris les yeux et la regardai.

« Je suis la petite-fille d'une femme de la tribu Zandé, me raconta-t-elle. Avant, dans l'autre pays, une femme n'avait pas d'accès au premier cercle. Les sorciers étaient tous des hommes. Seules les vieilles femmes jouissaient d'une certaine liberté – la liberté d'occuper la position très modeste de sangsue. Ils lui ont dit qu'elle n'avait pas l'âge d'en être une mais elle s'est obstinée, et ils ont fait une exception. Ils appréciaient qu'une femme se campe sur ses pieds et se batte pour ses convictions, qu'elle surmonte les obstacles et fasse preuve de dignité. Malgré les compliments, ils l'ont maintenue dans cette position. Mais elle a refusé d'y rester parce qu'elle voulait soigner les affections spirituelles comme le faisaient les hommes. C'est alors qu'ils l'ont accusée de sorcellerie. Parce qu'elle souhaitait soigner les sorcières, comme eux. Mais elle n'était pas sorcière. Une sorcière, c'est maléfique. Elle, elle voulait soigner les sorcières.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Un homme l’a “guérie” de sa sorcellerie, même s’il n’accordait pas foi aux soupçons des autres. Une fois guérie, elle l’a payé pour qu’il lui enseigne ce qu’il savait et elle a tout appris, puis elle est venue ici.

— Seule ?

— C’est ce qu’elle a dit. »

Je gardai le silence.

« Influencée par les prêtres bénédictins, ma mère a refusé d’être impliquée dans sa magie mais moi, ils ne m’ont pas influencée.

— Qu’est-ce qui distingue une sorcière d’une guérisseuse de sorcières ?

— Que fait-elle, le mal ou le bien ?

— Imaginons que le bien pour l’une soit le mal pour une autre ? »

Luiza resta sans répondre. Elle quitta son hamac et se rendit dans la pièce du fond, dont elle verrouilla la porte.

J’allai dans la pièce de devant examiner les fioles et les statuettes en bois sur les étagères avant de prendre peur, car j’ignorais quelle magie elles pouvaient contenir, et parce que ma grand-mère m’avait prévenue, *même ce qui cause du bien peut causer le mal entre des mains ignorantes*. J’allais attendre la décision de Luiza. Je revins m’étendre dans le hamac, agitée.

Me revint alors une conversation que j’avais surprise entre ma mère et ma grand-mère. Je devais avoir quatre ou cinq ans à l’époque, je n’y avais pas accordé beaucoup d’importance.

« Comment savoir s’il s’agit d’une révélation ou d’un mirage ? avait demandé ma mère. Comment savoir si tu n’as pas simplement perdu la tête ? »

Ma grand-mère avait répondu que certaines sociétés considéraient les fous comme des mystiques, d’essence divine.

« Et leurs hallucinations comme réalité, renchérit ma mère.

— Tu penses que je mens ?

— Je pense que tu crois ce que tu me racontes.

— Dans ce cas je crois en des menteries ? » avait insisté ma grand-mère. Ma mère n’avait rien dit.

« Peut-être qu’il vaut mieux en rester là », avait dit ma grand-mère. Elle m’avait touché le front. « En voici une qui quittera ce monde pour en explorer un autre et multiplier les possibilités du libre arbitre. »

Ma mère avait affiché une mine effrayée et posé sa main sur le bras de ma grand-mère avant de la retirer. Ensuite elle m’avait prise dans ses bras pour m’allonger à ses côtés dans le hamac.

« On raconte qu'il est froid quand on le touche et qu'il ne donne aucun plaisir. Vous croyez que j'aurais envie d'un homme de cette espèce ? » a demandé ma grand-mère.

Trois sorciers masqués se tenaient devant elle. Ils portaient des peaux de léopard, des outres et des sifflets accrochés à la taille.

« On t'a vue, tu t'es enduite de graisse du diable et tu t'es transformée en bouc.

— Je ne veux pas rester une sangsue. Je veux connaître le pouvoir des esprits.

— On t'a vue, tu t'es transformée en fouine, en taupe, en chauve-souris et en cheval, et un homme barbu, un gaillard blanc, est venu t'embrasser sur la bouche, et on t'a vue lui donner des navets à manger.

— Vous croyez vraiment que j'aurais envie d'un homme pareil ?

— Raconte-nous comment tu t'es transformée. Raconte-nous tes rendez-vous avec le diable.

— C'est une histoire fastidieuse. Nous nous sommes retrouvés dans les montagnes du Harz en Allemagne, à Blåkulla en Suède et à Hendaye en France. Des périples longs et difficiles.

— Elle avoue ! Raconte-nous comment le diable s'approvisionne ?

— Il y a une multitude de possibilités. Comment faire la différence entre celles qui sont réelles et celles qui relèvent de l'illusion ?

— Bannissez-la au Brésil, cette malpropre. »

Un homme a fait un pas en avant.

« Non, je vais la soigner.

— Avec quoi, des racines et du miel sauvage ?

— Non. L'expérience et l'intuition. »

Il s'est approché d'elle. « J'aime qu'une femme se campe sur ses pieds, et vienne à bout des obstacles, et fasse preuve de dignité. »

Le parfum de la soupe à l'oignon, de la noix de coco et du miel sauvage me réveilla.

L'apprentie

« Je ne mange pas de viande, d'aucune sorte », me dit-elle alors que nous dînions assises par terre sur des nattes en forme de triangle. « La viande affaiblit l'esprit. »

Elle m'expliqua qu'elle était convaincue que s'alimenter revenait à assimiler les caractéristiques des aliments.

Sans rien dire, je mangeais la soupe à l'oignon, les gâteaux de manioc et la pulpe de noix de coco en buvant du lait de coco mélangé à du miel sauvage.

« Cela va préserver ta santé physique et mentale, précisa-t-elle. Je vais te transmettre une partie de mon savoir, tu vas devoir trouver le reste par toi-même. Peut-être que tu ne seras jamais admise dans le premier cercle. Qui sait ? Est-ce que tu possèdes un objet de valeur ?

— Non.

— Donne-moi ce collier. »

Elle me montra le collier de graines et de coquillages que je portais.

« Je ne peux pas m'en séparer, lui dis-je. Anninho me l'a offert. De toute façon, il n'a qu'une valeur sentimentale.

— Est-ce que j'ai parlé de valeur financière ? Dans ce cas, rends-moi le bracelet que je t'ai donné. »

J'ôtai le bracelet et le lui tendis. Elle le mit à son propre poignet.

« Un élève doit toujours payer des frais de scolarité, déclara-t-elle. De nous deux, je suis la plus âgée. Tu crois pouvoir atteindre l'éternité en mentant de cette façon ? »

Je ne dis plus rien.

Luiza se leva et se rendit dans la pièce de devant. À son retour, elle portait une petite écuelle qu'elle me donna pour que j'en boive le contenu.

« Bois. Ça va fortifier ton âme. » Je m'exécutai et je lui rendis l'écuelle.

« Je vais t'apprendre à préparer ce breuvage, et aussi d'autres potions magiques et médicinales. Tu n'es pas ma seule apprentie, mais je vais te donner des leçons privées. Ton âme est très faible, comment espères-tu en rencontrer d'autres ? Quand elle sera plus forte, peut-être... ou peut-être que tu n'auras jamais accès au premier cercle. »

Je la dévisageai. Vérité ou mensonge, comment le savoir ? Luiza était-elle une menteuse ? Est-ce que je devais la croire ?

« L'intuition et l'expérience, lâcha-t-elle avant d'éclater de rire. Je suis partout. Ceux qui ne me connaissent pas sous le nom de Zibatra ou de Moraze croient que cet endroit abrite "la Bibliothèque et la Société Philosophique pour l'avancement moral et intellectuel des femmes de couleur libres". Ça l'est aussi. » Elle se dirigea vers la porte de la pièce du fond, l'ouvrit en grand et me fit voir les livres qu'elle contenait, mais elle ne me laissa pas entrer. « Une collection honorable. Très honorable. Elle te rappelle sa collection à lui, n'est-ce pas ? La bibliothèque des livres interdits du père Tollinare. Tu crois qu'elle a de la valeur ? Une bonne bibliothèque, c'est l'architecture de l'opportunité. Je viens d'acquérir le *Manuel de la médecine tropicale*. J'y ai

corrigé certains éléments. Je devrais rédiger le mien. Les maladies tropicales, c'est un sujet que je maîtrise aussi bien qu'un autre. Je refuse de nier mon propre savoir. »

Elle continua à me regarder avec l'air de se moquer de moi, ou de savourer une plaisanterie réservée aux seuls initiés. Elle revint s'asseoir à mes côtés.

« Après avoir assimilé mes enseignements, tu étudieras ce qui se trouve dans cette pièce. »

Je l'observai.

« Pauvre âme. *O innocente*. Tu crois que cela t'occupera jusqu'à la fin des temps ?! Tu préfères que je te montre la route de Pindamonhangaba pour que tu accompagnes un inconnu jusqu'aux mines d'or de Minas Gerais ?

— Non », lui dis-je en riant.

Les remèdes secrets

À ce stade de l'histoire je dois garder certains détails sous silence, car le savoir qu'on m'a enseigné est un savoir occulte et lever le voile dessus, c'est l'affaiblir. Je dirai simplement qu'on m'a donné plus de remèdes pour fortifier mon âme, car Luiza l'avait trouvée très faible et, d'après elle, après avoir achevé ma formation, je serais incapable de braver les pouvoirs spirituels des personnes semblables à elle, et je ne pourrais soigner qu'un nombre restreint de gens, et personne n'aurait réclamé mes services comme on lui réclamait ses services, parce que la faiblesse de ma position leur sauterait immédiatement aux yeux et nul ne croirait en l'efficacité de mes remèdes. Je n'allais rien apporter à ceux qui ne faisaient pas partie de mon cercle, elle par exemple, mais seulement à mes proches, et je pourrais protéger en secret. Et elle continua à m'appeler *O innocente*.

« Tu pars d'une position de faiblesse et non de force. Mais tu vas progresser, tu vas augmenter tes connaissances. À présent tu es une novice. Pourtant, ne va pas croire qu'un jour tu pourras défier les pouvoirs d'une femme telle que moi, et encore moins ceux de Maite, la fille du pajé, qui domine des forces spirituelles dont j'ignore tout moi-même. C'est compliqué de te considérer comme une guérisseuse, *O innocente*, mais peut-être qu'à travers le silence, le jeûne et la chasteté, nous arriverons à purifier ton âme. Il va sans dire que ta magie sera toujours passive, jamais active. »

Elle dessina des symboles sur ma peau, pour certains des figures géométriques, pour d'autres des animaux étranges et des créatures symboliques qui évoquaient, sans l'être réellement, des serpents et des oiseaux. Elle me donna une amulette, un œil peint, que je devais garder dans un endroit tenu secret et ne jamais montrer à personne.

« Personne ?

— Peut-être à Anninho, quand l'heure viendra. Mais à personne d'autre. Et je l'ai vue – comme on voit le petit enfant nu à la naissance – mais je ne dois la revoir à aucun prix, ou elle perdra son pouvoir.

— De protéger ou de nuire ?

— Est-ce que ce n'est pas une amulette de protection ? »

On me montra Jararaca, le serpent mystique, et Ipécacuanha la plante magique, ainsi qu'une autre plante qui se flétrissait quand Luiza la touchait et qui allait devenir ma plante totem parce qu'elle ne se dérobaient pas à mon contact, comme l'Ipécacuanha était la plante totem de Luiza.

Je fis connaissance avec de nombreux arbres et végétaux, et avec les remèdes qu'ils recelaient, selon que les intentions soient bonnes ou mauvaises. J'en appris plus sur le copaïba, que tout le monde connaît, et dont on récupère la sève à la pleine lune pour soigner blessures et plaies sans laisser de cicatrices ; Luiza mit des petites tapes à la plante et la frotta sur mes seins, effaçant les cicatrices, en accompagnant l'application de prières et de chants.

« C'est le copaïba femelle. Cela ne fonctionne pas avec le mâle. C'est ce qui les distingue. Tu vois ces trous et ces marques de griffes ? Des animaux blessés ont voulu se soigner avec. Dieu pourvoit à toutes Ses créatures. Certaines sont plus avancées que nous, humains, dans la connaissance des vertus curatives des plantes. Elles valent tous les baumes magiques en Europe. »

Je découvris le caborahiba, un autre arbre qui produit de la résine aux usages ordinaires et à d'autres ignorés de la majorité des gens. J'appris que l'*obira paramacaci* pouvait être soit une purge soit un poison fatal.

Ma plante totem la *hera viva*, poussait en de multiples endroits. Dès que Luiza, ou quelqu'un d'autre, la touchait, elle se repliait sur elle-même. Elle ne souffrait pas à mon contact, au contraire, elle croissait et verdissait. Parfois elle produisait des fleurs.

« Elle a des pouvoirs particuliers, à toi de les découvrir », me dit Luiza.

Elle m'initia à d'autres plantes relativement obscures et aux pouvoirs magiques de végétaux plus communs – pas les vertus médicinales uniquement, mais également leur influence sur l'esprit, sur les

émotions, l'intellect, la volonté. Je ne peux rien dévoiler ici, car ces informations ne se transmettent qu'aux novices, ou à ces docteurs qui s'échangent des remèdes et des secrets.

« Il y aura un savoir que tu découvriras par toi-même, qui t'appartiendra à toi seule, et que tu ne souhaiteras partager avec personne. »

J'appris à produire un phlegme qui était bénéfique pour l'âme et le corps. J'appris à préparer de nombreuses potions, à doser et à combiner les ingrédients, et à prononcer en même temps les incantations ou les prières.

On m'enduisit le corps d'huile et de cendre. J'arpentais la région pour étudier des remèdes rares – fournis à la fois par les plantes et par les animaux – et de nombreux secrets médicaux. « Je te l'ai déjà dit, tu apprendras plus de la nature que de certains de mes enseignements, car chacun doit faire ses propres découvertes. Mais souviens-toi, ton pouvoir ne s'opposera pas au mien. *O innocente*, tu n'es pas de taille à me braver. »

J'appris des danses, des chansons.

« Ces danses et ces chansons, n'importe qui peut les retenir et s'en servir pour duper les gens. Ce n'est pas de la vraie magie. »

On me demanda d'observer la chasteté, même si cela faisait quelque temps que c'était déjà le cas. J'observai également le jeûne. On me donna des remèdes, encore, pour fortifier mon âme.

« Je ne peux pas t'accorder le don de prophétie. Cela ne peut pas venir de moi. Même si ma grand-mère m'a raconté que dans l'autre pays le vieil homme lui avait donné des remèdes à boire et à manger, pas seulement pour fortifier son âme, mais aussi pour éveiller en elle le don de prophétie. Mais je ne peux t'accorder pareil pouvoir. Tu sauras qu'il est en toi le moment venu. Alors tu entendras ce que les autres ne peuvent entendre, tu verras ce qui reste invisible aux autres. Ce que je peux t'enseigner, ce sont des rites de magie guérisseuse et les actions indispensables à l'avenir, pas comment percevoir cet avenir. Je te donne les rudiments. Tu avanceras seule dans la connaissance. Comme tous les étudiants. Le professeur donne les rudiments, l'élève y ajoute ce qu'il apprend. Tu découvriras certaines choses sans moi. Et peut-être jusqu'à la fin des temps ! »

Elle me dit qu'elle croyait en la réincarnation.

Enfin, on me donna d'autres remèdes que je dus avaler avant qu'on me recouvre d'une natte triangulaire et de terre. Je ne saurais dire combien de temps je restai ainsi – trois jours, peut-être une semaine –, mais je ne ressentis ni faim ni fatigue. Le rituel accompli, elle m'ordonna de me mettre debout. Ce que je fis, et elle me frotta des onguents sur le corps, et je reçus un nouveau nom.

« Que faire d'Almeyda ? demandai-je.

— C'est ainsi que tu t'appelles. Mais à nouvelle personne, nouveau nom. »

Elle me para de plumes, de colifichets et de bracelets de cheville en graines et en coquillages. Elle m'attacha des calebasses et un sifflet magique à la taille, avec une corne remplie de remèdes à base de plantes.

« Jaguara », déclara-t-elle en m'embrassant sur le front.

Le tatou

Nous ajoutâmes le jus visqueux à l'huile d'ungurahua et de l'émeu. Nous pressâmes les testicules d'un certain lézard. L'odeur était infâme. Nous fîmes un bouquet de plumes prélevées sur l'aigle, le faucon, la crécerelle, la poule sauvage, la perdrix, le pigeon, la tourterelle, le canard, le perroquet, l'ara, le tuin, la mouette, l'ibis rouge. Luiza prépara un plat avec des bananes, de l'ananas et des noix du Brésil qu'elle mélangea dans la carapace d'un tatou.

J'appris à identifier de nombreux poisons, et je m'immunisai contre eux et contre le venin du sucuriet du tapucara.

Un onguent de couleur rouge fut appliqué sur mon visage, Luiza me conduisit dans la bibliothèque et verrouilla la porte derrière moi. J'allais rester là-dedans plusieurs jours d'affilée, en me nourrissant uniquement de la chair d'une noix de coco et en buvant le liquide contenu dans une carapace de tatou. Elle me donna autre chose. Des lambeaux d'écorce arrachés à un arbre surnaturel ?

Je ne vais pas dresser la liste des livres que je trouvai dans la bibliothèque, en majorité des histoires naturelles, religieuses et médicales. Les ouvrages médicaux abordaient la médecine chinoise, algérienne, européenne et égyptienne, entre autres. Beaucoup contenaient des passages rayés et des annotations, des corrections de la main de Luiza. Certaines pages étaient constellées de miettes dorées, éparpillées là comme de banals grains de poussière.

Actes de cruauté et sadisme

Les jours où je n'étudiais pas enfermée dans la bibliothèque, Luiza et moi parcourions ensemble la région à la recherche de plantes

médicinales introuvables et de nouveaux usages pour des plantes connues depuis longtemps ; nous rendions visite à des docteurs installés sur d'autres territoires et nous échangeons des idées avec eux, nous leur achetions et leur vendions des remèdes, nous partagions nos observations. Nous nous rendions également sur certaines plantations, là où les esclaves subissaient des maltraitements cruels et sadiques. Et toujours de nuit. Avant d'y aller, Luiza nous enduisait la peau d'une huile spéciale à laquelle elle ajoutait les cendres d'une plante spécifique. Ainsi, nous ne risquions plus rien, nous pouvions pénétrer sur la plantation et donner des instructions aux « infirmières » – les vieilles femmes qui se chargeaient de gérer l'« hôpital » des esclaves, installé dans la hutte de ces femmes qui avaient dépassé l'âge de travailler aux champs.

Luiza leur fournissait des onguents et des remèdes, en plus des sels et des émétiques que les planteurs leur donnaient pour soigner toutes sortes de maux, du mal de *bicho* aux crises d'épilepsie. Nous rendions ensuite visite aux patients qui présentaient des difficultés particulières. Nous traitions les femmes qui s'étaient fait avorter, ou qui avaient déclenché une fausse couche, pour éviter à leur descendance l'horreur dans laquelle elles étaient nées. Parce qu'elle croyait en la réincarnation, Luiza refusait de procéder à des avortements. « Peut-être que leurs enfants paieront encore plus cher dans une autre vie », disait-elle, puis elle parlait en des termes ambigus de la façon dont elle-même avait traversé sa propre horreur dans cette vie-ci, et de son avenir, qu'elle envisageait comme son « apothéose ».

« J'essaie de trouver une plante contraceptive, qui bloquerait la conception avant qu'elle ne se produise. Maite sait laquelle ferait effet mais elle refuse de me le dire, même si ce n'est pas le dernier mystère qu'elle me cache. » Par « dernier mystère », Luiza voulait dire que chaque docteur gardait pour lui un secret ultime, une « astuce » – qu'il avait découverte par lui-même, le plus souvent, ou héritée – qui n'était révélée à personne. Et qui impliquait un procédé ou un stratagème de nature spirituelle, détaché du physique ou du matériel, car c'était plus difficile à trouver.

« Les *cozinheiros* ont leur “mystère ultime” – leur ingrédient le plus secret –, nous avons le nôtre. »

Nous apportâmes nos soins à un homme qu'on avait frappé avec des lanières en cuir tressé enrobées de sable puis tailladé au rasoir, du jus de citron, du sel et de l'urine avaient été versés sur ses plaies. Nous le nettoyâmes à l'eau froide avant d'appliquer de la sève de copaïba. Luiza expliqua que son dos aurait cicatrisé dès le lendemain matin, même s'il allait avoir du mal à dormir.

Nous prescrivîmes un breuvage à tous les esclaves, et ils étaient nombreux, qui s'épuisaient à la tâche et dont l'alimentation se résumait à du gruau, du sirop de canne et de la viande séchée pourrie. L'ingrédient principal du breuvage était le lait de coco, mais je n'en dirai pas plus. Le résultat avait la couleur de la rouille incrustée. Luiza avait sorti d'un panier des fruits et du poisson qu'elle avait laissés à la vieille infirmière cependant que nous mangions le gruau, le porc salé et la courge qui nous avaient été servis. À ma grande surprise, Luiza accepta le porc salé, elle qui prétendait ne pas manger de viande. Peut-être voulait-elle simplement partager un moment convivial avec cette vieille *escrava*.

Sur une autre plantation, une atrocité avait été commise. Le propriétaire, ancien magistrat à Rio ou à Olinda, ou une fonction de ce genre – un homme au statut élevé – avait rempli un bassin de piranhas et lorsqu'un esclave s'avisait de lui désobéir, ou s'il prenait ombrage des paroles ou des actes d'un esclave, il lui plongeait la main ou le bras dans le bassin. Suite à quoi, tous ceux qui s'adressaient à nous avaient des membres de longueurs différentes – à certains il manquait des doigts, à d'autres la main, l'avant-bras, le bras tout entier. Il fallait leur fournir des soins à la fois physiques et psychologiques. Une femme, une certaine Iguarita, avait été tellement traumatisée par la perte de sa main que son système nerveux tout entier avait arrêté de fonctionner et nous lui administrâmes une purge de piment malagueta. À cette femme, Luiza expliqua comment empoisonner les piranhas avec une plante tout à fait commune qui poussait sur la plantation.

« Nous les avons déjà empoisonnés, il en prend simplement d'autres. Et il en prend encore plus.

— Eh bien, cela l'empêchera d'en prendre d'autres. »

Iguarita suivit les instructions de Luiza et le problème sembla réglé. Quelques mois plus tard, nous la croisâmes dans les rues de Bahia, où elle vendait des bocaux de papaye et des bonbons de noix de coco.

« Iguarita, c'est toi ? De la plantation Mascarenho ? demanda Luiza.

— Oui, madame Zibatra. C'est bien moi.

— Pourquoi vends-tu des bocaux et des bonbons en ville ?

— Vous savez pourquoi. C'est Mascarenho qui a été empoisonné, pas les poissons.

— Est-ce que je ne t'avais pas dit d'empoisonner les poissons ?

— C'est ce que j'ai fait, mais le poison a agi sur le maître, pas sur les poissons. »

Iguarita, gênée, cachait son moignon dans la poche de sa jupe. La corbeille de bocaux et de bonbons était attachée par une lanière autour de son cou pour qu'elle puisse travailler aisément d'une seule main.

« Alors, qui t'oblige à vendre des bocaux et des bonbons ?

— Sa femme, madame. Vous le savez bien. Après la mort de son mari, elle a vendu les hommes et gardé les femmes – les lessiveuses, les pâtissières, les confiseuses et les couturières –, pour nous louer à qui veut et nous envoyer vendre en ville les friandises de notre fabrication.

— C'est là tout ?

— Non, madame. Elle nous fait faire autre chose, une chose que je n'ose dire.

— Laquelle ?

— Vous savez laquelle. Je n'ose pas le dire.

— Celles qui n'ont pas été mutilées par son mari ?

— Oui, madame, et c'est encore plus cruel. Elle prend leur argent et ensuite elle se moque d'elles.

— Rentre chez toi et tu verras qui se moquera de qui », conclut Luiza.

Iguarita lui obéit et quelques jours plus tard une nouvelle nous arriva, la maîtresse de la plantation Mascarenho était morte à cause d'un bocal gâté, elle aimait en manger le matin avec des toasts de manioc et du beurre. Les esclaves furent rachetées par un « acquéreur » anonyme qui les affranchit, on put les voir vendre leurs propres marchandises dans les rues de Bahia et empocher l'argent ainsi gagné. Cependant, l'une des femmes qui n'avaient pas été mutilées poursuivit la « carrière » dans laquelle la maîtresse Mascarenho l'avait poussée. Luiza la regardait de travers et se plaignait d'elle. Un matin elle fut retrouvée gisant dans les rues de Bahia, victime d'un malandrin.

Les vertus des plantes et un sermon sur l'intellect et la morale ; des sons étranges

J'étais en train de confectionner des masques et des parfums lorsque Luiza me rejoignit à l'intérieur. Je n'avais pas quitté mon déguisement de vieille femme, même s'il était évident qu'avec Luiza je ne craignais rien dans cette ville, et j'avais toujours mon attestation sur moi.

Je travaillais sur un lot de parfums correspondant à différentes émotions, en les associant à des couleurs pour déclencher une variété d'états et d'affects. Chaque jour je m'entraînais à agrandir cette palette – identifiant ce qui activait l'amour, la passion, la colère, le doute, etc. Luiza m'avait initiée à l'importance des odeurs, de la musique et des couleurs dans la magie et dans les rituels médicaux et je mettais en pratique ces

connaissances théoriques – en me servant de sucs et de sécrétions extraits de plantes et de bêtes, mais aussi de teintures animales et végétales. « Plus tu avanceras dans tes études, plus tu prendras conscience qu'il y a dans la magie à la fois très peu et beaucoup de magie », m'avait dit Luiza en vrillant sur moi son regard pénétrant.

Elle s'approcha, examina mon travail, hocha d'abord la tête d'un air approuvateur puis fronça les sourcils devant le deuxième flacon.

« Non, non. Ça pourrait déclencher des sentiments dangereux et immoraux. Tu sais donc travailler les émotions négatives ? Pourquoi pousser les gens à se faire du mal ? Hisse-les encore plus haut. Rends-les intrépides, ambitieux, fiers, forts, intelligents. Si tu déclenches des émotions héroïques, cela débouchera sur des actes héroïques, des victoires de l'esprit. Es-tu une sorcière ou une guérisseuse de sorcières ? »

Au lieu de détruire la fiole elle versa dedans un liquide contenu dans une autre fiole, corrigeant ainsi le « mauvais » mélange.

« J'aime travailler avec la palette des émotions élevées pas avec celle des émotions inférieures, dit Luiza.

— Est-ce qu'il ne faudrait pas nous efforcer de reproduire la *palette* complète, plutôt ? Les émotions inférieures ne sont-elles pas authentiques ? »

Luiza laissa ma question sans réponse. Elle examina les autres parfums, les sourcils froncés.

« J'ai une excellente réputation. Les gens ne me craignent pas pour le mal que j'ai pu leur faire. Ils n'ont pas à compter sur des miracles pour atteindre les états que leur promettent ces concoctions. Je suis fière de ce que j'ai accompli. Débarrasse-toi de ça et viens, je vais t'apprendre à travailler avec le son. »

Avant que je me mette à la création elle m'expliqua que le son, à l'instar des images visuelles et verbales, pouvait influencer sur le rythme du corps. Elle m'en dit plus sur ses aspects biologiques – sa faculté à modifier les fonctions corporelles et les émotions et même encourager, au niveau cognitif, la clairvoyance et la concentration. Elle m'en fit écouter certains et me demanda de lui décrire ce que je « ressentais » – quelle énergie je sentais monter en moi, quelles pensées se manifestaient. Elle me fit écouter un dernier son et je n'entendis rien, pourtant j'éprouvai une sérénité inhabituelle et une paix intérieure qui laissèrent subitement la place à de la nervosité, des vertiges, de l'agitation. Elle me demanda de faire des calculs. Je mélangeai les chiffres. Elle me posa une question et exigea une réponse que je fus incapable de lui donner, car ses paroles n'avaient aucun sens. De nouveau m'envahit ce calme étrange.

« Ce sont les gammes de sons inaudibles – tu ne les entends pas mais moi si, ainsi que de nombreux animaux de la forêt, et j’y suis même plus sensible qu’eux – et pourtant, quels changements ils provoquent. Ces sons que tu n’entends pas, regarde l’effet qu’ils ont eu sur toi. Ah, on peut en faire, des choses, avec le son silencieux. Imagine lesquelles ? »

Je ne dis rien. J’aurais voulu savoir si un stratagème de ce genre pourrait être utilisé contre un ennemi. Je lui jetai un coup d’œil mais elle n’ajouta rien. Elle remit simplement les instruments dans la malle.

« Tu feras des exercices demain. Tu feras des exercices jusqu’à ce que tu le saches sur le bout des doigts, et tu dois être très prudente. Imagine si un savoir pareil tombait entre des mains corrompues ? »

Ensuite elle me montra un nouveau remède que les Indiens lui avaient montré – il fallait la queue séchée et broyée d’un opossum.

Le lendemain, j’attendis presque toute la journée qu’elle me parle des « sons silencieux », en vain.

Le soir venu, je lui dis : « Luiza, tu m’as promis une leçon sur les sons. Ce qui m’intéresse surtout, ce sont les sons que l’on n’entend pas.

— Chaque fois, lâcha-t-elle avec un sourire. Chaque fois, tu veux d’abord qu’on te révèle ce qui est caché. Nous commencerons par le tambour et nous poursuivrons avec le kalimba. Je vais t’apprendre à jouer avec l’expérience et l’énergie. En premier lieu, nous aborderons les effets sur le corps, puis les effets sur l’esprit et le mental. »

Elle laissa passer plusieurs mois avant de me parler des sons que l’on n’entend pas.

« Tu les crées depuis le début sans le savoir. Dans les interstices qui séparent ce que les autres appellent les vrais sons. Nous savons toutes les deux qu’ils existent réellement. » Elle me dévisagea. « Pourquoi les sons qui détruisent les nerfs se présentent d’abord à ton esprit ? Pourquoi tu penses immédiatement à la destruction ? »

Je ne sus que lui répondre.

« Allons dehors. Nous allons explorer en priorité les sons invisibles de la nature, puis créer les nôtres. J’ai employé le terme *invisible* ? Est-ce que les sons peuvent se voir, même ? » Elle m’adressa un clin d’œil. « Viens avec moi, Jaguara, étudions les sons étranges qui peuplent l’air. »

Curandeira

L'épouse du mercenaire

C'était une femme calme et réservée, elle se tenait au milieu de l'« échoppe ». Elle était vêtue d'une robe ocre à la coupe très simple, propre, et elle avait drapé sur ses épaules un châle en coton fin.

« Elle vient pour les parfums », m'avait dit Luiza avant même que la femme pousse la porte.

« Vous êtes de la plantation Marcgraf, non ? » lui avait-elle demandé à l'instant où elle avait franchi le seuil. Ce qui l'avait poussée à poser cette question, je l'ignore, parce que de toute évidence c'était une femme libre qui possédait quelques biens.

« Non, je suis une femme libre », avait répondu la nouvelle venue.

Elle n'avait pas fermé la porte, elle donnait l'impression d'hésiter.

« Fermez derrière vous et entrez si vous voulez mon aide dans ce domaine », ajouta Luiza.

La femme s'exécuta et resta plantée là en se tordant les mains. Elle était mince, avenante sans être jolie, même si elle aurait pu l'être si elle s'était tenue différemment. Elle promena son regard dans l'échoppe et elle le posa sur moi avant de repasser vivement à Luiza-Zibatra.

« C'est vous, madame Zibatra ? »

— Oui. Asseyez-vous et discutons. Je ne pourrai rien faire tant que vous ne m'aurez pas exposé votre problème.

— À vous entendre, on dirait que vous savez déjà.

— Mon apprentie ignore tout de ce qui vous afflige. »

La femme s'assit sur un banc. Zibatra s'installa face à elle. Je m'approchai mais restai debout.

« Mon mari est mercenaire, déclara-t-elle. Vous comprenez ce que je veux dire par là ? »

— Soyez plus précise. »

La femme, qui avait de beaux yeux foncés, regarda ses mains toujours tordues dans les pans du châle. Jamais je n'avais vu de personne aussi pudique.

« Un verre d'eau ? proposa Zibatra.

— Non merci, fit la femme en relevant vivement la tête. Vous vous comportez comme s'il s'agissait d'un interrogatoire, ou ce qui vient après.

— Ce n'est pas un interrogatoire. Vous vous êtes présentée ici de votre plein gré, non ? Vous devez avoir un peu confiance en moi.

— Oh, j'ai confiance en vous », répliqua la femme avec une vivacité inattendue. Elle se tortilla sur le banc. Soudain, j'eus sur la langue un goût de whisky écossais mélangé à du lait de coco et l'alcool me monta à la tête. D'où venait cette sensation, je l'ignore.

« Racontez-moi votre histoire, dit Zibatra d'une voix dont la douceur amadoua la femme. Ma grand-mère inspirait la peur, mais pas moi. Je ne suis que gentillesse et tolérance.

— Les gens vous craignent.

— Vous me prenez pour un démon qui aurait pris forme humaine ?

— Non », dit la femme aux beaux yeux foncés. Zibatra l'observa sans rien dire.

« Eh bien, vous vouliez que je vous explique ce qu'est un mercenaire, enchaîna la femme. C'est une sorte de soldat, voyez-vous.

— À son compte, ou au sein d'une armée ?

— À son compte. Est-ce que cela a de l'importance ? Ce n'est pas quelqu'un de mauvais. Je sais qu'il ne fait pas ce que font les autres.

— Pourquoi insister sur ce point ?

— Il lui est arrivé de détenir un homme au-delà de la date à laquelle il était censé le rendre à son maître, en effet. Il l'a fait travailler pour lui et, plus tard, quand il l'a remis à son propriétaire, il a fait mine de l'avoir attrapé peu de temps avant et il a empoché la récompense. Mais il ne maltraite ni ne torture personne.

— Comment le savez-vous ?

— Il me le dirait.

— Les autres, quel genre de choses font-ils ?

— Oh, ils maltraitent leurs prisonniers. Ils les maltraitent autant que les Anglais ou les Portugais. Une femme ne peut pas comprendre.

» Ou je ne le comprends pas, plutôt. Il a lui-même été capturé par un mercenaire et remis en esclavage, et à présent il a rejoint leurs rangs.

— Moyennant sa liberté ? » lui demandai-je, pensant à Pedro qui avait gagné sa liberté par la même voie, sauf que lui avait été soldat, et pris les armes contre les palmaristes. Me revinrent en mémoire le jour où j'avais fait sa connaissance, à l'époque où nous étions tous deux esclaves du cordonnier polonais, et celui où les palmaristes nous avaient capturés. Je fis défiler toute l'histoire de Pedro en regardant la femme. J'éprouvai à nouveau cet amalgame d'émotions, la froideur et la

compassion. Ou la tendresse, à la réflexion. Est-ce que tendresse et compassion reviennent au même ?

La femme confirma d'un hochement de tête mais son regard me dit que la réponse était évidente, donc ma question stupide.

« Il a été fait prisonnier et subi de terribles sévices.

— Vous dites qu'il ne maltraite pas les hommes qu'il capture ? répéta Zibatra.

— Non, il attrape les esclaves marrons et il les remet à leur maître, rien de plus. Il n'y a eu qu'une seule fois où il a gardé un homme chez lui pour le faire travailler. Ça n'a pas duré très longtemps. Et il n'y a eu aucune cruauté.

— Quel paiement reçoit-il pour ses services, en plus de sa liberté ?

— Ils lui donnent de l'or, en fonction du temps qu'il y a passé et de la distance qu'il a parcourue.

— Est-ce qu'il a une autre activité ?

— Il... eh bien, parfois il les aide à localiser et à détruire des quilombos. »

J'intervins alors :

« Palmares. Il les a aidés à détruire Palmares ?

— Mets tes émotions en sourdine », m'enjoignit Zibatra en me regardant, la main levée et les sourcils froncés. J'ouvris la bouche. « En sourdine », répéta-t-elle.

« Il n'y avait pas que lui, répliqua la femme en prenant la défense de son mari. Il y avait aussi des soldats noirs. »

Zibatra, qui ne m'avait pas quittée des yeux, gardait la main levée.

« Il y avait des quilombos partout. Il paraît qu'il y en a dans la montagne. Des plus petits que Palmares.

— Oui, reprit Zibatra. Vous avez dit qu'il fait son travail, qu'il ne va pas plus loin que la cruauté nécessaire.

— Il ne maltraite personne.

— Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

— Qu'il arrête cette activité. Il a recouvré sa liberté mais il continue à travailler pour eux.

— Vous en avez discuté avec lui ?

— Oui, mais il s'obstine.

— Que dit-il ?

— Il refuse de dire quoi que ce soit. Il continue, c'est tout.

— Peut-être qu'il sent...

— Quoi ? »

Zibatra se tut. Elle donnait l'impression d'être en transe.

La femme reprit. « Il se croit maudit, qu'il continue ou non.

— Je pensais qu'il ne vous avait rien dit », fis-je, car Zibatra n'avait eu aucune réaction.

La femme me regarda comme on regarde un importun. Je la laissai s'expliquer. « Je l'ai entendu une fois parler la nuit alors qu'il faisait un rêve. Un cauchemar. Il a dit qu'il était maudit, et aussi qu'ils le cherchaient pour tuer. Qu'il tue quelqu'un ou qu'il se fasse tuer, je ne peux pas vous le dire. Vous comprenez ? C'était un cauchemar. Je lui ai apporté du whisky écossais et du lait de coco. Ça le calme toujours quand il se met dans ces états-là. »

Mes yeux s'éclairèrent.

Zibatra resta muette un long moment, puis elle rompit le silence :

« Son nom, c'est bien Queiroz ?

— Oui », répondit la femme, frappée de stupeur.

Il aurait tout aussi bien pu s'appeler Pedro, pensai-je, mais je choisis de tenir ma langue.

« Rentrez chez vous, suggéra Zibatra. Queiroz est incapable de changer. Je m'en rends compte parce que je vois son histoire. Je vois son histoire complète. Rentrez chez vous. »

La femme quitta le banc, les yeux sur Zibatra.

« Mais je... j'ai cru que vous alliez m'aider.

— Rentrez chez vous. J'essaie d'être honnête avec tout le monde. Je ne peux rien faire.

— Mais je vous ai dit la vérité, protesta la femme, bouleversée.

— Je sais. Maintenant allez-vous-en. Rentrez chez vous et restez mariée à cet homme ! »

La femme partit à pas précipités. J'eus la certitude qu'elle allait devenir encore plus « pudique », réservée et silencieuse, dans l'attente que son mari mercenaire rentre de ses expéditions.

Je voulus dire quelque chose à Zibatra, lui rappeler qu'elle s'était vantée de sa « gentillesse » et de sa « tolérance » pour faire souffrir la femme quelques minutes plus tard.

Zibatra sembla devancer mes reproches : « J'arrive à voir l'histoire, ce dont tu es incapable. Tu me crois en mesure de changer le nom de la Bête simplement parce que je le veux ? » Puis elle me lança un regard féroce. « Est-ce que toi, tu aurais pu sauver Pedro ? »

Je restai clouée sur place, frappée de stupeur.

« Tu n'as pas un travail qui t'attend ? me demanda-t-elle. Elle est l'épouse bien-aimée du mercenaire et toi, tu vas retourner à tes chères études. »

Elle faisait allusion à l'expérience qu'elle m'avait montrée, il fallait verser dans un verre d'eau quelques gouttes d'une huile spéciale et se

concentrer dessus en attendant que viennent des visions surnaturelles. Jusqu'ici cela n'avait pas marché pour moi. J'avais mes propres pensées et mes propres rêves, mais aucune vision.

« Tu ne peux pas tomber malade simplement parce que c'est ainsi que les épidémies fonctionnent », dit-elle sur un ton léger, et elle s'en alla, drapant son châle autour de ses épaules. Je me rendis dans la pièce voisine et je plongeai mon regard dans le verre d'huile et d'eau.

Visions dans un verre d'eau

Devant mes yeux apparurent trois ou quatre cents canoës longs et étroits qui descendaient une rivière : dedans se trouvaient des Portugais, des Africains, des Indiens. Certains assis, d'autres debout.

Luiza me rejoignit et s'assit face à moi sur l'un des coussins. Le verre contenant de l'eau et trois gouttes d'huile était posé sur une table basse.

« Tu connais le nom du guide ? »

— Le guide ? » Comme j'ignorais quel sens avait cette vision, je répondis : « Non. »

Ensuite, il y eut une grande salle, une taverne. Ne me demandez pas comment il est possible qu'un verre d'eau contienne une salle aussi grande. Mais on aurait dit que l'échelle, ou la relation que j'avais avec l'espace, avait changé, et j'avais l'impression d'être assise là avec Luiza, dans cette taverne, au milieu de tous ces gens.

« Regarde la table par là-bas, me dit Luiza.

— Où ?

— Dans le coin. C'est bien Barcala ?

— Oui. »

Je vis alors, à travers les yeux de Barcala, ou derrière, la table à laquelle il était assis avec un verre de vin et un livre. Il ne remarqua pas ma présence, même s'il levait la tête de temps en temps.

« Tu le croyais en Hollande ? Qu'est-ce qu'il fait sur l'île de Madagascar ?

— Madagascar ?

— Oui, là où vont les pirates. C'est leur place forte. »

Je promenai mon regard sur les personnes rassemblées là, hommes et femmes, un mélange de renégats venus de différentes nations.

« C'est Alsace ? demanda Luiza.

— Alsace ?

— Une sorcière ou une enchanteresse ? »

Elle me fit tourner la tête en direction de la femme qui se tenait à l'écart des tables et qui se préparait à chanter, comme l'indiquait sa

mandoline. Ses yeux étaient aussi noirs que ses cheveux, qu'elle avait épais et très longs, et elle portait aux oreilles des anneaux en or. Elle était vêtue d'une longue jupe garnie de motifs orientaux dorés, noirs et rouges, et d'un corsage blanc qui blousait. Elle regardait sa mandoline.

Lorsqu'elle leva la tête elle dévoila les yeux les plus grands et les plus lumineux que j'aie jamais vus « Qu'est-ce qu'elle est ? demandai-je à Luiza.

— Une *morisca*. Du Maroc. »

La femme toucha les cordes de son instrument. La plupart des clients de la taverne poursuivirent leur conversation. Un coup d'œil me permit de voir que Barcala avait levé la tête.

« Barcala, entouré de pirates, dit Luiza. C'est donc ça, sa solitude, sa liberté ? C'est ça, sa vie de contemplation, d'étude et d'écriture ? Tu crois qu'il est lui aussi pirate ?

— Non. »

Est-ce que Luiza avait engendré cette illusion pour moi, est-ce qu'elle m'emmenait dans quelque recoin de mon imagination ? Était-ce la réalité ? Le présent, le passé, l'avenir ?

Barcala admirait la femme. Je me tournai vers elle. Elle se mit à chanter dans une langue que je ne connaissais pas. Elle passa par de nombreuses émotions et les afficha en même temps – l'amour, la jalousie, la colère, la pitié, le remords. Il y en eut d'autres que je n'arrivai pas à définir.

À la fin je lançai un regard à Barcala, qui leva son verre en direction de la femme. « Je porte un toast en ton honneur, Moriana, dit Luiza, même si c'est moi qu'elle regardait.

— C'est Moriana ?

— La femme de la chanson.

— En quelle langue a-t-elle chanté ?

— En arabe. Une ballade maure.

— Tu connais les paroles ? »

Luiza releva un peu le menton. J'entendis la femme réciter les couplets et Luiza traduire simultanément, pour que je comprenne de quoi parlait la ballade ; elle me dit qu'elle l'avait entendue plus d'une fois ; cela rentrait dans le répertoire des troubadours espagnols, qui avaient beaucoup emprunté aux poètes maures :

Don Alonso se leva peu après le soleil.

Il partit inviter amis et cousins à ses noces.

Il arrêta son cheval

Devant la porte de Moriana.

« Bonjour, Moriana.

— *Don Alonso, bienvenue.*

— *Je viens boire avec toi, Moriana, à mes noces
Dimanche.*

— *Ces noces, Don Alonso, vous me les avez promises.*

Et vous vous liez à une autre,

*Mais j'accepte volontiers de venir, et pour prouver notre indéfectible
amitié, je bois de ce vin frais,*

De ce vin qui faisait vos délices

Dans ma chambre parfumée de fleurs. » Vite, Moriana monta

Dans sa chambre.

Trois onces de Soliman, de la poudre d'acier, les yeux d'une vipère,

Et le sang d'un scorpion vivant.

« Buvez, Don Alonso. Buvez de ce vin frais.

— Bois la première, Moriana. La coutume le veut. »

Moriana porta le verre à ses lèvres. Elle serra fort les dents. N'avalait pas une goutte.

Quand Don Alonso but, pas une goutte ne fut perdue.

*« Que m'as-tu fait boire, Moriana, quel est donc ce vin ? J'ai les rênes à la
main et vois à peine mon cheval !*

— Rentrez au foyer, Don Alonso. Déjà le jour s'est écoulé et l'épouse

Si tu restes avec moi sera jalouse.

— Que m'as-tu fait boire, Moriana, que je perde ainsi mes sens ?

Guéris-moi de ce poison, et je ferai de toi ma femme !

— Cela ne se peut, Don Alonso, car ton cœur s'est envolé.

— Ma misérable mère, car elle ne me reverra pas vivant.

— Ma mère, plus misérable encore, car je t'ai connu. »

À la fin, elle prit le verre sur la table et but quelques gorgées avant de le reposer. Je ne disais rien, puis j'entendis des cris. Je plongeai le regard au fond du verre.

« Alsace ! Espionne ! Traîtresse ! Pendez-la ! »

Tous se ruèrent sur la femme. Elle fut entravée. Barcala se leva mais il ne prit pas part à l'assaut général.

« Je n'ai trahi personne, protesta la femme.

— Zairagia le saura, elle, lança une femme dans la foule, une blonde plantureuse à la mine revêche qui portait un pantalon et un gilet. Si elle dit la vérité Zairagia va le découvrir. Elle ne se trompe jamais. La seule fois où elle s'est trompée, ç'a été pendant l'assaut des démons des airs, mais les démons ordinaires de notre monde ne la dupent jamais. Un jour, elle a compris que ces démons s'étaient introduits en moi et elle est restée couchée à mes côtés trois nuits entières, le temps qu'ils s'égaillent.

— Cette sorcière lubrique, commenta un pirate. Elle ne pense qu'à ses propres appétits. Lâchez cette femme. Quel mal peut-elle faire ? »

Une vieille femme s'approcha avec un verre d'eau, de la craie et une nappe noire. Elle étala la nappe sur une table, posa le verre et la craie dessus et sortit de sa poche un flacon d'huile qu'elle mit à côté du verre avant de reprendre la craie.

Un parfum très fort m'envahit les narines. La femme traça quatre grands cercles sur la nappe. Dans le premier, elle dessina une croix. Le deuxième, elle le partagea en quatre sections, le troisième en sept, le quatrième en douze. Enfin elle quadrilla la table et numérotà les lignes qui s'entrecroisaient.

« Zairagia exige une réponse à la question, psalmodiait-elle. Zairagia exige une réponse à la question. Une réponse est exigée. Zairagia l'exige. »

Elle inscrivit des caractères arabes à côté des numéros. Ensuite elle répéta, « Une réponse est exigée ».

Comme la réponse semblait se faire attendre, elle dessina des motifs sur les paumes et les mains de la Marocaine, puis sur son front.

« Remonte le fil du temps. Dis-moi par où et par quoi sont entrés les démons. Une réponse est exigée, une résolution. »

Elle versa de l'huile dans le verre, plusieurs gouttes.

« Regarde dedans. Vois-tu des démons qui dansent ? »

— Je ne vois que de l'huile dans de l'eau, fit la Marocaine.

— Pas de démons qui dansent ou qui s'adressent à toi, pas de démon qui parle ?

— C'est le Diable Noir, intervint la blonde.

— Non », répondit la Mauresse.

Toujours ce parfum étrange dans l'air.

« Parlez-moi, démons, reprit Zairagia. Venez-vous du royaume terrestre ou du royaume céleste ? »

Elle patienta et, même si personne n'entendit leur réponse, elle raconta à tous que ces démons-là venaient du royaume terrestre. Et elle ajouta qu'elle avait un pouvoir sur eux.

« À quelle heure et en quel lieu vous êtes-vous introduits dans cette femme, et qui vous en a donné l'ordre ? »

Elle laissa passer un temps, puis elle déclara : « Voilà des démons peu coopératifs qui refusent de dire quoi que ce soit. Je ne vais rien obtenir d'eux, mais je vais les chasser. Sortez de cette femme », ordonna-t-elle.

Elle tapa dans ses mains, tout sourire, puis elle prit une mine affligée.

« Ils m'ont bernée. Je suis vraiment désolée, Francesca, dit-elle à la blonde, mais à l'instant où ils ont quitté cette femme, il se sont

précipités vers toi et maintenant ce sera plus compliqué de les chasser. Il va falloir faire appel au vieux remède.

— Oh non, s'exclama Francesca. Pourquoi s'acharnent-ils sur moi ?

— Qu'est-ce qu'on fait de la chanteuse itinérante ? voulut savoir un pirate.

— Laissez-la partir, dit Zairagia. Elle ne peut plus faire de mal à personne.

— Qu'on la jette à la mer, suggéra Francesca.

— Il faut qu'on chasse les démons en toi. »

La Mauresse se détacha de la foule massée autour de Zairagia et de la blonde. Zairagia prit Francesca par la main et voulut s'en aller avec elle.

« Ne la suis pas, dit un pirate à l'adresse de Francesca. C'est une menteuse. J'ai parcouru le monde et je sais qu'elle ment. Elle va te faire des cochonnetés. Je vais m'en occuper, moi, de tes démons ! »

Il y eut des rires égrillards. Avant que je trouve le temps de jeter un coup d'œil à Barcala et à la Mauresse, la scène s'effaça.

Un jour, on m'avait raconté que j'avais des Marocains parmi mes ancêtres et j'étais curieuse de savoir si cela expliquait la scène à laquelle j'avais assisté. Mais je n'étais pas une Mauresse enchantée.

Une nouvelle image prit forme. Un moulin, un homme debout sur une route de campagne.

« Est-ce que c'est Barcala ? voulut savoir Luiza.

— Oui, où est-il ?

— À Amsterdam.

— En ce moment-même ? » demandai-je. Luiza ne me répondit pas.

« Alsace l'aurait accompagné ?

— Tu la vois ? »

Oui, j'aperçus une femme qui sortait d'une maison. Une petite maison, une cheminée qui crachait de la fumée à l'arrière et sur la gauche du moulin. La femme avait les cheveux noirs. Était-ce une Hollandaise ? Elle portait un tablier et une robe bleue. Elle souriait.

Je sentis la colère m'envahir.

« Ce n'est pas Barcala que je veux voir. Où est Anninho ? Il est là-bas lui aussi ? C'est lui que je veux retrouver. Je me suis adressée à toi pour que tu m'aides à trouver Anninho.

— C'est moi qui t'ai apporté cette vision ? lança Luiza en haussant les épaules. Est-ce que j'en suis responsable ? »

De nouveau elle haussa les épaules et se mit debout.

Je regardai Barcala sourire et discuter avec la femme, ils regagnèrent la maison ensemble. Je vis par la porte ouverte une table sur laquelle s'empilaient des livres et des papiers.

« Tu aurais préféré qu'il reste sur l'île avec la Marocaine ? »

Je ne répondis rien.

« Ou qu'il reste ici avec toi ? insista-t-elle.

— Ce n'est pas Barcala que je souhaitais voir, mais Anninho. Je refuse de jouer à des jeux et à des devinettes.

— Est-ce que c'est moi qui l'ai amené là ? Peut-être que tu l'as vu, mais tu ne le sais pas. Ce n'est pas un devin qui joue avec toi. Ce sont tes propres visions. »

Je vidai le verre par terre. Luiza me jeta un torchon pour que j'éponge l'eau. Elle ne me quitta pas des yeux. L'un vert, l'autre marron. Elle avait les yeux vairons, pourquoi ne l'avais-je pas remarqué avant ? Son visage tout entier me parut rayonner.

« Et si tu allais te reposer », me proposa-t-elle.

Elle pivota, les mains sur les hanches, et se rendit dans la pièce de devant. Je remis le verre d'aplomb, posai le torchon sur la table et grimpai dans mon hamac.

Je vis un cercle de tentes dans un désert.

Organismes parasites et fièvre des marais

J'étais incapable de quitter le hamac. J'avais de la fièvre, des frissons. Je transpirais. Luiza avait posé un linge frais sur mon front. À quoi servaient toutes ces piqûres ? Que faisait-elle de mon sang ? Est-ce qu'elle m'avait rendue malade avec un « son silencieux » ? Et elle faisait semblant de me soigner ? Elle me releva la tête et tenta de me faire boire. Je l'entendis dire « Ata », puis autre chose encore. Quels mots marmonnait-elle au-dessus de moi ? Elle rapprocha son visage du mien. Elle inspecta mes paupières. Elle me réprimanda pour je ne sais quelle raison.

Est-ce qu'elle me rendait responsable de ma maladie ? Elle parlait de quelque chose. Elle se tenait devant moi, mais aussi derrière, et elle parlait. Comment était-ce possible ?

« Tu dois te montrer intrépide. Ne t'avise pas de tomber malade simplement parce que c'est ainsi que fonctionnent les épidémies. »

Elle mélangea du sang à du lait. Que faisait-elle là ?

« Une tâche difficile, mais pas impossible. »

— *Combien y a-t-il de Noirs sur les baleiniers, à ton avis ?*

— *Ne pense pas au passé, pense à l'avenir.*

— *Elle est fascinée par l'impossible.*

— *Sa vertu principale, renforcer ton pouvoir.*

- *Tous les livres apparaissent sur l'Index.*
- *L'affaire tout entière remonte à la surface.*
- *Quelle est la source du pouvoir, de la connaissance et de la volonté, à ton avis ?*
- *La volonté ?*
- *Il est le principe de l'excellence.*
- *Ce livre est trop technique pour toi. Expériences et calculs ?*
- *Qu'est-ce qui relie les pommes, les marées et les planètes ?*
- *Je leur ai annoncé la prophétie, mais ils ne m'ont pas crue. J'étais là. Je n'agis pas ainsi par peur, mais par souci des apparences. Ah, celui-là. Il se fait des illusions. À ton avis, qu'est-ce que Palmares a conquis réellement ? Ce qu'on imagine entre toujours en conflit avec ce qu'on peut accomplir. Tu crois que la volonté coïncide avec l'action ? Tu veux connaître ma vision ? Notre pouvoir ensemble, alliées. Nous avons toi et moi une conception différente du temps. Du passé et de l'avenir. Une conception différente de l'acte héroïque. Mais nous ne sommes pas tous à notre place dans le Nouveau Monde.*
- *J'y suis à ma place.*
- *Divers degrés de responsabilité et d'irresponsabilité. Barcala, aussi.*
- *Tous mes griefs sont dirigés contre moi-même.*
- *Pas contre d'autres ? Il croit que l'irresponsabilité, c'est la liberté.*
- *Non, non. Il est fataliste sur l'état du monde.*
- *Et sur sa propre personne ? J'arrive à voir l'histoire. Et cela ne m'empêche pourtant pas de prendre des risques ?*
- *Quel est ton but ?*
- *Mon but ? Eh bien, je prends chaque nouvelle existence comme elle vient. Voici la carte de mon développement personnel. Voici celle du monde. Ma position, tu la vois ? J'ai mon travail, toi le tien. Un but ? J'ai mes tâches, et toutes les armées du Brésil ne sauront m'interdire de les mener à bien. Ah, c'est ce qui distingue le monde visible de l'invisible.*
- *Les illusions de Barcala sur l'honneur et le statut social... et tes...*
- *... hallucinations de femme mélancolique ? » s'esclaffa Luiza.*

« Quoi ? »

Elle m'appliqua une sorte d'huile sur le front, le cou et le corps.

« C'est cela, la prison que tu t'es construite ? me demanda-t-elle. Tu crois que nous ne sommes pas à une époque cruciale ? Quelle petite méchanceté as-tu commise ? De quelle malice t'es-tu rendue coupable ? »

Elle me préleva encore du sang et l'examina. Je la vis passer tenant de l'écorce, des feuilles, un bouquet de petites fleurs. L'écorce, elle la gratta, la réduisit en poudre et la mélangea à de l'eau, laissant sur la table près du mortier et du pilon les fleurs et les feuilles semblables à des tiges.

« Tu crois que je gaspille ton sang ? Tu ne devrais plus avoir de parasites dans le corps à l'heure qu'il est, ou quasiment plus. Cela fait deux semaines. Bois ça et ils auront tous fichu le camp d'ici demain. »

Elle me souleva la tête et j'avalai le liquide insipide. Le lendemain, je quittai mon hamac pour vaquer aux occupations de la journée.

Un remède aux taciturnes

« Elle ne parle à personne. Je ne sais pas si elle ne peut pas, ou si elle n'en a pas envie », expliqua la femme.

Je regardai attentivement la fillette. Son visage ne m'était pas inconnu mais elle ne me rappelait personne en particulier.

« Non, elle ne parle pas, répéta la femme. Les gens par ici la prennent pour une *idiota*. Mais je ne suis pas d'accord. Tu vois comme elle est jolie ? Elle est si jolie, elle a un si beau sourire. Et elle est aussi sage qu'un ange. Comment une enfant pareille pourrait être une *idiota* ? »

Luiza s'était rapprochée de la fillette pour lui prendre les mains et les garder dans les siennes.

« C'est ta fille ? »

— Non, ce n'est pas ma fille. Enfin, dans mon âme elle l'est, mais je ne peux pas porter d'enfants. *Eu não posso ter filhos*. Je l'ai trouvée. Je l'ai trouvée qui errait seule. Je ne sais toujours rien d'elle. Elle est très étrange. Elle ne parle pas. Je ne peux dire d'où elle vient. Je n'ai qu'un laissez-passer pour aujourd'hui. Je travaille comme gouvernante sur la plantation Carvalho. C'est une enfant proprement adorable, mais à la plantation elle rend tout le monde nerveux. Ils l'accusent d'être une petite sorcière et ils vont la mettre aux champs. Regardez-la. C'est un ange. »

Je la regardai, cette enfant si jolie, au visage bistre et luisant, aux immenses yeux bruns. Pourquoi me semblait-elle si familière ? Elle observait Luiza.

« Elle a une immense affection pour le papier, déclara la femme. Elle collectionne tous les bouts de papier qui traînent.

— Comment ça ?

— Elle écrit des choses dessus.

— Quel genre de choses ?

— Elle ne veut pas me les montrer mais je crois qu'elle raconte ce qui se passe dans la maison, et sur la plantation. »

La fille continuait à observer Luiza avec un sourire radieux. De son visage tout entier émanait de la sympathie, et une aura de mystère.

« Elle est si secrète. Et adorable. J'ai l'impression que c'est une bénédiction qu'on m'a accordée. De l'avoir trouvée. Que j'ai été bénie. Au début j'ai cru qu'elle ne m'appréciait pas, ou qu'elle me trouvait stupide, et j'ai essayé d'engager la conversation avec elle. Je me rends compte qu'elle s'est attachée à moi et qu'elle est ma bénédiction.

— Cela t'ennuie qu'elle ne parle pas ? demanda Luiza.

— Non, mais le maître et la maîtresse, si. J'ai peur qu'ils la mettent aux champs ou qu'ils la vendent. Et je ne pourrais supporter d'être séparée d'elle. Je ne peux pas avoir d'enfants. C'est une bénédiction. Ah, regarde ses yeux. Regarde ses yeux. On dit que les yeux reflètent l'âme. Parfois je reste simplement assise à la regarder. Ils racontent que c'est un démon ou un esprit démoniaque, mais c'est un ange.

— Est-ce qu'elle leur a fait du mal d'une façon ou d'une autre ?

— Non. Elle ne parle pas, c'est tout. Et chaque fois qu'il arrive quelque chose, c'est elle qu'ils accusent.

— Quelles choses ?

— Des maladies bénignes qu'attrapent leurs enfants. Des choses comme ça.

— Est-ce qu'ils la traitent mal ?

— Non. »

Luiza se tut. Elle tenait toujours les mains de la fillette dans les siennes.

« Je ne sais pas si j'arriverai à soigner son caractère taciturne, finit-elle par admettre.

— J'ai tellement peur qu'ils la chassent. Elle est mon soleil.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Jaguara. Elle ne me l'a pas dit. Elle me l'a écrit sur un bout de papier. Avant de le savoir, je l'appelais "mon cadeau de Dieu". »

J'ouvris grand les yeux.

« Son silence ne te gêne pas, alors pourquoi la changer ?

— Moi, je la comprends. Pas eux. Ils ne la croient pas humaine. »

Luiza se pencha pour se mettre à la même hauteur que l'enfant. Elle ne lui lâcha pas les mains.

« Ramène-la chez toi, dit-elle en se redressant.

— Mais si je la ramène, ils vont la chasser, ou la mettre aux champs, se récria la femme. Elle est la joie de ma vie !

— Ils ne la chasseront pas, ils ne la mettront pas aux champs non plus, fit Luiza avec un petit sourire.

— Vous avez fait ce qu'il fallait pour qu'elle parle ? demanda la femme dont le visage s'éclaira, et elle toucha la tête de l'enfant.

— Non, elle ne parlera pas. Elle ne parlera pas, mais ils ne la chasseront pas et elle n'ira pas non plus travailler aux champs. »

La femme semblait décontenancée. Elle s'en alla, la main sur la nuque de l'enfant.

Luiza apprit quelques semaines plus tard que la petite s'était suicidée.

« Comment ? »

— En mangeant de la terre.

— Tu n'aurais vraiment rien pu faire ? Tu ne m'as pas dit que tu avais un remède pour les tempéraments taciturnes ?

— Viens. Allons à la messe. Tu pourras allumer un cierge pour l'âme de cette enfant. »

Le rivage du Nouveau Monde, ou le manioc et le couscous

« Nous voici à Mouraria », m'informa Luiza tandis que nous marchions dans une large rue pavée en ville. Entre les maisons et les bâtiments commerciaux on apercevait en contrebas au pied de la colline la mer, les navires à quai et les marchands hollandais, portugais ou espagnols. Seuls des esclaves noirs s'affairaient dans cette rue, livrant des paquets depuis les entrepôts jusqu'aux navires, avec les coursiers des négociants et les apprentis. De temps à autre passaient des fiacres et des palanquins, transportant des personnes « de qualité ».

« C'est un quartier réservé aux gitans. Ou peut-être qu'il ne l'est plus.

— Comment ça ? demandai-je tout en m'écartant d'un pas pour éviter quelque chose qu'on avait renversé dans la rue.

— Oh, cela m'arrive de ne plus savoir. Il n'a pas encore chassé les gitans au Brésil, alors peut-être qu'il n'y en a pas.

— Qui ?

— Le roi du Portugal, tiens. Il ne veut pas qu'ils parlent leur propre langue. C'est toujours la langue le problème. J'espère que les gitans ne volent pas des enfants de couleur. Les chevaux et les mules, je m'en moque. »

Je lui lançai un regard étonné mais je n'insistai pas. Imaginez que vous côtoyez une personne qui sait de quoi demain sera fait et qui en parle comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Une personne qui connaît l'avenir aussi bien que le passé et le présent.

Nous gravâmes une colline sur laquelle se dressait la cathédrale.

À l'intérieur, j'allumai un cierge en hommage à la fillette. Luiza invoqua saint George Ogun et s'adressa à lui dans une langue étrange, puis elle me toucha l'épaule.

« Ayida, viens. Allons nous asseoir. »

Pourquoi avait-elle écorché la prononciation de mon nom ? M'en avait-elle donné un nouveau ?

Nous allâmes nous asseoir dans la galerie et nous assistâmes à un prêche peu commun. Le prêtre se mit à discourir non en latin, mais en portugais, et dans un portugais populaire. Il parla de la place de l'Église dans la protection et la défense des Indiens, de la considération exprimée pour leur « dignité humaine », de la bataille à livrer sans relâche au nom des Indiens. Ensuite, il aborda le sujet du « royaume d'Angola » « dont le sang triste, et les âmes noires et infortunées, nourrit le Brésil, le vivifie, l'entretient, le sert et le préserve ». Il enchaîna sur les âmes infortunées et les âmes bienheureuses. Il parla un peu de la Société de Jésus, de la bibliothèque qu'elle avait à Bahia et qu'il avait visitée, et dont il était très fier, et aussi de l'importance de « l'homme érudit ». Enfin, il parla des esclaves. Il se réjouit qu'à Bahia les gens de couleur avaient le droit d'assister à la messe.

Après notre départ, Luiza me dit :

« C'est un prêtre très connu. Très apprécié. Il a écrit toutes sortes de livres. Je suppose qu'il va passer deux ou trois années de plus ici, sur le rivage du Nouveau Monde. Nous avons de la chance qu'il soit venu prêcher à Bahia. »

Sur le fond du prêche, elle ne fit aucun commentaire.

« Je n'ai jamais entendu un prêtre parler autant, et en ces termes, des Indiens et de la façon dont les esclaves sont traités, même pas le père Tollinare, malgré les leçons qu'il nous a faites à tous... qui est-ce ?

— Le père Antônio Vieira. »

Au retour, il y eut des gâteaux de manioc et du couscous pour le déjeuner.

Jequitinhonho

Elle enveloppa du tabac dans une feuille de palmier. C'était la première fois que je la voyais fumer.

« Je ne fume pas souvent. Seulement quand je jeûne. Cela tient temporairement la faim et la soif à l'écart. Sinon ce n'est pas très bon pour la santé. »

Elle était assise sur un coussin triangulaire au milieu de la pièce. Elle m'écouta reproduire les sons qu'elle m'avait enseignés.

« Laisse ton âme supérieure prendre les rênes. Relâche ton âme inférieure et laisse les rênes à ton âme supérieure. À présent, passe par les transformations que je t'ai enseignées. »

Je commis une petite erreur qui la mit en colère.

« Comment espères-tu connaître l'histoire passée et à venir d'une personne ? Oui, comment espères-tu apprendre quoi que ce soit sur les personnes et les événements, qu'ils soient passés, présents ou à venir ? »

Je ne dis rien. Je reproduisis le son. Lorsque j'eus fini, elle m'ordonna :

« Maintenant, va étudier la magie sous sa forme écrite. »

Je me levai et me rendis à l'étude.

Environ une heure plus tard, elle ouvrit la porte. Elle était suivie par un Indien Tapuya, un grand homme aux cheveux courts et à la peau mate vêtu d'un costume à rayures, qui portait des livres. Très beau – tous les Tapuyas étaient beaux à mes yeux. Peut-être qu'il était tout à fait ordinaire aux yeux d'un autre Tapuya.

Luiza lui prit les livres des mains et les posa sur la table.

« Des ouvrages de théologie. En provenance directe de la bibliothèque du collège des jésuites. Ce que je veux, ce sont des traités de mathématiques. Il en existe des bons, mais ils figurent tous sur l'Index des livres interdits. Jequitinhonho, je te présente Almeyda, dit Luiza en s'adressant à l'homme. Si je suis absente, c'est à elle que tu donnes les livres.

— J'y suis déjà allé, répondit-il. L'accès à l'école d'ingénierie militaire est interdit aux Indiens.

— Ah, lâcha Luiza en se frappant le front. Les nègres n'ont pas accès à la bibliothèque du collège des jésuites mais les Indiens, si. J'imagine que tu dois présenter un document qui prouve que tu n'as pas de grand-mère indigène ou mulâtre avant d'entrer à l'école d'ingénierie militaire. Même l'épouse de Froger n'a pas pu trouver ces ouvrages dans la boutique de son Français de mari. Eh, ces hommes d'église. C'est du gâchis, et si primitif.

— Je ferais mieux d'y aller, répondit l'homme.

— Qui est-ce ? demandai-je après son départ.

— Il travaille à la bibliothèque du collège des jésuites. Il a été élevé par les jésuites. Ils sont en train de sauver son âme. Il m'apporte tous les livres qu'on lui demande de détruire, vois-tu. Tout ce qui arrive à la bibliothèque est vérifié, examiné, révérifié et réexaminé. Ils s'amusent comme des petits fous, j'en mettrais ma main à couper, ceux qui procèdent à l'examen. Mais je suis certaine que la plupart des grandes œuvres sont détruites avant même d'atteindre le pays, sans doute avant même de quitter le continent. Si les prophètes de la Bible avaient écrit

à notre époque ! Et tous les ouvrages qui traitent de principes mathématiques sont perdus, à moins qu'ils ne se penchent sur les Dix Commandements ou les dimensions de la sainte Croix. Mais la Loi ne change pas en fonction des lubies de l'époque !

— Quelle Loi ? »

Elle me regarda avec un air de pitié et fit claquer ses dents.

« Il n'y a qu'une seule Connaissance, un seul Pouvoir, une seule Volonté. Comment comptes-tu accomplir des miracles, annoncer des prophéties, recevoir des révélations ? Autant passer ton temps à pêcher au bord de la rivière. Viens avec moi, je vais t'enseigner les mille points d'acupression et comment lire le dos d'une tortue. Tu ris, mais ici-bas tout est en partie science, en partie magie et en partie inepties. L'important, c'est d'évoluer dans son environnement avec une certaine dignité. »

Science, magie et inepties

Deux femmes se présentèrent – l'une, portugaise, avait relevé ses cheveux foncés en chignon au sommet de son crâne – l'autre était blonde, d'âge mûr, les joues roses et pleines – une Anglaise ? Une Hollandaise ? La Portugaise regarda Luiza comme si elle la connaissait déjà, l'autre femme avec un air de curiosité amicale. La Portugaise devait avoir un peu plus de vingt-cinq ans.

« Est-ce là la mystique brésilienne ? » demanda l'autre femme sur un ton que je ne sus identifier, remarquant aussitôt son accent anglais. Mais je la reconnus, c'était une personne que j'avais croisée du temps où j'étais esclave et que je n'avais pas oubliée, même si nous avions pris de l'âge elle comme moi, et il va sans dire qu'elle ne me reconnut pas. Elle avait séjourné sur une des plantations, parce qu'il n'y avait pas d'auberges ni de pensions comme on pouvait en trouver en Angleterre.

« Oui, c'est Moraze », répondit la Portugaise. Elle avançait d'un pas sans la moindre gêne. Elle portait une robe en coton brun, un châle rouge et une mantille marron. L'Anglaise, elle, était vêtue d'une robe en satin violet qui se boutonnait sur le devant, ornée d'un col en dentelle, et elle avait délaissé le châle au profit d'un chapeau à plumes assorti à la robe. Lorsque la jeune Portugaise vit l'expression qu'affichait Moraze – je ne pouvais pas la voir moi-même, car elle me tournait le dos et j'étais occupée à broyer dans un coin des feuilles qu'on venait de nous donner – elle se mordit la langue.

« Je m'appelle Mrs Florence Pepperell, déclara la femme. Je suis écrivain et je viens de Londres, en Angleterre. Je travaille actuellement sur un livre qui traite de l'histoire naturelle du Brésil. Actuellement, j'étudie la flore et la faune, pour illustrer un chapitre sur les remèdes indigènes à base de plantes et d'animaux. Ce n'est pas la première fois que je viens au Brésil. Plus jeune, je suis venue assez fréquemment. J'ai déjà achevé une étude des guérisseuses et des hommes-médecine indiens, j'aborde seulement le sujet des nègres. J'ai l'expérience de ce pays, comme je l'ai dit, mais il ne cesse de me fasciner. Tout est ici. Vous avez de la chance, vous êtes la première négresse à qui je m'adresse. J'aimerais que vous partagiez vos connaissances avec moi. Madame Froger a eu l'obligeance de tout me dire à votre sujet. Elle n'a pas tari d'éloges. »

Elle finit par se taire. Luiza garda le silence. J'aurais payé cher pour voir quelle tête elle faisait. Elle ne prononçait pas un mot.

Au début, l'Anglaise sourit, avec ses dents très blanches et ses joues très roses, mais le sourire et le rose s'effacèrent. Elle prit un air confus, puis fâché.

« Pourquoi vous ne voulez pas me parler ? » demanda-t-elle. Pas de réponse.

« Pourquoi elle ne veut pas me parler ? » demanda-t-elle ensuite à Madame Froger.

La Portugaise parut gênée, et quelque peu inquiète.

« Je suis une femme qui jouit d'une excellente réputation, protesta l'Anglaise dont les cheveux blonds étaient teintés de roux. Mes œuvres sont très connues en Angleterre et à travers toute l'Europe – l'Europe qui compte – l'Angleterre et la France. Je dis "mes œuvres", parce que j'ai choisi un nom de plume masculin. Sinon elles ne seraient pas prises au sérieux, peut-être même pas imprimées. J'ai voyagé en Afrique et en Inde, j'y ai récolté assez de matière pour écrire. J'ai des lettres de recommandation mais je ne pensais pas devoir vous les montrer. Mes œuvres sont très connues, ma chère. Pourquoi est-ce que vous refusez de me parler ? Pourquoi est-ce que vous refusez d'ouvrir la bouche ? De toute façon vous êtes sans doute un charlatan. Vous ne méritez sans doute pas qu'on vous donne du "ma chère". Eh bien, il y a d'autres sorcières noires au Brésil ! Je suis persuadée que l'une d'elles voudra me parler. »

La Portugaise était aussi livide que le permettait son teint. L'Anglaise pivota sur ses talons et s'en fut. Madame Froger jeta un regard craintif à Luiza-Moraze avant de lui emboîter le pas. Luiza ferma la porte sans se retourner tout de suite. Lorsque enfin elle se retourna, elle avait le soleil dans le dos et le contre-jour m'empêcha de voir son expression ;

la lumière lui faisait comme une auréole et laissait l'impression que l'ombre avait avalé son visage, son corps tout entier.

« Je dois en toucher un mot à Madame Froger, me dit-elle. Elle pense sans doute m'avoir rendu un merveilleux service en suggérant à son amie de m'inclure dans sa *Flore et Faune du Brésil*. C'est quelqu'un qui a bon cœur, elle m'apporte des livres, mais elle ne me connaît pas vraiment. Est-ce que j'aurais dû laisser cette femme te parler ? »

Je répondis non d'un signe de tête. Elle se tenait très droite, les épaules carrées.

« Est-ce qu'elle croit que j'ai envie que les gens en Europe se moquent de moi autour d'un thé ? Leur propre médecine est un mélange de science, de magie et d'inepties. Pourquoi devraient-ils se moquer de la mienne ? Non, Madame Froger ne me connaît pas bien.

— Tu aurais pu t'amuser avec elle, la tromper, la mener en bateau », dis-je sans réfléchir. J'eus l'impression d'exprimer à voix haute les pensées d'une autre personne.

« Tu me crois capable de cela ? Je préfère lui opposer mon silence. Et même là il n'y a aucune garantie.

— Aucune garantie de quoi ?

— Elle est en colère. Qui sait ce qu'elle mettra dans son livre, de quoi elle m'accusera pour me discréditer ?

— Alors il n'y a rien à faire, ni dans un sens ni dans l'autre, c'est ça ? Que cela se concrétise ou non. »

Je lui dis que j'avais croisé cette femme des années plus tôt, qu'en effet elle écrivait des livres et avait des lettres de recommandation, si c'était bien ainsi qu'on appelait ces papiers qu'on présentait aux planteurs — oui, des « lettres de recommandation » — mais je n'avais pas voulu avouer que je la connaissais, j'ignore pourquoi, ni même que je l'avais vue avant. Elle ne savait pas qui j'étais, et je n'avais pas voulu avouer que je l'avais reconnue facilement. J'étais perplexé.

« Non, ni dans un sens ni dans l'autre », affirma Luiza.

Je me remis à broyer les feuilles.

« Des fourrures russes et de la vodka », remarqua-t-elle au bout d'un moment. Elle me regardait toujours, debout sur le seuil.

« C'est ce qu'ils déchargent sur les quais. Il y aura demain des dames apprêtées qui iront à la messe vêtues de leurs fourrures russes. Quelle stupidité. Avec la chaleur qu'on a ici ? »

La Société philosophique pour l'avancement des femmes libres de couleur

Des femmes libres arrivèrent de Bahia et des environs. Toutes bien mises, vêtues de robes en coton propres, coiffées de fichus ou les cheveux lissés, une dizaine environ. Plusieurs portaient une robe et une capeline en soie. La plupart avaient le teint mat, voire foncé. Il y avait deux mulâtresses et une femme à la peau cuivrée semée de taches de rousseur et des cheveux roux écureuil. Elles prirent place sur les bancs de la pièce de devant. Luiza avait déplacé une longue table, recouvert les étagères de tapisseries. La table disparaissait sous les livres et les brochures. On aurait pu se croire dans un salon de réception. Je servis aux femmes du thé et des gâteaux. (Une seule me remercia, la rousse, que je vais appeler Esquila). Luiza s'était assise sur un banc à l'écart, comme si elle dirigeait le groupe. Une femme l'avait rejointe avec un stylo et du papier – la secrétaire du club ? Le service réalisé, je posai le thé et le restant des gâteaux sur la table, près des livres, et je me postai contre le mur. Au regard désapprobateur que me lança Luiza, j'allai occuper un banc au fond de la pièce. Je n'étais pas habituée à la compagnie de femmes pareilles. Elles m'offraient toutes un spectacle insolite et je me sentis de nouveau en proie à la perplexité. J'avais connu des femmes « libres » à Palmares, mais ces femmes-là étaient « libres » dans le monde portugais, et sans doute partout ailleurs.

Luiza invita les nouvelles venues à s'exprimer avant le début de la réunion.

L'une des femmes prit la parole. Une beauté à la peau très brune et aux cheveux relevés en chignon. Je ne vis que le chignon, et son profil qui s'animait. Elle dit d'abord qu'elle venait d'arriver à Bahia, qu'elle s'estimait heureuse de se trouver ici, au milieu de femmes noires si douées, si sensibles et si intelligentes, qu'elle ne s'attendait pas à avoir autant de chance, la chance d'avoir trouvé dans cette région des femmes avec lesquelles converser et deviser. Il y eut des murmures d'approbation satisfaite pendant sa prise de parole. Elle dit également qu'il y avait beaucoup de Portugais qui pensaient que la majorité des Noirs n'avaient pas d'aspirations élevées. Elle se sentait fière d'être une négresse en compagnie de femmes si distinguées, si accomplies moralement et intellectuellement, des femmes qui estimaient et comprenaient la valeur morale et l'élégance de leurs semblables, d'autres femmes nées libres, des femmes de valeur et à la réputation sans tache.

Sa voisine prit le relais, elle n'était pas née libre mais elle avait gagné sa liberté, et elle se réjouissait d'avoir intégré une société pareille,

et même à l'époque où elle était esclave elle se souciait d'édification philosophique, littéraire et morale, elle partageait l'avis de la femme qui venait de parler, sachant qu'elle avait gagné sa liberté au prix d'un immense effort et que tous les esclaves n'étaient pas menuisiers ni destinés à le devenir. Sa propre mère avait été la préceptrice des enfants de son maître et leur avait fait l'école, à elle et à d'autres esclaves, en grand secret. Elle rendait grâce à la discipline morale et mentale qui avait façonné son éducation, et à la messe à laquelle elle avait assisté quotidiennement, même si elle devait s'asseoir dans la galerie, et elle se félicitait de maintenir ce type de discipline au sein de ce groupe.

Je jetai un coup d'œil à Luiza pendant que les femmes monologuaient. Elle était assise sans parler et semblait afficher une sorte d'amusement, même s'il n'y avait rien de narquois dans son expression. La femme assise à côté d'elle, qui portait une capeline en soie jaune, prenait des notes.

D'autres s'exprimèrent à leur tour et répétèrent ce que les premières avaient dit. J'avais l'impression d'entendre la même personne. Elles se complimentaient les unes les autres sur leur intelligence, leur sensibilité, leur valeur et leur statut, ainsi que sur leurs « dons ». En quoi consistaient ces « dons », je l'ignore, excepté chez Luiza, car j'avais travaillé de longs mois à ses côtés.

Pourtant, pas une fois je ne l'avais entendue chanter ses propres louanges.

Lorsque je redevins attentive, une énième femme se glorifiait de son investissement dans la lutte qu'elles menaient toutes, et il était de leur devoir de s'investir à nouveau dans le combat des unes et des autres, de réaffirmer leur loyauté afin de surmonter les aberrations et l'oppression en cours dans leur pays, les épreuves et les cruautés, le désespoir.

Elle parla de l'attachement, de l'admiration et du respect qu'elle vouait aux femmes ici présentes. Des femmes courageuses et néanmoins sensibles. Elle avoua que ses réussites étaient plus modestes que les leurs, par conséquent elle les remerciait de l'accueillir parmi elles. Ensuite, elle émit une remarque sur le nom donné au groupe. On devrait plutôt l'appeler « Société des femmes oubliées ».

Il y eut un silence qui fut brisé lorsque l'une d'elles dit qu'elles n'étaient pas oubliées mais que l'oubli, c'était certainement ce qui les attendait !

Luiza affichait sur la figure une expression étrange. À quoi pensait-elle, pourquoi ne s'était-elle pas encore manifestée ? Je n'étais pas intervenue mais c'était la première réunion à laquelle j'assistais et je ne me sentais pas à ma place au milieu de ces femmes.

« Oui, je pense que nous devrions conserver notre nom originel, déclara la femme aux cheveux roux écureuil. Parce que notre

avancement est au centre des discussions. Les contributions que nous avons apportées, que nous pouvons apporter. Peut-être que les Portugais nous ont oubliées... » Elle marqua une pause, car elle ne savait pas trop comment exprimer la pensée suivante. « Cependant, il faudrait que nous soyons plus *attentives* à nous-mêmes. »

L'une des mulâtresses se mit à rire et se couvrit la bouche.

« ... mais la société représente notre avenir. Peut-être que la mère de Maria n'a pas été oubliée à ce point. »

Ladite Maria voulut répondre, mais elle se ravisa. Elle avait les joues rouges.

D'autres femmes mirent en avant leur propre intelligence, leur morale et leur élégance, et chaque fois j'avais l'impression que c'était la même qui parlait. Je me demandai ce qu'étaient réellement ces femmes, au fond, ce qui les distinguait les unes des autres, et pour laquelle j'aurais développé de l'affection, ou un sentiment puissant, et puisqu'on en venait aux sentiments, que ressentaient-elles au plus profond, qu'éprouvaient-elles, quelles images peuplaient leur imagination, à quoi rêvaient-elles, chacune de ces femmes, prises individuellement, quels souvenirs conservaient-elles, quelle était leur personnalité authentique, que cachaient-elles aux autres ? Alors me vint une idée. Si Luiza entendait l'inaudible, est-ce qu'elle le saurait ? Est-ce qu'elle saurait qui étaient réellement ces personnes ? Était-elle amusée par leurs paroles, mais aussi par leurs pensées ? Je dirigeai mon regard vers elle, elle m'observait. Avait-elle deviné ? Détournant les yeux, je fis remonter à ma mémoire le whisky écossais mélangé à du lait de coco. Je me levai pour resservir du thé et des gâteaux. Une fois encore, seule Esquila me dit « *Obrigado* ». Quand je servis Luiza, elle me fit un clin d'œil. Je faillis renverser le thé.

Je retrouvai mon banc au fond de la salle.

L'une des femmes s'était levée. Une feuille de papier à la main, elle récitait quelque chose.

Quand le sucre était or les hommes tuaient pour le sucre

À présent que l'or est or les hommes tuent pour l'or.

Elle se rassit. Certaines lui demandèrent si l'or symbolisait autre chose que l'or. Comment l'or peut-il être autre chose que de l'or ? s'étonna l'une d'elles. En tant que symbole, ai-je voulu dire, expliqua une autre. L'incapacité à distinguer le divin du... l'or vient de la terre. Une femme s'esclaffa, ce n'était pas un poème, c'était une pensée. Plus un aphorisme, rétorqua une deuxième. Mais pas un poème, insista une troisième. Une autre fit remarquer que cela ne rimait pas, que toute bonne poésie devait rimer. Une dernière regretta qu'elle n'ait pas écrit d'essai.

Une autre femme se leva pour lire le texte qui suit :
Quel Destin pour la Vérité ?
Quel sera le destin de la Vérité, alors que le mensonge balaie
cette contrée ?
Sera-t-elle caressée par de doux et suaves zéphyrs, ou martelée
Universelles ténèbres ?
Je la vois ! Debout, à jamais dans l'azur clair, effleurant chaque
main.

Pourquoi la Vérité est-elle une figure féminine ? voulut savoir l'une. Une autre fit remarquer que seuls deux mots rimaient, « contrée » et « martelée ». Une troisième demanda à voir le poème et déclara que « destin » avait été mal orthographié, donc que le poème avait en réalité pour titre « Quel Festin pour la Vérité ? » même si l'auteure ne s'était pas trompée lors de la récitation. Elle informa ensuite l'assistante que le poème était signé d'« une dame libre de couleur ».

« Pourquoi pas le signer de ton nom ? s'enquit-elle.

— Parce que je ne pensais pas que mon nom avait de l'importance. Je parle de ce que je *crois*. Et je pense que cela représente ce que croit chaque femme de couleur. »

La femme aux cheveux roux écureuil demanda si elles étaient prêtes à jouer la pièce qu'avait écrite Moraze. J'ouvris grand les oreilles et me redressai.

Une femme avoua qu'elle n'avait rien compris, même si elle était tout à fait prête. Elle connaissait ses répliques.

Une autre dit qu'elle avait très bien compris. Que la pièce traitait de la façon dont on considère toujours ses ennemis comme des démons, mais on ne se regarde jamais en face.

« N'est-ce pas, Moraze ? *Não é assim ?* »

Luiza-Moraze avait souri, mais elle resta muette.

« Non, ce n'est pas ça, répliqua une troisième. *Não, não é assim*. Ça parle du fou qu'ils appellent le Mahomet de Bahia. »

De but en blanc, Luiza demanda à la troisième femme si elle avait vu l'homme en question.

« Non, je ne l'ai pas vu. Mais il a fomenté une révolte, la révolte des Hommes, alors ils l'ont attrapé et jeté en prison.

— En prison !

— Eh bien, pas à l'heure qu'il est. Ils l'ont transformé... transféré, je veux dire, de l'église à l'asile pour nègres. »

Luiza s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais elle se ravisa. Elle ne voulait sans doute pas que sa curiosité éveille les soupçons des autres. Avait-elle prévu de participer à la révolte des Hommes ?

« Pourquoi est-ce que tu t'intéresses autant à ce fou ? demanda la femme.

— Elle a écrit une pièce à son sujet, bécasse. Tous les auteurs s'intéressent aux gens qui alimentent leur créativité. C'est complètement naturel. C'est pour ça qu'elle a écrit *O Maome da Bahia*.

Luiza hocha la tête, silencieuse.

« Eh bien, je trouve cette pièce ambiguë, déclara une autre femme. Et Moraze refuse de faire le moindre commentaire. Elle ne fait jamais aucun commentaire. Comment progresser dans la connaissance de la Vérité ? Pour prendre un exemple, mon poème propose un nouveau critère qui évalue la qualité d'une personne en fonction non de sa couleur de peau, mais des qualités avérées, et des actions avérées. Il est important de commenter, d'affirmer notre position et notre point de vue sur les sujets abordés. Les sujets que l'on maîtrise. La perspective, c'est essentiel. »

La femme à la capeline en soie intervint :

« Mesdames, commençons sans plus tarder. Nous devons regagner nos foyers respectifs avant la nuit. Vous savez à quel point les rues sont dangereuses à cette heure. Ils ont trouvé une autre âme infortunée hier.

— Qui donc ? s'enquirent les autres d'une même voix.

— Un capitaine de l'armée. Vous savez donc à quels dangers...

— N'en parlons pas, dit Maria, la mulâtresse.

— Chacune a reçu son rôle ?

— Oui. »

Elles disposèrent deux bancs de part et d'autre de la table et la femme à la capeline se mit debout à la place d'honneur.

Le silence se fit et la femme récita : « Certains m'appellent la Mahomet de Bahia, d'autres le fou de Bahia. Quelle est votre opinion sur le sujet ? »

Alguns esta chamando o « Maome da Bahia », outros « o tolo da Bahia » – qual e a sua opiniao ?

La pièce commença dans un grand calme.

« Pas d'opinion ? En dehors de la promulgation de ma foi. Je suis un homme qui ne parle guère. » La femme rit et fit remarquer : « Je me sens bête de dire cela, mais c'est dans la pièce. » Puis elle revint à sa réplique : « Aux Africains, j'affirme que cela va préserver leurs langues et leurs mythes. Ils seront capables de lire et d'écrire dans un parler inconnu des planteurs. » Elle ajouta en aparté qu'elle-même était une bonne catholique. « Et ainsi d'immenses corps de connaissances leur resteront ouverts, en science, en astronomie, en médecine, en philosophie, de nombreux corps de connaissance... Que puis-je faire ? Je suis cerné par les chrétiens et les nouveaux chrétiens. Par le passé, je

vous aurais tous tués. Le seul Dieu est Allah. La seule victoire, la victoire sur les infidèles. » Ensuite elle donna sa place à l'une des mulâtres, qui vint se placer en tête de table et planta son regard dans celui d'une autre femme. « Vois ses yeux, vois ces regards qu'elle me lance. Vois. Ne sais-tu pas que ce silence va à l'encontre de Dieu ? »

La femme resta assise sans rien dire. Ensuite prit place l'échange suivant, auquel je ne compris goutte, et j'étais incapable de dire qui étaient les personnages qui prononçaient ces répliques, même si certains passages me firent penser à une sorte d'interrogatoire.

« C'est une parole irréfléchie que Dieu désapprouve.

— Tout comme le gouvernement. Je leur ai demandé de m'amener l'Africain, ils se sont trompés et ils m'ont amené ce juif portugais.

— Je croyais que c'était un nouveau chrétien.

— Peut-être que c'est ce qu'il leur a dit. Mais ce n'est pas le gouvernement qui a désapprouvé ta parole irréfléchie ? Ha... mais pourquoi ne m'ont-ils pas livré le petit Africain, soit le sculpteur, soit le poète. Je ne suis pas difficile... mais ils ne voient pas la différence, ils s'en moquent. Non, ils ne voient pas la différence.

— Puisse Allah te rendre plus doux. Le seul Dieu est Allah.

— Le seul Dieu est Dieu.

— Sais-tu ce que t'aurait fait celui que j'étais avant ? À l'asile, ils n'arrêtaient pas de me frapper la tête et je ne suis plus celui que j'étais avant. Mais on ne sait pas quand attendre celui qui est attendu.

— Es-tu la Mauresse enchantée ?

— Non.

— Qu'as-tu à dire, Zerifina ?

— Elle s'appelle Zeferina, pas Zerifina. J'ai beaucoup de respect pour cette femme. N'écorchez pas son nom.

— Je crois qu'elle ne s'appelle ni Zeferina, ni Zerifina.

— Eh bien, comment en être sûr puisqu'elle ne parle pas. Je me rappelle son visage mais j'ignore son nom. Comment savoir si c'est une femme, même ? J'ignore même si c'est une femme.

— Je t'imaginais aussi brutal et aussi ignorant que les autres.

— Quelle ignorance, quelle brutalité ? La brutalité ne vient pas de moi, elle vient de cette femme. »

Là, la récitante rectifia la réplique.

« La brutalité ne vient pas de moi, elle vient du monde. »

Luiza la reprit, la réplique d'origine était correcte.

« Il croit qu'il est moins ignorant et moins brutal que toi sous prétexte qu'il a écrit ces quarante volumes sur le Coran. Je ne me fie pas à quelqu'un qui mélange religion et sang et, par ailleurs, j'ai lu son œuvre, je l'ai étudiée en profondeur. C'est

l'œuvre d'un dément, sans compter qu'il écrit dans un arabe fautif. La plupart des lettres finales manquent, quand ce ne sont pas des syllabes entières. Et ses idées, si on peut parler d'idées, n'ont aucune structure – elles sont irrationnelles, incohérentes et, si tu me permets ce jugement, c'est l'œuvre d'un démon détraqué, malheureux, fanatiques, ignorant, pauvre. Je ne suis pas sûr qu'il soit humain.

— *Dieu me suffit.*

— *Vois comme il est incapable d'argumenter. S'il a des pensées, qu'il nous les communique. Quant à son œuvre, il tente de combiner religion et science dans une démarche ridicule de terminologie mystique. Quarante volumes ?*

— *Oui, quarante.*

— *Ce sont tes ancêtres spirituels. C'est pour cela que je les ai rassemblés.*

— *Tu nous as rassemblés ! Ha !*

— *Pas moi. Ils n'ont pas amené la bonne personne, tu l'as dit toi-même. Veux-tu que j'aille chercher les Africains ?*

— *Je suis Africain. Je n'ai pas besoin des autres, et je professe la véritable religion. Ma religion est la révélation intégrale de la volonté de Dieu.*

— *Il croit que sa foi est la seule foi authentique, même s'il prétend être converti. Moi ? Je suis venu ici et j'ai tout construit sans le moindre nègre. J'ai travaillé comme un nègre moi-même. Non. J'ai travaillé comme un Maure. Ha. J'ai tout fait... mais dis-moi. Pourquoi le gouvernement t'a-t-il tranché les mains ? Pour quelles paroles irréfléchies ?*

— *Pas vraiment des paroles. Je suis dramaturge, vois-tu, un dramaturge très populaire, ajouterais-je – universellement populaire, exception faite du gouvernement et de l'Église catholique.*

— *J'ai signé des satires religieuses, politiques et sociales. Le peuple m'adorait, les autorités moins, tu l'as vu de tes propres yeux. Je les ai défiées et j'ai continué à écrire, en attachant des plumes à mes moignons. Mais ils allaient finir par m'exécuter.*

— *Je pensais qu'ils t'avaient exécuté.*

— *Non, j'ai pris la fuite et je suis venu ici, au Brésil.*

— *As-tu l'intention d'importer tes satires ? Si c'est le cas nous n'avons ni théâtres ni imprimeries, donc tel est pris qui croyait prendre. Ha.*

— *Peut-être que j'irai en Amérique du Nord.*

— *À toi de décider, ha. Mais ils sont pires que nous avec les monstres ! Ha !*

— *« Il sont pires que nous avec les monstres ! »*

— *La femme se mit à feuilleter un gros livre posé sur la table.*

— *« Que fais-tu ?*

— *C'est le catalogue des Livres mis à l'Index. Tu ne le reconnais pas ?*

— *Que fais-tu avec ?*

— *Je vais continuer à écrire des pièces ici. Et mettre dedans tout ce qui est interdit.*

— *À ta guise. Cela te vaudra la pendaison. La pendaison, je te le garantis.*

— *Je parie qu'il n'aborde pas les sujets qui vont à l'encontre de sa religion.*

— *La pendaison, je te le garantis. Dis-moi, nouveau chrétien, lorsqu'ils te pendront, est-ce que tu te moqueras d'eux ou tu leur raconteras des histoires grivoises ?*

— *Pas grivoises. Satiriques.*

— *Quelle différence entre comédie et satire ? Qu'est-ce que tu as importé, la comédie ou la satire ?*

— *Crois-tu que c'est Mahomet que je vénère, et pas "le Dieu" ?*

— *Lequel de vous a écrit Le Livre de la guérison de l'âme ? » Personne ne se manifesta.*

« Tu m'es ?

— *Aucune des personnes ici présentes.*

— *Et oui, nous t'avons attrapé, toi aussi. Nous t'avons attrapé cette fois-ci ! Oui, tu n'en réchapperas pas. Pour qui tu te prends, à disparaître ainsi, pour la Mauresse enchantée ? Sauvage ! Parle. Pourquoi t'a-t-on amenée ici ? Est-ce de la sorcellerie ? Qui d'autre l'a vue disparaître ? »*

Je n'inclus pas la pièce dans son intégralité mais à la fin j'éclatai de rire et les femmes braquèrent toutes leur regard sur moi. L'une d'elles prit la parole :

« Je n'y comprends rien non plus. J'ai lu mon rôle, mais je n'ai rien compris. Et pourtant, je ne m'en moque pas. Il n'y a rien de sage dans la moquerie.

— Pourquoi es-tu si surprise d'apprendre qu'il est à l'asile puisque c'est là que tu l'as mis dans ta pièce ? s'étonna une autre.

— J'ai oublié où je l'avais mis, expliqua Moraze. J'ai oublié que je l'avais mis dans un asile. »

Silence.

« Bon, nous ferions mieux de conclure pour aujourd'hui, suggéra la femme à la capeline en soie.

— Je n'ai pas aimé parce qu'il n'y a pas d'humour, dit l'une. Pour qu'une pièce soit bonne il faut qu'il y ait un peu d'humour.

— Oui, il y avait de l'humour à certains endroits.

— L'un dans l'autre, nous ferions mieux d'y aller. Vous savez toutes ce qui se passe dans les rues la nuit. Moraze, merci, très chère, puisse la vie t'être douce. »

Les femmes rangèrent les feuilles de papier qu'elles avaient apportées à l'intérieur d'une corbeille dans un coin de la pièce.

Elles se firent des embrassades et des accolades, puis elles nous saluèrent, Moraze et moi. Elles me regardèrent bizarrement, comme si elles n'arrivaient pas à dire si j'étais moi aussi une femme libre ou l'esclave de Moraze.

L'une d'elles posait sur moi un regard si insistant que Moraze me présenta à elle en expliquant que j'étais son apprentie, qu'à la réunion suivante

je ferais un exposé sur les méthodes naturelles pour entretenir la santé et la beauté. La femme me dévisagea, ravie, et nous échangeâmes une poignée de mains, puis elle s'en alla, non sans expliquer qui j'étais aux autres.

« Je t'ai vue sur ton banc au fond de la salle, avec ta mine suffisante, me dit Luiza après leur départ.

— Moi ?

— Oui, toi. »

Elle me regarda et m'adressa un clin d'œil.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

Sans me répondre, elle sortit le maïs vert et se lança dans les préparatifs du dîner.

« Je veux aller lui rendre visite demain, annonça-t-elle.

— Qui ?

— Au Mahomet de Bahia.

— Je peux t'accompagner ? »

Elle laissa ma question en suspens. Je ne la quittai pas des yeux.

« Tu voulais me dire quelque chose ? s'enquit-elle.

— Non.

— Apporte-moi la cannelle et la noix de coco. »

Je m'exécutai.

« Tu crois que toutes ces flatteries sont nécessaires ? lui demandai-je. Qu'est-ce qui pousse ces femmes à se couvrir les unes les autres de compliments ? »

Elle refusa de m'éclairer. Mais alors que nous dînions, mangeant le plat qu'elle avait préparé et les fruits avec le jus de manioc, elle me dit :

« Tu ne crois pas que j'aimerais finir mon travail, puis me divertir, manger des fruits et partager des histoires, comme n'importe quelle femme libre ? »

Je ne sus que répondre. Je me contentai de la regarder.

Puisse Allah te rendre plus doux.

L'asile pour nègres à Bahia

« La ville a bâti cet asile en lien avec l'Église », m'apprit Luiza en chemin. Nous nous engageâmes à droite dans une rue en terre, large et raide, criblée de nids-de-poule. « Ils n'auraient aucun mal à faire des bonnes routes ici. Mais c'est le cadet de leurs soucis, étant donné qu'ils ne marchent pas dans les rues. Et Dieu préserve leurs filles d'avoir à se servir de leurs pieds. »

Le bâtiment évoquait un immense entrepôt gris-brun avec des barreaux aux fenêtres.

« On inflige entre ces murs toutes sortes de sévices. Mais nous n'en serons pas témoins. À l'instant où je te parle ils lui retirent ses chaînes et le conduisent à l'un des parloirs. Qu'en est-il de ceux que personne n'a jamais le droit de voir ? »

J'imaginai une cave humide, basse de plafond, de la paille au sol, des hommes et des femmes enchaînés aux murs par les chevilles et les poignets. Les pièces à l'étage supérieur étaient sombres, elles remplissaient la fonction de parloirs et elles accueillait la journée les employés, et peut-être les fous les plus « dociles ». Dans ce « trou », on leur balançait de l'eau lorsque l'odeur devenait trop forte, on les brutalisait lorsqu'ils se comportaient mal, on leur donnait des sels et des vomitifs lorsqu'ils se sentaient malades. Ceux dont la folie était moins flagrante, ou ceux qui avaient été « guéris », étaient sortis clandestinement et revendus à des plantations de canne à sucre et de tabac en dehors de Bahia, à Recife, Olinda et Porto Seguro, et peut-être aux mines de Minas Gerais.

« Comment on se rend à Minas Gerais ? »

— Peut-être en suivant le fleuve San Francisco, puis en se dirigeant vers l'ouest à partir de l'endroit où il se jette dans le Rio do Velhos. Peut-être par cette route-là. Mais tu envisages déjà de me quitter ? Tu envisages d'aller à Minas Gerais ? Tu crois que tu n'as plus rien à apprendre de moi ?

— Non. »

Je demandai ensuite par quel moyen elle avait obtenu la permission de se rendre à l'asile.

« Par l'un des prêtres.

— Le père Vieira ?

— L'un d'eux. »

Elle se tut alors que nous faisons face au bâtiment. Il n'y avait ni balcon ni véranda, mais une porte monumentale. Il s'élevait comme un mur immense, une montagne.

Luiza frappa. Un vieux Portugais vint nous ouvrir. Elle lui tendit les documents. L'homme les étudia, les yeux plissés, puis il nous conduisit dans un couloir sombre et étroit. « *Por aqui, por aqui, rapidamente.* » Il déverrouilla une porte et nous entrâmes dans une pièce où il n'y avait aucun meuble. Il referma à clef derrière nous. À l'intérieur, un homme était étendu dans un hamac.

« Vous croyez que j'ai besoin d'une garde spéciale ? » lança l'homme.

Il avait la peau foncée et un turban blanc enroulé autour de la tête.

Il devait avoir dans les cinquante ans. Une barbe et une moustache poivre et sel. Un énorme grain de beauté sur la joue gauche, à la naissance de la barbe. Un front large et creusé de rides profondes. Il portait une chemise et un pantalon blancs. Lorsqu'il me regarda, je détournai la tête, gênée. Il avait les mêmes yeux qu'Anninho – sombres et pénétrants.

« Tu ne m'as pas dit comment s'appelle cette femme, dit-il à Luiza.

— Almeyda.

— Appelle-moi le fou de Bahia », me lança-t-il.

J'observai Luiza, qui garda le silence.

« Tu es mariée ? me demanda-t-il.

— C'est la femme de Martinho, dit Luiza, elle le cherche. Elle s'est déguisée pour courir moins de risques.

— Je n'ai pas vu Martinho. Le monde est un endroit barbare et brutal. Mais Allah est toujours à mes côtés, avec Ses bénédictions. Il ne les empêche pas de me frapper à la tête. *Eles me batem na cabeça o tempo todo*. Ils me frappent tout le temps à la tête. Mais regardez-moi. Toujours entier. Toujours fringant.

— Quand est-ce que tu l'as vu pour la dernière fois ?

— Il y a fort longtemps. Il n'est pas loyal du tout. Si j'avais mené la guerre sainte, tu penses que mon fils aurait rallié nos rangs ?

— Je croyais que vous vous étiez réconciliés et que toi, tu avais rallié ses rangs.

— Tu penses que je l'aurais tué durant la guerre sainte ? Non, je l'aurais enfermé avec les Indiens jusqu'à la fin des combats, ensuite je l'aurais forcé à servir son Dieu. Mais il refuse de revenir à la raison. Je ne l'ai pas vu. Je ne l'ai pas vu depuis qu'il s'est acoquiné avec les palmaristes.

— Palmares a été détruite.

— Je suis au courant. Je l'avais prédit. Est-ce que je ne l'avais pas dit ? La seule révolte authentique est la révolte des hommes. Allah leur est hostile. Est-ce que je n'avais pas prédit son hostilité ? » Il me regarda. « Pourquoi elle n'ouvre pas la bouche ? C'est sans doute une femme timide. *Você é tímida ? Você é uma mulher tímida ?*

— Tu veux que je t'aide à t'échapper de cet endroit ? » proposa Luiza.

Il ne me quittait pas des yeux.

« Quel âge as-tu ? Autour de trente ans, j'imagine.

— Oui, répondis-je. Presque trente ans.

— Lui a trente ans. Le monde est un endroit barbare. Barbare et brutal. Le seul Dieu est Allah. »

Il posa sur moi de grands yeux féroces.

« Tu es chrétienne ? »

Je lui dis que oui, j'étais catholique.

« Católica ? Ah, si je n'avais pas choisi la paix, je vous aurais tous tués.

— Tu es ici depuis combien de temps ? lui demanda Luiza.

— Je ne sais pas. Et les autres ? Que faire ? C'est ainsi qu'ils se sont réconciliés avec le monde. Comment constituer une armée quand je suis entouré de fous et de nouveaux chrétiens ? Comment en faire des guerriers ? »

Il nous dévisagea, Luiza puis moi, sans la moindre bienveillance.

« Aucun ne connaît la langue sacrée. J'essaie de leur enseigner le Coran et ils ferment leurs oreilles. Que faire dans ces conditions ? Je ne sais pas depuis combien de temps je suis ici. J'écris une exégèse du Coran. Quarante volumes. Et je le traduis en portugais, mais ils sont avarés au point de me refuser le papier. »

Il voulut nous dire autre chose mais à cet instant le garde tira le verrou et nous fit signe de vider les lieux.

« *Venha comigo*. C'est l'heure pour le Mahométan de se reposer.

— Je ne suis pas mahométan. Tu crois que je me prosterne devant Mahomet ? Ce n'est pas devant Mahomet que je me prosterne, mais devant Allah. Je suis musulman. De la tribu de la Mecque. Il n'y a qu'un seul Dieu. Le Dieu qui me sustente de Son esprit et me protège de ton engeance ! »

Au moment de franchir le seuil je fixai Luiza d'un regard qu'elle refusa de me retourner, et elle refusa de dire quoi que ce soit.

« Tu l'aurais connu avant, déclara-t-elle dehors sur un ton solennel. Tu l'aurais connu à l'époque où il menait sa guerre sainte... Mais il nous aurait tuées toutes les deux. Quand même, c'était un homme d'une grande sagesse, très réfléchi.

— Je ne comprends pas. »

Elle parla de la foi, car c'était la foi qui importait, pas la couleur de la peau.

« Non, je parle d'autre chose, lui dis-je. Je croyais qu'après avoir trouvé le père, je saurais où se trouve le fils. Qu'il soit sage ou réfléchi, ou complètement idiot, j'étais certaine qu'il me montrerait la direction à prendre. Maintenant me voilà perdue. Rien de ce que tu m'as enseigné ne *fonctionne* – ne fonctionne pour moi. Oh, je suis capable de guérir. Je suis capable de préparer des remèdes, mais je n'ai pas de réel pouvoir. Je n'ai aucun contrôle sur le surnaturel. Aucune de mes visions ne m'a dit où est Anninho. Je ne peux pas prévoir où il sera demain. Je veux m'en aller. Je veux partir à sa recherche dans le monde réel, le monde visible. »

Luiza ne dit rien.

« Quelle est la proportion du monde réel invisible ? » me demanda-t-elle.

Je ne sus que répondre.

« Tu es très ignorante, fit-elle une fois rentrée à la maison. Trop pour prendre la route maintenant. Qu'est-ce que tu sais vraiment ? Il faut que ce soit le bon moment. Ne t'ai-je pas appris l'importance du temps dans tout ce qu'on accomplit ? *O tempo é mais importante di que qualquer outra coisa.*

— Je dois partir, Luiza. Je te suis très reconnaissante. Je te serai éternellement reconnaissante pour tes leçons. Le monde n'est pas si terrifiant que ça.

— Le monde est toujours un endroit terrifiant ! s'exclama-t-elle en se détournant de moi. Tu n'as rien appris. *Você é uma mulher tola.*

— Demain matin, de bonne heure, je m'en irai. J'ai beaucoup appris et je t'en suis reconnaissante. Possible que je sois idiote, mais je suis une idiote plus instruite. »

J'ignore si elle m'entendit, parce qu'elle s'était enfermée à clef dans l'étude.

La fille du pajé me conduit à l'Indienne et au vieil homme assis sans bouger dans l'ombre de la longue hutte. Le même rituel barbare. Je touche les femmes. Leur peau devient lisse et souple. Elles sont d'âge mûr, mais toujours très belles.

« Nous voilà sauvées », dit l'une d'elles.

Pourtant elles restent assises devant la hutte, comme si elles ne connaissaient pas d'autre endroit.

« Cela ne suffit pas, m'informe la fille du pajé. Tu as soigné leur corps mais il en faut plus. Il faut aussi soigner leur volonté.

— Je ne possède que le pouvoir de soigner les corps, je n'ai pas encore la faculté de guérir l'esprit.

— Curandeira, et ta volonté à toi ? »

Je leur touche le front et les yeux, les femmes se lèvent et s'en vont.

« Les voilà redevenues entières », dit la fille du pajé dans un éclat de rire.

« Mais je ne le saurai jamais, repris-je. J'aurais dû m'en tenir à ma première idée, me faire passer pour une conteuse itinérante, parcourir le pays.

— Tu es tellement ignorante », répéta-t-elle, une flamme au fond des yeux. Des sillons se creusèrent le long de son nez et sur son front. Elle fronça les sourcils et me regarda les paupières mi-closes. « Trop ignorante pour me quitter. Tu ne sais rien. Je ne suis pas une femme ordinaire.

— Tu m'as montré comment me soigner avec des remèdes que l'on trouve partout. Je sais reconnaître une piste de tapir. Je sais suivre le

courant d'une rivière. J'ai un cheval, un bon déguisement. Je sais désormais observer la nature et en faire bon usage. Peut-être que je suis toujours une femme ordinaire, et une ignorante d'après tes critères, mais ceux qui ne connaissent pas les plantes vont peut-être me prendre pour une magicienne émérite. Ceux qui ne savent pas que l'air est peuplé de sons que seule peut entendre une oreille exercée vont penser que j'arrive à entendre le silence. Ceux qui ont peur de leurs propres rêves vont croire que j'ai sur les rêves un certain pouvoir. Ceux qui regardent à la mauvaise lumière verront de la magie là où moi, je peux dire que ce n'est pas de la magie parce que j'ai la bonne lumière.

— Tu as pour ambition d'être un charlatan tout autant qu'une idiote.

— Non, non, tu ne comprends pas. Je suis bien une femme ordinaire, mais tu m'as enseigné des choses qui me seront utiles lors de mon voyage. Et cela vaut sans doute mieux qu'être une *contadora de histórias*.

— Tu es une femme ignorante, et tu vas y perdre au change en me quittant. Avec moi, il y a toujours beaucoup à apprendre. Ah, espèce d'idiote. Je te l'aurais ramené si facilement

— Je t'ai demandé de m'accorder une vision et tu n'as pas voulu, ou tu n'as pas pu. »

Le vieil homme, lorsqu'il les entend partir, sort en criant. Il sert toujours contre lui la femme empaillée.

« Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Rien », me répond-elle.

Je m'en vais, mais j'ai peur de regarder derrière moi.

Tu as toujours été seule ?

Luiza refusa de m'adresser la parole toute la soirée.

Elle quitta l'étude au bout de quelques heures sans m'accorder le moindre regard ni m'adresser la moindre parole. Elle broya des plantes séchées et des organes d'animaux pour en remplir des fioles. Je lui proposai mon aide, qu'elle rejeta d'un revers de main, alors je me rendis à l'étude, je pris un livre et je m'installai avec dans mon hamac. Elle passa à côté de moi et me jeta un regard féroce. Je crus qu'elle allait m'arracher le livre des mains. Elle alla en prendre un sur une étagère et s'assit en face de moi en silence. A un moment, nos regards se croisèrent. Je lui souris mais elle se renfrogna.

« Luiza », dis-je au bout d'un moment. Elle ne releva pas la tête. « J'ai pris plaisir à te côtoyer. J'en ai plus appris à ton contact qu'auprès de quiconque. Je me suis sentie ici chez moi. Vraiment. Tu t'es montrée très bonne envers moi. Peut-être qu'après l'avoir trouvé...

— Non.

— Quoi ?

— Non, répéta-t-elle.

— Non je ne vais pas le retrouver ou non je ne vais pas te revoir ? »
demandai-je au bout d'une minute.

Elle refusait toujours de me regarder.

« À toi de décider ce que tu veux entendre. C'est toi qui es pleine de sagesse. *A mulher sábia*, voilà comment je devrais t'appeler. Ou c'est ce que tu crois être. » Elle me dévisagea. « Tu es pleine de *volonté*.

— Je ne peux pas accepter ta volonté à toi. Tu es injuste. » Elle lâcha un petit rire, puis elle se tut.

« Si je reste ici plus longtemps ce ne sera plus ma maison, cela deviendra une prison. Je me sentirai comme ces fous enchaînés dans le donjon. Ou j'aurai l'impression d'être ton esclave. »

Luiza afficha un rictus.

« Tu n'as jamais... tu as toujours été seule ? Tu n'as jamais été amoureuse ? Tu n'as jamais aimé quelqu'un ? »

Elle m'observa sans parler, puis elle retourna à son livre.

« Azamor, fit-elle à voix basse.

— Qu'est-ce que tu as dit ? »

Plus rien.

C'était son professeur ?

L'explorateur

Elle me regarda, la main toujours sur le livre.

« Il voulait explorer, faire des découvertes. Je ne devrais pas dire qu'il voulait le faire – il l'a fait pour de bon, il est devenu explorateur. *Ele era um explorador*. Il a découvert une ville indienne dans l'arrière-pays. C'était l'esclave d'un explorateur portugais. L'expédition comptait des Portugais et des Espagnols. Bien plus qu'un esclave, en réalité, même s'il avait un maître. C'était un guide et un interprète qui faisait le lien entre eux et les Indiens. Il connaissait toutes sortes de langues, toutes sortes de dialectes. Il les apprenait en un claquement de doigts. Même les Aimorés, ennemis de longue date des Portugais et des autres tribus, acceptaient de lui parler. Il connaissait leur langue, il avait soigné de nombreux membres de leur tribu. En fait, c'est lui qui a mené l'expédition aussi loin. Il n'était pas leur égal, il leur était supérieur. Je le dis, moi, même si l'histoire refusera de le dire. Ceux qui la racontent le passeront sous silence.

» Tu sais pourquoi j'ai apprécié Anninho dès le début ? Parce qu'il lui ressemblait beaucoup. Ne me regarde pas avec ces yeux-là. Ne va pas t'imaginer des choses. Il n'y a eu personne en dehors d'Azamor.

» En pleine nature, dans la jungle, il n'y a pas de distinction entre les esclaves et les hommes libres. Ils sont tous esclaves, tous libres – et leur prétention à la supériorité se voit dans leur travail, leurs actions, leur foi ». Elle posa sur moi un regard prudent. Leur *volonté*.

« Azamor était un homme-médecine autant qu'un guide et un interprète. Il leur était utile parce qu'il les aidait, eux et les Indiens. Il a gagné le respect des Indiens, la plus haute considération, et ils ont commencé à le suivre, à cause de ses remèdes. Les Blancs ont rebroussé chemin, le terrain était trop accidenté. Mais comme il avait "la chance de son côté", son maître lui a donné l'ordre de poursuivre sa progression et d'envoyer des comptes rendus pendant que lui regagnait la côte, et en définitive le Portugal. Alors Broadilla est reparti. Broadilla, c'est ainsi que s'appelait son maître.

» Donc Azamor a continué à explorer l'intérieur des terres, s'enfonçant loin, de plus en plus loin, vers les "cités perdues de l'or", dans les profondeurs. *As cidades de ouro*, la source des légendes.

» Pourquoi est-il resté sourd à ma prophétie ? Ce n'était pas mon professeur, je n'étais pas le sien non plus. Mais les Indiens le tenaient en haute estime et il sentait qu'il gagnerait le respect et l'estime des Portugais aussi – du monde entier, même.

» Il a envoyé des messages, des rapports, des cartes, des dessins, et aussi des détails concernant les attributs des Indiens, la façon de fraterniser avec eux et de s'assurer qu'ils vous fassent bon accueil. Durant ses explorations, il a soigné beaucoup de gens et fait des découvertes médicales. Et il a partagé ses connaissances avec eux. Il leur a enseigné beaucoup de choses, à eux aussi. C'est lui qui m'a appris ce que je sais, en majorité. C'était à moi qu'il envoyait ses observations médicales, pas à eux, à qui il adressait les cartes, les croquis et les autres comptes rendus détaillés. Mais qu'est-ce qu'ils auraient fait de ces observations ? Ils ne se souciaient guère du savoir des indigènes, du nôtre ou de celui des Indiens, uniquement de l'or. *Eles foram hipnotizados por ouro. Ouro. Ouro. Ouro.*

» Après avoir découvert la cité d'or que tous convoitaient, il a été trahi. Ils ont prétendu que les Indiens l'avaient tué mais les Indiens avaient été très courtois avec lui. Tu as vu comme ils sont courtois avec moi ? Lui, il apprenait leur langue en un claquement de doigts ! » Elle joignit le geste à la parole. « Même les Aimorés !

» Voici comment ça s'est passé. Tu es une vieille conteuse. Écoute. Broadilla, qui n'avait jamais vu l'endroit en question, a revendiqué la

découverte de la cité et il a publié et diffusé toutes les informations qu'Azamor lui avait envoyées. Toutes. À part, bien entendu, les observations médicales que j'avais reçues. Mais il n'aurait sans doute pas su quoi faire avec. Il aurait même pu les détruire en prétextant que c'était un savoir inutile ou tabou. »

Luiza garda le silence un long moment, puis elle reprit :

« Cet endroit que le maître a prétendu avoir découvert, Almeyda, il n'avait même pas posé les yeux dessus ! Il n'a jamais vu cette région. Les cartes, les comptes rendus, les documents, tout cela venait d'Azamor. Il avait découvert ce lieu que tous cherchaient. La cité d'or. Quand Broadilla a présenté son rapport à la couronne il n'était fait mention nulle part d'Azamor. Même pas en sa qualité de guide et d'interprète. Non. Broadilla a récolté tout le mérite, toute la gloire. Il s'est présenté comme un authentique explorateur.

» Qu'est-ce qu'ils craignaient ? Je vais te le dire. Une alliance avec les Indiens ? Je veux que tu racontes l'histoire sans sa totalité. C'est toujours la même. Trahison, capture, exécution. Toujours pareil, du début à la fin. *É a mesma história.* »

Elle me cachait des choses. Pourquoi me regardait-elle comme si j'étais en un sens responsable ? Je n'arrivais pas à détacher mon regard du sien, étrange, farouche.

« Pourquoi ce nom, Azamor ? » demandai-je.

Les yeux vissés sur moi, elle répondit :

« Je ne sais pas son vrai nom. Certains l'appelaient "Do Broadilla", comme son maître, c'est l'usage avec les esclaves, mais il refusait ce nom. Il avait pris celui de l'endroit où il était né en Afrique, une ville au Maroc, Azamor.

— Donc il était mahométan, comme Anninho ?

— Ne dis pas mahométan, c'est *depreciativo*. Musulman ou catholique, ce n'est pas la foi qui importe, ce sont ses *actes*. Je n'ai aucune preuve de ce qu'il a accompli, cela appartient à son maître, comme lui appartenait l'esclave, uniquement des notes sur des plantes médicinales et d'autres merveilles. »

Le départ

« Je te trouve toujours ignorante et stupide », dit Luiza en m'accompagnant à la porte le lendemain matin, au point du jour.

Elle m'embrassa sur le front et me conseilla :

« Abrite-toi quand il fera mauvais temps... Voyage *comme si* tu avais ces pouvoirs. »

Elle m'embrassa de nouveau et me serra dans ses bras, puis je franchis le seuil, je détachai mon cheval et je m'éloignai.

Je contournai la colline qui menait aux quais. Même s'il était encore très tôt il y avait sur la route des esclaves qui descendaient la butte, chargés de grain, d'étoffes, de bois brésilien et de produits manufacturés destinés aux navires qui feraient cap sur l'étranger et ceux qui se contentaient de longer la côte. Si ce n'était pas la Baie de tous les Saints, pensai-je, quelle baie ? Quelle ville côtière ? Si Anninho n'avait pas été capturé, s'il avait pu s'échapper et mettre ses plans à exécution, est-ce qu'il serait plus judicieux de remonter la côte ou de m'aventurer à l'intérieur des terres ? Luiza m'avait-elle suggéré de me rendre dans l'arrière-pays lorsqu'elle m'avait raconté, sans la finir, l'histoire d'Azamor ? Que choisir, aller à Minas Gerais ou repartir vers Porto Seguro ?

J'allais croiser un groupe d'esclaves fraîchement débarqués, enchaînés ensemble. Éperonnant mon cheval, je fis demi-tour et remontai la colline, traversant le quartier commerçant jusqu'à la lisière de la ville. Un Africain à cheval, c'était bien considéré comme un crime dans la région, non ? Je laissai la ville derrière moi, je mis pied à terre et je conduisis l'animal dans la forêt en suivant la piste d'un tapir, vers l'ouest, vers l'intérieur.

Le Russe

Je débouchai dans une clairière traversée par un ruisseau. Je ne vis l'homme qu'à l'instant où je me retrouvai face à lui – un homme aux cheveux noirs et bouclés assis sur un rocher. Il portait un ample chemisier blanc, un pantalon noir et des bottes hautes. Il leva la tête et m'observa avec un certain intérêt, sans mot dire. Il avait une main fourrée dans sa tignasse sombre. J'immobilisai le cheval, prête à rebrousser chemin ou à présenter mon attestation. Je me rappelai que certaines personnes kidnappaient les hommes libres et faisaient d'eux des esclaves.

Alors il me demanda si je parlais portugais dans un portugais teinté d'un accent étranger.

Oui, répondis-je.

« Vous êtes brésilienne ? »

C'était la première fois qu'on me posait cette question.

« Oui.

— J'étais dans le navire russe qui a livré des fourrures et de la vodka. Enfin, il n'a rien de russe. Ce sont des Hollandais qui l'ont construit. Ils ont fait venir de Hollande des charpentiers pour construire des navires. Ça a coûté neuf mille roubles. Je ne devrais pas être ici mais je ne pense pas qu'ils vont venir me chercher en pleine forêt. Peut-être qu'à ma place ils vont embarquer un marin sans attache ou un nègre et le ramener avec eux. Ils font des réparations, ils reprendront la mer ensuite. Si ça se trouve, je ne vais pas revoir Moscou avant plus d'un an. C'est difficile pour Kalita, la vie de femme de marin. Je devrais lui écrire une lettre, elle tombera amoureuse d'un autre au lieu d'attendre mon retour. Une femme extraordinaire, même si elle se trouve très commune. Elle pourrait avoir la chance d'épouser un médecin moscovite. Je vais lui demander son pardon. Peut-être qu'elle ne me pardonnera pas, alors elle en aimera un autre et je vais rester dans cette ville étrange, ou exploiter un champ d'or. On me traitera de scélérat, mais l'espoir pourra renaître.

» Parfois une situation inédite exige un nouveau code de conduite. Si je travaillais dans une usine de canons ou de cloches à Moscou, les choses seraient différentes. J'aurais les mêmes exigences, les mêmes tâches, et je pourrais être fidèle à cette femme. Dans mes rêves il m'arrive de la voir dans les bras d'un autre. Mais Kalita n'est pas comme ça. Elle est loyale. Je dois peser le pour et le contre avant qu'ils m'abandonnent ici. Je sais qu'elle se trouverait mieux avec un nouvel amour, un homme qui pourrait passer du temps avec elle, qui tiendrait le gouvernail de sa propre vie, sans tous ces gens pour lui dire quoi faire. Je sais que ce serait différent, que ça vaudrait mieux pour elle. Au début elle me traitera de scélérat, ma famille tout entière me traitera de scélérat, mais ensuite elle trouvera un nouvel amour – un homme qui la protégera contre les dangers et les épreuves parce qu'il vivra avec elle dans la même ville. Un médecin, ou un professeur, ou alors un ingénieur. C'est possible, vous croyez ? Elle n'a rien d'une paysanne. Parfois je me dis qu'ils ont dû faire erreur, que ses parents n'ont pas reçu le bon enfant. Et elle lit beaucoup, tout ce qui lui tombe sous la main, et elle connaît le vrai sens derrière les mots, alors je suis d'avis qu'elle fera une bonne épouse pour tout homme digne de ce nom. Elle lit la poésie et l'histoire russe.

» C'est une femme douce et mélancolique, et une rêveuse, et il lui faut quelqu'un qui prenne sans cesse soin d'elle. Au début, quand je parlais en mer, elle s'imaginait que je me lançais dans une grande aventure romantique et, ensuite, quand je lui revenais... c'était la déception. J'étais différent, mais pas comme elle l'avait imaginé. La vie à bord d'un

navire est brutale, faite de désordre et d'incertitude. À mon retour j'étais quelqu'un de plus complexe mais elle ne s'en rendait pas compte. L'image qu'elle se faisait de mes aventures et de mon héroïsme. Je ne cadrais pas avec son "idée". Je suis d'une famille humble, et ils se sont trompés avec elle, ils ne l'ont pas donnée aux bons parents. Je ne suis pas un homme méchant. J'ai très bon cœur, mais j'ai des souvenirs et des peurs comme tous les hommes. Ils vont tous me traiter de scélérat – mes amis et mes proches, mes frères et mes sœurs, mes neveux.

» Un professeur qui a la tête sur les épaules va forcément la remarquer, ou des personnes influentes s'apercevront de sa mélancolie, de son expression pensive.

» L'expression de toutes les dames bien nées et de qualité.

» Quelqu'un va la remarquer et voir sa nature intérieure parce qu'elle brille au fond de ses yeux. Elle est très intelligente, mais aussi très franche, et il lui arrive de laisser ses émotions prendre le dessus, et elle n'a pas pour un sou de jügeote.

» Je ne sais pas quoi faire. Si j'y retourne je ne serai pas libre de choisir ma propre vie. Peut-être que je vais rester ici, devenir riche et ne plus lever le petit doigt. On raconte que les riches ne lèvent jamais le petit doigt. Là-bas je ne suis personne mais ici, j'ai vu des hommes du peuple cligner de l'œil et le travail était fait. Il paraît qu'ici, il suffit d'obtenir sept nègres et le gouvernement vous donne une plantation de canne à sucre, et c'est gratis et sans obligation, on ne la loue pas au roi. Sept nègres ce n'est pas beaucoup, vous en pensez quoi ? Il paraît qu'au début tout se passe bien mais ensuite les nègres réclament leur liberté et font le mur, alors il faut en acheter encore, tous les douze ans.

» Je peux me lancer dans ce projet, et ensuite lui écrire une lettre pour lui parler de ma nouvelle situation dans un nouveau pays où personne ne me dit quoi faire. Je vais lui envoyer de l'argent et si elle m'aime elle viendra. La vie que je menais avant m'a rendu méfiant et craintif, mais ici je suis dans un nouveau pays avec de nouvelles idées et de nouvelles opportunités pour un homme du peuple. Je vais rester ici et devenir riche en un clin d'œil. Avoir des esclaves, devenir quelqu'un d'honorable et me sentir de nouveau comme un être humain, et fumer du tabac, et boire de la vodka importée de Russie, et me raser le menton comme le tsar. Vous avez déjà croisé un homme de ce genre ?! »

Il sauta sur ses pieds, courut jusqu'au ruisseau, recueillit de l'eau au creux de ses paumes et s'aspergea la tête. Soudain il eut l'air abattu.

« Peut-être qu'elle ne voudra pas venir. C'est une femme attachée aux traditions, elle croit au lien avec le passé. Elle ne risque pas de quitter sa famille pour venir dans un nouveau pays, dit-il debout au

milieu du ruisseau. C'est compliqué pour un homme de penser par lui-même, parce qu'ils lui disent quand se lever et quand dormir. Il n'y a que les classes supérieures qui peuvent penser par elles-mêmes, avec les nobles. Pour les autres c'est "suis ce conseil-ci, suis celui-là". Gérer une plantation de canne à sucre, ça ne doit pas être du gâteau. Tu clignes de l'œil mais tu dois savoir pour quoi tu clignes de l'œil. Il doit y avoir des connaissances derrière le clin d'œil. Je ne sais rien faire quand je ne suis pas à bord d'un bateau. Et je n'aime pas fumer du tabac. On dit que ce qui souille un homme, ce n'est pas ce qu'il fait entrer en lui, mais ce qui sort de lui. » Il posa sur moi un regard pénétrant. « On raconte que les juifs et les jésuites pullulent dans ce pays. »

Je lui répondis que oui, il y avait beaucoup de jésuites mais l'entrée était interdite aux juifs, à l'exception des convertis, des « nouveaux chrétiens », même si on devinait que la majorité continuait à pratiquer la juiverie, mais pas en public – clandestinement, en secret. Ainsi donc, ajoutai-je, ce pays devait être plein de juifs qui se cachaient.

« Je ne veux pas me couper la barbe ni changer de religion », déclara-t-il.

Il marqua une pause et me dévisagea, d'un regard cette fois plus doux. Est-ce qu'il venait de m'avouer qu'il était juif ? Et il parlait si librement des sept nègres à acheter, et son vocabulaire... avait-il conscience de qui j'étais ?

« Non, je refuse de me couper la barbe et de changer de religion, insista-t-il. Cela m'ennuie de n'avoir rien à faire. Je ne peux pas rester assis et me tourner les pouces. Je ne peux pas cligner de l'œil et faire travailler les autres. J'ai besoin que ça s'agite et qu'il y ait des écueils, besoin de ne pas savoir quand ce sera le calme plat ou la tempête, ou quand un capitaine va me mettre une calotte et m'asticoter sans raison. »

Soudain il me parut heureux. Il passa une main dans ses cheveux et tritura sa barbe, puis il sortit de l'eau, affichant l'expression d'un homme sur le point d'accomplir un acte courageux ici-bas, sans savoir si c'était bien ou mal, il s'en alla dans la direction par laquelle j'étais arrivée. Il marcha d'un pas titubant avant de retrouver son équilibre et de se diriger droit vers la forêt. Je conduisis mon cheval vers le ruisseau pour le faire boire.

Une femme honnête

Le cheval désaltéré, je franchis le ruisseau et poursuivis ma route. Je me rappelai que l'une des plantations sur lesquelles nous nous étions

rendues, Luiza et moi, se trouvait non loin de là et je décidai d'y faire un détour. Je vis une vieille femme venir dans ma direction, une corbeille de lessive sur la tête. Je mis un certain temps à la reconnaître, c'était l'une des « infirmières » qui soignaient les malades sur la plantation. Elle posa la corbeille par terre à côté du sentier et leva les mains. Je mis pied à terre. La vieille femme ne m'appela pas par mon nom mais elle savait que j'étais une amie de Luiza. Elle voulut savoir où je me rendais. Je lui dis que je faisais route vers Minas Gerais et ma réponse me surprit moi-même.

« Madame Moraze n'est pas du voyage, pourquoi ? »

— J'y vais seule.

— Viens, reste avec moi un moment. J'apprécie ta compagnie. Un nouveau visage passera inaperçu. Attache ton cheval dans la forêt, laisse-le manger de l'herbe et viens avec moi. Je dois d'abord m'occuper de la lessive. Pardi, un nouveau visage passera inaperçu. Et il y a un bonhomme étrange qui est arrivé, la maîtresse nous a donné notre journée pour l'écouter parler.

» Un prêcheur itinérant. Le jésuite ne veut pas de lui, il croit qu'il nous détourne du droit chemin, mais la maîtresse n'est pas de cet avis. Elle veut qu'il reste ici, je veux dire. Hier soir ils se sont disputés, lui et le jésuite. Le jésuite a traité le prêcheur de magicien et de voyant – peut-être même de chasseur de fortune – mais la maîtresse veut qu'il reste.

— Si elle vous a donné votre journée, pourquoi dois-tu t'occuper de la lessive ?

— C'est la mienne et celle de ma nièce. »

Je l'accompagnai au ruisseau, où je l'aidai à laver et rincer les vêtements, puis nous remontâmes ensemble un sentier tapissé d'épaisses plantes rampantes. Je vérifiai que tout se passait bien pour le cheval, qui se régala d'herbe. La vieille femme me conduisit à sa case en bordure de la plantation, près de la forêt. Il y avait foule autour du porche de la maison du maître. Nous laissâmes le linge propre chez elle.

« Tu es sûre que ça ne va pas nous attirer des problèmes ? demandai-je. »

— Oui, aujourd'hui un nouveau visage passera inaperçu, la maîtresse est tellement prise avec le prêcheur.

— C'est la maîtresse qui dirige la plantation ?

— Ma foi, c'est tout comme, expliqua la femme tandis que nous prenions place derrière la foule qui s'était massée devant la véranda. Elle est mariée à un Français qui la laisse agir à sa guise... Le visiteur n'a pas séduit monsieur autant que madame, paraît-il, parce qu'il vient

d'Europe et qu'il est habitué à toutes sortes d'idées nouvelles. Moi ? Je ne saurais dire. Je ne fais confiance à personne, mais je vais l'écouter. Il n'y a que le prêtre qui le déteste, alors il ne quitte pas la chapelle pendant les sermons du prêcheur, et il lui refuse même l'accès pour prier, malgré l'avis de la maîtresse.

» C'est un jésuite français. Ils sont parmi les plus stricts. Il traite le prêcheur de magicien et de voyant et de chasseur de fortune, ce sont ses mots ; je comprends ce qu'il veut dire, il a été mon maître – pour lui ce n'est pas un saint homme. Je ne saurais dire, parce que je ne fais confiance à personne. »

Elle se tut et j'observai la maîtresse qui était assise sur la véranda, couronnée d'une masse de cheveux noirs dans une coiffure sophistiquée. Elle portait une robe d'extérieur bleue, un béguin était posé sur ses genoux. C'était madame Froger – la jeune femme qui était passée voir Luiza.

Elle se pencha légèrement vers l'avant, l'air fascinée, presque hypnotisée.

Je finis par diriger mon attention sur l'homme vêtu d'une longue tunique qui évoquait l'habit d'un moine ; il avait les cheveux et les yeux très sombres, on aurait dit un Turc. Il était très beau. Il parlait d'une voix douce et promenait son regard sur la foule, en s'attardant sur madame Froger. Il avait le genre d'expression et le genre de voix qui donnaient le sentiment qu'il s'adressait à chacun individuellement. Je l'entendis mentionner le « quiétisme », expliquer que sa perspective s'élargissait.

« Vous ne faites pas partie de l'histoire, l'entendis-je dire. Mais est-ce que vous voulez en faire partie ? Qu'est-ce que l'histoire, sinon celle des diables et des démons ? Seuls les diables et les démons jouent les rôles principaux dans les pièces écrites par Malin.

» Moi ? Je ne veux pas occuper la scène du monde. Il n'y a que les pécheurs qui y ont accès. Soyez reconnaissants de n'avoir reçu aucun rôle, de vous trouver en dehors de l'histoire, comme un autre le révélera un jour, et de n'avoir pas à nager dans la mer de sang. »

Le prêcheur marqua une pause, les yeux pleins de bienveillance, caressant la foule de son regard.

« Vous êtes des âmes fortunées et vous devriez être des âmes heureuses. À présent, que tous fassent en silence l'expérience de l'amour de Dieu et l'amour de l'homme, l'amour du prochain. Amis, écoutez. Accomplissez le bien aujourd'hui et demain. N'observez pas les bonnes actions à distance, laissez-les s'emparer de votre âme avec joie et sans calcul, par surprise. »

Il demanda s'il y avait des Tupis parmi l'assistance puis il essaya de dire « Amis, écoutez » dans leur langue.

Il regarda tout le monde avec une suprême gentillesse avant de se tourner vers madame Froger, de s'approcher d'elle et de lui baiser les mains.

« Depuis qu'il est arrivé ici, on nous donne nos matinées », m'expliqua la vieille femme alors que nous regagnions sa case.

Je voulus voir ce que faisait l'homme d'un coup d'œil jeté par-dessus mon épaule mais je n'osai pas, car je ne voulais pas me faire remarquer maintenant que la foule se dispersait.

« Moi ? disait la vieille femme. Je ne fais confiance à personne. Non, je ne laisse personne prendre mon âme par surprise. »

Elle se mit à rire. À l'intérieur de la case elle alla s'asseoir dans son hamac pendant que je m'installais par terre sur une natte. Elle avait pris une longue pipe, aussi longue que celles qu'utilisaient ma mère et ma grand-mère, et elle fumait. Elle me proposa une bouffée, je lui répondis que je ne fumais pas.

« Tu es seule maintenant ? me demanda-t-elle.

— Quoi ?

— Tu as obtenu ton indépendance ? *Sua liberdade* ? »

Je la regardai, je ne comprenais pas de quoi elle parlait.

« Tu te sens prête à soigner à ton compte ?

— Oh. Oui. »

Je me gardai de lui dire que j'étais partie sans achever ma formation.

« Alors quand ils viendront ce soir, tu me diras quoi faire, déclara-t-elle. Il y a une enfant que tu dois voir, j'y tiens absolument. Je ne sais pas comment l'aider, cette pauvre petite. Ce n'est pas son corps qui souffre. C'est dans sa tête que ça ne va pas du tout. J'ai peur qu'elle perde la raison. »

Je lui expliquai que je ne pouvais pas rester aussi tard, que je devais reprendre la route avant midi.

« Ils ne vont pas savoir que tu es là, me rassura-t-elle. Personne ne vient me déranger. »

Je gardai le silence.

« Il va falloir demander à Madame Moraze, je n'ai pas le droit de vous aider. »

La vieille femme m'étudia avec surprise, puis avec curiosité, et la curiosité céda la place à la colère.

« C'est la première fois que je croise un guérisseur qui refuse de soigner quelqu'un. Je suis une femme honnête. Les mystères de ce

nouveau monde m'échappent, mais je crois que tu mens. Je crois que tu es une *menteuse* *. Je ne veux pas que tu restes ici. Va-t'en.

— Mais je...

— Reprends ton chemin. Ouste, s'énerva-t-elle. C'est pour cela que tu t'en vas, parce que madame Moraze a découvert tes menteries et elle t'a renvoyée. Je vais lui demander de venir pour qu'elle nous débarrasse du mal que tu as apporté. Je ne te fais pas confiance. *Menteuse* *. Je ne veux pas que tu restes ici. »

Je me mis debout. Je me retournai, prête à lui expliquer que j'avais pris la décision de partir prématurément, que je n'étais pas sûre de mes pouvoirs et que je pouvais faire plus de mal que de bien aux gens, surtout s'ils souffraient dans leur tête, pas dans leur corps. Je ne savais pas comment on chassait les démons. Je connaissais les rituels mais pour moi ils étaient vides. J'ignorais leur signification, ainsi que leur fonctionnement.

J'ouvris la bouche mais elle se mit à m'insulter, à la fois en portugais et en français, et dans une langue africaine que je ne comprenais pas.

« *Menteuse* *. *Menteuse* *. Ouste. Ouste. *Mwongo wa kike. Mentirosa.* Débarrasse-moi le plancher ! »

Elle semblait m'insulter dans toutes les langues de la Terre. À l'instant où elle quitta son hamac, je franchis le seuil de la case et je courus dans la forêt.

Les herbes et les ongles longs

Je détachai le cheval et l'enfourchai. M'assurant que j'avais le soleil dans le dos à chaque fois que je débouchais dans une clairière, vérifiant de quel côté la mousse poussait sur le tronc des arbres, je poussai vers l'ouest, même si je n'avais pas la moindre idée de la distance qu'il me faudrait parcourir pour atteindre le fleuve São Francisco, ni du temps que cela me prendrait. Je me nourris d'herbes, de baies et de sucs. Je dormais dans le hamac que Luiza avait jeté en travers du dos de mon cheval, je le fixais aux arbres suivant l'exemple de Luiza, je grattais le sol et j'allumais un petit feu en dessous.

Il y avait des herbes spéciales que Luiza m'avait appris à brûler pour éloigner les animaux indésirables pendant que je dormais. Une nuit je découvris une araignée qui rampait sur mon ventre. La nuit suivante je m'enduisis le corps d'une huile spéciale que j'avais oubliée jusqu'ici – une huile dont les insectes ne supportaient pas l'odeur,

d'après Luiza, mais qui pour moi ne sentait rien. Je m'en mis sur le corps et dans les cheveux. Sur le visage, aussi, et les paupières. Je remarquai que mes ongles avaient beaucoup poussé depuis la période où Luiza m'avait hébergée. Un souvenir me revint et me fit sourire, quand j'étais petite ma mère me coupait les ongles lorsqu'elle les trouvait trop longs. Cela ne me plaisait pas parce que la maîtresse et ses filles avaient les ongles longs et je voulais les mêmes. Ma mère m'avait expliqué que c'était une mode chez elles, une façon de montrer la place qu'elles occupaient dans la société. Toujours amusée par ce souvenir, j'attachai solidement le cheval à proximité, je grimpai dans le hamac et je m'endormis. Je n'aurais su dire combien de lieues j'avais parcourues en quelques jours. J'ignore ce qui m'avait forcée à prendre la décision d'aller à Minas Gerais plutôt que de longer la côte ou de pousser jusqu'à Paraíba, la Nouvelle Palmares. Mais sauf erreur, j'avais entendu quelqu'un – Luiza – dire qu'Anninho avait établi des contacts avec les Africains qui travaillaient aux mines. Je me rappelais vaguement l'avoir entendu.

Turiri

J'enroulai le hamac et je le posai en travers du dos de mon cheval, j'allais reprendre la route quand un petit Indien de huit ou neuf ans m'aborda, me demandant ce que je faisais là dans un portugais mâtiné de tupi et d'espagnol. Il s'était posté au milieu du sentier et me barrait le chemin. Armé d'une lance taillée dans une branche, il ne portait qu'un pagne blanc.

Je lui dis que je faisais route vers Minas Gerais, vers les mines.

« Tu vas dans la mauvaise direction. Là-bas, c'est mon village. »

Je remarquai qu'il dirigeait la pointe de sa lance vers le sol, qu'il ne me défiait pas avec. Il gardait les bras pliés et les jambes écartées. De loin on aurait dit qu'il avait les paupières enflées, elles semblaient s'affaisser, mais en m'approchant je me rendis compte que le liquide que j'avais pris pour de la sueur ou des larmes était une sorte de pus qui lui suintait des yeux. C'était infecté.

Je lui demandai si je pouvais venir plus près.

« Pas besoin. Par contre, tu dois faire demi-tour et t'en aller. »

Je m'étais adressée à lui dans un mélange de portugais et de tupi et je lui expliquai qu'il avait un problème aux yeux, je voulais les examiner.

« Mes yeux vont bien. Je vois bien que tu es Anhanguera. »

Il venait de me qualifier d'« esprit malin », ou de « vieux démon », il pensait que j'allais essayer de le duper.

« Tu veux me conduire à ta mère ou à ton père, pour que je leur explique que tu as un souci aux yeux, et que j'ai peut-être un remède qui les soignera ? »

— Tu n'arrangeras rien, au contraire. Demi-tour. Je vais leur dire que j'ai vu Anhanguera et que je l'ai chassé.

— Je ne suis pas un homme, je suis une femme.

— Le mal peut venir sous la forme d'un homme ou d'une femme. »

Je ne sus que répondre. Alors, je lui suggérai :

« Si je te laisse mener mon cheval jusqu'au village, en échange tu me permettras de te suivre ? »

— Tu as un cheval ! s'exclama-t-il. Seuls les dieux montent à cheval !

— Tends la main, que je te donne les rênes. »

Il tendit la main et, tout en plaçant les rênes dans ses mains, je me penchai et j'examinai ses yeux. Il avait une vilaine inflammation, comme si quelqu'un lui avait jeté du piment Malagueta à la figure. Du pus coulait au coin des paupières. Il commença à se frotter les yeux mais je retirai sa main.

« Ça va empirer la situation. »

Il mena le cheval par les rênes et je lui emboîtai le pas.

À l'entrée du village, j'aperçus plusieurs maisons tout en longueur, semblables à celle qu'habitait Maite. Assises sur le seuil, des femmes tissaient.

« Sur quoi travaillent-elles ? »

— Des *coxonilhos*. »

Des couvertures destinées aux chevaux.

« Pourquoi tisser des couvertures pour les chevaux si elles n'ont pas de chevaux ? »

— C'est pour Zune. Zune leur a dit de le faire.

— Votre chef ? »

Le garçon s'esclaffa.

« Non.

— Où sont les hommes ? »

— Ils chassent.

— Pour Zune ? »

— Oui, et pour nous aussi.

— Où est ta mère ? » lui demandai-je à l'instant où l'une des femmes se précipitait sur lui. Elle le prit par l'épaule et l'éloigna, les yeux fixés d'abord sur l'animal, puis sur moi.

« Mère, elle a un cheval, dit le garçon. Elle veut guérir mes yeux. »

La femme lui demanda d'aller chercher sa grand-mère. Le garçon entra dans l'une des huttes. La femme était très jeune, elle n'avait pas vingt ans. Elle allait seins nus, les reins ceints d'un pagne.

« Qui es-tu ? »

— Je m'appelle Almeyda. L'infection que ton fils a à l'œil m'inquiète. J'en ai déjà vu avant, et je les ai soignées. Je te propose mon aide.

— Si ma mère n'a pas été capable de le soigner, tu ne pourras pas. Mais je vais attendre qu'elle nous rejoigne. »

C'était une très belle femme, elle évitait de me regarder en face. Elle se tenait les épaules voûtées et arrondies et fixait le sol de ses yeux plissés. Elle resta ainsi sans parler jusqu'à ce que le garçon revienne accompagné de sa grand-mère.

La femme Tupi plus âgée me regarda bien en face, elle. Je m'attendais à une personne très âgée mais elle approchait de la quarantaine et elle avait les cheveux aussi longs et aussi noirs que ceux de sa fille, et le visage aussi lisse, mais les traits plus tendus et plus sévères. Ses yeux tombèrent sur ma taille. Elle toucha le sifflet et l'outre attachés à ma ceinture. Elle les étudia d'un air surpris, elle semblait les reconnaître. Son examen achevé, elle m'observa.

Je lui expliquai en tupi que j'étais une amie, que je voulais simplement aider le garçon. Je le vis se frotter les yeux encore une fois mais je n'essayai pas de l'en empêcher. Je regardai la femme, attendant qu'elle parle. Elle resta silencieuse un long moment avant de réagir :

« Il portait les mêmes objets que toi. Viens, voyons de quoi tu es capable. »

Attachant le cheval à un arbre tout proche, je la suivis à l'intérieur de la hutte. Le garçon et sa mère suivaient derrière. Avec l'aide de la grand-mère, je disposai des nattes par terre et le garçon s'étendit dessus. Je proposai à la femme de m'accompagner dans la forêt. Elle accepta.

« Est-ce que vous avez un *moringa* ? »

— *Moringa* ?

— Une cruche, traduisit le garçon en tupi.

— Oui. »

Elle alla chercher une cruche dans un coin. Sans mot dire, mais d'un œil attentif, elle me regarda cueillir les plantes dont j'allais avoir besoin – des herbes à infuser et d'autres pour rincer les yeux du garçon. Elle voulait connaître le nom et l'usage de tout ce que je ramassais. « Ça, je ne sais pas ce que c'est », avouait-elle parfois. Pour d'autres herbes elle avait déjà un nom dans sa propre langue et me disait pour quels maux elles étaient indiquées.

« Copaïba. Cela fait longtemps, longtemps que je connais la copaïba.

» Oh, pour cette affliction je donne un thé fort et de l'écorce de chêne, et je garde les membres au chaud. Une plante très dangereuse... oh, celle-là, un simple contact peut être fatal. » Elle me montra une plante qui mangeait des insectes et des petits animaux.

« J'ai entendu parler de ces plantes carnivores, lui dis-je.

— Certaines mangent des hommes. Mais dès qu'on en trouve une, on la coupe au pied. »

La récolte terminée, nous allâmes remplir la cruche d'une eau froide et claire puisée dans un ruisseau à quelques pas.

À notre retour nous trouvâmes le garçon toujours étendu sur les nattes, sa mère agenouillée à ses côtés. Elle nous accueillit d'un sourire et s'écarta, la tête toujours baissée.

La grand-mère fit infuser les racines que je lui confiai. Elle rassembla les objets qui me seraient nécessaires, un autre pot à eau et une bassine, un mortier avec un pilon. Je me lavai les mains avec de la cendre de cosses de cacao et de l'huile de carapa. Je surélevai la tête de l'enfant en mettant une natte dessous. Je nettoyai la zone autour de ses yeux au moyen d'un linge humide. Lui penchant la tête sur le côté, je posai la cruche vide en dessous, je soulevai une des paupières et je versai goutte à goutte la solution que j'avais préparée dans un œil, puis dans l'autre. L'eau coula dans la cruche. Je lui dis de fermer les yeux et j'essuyai ses paupières. Je lui nettoyai ainsi les yeux et sa grand-mère lui donna à boire le thé très infusé. Au bout de quelques jours de ce manège, je déposai une huile spécifique sur le bord de ses paupières, il en enrobait ses yeux dès qu'il les clignait.

La nuit, je dormais dans la hutte avec la mère et la grand-mère.

Après une semaine de traitement les yeux du garçon s'éclaircirent et se mirent à briller de mille éclats. Je lui frottai les mains avec la solution dont je m'étais servi pour mes propres mains, en lui expliquant qu'il devait laisser ses yeux tranquilles. En cas de démangeaison ou de gêne il devait fermer les paupières et les toucher à des endroits précis pour éviter l'infection. Je lui montrai des exercices à faire, des points de pression à manipuler.

Le garçon guéri, une autre femme m'amena sa fille qui souffrait de crises de convulsions. Elle m'expliqua qu'elle était toujours agitée, qu'elle était incapable de rester assise sans remuer. Que chaque fois qu'on lui demandait d'accomplir une tâche simple, de ramasser quelque chose, de porter de l'eau et même de manger, elle se mettait à faire des mouvements saccadés, parfois mutique, parfois riant ou pleurant sans raison. Il n'y avait que dans le sommeil qu'elle trouvait la paix. Même là il lui arrivait de se réveiller, de plisser les yeux et de tressaillir.

J'allai voir l'enfant dans sa hutte. Elle était calme, mais à son attitude on aurait dit qu'elle ne me voyait ni ne m'entendait, et elle gardait les poings serrés fermement. Dès qu'elle se mettait à pleurer je posais un linge frais sur sa tête. Je demandai à la mère avec quoi elle la nourrissait et je lui prescrivis une liste d'aliments à privilégier. Je donnai un émétique à la fillette. J'attendis que la fièvre passe. Soudain elle prit conscience de ma présence, me regarda avec stupéfaction et s'endormit instantanément. Je donnai pour consigne à la mère de s'en tenir à la liste des aliments, de faire bouillir la racine d'une plante spécifique, de laisser refroidir cette infusion, de frotter avec le corps de l'enfant et de lui baigner le front avec un linge imbibé dès l'instant où les convulsions la reprenaient. Au bout de quelques jours, le traitement mit fin aux convulsions et permit à l'enfant de retrouver le sommeil. Il suffit d'une semaine pour que les crises cessent définitivement.

La mère me remercia chaleureusement et d'autres femmes s'adressèrent à moi, que ce soit pour leurs enfants ou pour elles-mêmes.

Un mois s'écoula avant que je rencontre celui qu'ils appelaient Zune.

Lorsque les femmes terminaient les couvertures pour les chevaux, elles les regroupaient et les emportaient quelque part. Le même manège à chaque fois. Je ne remarquai rien au début, mais un jour je découvris que des fils d'or étaient mêlés à l'écorce et à la fibre végétale qui composaient les *coxonilhos*.

« Ces couvertures, où est-ce qu'elles les emportent ? demandai-je à la mère de Turiri, mon tout premier patient.

— Elles les apportent à Zune.

— Qui est ce Zune ?

— Le Blanc qui nous a donné notre religion. »

Je lui demandai de m'en dire plus mais elle refusa.

« Je peux les accompagner ? La prochaine fois qu'elles iront voir Zune. »

Elle ne dit rien. Elle me parlait toujours la tête baissée, une mélancolie perpétuelle au fond de ses yeux.

« Je ne sais pas, finit-elle par répondre. Elles vont devoir lui poser la question. Ma mère va devoir lui poser la question. »

La grand-mère m'informa que j'allais pouvoir me joindre à elles la fois suivante mais que je n'allais peut-être pas le voir, il fallait qu'il décide de se révéler à moi.

Toutes les femmes pénétrèrent dans la grotte chargées des *coxonilhos*.

Je restai dehors avec la vieille femme, qui s'appelait Itacolomi (sa fille répondait au nom d'Itambe).

Les femmes ressortirent les mains vides et se postèrent à côté d'Itacolomi. Elle s'introduisit dans la grotte, y resta un moment et en ressortit à son tour. Elle s'approcha de moi et m'autorisa à entrer.

Dans la pénombre de la grotte je ne réussis pas à discerner les traits de l'homme, mais je pus voir qu'il avait la peau et les cheveux excessivement clairs.

« Qui êtes-vous ? Elles vous donnent le nom de Zune.

— Je suis le fondateur de leur religion.

— Elles m'ont raconté le mythe de Zune.

— Dans ce cas je suis leur mythe incarné.

— Je ne le crois pas.

— Tu es celle qui leur apporte la guérison.

— Ou elles se guérissent elles-mêmes.

— Combien de temps as-tu l'intention de rester ?

— Où est-ce que vous envoyez les couvertures ?

— Nulle part.

— Sur la côte, où quelqu'un se charge de retirer les fils d'or ?

— Ces couvertures sont à moi. Pour quelle raison les enverrais-je sur la côte, ou ailleurs ?

— Parce que vous n'êtes pas Zune.

— Si je leur demande de te chasser, elles obéiront. Si je leur demande de te détruire, elles obéiront. Si je leur demande de dérober tes papiers et de te revendre au premier mercenaire qui passe, elles obéiront. Elles suivent mes ordres comme elles suivraient les ordres de Zune. Est-ce que cela ne fait pas de moi Zune ?

— Vous êtes un vagabond qui a choisi de dépouiller cette tribu, c'est plus facile que de trouver de l'or par soi-même à Minas Gerais.

— Minas Gerais, j'y suis allé. Il n'y a que des mauvais coucheurs qui font parler les poings et qui s'entretuent... c'est vrai que tu arrives à vivre de plantes et d'huiles ?

— Oui.

— Je n'ai qu'à leur dire que tu es Anhanguera, l'esprit maléfique, et tu ne sortiras pas d'ici vivante. Un seul mot de moi.

— J'en ai guéri beaucoup. Qu'est-ce que vous avez fait, vous ?

— Je suis leur ancêtre spirituel. Ils ont foi en moi. Quels que soient les maux dont tu comptes m'accuser, ils ne te croiront pas. Ils continueront à fabriquer leurs couvertures et leurs *esteiros* et à me les apporter.

— Leurs *esteiros*, ils les fabriquent avec de la paille et de l'or ? »

Pas de réponse.

« Vous n'êtes rien d'autre qu'un pirate. »

Il s'esclaffa.

« C'est ce que j'étais, avant. Au début j'étais dans la flotte espagnole, on m'a capturé et forcé à travailler dans la galère d'un navire turc. Un bateau pirate s'est emparé du navire, j'ai réussi à les convaincre de m'enrôler. Tu vois, je m'y connais en rapine et en kidnapping, et je parie que toi aussi. Mais je suis bien allé à Minas. J'y ai trouvé une mine d'or. J'en ai sorti jusqu'à la dernière poussière, j'ai récupéré des certificats en échange. Ensuite quand je suis allé réclamer mon or ils ont refusé de me le donner, sous prétexte que mes certificats étaient falsifiés. Aussi je m'y connais en rapine, vois-tu. Tu le sais. Mais je t'en prie, va leur parler, et que t'arrivera-t-il à ton avis si tu salis le nom de leur bien-aimé Zune ? » Il rit. « Ou s'ils te soupçonnent, ne serait-ce qu'un peu, de me voir d'un mauvais œil ? L'or ne signifie rien pour eux de toute façon. Il n'a aucun sens. Ils ne savent pas quoi faire avec.

— Ce sont de braves gens, ils pensent que vous êtes vraiment Zune.

— L'or n'a aucun sens pour eux. Ils ne savent pas quoi faire avec. Pourquoi ne pas l'apporter à leur Zune bien-aimé, qui les protège et fait pleuvoir les bénédictions ? Tu ferais mieux de partir, qu'ils n'aillent pas te soupçonner d'hérésie ! »

Je quittai la grotte. Dehors, les femmes se massèrent autour de moi en poussant des clameurs, parce que Zune m'avait fait l'honneur de me recevoir, j'étais la seule « étrangère » qu'il avait accepté de rencontrer et, à partir de ce jour, elles m'accorderaient une confiance aveugle lorsqu'elles feraient appel à ma science.

Regagnant la hutte d'Itacolomi, je lui demandai de quel côté se situait Minas Gerais – dans quelle direction aller.

« Tu vas nous quitter ? me demanda-t-elle.

— Oui.

— Tu es la seule étrangère que Zune ait autorisée à rester. »

À cela, je ne répondis rien.

« Je ne sais pas quelle direction prendre pour aller à Minas. Mais je vais poser la question au mari d'Itambe à son retour. »

Je gardai le silence.

« Quelque chose ne va pas ?

— Non. Il rentrera quand ?

— Je ne sais pas. »

J'éclatai de rire.

« Alors tu ne sais pas combien de temps tu vas me garder sous ton toit ? »

Non, elle ne le savait pas.

« Je m'en irai demain », annonçai-je.

Elle tourna vivement la tête mais elle ne dit rien. Je m'assis sur une natte et je regardai Turiri qui sculptait un bateau de pêche en modèle réduit.

« Est-ce que ton père en fabrique des grands ? »

— Oui, des très grands, fit le garçon en m'étudiant de ses immenses yeux brillants. Parfois il en attache deux ou trois ensemble.

— Il y a une rivière dans les environs ?

— Oui, dans cette direction, dit-il en pointant du doigt. J'ai marché jusqu'à là-bas avec mon père. »

Je ne réagis pas. Cela faisait près d'un mois que je vivais à proximité du São Francisco et je n'en avais pas la moindre idée. Je regardai la grand-mère, qui ne pipa mot. Je me demandai comment les choses tourneraient si je dénonçais l'imposteur installé dans leur grotte sacrée.

« Est-ce que certains de vous ne croient pas en Zune ? »

— Non.

— Quel sort serait réservé à un non-croyant ?

— Je ne sais pas. Nous demanderions à Zune et Zune prendrait une décision. »

Je regardai Turiri graver quelques mots dans la coque de son petit bateau : *Almeyda, mon amie*. Il le façonna de telle manière que je puisse l'attacher à ma taille, avec l'outre qui contenait mes remèdes et le sif-flet magique.

Almeyda poursuit son voyage, ou la Nouvelle Palmares

L'étranger

Lorsque je repris connaissance j'étais assise au milieu d'une clairière dans la forêt. Je me rappelais avoir fait mes adieux à Turiri, à sa mère et à sa grand-mère, et aux autres femmes du village. Le cheval se trouvait à quelques mètres de moi, il n'était pas attaché et il broutait. J'étais installée sur une natte d'herbe. J'entendais, sans le voir, le flot violent d'une rivière toute proche. Je balayais les environs du regard, frappée de stupeur, comme l'un des enfants que j'avais guéris. Qui avait réussi à échapper à ma vigilance ? Moraze, la guérisseuse, m'avait parlé d'une plante qui permettait de se déplacer d'un lieu à l'autre. Mais elle ne m'avait jamais montré la plante en question et je ne l'avais jamais vue en faire usage en ma présence. Qu'est-ce qui m'était arrivé, comment expliquer que je me sois retrouvée ici ? J'avais fait une chute de cheval, je m'étais cogné la tête ?

« Surtout n'en mange pas beaucoup, dit soudain l'homme derrière moi. C'est toxique si tu en manges trop d'un seul coup. »

Il portait une corbeille pleine de fruits longs et jaunes. Il était noir de peau, vêtu d'une chemise et d'un pantalon sombres, et il avait en bandoulière un carquois rempli de flèches et un arc. Il s'agenouilla devant moi et me tendit un fruit. Il donnait l'impression d'avoir le même âge que moi, ou quelques années de plus. Il avait le front très haut et les cheveux plaqués vers l'arrière. Je lui souris, puis je me rendis compte qu'il ne voyait pas la jeune femme que j'étais vraiment, mais la « vieille » qui me servait de camouflage. J'acceptai le fruit et je le remerciai, de la méfiance dans le regard.

Non, si c'était un mercenaire qui traquait des esclaves marrons, il ne s'embarrasserait pas d'une vieille femme qui ne lui rapporterait pas grand-chose.

J'allais mordre dans le fruit mais il me montra comment l'éplucher. J'en pris une bouchée. Exquis.

« Qu'est-ce qui m'est arrivé ? »

— Tu ne te rappelles pas ?

— Non. J'ai l'impression de m'être réveillée il y a quelques secondes à peine.

— Je ne sais pas du tout. Quand je t'ai trouvée tu étais ici. J'ai cru que tu étais tombée, sauf que tu n'avais aucun bleu. Tu avais les yeux ouverts mais je ne suis pas sûr que tu m'aies vu ou entendu. »

Mangeant le fruit, je l'observai.

« C'est un beau cheval », fit-il remarquer.

La crainte qu'il me vole mon cheval me traversa l'esprit. Je ne détachai pas mon regard de lui.

« Où est-ce que tu te rends ainsi ? me demanda-t-il.

— À Minas Gerais. »

Ma réponse lui arracha un rire.

« Quoi ? »

Il se tut.

« La fièvre de l'or, répondit-il dans un autre rire. Tu es une esclave affranchie depuis peu qui court après la fortune ?

— Non, lui dis-je simplement.

— Qu'est-ce qui pourrait pousser quelqu'un à se rendre dans une ville minière, à part la fortune ? »

Je préférerais ne pas lui parler de ma situation.

« C'est très bon, mais ça fait beaucoup de dégâts si on en mange trop, ajouta-t-il.

— Quels dégâts ? demandai-je, repensant aux baies que m'avait données Luiza, et souhaitant éviter de revivre la même expérience.

— Parfois ça donne de la fièvre, mais il faut en manger beaucoup. Un seul, c'est très bon pour la santé. »

Je savourai mon fruit par bouchées prudentes.

« Tu vas devoir manger plus vite à Minas Gerais.

— Comment ça ?

— Tout le monde mange vite à Minas Gerais. Les gens mangent vite et ils ne parlent pas. J'imagine que c'est parce que la nourriture est chère et rare. »

Moi qui prenais mes repas sans me presser.

« Comment tu envisages de t'y rendre ? »

Je lui expliquai.

« Aussi simplement que ça ? » s'étonna l'homme. Je lui dis que j'avais déjà couvert une grande distance.

« Comment tu penses franchir le fleuve ? »

Je n'avais pas d'idée précise. Il m'informa que des bacs faisaient la traversée à certains endroits, en échange d'une grosse somme, mais ce

n'était pas non plus la méthode idéale pour un Africain, car leur équipage versait souvent dans le trafic d'êtres humains.

« Qu'est-ce que tu me suggères dans ce cas ? »

Il me sourit, se mit debout et disparut dans la forêt. Était-ce là l'occasion de me débarrasser de cet homme ? Si oui, je la laissai passer. J'attendis. Il revint accompagné d'un cheval alezan.

« J'ai un cheval, aucune raison de voler le tien », commenta-t-il, comme s'il avait lu dans mes pensées.

La langue nouée, je me mis debout à mon tour.

« Tout va bien ? Pas de vertiges ni rien ? demanda l'homme, et il me toucha le front.

— Non », répondis-je en m'écartant un peu. Pourquoi ce contact ? C'était pourtant bien une vieille femme qu'il avait face à lui...

« Je vais t'emmener à un endroit où tu pourras franchir la rivière, déclara-t-il, s'il est vrai que tu souhaites te rendre à Minas Gerais. Après la traversée les choses devraient être plus faciles. Maintenant qu'on y a découvert de l'or, de nombreuses pistes y mènent. Pas comme à l'époque où je suis arrivé dans ce pays. »

Je voulus savoir qui il était.

« Je ne t'ai pas posé de questions aussi indiscretes, il me semble ? protesta-t-il avant de m'aider à monter en selle et de retrouver son propre cheval. Dans certains territoires espagnols un Noir qui monte à cheval commet un crime, sauf s'il accompagne son maître en sortie. »

Je ne dis plus rien.

« Nous ne nous connaissons pas, conclut-il en lançant sa monture et en me faisant signe de le suivre. Deux étrangers qui accomplissent les rites de courtoisie en usage. Il n'y a rien à mon sujet que tu aies besoin de savoir. »

Il me conduisit à un endroit où l'eau était peu profonde. Il fit la traversée avec moi, me montra la direction à suivre et m'indiqua l'une des pistes. Il me toucha le coude et me salua d'un signe de tête. Lorsque je me retournai je le vis retraverser la rivière au galop, puis je m'engageai sur la piste. J'aurais été curieuse de voir quelle tournure aurait pris la situation si je n'avais pas été déguisée comme je l'étais.

Un anaconda lui barre la route

Bandant les muscles de mes jambes, je serrai les flancs de mon cheval et tirai sur les rênes. Je l'avais repéré avant que le cheval ne

s'effarouche à sa vue et ne me désarçonne. Il s'était lové sur une branche suspendue au-dessus de la piste, ses écailles d'un vert olive tacheté de noir. Certains anacondas atteignent une dizaine de mètres de longueur mais celui-là était un petit modèle d'environ sept mètres. Je fis demi-tour et galopai en direction de la rivière. Ce n'était pas un serpent venimeux mais un constrictor – il étouffait ses proies jusqu'à ce que mort s'ensuive. Arrivée au bord de l'eau je respirai lourdement. À l'époque où Moraze, la guérisseuse, me dispensait son enseignement, je ne les craignais pas parce qu'elle prenait toujours le contrôle. J'entrepris de retraverser la rivière mais j'imaginai qu'un énorme anaconda se tenait en embuscade, tapi dans le fond. Il s'entremêlerait aux pattes de mon cheval puis il s'arrangerait pour que je n'en réchappe pas. Je longeai la rive et j'empruntai un sentier qui s'enfonçait dans la montagne.

Mauritia

Des zones boisées recouvraient la montagne. Le regard passant de branche en branche, je m'attendais à trouver un anaconda aux aguets. Je traversai une étendue rocheuse. En contrebas s'étendaient des plaines herbeuses, une forêt, le fleuve. Je franchis un bosquet d'araucarias dont je ramassai les glands pour m'en nourrir. Je ne croisai personne. Le bruit d'une eau vive parvint à mes oreilles et me guida.

Debout dans un ruisseau de montagne, la jupe retroussée au niveau des cuisses, une femme faisait tourner une *bateia*, une sorte de bassine. Elle avait les cheveux assez longs et ébouriffés et à peu près la même silhouette, la même taille et le même teint que ma mère, si bien qu'en la voyant je crus un instant qu'il s'agissait de ma mère, ou que j'avais une hallucination, sauf que la femme avait dans les trente-cinq ans, elle était donc bien plus jeune.

Elle leva la tête alors que j'arrivais à sa hauteur. Elle avait des yeux en amande, très écartés. Un front haut, des pommettes saillantes et un menton en galoche. Sa bouche entrouverte laissait voir une dent en or, que je pris tout d'abord pour un trou. Elle avait calé le devant de sa robe entre ses jambes et l'avait noué à l'arrière, on aurait dit un sarouel d'un genre inédit.

Elle leva la tête mais ne sursauta pas à ma vue. Elle me regarda sans cesser de faire tourner la *bateia*.

« Où vas-tu ainsi, vieille femme ? me lança-t-elle.

— Aux mines. »

L'eau s'écoulait sur le rebord de la *bateia*, fixant au fond des particules d'or.

« Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? Tu es trop vieille pour coucher avec un *Mineiro*. »

Je lui jetai un regard.

« Je t'ai vexée ? Ne me regarde pas comme ça. Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? »

Je lui dis que j'étais une conteuse itinérante.

« Et moi une orpailleuse itinérante, s'esclaffa-t-elle, sa dent en or scintillant au soleil. Je cherche de l'or dans les ruisseaux du coin. Les Paulistess et les Portugais se sont attribuer les meilleurs sites mais je gagne assez pour assurer ma pitance.

— Et tu couches aussi avec les *Mineiros* ? » lui demandai-je.

Elle haussa un sourcil mais resta muette. La *bateia* n'avait pas arrêté de tourner.

« De cette façon je gagne assez pour assurer ma pitance », répéta-t-elle avec froideur. Elle immobilisa la *bateia* et me regarda. « Mais l'un d'eux a été mon maître. Il croyait que j'allais lui porter chance pour trouver de l'or. De la chance pour lui, pas pour moi, évidemment. Il n'a pas eu de veine lui non plus. Mais pourquoi je te raconte cette histoire ? C'est toi la conteuse, raconte-m'en une.

Je ne dis rien.

« Eh bien, c'est la pire histoire que j'aie entendue, plaisanta-t-elle. Une catastrophe. C'est ta spécialité, les mauvaises histoires ? »

D'abord muette, je finis par rire. La femme sortit du ruisseau.

« Je suis Mauritita, dit-elle en manipulant la bassine avec précaution, même s'il n'y avait qu'une quantité infime d'or.

— Et moi, Almeyda. »

D'un bond, je mis pied à terre. Elle me regarda, intriguée, puis elle me proposa :

« Viens chez moi. Je n'ai rien à te proposer, à part du *toucinho* et des haricots.

— Je peux manger les haricots, pas le lard.

— C'est tout ce que j'ai. Demain j'irai acheter du bœuf au père Guilherme. »

Je lui présentai mes excuses, je n'avais pas l'intention de lui faire offense — je la remerciai même pour son hospitalité —, je voulais simplement dire que j'avais tiré un trait sur la viande, quel que soit l'animal dont elle était issue.

« Moi ? Je ne peux pas vivre sans viande, rétorqua-t-elle. À Minas un poulet coûtait douze drams ! Le père Guilherme leur vend du bétail à des prix qui dépassent la raison. C'est ce qui l'a rendu si riche, l'élevage et les crédits à des taux d'usurier.

— Il est prêtre ?

— Prêtre séculier. Pauliste.

— C'est à lui que tu achètes de la viande ?

— Oui, il n'y a personne d'autre dans la région. Il élève du bétail sur les rives du São Francisco. Dans ce coin-là. Des bêtes sauvages et aussi des domestiquées. Il a une laiterie et un endroit où ils tannent les peaux avec du sel. Sa maison ressemble à un palais, c'est une bâtisse très bien construite et très solide. Clôturée de partout. J'achète de la viande là-bas, et du fromage local quand je peux m'en payer. Le reste du temps je me nourris de poisson – je déteste le poisson – et de ce que j'arrive à trouver dans la forêt. Les mineurs envoient leurs esclaves chercher à manger partout dans la forêt. »

Je m'attendais à une hutte en torchis mais je trouvai une petite maison faite avec du bois de charpente taillé dans les araucarias que j'avais vus plus tôt.

À l'intérieur, des meubles du même bois.

« Je croyais que tu ne restais jamais au même endroit, dis-je. On dirait que tu t'es installée ici à demeure.

— C'est chez moi, mais quand l'or vient à manquer je repars sur les routes. »

La femme posa la *bateia* sur une table, dénoua sa robe et la laissa retomber sur ses chevilles. Elle enfila une paire de sandales en bois, se dirigea vers la cheminée où mijotait une marmite et me rapporta une écuelle de haricots, puis elle se servit des haricots garnis de *toucinho*.

Je vidai mon plat et je lui proposai des graines d'araucaria.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Je la rassurai, c'étaient bien des graines comestibles.

« J'en vois tout autour d'ici. »

Je lui en donnai une. Elle goûta, hocha la tête. Je lui en donnai une autre.

« Alors, tu ne m'as pas dit pourquoi tu veux aller à Minas, demanda-t-elle en m'étudiant.

— Je cherche quelqu'un. Mais je ne peux pas t'en parler.

— Un esclave ou un homme libre ?

— Je n'en sais rien.

— La vente d'esclaves est interdite d'ici jusqu'à la côte, mais ils en vendent quand même, et ils les font travailler très dur. Un homme de

mon âge aura l'air aussi vieux que toi. Un homme de ton âge ne tiendrait pas très longtemps, sauf s'il est l'esclave d'un aubergiste ou d'un joueur de cartes.

— Je n'ai jamais dit que je cherchais un vieil homme.

— Un fils, ou une fille ? »

Je laissai cette question sans réponse.

« Les hommes qu'ils envoient aux mines, et les femmes qu'ils prennent pour compagnes. Ils croient que les Africaines portent chance, qu'elles localisent les filons à l'instinct. Il n'y a presque pas de Blanches à Minas.

— Tu m'as dit que tu avais vécu avec un mineur.

— Oui. C'était un vacher, un Espagnol du Paraguay. Les Paulistes voient les étrangers d'un mauvais œil. À leurs yeux même les Portugais sont des étrangers, même les Brésiliens qui viennent de la côte. Ça s'écharpe toujours sur les filons et les zones d'orpaillage. Qui sait si ces querelles ne vont pas donner une vraie guerre ? Seules règnent la jalousie et la méfiance. La situation vade mal en pis pour les étrangers, mais cela ne les décourage pas. Ça devient la loi de la jungle. Le *vaqueiro* du Paraguay n'était pas apprécié et il s'est fait tuer. Ses assassins sont toujours là-bas, à la mine.

— Ils n'ont pas été punis ?

— Non, ça arrive tout le temps. Une fois un homme très important qui vit sur la côte s'est fait tuer. Et ses assassins courent toujours. Ils ne risquent rien tant qu'ils restent à l'écart de la civilisation.

— Comment accéder à la ville ?

— Repars dans la direction que tu as prise et suis le sentier. En chemin tu vas sans doute tomber sur des petits campements de mineurs, mais c'est là que se trouvent les églises et les administrations. Certains mineurs ont des maisons qui ressemblent à des palais quand d'autres vivent dans des huttes en torchis, ils dépensent ce qu'ils sortent de la mine en nourriture et en esclaves qu'ils achètent à crédit. »

Je voulus savoir comment on achetait un esclave à crédit.

Elle m'expliqua :

« C'est l'autre affaire du père Guilherme. Il vend à crédit des esclaves aux mineurs, avec un intérêt de quatre-vingt-cinq pour cent. Ils continuent à payer même quand ils n'ont plus d'esclaves.

» Certains s'en sortiraient mieux s'ils étaient restés sur leur plantation de canne à sucre, d'autres sont très riches et se promènent en calèche... mais si tu cherches un vieil homme à Minas, il doit être mort à l'heure qu'il est. »

Je la regardai. Comment arrivait-elle à parler si facilement de sujets aussi graves, comme s'il s'agissait de banales anecdotes ? Peut-être qu'à Minas ces histoires d'horreur étaient de simples anecdotes.

« Et tu acceptes de traiter avec ce Guilherme alors que c'est quelqu'un de mauvais ? »

Elle resta silencieuse quelques instants, puis elle me dit :

« Ah, je pourrais refuser de traiter avec le diable, oui, je pourrais. »

J'attendis qu'elle se trouve une excuse, mais ce fut tout.

Comment expliquer l'attirance que j'éprouvais pour elle ?

« C'est toi la conteuse professionnelle, et me voilà qui tiens le crachoir. Raconte-moi une histoire », exigea-t-elle. Elle avait fini ses haricots au lard et reposé l'écuelle sur la table. Elle m'observait.

« C'est possible de se baigner dans le ruisseau ? lui demandai-je. Cela fait bien longtemps que je n'ai pas pris de bain. »

Elle m'assura que oui, le ruisseau coulait derrière la maison et je pouvais m'y baigner sans risques.

À mon retour, elle se moqua de moi.

« Je m'attendais à voir revenir une jeune femme.

— Qu'est-ce qui t'a mis la puce à l'oreille ?

— La façon dont tu es descendue de cheval. J'en ai vu, des vieilles femmes agiles, mais j'ai tout de suite su que tu me cachais quelque chose. Tu ferais mieux de rester déguisée si tu vas à Minas. »

Je lui dis que j'allais remettre mon déguisement.

« Sans ce bond, tu aurais réussi à me berner. Oui, remets-le ou quelqu'un te kidnappera, c'est certain... qui est la personne que tu cherches ? »

Je redoutais de prononcer son nom à voix haute, comme si cela risquait de compliquer mes recherches.

« Tu m'en voudras, Mauritia, si je ne te le dis pas ?

— Tu es sûre qu'il est bien là-bas ?

— Non. Non, je n'en suis pas sûre. Peut-être que oui. Depuis combien de temps tu vis dans la région ?

— Ça va faire douze ans.

— Peut-être que je te dirai son nom, mais pas tout de suite.

— Tu espères vraiment berner les gens en restant si taciturne, si distante ?

— Quoi ?

— Tu es une conteuse professionnelle.

— Jusqu'ici tu as été la seule à me réclamer une histoire. »

Elle se tut. Je lui racontai l'histoire de Zune.

« C'est une histoire calamiteuse.

— C'est une histoire vraie.

— Ça ne m’a pas plu du tout. »

Il faisait très chaud à l’intérieur avec le feu dans la cuisine. Elle finit par l’éteindre.

« Les hommes sont revenus ? »

— Quoi ?

— Les maris des Indiennes.

— Non, pas pendant que j’étais encore là-bas.

— Je me demande quels autres ordres il leur donne.

— J’imagine qu’il n’y en a pas d’autres.

— Oui », fit-elle.

Je ne dis plus rien.

« C’est un amant que tu veux retrouver ? »

— Mon mari. Nous nous sommes mariés dans un endroit appelé Palmares. »

Un instant elle donna l’impression qu’elle savait de quoi je parlais mais elle n’émit aucun commentaire.

« On peut gagner beaucoup d’argent dans la région en spéculant sur la nourriture, déclara-t-elle de but en blanc. Plus qu’en possédant une mine. Succès garanti.

— Tu n’as pas eu de nouveau maître après le premier ? »

— Si, plusieurs. Ils se sont tous écharpés pour des histoires de filons d’or. À présent tout le monde connaît Mauritania. Mais on ne me considère plus comme un porte-bonheur. Des rumeurs circulent sur mon compte dans tout Minas. Personne ne risque plus de m’acheter, même à crédit. En un sens je suis libre. »

Je la dévisageai, fascinée.

Un homme tranquille et conservateur

C’était un vaste ranch composé de plusieurs bâtiments et entouré d’une clôture, posé sur une plaine herbeuse avec du bétail qui paissait, environ un millier de têtes.

« C’est un homme très tranquille et très conservateur, me dit-elle tandis que nous remontions la longue route. Si tu ne savais rien de ses affaires, tu pourrais penser qu’il élève un “troupeau” tranquillement quelque part. D’après ce qu’on raconte, il a du sang Aimoré dans les veines, mais qui sait ? »

Il était assis sur le porche, coiffé d’un grand chapeau noir tout plat, vêtu d’une soutane. Il avait des cheveux noirs et raides, très épais, et

une frange qui dépassait du chapeau. Les yeux cernés, le nez épaté, les lèvres pleines, le menton massif.

Mauritia lui tendit la *bateia*. Le prêtre versa la poussière d'or au creux de sa paume, la soupesa puis la mit dans un pochon qu'il portait à la taille.

« Il y a à peine de quoi te payer du charque », déclara-t-il.

Mauritia fronça les sourcils et se plaignit de la « bidoche séchée ». Il l'informa que les *Mineiros* avaient déjà raflé tout le stock de « viande fumée » et qu'il devait faire abattre d'autres bêtes.

Il avait les yeux braqués sur moi mais il ne disait rien. Il échangea quelques mots avec une Indienne qui se tenait sur le seuil. Elle disparut et revint avec un petit paquet qu'elle donna à Mauritia. Le charque était enveloppé dans une peau tannée au sel.

Le prêtre gardait les yeux rivés sur moi. Je me demandai soudain si j'étais incluse dans cette transaction.

« On peut en faire des choses, avec celle-là, déclara-t-il. Un produit très rare.

— C'est l'une des femmes de Tamarutaca », lui dit Mauritia.

Il se désintéressa soudain de moi et joignit les mains sur ses genoux. Mauritia lui souhaite une bonne journée et nous rebroussâmes chemin.

« Qui est ce Tamarutaca ? lui demandai-je une fois sur le sentier.

— Quelqu'un qu'il craint. Un homme dont il a peur.

— Qui ?

— Un homme très courageux. Guilherme pense que c'est lui qui libère les esclaves et qui lui vole du bétail. Peut-être que je n'aurais pas dû faire allusion à lui. Mais s'il croit que tu es la femme de Tamarutaca, il te laissera aller et venir à ta guise.

— Ce Tamarutaca, tu l'as vu ?

— Non, personne ne l'a vu. Mais chaque fois qu'il manque un esclave ou une bête il accuse Tamarutaca. Possible qu'il croie que je suis la femme de Tamarutaca aussi.

— Mais tu m'as dit que plus personne ne te considérait comme un porte-bonheur.

— Plus personne parmi eux. » Elle rit. « Mais je n'ai jamais vu ce Tamarutaca. Comment est-ce que je pourrais être sa femme ? »

Mauritia cherche Tamarutaca

Au dîner Mauritia mangea le charque et moi des légumes et un petit poisson que j'avais pêché. Désormais je savais distinguer les poissons

comestibles des toxiques. Nous étions assises sur des chaises en bois devant une table en bois.

« Cette petite maison, c'est l'un de tes maîtres assassinés qui l'a construite ? » lui demandai-je.

Elle hocha la tête et mit un certain temps avant de reprendre la parole.

« Ce Tamarutaca. Peut-être que c'est une invention du père Guilherme. Qui peut le dire ? Peut-être que des Indiens hostiles ont fait une razzia sur son bétail et libéré des esclaves, et il a inventé cet homme. Mais si un homme de ce genre existe vraiment, j'aimerais le retrouver et le connaître. J'aimerais partir à sa recherche, comme toi tu es partie à la recherche de ton homme-mystère. »

D'abord silencieuse, je finis par répondre :

« Mais je sais que le mien existe. Je suis sûre de son existence.

— Demain je vais me mettre en quête d'autres ruisseaux. Ceux que je prospecte ne rapportent pas grand-chose mais il n'y a pas de danger – personne ne vient me chercher querelle.

— Il faut que je parle à des mineurs qu'il a peut-être contactés.

— Esclaves ou maîtres ?

— Esclaves.

— Parfois j'en croise qui chassent le gibier avec leur maître. Dis-moi comment il s'appelle. »

Je tins ma langue.

« Il va falloir que tu confies son nom à quelqu'un, si tu es après lui. »

Je la laissai dire.

« Ma foi, c'est bien d'être prudente. La prudence devrait être de mise face à des inconnus. Qu'est-ce qui te garantit que je ne suis pas la femme du père Guilherme, que je ne te tends pas un piège ?

— Dans ce cas il t'aurait donné plus que du charque », répondis-je dans un éclat de rire.

Voilà qui réduisit Mauritia au silence quelques instants.

« À Minas je connais une femme qui travaille dans une taverne, déclara-t-elle subitement. Elle connaît tout le monde. Elle va savoir à qui s'adresser. Viens, allons voir Mariana.

— Mariana ?

— Quoi ? Tu la connais ?

— Non, non. Je ne suis jamais allée à Minas. »

Elle mordit dans la viande coriace.

« Nous partirons demain. Je n'ai pas de cheval, mais j'imagine qu'on peut voyager à deux sur le tien. »

Je confirmai d'un signe de tête.

« Et tu devrais remettre ton déguisement. Je suis connue dans la région, mais je ne peux pas protéger partout une femme séduisante en invoquant Tamarutaca... attrapons du poisson pour le saler avant notre départ. »

Je crus que c'était pour le manger en route mais elle ajouta :

« Le poisson salé se vend sept ou huit drams d'or en ville. Nous emporterons aussi des haricots, du maïs et du sel. La dernière fois que j'y suis allée, quelqu'un a troqué un esclave contre du maïs et une livre entière d'or contre une flasque de sel.

— J'aurais pensé qu'il était plus facile d'obtenir de l'or à Minas en tant que camelot qu'en tant qu'orpailleur.

— Oui, mais c'est plus risqué. Imagine qu'on t'assassine pour une flasque de sel ?

— Ou une poignée de maïs ?

— Cela défie le bon sens. Parfois les mineurs entendent parler d'un filon plus généreux et ils abandonnent le site qu'ils prospectent. Moi, j'exploite les ruisseaux abandonnés. »

Nous allâmes pêcher, nous salâmes nos prises et nous préparâmes des paquets de maïs, de sel et de haricots avant de nous coucher. Le lendemain matin nous fîmes notre toilette dans le ruisseau, où je me déguisai en « vieille conteuse ». Mauritia enveloppa les paquets dans des peaux que nous attachâmes sur le dos de mon cheval. Elle retourna dans la maison chercher un mousquet, un arc et un carquois qu'elle mit en bandoulière. Elle portait un pantalon. Elle me donna le mousquet, qui était attaché à une lanière en cuir.

Elle monta à l'avant de la selle car elle connaissait le chemin. Faisant passer le mousquet par-dessus mon épaule, je pris place derrière elle.

Après avoir couvert une lieue, elle m'expliqua que nous allions devoir faire un détour parce qu'à cet endroit les cours d'eau grouillaient de piranhas, de poissons carnivores et d'anguilles électriques. Je nous imaginai en train de chevaucher jusqu'aux ruisseaux infestés, moi qui mettais simplement pied à terre et cueillais de l'*obira paramacaci* pour empoisonner les piranhas. J'imaginai Mauritia qui me regardait d'un air émerveillé. Mais je gardai pour moi l'idée de continuer sur cette piste. Mauritia engagea le cheval dans une autre direction.

« Beaucoup de voyageurs qui ne connaissent pas les pistes périssent avant même d'atteindre Minas. Si ce n'est pas à cause des poissons toxiques, des insectes, des animaux sauvages et des serpents, ou des attaques d'Indiens hostiles, c'est la faim qui les emporte. Le voyage de

la côte jusqu'à Minas prend trois semaines, certains entendent parler des mines et partent sans rien, et sans connaître les pistes. Je ne sais pas comment tu as réussi à échapper à tous ces dangers.

— Moi non plus. »

Aldeia de Visita

« Tu n'auras pas d'autres dieux face à moi »

« Tu ne te feras point d'image taillée. »

« Tu n'invoqueras point le nom de l'Éternel, ton Dieu, en vain. »

« Souviens-toi du jour du repos, pour le sanctifier. »

« Honore ton père et ta mère. »

« Tu ne tueras point. »

« Tu ne commettras point d'adultère. »

« Tu ne déroberas point. »

« Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain. »

« Tu ne convoiteras aucune chose qui appartienne à ton prochain. »

Nous entendîmes les enfants qui déclamaient d'une même voix mais nous ne vîmes personne.

« Je te salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi. Tu es bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de tes entrailles, est béni. »

« Qu'est-ce que cela signifie ? chuchotai-je à l'adresse de Mauritita lorsque les voix se turent.

— Nous approchons d'un village indien dirigé par les jésuites, dit-elle. Ils récitent leurs prières quotidiennes. »

Elle arrêta le cheval à l'instant où ils entamaient le Notre Père, d'abord en portugais, puis en tupi.

Le Notre Père récité, Mauritita mit pied à terre et je fis de même. Nous conduisîmes le cheval à la lisière du village.

Les enfants étaient assis en rangs par terre sous la surveillance de deux prêtres jésuites. Mauritita attacha le cheval à un arbre et fourra sous son bras l'un des paquets enveloppés de cuir.

Nous contournâmes le groupe par l'arrière et nous entrâmes dans l'une des maisons tout en longueur.

Comme la femme nous tournait le dos, je ne vis que ses épaules redressées et ses longs cheveux gris et noirs. Elle était agenouillée

devant un autel portatif équipé d'un sablier et d'une cloche. Autour d'elle le sol était jonché d'ouvrages religieux – il y avait une Bible et des brochures jésuites.

Je remarquai des rangées entières de hamacs, des nattes étalées par terre, des images de saints fixées au mur. Des portraits « officiels » pour certains, d'autres peints d'une main grossière qui évoquaient plus des oiseaux que des figures religieuses.

Nous attendîmes en silence que la femme finisse ses prières. Elle pria, toussa, se remit à prier. Puis elle se retourna.

J'avais cru qu'elle serait étonnée de nous voir, je m'étais trompée. Elle nous offrit un sourire paisible et alla s'asseoir sur l'une des nombreuses nattes près de l'autel. De nouveau elle toussa.

Mauritia s'approcha d'elle avec révérence et lui présenta le paquet. La femme la remercia et posa le paquet à côté d'elle sans l'ouvrir. D'un regard, elle nous invita à nous asseoir.

« Qui as-tu amené cette fois-ci ? » demanda-t-elle tandis que la toux la reprenait.

« Voici Almeyda. Almeyda, voici Palmyra. »

La femme m'adressa un signe de tête et je lui retournai son geste, mais nous n'échangeâmes pas un mot.

Mauritia se mit à lui parler en tupi. Avait-elle oublié que je parlais le tupi, moi aussi ? Pourtant elle ne dit rien que je n'aurais pu entendre ailleurs, ou qui aurait pu m'offenser. Elle lui raconta notre visite au père Guilherme et la façon dont il m'avait regardée, mais son intérêt était retombé une fois qu'il avait appris que j'étais la femme de Tamarutaca. La vieille femme s'esclaffa, révélant des dents parfaites. Ensuite elle dit à Mauritia que ce Tamarutaca lui rappelait un Indien de la tribu Guaicuru qu'elle avait connu dans sa jeunesse. Elle reconnut timidement qu'il avait été son « amant », même si leurs tribus respectives se faisaient la guerre à l'époque, et encore maintenant, parce que les Guaicurus étaient des cavaliers nomades qui n'avaient jamais accepté la présence de l'homme blanc. Les histoires qui circulaient sur ce Tamarutaca, même si c'était un Africain, lui rappelaient les exploits de son amant.

« Comment est-ce que tu l'as rencontré ? voulut savoir Mauritia.

— Eh bien, je l'ai trouvé dans la forêt, il était blessé et je l'ai soigné. Je l'ai guéri. Il était hostile à tout. Les Guaicurus ont toujours combattu l'homme blanc mais les Paragwas se sont alliés à eux pour les affronter.

— Il s'est fait tuer ?

— Je l'ignore. S'il est encore en vie, il doit être bien vieux, et je parie qu'il n'a pas rendu les armes. »

J'aurais voulu savoir pourquoi et comment la femme avait « rompu » avec cet homme mais je ne voulais pas parler tupi, ni leur montrer que je le comprenais.

« Je suis médium, déclara la femme. Malgré toute cette discipline spirituelle, je suis restée médium. »

Mauritia lui demanda des explications.

« Les Paraguas et les Guaicurus ont joint leurs forces pour lutter contre l'homme blanc mais ce n'est pas l'homme blanc qui causera la disparition des Guaicurus. Les Paraguas vont se retourner contre eux. Les Guaicurus seront écrasés, mais pas par l'homme blanc, par d'autres Indiens. » La vieille femme toussa. « Est-ce que tu comprends ce que j'essaie de dire ? Cela m'a attiré sa haine, ajouta-t-elle en me regardant. Mais je ne peux pas me bâillonner, telle est la vérité. Et toute la discipline spirituelle imposée par les jésuites ne m'empêchera pas de voir ce qu'il y a à voir. » Elle posa à nouveau son regard sur moi, puis sur Mauritia. « Alors, même très vieux, il n'a pas rendu les armes, et s'il me contemplait maintenant, s'il me reconnaissait, il dirait alors, "Vois Palmyra, la prophétie s'est accomplie !" "Pas encore, lui dirais-je, nous n'en sommes qu'à la première moitié d'un siècle tourmenté." Oh, ma prophétie lui a soulevé le cœur. Depuis, j'évite toute forme de prophétie ! J'évite la prophétie sous toutes ses formes. Mais la discipline imposée par les jésuites ne saura me convaincre du contraire... » Secouée par une nouvelle quinte, elle me regarda et elle me demanda dans un portugais hésitant : « Tu as quelque chose pour ma toux ? »

Je fis oui de la tête. Mauritia nous observa toutes les deux, abasourdie. Je sortis d'une bourse des feuilles séchées que je donnai à Palmyra, en lui conseillant de les infuser.

Elle me dévisagea. « Tu croyais vraiment que je n'allais pas te reconnaître ? » déclara-t-elle. Frappée de stupeur, je la dévisageai à mon tour.

« Mais je t'ai reconnue, c'est bien toi ? »

Je hochai la tête, éberluée, car jamais, au grand jamais, je n'avais vu cette femme. M'avait-elle identifiée sous le déguisement, ou peut-être avec ? Une autre question me vint à l'esprit. Et si ce n'était pas moi qu'elle avait reconnue, mais ma grand-mère ? J'étudiai son visage.

Elle se remit à parler tupi, son regard passant de Mauritia à moi.

« Quels imbéciles, ces prêtres. Ils ne se quittent jamais des yeux. C'est la loi. Ils sont censés venir régulièrement à l'*aldeia*, mais sans se quitter des yeux. De quoi est-ce qu'ils ont peur, à ton avis ? »

Les enfants entonnèrent un chant religieux. « Combien de temps ils doivent rester cette fois-ci ? demanda Mauritia.

— Aucune idée. Mais pas un brin d'herbe ne pousse sous leurs pieds. En quoi est-ce que cela m'affecte ? Cela ne m'affecte en rien. Quand ils en ont fini avec les Ave Maria, les Notre Père, les Dix Commandements, le catéchisme et le Credo, ils envoient les enfants dans la forêt récolter du cacao, de la cannelle, de la vanille, de l'*assia* et de la *sarsaparilla* et ils rapportent tout cela sur la côte. Pourquoi agir de la sorte, tu peux m'expliquer ? »

Assises en silence, nous écoutâmes les enfants chanter.

« Les deux prêtres, ils sont comme des paons à présent », déclara la vieille femme.

Je la regardai. J'avais du mal à comprendre qu'elle puisse faire ces commentaires alors qu'elle avait chez elle leurs brochures religieuses.

« Ils m'ont interdit d'élever des aigles, expliqua-t-elle, prise d'un accès de toux. Ils ont cru que je les vénérerais mais ce n'est pas le cas. Je me servais seulement de leurs plumes pour nous parer, les enfants et moi. Est-ce que moi, je dis qu'ils vénèrent la plante du cacao parce qu'ils nous demandent à chaque visite d'aller en récolter ? Est-ce que moi, je dis qu'ils vénèrent la cannelle ?... Ah, si ça n'avait pas été une *amarracao* pareille, une histoire d'amour si compliquée ? »

Elle nous proposa du canjica, un dessert à base de maïs vert râpé, de sucre, de cannelle, de lait de coco et de beurre. Elle mit la plante à infuser et but la tisane sous mes yeux.

« Eh, ils viennent toujours à deux et ne se quittent pas d'une semelle. Ils pensent que personne ne les voit mais moi, je les ai vus. Avec du tabac et du brandy de canne à sucre... S'il est devenu vieux, il n'a pas rendu les armes. Il croit que je l'ai trahi. Mais qu'est-ce que j'ai fait à part lui parler, lui dire ce qu'il allait se passer ? Il se trompe. Je suis fidèle, comme toutes les honnêtes femmes, même si je ne porte pas de jupes importées d'Europe.

» Mais qu'est-ce que le temps, sinon un serpent qui se mord la queue ?

— Pourquoi on ne suit pas le São Francisco ? demandai-je à Mauritia.

— Ça n'irait pas. Il y trop de terrains privés le long du fleuve. Je préfère traverser la forêt. Si les bêtes sauvages m'attaquent parce que j'ai franchi la frontière de leur territoire, je sais qu'il en serait de même pour n'importe qui. Par ailleurs le chemin est plus court par là, même s'il faut connaître la jungle.

J'en apprends davantage sur Tamarutaca

« On raconte que Tamarutaca a été élevé par les Indiens Guaicurus. C'est pour cette raison qu'il porte ce nom étrange. Une caravane de canoës chargés d'or, de denrées et d'esclaves venait de quitter Porto Fez quand elle fut attaquée par les Paraguas et les Guaicurus qui ne laissèrent aucun survivant parmi les esclaves noirs et les maîtres blancs, et un Guaicuru trouva un petit paquet et rapporta l'enfant à sa femme. Cet enfant, la femme l'appela Tamarutaca, ce qui signifie crevette-mante. Ha, mais ce n'est plus une crevette-mante. Les autres lui ont donné le nom de... »

Le cheval se cabra à cause du terrain accidenté et Mauritia reprit le contrôle, laissant sa phrase en suspens.

« Quel nom ?

— Certains l'appellent Aguiar, d'autres Jaguarete, mais dans la région c'est Tamarutaca. Peut-être qu'il n'existe pas réellement et qu'à chaque fois qu'un esclave s'échappe ou qu'on perd du bétail, on accuse Tamarutaca.

— Tu en sais beaucoup sur lui.

— On en sait toujours beaucoup sur les légendes. J'aimerais découvrir qu'il existe vraiment. »

Je lui parlai du roi Zumbi et de Palmares.

« Oui, j'en ai entendu parler, mais il a été exécuté, il me semble ?

— Oui, pour nous prouver qu'il n'était pas immortel. Il y en a qui pensent qu'il a disparu et qu'il finira par revenir.

— Il y en a toujours qui pensent ça.

— C'est-à-dire ?

— Ces hommes-là reviennent encore et toujours. Eh, le vieux serpent qui se mord perpétuellement la queue. »

Je fronçai les sourcils.

« Celui que tu cherches, il est de ce genre-là ?

— Non, répondis-je sans entrer dans les détails.

— Cette femme, qu'est-ce qu'elle sait de toi ? Elle t'a reconnue. Où est-ce que tu l'as rencontrée ?

— Je n'en ai aucune idée. Peut-être qu'elle connaît quelqu'un qui me ressemble.

— Tu me fais des cachotteries. Je me demande combien de secrets tu caches, mais je t'aime bien. »

Je souris, en gardant le silence.

Une nuée de moustiques

Mauritia mit pied à terre, ramassa d'énormes palmes et en attacha plusieurs ensemble avec des lianes. Elle me donna un éventail, garda l'autre pour elle et remonta à cheval.

« À quoi est-ce que ça va servir ? demandai-je.

— Il y a beaucoup de moustiques par ici. Parfois des nuées entières. Tu vas les chasser avec. J'ai à la maison quelques éventails à moustiques faits avec des lamelles de bois mais j'ai oublié de les prendre. »

Une fois encore, je me retins de lui parler de cette huile spéciale que l'on pouvait utiliser pour se prémunir des insectes. Je la remerciai de m'avoir fabriqué un éventail.

Nous poursuivîmes notre route en chassant les moustiques. Elle s'arrêta une nouvelle fois.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— On ne peut pas passer par là.

— Pourquoi ?

— Il y a des sables mouvants. »

Je me tus. Malheur à moi si j'avais entrepris ce voyage seule. Je me demandai combien de gens avaient perdu la vie avant d'atteindre Minas.

« Comment se fait-il que tu connaisses si bien ces pistes ? J'imagine que tu les empruntes souvent.

— Oui. »

Au bout d'un moment, elle m'avertit :

« Prépare ton éventail, il y a des moustiques par ici. »

Nous atteignîmes un camp d'orpailleurs abandonné – des tentes et des huttes en torchis.

Mauritia suggéra de passer la nuit dans l'un des bâtiments désertés. Nous nous arrê tâmes devant le premier et nous franchîmes la porte.

« Comment tu sais qu'il n'y a personne ?

— On les aurait vus en train de chercher de l'or côte à côte dans le ruisseau. »

C'est précisément ce qu'elle fit après avoir attaché le cheval. Elle prit sa *bateia*. Je l'accompagnai au ruisseau, là, elle retroussa les jambes de son pantalon avant d'entrer dans l'eau. Debout sur la rive, je la regardai faire tourner sa cuvette. Des particules d'or se déposèrent au fond.

« Un ruisseau qui fait parfaitement l'affaire, dit-elle. Mais c'est la façon dont ils procèdent. Il suffit d'une rumeur et ils s'en vont pour trouver mieux ailleurs. Restons ici et exploitons ce ruisseau quelque temps. Je vais t'apprendre à te servir d'une batée.

— Très bien. »

Le camp d'orpailleurs

Lorsque Maurititia était lasse de faire tourner la *bateia* je prenais le relais, regardant la poussière d'or se déposer au fond. Nous restâmes plusieurs jours sur place et Maurititia partagea avec moi l'or que nous avions extrait. Peut-être qu'elle aurait souhaité rester plus longtemps, mais j'avais hâte d'atteindre Minas et au bout de trois jours elle me proposa de lever le camp le lendemain matin. Nous dormions dans la première hutte, à l'orée de la forêt.

« Tu es très nerveuse, tu t'impatientes, fit remarquer Maurititia.

— Vraiment ?

— Oui ».

Nous étions allongées dans des hamacs attachés dans des coins opposés de la hutte. À l'intérieur de certains bâtiments nous avions trouvé des hamacs et des ustensiles de cuisine, tout un bric-à-brac, et nous avions récupéré ce dont nous avions besoin.

Le lendemain matin je me réveillai fiévreuse, prise de frissons. Maurititia était penchée sur moi.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle se reprocha de m'avoir laissée si longtemps debout dans l'eau, car je devais être de constitution fragile.

« Non », chuchotai-je, cela n'avait rien à voir avec ma constitution. Je savais ce que c'était, une résurgence de la fièvre des marais qui me suivait depuis bien longtemps.

Cela parut perturber Maurititia, qui m'annonça qu'elle se rendrait en ville pour en rapporter des remèdes, qu'il y avait un médecin qui faisait venir d'Europe un nouveau médicament efficace contre la malaria, ils avaient eu récemment une épidémie.

Je lui dis que je savais me soigner moi-même.

Elle m'observa, dubitative, et me promit de rapporter assez de provisions, je n'allais manquer de rien – elle serait très vite de retour car elle avait le cheval et elle connaissait les pistes comme sa poche.

Je me disputai avec elle à voix basse, lui expliquant que j'avais vu l'arbre dont l'écorce allait me soigner – pas très loin du camp, nous étions passées devant mais je ne m'étais pas arrêtée parce que je ne pensais pas que la fièvre reviendrait me tourmenter –, et je ne voulais pas non plus qu'elle me prenne pour une folle et une idiote, que c'était déjà bien assez.

Elle m'enveloppa d'une couverture en poils de cheval.

« Jamais je ne t'ai prise pour une folle ou une idiote. Je serais tout aussi folle si je m'attendais à trouver Tamarutaca à Minas. Mais là ? Comment es-tu sûre que ça va marcher ? Je ne crois pas en la magie, ni en des arbres surnaturels. Est-ce que c'est une bonne idée de perdre du temps avec un prétendu remède dont on ignore tout, et qui peut te faire du mal ? Je sais que le médicament venu d'Europe va te soigner, je l'ai vu de mes yeux.

— Et j'ai vu que ce remède était efficace, et il a été efficace sur moi. Je le sais. Ce n'est pas un arbre surnaturel, il est tout ce qu'il y a de plus naturel, et il a un effet sur la maladie. C'est certainement plus naturel que ce médicament que tu veux me rapporter. Qui peut me garantir qu'il ne va pas m'empoisonner ? Ce remède, je le *connais*. »

Elle me dévisagea.

« Crois-moi, Mauritita.

— D'accord. Dis-moi où le trouver, et comment le cueillir. Je dois y aller à la pleine lune ?

— Non, dis-je, la bouche tordue. Vas-y maintenant. »

Je lui décrivis l'arbre, ainsi que la forme de ses feuilles.

« Je vois lequel. Il y en a partout.

— Oui. »

Elle devait prélever l'écorce en grattant le tronc, pour ce faire je lui donnai une pierre plate et aiguisée semblable à la tête d'une flèche.

À son retour j'étais trop faible pour préparer l'écorce et elle s'en chargea à ma place en suivant mes instructions. Elle me la donna à boire. Le lendemain matin, j'étais prête à reprendre la route.

Mauritia ne manifesta aucun étonnement. Elle ne fit non plus aucun commentaire. Elle semblait même « opposée » aux mesures que j'avais prises pour me guérir.

Nous chevauchâmes en silence, évitant grâce à son expérience les sables mouvants, les ruisseaux infestés de piranhas et les endroits où pullulaient les moustiques. Mauritita était capable de repérer les empreintes et les signes de passage de certaines bêtes sauvages, auxquelles nous échappâmes, même si une fois elle chuchota « Donne-moi ton mousquet ». Je voulus lui demander pourquoi mais elle me fit taire

d'un « Chut ». Je n'avais pas encore aperçu le jaguar qu'elle avait déjà visé et tiré. Ensemble, nous traînâmes l'animal noir, brun et blanc jusqu'au bord du sentier, Mauritia déplorant que nous n'ayons aucun moyen de le transporter, car en ville nous aurions sans doute pu en tirer au moins une livre d'or – ils étaient prêts à déboursier pas moins de dix drams pour un chat domestique.

« Parce qu'ils mangent les chats ? »

— Quand les autres viandes se font rares, précisa Mauritia.

— Des graines d'araucaria, ça m'ira très bien ! »

Ma réaction la fit rire.

La voyant de si bonne humeur, je voulus dire que nous formions une bonne « équipe » – moi avec ma connaissance des remèdes, elle des chemins. Je préférerais me taire.

Un autre camp d'orpailleurs

Ce jour-là sur les coups de midi nous parvînmes à un autre camp déserté par les orpailleurs, plus petit que le premier, constitué en tout et pour tout de deux bâtiments. Mauritia arrêta le cheval et s'en fut explorer le ruisseau, la *bateia* à la main. À contrecœur, je mis pied à terre, j'attachai le cheval à un arbre et je la suivis.

Cela faisait moins de deux minutes qu'elle était dans l'eau qu'une voix retentit derrière nous :

« C'est mon coin. »

Prise au dépourvu et effrayée, je me retournai et me retrouvai face à un Pauliste grisonnant qui regardait Mauritia en se désintéressant totalement de moi.

« Je croyais que c'était abandonné », fit Mauritia sans se départir de son calme. L'homme, qui avait la barbe aussi grise et rugueuse que les cheveux et le teint bruni par le soleil, semblait indifférent à ma présence, le regard toujours fixé sur elle. Je pivotai pour la regarder moi aussi. Elle vida sa *bateia* et la rinça dans le ruisseau avant de remonter sur le bord.

« Eh bien, c'est toujours ma concession mais je ne l'exploite plus. »

Il avait à la main un mousquet qu'il n'avait pas braqué sur nous. Il semblait prêt à s'en servir au besoin.

Repensant à toutes ces histoires de meurtres en rapport avec des titres de propriété, je jetai un regard alarmé à Mauritia qui l'observait calmement.

« Pourquoi ne pas l'exploiter ? demanda-t-elle. Ce serait très rentable. »

Il afficha une grimace moqueuse.

« Hé, j'arrête l'orpaillage et je me lance dans l'agriculture. Je ne suis pas fait pour chercher de l'or.

— Comment, *pas fait* ? Vous n'avez pas d'esclaves pour travailler à votre place ? »

Je posai sur Mauritia des yeux étonnés.

« J'ai des métis indiens, répondit l'homme sur un ton neutre. Mais je les reconvertis dans la culture du manioc.

— Ce n'est pas une terre qui convient au manioc. La région dans son ensemble ne convient pas à l'agriculture.

— Pff... Eh bien, je les convertis à la culture du manioc. Cela suffit à nourrir un homme, et c'est mieux pour sa moralité. »

Il ne regardait plus ni Mauritia ni moi, même s'il avait toujours les yeux, qu'il avait bleus, dirigés vers nous. Des yeux qui semblaient perdus dans cette masse de cheveux blancs.

« C'est ce qui cause le déclin moral du peuple, sa décadence et sa dégénérescence. Précisément ici, là où vous vous tenez. L'agriculture le relèvera. Je transforme la concession en plantation de manioc. C'est une halte pour les voyageurs et les colporteurs. Puis-je vous proposer, à vous qui voyagez, de quoi manger, ou du fourrage pour votre bête ? »

J'allais répondre non quand Mauritia accepta. Est-ce qu'elle forçait la chance ? Est-ce qu'elle ne voyait pas que cet homme avait perdu la raison ?

Le « cultivateur de manioc » plaça du fourrage devant notre cheval.

Il nous conduisit à l'intérieur d'une hutte à la construction grossière et au toit couvert d'un chaume fait de palmes de carnauba. Le mobilier se composait d'une table et d'un banc rudimentaires. Mauritia s'assit la première, je pris place à côté d'elle. Il flottait dans l'air une odeur de racine de manioc fermentée. L'homme posa sur la table deux assiettes garnies de poisson, de riz et de *farinha d'agua*. Comme la « bouillie de manioc » avait l'air épouvantable, je mangeai d'abord le poisson et le riz. Pourtant, je vis Mauritia attaquer son repas par la bouillie. Espérant que la fermentation avait neutralisé le poison dans le jus, j'en pris une cuillerée pour goûter et m'assurer que Mauritia ne risquait rien. Rassurée, je retournai au poisson et au riz, même si le riz était dur et le poisson presque cru.

L'homme se prépara une assiette et vint s'asseoir à la table face à nous. Je saisis une petite arête coincée entre mes dents et je la posai

dans mon assiette. Je faillis en avaler une autre, je toussai, je détournai la tête pour l'attraper et la déposai à côté de la première. Je me rendis compte que l'homme me regardait, sans me voir vraiment. J'aurais voulu savoir pourquoi il n'avait pas demandé à voir nos attestations. Est-ce qu'il connaissait Mauritia ?

« C'est pour cela que la nourriture se fait aussi rare, dit-il comme s'il reprenait le fil d'une longue conversation. C'est pour cela qu'elle se fait aussi rare, et que les prix sont si élevés quand il y en a à disposition. Je pense qu'ils devraient mettre leur énergie dans l'agriculture et pas dans ce métal. La faim et les prix élevés vont toujours de pair. C'est pour cela que j'investis mon énergie dans le pain de la terre, pas dans le métal ! »

Mauritia, qui avait fini sa bouillie, entreprit de manger son poisson et son riz à petites bouchées prudentes pendant que je bataillais contre ma propre portion de manioc.

L'homme continua à parler de son investissement dans « le pain de la terre », pas dans le métal « qui corrompt ».

« Voilà pourquoi la nourriture se fait aussi rare, et la faim si répandue. Est-ce que le manioc n'est pas bon pour la santé, est-ce qu'il ne tient pas au corps ? C'est plus sain que le blé ou le maïs. »

Le repas terminé, Mauritia resta assise et écouta l'homme déblatérer. Enfin il remarqua que nos assiettes étaient vides.

« Souhaitez-vous autre chose, voyageuses ? »

Mauritia le rassura, nous étions rassasiées et nous ne souhaitions rien de plus, mais nous lui étions très reconnaissantes de son hospitalité, car cela faisait quelque temps que nous étions sur la route.

« C'est ainsi », répondit-il en se levant.

Nous fîmes de même et nous le suivîmes dehors.

« Si vous repassez par cette route au retour, une halte vous attend où il n'y a ni bagarres, ni jeux d'argent, ni ivrognerie. »

Sur le sentier, Mauritia m'avoua :

« Cet homme m'a fait peur.

— Quoi ? J'ai cru que tu le connaissais. J'ai eu peur. Mais tu donnes l'impression de savoir exactement quoi faire.

— Non, je me suis simplement pliée à ses suggestions. Je ne savais pas de quoi il était capable avec ce mousquet. »

Je pris une profonde inspiration. Maintenant que je savais qu'elle avait eu peur elle aussi, ma terreur avait décuplé.

« J'ai vraiment cru que tu connaissais ce Pauliste.

— Ce Pauliste. Ce n'était pas un Pauliste. Aucun Pauliste ne tiendrait des propos pareils. Les Paulistes fuient l'agriculture, comme moi ! »

Un lac

Nous arrivâmes à une étendue d'eau douce et Mauritita voulut attraper d'autres poissons pour les vendre en ville. Nous mîmes pied à terre et attachâmes le cheval à un yucca. Je voulais moi aussi m'arrêter mais ce n'était pas le poisson qui m'intéressait, c'était un lézard bien précis qui vivait dans l'eau douce. S'il se reproduisait un incident comme celui que nous avions connu avec le vieux Pauliste, ou l'homme qui se faisait passer pour tel, je tenais à être prête. Je m'éloignai de Mauritita, la laissant à sa pêche.

« Il vaudrait mieux rester ensemble, fit-elle, inquiète.

— Je n'irai pas loin. Je ne te quitterai pas des yeux. Ainsi, nous attraperons plus de poisson. »

Tout en pêchant, je cherchais le lézard des yeux, j'en aperçus un, je le pris au piège et, me servant de la petite pierre aiguisée, je prélevai les parties dont j'allais avoir besoin pour les mettre dans mon outre à remèdes, comme j'avais vu faire Luiza. Alors, je levai la tête et je découvris les canoës taillés dans des troncs évidés. À bord, des Indiens qui se tenaient debout, d'autres assis. Je me demandai s'ils étaient « amicaux » ou s'ils allaient nous attaquer. Je me tournai vers Mauritita.

Elle aussi avait levé la tête mais elle ne paraissait pas émue. Elle tendit la main et prononça quelques mots dans un dialecte que j'entendais pour la première fois. Un homme lui répondit. Aucun ne regagna la terre ferme, tous poursuivirent leur route.

D'un signe, Mauritita m'indiqua de rester là où j'étais. Lorsque les Indiens disparurent derrière la courbe que dessinait le lac, elle vint me voir.

« À quelle tribu est-ce qu'ils appartiennent ?

— À la tribu Paragua.

— Les Paraguas sont très agressifs. Pourquoi ils nous ont laissées tranquilles ?

— Palmyra m'a enseigné quelques mots dans leur dialecte.

— Ah, quelle chance !

— Je ne crois pas en la chance. Allons-y. »

Nous remontâmes en selle et nous reprîmes notre route.

« On raconte qu'ils arrivent à attraper du poisson à mains nues, dis-je sur le sentier.

— Qui ça ?

— Les Paraguas.

— Je n'en sais rien. Mais je ne me fie jamais aux racontars. »

Je gardai le silence avant de demander :

« Comment est-ce que tu as connu Palmyra ?

— Je l'ai rencontrée il y a bien longtemps. À l'époque où mon Paraguayen s'est fait tuer. Ils comptaient me faire connaître le même sort, ou pire, mais je me suis enfuie. L'un d'eux m'a tiré dessus. Un autre a voulu me prendre en chasse mais le premier lui a dit "Laisse-la, Engenho". Je me serais vidée de mon sang sans Palmyra. Elle a arrêté l'hémorragie et elle m'a emmenée chez elle. Elle m'a appris ce que je sais sur les pistes, les dialectes de certaines tribus. Peut-être que je serais restée sous son toit mais les deux jésuites sont arrivés et ils m'ont forcée à partir. Ils pensaient que j'allais la corrompre, qu'ils devaient protéger son âme.

— Pourquoi ils ne t'ont pas empêchée de la voir ?

— Elle les a convaincus de me laisser lui rendre visite, mais pas longtemps.

— Tu es allée où quand ils t'ont obligée à partir ?

— J'ai marché sans but. Jusqu'à ce qu'un nouveau maître me capture... La suite, tu la connais. »

Une taverne à Vila Rica

« C'est donc ça, Minas ? » demandai-je alors que la ville se profilait devant nous.

Mauritia m'expliqua que Minas Gerais désignait en réalité la région, la capitainerie dans son ensemble, et donc que nous étions à Minas depuis le début – la ville où nous nous rendions s'appelait Vila Rica.

Avant d'y entrer, Mauritia enveloppa le mousquet dans une pièce de cuir et le cacha sous un arbre avec l'arc et le carquois. Elle recouvrit la cache de plantes grimpantes, d'herbe et de feuilles. Ensuite, elle attacha le cheval à l'arbre, prit les paquets et la bourse qui contenait l'or et me guida à travers la ville.

Nous nous engageâmes dans des ruelles, pas dans la rue principale. Des demeures « distinguées » côtoyaient des entrepôts accolés à des fonderies, des églises, des bâtiments publics, des pensions, des tavernes, des maisons en torchis.

Nous passâmes devant de nombreux vendeurs ambulants, évitant les camelots et les mineurs qui faisaient route vers les fonderies.

Mauritia se dirigea vers une vendeuse. Je crus qu'elle allait lui acheter du poisson, même si nous en avions déjà.

« Capistrana, dit-elle en embrassant la femme sur la joue.

— Hé, Mauritia, ça fait longtemps.

— Je t'ai apporté de la marchandise. »

Là-dessus, Mauritia posa ses ballots sur la table. La femme, qui semblait plus jeune d'une dizaine d'années, la remercia. Elles se ressemblaient. Est-ce qu'elles étaient sœurs, cousines ? Mauritia plaça aussi la bourse – sa part, ou une partie seulement – sur les genoux de la femme. Un cadeau, là encore, ou reviendrait-elle la récupérer si le besoin se présentait ?

« Voici ma sœur, Capistrana, me dit-elle. Et voici Almeyda. »

La femme me salua avant de reporter son attention sur Mauritia.

Derrière elle se dressait un bâtiment de forme carrée, en grès blanc, qui comptait un étage. Un escalier sur la gauche menait à un petit balcon.

« Qu'est-ce qui t'amène ici ? voulut savoir Capistrana.

— Almeyda cherche quelqu'un, même si elle refuse de me dire qui – et j'ai accepté de lui servir de guide. Autrement je ne serais pas venue, car je m'étais engagée à ne jamais revoir Vila Rica.

— Eh, tu es toujours une fripouille.

— Pourquoi tu me traites de fripouille ? Parce que je ne tiens pas à vivre dans cette ville ?

— Tu pourrais être très prospère ici. Moi ? J'appartiens au *forasteiro*. Qu'est-ce que je peux faire ? Mais toi, tu pourrais être très prospère, en tant qu'"agent libre". »

— Et si la malchance leur tombait dessus, ou s'ils s'attiraient des ennuis avec les autorités parce qu'ils n'ont pas versé ce qu'ils doivent au roi, ou s'il y avait une épidémie de variole ou d'une maladie de ce genre, ils m'en rendraient aussitôt responsable. Non, je préfère vivre en pleine nature.

— Hé, fit la femme en rejetant la tête en arrière. Si je ne te connaissais pas, je penserais que c'est toi qui as assassiné ces hommes ! »

Mauritia ne dit rien mais je la vis tressaillir.

« Pour pouvoir vivre ta vie de fripouille », insista Capistrana.

Mauritia lâcha un profond soupir, puis elle me regarda.

« Tu veux bien dire à Capistrana comment s'appelle l'homme que tu cherches ? Cela fait longtemps qu'elle vit à Vila Rica, et dans la région de Minas.

— J'aimerais d'abord parler à Mariana.
 — Je croyais que tu ne la connaissais pas.
 — J'ai déjà entendu son nom. Peut-être que ce n'est pas la même Mariana. »

L'intensité avec laquelle Capistrana me dévisageait me mit mal à l'aise. Je me demandai ce qui m'avait poussée à venir ici. Est-ce que j'espérais vraiment trouver Anninho en ville ?

Capistrana déballait le poisson, frais et salé, que Mauritania lui avait apporté, ainsi que d'autres menus objets. Pour quelle raison lui avait-elle donné l'or ?

« Dans ce cas, nous irons voir Mariana », déclara Mauritania.

Capistrana releva la tête.

« Très bien... Combien de temps tu comptes rester à Vila Rica ?

— Je ne sais pas trop.

— Pourquoi est-ce qu'elle te traite de fripouille ? demandai-je à Mauritania après que nous avons mis une certaine distance entre sa sœur et nous.

— Parce que si elle avait la même "liberté" que moi elle en ferait un autre usage. Mais je ne suis libre que dans cette région, où ils ont construit un mythe autour de moi. »

Elle s'arrêta devant la porte de service d'une taverne.

« La liberté exige une discipline qu'elle ne comprendrait pas, ajouta-t-elle. Est-ce que je la comprends moi-même ? Si j'étais un homme j'irais vivre dans l'arrière-pays.

— Qu'est-ce qui t'en empêche ? »

Elle frappa doucement à la porte sans me répondre. Une jeune mulâtresse séduisante l'entrouvrit et ne vit que moi sur le seuil.

« Mariana, c'est Mauritania. Nous pouvons entrer, mon amie et moi ?

— Je ne suis pas Mariana, mais je vous en prie. »

Elle ouvrit la porte en grand. Je laissai passer Mauritania, pour qu'elle entre la première.

Dans la cuisine, une longue table disparaissait sous les plats de toutes sortes et il y avait plusieurs marmites dans la cheminée. Une autre femme, à peu près du même âge que moi, une Angolaise, mélangeait ce qui cuisait dans les marmites. Elle se retourna. C'était elle, Mariana.

« Assieds-toi, Mauritania, et ton amie aussi », proposa-t-elle.

J'avais pensé que Mariana serait la mulâtresse aux cheveux longs, car je l'avais vue dans un rêve.

La femme à la peau plus foncée était grande et fine, elle avait rabattu sur son front ses cheveux crépus. Elle portait un tablier blanc

par-dessus une robe en coton bleu. Elle me rappelait l'une des femmes avec qui j'avais travaillé à la plantation de manioc.

« Mon amie s'appelle Almeyda, déclara Maurititia.

— Je suis Mariana, et voici Garimpeira. »

Garimpeira, la mulâtresse, confirma d'un signe de tête. Elle disposa des assiettes sur un plateau en bois et quitta la pièce. De la cuisine on ne voyait pas la salle principale mais on entendait les conversations. Mariana nous invita à nous asseoir. Nous prîmes place sur un banc contre le mur pendant qu'elle tranchait une pièce de bœuf.

« Ma fille, apporte-moi une bière forte pour calmer ma toux, lança quelqu'un. Ça, ça ne va pas calmer ma toux. Viens ici, petite, et emmène-moi au paradis terrestre.

— Y en a des tas sur la côte.

— Hé, Buspar Belaude. Tu dirais qu'elle est comment, celle-là ?

— Celle-là, elle est comme la nature, c'est pour ça qu'elle me plaît. C'est pour ça que je m'appelle Sertao, parce que j'aime la nature sauvage. Je peux pas exister sans. J'aimerais que cette nature sauvage rencontre ma nature sauvage à moi. Je préfère me tenir loin des villes pour éviter les autorités, je n'aime pas le gouvernement, mais celle-là, je m'en rapprocherais avec plaisir, pardi. »

La mulâtresse nous rejoignit dans la cuisine, imperturbable. Elle se débarrassa des assiettes vides et prépara un autre plateau.

« C'est pour ça qu'on t'appelle Sertao ? demanda une voix dans la salle.

— Oui.

— T'es un criminel ?

— Non, j'ai rien d'un criminel, j'aime mieux me tenir à distance des autorités. J'aime pas le gouvernement.

— J'croisais que t'étais chercheur d'or.

— Non, j'suis un *sertanista* et un explorateur. Ça fait vingt ans que j'ai pas vu l'océan.

— Quel vent t'amène ici ?

— J'reviens de temps en temps boire un bon coup et voir où en sont les choses.

— Et tirer un bon coup aussi, hein ? »

La conversation se poursuivit pendant que Maurititia expliquait à Mariana que nous étions là parce que je cherchais quelqu'un, et qu'elle voyait beaucoup de mineurs qui passaient leurs « fêtes religieuses » à la taverne...

« Est-ce que les nègres ont accès à la salle ? demandai-je soudain.

— Non, ils mangent et ils boivent dans la cuisine, répondit Mariana alors que Garimpeira retournait servir les clients. Qui est-ce que tu cherches ?

— Un Soudanais, un Mahométan, enfin, je voulais dire un musulman qui vient de la côte. Un homme. »

Elle s'esclaffa.

« Ah, des Soudanais qui viennent de la côte, j'en connais des quantités. Comment il s'appelle ? Quand est-ce qu'on l'a amené ici ?

— Elle refuse de me donner son nom.

— Je suis certaine qu'il en aurait changé s'il vivait ici.

— Comment tu veux qu'on t'aide si tu ne veux même pas nous dire comment il s'appelle, protesta Mauritania.

— Anninho. »

Impossible à son expression de déduire si ce nom lui rappelait quelqu'un, mais elle répondit :

« Non.

— Tu en es sûre ? » insista Mauritania avec une inflexion étrange dans la voix, que j'imaginai peut-être.

« Tous les mineurs ou presque sont venus ici un jour ou l'autre.

— Où est-ce qu'ils trouvent l'argent pour acheter de quoi manger ? » lui demandai-je.

Les deux femmes éclatèrent de rire mais je ne relevai pas.

« Certains doivent donner à leur maître une mesure d'or fixée d'avance et on leur permet de garder le reste pour leurs propres dépenses. Il y en a qui ont pu racheter leur liberté de cette façon. Mais pour les autres qui travaillent aux mines, tu ne penses pas qu'il leur serait facile de mettre de la poussière d'or dans les cheveux et de la transporter partout par cette méthode ?

— Si, si.

— Mais ton Anninho. Non. Un nom pareil, je ne l'aurais pas oublié. »

Je lui parlai également de Palmares, où j'avais fait la connaissance d'Aninho, et du roi Zumbi.

Elle avait entendu parler de Palmares, de l'exécution de notre chef et des survivants qui s'étaient dispersés mais Anninho, non, vraiment, cela ne lui disait rien.

« C'est son mari, précisa Mauritania.

— Je ne le connais pas.

— Il n'aurait pas travaillé dans les mines. Il aurait été simplement de passage. C'était un homme libre.

— Cela ne me dit toujours rien. »

Je ne sus qu'ajouter. Est-ce que je devais préciser qu'il avait pu prendre contact avec des mineurs ? Qu'il avait un plan... que je ne pouvais pas leur dévoiler. Ces femmes, je ne les connaissais pas.

« Il y a d'autres villes à Minas, fit Maurititia en secouant la tête.

— Demain, c'est dimanche. Il y aura beaucoup de mineurs qui viendront à la taverne ?

— Oui, répondit Mariana. Je vous offre quelque chose à manger ? »

Maurititia accepta, en indiquant que je ne mangeais que du poisson, des céréales et des légumes. Mariana me regarda comme une bête curieuse, puis elle prépara nos assiettes.

« Je croyais que la nourriture était rare dans le coin », déclara Maurititia au-dessus de son assiette de porc garni de légumes verts. Mariana m'avait servi du poisson et des gâteaux de manioc.

« Si le patron débarque je dirai que vous avez payé votre repas », s'empessa-t-elle de répondre.

Je lui proposai l'or que j'avais dans ma bourse mais elle refusa, « Non, non », puis elle rebondit sur la remarque de Maurititia :

« La nourriture se fait rare, en effet, contrairement aux apparences. Il sait par quels moyens s'en procurer. Quand il ne trouve pas de bœuf, il achète de la baleine. On la cuit avec du chou ou des haricots, on croirait du bœuf.

— C'est du porc, n'est-ce pas ? demanda Maurititia, sa fourchette en suspens entre la table et sa bouche.

— Oui, oui, et du porc de qualité. Et du vrai bœuf, aussi. Je t'en donnerais bien, mais j'ai peur qu'il débarque. Je vais t'en donner à emporter. »

Mariana me regarda.

« Oui, il y a beaucoup de nègres mahométans... »

Je la coupai immédiatement pour lui expliquer que « mahométan » était considéré comme un terme péjoratif par les musulmans, peut-être même comme une insulte, parce qu'ils ne vénèrent pas Mahomet mais « Allah », leur mot pour désigner « Dieu ». Je pensai au Mahomet de Bahia.

« Allah est leur "Dieu tout-puissant" à eux.

— Bien, musulman dans ce cas, reprit-elle. Il y a beaucoup de nègres qui adhèrent à cette religion qui viennent de la côte. C'est pour cela que tu refuses de manger du porc ?

— Quoi ?

— Ils ne mangent pas de porc. C'est pour cette raison que tu ne manges pas de porc ?

— Non, je suis chrétienne, plus précisément catholique.

— Eh bien, tous les nègres *musulmans* que je connais restent entre eux et n'aiment pas se mélanger aux autres. Ton mari a essayé de te convertir ?

— Non.

— Tu poses trop de questions, intervint Mauritia. Tu ne vois pas que cela la gêne d'y répondre.

— Oh, trop de questions, vraiment ? Toutes mes excuses.

— Ce n'est pas grave », dis-je.

Je leur racontai qu'à notre mariage nous avions eu deux cérémonies, l'une musulmane et l'autre chrétienne.

« Quel luxe, fit Mauritia.

— D'avoir deux cérémonies ?

— D'épouser un homme que tu aimes.

— Ah, c'était à l'époque où nous vivions à Palmares. Sans Palmares, qui sait ce qui se serait passé !

— Tu es si solitaire, Mauritia, dit Mariana. En quoi cela t'importe, à toi ?

— Il n'est pas impossible que j' imagine un autre monde, rétorqua Mauritia. Ou que je m' imagine dans une situation différente de ma situation actuelle », ajouta-t-elle.

Personne ne dit rien. Garimpeira, la mulâtresse, avait fait plusieurs allers-retours entre la salle et la cuisine pendant notre échange. Elle ne nous adressa pas la parole mais il y eut un moment où nos regards se croisèrent. Elle me parut amicale, quoique sur la réserve.

« Apporte m'en plus, ma fille.

— Balance-lui ça sur la table. Tous ces étrangers qui arrivent de la côte, qui essaient de faire main basse sur la région.

— Des étrangers ? C'est mon pays autant que le tien.

— Z'êtes des crabes, juste bons à ramper le long de l'océan. À peine.

— Une culotte en peau.

— Bien sûr, j'porte une culotte en peau pour m'protéger en pleine nature. Mais ça vaut pas mieux que d'être un oiseau aux pattes pleines de plumes ?

— T'es un couard.

— Un couard, hein ? Les étrangers pensent que tout leur est dû. Sans moi, et sans des hommes comme moi, vous sauriez même pas qu'il y a de l'or ici, avec vos pattes d'oiseau. Vous sauriez même pas qu'y a un arrière-pays.

— C'est pour ça que j'reste loin des villes. J'préfère explorer à la vie qu'on a ici.

— Eh, on savait qu'y en avait ici. On savait qu'y en avait ici avant vous tous, simplement on l'avait pas vu de nos propres yeux. Mais moi, j'savais qu'ici y avait des lacs d'or.

— Superstition. Toutes ces fables qu'on raconte, des montagnes de métal, des lacs pleins d'or, ça signifie rien à moins de les voir de ses propres yeux. Vous, les piafs, vous attendez que d'autres fassent le boulot et ensuite vous exigez des choses que vous avez jamais vues.

— Sans nous ce pays serait pas du tout développé. Il serait complètement en friche s'il était resté entre vos mains, bande d'irresponsables. Peut-être que vous l'avez trouvé, j'le reconnais, mais c'est nous qui l'avons développé en nous y installant. Et à présent c'est...

— Des fauteuils et des chapeaux à plumes.

— Ça vaut mieux que des embuscades et des attaques.

— J'attaque personne. Vous arrivez les derniers, avec vos pattes d'oiseau, et vous exigez les meilleurs filons. Pas vrai, mon gars ?

— J'suis pas d'ici.

— Tu es pauliste, si je me trompe pas ?

— C'est ça. Mais j'suis trappeur, pas chercheur d'or.

— Sans nous, cette ville serait toujours un tas de boue et de branches.

— Belaude, donne l'ordre à la fille de danser et chanter pour nous, ou j'vais déclarer la guerre à moi tout seul. Si le développement d'un pays vous intéresse autant, messieurs, pourquoi ne pas partir dans les colonies africaines ? Nous sommes libres ici. » L'homme tapa dans ses mains. « Qu'elle danse, ou j'vais déclarer la guerre à ces Emboabas et à ces voleurs d'or ! »

Il y a eu un tumulte, comme si des hommes se battaient à coups de poing. Le son plaintif d'une mandoline se fit entendre et le tumulte se calma. La musique rendait un son intime, très chaleureux.

« Mets-y plus d'énergie, ma fille, dit un client à la fin de la première chanson. Plus d'audace.

— Retrousses ton jupon.

— Joue-nous un air langoureux.

— Fais revenir la négresse et lâche-lui la bride.

— Serre-moi fort dans tes bras. Ça va te faire revivre.

— Voyez comme rien n'échappe à ses yeux. J'ai vu des diamants taillés qui ne brillaient pas autant.

— Si tu restes là trop longtemps tu vas moisir.

— Ma beauté, joue-nous un air sur lequel tu peux danser. Cela n'est pas contraire à ta religion, si ? Non, impossible. Qu'est-ce que tu fais là, debout, à contempler Dieu ?

— Il lui faut un peu de temps pour se lancer », dit une autre voix empreinte d'autorité et de sagesse. Celle de Belaude, le patron ? « Elle va jouer un air dans un petit moment, et lever les talons et retrousser ses jupes jusqu'au croupion, sinon elle aura droit à quarante coups de fouet. »

La musique s'anima et on entendit des talons claquer.

« Secoue plus la tête.

— Mets-y un peu plus d'ardeur.

— Oui, c'est ça qui m'tuille.

— Ça réveille le regard.

— Pas que le regard, pardi. »

Le rythme accéléra. Un homme se mit à brailler et à rugir.

« Assis-toi, Urano, fais pas l'imbécile.

— Regarde la poutre que tu as dans l'œil.

— Oui, monsieur, je m'adonne au vice. Mais qui sème pas récolte pas non plus.

— Elle a un problème ?

— Elle est prise d'hystérie.

— Elle est tombée dans les pommes !

— Elle joue la comédie.

— Elle est en extase.

— Non, je crois qu'elle est malade.

— C'est seulement la fatigue. Je vais la ramener à la cuisine. »

Pauliste grand et musclé, Belaude entra, Garimpeira dans les bras.

« Levez-vous, les filles, laissez-lui le banc. »

Il l'allongea sur le banc, qui était dur.

« Prends soin d'elle, Mariana. Donne-lui du sel, ou autre chose. »

Il retourna dans la salle principale. Mariana s'approcha de Garimpeira et lui mit quelque chose sous le nez. Elle inclina sa tête et lui toucha le front, mais la mulâtresse ne reprit pas connaissance.

« Elle a de la fièvre. Ces imbéciles l'ont forcée à danser alors qu'elle est brûlante.

— Ce sont peut-être des imbéciles, mais des imbéciles dangereux », déclara Mauritia.

Nous avons posé nos assiettes vides sur la table et nous la regardions, debout à son chevet.

« On devrait l'amener voir le Dr Rosa, dit Mariana. À mon avis ce n'est pas que de la fatigue.

— Je peux l'examiner ? demandai-je.

— Tu crois que c'est la fièvre des marais ? »

Je regardai Garimpeira.

« Je ne sais pas. »

Je me mis à genoux et je touchai son front, puis je la palpai sous le nez et sous le menton.

« Tu t'y connais en médecine et en remèdes ? » s'étonna Mariana.

Je ne lui répondis pas et j'entendis Maurititia marmonner des paroles inintelligibles.

Je poursuivis mon examen jusqu'à ce que Garimperia se réveille. Elle se plaignit de frissons, d'une douleur au dos et d'un mal de crâne intense.

« Une bonne nuit de repos peut-être, suggéra Mariana.

— Je ne pense pas. Est-ce que le Dr Rosa va la soigner si on l'emmène le voir ?

— Oui, il va la soigner. Il soigne tout le monde.

— Tu ne peux rien faire ? me demanda Maurititia.

— Il vaut mieux qu'on l'emmène voir le docteur. Est-ce qu'il a des chambres qui font office d'hôpital ?

— Oui, mais pas pour les esclaves. Il voudra bien la voir quand même.

— Qu'est-ce que c'est que ce docteur ? s'agaça Maurititia.

— Nous pouvons l'emmener là-bas à trois, dis-je. De toute façon nous avons déjà respiré le même air qu'elle. Il pourra seulement soulager les douleurs à la tête et au dos, pour le reste nous allons devoir attendre.

— Qu'est-ce que tu racontes ? » demanda Maurititia.

Nous portâmes la mulâtresse chez le Dr Rosa, qui était un Emboaba – un Portugais venu de la côte. Il devait avoir dans les trente-cinq ans, plus jeune que ce à quoi je m'attendais, et il portait un manteau et un pantalon noirs taillés à la mode européenne.

Nous reçûmes pour consigne de la conduire dans une salle et de la placer sur une table – entre-temps il allait examiner ses patients. Près de deux heures s'écoulèrent avant qu'il vienne nous voir. Il y avait d'autres esclaves étendues dans des hamacs. Je proposai à Maurititia et à Mariana d'attendre dehors, elles refusèrent.

« Et toi ?

— Je suis protégée.

— Contre quoi ?

— J'attends l'avis du Dr Rosa », dit Maurititia.

À son entrée le docteur nous donna l'ordre de sortir.

J'avancai d'un pas et lui demandai l'autorisation de rester pendant l'examen.

« Certainement pas, rétorqua-t-il.

— Mais je... je suis protégée.

— Contre quoi ? Allez, ouste. »

La consultation achevée, il nous fit revenir et nous suggéra de ramener Garimpeira à la maison – elle était épuisée, tout simplement, et elle serait sur pied le lendemain. Il allait lui prescrire un vomitif à prendre avant le coucher.

« Vous ne pouvez pas la renvoyer comme ça, protestai-je. Vous n'allez pas la garder en observation, vous n'allez pas nous demander de détruire ce qu'elle a touché, de laver ce qui ne peut être remplacé ?

— Détruire ce qu'elle a touché ! » s'exclama Mariana.

Mauritia éclata de rire.

« Oui, insistai-je.

— Ce n'est qu'une maladie tropicale bénigne, dit le Dr Rosa tout en donnant le vomitif à Mariana, prêt à saigner un autre patient. Mes remèdes lui feraient plus de mal que de bien de toute façon, parce qu'elle n'a pas la bonne constitution. Il lui faut beaucoup de repos et une chambre remplie de soleil. Le meilleur remède sous ces latitudes. »

Je fus prise de l'envie de le traiter de charlatan, de *curandeiro*, mais les deux femmes étaient en train d'aider Garimpeira à descendre de la table. Elles allaient regagner la taverne, où Mariana avait aménagé des chambres à l'arrière.

« Vous n'allez pas la garder au moins trois jours ?

— Viens, Almeyda, tu vas passer pour une idiote, me lança Mauritia. Elle se prend pour une guérisseuse », dit-elle au docteur, qui eut un sourire bienveillant.

« Je ne me prends pas pour une guérisseuse. Peut-être que vous savez ce qu'elle a et vous ne voulez pas la garder.

— Bien sûr que je sais ce qu'elle a. Elle est épuisée. J'ai d'autres gens qui demandent mes soins. Excusez-moi.

— On l'a apportée ici pour rien, fit remarquer Mariana. Elle a besoin d'une bonne nuit de sommeil et de soins.

— Oui, pour rien », renchéris-je tout en m'empressant auprès de la malade.

De retour à la taverne nous étendîmes Garimpeira sur un hamac dans la pièce du fond et, comme elle se plaignait de frissons, nous la recouvriâmes d'un manteau en poils de fourmilier. Mariana lui fit boire du thé chaud qu'elle eut la plus grande peine à garder à cause d'une terrible nausée. Elle finit par s'endormir.

« Qu'est-ce qu'elle a, à ton avis ? me demanda Mauritia.

— Il va falloir laisser passer plusieurs jours avant d'en être sûr. Mais j'ai ma petite idée et j'ai quelque chose que toi et Mariana devriez prendre pour vous protéger.

— Hé, je ne crois pas en la sorcellerie et la magie. Je t'ai vue cueillir toutes ces choses dégoûtantes. À chaque halte sur la route tu ramassais quelque chose de dégoûtant. Enfin, pas de dégoûtant... de stupide, plutôt.

— Je peux rester à son chevet ?

— Si tu promets de ne rien lui donner. Sur les consignes du docteur. Mauritia, elle peut dormir dans la chambre avec moi.

— Oui, et demain je t'aiderai en cuisine, et à faire le service.

— Où étiez-vous ? demanda Belaude derrière la porte.

— Chez le Dr Rosa.

— Qu'est-ce qu'il a dit, le sorcier ?

— Hé, qu'elle est épuisée et qu'elle a besoin de repos.

— C'est exactement ce que je pensais. Voyez, je suis aussi savant que le sorcier. »

J'aurais aimé savoir si les femmes parlaient de moi comme Belaude parlait du Dr Rosa.

Quelques jours plus tard des boutons rouges apparurent sur son front, puis sur ses poignets et ses pieds. Au bout de six jours les boutons laissèrent la place à des cloques. Le huitième jour, du pus se mit à suinter. À ce moment l'épidémie de variole avait commencé. Les clients de la taverne furent les premiers touchés. Il n'y eut que Garimpeira qui accepta mes soins. Je m'assurai que sa peau restait propre en appliquant une solution dessus. Je l'empêchai de se gratter et je calmai les démangeaisons avec un onguent de ma composition. Je l'incitai à boire et à manger du poisson, des fruits et des légumes. Alors que la maladie faisait des ravages elle se rétablissait déjà et ne présentait que quelques croûtes et de rares cicatrices au niveau du cou et à la racine des cheveux.

« C'est vrai ce qu'elles racontent, que tu es une sorcière ? me demanda-t-elle assise dans son hamac.

— Non, je ne suis pas une sorcière. Une sorcière, c'est quelque chose d'épouvantable. J'ai quelques connaissances en remèdes mais de savoir ces choses, les gens y voient de la sorcellerie ou de la superstition.

— Laisse-moi voir de quoi j'ai l'air. J'avais peur de te le demander. » Je lui apportai un petit miroir.

« Hé, je croyais que j'allais avoir des trous partout sur la fatigue. »

Une fois remises, Mariana et Mauritia se retrouvèrent, elles, avec le visage couvert de cicatrices. Elles furent stupéfiées par l'état de Garimperia, mais Mauritia refusa de mettre cette réussite à mon crédit, prétendant que c'était le sang mélangé de Garimpeira qui expliquait qu'elle était restée aussi jolie.

« Et moi ? lançai-je. Tu ne crois pas qu'il y a dans mon sang un ingrédient qui me préserve de cette maladie ? »

Mauritia garda le silence.

« Pourquoi est-ce que tu me donnes tort ? ai-je demandé à Mauritia.

— Comment ça ?

— Chaque fois que je fais quelque chose, j'ai tort. Le Dr Rosa s'est trompé, mais lui a quand même raison.

— Comment je saurais qui a tort et qui a raison ? s'énerva-t-elle. Tu crois que les secrets du monde m'ont été révélés, que je devrais savoir ces choses-là ?! »

Elle sortit en trombe de la chambre.

« Parfois je me dis qu'elle est folle, déclara Garimpeira. Ses propres yeux lui montrent que tu as raison.

— Mauritia ne croit en rien, réagit Mariana. Je suis sûre qu'elle ne croit même pas ce que ses yeux lui montrent. Elle se plaint de tout.

— Je ne la comprends pas, dis-je.

— Personne ne la comprend. »

Je leur répétei l'histoire qu'elle m'avait racontée, celle des trois maîtres assassinés.

« Oui, c'est vrai, confirma Mariana. C'est une histoire vraie. Elle ne t'a pas menti. Pourquoi est-ce qu'elle ne se réjouit pas qu'on la laisse tranquille, de ne pas passer de main en main ?

— On la soupçonne de les avoir tués ?

— Non, bien sûr que non. Parce que les Paulistes et les Emboabas se font toujours la guerre. Tu les as entendus parler. Ils se font toujours la guerre. Tu sais ce que je crois ?

— Qu'est-ce que tu crois ?

— Je crois qu'elle a peur de la "magie". Qu'elle est convaincue de "porter malheur". Et elle a peur de la magie parce qu'elle a peur d'elle-même. S'il est vrai que tu as le pouvoir de guérir, alors il n'est pas impossible qu'elle ait le pouvoir de détruire. »

Je dis qu'il y avait du vrai dans ces mots, que c'était une très bonne explication.

« Tu penses qu'elle ne m'apprécie pas ? demandai-je.

— Non, ce n'est pas ça. Parce qu'en chemin elle m'a dit que tu l'avais traitée avec beaucoup de gentillesse. En fait, tu es la seule personne que je connaisse qu'elle apprécie, de son propre aveu. Cela fait longtemps que je la côtoie mais elle ne m'aime pas vraiment. Et elle se plaint toujours de tout, tout le temps. En tout cas c'est la Mauritia que moi, je connais. »

Je gardai le silence, étudiant les cicatrices qui couvraient le menton et le cou de Mariana.

Une femme craintive, silencieuse et désespérée

« Est-ce que l'un de ces hommes t'a déjà embêtée ? demandai-je un jour à Garimpeira.

— Tu connais déjà la réponse. Mais oui, Belaude les tient à distance. Lui se sert à sa guise.

— Je pourrais faire en sorte qu'il reste à distance lui aussi.

— Ah bon, et comment ?

— Je ne peux pas expliquer, mais je peux y arriver.

— Hé, il me faut un homme, sinon je n'existe pas.

— Ce pourrait être quelqu'un à ton goût. Si tu le pouvais, tu ne choisirais pas un autre homme ? »

Elle resta muette, soudain désespérée.

« Réfléchis. Et donne-moi ta décision. »

Elle répondit « Bien sûr », mais jamais elle ne me donna sa réponse, ni sa décision, et chaque fois que je la regardais elle détournait les yeux, craintive, silencieuse et désespérée.

Un homme prospère, et je me retrouve derrière les barreaux

Après l'épidémie la vie reprit son cours. Mauritia et moi nous mîmes à travailler à la taverne. Dès qu'un mineur se présentait le dimanche, je lui demandais s'il connaissait un Anninho originaire de la côte. Je devais préciser que je parlais de la côte brésilienne – la région de Porto Calvo, Olinda, Recife –, sinon on pensait que l'Aninho en question venait de débarquer d'Afrique. Personne n'avait entendu parler de lui, personne ne l'avait croisé, même s'il y avait là-bas de nombreux « nègres mahométans ». Je ne les corrigeais pas systématiquement.

De nouvelles bagarres éclatèrent entre Paulistes et Emboabas, il y eut du désordre autour des titres de propriété et on jeta en prison nombre d'hommes qui ne pouvaient s'acquitter du quinto real. Ces arrestations étaient monnaie courante depuis mon arrivée. Certains avaient vu leurs mines d'or confisquées par le gouvernement, d'autres avaient été envoyés dans une prison de Lisbonne ou dans l'une des

colonies que le Portugal avait en Afrique pour servir dans les rangs de l'armée. À cela s'ajoutait le problème des « étrangers », et le tout causait un déchaînement de violence, ainsi que des massacres, même si l'on se réconciliait souvent autour d'une bière forte et on déterrât la hache de guerre plus souvent encore autour d'une table de jeu. Je découvris également que dans les villes les Noirs n'étaient pas tous esclaves, que certains étaient venus faire fortune dans les mines à l'instar des Blancs. Quelques-uns possédaient des esclaves, d'autres prospectaient pour leur propre compte ou avec des associés, tous libres. J'avais pu discuter avec ces hommes qui m'avaient confié leur impatience de s'élever dans la société à travers la « prospérité » et le « négoce », eux qui n'avaient pas accès au « prestige de la lignée » ou de la « civilisation ».

Certains se targuaient déjà du « prestige de la lignée » et de la « civilisation » et ne couraient après la fortune que pour étendre leur horizon. Parmi eux, un marchand noir prospère qui possédait une flotte de canoës et convoyait des denrées sur les fleuves Paraná et Paranapanema. La première fois où je l'avais vu décharger des troncs, fabriquer de la poix et du goudron à partir de la sève de certains arbres et raboter du bois pour les voiles – suer aux côtés des autres –, je l'avais pris pour un esclave. Il m'avait paru très intelligent et vif d'esprit, et comme il se distinguait du lot j'avais échangé quelques mots avec lui sans savoir qu'il possédait tout ce que je voyais, et que les autres travaillaient pour lui. Il m'avait dit qu'il ne connaissait aucun Anninho mais qu'il ne fréquentait pas de mineurs, il ne faisait que transporter des marchandises jusqu'à Minas et aussi Porto Fez. J'avais malgré tout eu l'impression qu'il n'avait pas voulu me dire qu'il avait bâti tout cela. Même lorsqu'il s'était mis à parler des « possibilités offertes par le commerce » et de « l'esprit d'entreprise et d'autonomie » que les visionnaires avaient trouvés dans l'industrie minière, rien n'aurait pu m'indiquer qu'il parlait de son cas personnel.

Je découvris qui il était vraiment le jour où il vint me « faire la cour », et je dus refuser ses avances en expliquant que j'étais mariée.

« Tu ne sais donc pas qui est cet homme ? s'était étonnée Mariana.

— Qui est-ce ?

— Jaime Carvalho.

— Qui est Jaime Carvalho ?

— Un homme très prospère. Tu sais ce qu'on dit de lui ? Qu'autrefois c'était un nègre, mais plus maintenant qu'il est riche.

— Et c'est bien ?

— On le traite comme un Blanc. »

Je n'avais rien dit.

« Personne ne l'a jamais éconduit. Il va t'offrir une fortune et racheter ta liberté.

— Il est trop vieux pour moi, et je suis déjà mariée.

— Comment ça, trop vieux ? »

J'avais oublié qu'elle avait une femme âgée face à elle et que Carvalho approchait de la cinquantaine, qu'il devait donc apparaître plus jeune que mes « cinquante ans » à moi.

« Hé, n'y pense plus, mais je suis mariée, et je cherche mon mari. De toute façon, la plupart des hommes de ce genre veulent des femmes plus jeunes.

— Peut-être que tu es vieille, mais tu es belle. Ah, quelle aubaine.

— Je te la donne volontiers.

— Oh, il ne voudra pas de moi. »

Le plus amusant, c'était qu'il avait vu Mariana et la fois suivante ce n'est pas à moi qu'il vint conter fleurette mais bien à elle, ce qui la troubla énormément.

« Qu'est-ce qui lui plaît en moi ? me demanda-t-elle.

— Tu es une femme très intelligente et affable.

— Attends qu'il voie Garimpeira. Un seul regard à Garimpeira, et je ne serai plus rien.

— À mon avis il n'est pas comme ça. Il s'intéressait bien à moi, non ? Par ailleurs, il y a des mulâtresses partout. S'il en voulait une...

— Mais mon visage...

— Tu as un très joli visage. Et les cicatrices ne sont pas aussi vilaines que tu le penses. La moitié de la ville a les mêmes. »

Cela parut lui remonter le moral mais ses rencontres avec Carvalho étaient toujours teintées d'incertitude.

Je ne sais pas comment les choses ont fini pour eux, s'il a racheté sa liberté et s'il l'a épousée, ou s'il a jeté son dévolu sur Garimpeira, comme Mariana le redoutait. Je l'ignore. Ce que j'ai retenu de cette journée, c'est que j'avais fait halte pour discuter avec la sœur de Mauritia, Capistrana, dont le sens du « négoce » me fascinait. Dommage qu'elle ait dû donner l'argent qu'elle gagnait à son maître, car elle aurait fait fortune en tant que femme d'affaires et elle avait aussi beaucoup d'« ambition ». Sa personnalité était aux antipodes de celle de Mauritia, une femme renfermée, secrète, parfois morose et taciturne. Au moins Capistrana offrait un « spectacle » bruyant et apprécié lorsqu'elle interpellait les passants, proposant du poisson, du maïs, des gâteaux de manioc et du charque aux habitants de la ville et aux étrangers.

Parfois, après le départ d'un acheteur, elle critiquait avec verve, et à voix basse, les marchandises que la personne venait d'acquérir en

prétendant lui avoir vendu « des anguilles électriques et des gâteaux de piranha », et ses plaisanteries nous faisaient rire.

« Combien ? »

— Huit drams. Bonjour, Almeyda.

— Combien de gâteaux de piranha tu as vendu aujourd'hui ?

— Je dirais plusieurs dizaines. »

Ensuite, j'allais m'occuper du cheval et le nourrir dans l'abri grossier que nous avions construit, entouré de plantes qui éloignaient les bêtes et les insectes dangereux.

Je revins en ville. Une foule s'était massée autour d'un pilori. Une négresse recevait le fouet. Je demandai à un badaud de qui il s'agissait.

« C'est une négresse libre. Quelqu'un lui a vendu de l'or, m'informa une femme qui avait un baluchon sur la tête. Ils l'ont condamnée à quatre cents coups de fouet.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait à celui qui lui a vendu l'or ?

— Rien. »

Je voulus poser d'autres questions mais je ne pus en tolérer davantage et je pris la direction de la taverne. C'est alors que deux hommes m'attrapèrent par les bras. Des agents de police.

« Qu'y a-t-il ? Un problème ? »

Ils refusèrent de me répondre. Ils me conduisirent sans ménagement à la prison et me jetèrent dans le « donjon ». Il y avait de la paille au sol, un hamac sale, un soupirail qui donnait sur la rue. La poussière soulevée par les sabots des chevaux et des mules y entraînait à flots.

« Qu'est-ce que je fais ici ? » Personne ne me dit rien.

L'interrogatoire

J'étais assise dans le hamac et je n'en savais pas plus. Le Dr Rosa m'avait-il accusée de magie ou de sorcellerie après avoir entendu parler du remède que j'avais administré à Garimpeira ? Est-ce que j'allais devoir passer au tribunal de l'Inquisition ? J'avais déjà passé une nuit entière au donjon. Je n'avais pas fermé l'œil, l'esprit harcelé de questions. Est-ce qu'ils m'avaient confondue avec une autre ? Me soupçonnaient-ils d'avoir vendu l'or à la négresse libre ? Je voulais savoir quand ils comptaient venir m'informer de ce dont on m'accusait.

« Almeyda. »

Je me retournai et m'approchai du soupirail. Mauritia regardait à l'intérieur, pliée en deux.

« Comment tu as su que j'étais ici ? » chuchotai-je.

Elle se mit à chuchoter elle aussi.

« Capistrana les a vus. Elle a pris peur et elle est venue m'avertir. Elle pensait qu'ils allaient m'arrêter ensuite. Mais ils ne m'ont pas arrêtée, alors que je ne me cachais pas. De quoi t'accusent-ils ?

— Je ne sais pas. Ils m'ont simplement amenée dans cet endroit. Ils ne m'ont pas dit pourquoi. »

Elle afficha une mine perplexe.

« Tu as fait quelque chose qui leur donnerait une raison de te jeter en prison ?

— Non. Je n'en sais rien, dis-je en secouant la tête.

— Tu as besoin de quelque chose ? Qu'est-ce que je peux t'apporter ?

— Rien. De toute façon je ne veux pas t'attirer d'ennuis.

— Tu as tes papiers avec toi ?

— Oui. »

Elle m'étudia un long moment sans parler.

« Tu ferais mieux de partir, dis-je précipitamment. Je crois que j'ai entendu un bruit. »

Elle s'en alla et je me ruai sur le hamac.

Deux hommes firent leur entrée. Des Paulistes dont la tenue se composait d'un pantalon noir, d'une ample chemise blanche, de hautes bottes de chasse et d'un large chapeau à bord arrondi. Ils avaient une barbe et une moustache fournies, mais on distinguait les cicatrices laissées par la variole là où il n'y avait pas de poils. L'un avait des yeux durs et bruns. L'autre des yeux bleus qu'il plissait, l'un plus grand que l'autre.

« Je vais m'en tenir à ça, je vais rester sur mes positions », disait l'homme aux yeux bleus à l'instant où ils franchissaient le seuil. De quoi il parlait, je l'ignore. Ensuite ils se postèrent devant moi et ils me regardèrent en silence. L'homme aux yeux bleus donnait l'impression de pouvoir se mettre en colère pour un rien, de perdre le contrôle de ses nerfs en un claquement de doigts. L'autre semblait plus sérieux, avoir la tête sur les épaules. Aucun n'était là pour me sortir du pétrin.

« Où est-ce qu'il est ? » me demanda Z'yeux bruns. Je le regardai.

« Dis-nous où il est et nous te laisserons partir, ajouta Z'yeux bleus.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez. Où est qui ?

— Tu es la femme de Tamarutaca. Dis-nous où il se cache avec ses renégats. Où se situe leur quilombo ? »

Je restai bouche bée lorsque j'entendis « la femme de Tamarutaca ».

Une servante nous rejoignit chargée d'un seau, elle me lava le visage et me mouilla les cheveux, faisant couler la cendre.

« Maintenant essaie de nous faire croire que tu n'es pas sa femme. Pour quelle autre raison serais-tu venue en ville déguisée ainsi ?

— Qui vous a dit que j'étais sa femme ?

— Ce n'est pas le sujet, rétorqua Z'yeux bruns. Mais tu reconnais que tu es sa femme ?

— Non, je ne reconnais rien. Je ne suis pas sa femme.

— Dis-nous où il se cache.

— L'huile et la vérité remontent toujours à la surface, déclara la femme au seau.

— Cela ne te concerne pas, Verao, dit Z'yeux bruns. Ouste.

— Dis-nous où est la vipère avant qu'elle morde à nouveau.

— Nous te forcerons à parler.

— Je n'en sais rien.

— Hé, sa propre femme ne sait pas où le trouver. Je n'y crois pas une seconde, commenta Z'yeux bleus.

— Je ne suis pas sa femme et je ne sais rien.

— Quelle mission il t'a confiée ? Comme j'aimerais donner le fouet à cette vache.

— Patience. Laissons-la tranquille pour le moment.

— Lui faire subir l'épreuve de l'épée, morceau par morceau.

— Laissons-la tranquille, qu'elle réfléchisse à la question », conclut Z'yeux bruns.

Ils s'en allèrent, verrouillant la porte.

Quel imbroglio. Qui leur avait dit que j'étais la femme de Tamarutaca ? Le mensonge de Mauritita m'avait-il suivie depuis chez Guilherme, est-ce que je m'étais fait un ennemi qui avait colporté cette histoire ? Couchée dans le hamac, je respirai lourdement. À un moment je me redressai et je cherchai mon outre.

« Je ne suis pas la femme de Tamarutaca, chuchotai-je en mélangeant les remèdes. Ça ne sert à rien de me garder ici. Vous avez déjà fort à faire avec les troubles dehors, les émeutes et les protestations. »

J'entendis un tohu-bohu dans la rue, des allées et venues, des pas précipités.

« Almeyda », m'appela Mauritita à voix basse.

J'allai à la fenêtre.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Le gouvernement a confisqué la propriété – les esclaves et l'or – des hommes qui refusaient de s'acquitter du quinto real. Il y a une grosse manifestation. Les autorités jettent beaucoup de gens en prison

et chassent les autres de la ville. Ils en ont même après les vendeurs de rue, donc Capistrana est rentrée chez elle. Ils t'ont fait du mal ?

— Non. J'imagine qu'ils sont trop occupés. Je ne les ai pas vus depuis ce matin.

— Ils t'ont dit pourquoi ils t'ont enfermée ?

— C'est fou. Ils pensent que je suis la femme de Tamarutaca.

— Ah ! » Elle se fourra les mains dans les cheveux. « Je n'aurais pas cru que le père Guilherme serait allé jusque-là. Il est obsédé par Tamarutaca. Il a dû nous faire suivre par quelqu'un.

— Mais ça fait bien longtemps que...

— La variole les a peut-être tenus à distance. Ah, c'est ma faute.

— Non, ne t'en rends pas responsable.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

— Je ne sais pas.

— C'est écœurant.

— Oui.

— Écoute, je vais revenir.

— Je ne veux pas te mettre en danger.

— Il n'y a pas de danger. C'est devenu la jungle. » Elle s'éloigna précipitamment du soupirail.

Ils revinrent me voir.

« Nous ne t'avons pas oubliée, dit Z'yeux bleus. Il y a eu du désordre en ville. Le calme est revenu. Ce n'est rien. Mais Tamarutaca et sa bande de voyous présentent un désordre perpétuel. Une verrue sur le visage du pays. Dis-nous où il est, ce bandit.

— Je n'en sais pas plus aujourd'hui que je n'en savais hier.

— J'ai cru que tu serais devenue plus sage », déclara Z'yeux bruns. Je ne répondis rien.

« Tu n'as pas faim ? Tu veux quelque chose en échange de tes aveux ? » Il s'approcha de moi. « Qu'est-ce que c'est que cette odeur sucrée ?

— Je ne sais pas.

— C'est une odeur très sucrée. »

Z'yeux bleus avait plaqué une main sur son ventre. « Ça donne la nausée », dit-il. Il se tenait loin de moi. « Je n'aime pas le parfum. »

« Très sucrée », répéta Z'yeux bruns. « Et toi, visiblement, tu es très sucrée aussi. » Il me toucha l'épaule. « Tu ne veux pas être gentille et me dire où se cache le vaurien ? Où est-il, dans les montagnes ou dans la jungle ? » Il me serra l'épaule en enfonceant ses ongles dedans.

Il les avait longs, durs et bruns. Le sang coula dessus.

« Tu es aussi têtue qu'une mule. Ecœurant. »

Z'yeux bruns me tapota l'épaule, puis il essuya le sang, mon sang, sur mon visage et dans mes cheveux.

« Je vais vomir », dit Z'yeux bleus, et il sortit précipitamment.

Z'yeux bruns me remit des tapes sur l'épaule.

« Peut-être que tu seras plus sage demain. »

Il finit de s'essuyer sur mon corsage et ma jupe.

Une fois seule, je me réappliquai le parfum que j'avais confectionné à partir des testicules et des glandes d'un certain lézard trouvé dans un lac. Son parfum douceâtre soulver l'estomac et coupe l'appétit à qui le hume.

Le lendemain Z'yeux bleus vint me lire une histoire sur le sort qui avait été réservé à quelqu'un. Qui, il ne le précisa pas. D'abord on avait tranché le nez de l'infortuné, puis ses oreilles, ses doigts et ses mains pour finir par les bras. Z'yeux bleus poursuivit sa lecture en me jetant des regards avant de mettre la main sur son ventre et de sortir en courant. Je l'entendis vomir.

« Vous êtes allé voir le docteur ? »

— Oui, mais mon estomac ne garde rien.

— *Engoda* », lança-t-il dans ma direction me fixant de ses yeux bleus et durs.

Il enfonça ses ongles dans mon cuir chevelu, puis il brandit ses griffes devant mon visage comme s'il allait m'arracher les yeux et fit mine de me labourer le visage.

« Ce n'est qu'un échantillon, déclara-t-il.

— Pourquoi vous m'avez appelée *Engoda* ? » demandai-je, le cuir chevelu parcouru de picotements. *Engoda* signifiait « séduction ».

« Ah, si le bandit de grand chemin apprend que tu es ici, tu crois qu'il essaiera de venir à ton secours ? »

— Impossible, étant donné que je ne suis pas sa femme.

— Vraiment ? »

Il arracha mon corsage et fut frappé de stupeur par ma poitrine toute plate. Il me jeta le corsage à la figure et s'en alla.

Un peu plus tard un homme muni de clefs vint me libérer. Verao, qui se tenait dehors sur le seuil, me tendit un carré en coton.

« La vérité et l'huile remontent à la surface », dit-elle dans un rire.

« Almeyda, lança Mauritia lorsqu'elle ouvrit la porte de la taverne. Te voilà libre, mais pourquoi t'ont-ils libérée ? »

— Je ne sais pas. Je ne leur ai rien dit puisque je ne suis pas la femme de Tamarutaca. Mais je ne peux plus le chercher ici. Si je le trouve, peut-être qu'ils vont le prendre pour Tamarutaca.

- Qu'est-ce que tu comptes faire ?
- Retourner sur la côte. »

Les préparatifs

« Où vas-tu aller ? voulut savoir Mauritia après nos adieux à Garimpeira et à Mariana.

Nous prîmes la route avant l'aube. Capistrana installait déjà les marchandises qu'elle proposait aux mineurs qui embauchaient tôt et aux ouvriers des fonderies.

« Quand est-ce que tu vas revenir ? avait-elle demandé à sa sœur.

— Je ne sais pas. Peut-être jamais.

— Je suis navrée que tu aies eu des soucis, m'avait dit Capistrana. Il y a toujours du grabuge ici. Ou c'est toi qui le provoques, Mangana. »

Pourquoi avait-elle à nouveau sous-entendu qu'il fallait se méfier de sa sœur ?

Mauritia resta sans réagir, puis elle prit Capistrana dans ses bras et je lui dis au revoir.

Nous allâmes récupérer nos armes dans leur cachette. L'humidité avait gagné le mousquet, ce qui le rendait inopérant ce jour-là en cas de problème. Nous sortîmes le cheval de son abri pour le mener sur la route.

« Alors tu retournes à Bahia ? voulut savoir Mauritia.

— Oui, et ensuite je vais sans doute me rendre à la Nouvelles Palmares, qui paraît-il se trouve à Paraíba. Si Anninho n'est pas là-bas, je l'y attendrai. Au moins c'est un endroit que nous connaissons tous les deux.

— J'imagine que c'est le plus pratique, répondit-elle au bout d'un moment.

— Mais tu ne trouves pas que c'est une bonne idée ?

— Si, c'est une bonne idée. Mais ne t'inspire pas de moi. Je déteste les villes. Si j'étais un homme je serais un sertaniste, pas un palmariste. Je me ferais appeler Sertao moi aussi, comme l'homme que nous avons entendu à la taverne, et je parcourrais la nature la plus sauvage, et j'évitais les gens. »

Silencieuse, je pensai à l'« explorateur » dont Luiza m'avait parlé. Dommage qu'elle n'ait jamais fini cette histoire.

« Il avait le même projet que Carvalho, l'homme avec sa flotte de canoës, dis-je à Mauritia. Anninho. J'ignore les détails. Du commerce maritime. Mais je ne devrais pas en parler. J'aurais dû rester sur la côte.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'agaça Mauritia.

— Rien.

— La Nouvelle Palmares, elle est grande comment ?

— Je n'en sais rien. Elle est fondée par les rares survivants qui ont fui la Vieille Palmares. Je ne sais pas combien de personnes sont allées là-bas, ni combien ont été capturées.

— Capturées ? »

Je dus expliquer que certaines recrues qui refusaient de venir de leur plein gré étaient enlevées et emmenées là-bas de force. Je ne soufflai mot, en revanche, du système d'esclavage perpétué à Palmares.

« Ils m'ont sauvée de l'esclavage, dis-je.

— Ah. Je pensais que tu avais toujours été libre.

— Moi ? Non. Qu'est-ce qui t'a fait croire ça ?

— Tu es très audacieuse.

— Non, pas vraiment. »

Nous longeâmes la forêt qui plongeait aussi droit qu'un précipice, couverte d'arbres et d'une herbe si dense que nul ne pouvait dire jusqu'où elle s'enfonçait.

« Ils en ont jeté un dans le vide, comme ça, fit Mauritia en regardant au fond.

— Hé, quelle horreur.

— Oui. »

Elle maîtrisa le cheval qui négociait un virage pour se retrouver en terrain plat.

« C'est parce que je n'ai pas d'attaches et que je suis indépendante que Capistrana me traite de fripouille, expliqua-t-elle. Ou parce que je ne me soucie guère des choses qu'elle juge essentielles. Mais c'est le sort qui en a décidé ainsi, que je sois sans ancrage.

» Enfin, sans ancrage ici, à Minas. Je ne pourrais pas venir à Bahia avec toi parce que je n'ai pas les bons papiers.

— Je pourrais en faire des faux. Je sais écrire, je l'ai déjà fait.

— Ah, je vais y réfléchir. Je t'aime bien, mais je suis perdue en ville. Je patauge. Trop de tumulte. Un rien me perturbe. J'aime me libérer de l'oppression. Mes anciens maîtres étaient des prospecteurs établis à leur compte et nous avions beaucoup de points communs, très *despegado*, très *despegado*. Si j'étais un bœuf, je m'éloignerais toujours du troupeau... quand elle m'a traitée de fripouille, elle n'avait rien de précis contre moi. Je ne veux pas que tu ailles croire des choses. Elle est comme ça. Elle ne voit pas la différence entre "impétueux" et "indépendant".

— Tu n'as pas à t'expliquer.

— Je t'accompagnerai aussi loin que possible et je te montrerai le meilleur chemin, mais peut-être que j'éviterai la ville.

— Je te l'ai déjà dit, j'aimerais que tu viennes avec moi aussi loin que tu t'en sens capable, et encore une fois je peux te fournir des papiers.

— Je me demande toujours comment tu l'as soignée sans laisser de cicatrices.

— Elle en a quelques-unes.

— Mais elles se voient à peine. Mon visage est ravagé. Et je ne suis pas du genre à me plaindre. *Agora é que dia em cheio*. J'ai eu une chance de tous les diables, mais pourquoi le crier sur tous les toits ? Peut-être que si tu me trouves d'une compagnie agréable, alors je ferai partie de ces gens-là. Je ne t'ennuie pas, j'espère, avec mon bavardage ?

— Non, non.

— D'habitude je ne suis pas très causante, et je ne veux pas embêter les autres.

— Non, tu ne m'embêtes pas. »

Elle remarqua des poils de sanglier sur le tronc d'un copaïba et nous empruntâmes une autre piste parce qu'elle ne voulait pas « gâcher notre poudre ». Moi, j'avais noté un détail qui lui avait échappé. Le sanglier avait gratté la base de l'arbre et fait couler la sève pour soigner une plaie. Je ne lui en parlai pas.

« Si je t'accompagne, me dit-elle, on ne sait jamais, peut-être que je vais vraiment croiser le chemin de Tamarutaca. »

LA NOUVELLE PALMARES : les héros du village de Turiri

Mauritia fut témoin d'un nouvel exploit accompli par ma « magie ». Les griffures que le Pauliste m'avait infligées à la prison s'étaient infectées. C'est en atteignant le lac que je repérai un autre copaïba. Je persuadai Mauritia de faire halte jusqu'à minuit, l'heure à laquelle j'allai prélever de la sève. Au matin la plaie avait désenflé et la fièvre était retombée.

Une fois encore elle fit comme s'il ne s'était rien passé et parut m'en vouloir. Est-ce qu'il y avait de la jalousie ou de la convoitise dans son attitude ? Je n'accomplissais rien d'exceptionnel par rapport à Luiza et à ce qu'elle aurait pu m'enseigner si j'étais restée à ses côtés. Je ne dis rien de tout cela à Mauritia. Une fois j'aperçus de la *herva viva* et j'eus envie de lui montrer de quoi j'étais capable avec ma plante totem. J'aurais suggéré à Mauritia de la toucher et elle se serait ratatinée. Ensuite, à mon contact, elle aurait reverdi et fleuri. Mais je me ravisai, car je ne voulais pas qu'elle ait encore plus le sentiment de porter malchance ni qu'elle nourrisse de la rancœur. Alors je me contentai de sourire et nous poursuivîmes notre route.

« Nous ne retournerons pas chez moi, déclara Maurititia. J'ai peur que le père Guilherme te harcèle là-bas, s'il est bien responsable de ton arrestation.

— Très bien. » Je ne lui avais pas parlé de l'homme qui avait déchiré mon corsage et mis à nu ma poitrine mutilée, ce qui avait peut-être accéléré ma libération.

« Tu laisses ta maison "seule" souvent ? lui demandai-je. C'est ce que tu m'as dit.

— Oui.

— Et jamais des inconnus ne se sont installés dedans ?

— Non. »

Lorsque nous franchîmes le São Francisco je m'attendais à revoir l'« étranger » que j'avais croisé tandis que je faisais route vers Minas. J'ignore pourquoi mais j'étais certaine de le revoir, certaine qu'il serait le Tamarutaca dont tout le monde parlait, que lui et Maurititia s'attacheraient profondément l'un à l'autre et qu'elle resterait avec lui, me laissant poursuivre seule mon voyage vers Bahia. Mais rien ne se produisit au moment où nous longeâmes l'endroit où je m'étais « réveillée ». Je balayai les environs du regard et Maurititia me demanda :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Je veux passer par là, dis-je tandis que Maurititia s'apprêtait à prendre une autre direction.

— Pourquoi par là ?

— Il y a un village indien que je veux aller voir.

— Un village tupi ? »

J'acquiesçai.

Elle échangea sa place contre la mienne pour que la première personne que voient les Indiens soit un visage familier.

J'aperçus Turiri assis dans un *gameleira*.

« Bienvenue, Almeyda, lança-t-il tandis que j'arrêtai le cheval.

— Justement, j'allais te voir. Comment vas-tu ?

— Bien. Et mes yeux ne me font plus mal.

— Tant mieux. Voici mon amie, Maurititia. Voici Turiri. »

Maurititia et Turiri se saluèrent.

« Mon père est rentré avec les autres hommes, déclara le garçon. Ils ont raconté aux femmes une histoire qu'elles ont refusé de croire.

— Quelle histoire ?

— Que Zune était un imposteur et un menteur. Qu'en réalité ce n'était pas Zune mais un charlatan, qu'ils l'avaient vu parler avec d'autres Blancs qui chargeaient les couvertures sur des canoës. Mais

ma mère et ma grand-mère et les autres femmes n'ont pas voulu les croire. Alors elles ont pris la défense de Zune. Même si les hommes ont dit qu'il pouvait aller se faire frapper par la foudre ! Les femmes ont continué à tisser des couvertures pour lui.

— Pourquoi est-ce qu'ils n'ont pas tué Zune ?

— Parce que les femmes se seraient retournées contre eux. Ma grand-mère a juré qu'elle leur donnerait une plante qui les empêcherait d'avoir des enfants. Elle a juré, et les femmes ont toutes juré d'accepter de prendre la plante si on faisait du mal à Zune. C'était un dieu à leurs yeux, même si dans la légende ce n'était pas un dieu mais un homme ordinaire qui leur avait apporté leur religion. Mais les femmes ont continué à le considérer comme un dieu, un miracle du passé, alors les hommes n'ont pas voulu passer à l'acte de peur que leurs idiots de femmes mettent fin à leur race tout entière en soutien à l'imposteur. Ils n'ont même pas osé fouetter ce démon.

» Mais tout n'est pas or qui brille, conclut-il dans un rire.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Rien d'autre que ce que j'ai dit, répondit Turiri à califourchon sur sa branche. Zune a cru que les nouvelles couvertures étaient tissées d'or parce qu'elles brillaient comme de l'or. Alors les autres Blancs ont cru qu'il avait essayé de les berner et ils l'ont tué de leurs propres mains. Dans ces conditions, les femmes n'ont pas pris la mystérieuse plante contraceptive. Malgré tout, elles ont changé.

— En quoi est-ce qu'elles ont changé ?

— Elles continuent d'aller à la grotte et d'apporter de l'or à Zune.

— Comment elles peuvent lui apporter de l'or s'il n'y est pas ?

— Elles pensent qu'il a simplement disparu, comme il y a plusieurs siècles, et qu'il va revenir. Non, elles ne prendront pas la plante parce qu'elles croient qu'il va revenir, et elles veulent qu'il y ait d'autres générations. Elles veulent croire qu'une autre génération aura la même bonne fortune qu'elles. Mais les hommes savent que ce n'était pas Zune, et moi aussi !

— Les hommes n'arriveront donc pas à les convaincre ?

— Non, peu importe ce qu'on leur dit. C'est pour ça que je suis ici à t'attendre. Tous les jours j'attends ici ton retour.

— Pourquoi ? J'aurais pu ne pas emprunter ce chemin, ou j'aurais pu rester à Minas.

— Je me suis dit que tu allais revenir et je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose, parce que tu m'as guéri. Je t'ai vue arriver de loin. J'ai des yeux de faucon.

— Que pourrait-il m'arriver ?

— Si tu remets les pieds au village les femmes vont te tuer. Elles pensent que tu es Anhanguera. Elles pensent que tu es le Vieux Diable qui a chassé Zune ! »

Je ne répondis rien. Et si j'ôtai mon déguisement et traversais le village sous ma véritable apparence, au risque qu'elles me reconnaissent quand même ?

« Dans ce cas nous allons rebrousser chemin. Mais j'aimerais pouvoir faire quelque chose.

— Non, non », protesta Turiri.

Je le remerciai et nous échangeâmes nos adieux. Je fis faire demi-tour au cheval et je rendis sa place à Mauritita à l'entrée du sentier qu'elle comptait emprunter au début.

« Tu crois ce que t'a dit le garçon ? me demanda-t-elle.

— Oui », répondis-je, étonnée qu'elle me pose cette question.

Le rapadura, la verroterie et la promesse d'un paradis caché

Lorsque j'aperçus la vieille femme j'arrêtai le cheval, certaine qu'elle me chasserait cette fois encore. Je me trompais. Elle leva la main pour me saluer. Je chevauchai jusqu'au ruisseau et mis pied à terre avec Mauritita. Le linge séchait étalé sur des rochers et des branches, la femme fumait une pipe. L'odeur du manioc fermenté flottait dans l'air, venue de la plantation voisine.

« J'ai cru que vous alliez me chasser, comme quand je suis venue la dernière fois, dis-je après l'avoir saluée.

— Oh, madame Moraze m'a expliqué que tu étais partie de ton propre chef. Si elle ne ressent aucune rancœur contre toi, pourquoi t'en voudrais-tu ? »

J'avais envisagé de me rendre à Bahia sans passer voir Moraze, mais ses paroles me donnèrent le courage de changer mes plans.

« Voici mon amie, Mauritita. »

Les deux femmes se saluèrent.

« Assieds-toi et discute avec moi. Je dois attendre que les vêtements sèchent. »

Je voulais poursuivre ma route mais je ne voulais pas non plus la vexer. Et si Luiza-Moraze me rejetait ? J'allais avoir besoin d'une amie à Bahia. La vieille femme nous offrit du rapadura, des petits gâteaux en sucre brun brut.

« C'est mon nom, déclara-t-elle, si cela vous intéresse.

— Quoi ?

— Rapadura », s'esclaffa-t-elle.

M'avait-elle déjà dit quel nom elle portait ? Impossible de me rappeler.

« Le prêcheur est toujours là ? demandai-je, parce que je n'avais trouvé aucun autre sujet de conversation.

— Hé, il est parti avec la femme, m'apprit-elle en agitant la main. Il n'y a plus personne à part le prêtre et le Français.

— Qu'est-il arrivé ?

— Il l'a persuadée de le suivre dans un paradis quelconque. Il lui a promis un paradis illimité. Les hommes de ce genre prennent toujours la forme de promesses. Je ne lui faisais pas confiance, mais elle est partie avec lui. Il va la décevoir. Je n'ai jamais rencontré d'homme qui ne m'a pas déçue, qu'il soit libre ou enchaîné. Comme celui qui était venu vendre de la verroterie en racontant à qui voulait l'entendre que c'étaient des diamants. Si les gens refusaient de lui en acheter, il leur vendait des cartes des mines de diamant à Mato Grosso et à Goiás. Ceux qui ne prenaient pas les diamants, ils prenaient les cartes.

— Il y en a qui sont partis à la recherche de ces mines de diamant ?

— Oui, et sur place ils ont découvert qu'elles étaient déjà exploitées par la couronne, qu'aucune des régions concernées n'avait été ouverte au commun des mortels, et donc que leur voyage n'avait servi à rien. Les régions auxquelles ils ont eu accès ne contenaient pas beaucoup de diamants, et quand ils ont essayé de les vendre les autorités ont refusé de les acheter à leur vraie valeur.

— Pourquoi son mari ne l'a pas empêchée de partir ?

— Il est comme ça. Il se garde toujours de commenter ce qu'elle fait, les idées qu'elle s'est mises dans le crâne. Mais il a toujours un temps d'avance. Elle se croit libre. Il sait ce qui va se passer. Quand elle a acheté la verroterie de l'autre marchand et découvert que ce n'étaient pas des diamants, il l'a forcée à tout garder. Il est comme ça. Et il y a eu l'autre fois. Il sait qu'elle va revenir, elle a besoin qu'on la protège et qu'on la défende. Moi je n'ai aucune pitié pour elle, ni aucun respect... Je n'ai jamais rencontré d'homme, maître ou esclave, qui ne m'a pas déçue. Je ne fais confiance à personne, ni pleinement ni à moitié. »

Elle entreprit de ramasser les vêtements sur les rochers et les branches. Nous lui apportâmes notre aide, Mauritita et moi, puis nous lui adressâmes nos adieux.

« J'avais le même sentiment autrefois, me confia Mauritita à l'instant où nous nous engageâmes sur la route qui menait à Bahia. Mais elle déborde toujours d'énergie !

— Non. Tu l'as toujours, ce sentiment ?

— Non. »

Nous chevauchâmes un long moment, puis elle me dit :

« C'était plus destructeur pour moi, plus risqué... mais qui peut se vanter d'être complètement émancipé ? »

Luiza-Moraze

« Qui est cette Moraze ?

— Une femme qui vit à Bahia. Je veux aller la voir, mais je ne pense pas que nous allons nous attarder en ville. À mon avis c'est inutile de le chercher ici.

— Tamarutaca est déjà une légende », marmonna Mauritia.

À Bahia nous nous présentâmes à la porte de service de l'entrepôt mais Luiza ne me laissa pas le temps de frapper, elle me lança de l'intérieur :

« Laisse entrer ton amie, j'aimerais la rencontrer, quant à toi, Almeyda, je n'ai guère envie de te voir. »

Mauritia me jeta un regard éberlué puis elle franchit le seuil et la porte se referma. Je restai plantée dans la cour, frappée de stupeur et d'abattement.

Je crus entendre des voix étouffées, les mots « Brésil et Angola », comme des sons portés par le vent.

J'aurais voulu savoir si Luiza-Moraze avait refusé de me laisser entrer uniquement pour que sa prédiction s'accomplisse. Il s'écoula près de trois heures avant que Mauritia ne me rejoigne dehors.

Elle affichait une expression bizarre. Ne me demandez pas de la décrire. Seulement, ce n'était pas la même Mauritia qui était entrée tout à l'heure. Quel tour Luiza avait-elle encore joué ?

« Je ne peux pas t'accompagner à Paraíba, déclara-t-elle. Je dois rester ici.

— Comment ça, rester ici ? Il faut que tu viennes avec moi. Est-ce que je ne t'ai pas porté chance jusqu'ici, et toi à moi ?

— Je n'ai pas déjà dit que personne ne m'avait révélé les secrets du monde ? Que faire si on m'offrait cette chance ?

— Ne lui fais pas confiance. Elle est comme cet homme qui propose de la verroterie à la place de diamants, et des fausses cartes à la place de cartes fiables.

— Elle m'a prévenue que tu dirais ces choses-là, parce que tu jalouses ses pouvoirs.

— Tu n'as pas vu mes pouvoirs à moi ?

— Si, mais ce n'est rien par rapport à ce que j'ai vu là-dedans. Et tu ne pouvais pas m'aider à retrouver le courage que j'avais perdu, ni à le trouver *lui* ?

— Tu parles de Tamarutaca ? Elle ne m'a pas aidée à retrouver Anninho.

— Mais tu n'es pas restée avec elle assez longtemps, tu n'avais pas foi en elle. C'est pour cela que tu t'es mise à parcourir le pays, et vois où ça t'a menée. Mais elle va m'aider à le retrouver et aussi me guérir de ma malchance, ce qui me permettra de le protéger lorsque je l'aurai trouvé, et il me protégera aussi, et nous nous protégerons l'un l'autre. »

Je la regardai, au comble du désespoir.

« Elle n'est pas ce qu'elle prétend être.

— Elle m'a prévenue que tu dirais ces choses-là, et que tu parlerais de toi.

— Il faut que tu viennes avec moi. Elle t'a hypnotisée, elle t'a dupée pour que tu restes.

— Elle m'a prévenue. Et elle m'a avertie de ne pas parler trop longtemps avec toi, sinon tu vas t'arranger pour que je ne te suive nulle part.

— Nulle part ?

— Elle a des livres sur tout, sur la littérature, l'art, la musique, la science. Et elle savait que je cherchais de l'or avant même que j'ouvre la bouche.

— Elle savait que j'allais *là-bas*. Voilà pourquoi. Elle n'a aucun pouvoir surnaturel.

— Elle m'a prévenue que tu la rabaisserais.

— Je ne la rabaisse pas. C'est quelqu'un de bien. Mais elle voudra tout. Tout contrôler. Ton intellect, tes attachements, ta volonté.

— Je ne te rejette pas. Je ne la préfère pas à toi. Mais si je viens avec toi c'est la destruction que je vois.

— C'est toi qui la vois, ou elle ? C'est elle qui te l'a montrée ?

— Par là-bas je vois la destruction. Mais si je reste ici je vois l'épanouissement de toutes mes capacités, et plus tard je vais le retrouver !

— Rien de ce que je dis n'aura d'effet sur toi. Elle t'a retourné la tête. Si elle avait un pouvoir réel elle m'accompagnerait à la Nouvelle Palmares, et ensemble nous pourrions prévenir sa ruine.

— Sa force réside ailleurs. Si elle consacrait son temps à lutter pour des choses banales que d'autres tiennent pour acquises, jamais elle ne progresserait. Comment pourrait-elle accomplir quoi que ce soit, apporter sa contribution ? Je veux apprendre à observer, à

douter, à percevoir ce qu'elle perçoit. Tu ne sais pas ce qu'elle développe, tu n'en as pas la moindre idée. Elle ne peut pas se consacrer à la même chose à chaque génération. Mais tu ne comprends pas. Tu n'as pas voulu tirer avantage de ce qu'elle offre et maintenant tu es jalouse de moi !

— Viens avec moi, répétais-je.

— Non. Je ne peux pas rester dehors trop longtemps. Tu ne comprends pas ce que cela implique pour moi. Tu ne sais pas ce que j'ai connu dans ma vie. »

Elle m'embrassa vivement et regagna l'entrepôt.

Je détachai le cheval avec des gestes lents et, laissant Bahia derrière moi, je pris la route de Paraíba.

La Nouvelle Palmares

« Halte, fit l'homme sur les fortifications. Qui es-tu ? »

Je le dévisageai. Je pris conscience que la plupart des gens ne sauraient pas qui j'étais, même si j'avais retiré mon déguisement avant d'emprunter le sentier.

« Je m'appelle Almeyda. Je suis la femme de Martim Anninho. J'habitais la Palmares qui a été détruite avant que celle-ci soit construite. » Soudain je fus prise de vertiges et je m'accrochai à l'encolure du cheval.

Il donna l'impression de savoir de qui je parlais, même s'il y avait toujours de la méfiance dans son regard.

« Entre, mais reste à l'intérieur de la grille. »

Je suivis sa consigne sans m'aventurer plus loin. Je mis pied à terre et attachai le cheval à un arbre. Puis je m'assis sur le sol comme on me l'avait ordonné le jour où j'étais arrivée à l'Ancienne Palmares.

Il arriva, enfin, il me prit par la main et m'aida à me relever, et il me serra dans ses bras. J'essayai très vite de lui parler des endroits où je l'avais cherché. Si j'avais su qu'il était ici depuis le début...

« Pas depuis le début.

— Quoi ?

— Chut, tais-toi. Allons chez moi, tu t'y reposeras et nous nous raconterons nos histoires plus tard. »

L'histoire d'Anninho

« Repose-toi, nous discuterons plus tard », dit-il en m'aidant à grimper dans le hamac. Accrochée à son bras, je sentis ma tête tourner à nouveau. Il m'embrassa et je m'allongeai. Je le regardai, debout, le dos tourné. Ses épaules semblaient plus larges, ses bras plus musculeux, comme s'il avait beaucoup ramé. Je m'endormis et à mon réveil je le revis assis à la table, traçant des schémas, des plans. Qu'était-il advenu de ses plans ? Que faisait-il ici, à la Nouvelle Palmares ? Je repensai aux paroles de Mauritia, à ce que Luiza-Moraze lui avait dit de me répéter. Qu'aurait-il accompli s'il n'avait pas choisi de revenir ici et de lutter pour les choses que d'autres tenaient pour acquises, que lui-même pouvait revendiquer à tout moment ? Qu'est-ce que je serais en train de faire si j'étais restée avec Moraze, ou si je pouvais influencer sur la place que j'occupais en ce bas monde ? L'odeur du beurre et du chocolat. Qu'est-ce que j'aimerais faire ? La nuit tombe, il allume une bougie. Oui, sa posture quand il est assis, comme s'il avait passé des journées entières dans la galère d'un navire. Qu'est-ce que j'aimerais être en train de faire ? Je serais comme Barcala, j'écrirais des histoires sur ce pays. J'écrirais une histoire sur cet endroit, sur Palmares – comment écrire une histoire pareille et la vivre en même temps ? Et de nombreux herbiers. Des livres, beaucoup de livres sur les propriétés médicinales de toutes les plantes du monde, vagabonder, observer, douter et trouver de nouveaux remèdes.

Entre-temps ils avaient ramené un déserteur pour le condamner. J'étais curieuse de connaître son histoire. Une femme regardait.

« Qui est cette femme ?

— Cere.

— Qu'est-ce qu'elle représente pour cet homme ?

— Ils allaient se marier.

— Alors les lois n'ont pas changé ?

— Non. Il sera fouetté puis exécuté. »

Le bruit de la pluie, du vent, du tonnerre. Il m'enveloppe d'une couverture. Joanna apparaît à la porte, emmitouflée avec soin, chaussée de bottes.

« C'est bien vrai qu'Almeyda est là ? Oh, oui.

— Oui, elle est très fatiguée et elle dort. Elle a demandé après toi et nous passerons te voir demain, ou nous t'inviterons pour dîner avec nous.

— Je lui adresse mes prières. »

L'odeur du chou, des pommes de terre, des haricots noirs. Cere entre, les bras et les jambes en sang.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demande-t-il. Il attrape une serviette humide, lui frotte maladroitement les jambes et les bras.

« Il les a pris de vitesse et il s'est pendu. J'ai essayé de l'en empêcher mais ils m'ont fouettée. »

Je me lève et je prends la serviette des mains d'Anninho. J'essuie le sang, je la nettoie et j'applique un onguent sorti de mon outre. Anninho me regarde bizarrement, même s'il continue à la consoler.

« Pense aux choix qu'il a faits, Cere.

— J'ai voulu monter sur le gibet avec lui, ils m'ont fouettée et ils m'en ont empêchée. »

Il lui propose de s'asseoir mais elle refuse et quand j'en ai fini, elle sort en courant dans la nuit.

Je regarde Anninho, qui ne dit rien. Je contemple les dessins et les papiers, tout un tas de cartes et de manuscrits sur son bureau, et je le regarde à nouveau.

« Nobrega nous a préparé un bon dîner, dit-il.

— Nobrega est ici ?

— Oui.

— Et ma grand-mère, ma grand-mère s'est échappée aussi ? je demande, de l'impatience dans la voix.

— Non, elle n'est pas ici. »

Je baisse la tête. Il me touche les épaules.

« J'imagine qu'elle va bien. C'est une vieille femme rusée. »

Je me demande une nouvelle fois si l'Indienne qui m'avait confondue avec une connaissance n'avait pas rencontré ma grand-mère. Une pensée soudaine me frappe. Imaginons un instant qu'elle arrive dans le village de Turiri. Est-ce que les villageoises vont la prendre pour moi ? Est-ce qu'elles vont la prendre pour le Vieux Diable ?

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

— Viens t'asseoir, mangeons. »

Il me prend par la main et nous nous asseyons. Il ne détache pas ses yeux de moi. Je me sens aussi nerveuse que la première fois.

« Tu as changé.

— Je suis hideuse.

— Non, tu es très belle, peut-être encore plus qu'avant. »

Nous mangeons en silence. J'observe le bureau, et la bougie, les papiers, l'encrier en verre.

« Ainsi tu as vécu des aventures, me dit-il. Quelles leçons en as-tu tirées ? »

Je lève la tête, paniquée. Pourquoi cette panique, je l'ignore. Parce que je pensais qu'après avoir quitté Moraze je n'avais rien appris ? Est-ce que je n'avais tiré aucune leçon de mes aventures ? Est-ce que Moraze ne m'avait pas dit que, pour qu'une aventure vaille quelque chose, on doit en tirer une leçon ?

« Je peux te raconter ce qui est arrivé, dis-je en baissant les yeux. Mais je ne suis pas certaine de l'issue. J'ai appris énormément quand j'étais à Bahia avec Luiza. Tu sais qu'elle est guérisseuse ? »

Il hoche la tête.

« Oui, et elle m'a appris beaucoup de choses. Mais je l'ai quittée trop tôt. Tu as vu comme j'ai soigné cette femme ? Les plaies se seront refermées d'ici demain. Mais pour son âme je ne peux rien faire. Je regrette de ne pas avoir guéri son esprit aussi. Mais laisse-moi te raconter ce qui m'est arrivé jusqu'au jour où je t'ai retrouvé. J'ai beaucoup erré, et peut-être que je n'ai rien appris. »

Je ne lui cache rien, à part la prédiction de Luiza-Moraze sur la destruction de la Nouvelle Palmares. Ce qui me pousse à n'en rien dire, je l'ignore. Il écoute attentivement. Quand je lui parle d'Azamor l'explorateur, ses yeux s'éclairent et une expression étrange s'affiche sur ses traits lorsque je répète sa théorie sur les Angolais et les Soudanais, trop occupés à se battre pour accomplir quoi que ce soit, piégés dans un cycle perpétuel – trahison, capture et exécution. Luiza ne m'avait même pas raconté la fin de cette histoire.

« Je ne l'ai jamais entendue exprimer des idées pareilles, me dit Anninho. Mais cela fait fort longtemps que je ne l'ai pas vue, et peut-être que son espoir s'est effrité avec le temps. Cela m'étonne qu'elle n'ait pas essayé de te dissuader de venir ici. »

À cet instant Joanna arrive en catastrophe et nous apprend ce qui est arrivé à Cere, elle est allée droit vers la mort en marchant pieds nus sur les chausse-trappes, des picux fixés dans le sol qui servent de système de défense contre l'ennemi. Je veux aller dehors mais Anninho m'en empêche et il sort s'occuper de Cere, même s'il n'y a plus rien à faire pour elle.

À son retour je le regarde, il s'assoit sans mot dire.

« Tu as vérifié si j'aurais pu soigner ce qu'il fallait soigner », dis-je.

Laissant s'écouler un long silence, il passe à un autre sujet :

« Pourquoi cette Mauritia n'est pas avec toi ? Je pensais que vous étiez devenues amies.

— Elle a décidé de rester à Bahia.

— Je croyais qu'elle se sentait perdue en ville.

— Je ne sais pas. Quand nous sommes arrivées là-bas elle a décidé de rester. Le diable sait pourquoi.

— Personne ne t'a embêtée tout ce temps ? Étrange qu'une femme seule...

— J'étais déguisée, comprends-tu.

— Ah, mais je parie que tu étais toujours belle. »

Je reste un instant sans répondre.

« Et... » Je me touche la poitrine.

« Oui », fait-il en hochant brièvement la tête.

Je me tais.

« Tu as toujours mon collier.

— Quoi ?

— Le collier que je t'ai donné.

— Oui. »

Je repense à la fin horrible de Cere et j'affiche un air mélancolique.

« Qui était la vieille femme mécontente ?

— Quoi ?

— La femme dont tu m'as parlé. Celle qui était déçue par tous les hommes qu'elle a rencontrés.

— Ah, Rapadura.

— Comme les gâteaux sucrés.

— C'est ça. »

Il sourit.

« Tu as eu des moments de joie ?

— Quoi ?

— Pendant ton voyage. Tu n'as pas eu de moments joyeux ?

— Non. Eh bien, peut-être que certains sont drôles avec le recul.

Comme ce chercheur d'or qui n'avait plus toute sa tête, celui qui se passionnait pour l'agriculture. J'ai cru qu'il allait nous garder et nous forcer à travailler pour lui sur sa plantation de manioc mais il s'est contenté de nous soûler de mots. Aujourd'hui je trouve ça drôle, mais sur le moment j'étais morte de peur. »

Il se masse les tempes. J'ai l'impression d'avoir dit quelque chose de stupide et je détourne les yeux.

« Ah, parle-moi de toi maintenant », lui dis-je, et je le regarde à nouveau. Il a posé sur moi ses yeux sombres et pénétrants et je repense au Mahomet de Bahia. « Mon histoire à moi manque de joies réelles autant que d'authentiques infortunes. Ah, mon immense fortune, ç'a été de te retrouver ! Ah, j'ai plus de chance que beaucoup de gens ! »

Il ne répond rien, mais il me sourit.

Il ne peut pas raconter son histoire avec autant de détails que moi, même s'il lui est arrivé énormément de choses. Il n'avait aucune prise sur la plupart de ses aventures qui dépendaient de la volonté des

autres, le comble de l'ironie étant sa capture et le fait qu'il avait été vendu à un commerçant maritime.

« Il avait une flotte de canoës, comme l'homme dont tu m'as parlé, sauf qu'il était portugais. Le convoi comptait peut-être trois ou quatre cents canoës, il avait traversé des régions très périlleuses où les Indiens multipliaient embuscades et offensives – ces mêmes Indiens dont tu m'as parlé –, les Paraguas nous attaquaient depuis leurs canoës pendant que les autres, les Guaicurus, nous attaquaient de la rive, à cheval. Je ne connaissais aucun mot d'amitié à leur adresser. Je me battais parce que ma vie était en jeu. Vu que j'étais l'un des guerriers les plus audacieux, au bout d'un moment, j'en suis venu à prendre les commandes. Il n'y avait pas de stratégie réelle en cas d'attaque. Comment aurait-il pu y avoir une stratégie quand ils nous prenaient toujours par surprise. Il fallait se tenir prêt, et se servir de son bon sens. Lors de l'assaut final les Paraguas et les Guaicurus ont joint leurs forces et il semblait impossible de les repousser. Nous nous savions condamnés mais nous avons été deux à nous échapper, moi-même et un autre Africain, un Angolais, les plus courageux du lot. Je crois que les Indiens avaient du respect pour nous, et nous les respections aussi. Mais nous avons pu nous échapper et nous avons mis la main sur l'un des meilleurs canoës pour prendre la mer. Par chance on nous a capturés une seconde fois, sinon je n'ose imaginer quel malheur se serait abattu sur nous. »

Je reste bouche bée en entendant cela, mais je ne dis rien et je l'écoute jusqu'à ce qu'il m'explique ce qu'il voulait dire.

« Cosme avait tellement faim qu'il s'est mis à délirer, ou il était malade, et une fois il a même essayé de sauter par-dessus bord mais je l'ai retenu, même s'il ne cessait de répéter qu'il voulait finir dignement, avec honneur... un poisson volant a sauté dans le bateau et nous l'avons mangé cru. Sans doute envoyé par Allah. Cela nous a remonté, même si j'avais de la fièvre moi aussi. Mais nous avons été capturés, laisse-moi te raconter, dit-il avec un léger sourire et une étincelle féroce au fond des yeux, par des pirates africains. Au début j'ai cru qu'ils étaient les esclaves de pirates européens, mais non, ils étaient à leur compte.

» Ils venaient de tribus différentes, certains étaient d'anciens d'esclaves capturés dans des galères, d'autres des hommes libres. Ils prenaient la mer la majorité du temps parce qu'il n'y avait qu'un seul endroit où ils étaient les bienvenus, l'île de Madagascar. Les corsaires comme la marine en avaient après eux, alors ils étaient perpétuellement en guerre, et chacun s'attendait à être un jour pendu au bord de la Tamise. Je ne sais pas pourquoi mais je n'ai pas gagné leur faveur ; peut-être que le chef sentait que je voulais être prince. Les tribus

livraient bataille contre d'autres, mais aussi les unes contre les autres ; chacune voulait que son chef gouverne le reste.

» Les Soudanais m'ont désigné pour prendre leur tête. Les Angolais ont choisi Cosme. J'ai refusé de jouer à ce jeu et cela a nourri beaucoup de ressentiment, et de nombreuses rumeurs désobligeantes sur ma conduite, même si je faisais toujours preuve d'audace durant les attaques, tout en refusant de me livrer à de la cruauté gratuite. Finalement j'ai été débarqué sur la côte africaine mais pas sur ma terre natale – en Afrique du Nord, là où ils savaient que les Arabes me réduiraient à nouveau en esclavage, car je n'avais pas de quoi payer une rançon, et on m'avait pris le peu d'or que j'avais. Cela a commencé comme ils l'avaient prévu, je suis redevenu esclave, mais je sais lire et écrire et je connais bien les navires que possédait mon maître musulman, et j'ai gagné leur respect et intégré une unité militaire arabe, j'ai parcouru le pays lors de leurs expéditions, navigué à bord de leurs bateaux, étudié leurs stratégies, livré bataille à leurs côtés dans la guerre menée contre les Espagnols. Ainsi j'ai pu racheter ma liberté. Mais j'ai dû aller au Maroc pour trouver un navire qui me ramènerait ici sans que je me fasse escroquer et réduire en esclavage. Je t'ai cherchée partout dans les montagnes de Barriga et j'ai fini par venir ici. Peut-être que je suis revenu pour toi, mais j'ai appris des choses pendant les expéditions qui s'avéreront utiles quand nous reprendrons les armes contre les Portugais. »

Silencieuse, je le regarde.

« Je ne t'ai raconté que les grandes lignes, conclut Anninho, et il y a des atrocités que j'ai passées sous silence, et des moments de joie que je n'ai pas évoqués non plus, j'ai plus appris en une seule journée durant cette aventure qu'en deux jours ailleurs. Il y a une intrigue secondaire qui traite des plans que j'ai conçus et qui parle d'une trahison, mais ce n'est pas pour aujourd'hui – il y aura bien d'autres jours pour te raconter en détail cette histoire-là, et pour combler les lacunes de la précédente. »

Table des matières

Almeydita.....	7
Le quilombo.....	157
Un bond à travers le temps et l'esprit.....	227
Le livre de Jaguará et l'apprentie	325
Curandeira.....	377
Almeyda poursuit son voyage, ou la Nouvelle Palmares.....	431

pcd
cmb
édition pré-presse
livres numériques
44400 Rezé



Dépôt légal : mars 2026 – N° d'édition : 69178/01
Imprimé en France